



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



B
1893
.E 6
1711

Heyn. 1765

(102)

conf. nat. or.
lig.

3/2
11C

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revue, corrigée,
& augmentée.

*Par le R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.*

TOME I.

A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, sur le Quai des
Augustins, à la Providence.

M. DCCXI
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



P R E F A C E.

ON a déjà vû plusieurs Editions de cet Ouvrage ; mais outre que celle-ci est la plus exacte, l'on y a ajouté trois Entretiens sur la mort & l'éternité qui la suit. Ce sujet est pour nous de la dernière conséquence, s'il est vrai que nous serons éternellement ; s'il est vrai que maintenant notre ame est en épreuve dans notre corps, & que le jour viendra où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Le tems comparé à l'éternité, n'est qu'un instant. Tous les biens de la vie presente, richesses, honneurs, plaisirs ; joignez-y une santé parfaite, & que rien ne manque de ce que met Aristote dans la définition du souverain bonheur : cet assemblage est imaginaire,

Tome I.

à ij

P R E F A C E.

mais fût-il tres-réel, tout ce qui passe approche si fort du neant, quand on le compare avec l'éternité bienheureuse que nous espérons, qu'il n'est pas possible que l'homme soit content de sa conduite, lorsqu'il donne toute son application & tous ses soins pour obtenir si peu de chose. Nous voulons tous invinciblement être heureux; je dis solidement heureux, éternellement heureux. Mais la mort est inévitable. Elle rompt tous nos desseins. Elle doit donc changer aussi toutes nos vûes. Elle doit nous forcer de chercher des biens qu'elle ne puisse nous enlever.

Il est bien juste que la mort nous traverse dans nos desseins: car ils sont bizarres & mal réglés quand nous ne suivons pas ses avis. Bien loin qu'elle s'oppose à nôtre véritable bonheur,

P R E F A C E.

C'est elle qui nous y conduit. La pensée de la mort ne nous fait mépriser que ce qui est méprisable. Elle leve le voile & les apparences trompeuses des biens sensibles : mais elle laisse aux vrais biens toute leur réalité, & tout leur prix ; & elle nous les approche de si près, ces vrais biens, elle nous les fait considérer si attentivement, que tout le reste disparoît. C'est même cet effet ordinaire de la pensée de la mort qui la rend désagréable ; de sorte que bien des gens voudroient n'y penser jamais.

Le sage en tout tems veut être détrompé. Mais l'homme charnel & insensé se plaît dans l'illusion. S'il dort d'un sommeil doux & agréable ; s'il n'a que de plaisans songes, la mort qui le délivre de son assoupissement, est une importune. Il faut que la douceur de son sommeil soit

P R E F A C E.

troublée par quelque fantôme terrible, afin qu'il se réveille avec plaisir. Cependant ce tems que nous passons dans l'assoupissement, nous est donné pour nous faire un établissement éternel. L'alternative des récompenses & des peines futures est inévitable. Nous sommes immortels : & ce neant prétendu qui succede aux derniers momens, est de toutes les chimeres la plus extravagante & la plus folle. Ce n'est pas ici le * lieu de le prouver. Le doute seul me suffit ; car le doute le plus léger touchant l'éternité de nôtre être, suffit à tout homme raisonnable pour suspendre la plûpart de ses desseins, jusqu'à ce qu'il ait bien reconnu ce qui en est. Quelque desagreable que paroisse l'examen de cette importante question, celui qui la neglige est un insensé, du moins

* I En-
tret. sur
la Mort.

P R E F A C E.

s'il regle sa conduite indépendamment du futur. Mais celui qui s'y applique & qui s'y trompe est bien malheureux ; je pourrois dire aussi , bien stupide & bien aveugle : mais la stupidité n'est pas si visible , si inexcusable que celle que je croi commune à une infinité de gens. Car combien y en a-t-il qui doutent de l'immortalité de l'ame , ou qui même en sont convaincus , qui cependant font choix d'un état de vie sans penser à ce qui la suit ? Entre leurs differens motifs , l'éternité n'y entre point , ou on la conte pour rien. Quelle étrange stupidité ! Et comment l'accorder avec nôtre amour propre , avec cette impression invincible que nous avons pour la félicité ?

Ce qui nous touche , ce qui nous frappe actuellement , c'est-là ce qui nous ébranle : c'est-là

P R E F A C E.

ce qui détermine naturellement nos mouvemens. Les enfans content pour rien les objets éloignez, quelque grands qu'ils soient en eux-mêmes : ils ne s'intéressent point dans le cours des astres. Si une épine les pique, si un insecte les mord ; les voilà plus allarmez que si toute la nature s'alloit renverser. Tel est le jugement des sens, lorsque la raison n'y a point de part, lorsqu'elle est foible, cette raison, & assujettie aux impressions du corps. Mais à mesure qu'elle se fortifie, l'esprit s'étend. Du présent il passe au futur ; & de ce qui l'environne, il pousse jusques dans les objets les plus éloignez. Par la comparaison qu'il fait des choses entr'elles & avec lui, il devient de plus en plus susceptible de crainte & d'espérance. Le futur & l'éloigné l'ébranlent, aussi-bien que le pré-

• *P R E F A C E.*

sent. De sorte qu'enfin on ne craint point de souffrir actuellement des douleurs tres-vives, d'essuier mille & mille fatigues pour se mettre en repos sur la fin de ses jours. Mais toutes les vûes qu'ont les hommes pour leur felicité, se bornent d'ordinaire à la vie présente: ils ne s'arrêtent qu'au sensible. S'ils se fatiguent à trente ans pour se reposer dans leur vieillesse, c'est qu'ils voient souvent des vieillards, & qu'ils sont jeunes. Ce sentiment les frappe & les persuade qu'un jour ils seront comme eux. Mais ce sont des enfans par rapport aux vrais biens. L'éternité leur paroît comme ces espaces imaginaires, qu'on croit au dessus des Cieux. Ils n'y trouvent rien de solide, rien qui les touche; rien par conséquent qu'ils veulent préférer au présent dont ils jouissent avec plai-

P R E F A C E .

sir. Voila pourquoi l'éternité n'entre point en conte parmi les motifs de nos déterminations. Eternité cependant qui seule peut empêcher toutes nos fausses démarches, & regler nos pas pour arriver sûrement à la félicité que nous désirons.

Je tâche dans quelques-uns de ces Entretiens de bien convaincre Ariste, l'un des interlocuteurs, que les objets sensibles ont bien moins de réalité qu'on ne s'imagine, & qu'ils n'ont sur nous aucune action : Que toutes les sensations que nous en avons viennent uniquement de l'efficace des idées divines ; que l'ame n'est directement, immédiatement unie qu'à Dieu, qu'à la souveraine Raison, en qui se trouve, dit S. Augustin, la puissance qui nous donne l'être, la lumière qui nous éclaire, & la règle immuable de nôtre con-

P R E F A C E.

duite : *Causa subsistendi , ratio intelligendi , & ordo vivendi*. En un mot , je tâche de délivrer l'esprit des préjugés des sens & de l'imagination. Et dans les trois derniers je joins aux principes de la Philosophie naturelle ceux de la Religion , pour guérir le même Ariste de la crainte de la mort. Je tâche de diminuer en lui cette horreur que nous en avons naturellement , afin qu'il y pense plus sérieusement qu'il n'avoit fait , qu'il se familiarise pour ainsi dire avec elle , qu'il prenne volontiers ses avis , & qu'il suive les chemins qui conduisent à la félicité que nous espérons par J E S U S - C H R I S T.

Si enim homo ita creatus est , ut per id quod in eo præcellit , attingat illud quod cuncta præcellit , id est unum verum optimum Deum , sine quo nulla creatura subsistit , nulla doctrina instruit , nullus usus

P R E F A C E.

*expedit: ipse quærat ubi nobis
secura sunt omnia; ipse cernatur,
ubi nobis certa sunt omnia; ipse
diligatur, ubi nobis recta sunt om-
nia.* August. de Civit. Dei. l. 8.
c. 4.

Je n'explique point ici le détail de ces Entretiens; la Table des Chapitres suffit pour le reconnoître, & je ne croi pas non plus devoir rendre raison du choix des Matières que j'ai traitées. Il me semble que ce choix est à la liberté des Auteurs. Cependant j'ai été obligé d'en user comme j'ai fait. Presque toutes les veritez que j'expose, & que je défens, sont celles qu'on m'a contestées. Je n'en dis pas davantage. Mais comme je soutiens dans cet Ouvrage ce paradoxe qui revolte l'esprit, ou plutôt l'imagination de bien des gens: *Que c'est en Dieu que nous voyons toutes choses*: je croi le

P R E F A C E.

devoir prouver encore une fois par l'autorité de S. Augustin, quoique je l'aie déjà fait ailleurs. * Un si grand nom tiendra peut-être les esprits en respect, & les disposera à examiner sans prévention une vérité de la dernière conséquence, & que je croi avoir évidemment démontrée.

*Rép. au
Livre des
vraies &
fausses
idées.
C. 7. &
21.

*Divers passages de Saint Augustin touchant les idées,
& Reflexions sur ces passages.*

Saint Augustin Liv. des 83. Questions, quest. 46. parle ainsi des idées. *IDEAS Plato primus appellasse perhibetur: non tamen si hoc nomen antequam ipse institueret, non erat, ideo vel res ipsæ non erant, quas ideas vocavit, vel à nullo erant intellectæ.*

P R E F A C E.

Nam non est verisimile, sapientes aut nullos fuisse ante Platonem; aut istas, quas Plato ideas vocat, quæcumque res sint, non intellexisse. Si quidem in eis tanta vis constituitur, ut nisi his intellectis sapiens esse nemo possit..... Sed rem videamus quæ maximè considerata est atque noscenda..... Sunt ideæ principales formæ quædam vel rationes rerum stabiles atque incommutabiles, quæ ipsæ formatæ non sunt, ac per hoc æternæ ac semper eodem modo se se habentes quæ in divina intelligentia continentur. Et cum ipsæ neque oriantur neque intereant, secundum eas tamen formari dicitur omne quod oriri vel interire potest.... Quod si rectè dici vel credi non potest Deum irrationabiliter omnia condidisse, restat ut omnia ratione sint condita. Nec eadem ratione homo qua equus: hoc enim absurdum est existimare. Singula igitur

P R E F A C E.

propriis sunt creata rationibus. Has autem rationes ubi arbitrandum est esse, nisi in ipsa mente Creatoris? Non enim extra se quidquam positum intuebatur, ut secundum id constitueret quod constituebat: Nam hoc opinari sacrilegum est. Quod si hæ rerum omnium creandarum creatarumve rationes in divina mente continentur, neque in divina mente quidquam nisi æternum atque incommutabile potest esse; atque has rationes principales appellat Plato: Non solum sunt ideæ, sed ipsæ veræ sunt quia æternæ sunt, & ejusmodi atque incommutabiles manent; quarum participatione fit, ut sit quidquid est, quoquo modo est.

Il est clair que S. Augustin a crû 1°. que la question des idées étoit de la dernière conséquence. *Maximè consideranda atque noscenda.* Il n'y a point en effet

P R E F A C E.

de sentiment de Philosophie qu'il ait eu plus à cœur, & dont il ait tiré plus de conséquences avantageuses à la Religion, que de celui qu'il a eu sur leur nature. Aussi n'y a-t-il point de principe plus fécond ; on le verra bien dans la suite de cet Ouvrage. Les Idées , dit-il , ont tant de force, que sans elles on ne peut être sage : *In eis tanta vis constituitur, ut, nisi his intellectis sapiens esse nemo possit.*

2°. Selon ce saint Docteur, les idées sont éternelles & immuables: *Æternæ & semper eodem modo sese habentes.*

3°. Elles sont les exemplaires, ou les archetypes des créatures : *Sunt ideæ principales formæ quædam, vel rationes rerum stabiles atque incommutabiles, &c.* *Ideæ & rationes* dans saint Augustin, sont synonymes. Cela est
clair

P R E F A C E.

non seulement ne la croit pas comme M. Régis, mais qui même la refute. Liv. 2. de la Nat. & de la Gr. nombr. 53. & Medit. 9. nomb. 3. 4. 5. & 6. (il devoit plutôt citer les nom. 10. 11. & 12.) Mais il est bon d'observer qu'il ne la refute, que parce qu'il suppose que ceux qui la font éternelle, la font aussi créée & indépendante de Dieu & immobile. D'ailleurs il ne nie que l'éternité du monde tel qu'il est, c'est à dire, de cette portion de la matière universelle qui compose les corps enfermez dans notre tourbillon, la terre, la lune, le soleil, l'air, les étoiles, & les planètes, que tout le monde convient avoir reçu leurs formes au jour de la création. Mais il ne nie pas que la matière en général, ou l'étendue subsistante n'ait été créée de toute éternité, & ne soit une émanation libre & volontaire de Dieu. & comme le premier fruit de son ac-

P R E F A C E

tion interne. C'est uniquement ce que vouloit dire Platon, &c.

Tout ce discours est faux. Il suffit de lire la *Meditation* 9. & l'endroit même du *Traité de la Nature & de la Grâce* citez par l'Auteur pour s'en convaincre. Dans le nombre 53. de la seconde partie du *Traité*, je me fais cette objection : Ou le monde est digne de Dieu, ou il en est indigne. S'il est digne de Dieu, il doit être éternel ; & s'il en est indigne, il ne devoit point être tiré du néant. Donc, &c. Et j'y répons ainsi : *Il est mieux que le monde soit que de n'être pas ; Mais il seroit mieux qu'il ne fust point du tout que d'être éternel. Il faut que la créature porte le caractère essentiel de la dépendance, &c.* L'Auteur ne devoit donc pas s'opiniâtrer à soutenir, *que je ne nie pas que la matière n'ait été créée de toute éternité*, puisque dans

P R E F A C E.

l'endroit même qu'il cite, non seulement je le nie, mais que j'en rends cette raison, *que la créature doit porter le caractère essentiel de la dépendance.*

Dans la 9. *Meditation*, nombre 10. & 11. je réfute plus au long ceux qui concluent que la matière est éternelle, immense, nécessaire, de ce que l'idée de l'étendue a ces qualités. Je fais voir qu'en un sens il est faux de dire, qu'on doit juger des choses par leurs idées. L'étendue intelligible, ou l'idée de l'étendue est éternelle, infinie, nécessaire. Mais ce n'est point une créature. Elle a toujours été en Dieu, comme je viens de le prouver par S. Augustin & par S. Thomas. Ce n'est que la substance de Dieu tant que représentative de la matière & participable par les corps. Car Dieu contient éminemment tous les êtres. C'est

Medit.
Chrê-
tienne.

P R E F A C E.

en-lui-même qu'il les voit , & qu'il nous les fait voir. Quoi qu'il en soit , je dis positivement tout le contraire de ce que l'Auteur m'attribue : & cela dans l'article même du *Traité* , & dans la 9. *Méditation* qu'il cite , & je l'avois dit souvent ailleurs. Mais quand je n'en aurois jamais parlé , sur quel fondement pourroit-on m'attribuer un sentiment aussi odieux , qu'est l'éternité de la matière , & aussi généralement condamné ? Tous les *Liures* de *P. Malebranche* , dit-il encore dans le même chapitre , sont remplis de continuelles parallèles de la matière avec Dieu. Cela est fort général , & fort significatif. Cependant si on lit exactement tous ses *Liures* , on ne trouvera nulle part

lele
is ,
itait
dans

P R E F A C E.

l'esprit : & je ne dois pas trouver mauvais qu'il me range avec les anciens hérétiques, les Valenti-
niens, les Marcionites, &c. Car Pag. 76.
le Pere Malebranche est tres-incapable d'impiété... & sauf le respect, Pag. 11.
dit ce respectueux personnage, qui est dû à S. Justin, S. Irénée, S. Clement d'Alexandrie, Origene, Tertullien, & Eusebe, le sentiment de Valentin sur ses Eons, qu'ils nous dépeignent comme le comble de l'impie-
té & de la folie, ETOIT TRES-CATHOLIQUE... le sens qu'il en-
tendoit étoit TRES - ELEVE' ET TRES - ORTHODOXE.... Mais
Baronius, à l'exemple de plusieurs Pag. 10.
anciens Peres de l'Eglise, & de tous les Historiens modernes, n'a pas rendu assez de justice aux premiers ennemis de l'Eglise. Ils ont tous mis en usage à leur égard ce premier precepte de l'Eloquence qu'Isocrate & les Rheteurs donnent aux Historiens & aux Orateurs, à

iii

P R E F A C E.

me dispenser d'en parler jamais. Il y a des ouvrages qu'on peut mépriser, & des Auteurs qu'on doit plaindre. Mais en général l'Auteur des *Eclaircissemens* confond étrangement les faits qu'il rapporte. Il déguise les sentimens des hérétiques, mais en leur faveur. Il corrompt les miens; dans quel dessein? Dieu le sçait. Il ne craint point de mettre en *Italique*, comme mes propres paroles ce que je n'ai jamais dit. En un mot, s'il est de bonne-foi, ce qu'il faut s'efforcer de croire, il n'entend ni mes sentimens ni ceux des anciens hérétiques; si ce n'est peut-être qu'il sçait mieux que moi ce que je pense, & ce que pensoient les anciens hérétiques, que les Peres qui les ont condamnez.

Je prie donc les Lecteurs, ou de laisser là mes Livres pour ce qu'ils valent, ou de n'en point juger

P R E F A C E.

clair par ce passage seul. Et on n'en doutera pas, si on lit entièrement cette quest. 46. Quand saint Augustin dit, *Omnia ratione sunt condita; nec eadem ratione homo qua equus*; il veut dire que toutes les creatures ont leurs idées ou leurs archetypes.

4°. Les idées sont en Dieu. Car c'est une impiété de croire qu'en creant le monde, il regardât hors de lui-même le modèle sur lequel il l'a formé. *In ipsa mente Creatoris. Non enim extra se quidquam intuebatur, &c.* Et si Platon n'avoit point cru que les idées étoient séparées de l'essence Divine, comme on l'en* accuse, saint Augustin en cela seroit Platonicien. Au reste la multiplicité infinie des idées qui sont en Dieu, n'est nullement contraire à la simplicité de son essence. CÆTERUM

Tome I.

ë

* Aristot.
Metaph.
E. 3.

P R E F A C E.

Sap. 7 : *dictus est in Scripturis sanctis Spiritus sapientiæ multiplex, eo quod multa in se habeat: sed quæ habet, hæc & est, & ea omnia unus est. Neque enim multæ, sed una sapientia est, in qua sunt immensi quidam atque infiniti thesauri rerum intelligibilium, in quibus sunt omnes invisibiles atque incommutabiles rationes rerum, etiam visibilium & mutabilium, quæ per ipsum factæ sunt. De Civit. Dei. l. II. c. 10.*

Tout cela s'accorde avec ce que dit saint Thomas, 1. p. quest. 15. art. 2. *DEUS essentiam suam perfecte cognoscit. Unde cognoscit eam secundum omnem modum, quo cognoscibilis est. Potest autem cognosci non solum secundum quod in se est, sed secundum quod est participabilis, secundum aliquem modum similitudinis, à creaturis. Unaquæque autem creatura habet propriam speciem,*

P R E F A C E.

secundum quod aliquo modo participat divinæ essentiæ similitudinem. Sic igitur in quantum Deus cognoscit suam essentiam ut sic imitabilem à tali creatura, cognoscit eam ut propriam rationem & ideam hujus creaturæ, & similiter de aliis. Et sic patet quod Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum, quæ sunt plures ideæ. Et dans la quest. précéd. art. 6. CUM essentia Dei habeat in se quidquid perfectionis habet essentia cujuscunque rei alterius, & adhuc amplius: Deus in se ipso potest omnia propria cognitione cognoscere: propria enim natura uniuscujusque consistit secundum quod per aliquem modum naturam divinam participat.

On voit par ce passage de saint Thomas, que les idées divines ne sont que l'essence divine, entant que les creatures

P R E F A C E.

peuvent l'imiter, ou y participer ; & que ces deux mots *ideæ* & *rationes* sont synonymes : *Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum quæ sunt plures ideæ.* Presque tous les Theologiens conviennent de ce que disent ces passages. Mais voici ce qui révolte l'imagination de bien des gens.

DE UNIVERSIS *quæ intelligimus non loquentem qui personat foris ; sed intus ipsi menti præsentem consulimus veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille autem qui consulitur, docet* QUI IN INTERIORE HOMINE HABITARE DICTUS EST CHRISTUS, ID EST IMMUTABILIS DEI VIRTUS, ATQUE SEMPITERNA SAPIENTIA: *quam quidem omnis anima rationalis consulit, sed tantum cuique panditur, quantum capere propter*

P R E F A C E.

propriam sive malam, sive bonam voluntatem potest. Et si quando fallitur, non fit vitio consultæ veritatis, ut neque hujus quæ foris est, lucis vitium est, quod corpori oculi sæpe falluntur. S. August. de Magistro c. 11. Et plus bas, ch. 13. Q U I S tam stultè curiosus est qui filium suum mittat in scholam, ut quid magister cogitet discat? A T I S T A S O M N E S D I S C I P L I N A S quas se docere profitentur, ipsiusque virtutis atque sapientiæ, cum verbis explicaverint, tum illi qui discipuli vocantur, utrum vera dicta sint, apud semetipsos considerant, interiorum illam veritatem pro viribus intuentes. T U N C E R G O D I S C U N T: & cum vera dicta esse intus invenerint laudant, nescientes non se doctores potius laudare quam doctos, si tamen & illi quod loquuntur sciunt. Falluntur autem homines, ut eos qui non

P R E F A C E.

sunt , magistros vocent. Quia plerumque inter tempus locutionis & tempus cognitionis nulla mora interponitur ; & quoniam post admonitionem sermocinantis citò intus discunt , foris se ab eo , qui admonuit , didicisse arbitrantur.

Il est donc clair que les hommes que nous appellons nos *maîtres*, ne sont en effet que des *moniteurs* ; que s'ils comprennent ce qu'ils nous disent, en cela ils sont *doctes*, mais ils ne sont pas véritablement nos *docteurs* ; qu'enfin nous n'avons point d'autre *maître* dans les sciences , Philosophie , Mathématique , qu'on en raille tant qu'on voudra , que la *Sagesse éternelle qui habite en nous*, & que tous les esprits consultent par leur attention. *At omnes istas disciplinas quas se docere profitentur , & le reste. C'est-là le dessein du livre de Magistro. Ut*

P R E F A C E.

NA M non crederemus tantum, dit saint Augustin, sed etiam intelligere inciperemus, quàm verè scriptum sit autoritate divinà, ne nobis quemquam MAGISTRUM dicamus in terris, quod unus omnium Magister in cælis sit, ch. dernier. Et dans ses Retractions l. 1. ch. 12. SCRIPSI librum, cujus est titulus de Magistro, in quo disputatur, & quaeritur, & INVENITUR (remarquez ce mot & invenitur) Magistrum non esse, qui docet hominem scientiam, nisi Deum, secundùm illud etiam quod in Evangelio scriptum est : Unus est Magister vester Christus. On a maintenant de la peine à comprendre ce que saint Augustin assure que le jeune Adeodatus sçavoit à seize ans : I P S E (Adeodatus in libro de Magistro) mecum loquitur. Tu scis illius esse sensa omnia, quæ inseruntur ibi

P R E F A C E.

*ex personâ collocutoris mei, cum
esset annis sexdecim. Confess. l. 9.
ch. 6.*

Voici encore quelques passages pour expliquer plus en détail la doctrine de saint Augustin.

QUÆ PROPTER nullomodo negaveris esse incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam vel meam, vel cujusquam hominis, sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tamquàm miris modis secretum & publicum lumen, præsto esse ac se præbere communiter.
OMNE AUTEM QUOD COMMUNITER OMNIBUS RATIOCINANTIBUS ATQUE INTELLIGENTIBUS PRÆSTO EST, AD ULLIUS EORUM PROPRIE NATURAM PERTINERE QUIS DIXERIT?
*Meministi enim, ut opinor, quid
de*

P R E F A C E.

de sensibus corporis paulò antè tractavimus ; ea scilicet quæ oculorum vel aurium sensu communiter tangimus , sicuti sunt colores. & soni , quos ego & tu simul videmus , vel simul audimus , non pertinere ad oculorum nostrorum vel aurium naturam , sed ad sentiendum nobis esse communia. Sic ergo illa quæ ego & tu communiter propriâ quisque mente conspiciamus , NEQUAQUAM DIXERIS AD MENTIS ALICUIUS NOSTRUM PERTINERE NATURAM. Duorum enim oculi quod simul vident , nec hujus nec illius oculos esse poteris dicere , sed aliquid tertium in quod utriusque conferatur aspectus. De Libero Arbitrio , l. 2. ch. 12.

On voit clairement par ce seul passage , que selon saint Augustin , les *idées* sont bien différentes des *perceptions* que nous

P R E F A C E.

en avons, bien différentes de nos propres modalitez : Car les idées sont immuables, & communes à tous les esprits. 2°. Que ces idées qui nous éclairent ne se peuvent trouver qu'en Dieu, dans la souveraine & immuable vérité. *Dic quia tu tibi lumen non es*, dit-il ailleurs, *ut multum oculus es ; lumen non es. Quid prodest patens & sanus oculus, si lumen desit ? Ergo dic à te tibi lumen non esse ; & clama quod scriptum est : Tu illuminabis lucernam meam Domine ; Lumine tuo illuminabis tenebras meas. Meæ autem nihil nisi tenebræ : Tu autem lumen fugans tenebras, illuminans me. Non à me mihi lumen existens, sed lumen non participans N I S I I N T E.* (Remarquez ces paroles, *nisi in te*. Il ne dit pas, *nisi à te*.) *Sic & Joannes amicus sponsi, Christus putabatur, lumen pu-*

P R E F A C E.

tabatur, Non.* erat ille lumen, * *Joan 1.*
sed ut testimonium perhiberet
de lumine. *Quod autem erat lu-*
men? Erat lumen verum. *Quid est*
verum? Quod illuminat omnem
hominem. *Serm. 67. selon l'ordre*
nouveau.

Si l'on étoit bien persuadé de
ce que dit saint Jean , que le
Verbe qui s'est fait chair , est la
vie , la lumière commune des intel-
ligences , ou que *ὁ λόγος* , est cette
Raison qui éclaire intérieure-
ment tous les hommes , que de-
viendrait le Socinianisme ? Car
rien n'est plus évident que tou-
tes les créatures sont des êtres
particuliers , & que la Raison est
universelle & commune à tous
les esprits. *Ubique veritas præsi-*
des omnibus consulentibus te , si-
mutque respondes omnibus etiam di-
versa consulentibus. Liquidè tu
respondes , sed non liquidè omnes
audiunt. Omnes unde volunt consu-

P R E F A C E.

*lunt ; sed non semper quod volunt
audiunt.* Confess. Liv. 10. ch. 26.

* S. Ju-
stin mart.
2. Apol.
Clement.
Alex. in
Pedag.

a Voyez
les Conf.
de S. Au-
gust 1. 7.
ch. 9. De
Civ. Dei
l. 8. c. 7.
b Selon
les an-
ciens Pé-
res , c'est
des Juifs
que Pla-
ton avoit
tiré ce
qu'il y a
dans ses
Ouvra-
ges , qui
se rap-
porte à ce
que nous
créions.
Ce n'est
pas ici le
lieu de le
prouver.
c Ch. 1.

Il ne faut pas s'imaginer que S. Augustin soit le premier qui ait crû , que JESUS - CHRIST selon sa divinité , étoit nôtre lumière , nôtre Maître intérieur. Entre les Pères qui l'ont précédé , il y en a plusieurs* qui se sont déclarés pour ce sentiment ; & je ne croi pas qu'il s'en trouve un seul qui l'ait combattu. Ils l'avoient appris ce sentiment , ou comme S. Augustin a l'avoué de lui-même , dans les Livres des Platoniciens estimez alors , ou dans ceux de Philon , & des autres Juifs b : & ils s'en étoient convaincus par le huitième chapitre des Proverbes de Salomon , & sur tout par l'Evangile de S. Jean , qui dit positivement c : que le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle , la Raison étoit *la vie & la lumière des hommes , cette*

P R E F A C E.

vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il étoit assurément nôtre lumière intérieure, avant qu'il se fût fait homme, pour être nôtre conducteur & nôtre modèle : mais on peut dire, qu'alors la lumière *lui soit dans les ténèbres.* Car si J E S U S - C H R I S T n'étoit que simple *moniteur*, comment seroit vrai ce qu'il dit de lui, qu'il est nôtre UNIQUE MAÎTRE, qu'il est *la voie, la vérité, & la vie;* qu'il est *la lumière du monde.* N'est ce pas la Raison universelle, qui est cette vraie lumière qui éclaire tous les hommes, quoique tous les hommes n'en soient pas également éclairez ? Et lorsque les Législateurs établissent des loix justes, peut-on dire que la souveraine Raison n'y ait point de part ? E G O *Sa-* Prov.c.8.
pientia habito in consilio, & erudi-
tis inter sum cogitationibus ; per me

P R E F A C E.

*reges regnant , & legum conditores
justa decernunt.* Ces paroles ne
sont-elles pas décisives ?

On croit ordinairement que
les idées purement intelligibles
ne sont rien , & que tout ce qui
est dans l'esprit y est entré par
les sens. S. Augustin n'est pas de
ce sentiment. *E A quæ intelligit
animus cum se avertit à corpore ,
non sunt profectò corporea : & ta-
men sunt , MAXIMEQUE SUNT ,
nam eodem modo semper se se ha-
bent. Nam nihil absurdus dici po-
test quàm ea esse quæ oculis vide-
mus , ea non esse quæ intelligentia
cernimus , cum dubitare dementis
sit , intelligentiam incomparabili-
ter oculis anteferri. De immort.
animæ ch. 10. Et dans ses Con-
fess. l. 18. ch. 12. CONTINET
memoria numerorum dimensionum-
que rationes & leges innumerabi-
les , quarum nullam corporis sen-
sus impressit ; quia nec ipsæ colo-*

P R E F A C E.

*ratae sunt, aut sonant, aut olent,
aut gustatae, aut contrectatae sunt.
Audiui sonos verborum quibus si-
gnificantur cum de his differitur:
sed illi alii, istae autem aliae sunt.
Nam illi aliter graecè, aliter la-
tinè sonant; istae verò nec graecae
nec latinae sunt, nec aliud eloquio-
rum genus. Vidi lineas fabrorum,
vel etiam tenuissimas, sicut filum
araneae: sed illae aliae sunt: non
sunt imagines earum quas mihi
nunciavit oculus carnis. Novit eas
quisquis sine ullà cogitatione qua-
liscumque corporis intus agnovit
eas. Sensi etiam numeros omnibus
corporis sensibus quos numeramus:
sed illi alii sunt quibus numera-
mus, nec imagines istorum sunt,
ET IDEO VALDE SUNT.
RIDEAT ME ISTA DICEN-
TEM QUI EOS NON VIDET;
ET EGO DOLEAM RIDEN-
TEM ME.*

S. Augustin croïoit donc que

P R E F A C E.

De Ord.
L.2.c.14

c'est en Dieu que nous voïons les nombres nombrans qu'il appelle ailleurs, *éternels & divins*, DIVINOS AC SEMPITERNOS; & que ces nombres sont bien plus réels que les choses nombrées. Il avoit le même sentiment des figures géométriques.

QUIS mente tam cæcus est, dit-il, qui non videat istas figuras quæ in Geometria docentur, habitare in ipsa veritate? Solil. l. 2.

Lors que nous les découvrons ces idées, nous ne les formons pas de nôtre substance, nous ne les produisons pas: NEQUE *id est invenire, quod facere aut gignere; alioquin* ÆTERNA GIGNERET ANIMUS INVENTIONE TEMPORALI, *nam æterna sapè invenit: Quid enim tam æternum quam ratio circuli? De Immort. animæ cap 4. Non enim sic fuerunt ut esse desinerent, aut sic futura sunt quasi non sint:*

P R E F A C E.

sed idipsum esse semper habuerunt, semper habitura sunt. Manent autem non tanquam in spatiis locorum fixa veluti corpora, sed in natura incorporali sic intelligibilia præsto sunt mentis aspectibus, sicut ista in locis visibilia vel contrætabilia corporis sensibus... Ad quas mentis acie pervenire paucorum est; & cum pervenitur, fit rei
NON TRANSITORIÆ TRANSITORIA COGITATIO.
De Trin. l. 12. cap. 14.

Nous ne voïons pas seulement en Dieu les nombres, les figures, toutes les véritéz spéculatives, mais encore les véritéz de pratique, les loix éternelles, les regles immuables de la Morale.
IN DEO conspicimus incommutabilem formam justitiæ secundam quam hominem vivere judicamus.
De Trin. l. 8. ch. 9. & plus bas. L. 14. ch. 15. SED commemoratur, ut convertatur ad Dominum, tan-

P R E F A C E.

• *quam ad eam lucem, qua etiam cum ab illo averteretur quodammodo tangebatur. Nam hinc est quod etiam impii cogitant æternitatem, & multa rectè reprehendunt, rectèque laudant in hominum moribus. Quibus ea tandem regulis judicant, nisi in quibus vident quemadmodum quisque vivere debeat, etiam si nec ipsi eodem modo vivant? Ubi eas vident? Neque enim in sua natura, cum procul dubio mente ista videantur, eorumque mentes constet esse mutabiles, has verò regulas immutabiles videat quisquis in eis, & hoc videre potuerit; nec in habitu suæ mentis, cum illæ regulæ sint justitiæ, mentes verò eorum constet esse injustas. Ubinam sunt istæ regulæ scriptæ, ubi quid sit justum & injustus agnoscit, ubi cernit habendum esse quod ipse non habet? Ubi ergo scriptæ sunt nisi in libro lucis illius quæ Veritas dicitur? Unde*

J'ai expliqué en plusieurs endroits ce que c'est que l'ordre immuable de la justice, & comment on le voit en Dieu.
Premier Chapitre du Traité de Morale & ailleurs.

P R E F A C E.

omnis lex justa describitur.

Il seroit inutile de transcrire un plus grand nombre de passages, pour prouver que S. Augustin a crû que la Sagesse éternelle est la lumière des intelligences; & que c'est par la manifestation de sa substance, entant qu'archetype de tous les ouvrages possibles, entant qu'art immuable, que Dieu nous éclaire intérieurement, & sans * *l'entremise d'aucune créature.* Mais il est à propos que je prouve ici, que suivant la doctrine du même saint Docteur, il faut dire nécessairement, *que c'est aussi en Dieu que nous voyons les corps.* Car la proposition que je soutiens, *qu'on voit en Dieu toutes choses*, est générale.

Je suppose pour cela deux vérités prouvées dans cet ouvrage, dans la *Recherche de la vérité*, & ailleurs. La première, que les

* Humanis mentibus nulla naturalia interposita præsidet. De Musica. L. 6. c. 1. & de utilitate credendi Ch. 15.

P R E F A C E.

couleurs ne sont point répandues sur la surface des objets , & que ce ne sont que des modifications ou des perceptions de l'ame produites en elle par l'idée de l'étendue à l'occasion des ébranlemens du cerveau. C'est une vérité dont je ne crois pas que puissent douter ceux qui ont examiné cette matière. Aussi passe-t-elle pour incontestable dans l'esprit de bien des gens.

La seconde , que nous ne voïons point les objets en eux-mêmes, & que nul corps ne peut par lui-même agir sur l'esprit, ni lui donner la modification de couleur, ou la perception de son idée. Je suppose que quand tous les corps qui nous environnent seroient anéantis , nous pourrions les voir ; & que nous les verrions effectivement comme nous les voïons, si leurs idées nous affectoient comme elles

P R E F A C E.

nous affectent à leur présence. Et cela ne manqueroit pas d'arriver si nôtre cerveau étoit ébranlé par le cours des esprits animaux, ou par quelque autre cause, de la même manière qu'il l'est par la réflexion de la lumière. Ce qui se passe dans le sommeil & dans les fièvres chaudes, est une preuve suffisante de cette vérité. Cela supposé, examinons ce que c'est que *voir les corps*.

Lorsque nous fermons les yeux, nous avons présente à l'esprit une étendue qui n'a point de bornes. Et dans cette étendue immatérielle, & qui n'occupe aucun lieu, non plus que l'esprit qui la voit, comme je l'ai prouvé ailleurs *, nous pouvons y découvrir toutes sortes de figures, de même qu'on peut former une sphère ou un cube d'un bloc de matière. Cet.

* 1. Lettre
touchant
la Défense
de M.
A.

P R E F A C E.

te étenduë & ces figures sont *intelligibles*, parce qu'elles ne se font nullement sentir. Mais lorsqu'on ouvre les yeux, cette même étenduë devient sensible à nôtre égard, par cela seul qu'elle nous touche plus vivement, & qu'elle produit dans nôtre ame une infinité de perceptions toutes différentes, que nous appelons couleurs. J'expose mon sentiment sans le prouver : ce n'en est pas ici le lieu. Il me suffit que dans la vûë que nous avons des objets, de ce papier par exemple, on n'y trouve que de l'étenduë & de la blancheur; encore un coup cela me suffit. Lorsque l'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, toute cette variété d'objets que la vûë découvre, ne vient certainement que de la distribution des couleurs différentes qui semblent répanduës sur diverses

P R E F A C E.

parties de l'étenduë. Car il est évident que ce n'est que par la variété des couleurs que nous jugeons de la différence des corps que nous voïons. Or, selon S. Augustin, c'est en Dieu que nous voïons l'étenduë intelligible. Car elle est éternelle cette étenduë ; elle est immuable , infinie , efficace , capable de modifier l'esprit & de l'éclairer ; qualitez certainement qui ne peuvent convenir aux créatures. Selon lui c'est en Dieu que nous voïons les figures Géométriques ; & il est clair que , comme on ne peut former une sphère matérielle, par exemple, sans étenduë matérielle, l'esprit ne peut concevoir de sphère sans étenduë intelligible ; c'est à dire , sans l'idée de la longueur, de la largeur, & de la profondeur. Donc , selon la doctrine de ce saint Docteur , c'est en

P R E F A C E.

Dieu , que nous voïons les corps. Car nous ne les voïons , autant que nous sommes capables de les voir , quë parce que l'éten-
duë intelligible devient visible à nôtre égard , lorsqu'elle cause en nous la perception de couleur ; & nous ne les sentons que parce qu'elle devient sensible à nôtre égard , lorsqu'elle cause en nous un sentiment plus vif , tel qu'est la douleur. Car la douleur , par exemple , que sent un manchot comme répanduë dans son bras , n'est point certainement dans le bras qui n'est plus. Ce n'est point ce bras-là qui lui fait mal. Il ne lui en fit même jamais , s'il est vrai que les corps ne puissent agir sur les esprits & les rendre malheureux ; s'il est vrai qu'il n'y a que l'intelligible , que les idées divines qui puissent affecter les intelligences. On verra les preuves de tout ceci

P R E F A C E.

ceci dans les deux premiers Entretiens , & dans le second sur la Mort.

J'avouë que S. Augustin n'a jamais dit , que l'on voïoit les corps en Dieu. Il n'avoit garde de le dire , lui qui croïoit qu'on voïoit les objets en eux-mêmes, ou par des images corporelles; & que les couleurs qui les rendent visibles , étoient répandues sur leur surface. Assurément si l'on voit les corps en eux-mêmes , ce n'est pas en Dieu qu'on les voit : cela est clair. Mais s'il est démontré, comme je le croi, qu'on ne les voit point en eux-mêmes , & que les traces qu'ils impriment dans le cerveau , ne leur ressemblent nullement , comme le sçavent tous ceux qui ont étudié l'Optique: s'il est certain de plus que la couleur n'est que la perception par laquelle l'ame les voit , je soutiens que

P R E F A C E.

suivant les principes de S. Augustin, on est obligé de dire, que c'est en Dieu qu'on voit les corps.

En effet, je reconnois & je proteste, que c'est à S. Augustin que je dois le sentiment que j'ai avancé sur la nature des idées. J'avois appris d'ailleurs que les qualitez sensibles n'étoient que dans l'ame; & que l'on ne voïoit point les objets en eux-mêmes, ni par des images qui leur ressembtent. Mais j'en étois demeuré là, jusqu'à ce que je tombai heureusement sur quelques endroits de S. Augustin, qui servirent à m'ouvrir l'esprit sur les idées. Et comparant ce qu'il nous enseigne sur cela avec ce que je sçavois d'ailleurs, je demeurai tellement convaincu, *que c'est en Dieu que nous voions toutes choses*, que je ne craignis point d'exposer au public ce senti-

P R E F A C E.

ment , quelque étrange qu'il paroisse à l'imagination ; & quelque persuadé que je fusse , que cela ne me feroit pas d'honneur dans l'esprit de bien des gens. Cette vérité me parut si propre à faire comprendre aux esprits attentifs , que l'ame n'est unie directement qu'à Dieu ; que lui seul est nôtre bien & nôtre lumière , que toutes les créatures ne sont rien par rapport à nous, ne peuvent rien sur nous : en un mot , cette vérité me parut de si grande conséquence par rapport à la Religion & à la Morale , que je me crus alors obligé de la publier, & que j'ai crû dans la suite devoir la soutenir.

Cependant je ne prétens pas être toujours dans l'obligation de répondre à ceux qui attaqueront mes sentimens , sur tout s'ils les prennent mal, & s'ils me font des objections dont la résolution

P R E F A C E.

dépende de ce que j'ai déjà écrit. J'aime mieux me taire que de dire incessamment aux gens, qu'ils n'entendent pas ce qu'ils critiquent, & de repeter pour eux ce que j'ai déjà expliqué. Mais je prie les Lecteurs de ne point regarder comme mes véritables sentimens ceux que l'on m'attribuë, quoique l'on cite les endroits de mes livres dont on prétend qu'ils sont extraits, & que l'on observe même le changement de caractère, pour faire croire qu'on ne change rien dans mes expressions. Et afin qu'on me rende plus volontiers cette justice, voici quelques preuves qui justifient la demande que je fais ici, & que j'ai souvent faite ailleurs pour de semblables raisons.

* M. Fay-
dit. On le
nomme
aujourd'hui :
parce

Un Auteur * que je ne croi pas
devoir nommer, parce qu'il ne
s'est pas nommé lui-même dans

P R E F A C E.

son ouvrage, a fait depuis peu des *Eclaircissemens sur la doctrine & sur l'histoire Ecclesiastique*, où il a tâché de justifier les anciens hérétiques à mes dépens. Il ne parle point du P. Malebranche dans le premier chapitre de son Livre ; mais voici ce qu'il en dit dans le second.

Selon Tertullien une des erreurs principales des Marcionites & Apelletiens & Valentiniens, c'étoit de croire que Jesus-Christ étoit beau avant sa passion. Le Pere Malebranche, qui les suit quelquefois, comme nous verrons plus bas, s'est entierement déclaré pour eux sur ce point. Mais comme il encherit toujours beaucoup sur ceux dont il dérobe quelque chose, il prouve que Jesus-Christ étoit beau sur terre par des preuves de Metaphysique, & par des raisons qu'il a puisées dans le Livre de la Sagesse universelle, & dans l'idée de l'être par-

qu'ouïre
que cet
auteur
s'est fait
assez com-
noître
depuis
l'édition
précédente
de cet
ouvrage,
on jugera
peut-être
après la
lecture
des pages
qui sui-
vent, que
j'ai dû
laisser
sans ré-
ponse ses
nouveaux
libelles
d'ailleurs
si géné-
ralement
condam-
nés.

P R E F A C E.

fait Tr. de la Nat. & de la Gr. l. 1. nomb. 28. & 29. sur quoi on ne peut s'empêcher de rire un peu de ce bon Pere , qui a recours aux idées Platoniciennes , & à la devotion sur un pur fait , qui n'intresse en aucune manière la Religion , laquelle ne connoît point JESUS-CHRIST selon la chair (mais selon l'esprit) comme dit saint Paul 2. Cor. 5. 16. Car s'agissant de sçavoir comment étoit fait le corps de Jéſus - Chriſt ſur terre , & de quelle figure , de quelle taille , de quelle couleur étoit cette portion de matière , ou ce corps auquel le Verbe s'eſt uni dans ſon Incarnation , ce qui eſt une queſtion de pur fait ; le bon ſens devoit lui faire chercher dans les medailles de Jéſus-Chriſt , ou dans les Auteurs qui ont connu & pratiqué des millions de gens qui avoient vû des tableaux de lui tirez d'après nature , la déciſion de cette queſtion,

P R E F A C E.

Et non pas dans les raisonnemens d'une metaphysique creuse & alambiquée.

R E' P O N S E. Ne croiroit-on pas après la lecture de ce passage , que dans l'endroit qu'il cite l'Auteur , ou du moins quelque part ailleurs , j'ai traité la question *de la taille , de la figure , de la couleur de Jesus - Christ* : Que j'ai décidé *qu'il étoit beau de visage* : Que j'ai tiré mes preuves *d'une metaphysique creuse & alambiquée* ; & que les raisons que j'ai prétendu *puiser dans la Sagesse Eternelle* , sont si impertinentes, *que l'on ne peut s'empêcher d'en rire* ? Cependant le fait est , que je n'ai jamais parlé de cette question, ni dans le *Traité de la Nature & de la Grace* , ni dans aucun de mes Livres. Dans l'endroit qu'il cite , je prétens que c'est à cause de JESUS - CHRIST que le monde subsiste , & qu'il

P R E F A C E.

n'y a rien de beau , rien qui soit agréable aux yeux de Dieu, que ce qui a quelque rapport à son Fils bien-aimé. Il ne s'agissoit point du tout *de la taille , de la figure , de la couleur* du corps du Sauveur , comme le prétend l'Auteur. C'est à quoi je ne pensois seulement pas , bien loin d'avoir *eu recours aux idées Platoniciennes pour décider cette question.*

Dans le chapitre suivant, le même Auteur m'attribuë de croire que la matière est éternelle. Il avoit déjà avancé cette calomnie dans sa critique des *Memoires* de M. de Tillemont il y a environ deux ans. Apparemment quelqu'un l'a détrompé : Mais il ne paroît pas fort disposé à me rendre justice ; car voici comment il parle.

On sera peut-être surpris que sur le fait de l'éternité de la matière j'aie cité le P. Malebranche , qui
non

P R E F A C E

juger sur le rapport de qui que ce soit , quelque estime même qu'ils aient pour ceux qui les attaquent. Cette loi indispensable, qu'il ne faut condamner personne avant que de l'avoir entendu, justifie la demande que je fais. Les Critiques sont des accusateurs, il ne faut donc pas les considérer comme des juges. J'ai souvent été obligé de faire des Livres pour prouver, ou que ceux qui me critiquoient ne m'entendoient pas, ou qu'ils n'agissoient pas de bonne-foi. Je voudrois bien n'en plus composer de pareils. Et j'en serai dispensé, si l'on veut enfin m'accorder la justice que je demande, de ne point juger de mes opinions avant que de les avoir sérieusement examinées dans mes livres. Je croi qu'on les y trouvera suffisamment expliquées, sur-tout si l'on joint mes

A R R E T T E.

derniers ouvrages avec les premiers. C'est principalement dans les dernières productions d'un Auteur qu'on doit s'instruire à fond de ses sentimens; Car à cinquante ans on est moins ignorant qu'à trente, ou l'on auroit bien mal employé son temps. *Fattor me ex eorum numero esse conari, qui proficiendo scribunt, & scribendo proficiunt.* Aug. Ep. 143. ad Marcelinum.

Autres à corriger dans le premier Volume,

- P** Age 11. ligne 26. lisez & la matière ne.
P. 42. l. dernière, lisez matérielles.
P. 48. l. première, l. sans son.
P. 58. l. 22. l. perception confuse.
P. 161. l. 2. parties entr'elles & séparément.
P. 176. l. 15. l. & la.
P. 179. en marge. I Epistre de S. Jean ch. 1.
P. 218. l. 16. l. Or il pouvoit reconnoître
quand c'étoit cette cause étrangère qui
produisoit les traces.
P. 245. l. 16. reçue.

TABLE.

- I. ENTRETIEN.** De l'ame, & qu'elle est distinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde où nos corps habitent, & que nous regardons, est bien différent de celui que nous voyons, page 1
- II. ENTRETIEN.** De l'existence de Dieu. Que nous pouvons voir en lui toutes choses, & que rien de fini ne peut le représenter. De sorte qu'il suffit de penser à lui pour sçavoir qu'il est, 38
- III. ENTRETIEN.** De la différence qu'il y a entre nos sentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choses que par les idées qui les représentent, & nullement par les sentimens dont on est touché en leur présence, ou à leur occasion, 65.
- IV. ENTRETIEN.** En general de la nature & des propriétés des sens. De la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme, 111
- V. ENTRETIEN.** De l'usage des sens dans les sciences. Il y a dans nos sentimens idée claire & sentiment confus. L'idée n'appartient point au sentiment. C'est

T A B L E.

- l'idée qui éclaire l'esprit, & le sentiment qui l'applique & le rend attentif : car c'est par le sentiment que l'idée intelligible devient sensible, 156*
- VI. ENTRETIEN.** *Preuves de l'existence des corps, tirées de la révélation. Deux sortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des sens nous sont une occasion d'erreur, 197*
- VII. ENTRETIEN.** *De l'inefficace des causes naturelles, ou de l'impuissance des créatures. Que nous ne sommes unis immédiatement & directement qu'à Dieu seul, 232*
- VIII. ENTRETIEN.** *De Dieu, & de ses attributs. 284*
- IX. ENTRETIEN.** *Que Dieu agit toujours selon ce qu'il est. Qu'il a tout fait pour sa gloire en Jésus-Christ, & qu'il n'a point formé ses desseins sans avoir égard aux voyes de les exécuter, 334*



ENTRETIENS



ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

*De l'ame , & qu'elle est distinguée
du corps. De la nature des idées.
Que le monde , où nos corps habi-
tent , & que nous regardons , est
bien different de celui que nous
voïons.*

THÉODORE. Eien donc ,
mon cher Ariste , puisque
vous le voulez ; il faut que
je vous entretienne de mes
visions metaphysiques. Mais pour cela
il est necessaire que je quitte ces lieux
enchantez qui charment nos sens , & qui

par leur variété partagent trop un esprit tel que le mien. Comme j'apprehende extrêmement de prendre pour les réponses immediates de la verité intérieure quelques - uns de mes préjugés , ou de ces principes obscurs qui doivent leur naissance aux loix de l'union de l'ame & du corps; & que dans ces lieux je ne puis pas , comme vous le pouvez peut-être , faire taire un certain bruit confus qui jette la confusion & le trouble dans toutes mes idées : sortons d'ici , je vous prie. Allons nous renfermer dans votre cabinet , afin de rentrer plus facilement en nous-mêmes. Tâchons que rien ne nous empêche de consulter l'un & l'autre nôtre maître commun, la Raison universelle. Car c'est la verité intérieure qui doit présider à nos entretiens. C'est elle qui doit me dicter ce que je dois vous dire , & ce que vous voulez apprendre par mon entremise. En un mot c'est à elle à qui il appartient uniquement de juger & de prononcer sur nos differens. Car nous ne pensons aujourd'hui qu'à philosopher : & quoique vous soiez parfaitement soumis à l'autorité de l'Eglise , vous voulez que je vous parle d'abord com-

ENTRETIEN. 3

me si vous refusiez de recevoir les veritez de la foi pour principes de nos connoissances. En effet , la foi doit regler les démarches de nôtre esprit : mais il n'y a que la souveraine Raison qui le remplisse d'intelligence.

ARISTE. Allons, Theodore, par tout où vous voudrez. Je suis dégoûté de tout ce que je voi dans ce monde materiel & sensible, depuis que je vous entens parler d'un autre monde tout rempli de beautez intelligibles. Enlevez-moi dans cette Region heureuse & enchantée. Faites m'en contempler toutes ces merveilles dont vous me parliez l'autre jour d'une maniere si magnifique & d'un air si content. Allons, je suis prêt de vous suivre dans ce pais, que vous croïez inaccessible à ceux qui n'écourent que leurs sens.

THEODORE. Vous vous réjouissez, Ariste, & je n'en suis pas fâché. Vous me raillez d'une maniere si delicate & si honnête, que je sens bien que vous voulez vous divertir, mais que vous ne voulez pas m'offenser. Je vous le pardonne. Vous suivez les inspirations secretes de vôtre imagination toujours enjouée. Mais, souffrez que

je vous le dise , vous parlez de ce que vous n'entendez pas. Non , je ne vous conduirai point dans une terre étrangère : mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans votre propre païs. Je vous apprendrai que ce monde que vous habitez n'est point tel que vous le croïez , parce qu'effectivement il n'est point tel que vous le voïez ou que vous le sentez. Vous jugez sur le rapport de vos sens de tous les objets qui vous environnent ; & vos sens vous séduisent infiniment plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce ne sont de fideles témoins que pour ce qui regarde le bien du corps & la conservation de la vie. A l'égard de tout le reste, il n'y a nulle exactitude , nulle vérité dans leur déposition. Vous le verrez, Ariste, sans sortir de vous-même , sans que je vous *enleve dans cette Region enchantée* que vôtre imagination vous représente. L'imagination est une folle qui se plaît à faire la folle. Ses saillies , ses mouvemens imprévûs vous divertissent , & moi aussi. Mais il faut , s'il vous plaît , que dans nos entretiens la Raison soit toujours la supérieure. Il faut qu'elle décide & qu'elle prononce. Or elle se

E N T R E T I E N. 5

taît & nous échape toujours, lorsque l'imagination vient à la traverse, & qu'au lieu de lui imposer silence, nous écoutons ses plaisanteries, & que nous nous arrêtons aux divers fantômes qu'elle nous présente. Tenez-la donc dans le respect en présence de la Raison. Faites-la taire, si vous voulez entendre clairement & distinctement les réponses de la vérité intérieure.

A R I S T E. Vous prenez, Theodore, bien serieusement ce que je vous ai dit sans beaucoup de réflexion. Je vous demande pardon de ma petite liberté. Je vous proteste que....

T H E O D O R E. Vous ne m'avez point fâché, Aristote : vous m'avez réjoui. Car encore un coup, vous avez l'imagination si vive & si agréable, & je suis si assuré de votre cœur, que vous ne me fâcherez jamais, & que vous me réjouirez toujours, du moins quand vous ne me raillez que tête à tête : & ce que je viens de vous dire n'est que pour vous faire entendre que vous avez une terrible opposition à la vérité. Cette qualité qui vous rend tout éclatant aux yeux des hommes, qui vous gagne les cœurs, qui vous attire l'estime, qui fait que tous

* *Traité
de Mo-
rale, ch.
42.*

ceux qui vous connoissent veulent vous posséder, est l'ennemie la plus irreconciliable de la Raison. Je vous avance un paradoxe dont je ne puis vous démontrer* presentement la verité. Mais vous le reconnoîtrez bientôt par votre propre experience; & vous en verrez peut-être les raisons dans la suite de nos entretiens. Il y a encore pour cela bien du chemin à faire. Mais croiez-moi; le stupide & le bel esprit sont également fermes à la verité. Il y a seulement cette difference, qu'ordinairement le stupide la respecte, & que le bel esprit la méprise. Néanmoins si vous êtes bien résolu de gourmander votre imagination, vous entrerez sans aucun obstacle dans le lieu où la Raison* rend ses réponses: & quand vous l'aurez entendue quelque tems, vous n'aurez que du mépris pour tout ce qui vous a charmé jusques ici; & si Dieu vous touche le cœur, vous n'en aurez que du dégoût.

A R I S T E. Allons donc promptement, Theodore. Vos promesses me donnent une ardeur que je ne puis vous exprimer. Assurément je vas faire tout ce que vous m'ordonnez. Doublons le pas. . . Grace à Dieu, nous voici enfin

ENTRETIEN. 7

arrivez au lieu destiné à nos entretiens. Entrons . . . Asseyez-vous . . . Qu'y a-t-il ici qui puisse nous empêcher de rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison? Voulez-vous que je ferme tous les passages de la lumière, afin que les tenebres fassent éclipser tout ce qu'il y a de visible dans cette chambre, & qui peut frapper nos sens?

THEODORE. Non, mon cher. Les tenebres frappent nos sens aussi-bien que la lumière. Elles effacent l'éclat des couleurs. Mais à l'heure qu'il est, elles pourroient jeter quelque trouble, ou quelque petite fraïeur dans notre imagination. Tirez seulement les rideaux. Ce grand jour nous incommoderoit un peu, & donneroit peut-être trop d'éclat à certains objets . . . Cela est fort bien : asseyez-vous.

Rejetez, Ariste, tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire votre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. Oubliez même, si vous le pouvez, que vous avez un corps, & ne pensez qu'à ce que je vas vous dire. En un mot soïez attentif, & ne chicanez point sur mon préambule. L'attention est la seule cho-

A iiij

se que je vous demande. Sans ce travail, ou ce combat de l'esprit contre les impressions du corps , on ne fait point de conquêtes dans le pais de la verité.

ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore: parlez. Mais permettez-moi de vous arrêter lorsque je ne pourrai pas vous suivre.

THEODORE. Cela est juste. Ecoutez.

I. Le néant n'a point de proprietez. Je pense. Donc je suis. Mais que suis-je , moi qui pense , dans le tems que je pense ? Suis-je un corps , un esprit , un homme ? Je ne sçai encore rien de tout cela. Je sçai seulement que dans le tems que je pense je suis quelque chose qui pense. Mais voïons. Un corps peut-il penser ? Une étendue en longueur , largeur & profondeur peut-elle raisonner , desirer , sentir ? Non sans doute : car toutes les manieres d'être d'une telle étendue ne consistent que dans des rapports de distance ; & il est évident que ces rapports ne sont point des perceptions , des raisonnemens , des plaisirs , des desirs, des sentimens, en un mot des pensées. Donc ce m o i qui pense , ma propre substance n'est point un corps , puisque mes perceptions , qui assurément m'appartiennent, sont toute autre

chose que des rapports de distance.

ARISTE. Il me paroît clair que toutes les modifications de l'étendue ne peuvent être que des rapports de distance ; & qu'ainsi de l'étendue ne peut pas connoître, vouloir, sentir. Mais mon corps est peut-être quelque autre chose que de l'étendue. Car il me semble que c'est mon doigt qui sent la douleur de la piqueure, que c'est mon cœur qui desire, que c'est mon cerveau qui raisonne. Le sentiment intérieur que j'ai de ce qui se passe en moi, m'apprend ce que je vous dis. Prouvez-moi que mon corps n'est que de l'étendue, & je vous avoüerai que mon esprit, ou ce qui est en moi qui pense, qui veut, qui raisonne, n'est point matériel ou corporel.

II. THEODORE. Quoi, Aristé, vous croïez que vôtre corps est composé de quelque autre substance que de l'étendue ? Est-ce que vous ne comprenez pas qu'il suffit d'avoir de l'étendue, pour en former par l'esprit un cerveau, un cœur, des bras & des mains, & toutes les veines, les artères, les nerfs, & le reste dont vôtre corps est composé ? Si Dieu détruiroit l'étendue de vôtre corps, est-ce que vous auriez encore un

cerveau , des arteres , des veines , & le reste. Concevez-vous bien qu'un corps puisse être réduit en un point mathématique ? Car que Dieu puisse former tout ce qu'il y a dans l'Univers avec l'étendue d'un grain de sable , c'est de quoi je ne doute pas. Assurément où il n'y a nulle étendue , je dis nulle, il n'y a point de substance corporelle. Pensez-y sérieusement ; & pour vous en convaincre , prenez garde à ceci.

Tout ce qui est on le peut concevoir seul, ou on ne le peut pas. Il n'y a point de milieu, car ces deux propositions sont contradictoires. Or tout ce qu'on peut concevoir seul , & sans penser à autre chose , qu'on peut , dis-je , concevoir seul comme existant indépendamment de quelque autre chose , ou sans que l'idée qu'on en a représente quelque autre chose , c'est assurément un être ou une substance : & tout ce qu'on ne peut concevoir seul, ou sans penser à quelque autre chose , c'est une maniere d'être , ou une modification de substance.

Par exemple. On ne peut penser à la rondeur sans penser à l'étendue. La rondeur n'est donc point un être ou une substance, mais une maniere d'être. On

ENTRETIEN. II

peut penser à l'étenduë sans penser en particulier à quelqu'autre chose. Donc l'étenduë n'est point une maniere d'être : Elle est elle-même un être. Comme la modification d'une substance n'est que la substance même de telle ou telle façon, il est évident que l'idée d'une modification renferme nécessairement l'idée de la substance dont elle est la modification. Et comme une substance c'est un être qui subsiste en lui-même, l'idée d'une substance ne renferme point nécessairement l'idée d'un autre être. Nous n'avons point d'autre voie pour distinguer les substances ou les êtres, des modifications ou des façons d'être, que par les diverses manieres dont nous appercevons ces choses.

Or rentrez en vous-même, n'est-il pas vrai que vous pouvez penser à de l'étenduë, sans penser à autre chose ? N'est-il pas vrai que vous pouvez appercevoir de l'étenduë toute seule : Donc l'étenduë est une substance, & nullement une façon ou une maniere d'être. Donc l'étenduë & la maniere ne sont qu'une même substance. Or je puis appercevoir ma pensée, mon desir, ma joie, ma tristesse, sans penser à l'éten-

duë, & même en supposant qu'il n'y ait point d'étenduë. Donc toutes ces choses ne sont point des modifications de l'étenduë, mais des modifications d'une substance qui pense, qui sent, qui desire, & qui est bien différente de l'étenduë.

Toutes les modifications de l'étenduë ne consistent que dans des rapports de distance. Or il est évident que mon plaisir, mon desir & toutes mes pensées ne sont point des rapports de distance. Car tous les rapports de distance se peuvent comparer, mesurer, déterminer exactement par les principes de la Geometrie: & l'on ne peut ni comparer ni mesurer de cette maniere nos perceptions & nos sentimens. Donc mon ame n'est point materielle. Elle n'est point la modification de mon corps. C'est une substance qui pense, & qui n'a nulle ressemblance avec la substance étenduë dont mon corps est composé.

A R T I S T E. Cela me paroît démontré. Mais qu'en pouvez-vous conclure?

III. T H E O D O R E. J'en puis conclure une infinité de veritez. Car la distinction de l'ame & du corps est le fondement des principaux dogmes de la Philosophie, & entr'autres de * l'im-

* Voy. la
Rech. de

mortalité de notre être. Car, pour le dire en passant, si l'ame est une substance distinguée du corps, si elle n'en est point la modification, il est évident que quand mêmes la mort anéantiroit la substance dont notre corps est composé, ce qu'elle ne fait pas, il ne s'ensuivroit pas delà que notre ame fût anéantie. Mais il n'est pas encore tems de traiter à fonds cette importante question. Il faut que je vous prouve auparavant beaucoup d'autres veritez. Tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire.

la Verité. liv. 4. chap. 2. cy - des-sous. Entretien 3. nomb. xi. & xii. La distinction de l'ame & du corps est le fondement de toutes les connoissances qui ont rapport à l'homme.

ARISTE. Continuez. Je vous suivrai avec toute l'application dont je suis capable.

IV. THEODORE. Je pense à quantité de choses ; à un nombre, à un cercle, à une maison, à tels & tels êtres, à l'être. Donc tout cela est, du moins dans le tems que j'y pense. Assurément, quand je pense à un cercle, à un nombre, à l'être ou à l'infini, à tel être fini, j'apperçois des réalitez. Car si le cercle que j'apperçois n'étoit rien, en y pensant je ne penserois à rien. Ainsi dans le même tems je penserois & je ne penserois point. Or le cercle que

j'apperois a des proprietez que n'a pas telle autre figure. Donc ce cercle existe dans le tems que j'y pense ; puisque le néant n'a point de proprietez, & qu'un néant ne peut être différent d'un autre néant.

ARISTE. Quoi, Theodore ! tout ce à quoi vous pensez existe ? Est-ce que votre esprit donne l'être à ce cabinet, à ce bureau, à ces chaises, parce que vous y pensez ?

THEODORE. Doucement. Je vous dis que tout ce à quoi je pense est, ou, si vous voulez, existe. Le cabinet, le bureau, les chaises que je voi, tout cela est, du moins dans le tems que je le voi. Mais vous confondez ce que je voi avec un meuble que je ne voi point. Il y a plus de difference entre le bureau que je voi, & celui que vous croiez voir, qu'il n'y en a entre votre esprit & votre corps.

ARISTE. Je vous entens en partie, Theodore, & j'ai honte de vous avoir interrompu. Je suis convaincu que tout ce que nous voions, ou tout ce à quoi nous pensons, contient quelque réalité. Vous ne parlez pas des objets, mais de leurs idées. Oüi, sans doute, les idées

ENTRETIEN. 15

que nous avons des objets, existent dans le tems qu'elles sont presentes à nôtre esprit. Mais je croïois que vous parliez des objets mêmes.

V. THEODORE. *Des objets mêmes!* oh que nous n'y sommes pas ! Je tâche de conduire par ordre mes réflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne pensez , pour démontrer ce dont personne ne doute. Car où sont ceux qui doutent qu'ils aient un corps , qu'ils marchent sur une terre solide , qu'ils vivent dans un monde materiel ? Mais vous sçauvez bien-tôt ce que peu de gens comprennent bien , sçavoir que si nôtre corps se promene dans un monde corporel , nôtre-esprit de son côté se transporte sans cesse dans un monde intelligible qui le touche , & qui par là lui devient sensible.

Comme les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choses , ils donnent au monde créé beaucoup plus de réalité qu'il n'en a. Ils ne doutent point de l'existence des objets , & ils leur attribuent beaucoup de qualitez qu'ils n'ont point. Mais ils ne pensent seulement pas à la réalité de leurs idées. C'est qu'ils écoutent leurs sens, & qu'ils

ne consultent point assez la verité intérieure. Car encore un coup, il est bien plus facile de démontrer la réalité des idées, ou, pour me servir de vos termes, la réalité de *cet autre monde tout rempli de beautés intelligibles*, que de démontrer l'existence de ce monde matériel. En voici la raison.

C'est que les idées ont une existence éternelle & nécessaire, & que le monde corporel n'existe que parce qu'il a plu à Dieu de le créer. Ainsi, pour voir le monde intelligible, il suffit de consulter la Raison qui renferme les idées intelligibles, éternelles & nécessaires, l'archetype du monde visible : ce que peuvent faire tous les esprits raisonnables, ou unis à la Raison. Mais pour voir le monde matériel, ou plutôt pour juger que ce monde existe, car ce monde est invisible par lui-même, il faut par nécessité que Dieu nous le revele ; parce que nous ne pouvons pas voir ses volontez arbitraires dans la Raison nécessaire.

Or Dieu nous revele l'existence de ses creatures en deux manieres, par l'autorité des Livres Sacrez, & par l'entremise de nos sens. La premiere autorité supposée, & on ne peut la rejeter, on démontre

* démontre en rigueur l'existence des corps. Par la seconde on s'assure suffisamment de l'existence de tels & tels corps. Mais cette seconde n'est pas maintenant infallible. Car tel croit voir devant lui son ennemi lorsqu'il en est fort éloigné. Tel croit avoir quatre pattes, qui n'a que deux jambes. Tel sent de la douleur dans un bras qu'on lui a coupé il y a long-tems. Ainsi la revelation * naturelle, qui est en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, est maintenant sujette à l'erreur : Je vous en dirai les raisons. Mais la revelation particuliere ne peut jamais conduire directement à l'erreur, parce que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper. Voilà un petit écart pour vous faire entrevoir quelques veritez que je vous prouverai dans la suite, pour vous en donner de la curiosité, & reveiller un peu votre attention. Je reviens : écoutez-moi.

Je pense à un nombre, à un cercle, à un cabinet, à vos chaïses, en un mot à tels & tels êtres. Je pense aussi à l'être ou à l'infini, à l'être indéterminé. Toutes ces idées ont quelque réalité dans le tems que j'y pense. Vous n'en doutez

* Cy-des-
sous En.
tret. VI.

* Entret.
IV. &
VI.

pas , puis que le néant n'a point de propriété , & qu'elles en ont. Car elles éclairent l'esprit , ou se font connoître à lui : quelques-uns mêmes le frappent , & se font sentir à lui , & cela en mille manieres différentes. Du moins est-il certain que les propriétés des unes sont bien différentes de celles des autres. Si donc la réalité de nos idées est véritable , & à plus forte raison si elle est nécessaire , éternelle , immuable , il est clair que nous voilà tous deux enlevés dans un autre monde que celui où habite nôtre corps : nous voilà *dans un monde tout rempli de beautés intelligibles.*

Supposons, Ariste , que Dieu anéantisse tous les êtres qu'il a créés , excepté vous & moi ; vôtre corps & le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit & qui sçait déjà beaucoup de choses , & je suis certain qu'en cela je ne me trompe pas. Je vous ennuyerois , si je vous parlois avec une exactitude trop scrupuleuse , & comme à un homme qui ne sçait encore rien du tout.) Supposons de plus que Dieu imprime dans nôtre cerveau toutes les mêmes traces , ou plutôt qu'il présente à nôtre esprit toutes les mêmes idées que nous devons y

avoir aujourd'hui. Cela supposé, Ariste, dans quel monde passerions-nous la journée? Ne seroit-ce pas dans un monde intelligible? Or prenez-y garde, c'est dans ce monde-là que nous sommes & que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre, & se promene dans un autre. C'est ce monde-là que nous contemplons, que nous admirons, que nous sentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous considérons en tournant la tête de tous côtez, n'est que de la matiere invisible par elle-même, & qui n'a rien de toutes ces beautez que nous admirons, & que nous sentons en le regardant. Car, je vous prie, faites bien réflexion sur ceci. Le néant n'a point de proprietez. Donc si le monde étoit détruit, il n'auroit nulle beauté. Or dans la supposition que le monde fût anéanti, & que Dieu néanmoins produisît dans nôtre cerveau les mêmes traces, ou plutôt qu'il présentât à nôtre esprit les mêmes idées qui s'y produisent à la presence des objets, nous verrions les mêmes beautez. Donc les beautez que nous voïons ne sont point des beautez materielles, mais des beautez intelligibles, rendues sensi-

bles en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; puisque l'anéantissement supposé de la matiere n'emporte point avec lui l'anéantissement de ces beautez que nous voïons en regardant les objets qui nous environnent.

A R I S T E. Je crains, Theodore, que vous ne supposiez une fausseté. Car si Dieu avoit détruit cette chambre, certainement elle ne seroit plus visible, car le néant n'a point de proprietez,

V I. T H E O D O R E. Vous ne me suivez pas, Ariste. Votre chambre est par elle-même absolument invisible. Si Dieu l'avoit détruite, dites-vous, elle ne seroit plus visible, puisque le néant n'a point de proprietez. Cela seroit vrai, si la visibilité de votre chambre étoit une propriété qui lui appartînt. Si elle étoit détruite, elle ne seroit plus visible. Je le veux, car cela est vrai en un sens. Mais ce que je voi en regardant votre chambre, je veux dire en tournant mes yeux de tous côtez pour la considerer ; sera toujours visible, quand mêmes votre chambre seroit détruite ; que dis-je ! quand mêmes elle n'auroit jamais été bâtie. Je vous soutiens qu'un Chinois

qui n'est jamais entré ici , peut voir en son païs tout ce que je voi , lorsque je regarde votre chambre ; supposé, ce qui n'est nullement impossible , qu'il ait le cerveau ébranlé de la même manière que je l'ai maintenant que je la considère. Ceux qui ont la fièvre chaude, ceux qui dorment , ne voient-ils pas des chimeres de toutes façons qui ne furent jamais? Ce qu'ils voient est du moins dans le temps qu'ils le voient. Mais ce qu'ils croient voir n'est pas : ce à quoi ils rapportent ce qu'ils voient n'est rien de réel.

Je vous le repete, Ariste : à parler exactement, votre chambre n'est point visible. Ce n'est point proprement votre chambre que je voi, lorsque je la regarde : puisque je pourrois bien voir tout ce que je voi maintenant , quand même Dieu l'auroit détruite. Les dimensions que je voi sont immuables , éternelles , nécessaires. Ces dimensions intelligibles qui me representent tous ces espaces , n'occupent aucun lieu. Les dimensions de votre chambre sont au contraire changeantes & corruptibles : elles remplissent un certain espace. Mais en vous disant trop de veritez, je crains maintenant de multiplier vos difficul-

tez. Car vous me paroissez assez embarrassé à distinguer les idées, qui seules sont visibles par elles-mêmes, des objets qu'elles représentent, qui sont invisibles à l'esprit, parce ce qu'ils ne peuvent agir sur lui, ni se représenter à lui.

A R I S T E. Il est vrai que je suis un peu interdit. C'est que j'ai de la peine à vous suivre dans ce pays des idées, auxquelles vous attribuez une réalité véritable. Je ne trouve point de prise dans tout ce qui n'a point de corps. Et cette réalité de vos idées que je ne puis m'empêcher de croire véritables, par les raisons que vous venez de me dire, me paroît n'avoir gueres de solidité. Car, je vous prie, que deviennent nos idées dès que nous n'y pensons plus ? Pour moi, il me semble qu'elles rentrent dans le néant. Et si cela est, voilà vôtre monde intelligible détruit. Si en fermant les yeux j'anéantis la chambre intelligible que je voi maintenant, certes la réalité de cette chambre est bien mince, c'est bien peu de chose. S'il suffit que j'ouvre les yeux pour créer un monde intelligible, assurément ce monde-là ne vaut pas celui dans lequel nos corps habitent.



VII. THEODORE. Cela est vrai, Ariste. Si vous donnez l'être à vos idées, s'il ne dépend que d'un clin d'œil pour les anéantir, c'est bien peu de chose. Mais si elles sont éternelles, immuables, nécessaires, divines, en un mot, j'entens l'étendue intelligible dont elles sont formées, assurément elles seront plus considérables que cette matière inefficace, & par elle-même absolument invisible. Quoi, Ariste, pourriez-vous croire qu'en voulant penser à un cercle, par exemple, vous donniez l'être à la substance, pour ainsi dire, dont votre idée est formée, & que dès que vous cessez de vouloir y penser, vous l'anéantissiez ? Prenez garde. Si c'est vous qui donnez l'être à vos idées, c'est en voulant y penser. Or, je vous prie, comment pouvez-vous vouloir penser à un cercle, si vous n'en avez déjà quelque idée, & de quoi la former & l'achever ? Peut-on rien vouloir sans le connoître ? Pouvez-vous faire quelque chose de rien ? Certainement vous ne pouvez pas vouloir penser à un cercle, si vous n'en avez déjà l'idée, ou du moins l'idée de l'étendue dont vous puissiez considérer certaines parties sans penser aux

autres. Vous ne pouvez le voir de près, le voir distinctement, si vous ne le voyez déjà confusément, & comme de loin. Votre attention vous en approche, elle vous le rend présent; elle le forme même. Je le veux. Mais il est clair qu'elle ne le produit pas de rien. Votre distraction vous en éloigne: mais elle ne l'annéantit pas tout-à-fait. Car si elle l'annéantissoit, comment pourriez-vous former le desir de le produire, & sur quel modele le feriez-vous de nouveau si semblable à lui-même? N'est-il pas clair que cela seroit impossible?

ARISTE. Pas trop clair encore pour moi, Theodore. Vous me convainquez, mais vous ne me persuadez pas. Cette terre est réelle. Je le sens bien. Quand je frappe du pied, elle me résiste. Voilà qui est solide cela. Mais que mes idées aient quelque réalité indépendamment de ma pensée, qu'elles soient dans le tems même que je n'y pense point, c'est ce que je ne puis me persuader.

VIII. THEODORE. C'est que vous ne sçauriez rentrer en vous-même pour interroger la Raison; & que fatigué du travail de l'attention, vous écoutez votre imagination & vos sens, qui vous

vous parlent sans que vous aïez la peine de les consulter. Vous n'avez pas fait assez de réflexion sur les preuves que je vous ai données, que leur témoignage est trompeur. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit un homme fort sage d'ailleurs, qui croioit toujours avoir de l'eau jusqu'au milieu du corps, & qui apprehendoit sans cesse qu'elle ne s'augmentât & ne le noyât. Il la sentoit, comme vous, votre terre. Il la trouvoit froide, & il se promenoit toujours fort lentement, parce que l'eau, disoit-il, l'empêchoit d'aller plus vite. Quand on lui parloit néanmoins, & qu'il écoutoit attentivement, on le détrompoit. Mais il retomboit aussi-tôt dans son erreur. Quand un homme se croit transformé en coq, en lièvre, en loup, ou en bœuf, comme Nabucodonosor, il sent en lui, au lieu de ses jambes, les pieds du coq; au lieu de ses bras, les jarrets d'un bœuf; & au lieu de ses cheveux, une crête ou des cornes. Comment ne voïez vous pas que la résistance que vous sentez en pressant du pied votre plancher, n'est qu'un sentiment qui frappe l'ame, & qu'absolument parlant nous pouvons avoir tous nos sentimens indépendem-

ment des objets ? Est-ce qu'en dormant vous n'avez jamais senti sur la poitrine un corps fort pesant qui vous empêchoit de respirer , ou que vous n'avez jamais crû être frappé , & même blessé, ou frapper vous-même les autres, vous promener , danser , sauter sur une terre solide ?

Vous croïez que ce plancher existe, parce que vous sentez qu'il vous résiste. Quoi donc ! est-ce que l'air n'a pas autant de réalité que votre plancher , à cause qu'il a moins de solidité ? Est-ce que la glace a plus de réalité que l'eau , à cause qu'elle a plus de dureté ? Mais de plus vous vous trompez : nul corps ne peut résister à un esprit. Ce plancher résiste à votre pied. Je le veux. Mais c'est tout autre chose que votre plancher , ou que votre corps , qui résiste à votre esprit , ou qui lui donne le sentiment que vous avez de résistance ou de solidité.

Neanmoins je vous accorde encore que votre plancher vous résiste. Mais pensez-vous que vos idées ne vous résistent point ? Trouvez - moi donc dans un cercle deux diamètres inégaux , ou dans une Ellipse trois égaux. Trouvez-

moi la racine quarrée de 8. & la cubique de 9. Faites qu'il soit juste de faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse à nous-mêmes : ou , pour prendre un exemple qui revienne au vôtre, faites que deux pieds d'étendue intelligible n'en fassent plus qu'un. Certainement la nature de cette étendue ne le peut souffrir. Elle résiste à votre esprit. Ne doutez donc point de sa réalité. Votre plancher est impenetrable à votre pied : c'est ce que vous apprennent vos sens d'une maniere confuse & trompeuse. L'étendue intelligible est aussi impenetrable à sa façon : c'est ce qu'elle vous fait voir clairement par son évidence & par sa propre lumiere.

Ecoutez-moi , Ariste. Vous avez l'idée de l'espace ou de l'étendue ; d'un espace , dis-je , qui n'a point de bornes. Cette idée est necessaire, éternelle, immuable , commune à tous les esprits , aux hommes , aux Anges , à Dieu même. Cette idée , prenez-y garde , est ineffaçable de votre esprit, comme celle de l'être ou de l'infini, de l'être indéterminé. Elle luy est toujours presente. Vous ne pouvez vous en separer , ou la perdre entierement de vûë. Or c'est de

cette vaste idée que se forme en nous non seulement l'idée du cercle, & de toutes les figures purement intelligibles, mais aussi celle de toutes les figures sensibles que nous voïons en regardant le monde créé : tout cela selon les diverses applications des parties intelligibles de cette étendue idéale, immatérielle, intelligible à nôtre esprit ; tantôt en conséquence de nôtre attention, & alors nous connoissons ces figures ; & tantôt en conséquence des traces & des ébranlemens de nôtre cerveau, & alors nous les imaginons ou nous les sentons. Je ne

* Voyez
les Con-
versat.
chrétien.
pag. 123.
&c. de
l'Edit. de
1702. ou
la Rép.
à M. Re-
gis, p 27.
& les sui-
vantes ,
ouci-des-
sous II.
Entretien
sur la
Mort ,
vers la
fin.

dois pas maintenant vous expliquer *
tout ceci plus exactement. Considérez
seulement qu'il faut bien que cette idée
d'une étendue infinie ait beaucoup de
réalité, puisque vous ne pouvez la com-
prendre, & que quelque mouvement
que vous donniez à vôtre esprit, vous ne
pouvez la parcourir. Considérez qu'il
n'est pas possible qu'elle n'en soit qu'u-
ne modification, puisque l'infini ne peut
être actuellement la modification de
quelque chose de fini. Dites, vous à
vous-même : mon esprit ne peut com-
prendre cette vaste idée. Il ne peut la
mesurer. C'est donc qu'elle le passe in-

finiment. Et si elle le passe, il est clair qu'elle n'en est point la modification. Car les modifications des êtres ne peuvent pas s'étendre au delà de ces mêmes êtres, puisque les modifications des êtres ne sont que ces mêmes êtres de telle & telle façon. Mon esprit ne peut mesurer cette idée : c'est donc qu'il est fini, & qu'elle est infinie. Car le fini, quelque grand qu'il soit, appliqué ou répété tant qu'on voudra, ne peut jamais égaler l'infini.

ARISTE. Que vous êtes subtil & prompt ! Doucement, s'il vous plaît. Je vous nie que l'esprit apperçoive l'infini. L'esprit, je le veux, apperçoit de l'étendue dont il ne voit pas le bout, mais il ne voit pas une étendue infinie ; un esprit fini ne peut rien voir d'infini.

IX. THEODORE. Non, Aristote, l'esprit ne voit pas une étendue infinie, en ce sens que la pensée ou la perception égale une étendue infinie. Si cela étoit, il la comprendroit, & il seroit infini lui-même. Car il faut une pensée infinie pour mesurer une idée infinie, pour se joindre actuellement à tout ce que comprend l'infini. Mais l'esprit voit actuellement que son objet immédiat

est infini : il voit actuellement que l'étendue intelligible est infinie. Et ce n'est pas , comme vous le pensez , parce qu'il n'en voit pas le bout ; car si cela étoit , il pourroit espérer de le trouver , ou du moins il pourroit douter si elle en a , ou si elle n'en a point : mais c'est parce qu'il voit clairement qu'elle n'en a point.

Supposons qu'un homme tombé des nuës marche sur la terre toujours en droite ligne , je veux dire sur un des grands cercles par lesquels les Geographes la divisent , & que rien ne l'empêche de voyager : pourroit-il décider après quelques journées de chemin , que la terre seroit infinie , à cause qu'il n'en trouveroit point le bout ? S'il étoit sage & retenu dans ses jugemens , il la croiroit fort grande , mais il ne la jugeroit pas infinie. Et à force de marcher , se retrouvant au même lieu d'où il seroit parti , il reconnoîtroit qu'effectivement il en auroit fait le tour. Mais lorsque l'esprit pense à l'étendue intelligible , lorsqu'il veut mesurer l'idée de l'espace , il voit clairement qu'elle est infinie. Il ne peut douter que cette idée ne soit inépuisable. Qu'il en prenne de quoi se représenter le lieu de cent mille mon-

des, & à chaque instant encore cent mille fois davantage, jamais cette idée ne cessera de lui fournir tout ce qu'il faudra. L'esprit le voit, & n'en peut douter. Mais ce n'est point par-là qu'il découvre qu'elle est infinie. C'est au contraire, parce qu'il la voit actuellement infinie, qu'il sçait bien qu'il ne l'épuisera jamais.

Les Geometres sont les plus exacts de ceux qui se mêlent de raisonner. Or tous conviennent qu'il n'y a point de fraction, qui multipliée une fois par elle-même, donne huit pour produit, quoi qu'en augmentant les termes de la fraction, on puisse approcher à l'infini de ce nombre. Tous conviennent que l'hyperbole & ses asymptotes, & plusieurs autres semblables lignes continuées à l'infini, s'approcheront toujours sans jamais se joindre. Pensez-vous qu'ils découvrent ces veritez en tâtonnant, & qu'ils jugent de ce qu'ils ne voient point, par quelque peu de chose qu'ils en auroient découvert? Non, Ariste. C'est ainsi que jugent l'imagination & les sens, ou ceux qui suivent leur témoignage. Mais les vrais Philosophes ne jugent précisément que de ce qu'ils voient. Et cepen-

dant ils ne craignent point d'affurer, sans jamais l'avoir éprouvé, que nulle partie de la diagonale d'un quarré, fût-elle un million de fois plus petite que le plus petit grain de poussiere, ne peut mesurer exactement & sans reste cette diagonale d'un quarré & quelqu'un de ses côtez. Tant il est vrai que l'esprit voit l'infini aussi-bien dans le petit que dans le grand, non par la division ou multiplication reiterée de ses idées finies, qui ne pourroient jamais atteindre à l'infini, mais par l'infinité même qu'il découvre dans ses idées & qui leur appartient, lesquelles lui apprennent tout d'un coup, d'une part, qu'il n'y a point d'unité, & de l'autre, point de bornes dans l'étendue intelligible.

A R I S T E. Je me rends, Theodore. Les idées ont plus de réalité que je ne pensois, & leur réalité est immuable, nécessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences, & nullement des modifications de leur être propre, qui étant fini, ne peut recevoir actuellement des modifications infinies. La perception que j'ai de l'étendue intelligible m'appartient à moi : c'est une modification de mon esprit. C'est moi qui apperçois

cette étendue. Mais cette étendue que j'apperois n'est point une modification de mon esprit. Car je sens bien que ce n'est point moi-même que je voi, lorsque je pense à des espaces infinis, à un cercle, à un quarré, à un cube, lorsque je regarde cette chambre, lorsque je tourne les yeux vers le ciel. La perception de l'étendue est de moi. Mais cette étendue, & toutes les figures que j'y découvre, je voudrois bien sçavoir comment tout cela n'est point à moi. La perception que j'ai de l'étendue ne peut être sans moi. C'est donc une modification de mon esprit. Mais l'étendue que je voi subsiste sans moi. Car vous la pouvez contempler sans que j'y pense, vous & tous les autres hommes.

X. THEODORE. Vous pourriez sans crainte ajouter, ET DIEU MESME. Car toutes nos idées claires sont en Dieu quant à leur réalité intelligible. Ce n'est qu'en lui que nous les voïons : Ne vous imaginez pas que ce que je vous dis soit nouveau. C'est le sentiment de S. Augustin. Si nos idées sont éternelles, immuables, nécessaires, vous voïez bien qu'elles ne peuvent se trouver que dans une nature immuable. Oïi, Ariste, Dieu voit

*Voyez
la Répon-
se au Li-
vre des
vraies &
des faus-
ses idées
ch. 7. &
21.*

en lui-même l'étendue intelligible, l'archetype de la matiere dont le monde est formé, & où habitent nos corps : & encore un coup, ce n'est qu'en lui que nous la voions. Car nos esprits n'habitent que dans la Raison universelle, dans cette substance intelligible qui renferme les idées de toutes les veritez que nous découvrons ; soit en consequence * des loix generales de l'union de nôtre esprit avec cette même Raison ; soit en consequence des loix generales de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, dont la cause occasionnelle ou naturelle n'est que les traces qui s'impriment dans le cerveau par l'action des objets , ou par le cours des esprits animaux.

* Ci-def-
sous
X I I.
Entr.

L'ordre ne permet pas presentement que je vous explique tout ceci en particulier. Mais pour satisfaire en partie le desir que vous avez de sçavoir comment l'esprit peut découvrir toutes sortes de figures , & voir ce monde sensible dans l'étendue intelligible, prenez garde que vous appercevez un cercle , par exemple , en trois manieres. Vous le concevez , vous l'imaginez, vous le sentez ou le voiez. Lorsque vous le concevez , c'est que l'étendue intelligible s'appli-

que à votre esprit avec des bornes indéterminées quant à leur grandeur, mais également distantes d'un point déterminé, & toutes dans un même plan : & alors vous concevez un cercle en general. Lorsque vous l'imaginez, c'est qu'une partie déterminée de cette étendue, dont les bornes sont également distantes d'un point, touche légèrement votre esprit. Et lorsque vous le sentez ou le voyez, c'est qu'une partie déterminée de cette étendue touche sensiblement votre ame, & la modifie par le sentiment de quelque couleur. Car l'étendue intelligible ne devient visible, & ne represente tel corps en particulier que par la couleur, puisque ce n'est que par la diversité des couleurs que nous jugeons de la difference des objets que nous voyons. Toutes les parties intelligibles de l'étendue intelligible sont de même nature en qualité d'idée, aussi bien que toutes les parties de l'étendue locale ou materielle en qualité de substance. Mais les sentimens de couleur étant essentiellement differens, nous jugeons par eux de la variété des corps. Si je distingue votre main de votre habit, & l'un & l'autre de l'air qui les envi-

bonne, c'est que j'en ai des sentimens de couleur ou de lumiere fort differens.

Cela est évident. Car si j'avois de tout ce qui est dans votre chambre le même sentiment de couleur, je n'y verrois par le sens de la vûe nulle diversité d'objets.

Ainsi vous jugez bien que l'étendue intelligible diversement appliquée à nô-

* Voyez
la Rech.
de la Vé-
rité, 1.
Livre 2.
Part. 2.
l'Eclair-
cissement
sur cette
matiere.
Voyez
aussi ma
Rép. au
Liv. des
vrayes
et des
fausses
Idées de
M. Ar-
naud, &
ma prem.
Lett. tou-
chant sa
vie.

tre esprit, * peut nous donner toutes les idées que nous avons des figures mathématiques, comme aussi de tous les objets que nous admirons dans l'Univers, & enfin de tout ce que nôtre imagination nous représente. Car de même que l'on peut par l'action du ciseau former d'un bloc de marbre toutes sortes de figures, Dieu peut nous représenter tous les êtres matériels par les diverses applications de l'étendue intelligible à nôtre esprit. Or comment cela se fait, & pourquoi Dieu le fait ainsi, c'est ce que nous pourrons examiner dans la suite.

Cela suffit, Ariste, pour un premier entretien. Tâchez de vous accoutumer aux idées métaphysiques, & de vous élever au dessus de vos sens. Vous voilà, si je ne me trompe, transporté dans un monde intelligible. Contemplez-en les beautés. Repassez dans votre esprit tout

ce que je viens de vous dire. Nourrissez-vous de la substance de la vérité, & préparez-vous à entrer plus avant dans ce pais inconnu, où vous ne faites encore qu'aborder. Je tâcherai demain de vous conduire jusqu'au Thrône de la Majesté souveraine à qui appartient de toute éternité cette terre heureuse & immobile où habitent nos esprits.

ARISTE. Je suis encore tout surpris & tout chancelant. Mon corps appesantit mon esprit, & j'ai peine à me tenir ferme dans les veritez que vous m'avez découvertes : & cependant vous prétendez m'élever encore plus haut. La tête me tournera, Theodore ; & si je me sens demain comme je me trouve aujourd'hui, je n'aurai pas l'assurance de vous suivre.

THEODORE. Meditez, Ariste, ce que je viens de vous dire, & demain je vous promets que vous serez prêt à tout. La meditation vous affermira l'esprit, & vous donnera de l'ardeur & des aîles pour passer les créatures, & vous élever jusqu'à la presence du Créateur. Adieu, mon cher. Aïez bon courage.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vas faire ce que vous venez de m'ordonner.



II. ENTRETEN.

De l'Existence de Dieu.

*Que nous pouvons voir en lui toutes choses ,
& que rien de fini ne peut le repre-
senter. De sorte qu'il suffit de penser
à lui pour sçavoir ce qu'il est.*

THÉODORE. Hé bien , Ariste , que pensez-vous de ce monde intelligible où je vous conduisis hier ? Votre imagination n'en est-elle plus éfrayée ? Votre esprit marche-t'il d'un pas ferme & assuré dans ce pais des meditatifs , dans cette region inaccessible à ceux qui n'écoutent que leurs sens ?

ARISTE. Le beau spectacle, Theodore, que l'Archetype de l'Univers ! Je l'ai contemplé avec une extrême satisfaction. Que la surprise est agréable, lorsque sans souffrir la mort , l'ame se trouve transportée dans le pais de la verité , où elle rencontre abondamment de quoi se nourrir. Je ne suis pas , il est vrai , encore bien accoutumé à cette

manne celeste, à cette nourriture toute spirituelle. Elle me paroît dans certains momens bien creuse & bien legere. Mais quand je la goûte avec attention, j'y trouve tant de saveur & de solidité, que je ne puis plus me résoudre à venir paître avec les brutes sur une terre materielle.

THEODORE. Oh oh, mon cher Ariste, que me dites-vous là ? Parlez-vous serieusement ?

ARISTE. Fort serieusement. Non je ne veux plus écouter mes sens. Je veux toujours rentrer dans le plus secret de moi-même, & vivre de l'abondance que j'y trouve. Mes sens sont propres à conduire mon corps à sa pâture ordinaire : je consens qu'il les suive. Mais que je les suive moi ! c'est ce que je ne ferai plus. Je veux suivre uniquement la Raison, & marcher par mon attention dans ce pais de la verité, où je trouve des mets delicieux, & qui seuls peuvent nourrir des intelligences.

THEODORE. C'est donc à ce coup que vous avez oublié que vous avez un corps. Mais vous ne serez pas long-tems sans penser à lui, ou plutôt sans penser par rapport à lui. Ce corps que vous ne-

gligez presentement , vous obligera bien-tôt à le mener paître vous-même, & à vous occuper de ses besoins. Car maintenant l'esprit ne se degage pas si facilement de la matiere. Mais pendant que vous voilà pur esprit , dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous decouvert dans le pais des idées? Sçavez-vous bien presentement ce que c'est que cette Raison dont on parle tant dans ce monde materiel & terrestre , & que l'on y connoît si peu ? Je vous promis hier de vous élever au-dessus de toutes les créatures , & de vous conduire jusqu'en presence du Créateur. N'y auriez-vous point volé de vous-même, & sans penser à Theodore?

I. A R I S T E. Je vous l'avouë J'ai crû que sans manquer au respect que je vous dois , je pouvois aller seul dans le chemin que vous m'avez montré. Je l'ai suivi , & j'ai , ce me semble , connu clairement ce que vous me dites hier , sçavoir que la Raison universelle est une nature immuable, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu. Voici en peu de mots toutes mes demarches. Jugez-en , & dites-moi si je me suis égaré. Après que vous m'eûtes quitté, je demeurai quelque tems tout chancelant & tout interdit.

dit. Mais une secrète ardeur me pressant, il me sembla que je me dis à moi-même, je ne sçai comment, *la Raison m'est commune avec Theodore : pourquoi donc ne puis-je pas sans lui la consulter & la suivre ?* Je la consultai, & je la suivis ; & elle me conduisit, si je ne me trompè jusqu'à celui qui la possède en propre, & par la nécessité de son être : car il me semble qu'elle y conduit tout naturellement. Voici donc tout simplement & sans figure le raisonnement que je fis.

L'étendue intelligible infinie n'est point une modification de mon esprit. Elle est immuable, éternelle, nécessaire. Je ne puis douter de sa réalité & de son immensité. Or tout ce qui est immuable, éternel, nécessaire, & sur tout infini, n'est point une créature, & ne peut appartenir à la créature. Donc elle appartient au Créateur, & ne peut se trouver qu'en Dieu. Donc il y a un Dieu, & une Raison : un Dieu dans lequel se trouve l'archetype que je contemple du monde créé que j'habite : un Dieu dans lequel se trouve la Raison qui m'éclaire par les idées purement intelligibles qu'elle fournit abondamment à mon esprit & à celui de tous les hommes. Car

je suis sûr que tous les hommes sont unis à la même Raison que moi ; puisqu'il est certain qu'ils voient ou peuvent voir ce que je vois quand je rentre en moi-même, & que j'y découvre les vérités ou les rapports nécessaires que renferme la substance intelligible de la Raison universelle qui habite en moi, ou plutôt dans laquelle habitent toutes les intelligences.

II. THEODORE. Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariste. Vous avez suivi la Raison ; & elle vous a conduit à celui qui l'engendre de sa propre substance, & qui la possède éternellement. Mais ne vous imaginez pas qu'elle vous ait découvert la nature de l'Être suprême auquel elle vous a conduit. Lorsque vous contemplez l'étendue intelligible, vous ne voyez encore que l'archetype du monde matériel que nous habitons, & celui d'une infinité d'autres possibles. A la vérité vous voyez alors la substance divine, car il n'y a qu'elle qui soit visible, ou qui puisse éclairer l'esprit. Mais vous ne la voyez pas en elle-même, ou selon ce qu'elle est. Vous ne la voyez que selon le rapport qu'elle a aux créatures naturelles, que selon

qu'elle est participable par elles , ou qu'elle en est representative. Et par conséquent ce n'est point Dieu , à proprement parler , que vous voyez , mais seulement la matiere qu'il peut produire.

Vous voyez certainement par l'étendue intelligible infinie que Dieu est. Car il n'y a que lui qui renferme ce que vous voyez , puisque rien de fini ne peut contenir une réalité infinie. Mais vous ne voyez pas ce que Dieu est. Car la Divinité n'a point de bornes dans ses perfections ; & ce que vous voyez quand vous pensez à des espaces immenses , est privé d'une infinité de perfections. Je dis ce que vous voyez , & non la substance qui vous représente ce que vous voyez. Car cette substance que vous ne voyez pas en elle-même , a des perfections infinies.

Assurément la substance qui renferme l'étendue intelligible est toute-puissante. Elle est infiniment sage. Elle renferme une infinité de perfections & de réalitez. Elle renferme , par exemple , une infinité de nombres intelligibles. Mais cette étendue intelligible n'a rien de commun avec toutes ces choses. Il

n'y a nulle sagesse , nulle puissance , aucune unité dans cette étendue que vous contemplez. Car vous sçavez que tous les nombres sont commensurables entr'eux , parce qu'ils ont l'unité pour commune mesure. Si donc les parties de cette étendue divisées & subdivisées par l'esprit pouvoient se réduire à l'unité , elles seroient toujours par cette unité , commensurables entr'elles : ce que vous sçavez certainement être faux. Ainsi la substance divine dans sa simplicité , où nous ne pouvons atteindre , renferme une infinité de perfections intelligibles toutes différentes , par lesquelles Dieu nous éclaire sans se faire voir à nous tel qu'il est , ou selon sa réalité particuliere & absoluë , mais selon sa réalité generale & relative à des ouvrages possibles. Cependant tâchez de me suivre : je vas vous conduire le plus près de la Divinité qu'il me sera possible.

III. L'étendue intelligible infinie n'est l'archetype que d'une infinité de mondes possibles semblables au nôtre. Je ne voi par elle que tels & tels êtres , que des êtres materiels. Quand je pense à cette étendue , je ne voi la substance divine

Qu'entant qu'elle est representative des corps , & participable par eux. Mais prenez garde , quand je pense à l'être , & non à tels & tels êtres ; quand je pense à l'infini , & non à tel ou tel infini , il est certain premierement que je ne voi point une si vaste réalité dans les modifications de mon esprit. Car si je ne puis trouver en elles assez de réalité pour me représenter l'infini en étendue , à plus forte raison n'y en trouverai-je point assez pour me représenter l'infini en toutes manieres. Ainsi il n'y a que Dieu , que l'infini , que l'être indéterminé , ou que l'infini infiniment infini , qui puisse contenir la réalité infiniment infinie que je voi quand je pense à l'être , & non à tels & tels êtres , ou à tels & tels infinis.

IV. En second lieu , il est certain que l'idée de l'être , de la réalité , de la perfection indéterminée , ou de l'infini en toutes manieres , n'est point la substance divine entant que representative de telle créature , ou participable par telle créature. Car toute créature est nécessairement un tel être. Il y a contradiction que Dieu fasse , ou engendre un être en general ou infini en toutes ma-

nieres , qui ne soit Dieu lui-même , ou égal à son principe. Le Fils & le Saint Esprit ne participent point à l'Être divin : ils le reçoivent tout entier. Ou pour parler de choses plus proportionnées à nôtre esprit , il est évident que l'idée du cercle en general n'est point l'étendue intelligible entant que representative de tel cercle , ou participable par tel cercle. Car l'idée du cercle en general , ou l'essence du cercle represente des cercles infinis , convient à des cercles infinis. Cette idée renferme celle de l'infini. Car penser à un cercle en general , c'est appercevoir , comme un seul cercle , des cercles infinis. Je ne sçai si vous concevez ce que je veux vous faire comprendre. Le voici en deux mots. C'est que l'idée de l'être sans restriction , de l'infini , de la generalité n'est point l'idée des creatures , ou l'essence qui leur convient , mais l'idée qui represente la Divinité , ou l'essence qui lui convient. Tous les êtres particuliers participent à l'être : mais nul être particulier ne l'é-
gale. L'être renferme toutes choses , mais tous les êtres & créez & possibles avec toute leur multiplicité ne peuvent remplir la vaste étendue de l'être.

ARISTE. Il me semble que je voi bien vôtre pensée. Vous définissez Dieu comme il s'est défini lui-même en parlant à Moïse * *Dieu c'est celui qui est.* L'étendue intelligible est l'idée ou l'archetype des corps. Mais l'être sans restriction, en un mot L'ÊTRE, c'est l'idée de Dieu : c'est ce qui le représente à nôtre esprit tel que nous le voïons en cette vie.

* Exod.
3. 14.

V. THEODORE. Fort bien. Mais sur tout prenez garde que Dieu ou l'infini n'est pas visible par une idée qui le représente. L'infini est à lui-même son idée. Il n'a point d'archetype. Il peut être connu, mais il ne peut être fait. Il n'y a que les créatures, que tels & tels êtres qui soient faisables, qui soient visibles par des idées qui les représentent, avant mêmes qu'elles soient faites. On peut voir un cercle, une maison, un soleil, sans qu'il y en ait. Car tout ce qui est fini se peut voir dans l'infini qui en renferme les idées intelligibles. Mais l'infini ne se peut voir qu'en lui-même. Car rien de fini ne peut représenter l'infini. Si on pense à Dieu, il faut qu'il soit. Tel être, quoique connu, peut n'exister point. On peut

voir son essence dans son existence, son idée sans lui. Mais on ne peut voir l'essence de l'infini sans son existence, l'idée de l'être sans l'être. Car l'être n'a point d'idée qui le représente. Il n'a point d'archetype qui contienne toute sa réalité intelligible. Il est à lui-même son archetype, & il renferme en lui l'archetype de tous les êtres.

Ainsi vous voyez bien que cette proposition, *Il y a un Dieu*, est par elle-même la plus claire de toutes les propositions qui affirment l'existence de quelque chose, & qu'elle est même aussi certaine que celle-ci, *Je pense, donc je suis*. Vous voyez de plus ce que c'est que Dieu, puisque Dieu & l'être, ou l'infini, ne sont qu'une même chose.

V I. Mais encore un coup, ne vous y trompez pas. Vous ne voyez que fort confusément, & comme de loin, ce que c'est que Dieu. Vous ne le voyez point tel qu'il est : parce que quoique vous voyiez l'infini, ou l'être sans restriction, vous ne le voyez que d'une manière fort imparfaite. Vous ne le voyez point comme un être simple. Vous voyez la multiplicité des créatures dans l'infinité de l'être incréé, mais
vous

vous n'y voyez pas distinctement son unité. C'est que vous ne le voyez pas tant selon la réalité absolue, que selon ce qu'il est par rapport aux créatures possibles, dont il peut augmenter le nombre à l'infini, sans qu'elles égalent jamais la réalité qui les représente. C'est que vous le voyez comme Raison universelle, qui éclaire les intelligences selon la mesure de lumière qui leur est nécessaire maintenant pour se conduire, & pour découvrir ses perfections entant que participables par des êtres limitez. Mais vous ne découvrez pas cette * propriété qui est essentielle à l'infini, d'être en même tems un & toutes choses, composé, pour ainsi dire, d'une infinité de perfections différentes, & tellement simple, qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle.

* Voyez la prem. Lettre touchant la Défense de Mr Arnaud, remarque 18.

Dieu ne communique pas la substance aux créatures, il ne leur communique que ses perfections; non telles qu'elles sont dans la substance, mais telles que la substance les représente, & que la limitation des créatures le peut porter. L'étendue intelligible, par exemple, représente les corps: c'est

leur archétype ou leur idée. Mais quoique cette étendue n'occupe aucun lieu, les corps sont étendus localement ; & ils ne peuvent être que localement étendus , à cause de la limitation essentielle aux créatures , & que toute substance finie ne peut avoir cette propriété incompréhensible à l'esprit humain , d'être en même tems un & toutes choses , parfaitement simple & posséder toutes sortes de perfections.

Ainsi l'étendue intelligible représente des espaces infinis ; mais elle n'en remplit aucun : & quoiqu'elle remplisse , pour ainsi dire , tous les esprits , & se découvre à eux , il ne s'ensuit nullement que nôtre esprit soit spacieux. Il faudroit qu'il le fût infiniment pour voir des espaces infinis , s'il les voioit par une union locale à des espaces localement * étendus.

* Voyez
la même
Lettre, 2.
remarq-
uamb. 11.
& les sui-
vans.
* Ibid. &
cy - des-
sous Ent-
VIII.

La substance divine est par tout sans extension locale. Elle n'a point de bornes. Elle n'est point renfermée dans l'Univers. Mais ce n'est point * cette substance , entant que répandue par tout , que nous voions lorsque nous pensons à des espaces. Car si cela étoit , nôtre esprit étant fini , nous ne pour-

ENTRETIEN.

Je n'osons jamais penser à des espaces infinis. Mais l'étendue intelligible que nous voyons dans la substance divine qui la renferme, n'est que cette même substance entant que représentative des êtres matériels, & participable par eux. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais remarquez bien que l'être sans restriction, ou l'infini en toutes manières que nous appercevons, n'est point seulement la substance divine entant que représentative de tous les êtres possibles. Car quoique nous n'ayons point des idées particulières de tous ces êtres, nous sommes assurés qu'ils ne peuvent égaler la réalité intelligible de l'infini. C'est donc en un sens la substance même de Dieu que nous voyons. Mais nous ne la voyons en cette vie que d'une manière si confuse & si éloignée, que nous voyons plutôt qu'elle est que ce qu'elle est; que nous voyons plutôt qu'elle est la source & l'exemplaire de tous les êtres, que sa propre nature ou ses perfections en elles-mêmes.

ARISTE. N'y a-t-il point quelque contradiction dans ce que vous me dites? Si rien de fini ne peut avoir assez

de réalité pour représenter l'infini, ce qui me paroît évident ; n'est-ce pas une nécessité qu'on voie la substance de Dieu en elle-même ?

VII. THEODORE. Je ne vous nie pas qu'on ne voie la substance de Dieu en elle-même. On la voit en elle-même en ce sens, que l'on ne la voit point par quelque chose de fini qui la représente. Mais on ne la voit point en elle-même en ce sens, qu'on atteigne à sa simplicité, & que l'on y découvre ses perfections.

Puisque vous demeurez d'accord que rien de fini ne peut représenter la réalité infinie, il est clair que si vous voyez l'infini, vous ne le voyez qu'en lui-même. Or il est certain que vous le voyez. Car autrement, quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infini, vous me feriez une demande ridicule, par une proposition dont vous n'entendriez pas les termes. C'est comme si vous me demandiez, s'il y a un *

* C'est un
terme qui
ne réveille
aucune
idée.

Blictri, c'est à dire une telle chose, sans sçavoir quoi.

Assûrément tous les hommes ont l'idée de Dieu, ou pensent à l'infini, lorsqu'ils demandent s'il y en a un. Mais

ils croient pouvoir y penser sans qu'il y en ait ; parce qu'ils ne font pas réflexion que rien de fin ne peut le représenter. Comme ils peuvent penser à bien des choses qui ne sont point , à cause que les créatures peuvent être vûës sans qu'elles soient , car on ne les voit point en elles-mêmes , mais dans les idées qui les représentent , ils s'imaginent qu'il en est de même de l'infini ; & qu'on peut y penser sans qu'il soit. Voilà ce qui fait qu'ils cherchent , sans le reconnoître , celui qu'ils rencontrent à tous momens , & qu'ils reconnoîtroient bien-tôt, s'ils rentroient en eux-mêmes , & faisoient réflexion sur leurs idées.

ARISTE. Vous me convainquez , Theodore, mais il me reste encore quelque doute. C'est qu'il me semble que l'idée que j'ai de l'être en général , ou de l'infini , est une idée de ma façon. Il me semble que l'esprit peut se faire des idées générales de plusieurs idées particulières. Quand on a vû plusieurs arbres , un pommier , un poirier , un prunier , &c. on s'en fait une idée générale d'arbre. De même quand on a vû plusieurs êtres , on s'en forme l'idée générale.

rale de l'être. Ainsi cette idée générale de l'être n'est peut-être qu'un assemblage confus de tous les autres. C'est ainsi qu'on me l'a appris, & que je l'ai toujours entendu.

V I I I. T H E O D O R E. Votre esprit, Ariste, est un merveilleux ouvrier. Il sçait tirer l'infini du fini, l'idée de l'être sans restriction des idées de tels & tels êtres. C'est peut-être qu'il trouve dans son propre fonds assez de réalité pour donner à des idées finies ce qui leur manque pour être infinies. Je ne sçai si c'est ainsi qu'on vous l'a appris : mais je croi sçavoir que vous ne l'avez jamais bien compris.

A R I S T E. Si nos idées étoient infinies, assurément elles ne seroient point nôtre ouvrage, ni des modifications de nôtre esprit. Cela ne se peut contester. Mais peut-être sont-elles finies quoique par elles nous puissions appercevoir l'infini. Ou bien l'infini que nous voyons n'est point tel dans le fonds. Ce n'est, comme je viens de vous dire, que l'assemblage confus de plusieurs choses finies. L'idée générale de l'être n'est peut-être qu'un amas confus des idées de tels & tels êtres. J'ai de la peine à

m'ôter cette pensée de l'esprit.

IX. THEODORE. Oûi , Ariste , nos idées sont finies , si par nos idées vous entendez nos perceptions ou les modifications de nôtre esprit. Mais si vous entendez par l'idée de l'infini ce que l'esprit voit quand il y pense , ou ce qui est alors l'objet immédiat de l'esprit , assurément cela est infini ; car on le voit tel. Prenez-y garde , vous dis-je , on le voit tel. L'impression que l'infini fait sur l'esprit est finie. Il y a mêmes plus de perception dans l'esprit , plus d'impression d'idée , en un mot , plus de pensée , lors qu'on connoît clairement & distinctement un petit objet , que lors qu'on pense confusément à un grand , ou mêmes à l'infini. Mais quoi , que l'esprit soit presque toujours plus touché , plus pénétré , plus modifié par une idée finie que par une infinie , néanmoins il y a bien plus de réalité dans l'idée infinie que dans la finie , dans l'être sans restriction que dans tels & tels êtres.

Vous ne sçauriez vous ôter de l'esprit , que les idées générales ne sont qu'un assemblage confus de quelques idées particulières , ou du moins que vous

avez le pouvoir de les former de cet-
assemblage. Voïons ce qu'il y a de
vrai & de faux dans cette pensée dont
vous êtes si fort prévenu. Vous pensez,
Ariste, à un cercle d'un pied de diame-
tre, ensuite à un de deux pieds, à un
de trois, à un de quatre, &c. & enfin
vous ne déterminez point la grandeur
du diamètre, & vous pensez à un cer-
cle en général. L'idée de ce cercle en
général, direz-vous, n'est donc que
l'assemblage confus des cercles aus-
quels j'ai pensé. Certainement cette
conséquence est fautive : car l'idée du
cercle en général représente des cercles
infinis, & leur convient à tous ; & vous
n'avez pensé qu'à un nombre fini de
cercles.

C'est donc plutôt que vous avez
trouvé le secret de former l'idée de
cercle en général, de cinq ou six que
vous avez vûs. Et cela est vrai en un
sens, & faux en un autre. Cela est
faux en ce sens, qu'il y ait assez de
réalité dans l'idée de cinq ou six cercles
pour en former l'idée de cercle en gé-
néral. Mais cela est vrai en ce sens ;
qu'après avoir reconnu que la grandeur
des cercles n'en change point les pro-

priétez, vous avez peut-être cessé de les considérer l'un après l'autre selon leur grandeur déterminée, pour les considérer en général selon une grandeur indéterminée. Ainsi vous avez, pour ainsi dire, formé l'idée de cercle en général, en répandant l'idée de la généralité sur les idées confuses des cercles que vous avez imaginez. Mais je vous soutiens que vous ne sçauriez former des idées générales, que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini assez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penser à un diamètre indéterminé, que parce que vous voyez l'infini dans l'étendue, & que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infini. Je vous soutiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres & d'espèces, si l'idée de l'infini, qui est inséparable de votre esprit, ne se joignoit tout naturellement aux idées particulières que vous appercevez. Vous pourriez penser à tel cercle, mais jamais au cercle. Vous pourriez appercevoir telle égalité de rayons, mais jamais une égalité générale entre des rayons indéterminez. La raison est, que toute idée finie & déterminée ne

peut jamais représenter rien d'infini & d'indéterminé. Mais l'esprit joint sans réflexion à ses idées finies l'idée de la généralité qu'il trouve dans l'infini. Car de même que l'esprit répand sur l'idée de telle étendue, quoique divisible à l'infini, l'idée de l'unité indivisible; il répand aussi sur quelques idées particulières l'idée générale d'une parfaite égalité: Et c'est ce qui le jette dans une infinité d'erreurs. Car toute la fausseté de nos idées vient de ce que nous les confondons entr'elles, & que nous les mêlons encore avec nos propres modifications. Mais c'est de quoi nous parlerons une autre fois.

A R I S T E. Tout cela est fort bien, Theodore. Mais n'est-ce point que vous regardez nos idées comme distinguées de nos perceptions? Il me semble que l'idée du cercle en général n'est qu'une perfection confuse de plusieurs cercles de diverses grandeurs, c'est à dire un amas de diverses modifications de mon esprit presque effacées, dont chacune est l'idée ou la perception de tel cercle.

X. T H E O D O R E. Qui sans doute, * je mets bien de la différence entre nos idées & nos perceptions, entre nous

* Voyez
la Répon-
se au Li.

qui appercevons, & ce que nous appercevons. C'est que je sçai que le fini ne peut trouver en lui de quoi se représenter l'infini. C'est que je sçai, Ariste, que je ne renferme en moi aucune réalité intelligible; & que bien loin de trouver en ma substance les idées de toutes choses, je n'y trouve pas même l'idée * de mon être propre. Car je suis entièrement inintelligible à moi-même, & je ne verrai jamais ce que je suis, que lorsqu'il plaira à Dieu de me découvrir l'idée, ou l'archetype des esprits que renferme la Raison universelle. Mais c'est de quoi nous nous entretiendrons une autre fois.

*une des
vrayes &
des fauf-
ses idées
Ou ma
Réponse
à la 3.
Lettre de
M. A. n.*

** Voyez
la 2. Par-
tie du 3.
Livre de
la Rech-
che de la Ve-
rité, c. 7.
n. 4. &
l'Eclair-
cissement
qui ré-
pond à ce
Chapitre.*

Assurément, Ariste, si vos idées n'étoient que des modifications de votre esprit, l'assemblage confus de mille & mille idées ne feroit jamais qu'un composé confus, incapable d'aucune généralité. Prenez vingt couleurs différentes, mêlez-les ensemble pour exciter en vous une couleur en général; produisez en vous dans un même tems plusieurs sentimens différens pour en former un sentiment en général; vous verrez bientôt que cela n'est pas possible. Car en mêlant diverses couleurs, vous ferez du

vert , du gris , du bleu , toujours quelque couleur particuliere. L'étourdissement est produit par une infinité d'ébranlemens divers des fibres du cerveau & des esprits animaux : mais ce n'est néanmoins qu'un sentiment particulier. C'est que toute modification d'un être particulier , tel qu'est nôtre esprit , ne peut être que particuliere. Elle ne peut jamais s'élever à la généralité qui se trouve dans les idées. Il est vrai que vous pouvez penser à la douleur en général : mais vous ne sçauriez jamais être modifié que par une douleur particuliere. Et si vous pouvez penser à la douleur en général , c'est que vous pouvez joindre la généralité à toutes choses. Mais encore un coup vous ne sçauriez tirer de vôtre fonds cette idée de la généralité. Elle a trop de réalité : il faut que l'infini vous la fournisse de son abondance.

A R I S T E. Je n'ai rien à vous répondre. Tout ce que vous me dites me paroît évident. Mais je suis surpris que ces idées générales, qui ont infiniment plus de réalité que les idées particulieres, me frappent moins qu'elles , & me paroissent avoir beaucoup moins de solidité.

XI. THEODORE. C'est qu'elles se font moins sentir, ou plutôt c'est qu'elles ne se font nullement sentir. Ne jugez pas, Ariste, de la réalité des idées, comme les enfans jugent de la réalité des corps. Les enfans croient que tous ces espaces qui sont entre la terre & le ciel ne sont rien de réel, parce qu'ils ne se font point sentir. Et il y a mêmes peu de gens qui sçachent qu'il y a autant de matiere dans un pied cube d'air que dans un pied cube de plomb, parce que le plomb est plus dur, plus pesant, plus sensible en un mot que l'air. Ne les imitez pas. Jugez de la réalité des idées, non par le sentiment que vous en avez, qui vous marque confusément leur action, mais par la lumiere intelligible qui vous découvre leur nature. Autrement vous croirez que les idées sensibles & qui vous frappent, telle qu'est celle que vous avez de ce plancher que vous pressez du pied, ont plus de réalité que les idées purement intelligibles, quoique dans le fonds il n'y ait aucune difference.

ARISTE. *Aucune difference*, Theodore ! Quoi l'idée de l'étendue à laquelle je pense n'est pas differente de

celle de cette étendue que je voi, que je presse du pied, & qui me résiste.

XII. T H E O D O R E. Non, Ariste, il n'y a point de deux sortes d'étendues, ni de deux sortes d'idées qui les représentent. Et si cette étendue à laquelle vous pensez vous touchoit, ou modifieroit votre ame par quelque sentiment, d'intelligible qu'elle est, elle vous paroîtroit sensible. Elle vous paroîtroit dure, froide, colorée, & peut-être douloureuse : Car vous lui attribuëriez, peut-être tous les sentimens que vous auriez. Encore un coup, il ne faut pas juger des choses par le sentiment que nous en avons. Il ne faut pas croire que la glace ait plus de réalité que l'eau, à cause qu'elle nous résiste davantage.

Si vous croyiez que le feu a plus de force ou d'efficacité que la terre, votre erreur auroit quelque fondement. Car il y a quelque raison de juger de la grandeur des puissances par celle de leurs effets. Mais de croire que l'idée de l'étendue, qui vous touche par quelque sentiment, est d'une autre nature, ou a plus de réalité que celle à laquelle vous pensez, sans en recevoir aucune impression sensible, c'est prendre l'absolu pour

le relatif, c'est juger de ce que les choses sont en elles-mêmes par le rapport qu'elles ont avec vous. C'est le moyen de donner à la pointe d'une épine plus de réalité qu'à tout le reste de l'Univers, & mêmes qu'à l'être infini. Mais quand vous serez accoutumé à distinguer vos sentimens de vos idées, vous reconnoîtrez que la même idée de l'étendue peut se faire connoître, * se faire imagi-
 ner, & se faire sentir, selon que la substance divine qui la renferme l'applique diversement à notre esprit. Ainsi ne croiez pas que l'infini, ou l'être en général ait moins de réalité que l'idée de tel objet qui vous touche actuellement d'une manière fort vive & fort sensible. Jugez des choses par les idées qui les représentent, & ne leur attribuez rien de semblable aux sentimens dont vous êtes frappé. Vous comprendrez plus distinctement dans la suite du tems ce que je vous insinue présentement.

ARISTE. Tout ce que vous venez de me dire, Theodore, est furieusement abstrait, & j'ai bien de la peine à le fixer devant moi. Mon esprit travaille étrangement : un peu de repos, s'il vous plaît. Il faut que je pense à loisir sur

* Voyez
 le 11. livre
 premier
 sur la
 Mort.

toutes ces grandes & sublimes veritez. Je tâcherai de me les rendre familières par les efforts pénibles d'une attention toute pure. Mais presentement je n'en suis pas capable. Il faut que je me délassé pour reprendre de nouvelles forces.

THEODORE. Je le sçavois bien ; Aristé , que vous ne seriez pas long-tems esprit pur. Allez : menez paître vous-même votre corps. Délassez votre imagination par la variété des objets qui peuvent la rassurer & la réjoûir. Mais tâchez néanmoins de conserver quelque goût pour la vérité ; & dès que vous vous sentirez capable de vous en nourrir & de la méditer , quittez tout pour elle. Oubliez même ce que vous êtes autant que vous le pourrez . C'est une nécessité que vous pensiez aux besoins du corps : mais c'est un grand dérèglement que de vous occuper de ses plaisirs.





III. ENTRETIEN.

De la différence qu'il y a entre nos sentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choses que par les idées qui les représentent, & nullement par les sentimens dont on est touché en leur présence ou à leur occasion.

THEODORE. Hola oh, Ariste, que vous voilà rêveur ! A quoi pensez-vous si profondément ?

ARISTE. Qui est là ? Ah, Theodore vous m'avez surpris. Je reviens de cet autre monde où vous m'avez transporté ces jours-ci. J'y vas maintenant tout seul, & sans craindre les phantômes qui en empêchent l'entrée. Mais lorsque j'y suis, j'y trouve tant de lieux obscurs, que je crains de m'égarer & de me perdre.

I. **T**HEODORE. C'est beaucoup, Ariste, que de sçavoir quitter son corps quand on le veut, & s'élever en esprit dans le pais des intelligences. Mais cela ne suffit pas. Il faut sçavoir un peu la

carte de ce pais ; quels sont les lieux inaccessibles aux pauvres mortels ; & qui sont ceux où ils peuvent aller librement sans craindre les illusions. C'est , ce me semble , pour n'avoir pas bien pris garde à ce que je m'en vas vous faire remarquer , que la plupart des voyageurs de ces dangereuses contrées ont été seduits par certains spectres engageans , qui nous attirent dans des précipices dont le retour est moralement impossible. Ecoutez - moi bien sérieusement : je vas vous dire aujourd'hui ce que vous ne devez jamais oublier.

Ne prenez jamais , Ariste , vos propres sentimens pour nos idées , les modifications qui touchent vôtre ame pour les idées qui éclairent tous les esprits. Voilà le plus grand de tous les préceptes pour éviter l'égarement. Jamais vous ne contemplerez les idées , sans découvrir quelque vérité : mais quelque attention que vous aïez à vos propres modifications , vous n'en serez jamais éclairé. Vous ne pouvez pas bien comprendre ce que je vous dis : il faut que je m'explique davantage.

II. Vous sçavez , Ariste , que le Verbe divin , entant que Raison universelle ,

renferme dans sa substance les idées primordiales de tous les êtres & créez & possibles. Vous sçavez que toutes les intelligences, qui sont unies à cette souveraine Raison, découvrent en elle quelques-unes de ces idées, selon qu'il plaît à Dieu de les leur manifester. Cela se fait en conséquence des loix générales qu'il a établies pour nous rendre raisonnables, & former entre nous & avec lui, une espèce de société. Je vous développerai quelque jour tout ce mystère. Vous ne doutez pas que l'étendue intelligible, par exemple, qui est l'idée primordiale, ou l'archetype des corps, est contenuë dans la Raison universelle, qui éclaire tous les esprits, & celui-là même à qui cette raison est consubstantielle. Mais vous n'avez peut-être pas fait assez de réflexion sur la différence qu'il y a entre les idées intelligibles qu'elle renferme, & nos propres sentimens, ou les modifications de nôtre ame; & vous croïez peut-être qu'il est inutile de la remarquer exactement.

III. Qu'il y a de différence, mon cher Ariste, entre la lumière de nos idées, & l'obscurité de nos sentimens, entre concevoir & sentir; & qu'il est nécessaire

de s'accoutumer à la distinguer sans peine ! Celui qui n'a point fait assez de réflexion sur cette différence , croiant sans cesse connoître fort clairement ce qu'il sent le plus vivement , ne peut qu'il ne s'égare dans les tenebres de ses propres modifications. Car enfin , comprenez bien cette importante vérité. L'homme n'est point à lui-même sa propre lumière. Sa substance , bien loin de l'éclairer , lui est inintelligible elle-même. Il ne connoît rien que par la lumière de la Raison universelle qui éclaire tous les esprits , que par les idées intelligibles qu'elle leur découvre dans sa substance toute lumineuse.

IV. La raison créée , nôtre ame , l'esprit humain , les intelligences les plus pures & les plus sublimes peuvent bien voir la lumière : mais ils ne peuvent la produire , ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur substance. Ils peuvent découvrir les vérités éternelles , immuables , nécessaires dans le Verbe divin , dans la Sagesse éternelle , immuable , nécessaire : mais il ne peuvent trouver en eux que des sentimens souvent fort vifs , mais toujours obscurs & confus , que des

modalitez pleines de tenebres. En un mot ils ne peuvent en se contemplant découvrir la verité. Ils ne peuvent se nourrir de leur propre substance. Ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la Raison universelle qui anime tout les esprits, qui éclaire & qui conduit tous les hommes. Car c'est elle qui console interieurement ceux qui la suivent ; c'est elle qui rappelle ceux qui la quittent ; c'est elle enfin qui par des reproches & des menaces terribles remplit de confusion, d'inquietude & de desespoir ceux qui sont résolus de l'abandonner.

ARISTE. Je suis bien persuadé, Theodore, par les réflexions que j'ai faites sur ce que vous m'avez dit ces jours-ci, que c'est uniquement le Verbe divin qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'il renferme. Car il n'y a point deux ou plusieurs Sagesse, deux ou plusieurs Raisons universelles. La vérité est immuable, nécessaire, éternelle, la même dans le tems & dans l'éternité, la même parmi nous & les étrangers, la même dans le ciel & dans les enfers. Le Verbe éternel parle à toutes les nations le même langage.

aux Chinois & aux Tartares comme aux François & aux Espagnols ; & s'ils ne sont pas également éclairés , c'est qu'ils sont inégalement attentifs ; c'est qu'ils mêlent les uns plus , les autres moins , leurs modalités avec les idées ; les inspirations particulières de leur amour propre , avec les réponses générales de la vérité intérieure. Deux fois deux font quatre chez tous les peuples. Tous entendent la voix de la vérité , qui nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse. Et ceux qui n'obéissent point à cette voix , sentent des reproches intérieurs qui les menacent & qui les punissent de leur désobéissance , pourvu qu'ils rentrent en eux-mêmes , & qu'ils écoutent la Raison. Je suis maintenant bien convaincu de ces principes. Mais je ne comprends pas encore trop bien cette différence entre connoître & sentir , que vous jugez si nécessaire pour éviter l'erreur. Je vous prie de me la faire remarquer.

V. T H E O D O R E. Si vous aviez bien médité sur les principes dont vous dites que vous êtes convaincu , vous verriez clairement ce que vous me de-

mandez. Mais sans vous engager dans un chemin trop pénible, répondez-moi. Pensez-vous que Dieu sente la douleur que nous souffrons ?

ARISTE. Non sans doute : car le sentiment de la douleur rend malheureux.

THEODORE. Fort bien. Mais croiez-vous qu'il la connoisse ?

ARISTE. Oüi, je le croi. Car il connoît tout ce qui arrive à ses créatures. La connoissance de Dieu n'a point de bornes, & connoître ma douleur ne le rend ni malheureux ni imparfait. Au contraire...

THEODORE. Oh, oh, Ariste ! Dieu connoît la douleur, le plaisir, la chaleur & le reste, & il ne sent point ces choses ! Il connoît la douleur, puisqu'il sçait quelle est cette modification de l'ame en quoi la douleur consiste. Il la connoît, puisque c'est lui seul qui la cause en nous, ainsi que je vous prouverai dans la suite, & qu'il sçait bien ce qu'il fait. En un mot, il la connoît, puisque sa connoissance n'a point de bornes. Mais il ne la sent pas : car il seroit malheureux. Connoître la douleur ce n'est donc pas la sentir.

ARISTE. Il est vrai. Mais sentir la douleur n'est-ce pas la connoître ?

VI. THEODORE. Non sans doute, puisque Dieu ne la sent nullement, & qu'il la connoît parfaitement. Mais pour ne point nous arrêter à l'équivoque des termes, si vous voulez que sentir la douleur, ce soit la connoître, du moins demeurez d'accord que ce n'est point la connoître clairement, que ce n'est point la connoître par lumière & par évidence ; en un mot que ce n'est point en connoître la nature, & qu'ainsi, à parler exactement, ce n'est point la connoître. Sentir la douleur, par exemple, c'est se sentir malheureux, sans sçavoir bien ni ce qu'on est, ni quelle est cette modalité de nôtre être qui nous rend malheureux. Mais connoître, c'est avoir une idée claire de la nature de son objet, & en découvrir tels & tels rapports par lumière & par évidence.

Je connois clairement les parties de l'étendue, parce que j'en puis voir évidemment les rapports. Je vois clairement que les triangles semblables ont leurs côtes proportionnels, qu'il n'y a point de triangle plan dont les trois angles ne soient égaux à deux droits. Je
voi

voiclairement ces véritéz ou ces rapports dans l'idée ou l'archetype de l'entenduë. Car cette idée est si lumineuse, que c'est en la contemplant que les Geomettres & les bons Physiciens se forment ; & elle est si feconde en véritéz , que tous les esprits ensemble ne l'épuiseront jamais.

VII. Il n'en est pas de même de mon être. Je n'en ai point d'idée : je n'en voi point l'archetype. Je ne puis découvrir les rapports des modifications qui affectent mon esprit. Je ne puis en me tournant vers moi-même reconnoître aucune de mes facultez ou de mes capacitez. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même m'apprend que je suis , que je pense , que je veux , que je sens , que je souffre, &c. mais il ne me fait point connoître ce que je suis , la nature de ma pensée , de ma volonté , de mes sentimens , de mes passions , de ma douleur, ni les rapports que toutes ces choses ont entr'elles : parce qu'encore un coup n'ayant point d'idée de mon ame , n'en voiant point l'archetype dans le Verbe divin , je ne puis découvrir en la contemplant ni ce qu'elle est , ni les modalitez dont elle est capable , ni enfin les

rapports qui sont entre les modalitez ; rapports que je sens vivement sans les connoître : mais rapports que Dieu connoît clairement sans les sentir. Tout cela , mon cher Ariste , parce que comme je vous ai déjà dit , je ne suis point ma lumiere à moi-même , que ma substance & mes modalitez ne sont que ténèbres , & que Dieu n'a pas trouvé à propos pour bien des raisons de me découvrir l'idée ou l'archetype qui représente la nature des êtres spirituels. Car si ma substance étoit intelligible par elle-même ou en elle-même , si elle étoit lumineuse , si elle pouvoit m'éclairer ; comme je ne suis pas séparé de moi-même , certainement je pourrois voir en me contemplant que je suis capable d'être touché de tels & tels sentimens que je n'ai jamais éprouvez , & dont je n'aurai peut-être jamais aucune connoissance. Je n'aurois pas eu besoin d'un concert pour sçavoir quelle est la douceur de l'harmonie , & quoique je n'eusse jamais goûté d'un tel fruit , j'aurois pû , je ne dis pas sentir , mais connoître avec évidence la nature du sentiment qu'il excite en moi. Mais comme on ne peut connoître la nature des êtres que dans la

Raison qui les renferme d'une maniere intelligible ; quoique je ne me puisse sentir qu'en moi-même , ce n'est qu'en elle que je puis découvrir ce que je suis, & les modalitez dont ma nature est susceptible , & à plus forte raison ce n'est qu'en elle que je puis découvrir les principes des sciences , & toutes les véritez capables d'éclairer l'esprit.

ARISTE. Avançons un peu , Theodore. Je croi qu'il y a des differences essentielles entre connoître & sentir ; entre les idées qui éclairent l'esprit , & les sentimens qui le touchent : & je demeure d'accord que bien que je ne me sente qu'en moi-même , je ne puis connoître ce que je suis que dans la Raison qui renferme l'archetype de mon être , & les idées intelligibles de toutes choses.

VIII. THEODORE. Bien donc, Ariste. Vous voilà prêt à faire mille & mille découvertes dans le pais de la vérité. Distinguez les idées de vos sentimens, mais distinguez-les bien. Encore un coup distinguez-les bien ; & tous ces phantômes caressans, dont je vous ai parlé, ne vous engageront point dans l'erreur. Elevez-vous toujours au dessus de vous-même. Vos modalitez ne sont que ténèbres :

souvenez-vous-en. Montez plus haut jusqu'à la Raison, & vous verrez la lumière. Faites taire vos sens, votre imagination, & vos passions; & vous entendrez la voix pure de la vérité intérieure, les réponses claires & évidentes de notre Maître commun. Ne confondez jamais l'évidence, qui résulte de la comparaison des idées, avec la vivacité des sentimens qui vous touchent & qui vous ébranlent. Plus nos sentimens sont vifs, plus répandent-ils de ténèbres. Plus nos phantômes sont terribles ou agréables, plus ils paroissent avoir de corps & de réalité, plus sont-ils dangereux, & propres à nous séduire. Dissipez-les, ou entrez en défiance. Fuyez en un mot tout ce qui vous touche, & courez & attachez-vous à tout ce qui vous éclaire. Il faut suivre la Raison malgré les caresses, les menaces, les insultes du corps auquel nous sommes unis, malgré l'action des objets qui nous environnent. Concevez-vous bien distinctement tout ceci ? En estes-vous bien convaincu par les raisons que je vous ai données, & par vos propres réflexions ?

ARISTE. Votre exhortation, Theodore, me paroît bien vive pour un en-

retien de Metaphysique. Il me semble que vous excitez en moi des sentimens, au lieu d'y faire naître des idées claires. Je me fers de votre langage. De bonne foi, je ne comprends pas trop ce que vous me dites. Je le voi, & un moment après je ne le voi plus. C'est que je ne fais encore que l'entrevoir. Il me semble que vous avez raison : mais je ne vous entens pas trop bien.

IX. THEODORE. Ah, mon cher Aristé, votre réponse est encore une preuve de ce que nous venons de dire. Il n'y a point de mal que vous y fassiez réflexion. Je vous dis ce que je voi, & vous ne le voiez pas. C'est une preuve que l'homme n'instruit pas l'homme. C'est que je ne suis pas votre Maître, ou votre Docteur. C'est que je ne suis qu'un moniteur, vehement peut-être, mais peu exact & peu entendu. Je parle à vos oreilles. Apparemment je n'y fais que trop de bruit. Mais notre unique Maître ne parle point encore assez clairement à votre esprit : ou plutôt la Raison lui parle sans cesse fort nettement ; mais faute d'attention, vous n'entendez point assez ce qu'elle vous répond. Je croiois pourtant par les choses que vous

venez de me dire , & par celles que je vous avois dites moi-même , que vous compreniez suffisamment mon principe & les conséquences qu'il en faut tirer. Mais je voi bien qu'il ne suffit pas que je vous donne des avis généraux appuyez sur des idées abstraites & métaphysiques. Il faut encore que je vous apporte quelques preuves particulières de la nécessité de ces avis.

Je vous ai exhorté à vous accoutumer à reconnoître sans peine la différence qu'il y a entre connoître & sentir, entre nos idées claires & nos sentimens toujours obscurs & confus. Et je vous soutiens que cela seul suffit pour découvrir une infinité de vérités. Je vous le soutiens , dis-je , sur ce fondement , qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire, que nous ne sommes point notre lumière à nous-mêmes, ni nulle intelligence à aucune autre. Vous verrez clairement si ce fondement est solide , lorsque vous cesserez de m'entendre moi, & que dans votre cabinet vous consulterez attentivement la Vérité intérieure. Mais pour vous faciliter l'intelligence de mon principe, & vous en faire mieux connoître la nécessité & les conséquences,

répondez-moi, je vous prie. Vous sçavez bien la musique, car je vous voi souvent toucher les instrumens d'une maniere fort sçavante & fort hardie.

ARISTE. J'en sçai assez pour charmer mon chagrin, & chasser ma mélancolie.

X. THEODORE. Bien donc. Expliquez-moi un peu la nature de ces divers sons que vous alliez d'une maniere si juste & si agréable. Qu'est-ce qu'une octave, une quinte, une quarte? D'où vient que deux cordes étant dans l'union, on ne peut en toucher l'une sans ébranler l'autre? Vous avez l'oreille tres-fine & tres-délicate: consultez-la, afin qu'elle vous réponde sur ce que je souhaite d'apprendre de vous.

ARISTE. Je pense que vous vous moquez de moi. C'est la Raison, & non les sens, qu'il faut consulter.

THEODORE. Cela est vrai. Il ne faut consulter les sens que sur des faits. Leur pouvoir est fort borné, mais la Raison s'étend à tout. Consultez-la donc. Et prenez garde de confondre ses réponses avec le témoignage de vos sens: Hé bien que vous répond-elle?

ARISTE. Vous me pressez trop.

Néanmoins il me semble que le son est une qualité répandue dans l'air, laquelle ne peut affecter que le sens de l'ouïe, car chaque sens a son objet propre.

T H E O D O R E. Appelez-vous cela consulter la Raison ?

A R I S T E. Que voulez-vous que je vous dise ? Tenez, voici une octave, *La-la*. Voici une quinte, *Ut-sol*. Voici une quarte, *Ut-fa*.

T H E O D O R E. Vous chantez bien. Mais que vous raisonnez mal ! Je comprends que c'est que vous voulez vous réjouir.

A R I S T E. Assurément, Theodore. Mais pour votre autre question, je vous réponds que c'est par sympathie que les cordes de même son s'ébranlent les unes les autres. N'ai-je pas bien rencontré ?

T H E O D O R E. Parlons sérieusement, Ariste. Si vous voulez maintenant me réjouir, tâchez de m'instruire.

A R I S T E. Je n'en ferai rien, s'il vous plaît. Faites votre personnage, & laissez-moi faire le mien. C'est à moi à écouter.

T H E O D O R E. Que vos manieres sont honêtes & agréables ! C'à donc prêtez-moi ce monocorde, & prenez garde à ce que je vas faire, & à ce que je vas vous

dire. En pinçant , ou en tirant à moi cette corde, je la mets hors de l'état où le bandement l'oblige d'être : & lorsque je la quitte , vous voyez bien, sans qu'il soit nécessaire de vous le prouver, qu'elle se remuë quelque temps deçà & delà; & qu'ainsi elle fait un grand nombre de vibrations, & par conséquent beaucoup d'autres petites secousses imperceptibles à nos sens. Car la ligne droite étant plus courte que la courbe, une corde ne peut pas faire ses vibrations, ou devenir alternativement droite & courbe, sans que les parties qui la composent s'allongent & se raccourcissent fort promptement. Or , je vous prie , un corps mù n'est-il pas capable de mouvoir celui qu'il rencontre ? Cette corde peut donc ébranler l'air qui l'environne, & même le subtil qui en pénètre les pores , & celui-ci un autre, jusqu'à votre oreille & à la mienne.

ARISTE. Il est vrai. Mais c'est un son que j'entens, un son répandu dans l'air, une qualité qui est bien différente des vibrations d'une corde, ou des secousses d'un air ébranlé.

THEODORE. Doucement, Aristé. Ne consultez point vos sens, & ne jugez

point sur leur témoignage. Il est vrai que le son est tout autre chose qu'un air ébranlé. Mais c'est justement pour cela que vous dites sans fondement que le son se répand dans l'air. Car, prenez-y garde, en touchant cette corde je ne fais que l'ébranler, & une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne.

A R I S T E. *Une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne !* Quoi, n'entendez-vous pas qu'elle produit un son dans l'air ?

T H E O D O R E. Apparemment j'entends ce que vous entendez. Mais lorsque je veux m'instruire de quelque vérité, je ne consulte pas mes oreilles, & vous consultez les vôtres, nonobstant toutes les bonnes résolutions que vous aviez prises. Rentrez donc en vous-même, & consultez les idées claires que renferme la Raison. Concevez-vous bien que de l'air, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, & agitez de telle & telle manière, soient capables de contenir ce son que vous entendez, & qu'une corde le puisse produire ? Encore un coup, ne consultez point vos oreilles; & pour plus de sûreté, imaginez-vous que vous êtes sourd. Considérez avec atten-



tion l'idée claire de l'étendue : c'est l'archetype des corps : elle en représente la nature & les propriétés. N'est-il pas évident que toutes les propriétés possibles de l'étendue ne peuvent être que des rapports de distance ? Pensez-y sérieusement.

ARISTE. Cela est évident. Toutes les propriétés de l'étendue ne peuvent consister que dans les diverses manières d'être. Ce ne sont que des rapports de distance.

THEODORE. Donc toutes les propriétés ou modalités possibles de l'étendue ne sont que des figures, ou des rapports de distance stables & permanens ; & des mouvemens , ou des rapports de distance successifs & toujours changeans. Donc , Ariste , le son que vous convenez être autre chose que du mouvement , n'est point répandu dans l'air , & une corde ne l'y peut produire. Ce ne sera donc qu'un sentiment ou une modalité de l'ame.

ARISTE. Je voi bien qu'il faut se rendre , ou nier ce principe , que l'idée de l'étendue représente la nature des corps. Peut-être ne représente-t-elle qu'une de ses propriétés. En effet , qui

vous a dit que les corps ne sont que de l'étenduë ? L'essence de la matiere consiste peut-être dans quelque autre chose : & cette autre chose sera capable de contenir les sons, & mêmes de les produire. Prouvez-moi le contraire.

T H E O D O R E. Mais prouvez-moi vous-même que cette autre chose, en quoi vous faites consister l'essence de la matiere, ne sera pas capable de penser, de vouloir, de raisonner. Je vous soutiens que les cordes de vôtre Luth pensent aussi juste que vous, ou du moins qu'elles se plaignent de ce que vous troublez leur repos. Prouvez - moi le contraire, & je vous convaincray qu'elles ne répandent aucun son.

A R I S T E. Il est vrai que si la nature du corps consiste dans quelque autre chose que de l'étenduë, n'ayant nulle idée de cette chose, je ne puis pas vous prouver qu'elle ne pense point. Mais je vous prie, prouvez-moi que la matiere n'est rien autre chose que de l'étenduë, & qu'ainsi elle est incapable de penser. Car cela me paroît nécessaire pour faire taire les libertins, qui confondent l'ame avec le corps, & qui soutiennent qu'elle est mortelle aussi-bien que lui, à cause

que selon eux toutes nos pensées ne sont que des modalitez de cette chose inconnüe qu'on appelle corps, & que toutes les modalitez peuvent cesser d'être.

XI. THEODORE. J'ai déjà répon-
du à la question que vous me faites :
mais elle est si importante, que bien
qu'elle soit hors de propos, je suis bien-
aise de vous faire remarquer que la ré-
solution dépend aussi-bien que toutes
les autres vérités de ce grand principe,
que la Raison universelle renferme les
idées qui nous éclairent ; & que les ou-
vrages de Dieu aiant été formez sur ces
idées, on ne peut mieux faire que de les
contempler pour découvrir la nature &
les propriétés des êtres créés. Prenez
donc garde. Nous pouvons penser à de
l'étendue sans penser à autre chose. C'est
donc un être ou une substance, & non
une manière d'être. Car on ne peut pen-
ser à une manière d'être, sans penser à
l'être qu'elle modifie, puisque les ma-
nières d'être ne sont que l'être même de
telle & telle façon. On ne peut penser à
des figures & à des mouvemens sans
penser à l'étendue, parce que les figures
& les mouvemens ne sont que des ma-
nières d'être de l'étendue. Cela est clair,

I. Entr.
n. 2.

si je ne me trompe. Et si cela ne vous paroît pas tel, je vous soutiens que vous n'avez plus aucun moien de distinguer les modalitez des substances d'avec les substances mêmes. Si cela ne vous paroît pas évident, ne philosophons pas davantage. Car

A R I S T E. Philosophons, je vous prie.

T H E O D O R E. Philosophons. L'idée ou l'archetype de l'étendue est éternelle & nécessaire. Nous voïons cette idée, comme je vous l'ai déjà prouvé ; & Dieu la voit aussi, puisqu'il n'y a rien en lui qu'il ne découvre. Nous la voïons, dis-je, clairement & distinctement sans penser à autre chose. Nous pouvons l'appercevoir seule, ou plutôt nous ne pouvons pas l'appercevoir comme la maniere d'être de quelqu'autre chose, car elle ne renferme aucun rapport nécessaire aux autres idées. Or Dieu peut faire ce qu'il voit, & ce qu'il nous fait voir dans sa lumière clairement & distinctement. Il peut faire tout ce qui ne renferme point de contradiction, car il est tout-puissant, Donc il peut faire de l'étendue toute seule. Cette étendue sera donc un être ou une substance : & l'idée que nous en avons nous représentera sa



nature. Supposé donc que Dieu ait créé de cette étendue , assurément il y aura de la matiere. Car quel genre d'être seroit-ce que cette étendue ? Or je croi que vous voïez bien que cette matiere est incapable de penser , de sentir , de raisonner.

ARISTE. Je vous avoüe que nos idées étant nécessaires & éternelles , & les mêmes que Dieu consulte ; s'il agit il fera ce que ces idées représentent ; & que nous ne nous tromperons point , si nous n'attribuons à la matiere que ce que nous voïons dans son archetype. Mais nous ne voïons peut-être pas cet archetype tout entier. Les modalités de l'étendue ne pouvant être que des rapports de distance , l'étendue est incapable de penser. J'en conviens. Mais le sujet de l'étendue , cette autre chose qui est peut-être renfermée dans l'archetype de la matiere , & qui nous est inconnue , cela pourra bien penser.

XII. THEODORE. Cela pourra bien davantage. Car cela pourra tout ce que vous voudrez , sans que personne vous le puisse contester. Cela pourra avoir mille & mille facultez , vertus , propriétés admirables. Cela pourra agir

dans vôtre ame , l'éclairer , la rendre heureuse & malheureuse. En un mot il y aura autant de puissances , & , si vous poussez la chose , autant de Divinitez qu'il y a de differens corps. Car en effet, que sçai-je si cette autre chose, que vous prenez pour l'essence de la matiere , n'a point toutes les qualitez qu'il vous plaira de lui attribuer , puisque je n'en ai nulle connoissance. Vous voiez peut-être par là , que pour connoître les ouvrages de Dieu , il faut consulter les idées qu'il nous en donne , celles qui sont claires , celles sur lesquelles il les a formez ; & qu'on court de tres-grands dangers, si on suit une autre voie. Car si nous consultons nos sens , si nous nous rendons aveuglément à leur témoignage , ils nous persuadent qu'il y a du moins certains corps dont la puissance & l'intelligence sont merveilleses.

Nos sens nous disent que le feu répand la chaleur & la lumiere. Ils nous persuadent que les animaux & les plantes travaillent à la conservation de leur être & de leur espee avec beaucoup d'adresse, & avec une espee d'intelligence. Or nous voions bien que ces facultez sont autre chose que des figures & des mouvemens.

Vemens. Nous jugeons donc sur ces témoignages obscurs & confus de nos sens, qu'il faut qu'il y ait dans les corps quelque autre chose que de l'étendue, puisque toutes les modalitez de l'étendue ne peuvent être que des mouvemens & des figures. Mais consultons attentivement la Raison. Arrêtons-nous à l'idée claire que nous avons des corps. Ne les confondons pas avec nôtre être propre, & nous découvrirons peut-être que nous leur attribuons des qualitez & des propriétés qu'ils n'ont pas, & qui nous appartiennent uniquement.

Il se peut faire, dites-vous, que nous ne voyions pas tout entier l'archetype ou l'idée de la matiere. Quand cela seroit ainsi, nous ne devrions lui attribuer que ce que cette idée nous en représente; car il ne faut point juger de ce qu'on ne connoît pas. Assurément si les libertins croient qu'il leur est permis de raisonner sur des chimères dont ils n'ont aucune idée, ils doivent souffrir qu'on raisonne des choses par les idées qu'on en a. Mais pour leur ôter tout sujet de chute & de confiance dans leurs étranges erreurs, encore un coup prenez garde que nous pouvons penser à l'étendue

sans penser à autre chose. Car c'est là le principe. Donc Dieu peut faire de l'étendue sans faire autre chose. Donc cette étendue subsistera sans cette chose inconnue qu'ils attribuent à la matiere. Cette étendue sera donc une substance, & non une modalité de substance. Et voilà ce que je croi devoir appeller corps ou matiere pour bien des raisons : non seulement parce qu'on ne peut penser aux modalitez des êtres, sans penser aux êtres mêmes dont elles sont des modalitez, & qu'il n'y a point d'autre voie pour distinguer les êtres de leurs modalitez, que de voir si on peut penser à ceux-là sans penser à celles-ci; mais encore parce que par l'étendue toute seule, & par les proprietiez que tout le monde lui attribue, on peut expliquer suffisamment tous les effets naturels, je veux dire qu'on ne remarque aucun effet de la matiere dont on ne puisse découvrir la cause naturelle dans l'idée de l'étendue, pourvu que cet effet soit clairement connu.

ARISTE. Ce que vous dites là me paroît convaincant. Je comprends plus clairement que jamais, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut consulter

attentivement les idées qu'il renferme dans la sagesse, & faire taire nos sens, & sur tout nôtre imagination. Mais cette voie de découvrir la vérité est si rude & si pénible, qu'il n'y a presque personne qui la suive. Pour voir que le soleil est tout éclatant de lumière, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Pour juger si le son est dans l'air, il suffit de faire du bruit. Rien n'est plus commode. Mais l'esprit travaille furieusement dans l'attention qu'il donne aux idées qui ne frappent point les sens. On se lasse bien tôt: je le sçai par expérience. Que vous êtes heureux de pouvoir méditer sur les matieres métaphysiques !

THEODORE. Je suis fait comme les autres, mon cher Ariste. Jugez de moi par vous-même, & vous me ferez honneur, vous ne vous tromperez qu'à mon avantage. Que voulez-vous ? Cette difficulté que nous trouvons tous à nous unir à la Raison, est une peine & une preuve du péché, & la rebellion du corps en est le principe. Nous sommes condamnés à gagner nôtre vie à la sueur de nôtre front. Il faut maintenant que l'esprit travaille pour se nourrir de la vérité. Cela est commun à tous les hommes. Mais

croïez moi, cette viande des esprits est si délicieuse, & donne à l'ame tant d'ardeur lorsqu'on en a goûté, que quoiqu'on se lasse de la rechercher, on ne se lasse jamais de la désirer & de recommencer ses recherches : car c'est pour elle que nous sommes faits. Mais si je vous ai trop fatigué, donnez-moi cet instrument, afin que je soulage vôtre attention, & que je rende sensibles, autant que cela se peut, les vérités que je veux vous faire comprendre.

A R I S T E. Que voulez-vous faire ? je comprends clairement que le son n'est point répandu dans l'air, & qu'une corde ne peut le produire. Les raisons que vous venez de me dire me paroissent convaincantes. Car enfin, le son ni le pouvoir de le produire n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, puisque toutes les modalitez des corps ne consistent que dans des rapports de distance. Cela me suffit. Néanmoins voici encore une preuve qui me frappe & qui me convainc. C'est que dans une fièvre que j'eus il y a quelque temps, j'entendois sans cesse le hurlement d'un animal qui sans doute ne hurloit plus, car il étoit mort. Je pense aussi que dans le som-

meil il vous arrive comme à moi d'entendre un concert, ou du moins le son de la trompette ou du tambour, quoiqu'alors tout soit dans un grand silence. J'entendois donc étant malade des cris & des hurlemens. Car je me souviens encore aujourd'hui qu'ils me faisoient beaucoup de peine. Or ces sons désagréables n'étoient point dans l'air, quoique je les y entendisse aussi-bien que celui que fait cet instrument. Donc, quoiqu'on entende les sons comme répandus dans l'air, il ne s'ensuit pas qu'ils y soient. Ils ne se trouvent effectivement que dans l'ame, car ce ne sont que des sentimens qui la touchent, que des modalités qui lui appartiennent. Je pousse même les choses plus loin. Car tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici me porte à croire qu'il n'y a rien dans les objets de nos sens qui soit semblable aux sentimens que nous en avons. Ces objets ont rapport avec leurs idées; mais il me semble qu'ils n'ont nul rapport avec nos sentimens. Les corps ne sont que de l'étendue capable de mouvement & de diverses figures. Cela est évident lorsque l'on consulte l'idée qui les représente.

THEODORE. Les corps, dites-vous

n'ont rien de semblable aux sentimens que nous avons ; & pour en connoître les proprietez , il ne faut pas consulter les sens , mais l'idée claire de l'étendue qui représente leur nature. Retenez bien cette importante vérité.

A R I S T E. Cela est évident , & je ne l'oublierai jamais.

XII I. T H E O D O R E. Jamais ! Bien donc dites-moi , je vous prie , ce que c'est qu'une octave & une quinte , ou plutôt enseignez-moi ce qu'il faut faire pour entendre ces consonances.

A R I S T E. Cela est bien facile. Touchez cette corde entière , & ensuite mettez là votre doigt , & touchez l'une ou l'autre partie de la corde , & vous entendrez l'octave.

T H E O D O R E. Pourquoi là mon doigt , & non pas ici ?

A R I S T E. C'est qu'ici vous feriez une quinte , & non une octave. Regardez , regardez. Voilà tous les tons marquez Vous riez.

T H E O D O R E. Me voilà bien sçavant , Ariste. Je puis vous faire entendre tous les tons que je voudrai. Mais si nous avions brisé nôtre instrument , toute nôtre science seroit en morceaux.

ARISTE. Point du tout, j'en ferois bien un autre. Ce n'est qu'une corde sur un ais. Tout le monde en peut faire autant.

THEODORE. Oûi. Mais cela ne suffit pas. Il faut marquer exactement les consonances sur cet ais. Comment le diviseriez-vous donc pour marquer où il faut mettre le doigt, afin d'entendre l'octave, la quinte, & les autres consonances ?

ARISTE. Je toucherois la corde entière, & en glissant le doigt je prendrois le ton que je voudrois marquer. Car je sçai même assez la musique pour accorder les instrumens.

THEODORE. Votre méthode n'est gueres exacte, puisque ce n'est qu'en tâtonnant que vous trouvez ce que vous cherchez. Mais si vous deveniez sourd, ou plutôt si le petit nerf qui bande le tambour de votre oreille, & qui l'accorde avec votre instrument, venoit à se relâcher, que deviendrait votre science ? Ne pourriez-vous plus marquer exactement les differens tons ? Est-ce qu'on ne peut devenir sourd sans oublier la musique ? Si cela est, votre science n'est point fondée sur des idées claires. La Raïson

n'y a point de part, car la Raison est immuable & nécessaire.

A R I S T E. Ah, Theodore! j'avois déjà oublié ce que je viens de vous dire que je n'oublierois jamais. A quoi est-ce que je pense? Je vous ai fait là de plaisantes réponses, vous aviez sujet d'en rire. C'est que naturellement j'écoute plus mes sens que ma Raison. Je suis si accoutumé à consulter mes oreilles, que je ne pensois pas bien à ce que vous me demandiez. Voici une autre réponse dont vous serez plus content. Pour marquer l'octave sur cet instrument, il faut diviser en deux parties égales l'espace qui répond à la corde. Car si l'ayant touchée entière, on touche ensuite l'une ou l'autre de ses parties, on aura l'octave. Si on la touche entière, & ensuite les deux tiers, on aura la quinte. Et enfin si on la touche entière, & ensuite les trois quarts, on aura la quarte, & ces deux dernières consonances monteront à l'octave.

XIV. THEODORE, Cette réponse m'instruit. Je la comprends distinctement. Je voi bien par là que l'octave, ou plutôt la cause naturelle qui la produit, est comme 2. à 1. la quinte comme

3. à 2. la quarte comme 4. à 3. Ces rapports des nombres sont clairs. Et puisque vous me dites qu'une corde divisée & touchée selon la grandeur qu'expriment ces nombres, rend ces consonances, quand je deviendrois sourd, je pourrois les marquer sur le monocorde. Voilà ce que c'est que de raisonner sur des idées claires, on instruit solidement les gens. Mais pourquoi une quinte & une quarte valent-elles une octave ?

A R I S T E. C'est que le son est au son comme la corde à la corde. Ainsi, puisque l'octave se fait entendre lorsqu'on touche une corde, & ensuite sa moitié, l'octave est comme 2. à 1. ou ce qui est la même chose, comme 4. à 2. Or le rapport de 4. à 2. est composé du rapport de 4. à 3. qui est la quarte, & de 3. à 2. qui est la quinte. Car vous sçavez bien que le rapport d'un nombre à un autre est composé de tous les rapports qui sont entre tous les nombres que ces deux nombres renferment. Le rapport de 3. à 6. par exemple, qui est celui de 1. à 2. est composé des rapports de 3. à 4. de 4. à 5. & de 5. à 6. Par là vous voyez que le diton & la tierce mineure valent une quinte. Car la raison ou le rapport de 4.

à 6. qui est égal à celui de 2. à 3. est composé de ceux de 4. à 5. qui fait le diton , & de 5. à 6. qui est la tierce mineure.

THEODORE. Je conçois clairement tout ceci , en supposant que le son soit au son comme la corde à la corde. Mais je ne comprends pas bien ce principe. Pensez-vous qu'il soit appuyé sur des idées claires ?

ARISTE. Oüi je le croi. Car la corde ou les divers tremblemens , sont la cause de divers sons. Or la cause entiere est à sa moitié comme 2. à 1. & les effets répondent exactement à leurs causes. Donc l'effet de la cause entiere est double de l'effet de sa moitié. Donc le son de la corde entiere est au son de sa moitié comme 2. à 1.

THEODORE. Concevez-vous distinctement ce que vous me dites ? Pour moi j'y trouve de l'obscurité , & autant que je le puis je ne me rends qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires.

ARISTE. Que trouvez-vous à redire dans mon raisonnement ?

XV. THEODORE. Il y a beaucoup d'esprit. Car vous ne manquez pas de ce côté-là. Mais le principe en est obscur. Il n'est point appuyé sur des idées

claires. Prenez-y garde. Vous croiez connoître ce que vous ne faites que sentir; & vous prenez pour principe un préjugé dont vous aviez reconnu la fausseté auparavant. Mais pour faire sentir la fausseté de votre preuve, souffrez que je fasse sur vous une petite expérience. Donnez moi votre main: je ne vous ferai pas grand mal. Presentement que je vous frotte le creux de la main avec le bout de ma manche, ne sentez-vous rien?

ARISTE. Je sens un peu de chaleur, ou une espèce de chatouillement assez agréable.

THEODORE. Et maintenant.

ARISTE. Ah Théodore! vous me faites mal. Vous me frottez trop rudement. Je sens une douleur qui m'incommode.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariste. Laissez-moi faire. Vous sentez un plaisir deux ou trois fois plus grand que celui que vous sentiez tout-à-l'heure. Je m'en vas vous le prouver par votre même raisonnement. Prenez garde. Le frottement que je fais dans votre main est la cause de ce que vous y sentez. Or la cause entière est à sa moitié comme 2. à 1. & les

effets répondent exactement à l'action de leurs causes. Donc l'effet de la cause entière ou de l'action entière de la cause est double de l'effet de sa moitié. Donc en frottant une fois plus fort ou plus vite, ce mouvement redoublé doit produire une fois plus de plaisir. Donc je ne vous ai point fait de douleur, si ce n'est que vous pretendiez que la douleur soit au plaisir comme 2. à 1.

A R I S T E. Me voilà bien puni d'avoir raisonné sur un principe obscur. Vous m'avez fait du mal ; & pour toute excuse vous me prouvez que vous m'avez fait un double plaisir. Cela n'est point agréable.

T H E O D O R E. Vous en êtes quitte à bon marché, car si nous eussions été auprès du feu, j'eusse peut-être fait bien pis.

A R I S T E. Que m'eussiez-vous fait ?

T H E O D O R E. Apparemment j'eusse pris un charbon ardent, & je l'eusse d'abord approché un peu de votre main, & si vous m'eussiez dit que cela vous faisoit plaisir, je l'y aurois appliqué, afin de vous en donner davantage, & puis je vous aurois prouvé par votre raisonnement que vous auriez tort de vous plaindre.

ARISTE. Vraiment je l'ai échappé belle ! Est-ce ainsi que vous instruisez les gens ?

THEODORE. Comment voulez-vous que je fasse ? Quand je vous donne des preuves métaphysiques vous les oubliez incontinent. Il faut bien que je les rende sensibles, afin que vous les compreniez sans peine, & que vous vous en souveniez toujours. Pourquoi avez-vous oublié si-tôt qu'il ne faut raisonner que sur des idées claires ; qu'une corde ébranlée ne peut au plus qu'agiter l'air qui l'environne, & qu'elle ne peut produire les divers sons que vous entendez ?

ARISTE. C'est que dès que je touche la corde j'entens le son.

THEODORE. Je le voi bien. Mais vous ne concevez pas clairement que les vibrations d'une corde puissent répandre ou produire le son. Vous en êtes demeuré d'accord. Car le son n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, encore moins le pouvoir d'agir dans l'ame & de le lui faire entendre. De ce que les tremblemens d'une corde ou de l'air sont suivis d'un son & de tel son, jugez en que les choses étant comme elles sont, cela est nécessaire afin qu'on l'entende.

Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait un rapport nécessaire entre ces choses. Apparemment je n'entens pas les mêmes sons que vous , quoique j'entende peut-être les mêmes tons ou les mêmes consonances. Car si le tambour de mon oreille est plus petit ou moins épais que le vôtre d'une certaine quantité , qui fasse qu'il s'accorde plus facilement en prenant un autre ton qu'en prenant le même , ce qui est fort vrai-semblable , assurément , tout le reste étant égal , j'entens un son plus haut que vous , lorsqu'on touche cette corde. Enfin je ne voi nul rapport de grandeur entre les consonances. Il n'est point clair que la difference des sons qui les composent soit du plus au moins, comme les cordes qui les rendent. Cela me paroît évident.

ARISTE. Cela me paroît tel. Mais puisque les tremblemens d'une corde ne sont point la cause du son , d'où vient que j'entens le son lorsqu'on touche la corde ?

THEODORE. Il n'est pas tems , Aristé, de résoudre cette question. Lorsque nous aurons traité de l'efficace des causes , ou des loix de l'union de l'ame & du corps , elle se résoudra sans peine.

Je ne pense présentement qu'à vous faire remarquer la difference qu'il y a entre connoître clairement & sentir confusément. Je ne pense qu'à vous bien convaincre de cette importante vérité, que pour connoître les ouvrages de Dieu il ne faut pas s'arrêter aux sentimens qu'on en a, mais aux idées qui les représentent. Car j'en puis trop vous le repeter: il ne faut pas consulter les sens, les propres modalitez, qui ne sont que ténèbres, mais la Raison qui nous éclaire par ses divines idées, par des idées immuables, nécessaires, éternelles.

ARISTE. J'en demeure d'accord. J'en suis pleinement convaincu. Passons outre, car je me lasse de vous entendre incessamment redire les mêmes choses.

XVI. THEODORE. Nous passerons à ce qu'il vous plaira. Mais, croiez-moi, il ne suffit pas de voir un principe, il faut le bien voir. Car entre voir & voir il y a des differences infinies; & le principe que je vous inculque est si nécessaire & d'un si grand usage, qu'il faut l'avoir toujours présent à l'esprit, & ne pas l'oublier comme vous faites. Mais voyons si vous en êtes bien convaincu, & si vous sçavez bien vous en servir.

Dites-moi pourquoi deux cordes étant en unisson On ne peut en toucher une sans ébranler l'autre.

ARISTE. Cette question me paroît bien difficile : car j'en ai lû dans certains Auteurs beaucoup d'explications qui ne me satisfont gueres. J'apprehende que ma réponse ne m'attire encore quelque petite raillerie , ou que vous ne fassiez quelque expérience à mes dépens.

THEODORE. Non , non , Ariste , ne craignez rien. Mais n'oubliez pas le principe des *idées c'aires*. Je ne devrois pas vous en avertir si souvent. Mais j'ai peur que la *sympathie* , ou quelque autre chimere ne vous empêche de le suivre.

ARISTE. Voïons un peu. Lorsque je touche cette corde , elle ébranle l'air par ses vibrations. Or cet air agité peut communiquer quelque mouvement aux autres cordes qu'il rencontre.

THEODORE. Fort bien. Mais les dissonantes , aussi-bien que celles qui rendent le même son , seront ébranlées.

ARISTE. C'est à quoi je pensois. Un peu de sympathie viendrait assez bien ici , mais vous n'en voulez point.

THEODORE. Je reçois volontiers ce mot pour ce qu'il vaut. Il y a sym-

pathie entre les cordes de même son. Cela est certain, puisqu'elles agissent les unes sur les autres, car c'est ce que ce mot signifie. Mais d'où vient cette sympathie ? C'est ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Ce n'est point à cause de leur longueur ou de leur grosseur. Car il y a sympathie entre des cordes inégales, & il n'y a point de sympathie entre des cordes égales, si elles ne rendent le même son. Il faut donc que tout dépende du son. Mais à propos, le son n'est point une modalité de la corde, & elle ne peut le produire. D'où viendra donc cette sympathie ? Me voici bien embarrassé.

THEODORE. Vous vous embarrassez de peu de chose. Il y a sympathie entre les cordes de même son. Voilà le fait que vous voulez expliquer. Voiez donc ce qui fait que deux cordes rendent un même son, & vous aurez tout ce qui est nécessaire pour découvrir ce que vous cherchez.

ARISTE. Si deux cordes sont égales en longueur & en grosseur, ce sera l'égalité de leur tension qui fera qu'elles rendront le même son : & si elles sont inégales seulement en longueur, si l'une

est , par exemple , double de l'autre , il faudra qu'elle soit tendue par une force quadruple.

T H E O D O R E. Que fait donc dans des cordes égales une tension plus ou moins grande ?

A R I S T E. Elle les rend capables d'un son plus ou moins aigu.

T H E O D O R E. Oüi , mais ce n'est pas là ce qu'il nous faut. Nous n'avons que faire de la difference des sons : nul son ne peut ébranler cette corde. Car le son est plutôt l'effet que la cause du mouvement. Dites-moi donc comment la tension fait-elle que le son devient plus aigu ?

A R I S T E. C'est apparemment parce qu'elle fait que la corde a des tremblemens plus prompts.

T H E O D O R E. Bon , voilà tout ce qu'il nous faut. Car le tremblement , & non le son de ma corde , pourra faire trembler la vôtre. Deux cordes égales en longueur & en grosseur , & également tendues rendent un même son , par cette raison qu'ils ont des tremblemens également prompts : & si l'une monte plus haut que l'autre , c'est une marque qu'elle est plus tendue , & qu'elle

le fait plus promptement chacune de ses vibrations. Or une corde n'en ébranle une autre que par le moyen de ses vibrations. Car un corps n'en meut un autre que par le moyen de son mouvement. Cela étant, dites-moi maintenant pourquoi les cordes de même son se communiquent leur tremblement : & pourquoi les dissonantes ne le font point, du moins d'une manière qui soit sensible.

XVII. ARISTE, J'en voi clairement la raison. Voici deux cordes de même son. Voilà la vôtre, voici la mienne. Quand je lâche ma corde, elle pousse l'air vers vous, & cet air poussé ébranle quelque peu votre corde. La mienne fait encore en fort peu de tems quantité de semblables vibrations, dont chacune ébranle l'air, & pousse votre corde comme a fait la première secousse. Voilà ce qui la fait trembler. Car plusieurs petites secousses données à propos peuvent produire un ébranlement sensible. Mais lorsque ces petites secousses viennent à contre-tems, elles se nuisent les unes aux autres. Ainsi, lorsque deux cordes sont dissonantes, ou ne peuvent faire leurs vibrations en tems égal ou multi-

ple, ou du moins commensurable, à cause qu'elles sont inégalement bandées, ou de longueur & grosseur inégale, & incommensurable, elles ne peuvent s'ébranler l'une l'autre. Car si la première se meut, & pousse l'air & la seconde corde vers vous dans le tems que cette seconde revient vers moi, alors elle en diminuëra le mouvement au lieu de l'augmenter. Il faut donc que les vibrations des cordes se fassent en tems égal ou multiple, afin qu'elles se communiquent mutuellement un mouvement assez grand pour être sensible ; & leur mouvement est d'autant plus sensible, que la consonance qu'elles rendent approche plus de l'unisson. C'est pourquoi dans l'octave elles s'ébranlent davantage que dans la quinte, & dans la quinte plus que dans la quarte : parce que les deux cordes recommencent plus souvent leurs vibrations dans le même instant. Estes-vous bien satisfait de cette raison ?

T H E O D O R E. Tout-à-fait, Ariste. Car vous avez suivi le principe des idées claires. Je comprends fort bien que les cordes de même son s'ébranlent mutuellement, non par la sympathie de

leur son, car le son ne peut être la cause du mouvement ; mais par l'accord de leurs vibrations, qui ébranlent ou secouent l'air dans lequel elles sont tendues. Tant que vous raisonnerez des propriétés des corps sur les idées des figures & des mouvemens, je serai content de vous. Car vous avez l'esprit si juste, qu'il est difficile que vous fassiez un méchant raisonnement en suivant un principe clair. En effet, si nous tombons si souvent dans l'erreur, cela vient plutôt de la fausseté ou de l'obscurité de nos idées, que de la foiblesse de notre esprit. Les Geometres se trompent rarement, & les Physiciens presque toujours. Pourquoi cela ? C'est que ceux-ci raisonnent ordinairement sur des idées confuses, & ceux-là sur les idées les plus claires que nous aïons.

ARISTE. Je voi mieux que jamais la nécessité de votre principe. Vous avez bien fait de me le repeter souvent, & de me le rendre sensible. Je tâcherai de m'en souvenir. Il ne faut point juger des objets sensibles sur les sentimens dont ils nous frappent, mais sur les idées qui les représentent. Nos sentimens sont confus. Ce ne sont que des modalitez

de notre ame qui ne peuvent nous éclairer. Mais les idées que la Raison nous découvre sont lumineuses : l'évidence les accompagne. Il suffit de les considérer avec attention pour en découvrir les rapports , & s'instruire solidement de la vérité. N'est-ce pas là, Théodore, ce que vous voulez que je me mette bien dans l'esprit ?

THEODORE. Oûi , Ariste : & si vous le faites , vous voïagerez sans crainte dans le pais des intelligences. Vous éviterez prudemment les lieux inaccessibles ou trop dangereux , & vous n'appréhenderez plus ces phantômes caressans qui engagent insensiblement dans l'erreur les nouveaux voïageurs de ces contrées. Mais ne vous imaginez pas de bien sçavoir ce que je viens de vous dire , & ce que vous avez repeté vous-même. Vous ne le sçauvez exactement que lorsque vous y aurez medité souvent. Car on n'apprend jamais bien ce qu'on entend dire aux hommes , si la vérité intérieure ne nous le repete dans le silence de toutes les créatures. Adieu donc , Ariste. Je vous laisse seul avec la Raison. Consultez-la sérieusement , & oubliez tout le reste.



IV. ENTRETIEN.

En général de la nature & des propriétés des sens. De la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.

ARISTE. D'où venez-vous, Theodore ? J'étois dans l'impatience de ne point vous rencontrer.

I. THEODORE. Quoi donc ! Est-ce que la Raison ne vous suffit pas ; & que vous ne pouvez passer agréablement le tems avec elle, si Theodore n'est de la partie ? La raison suffit pour une éternité aux bienheureuses intelligences ; & quoique je ne vous aie laissé avec elle que quelques heures, l'impatience vous prend de ne me point voir. A quoi pensez-vous ? Prétendez-vous que je souffre que vous aiez pour moi un attachement aveugle & déréglé ? Aimez la Raison, consultez-la, suivez-la. Car je vous declare que je renonce à l'amitié de ceux qui la négligent, & qui refusent de se soumettre à ses loix.

ARISTE. Doucement, Theodore. Ecoutez un peu.

II. THEODORE. Il ne peut y avoir d'amitié durable & sincere, si elle n'est appuyée sur la Raison, sur un bien immuable; sur un bien que tous puissent posséder sans le diviser. Car les amitez fondées sur les biens qui se partagent, & qui se dissipent par l'usage, ont toujours de fâcheuses suites, & ne durent que peu de tems : fausses & dangereuses amitez ?

ARISTE. D'accord. Tout cela est vrai, rien n'est plus certain. Ah, Theodore !

THEODORE. Que voulez-vous dire ?

III. ARISTE. Qu'il y a de difference entre voir & voir; entre sçavoir ce que nous disent les hommes, dans le tems qu'ils nous le disent, & sçavoir ce que nous dit la Raison, dans le tems qu'elle nous répond ! Qu'il y a de difference entre connoître & sentir; entre les idées qui nous éclairent, & les sentimens confus qui nous agitent & qui nous troublent ! Que ce principe est fecond, qu'il répand de lumieres ! Que d'erreurs, que de préjugés il dissipe ! J'ai medité, Theodore, sur ce principe. J'en ai suivi les consequences,
&

& j'étois dans l'impatience de vous voir, pour vous remercier de me l'avoir appris. Souffrez que je vous dise ce que les Fidèles de Samarie disoient à la Samaritaine, après qu'ils eurent aussi-bien qu'elle écouté nôtre Maître commun : *fam non propter tuam loquelam credimus*, disoient-ils à cette femme : *Ipsi enim audivimus & scimus*. Oûi, maintenant je suis convaincu, non par la force de vos discours, mais par les réponses évidentes de la vérité intérieure. Je comprends ce que vous m'avez dit : mais que j'ai compris bien d'autres choses, dont vous ne m'aviez point parlé ! Je les ai clairement comprises ; & ce qui m'en reste de plus profondément gravé dans la memoire, c'est que j'ai vécu toute ma vie dans l'illusion ; toujours seduit par le témoignage de mes sens ; toujours corrompu par leurs attraits. Que les biens sensibles sont méprisables ! Que les corps me paroissent impuissans ! Non, ce soleil, quelque éclatant qu'il paroisse à mes yeux, il ne possède ni ne répand point cette lumiere qui m'éclaire. Toutes ces couleurs qui me réjoûissent par leur variété & par leur vivacité, toutes

ces beautez qui me charment , lorsque je tourne les yeux sur tout ce qui m'environne , m'appartiennent à moi. Tout cela ne vient point des corps, n'est point dans les corps. Car rien de cela n'est renfermé dans l'idée de la matiere. Et je suis persuadé qu'il ne faut point juger des ouvrages de Dieu par les divers sentimens qu'on en a , mais par les idées immuables , nécessaires , éternelles qui les représentent , par l'archetype sur lequel ils ont tous été formez.

THEODORE Que je sens de plaisir à vous entendre ! Je voi bien que vous avez consulté la Raison dans le silence des créatures ; car vous en êtes encore tout éclairé , tout animé , tout pénétré. Ah que nous serons bons amis , si la Raison est toujours nôtre bien commun , & le lien de nôtre société ! Nous jouïrons l'un & l'autre des mêmes plaisirs , nous posséderons les mêmes richesses. Car la vérité se donne toute entiere à tous , & toute entiere à chacun de nous. Tous les esprits s'en nourrissent , sans rien diminuer de son abondance. Que j'ai de joie encore un coup de vous voir tout pénétré des vérités que vous me dites !

IV. ARISTE Je suis aussi tout pénétré de reconnoissance de l'obligation que je vous ai. C'étoit là le sujet de mon impatience. Oüi, vous m'avez enseigné cet arbre du Paradis terrestre, qui donne aux esprits la vie, & l'immortalité. Vous m'avez montré la manne celeste, dont je dois me nourrir dans le desert de la vie presente. Vous m'avez conduit insensiblement au Maître intérieur qui seul éclaire toutes les intelligences. Un quart d'heure d'attention sérieuse aux idées claires & lumineuses qu'il présente à l'esprit, m'a plus appris de véritez, m'a délivré de plus de préjugés, que tout ce que j'avois lû dans les Livres des Philosophes, que tout ce que j'avois oüi dire à mes Maîtres, & à vous-même, Theodore. Car quelque justes que soient vos expressions, quand vous me parlez & que je consulte la Raison, il se fait en même tems un bruit confus de deux réponses différentes, l'une sensible, & l'autre intelligible. Et le moindre inconvenient qui en arrive, c'est que la réponse qui me frappe l'oreille partage la capacité de mon esprit, & en diminue la vivacité & la pénétration. Car

il vous faut du tems pour prononcer vos paroles ; mais toutes les réponses de la Raison sont éternelles & immuables. Elles ont toujours été dites, ou plutôt elles se disent toujours sans aucune succession de tems ; & quoiqu'il nous faille quelques momens pour les entendre , il ne lui en faut point pour les faire , parce qu'effectivement elles ne sont point faites. Elles sont éternelles , immuables , nécessaires. Souffrez que j'aie le plaisir de vous déclarer une partie de ce que je croi avoir appris de nôtre Maître commun , chez qui vous avez eu la charité de m'introduire.

V. Dès que vous m'eûtes quitté , Theodore , je rentrai en moi-même pour consulter la Raison , & je reconnus tout d'une autre maniere que lorsque vous me parliez , & que je me rendois à vos preuves , que les idées des créatures sont éternelles , que Dieu a formé les corps sur celle de l'étendue , que cette idée doit donc représenter leur nature , & qu'ainsi je devois la considérer attentivement pour découvrir leurs propriétés. Je compris clairement , que de consulter mes sens , & chercher la vérité dans mes propres modalités ,

c'étoit préférer les ténèbres à la lumière, & renoncer à la Raison. D'abord mes sens s'opposèrent à mes conclusions, comme s'ils eussent été jaloux contre les idées, de se voir exclus par elles d'une prérogative qu'ils possèdent depuis long-tems dans mon esprit. Mais je trouvai tant de faussetez & de contradictions dans l'opposition qu'ils avoient formée, que je les condamnai comme des trompeurs & des faux témoins. En effet, je ne voïois nulle évidence dans leur témoignage, & je remarquois au contraire une clarté merveilleuse dans les idées qu'ils tâchoient d'obscurcir. Ainsi, quoiqu'ils me parlassent encore avec confiance, avec hauteur, avec la dernière importunité, je les obligeai au silence, & je rappelai les idées qui me quittoient, à cause qu'elles ne peuvent souffrir ce bruit confus & ce tumulte des sens révoltez.

Il faut, Theodore, que je vous avoue que les preuves sensibles que vous veniez de me donner contre l'autorité des sens, m'ont été d'un merveilleux usage. Car c'est par elles que je faisois taire mes importuns. Je les convainquois de fausseté par leur propre témoignage. Ils se

coupoient à tous momens. Car outre qu'ils ne disoient rien qui ne fût incompréhensible, & tout-à-fait incroïable, ils me faisoient les mêmes rapports, de choses toutes différentes, & des rapports tout opposez des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y prenoient. Je les fis donc taire, bien résolu de ne plus juger des ouvrages de Dieu sur leur témoignage, mais sur les idées qui représentent ces ouvrages, & sur lesquelles ils ont été formez.

C'est en suivant ce principe que j'ai compris que la lumière n'étoit ni dans le soleil, ni dans l'air où nous la voïons, ni les couleurs sur la surface des corps : que le soleil pouvoit peut-être remuer les parties subtiles de l'air, & celles-ci faire la même impression de mouvement sur le nerf optique, & de là jusqu'à la partie du cerveau où l'ame réside ; & que ces petits corps agitez en rencontrant de solides, pouvoient réfléchir différemment selon la diversité des surfaces qui les faisoient rejallir. Voilà leur lumière, & la variété de leurs couleurs prétendues.

I. J'ai compris de même, que la chaleur que je sens n'étoit nullement

dans le feu , ni le froid dans la glace , que dis-je ! ni la douleur même dans mon propre corps , où j'en ai senti souvent de si vives & de si cruelles ; ni la douceur dans le sucre , ni l'amertume dans l'aloës , ni l'acidité dans le verjus , ni l'aigreur dans le vinaigre , ni dans le vin , cette douceur & cette force qui trompe & qui abrutit tant d'ivrognes. Tout cela par la même raison que le son n'est point dans l'air , & qu'il y a une différence infinie entre les tremblemens des cordes , & le bruit qu'elles rendent ; entre les proportions de ces tremblemens , & la variété des consonances.

Je serois trop * long , Theodore , si j'entrois dans le détail des preuves qui m'ont convaincu que les corps n'ont point d'autres qualitez que celles qui résultent de leurs figures , ni d'autre action que leurs mouvemens divers. Mais je ne puis vous celer une difficulté que je n'ai pû vaincre , quelque effort d'esprit que j'aie fait pour m'en délivrer. Je suis sans peine l'action du soleil ; par exemple , par tous les espaces qu'il y a entre lui & moi. Car supposé que tout soit plein , je conçois

* Voyez
le 1. Liv.
de la Recherche de
la Vérité.
c. 6. &
ceux qui
les suivent.

bien qu'il ne peut faire d'impression où il est, qu'elle ne se communique jusqu'au lieu où je suis, jusques sur mes yeux, & par mes yeux jusqu'à mon cerveau. Mais en suivant l'idée claire du mouvement, je n'ai pû comprendre d'où me venoit le sentiment de lumière. Je vois bien que le seul mouvement du nerf optique me la faisoit sentir. Car en me pressant avec le doigt le coin de l'œil sur l'endroit où je sçai que s'étend ce nerf, je vois une grande lumière dans un lieu obscur, du côté opposé à celui où mon œil étoit pressé. Mais ce changement de mouvement en lumière me paroïssoit, & me paroît encore tout-à-fait incompréhensible. Quelle étrange métamorphose, d'un ébranlement, ou d'une pression de mon œil en un éclat de lumière ! Eclat de plus que je ne voi point dans mon ame dont il est la modalité, ni dans mon cerveau où l'ébranlement se termine, ni dans mon œil où se fait la pression, ni du côté où je presse mon œil, mais dans l'air ; dans l'air, dis-je, qui est incapable d'une telle modalité, & vers le côté opposé à celui de l'œil que je comprime. Quelle merveille !

VII. Je croïois d'abord que mon ame étant avertie de l'ébranlement qui se faisoit dans mon corps , étoit la cause du sentiment qu'elle avoit de ceux qui l'environnent. Mais un peu de réflexion m'a détrompé de cette pensée. Car il n'est pas vrai , ce me semble , que l'ame soit avertie que le soleil ébranle les fibres du cerveau. Je voïois la lumière avant que je scüssse rien de cet ébranlement. Car les enfans , qui ne savent pas mêmes s'ils ont un cerveau , sont frappez de l'éclat de la lumière , aussi bien que les Philosophes. De plus quel rapport entre les ébranlemens d'un corps , & les divers sentimens qui les suivent ? Comment puis-je voir la lumière dans les corps , puisqu'elle est une modalité de mon esprit ; & la voir dans des corps qui m'environnent , puisque l'ébranlement n'est que dans le mien ? Je me presse le coin de l'œil du côté droit , pourquoi vois-je la lumière du côté gauche , nonobstant la connoissance certaine que j'ai , que ce n'est pas de ce côté-là qu'il est pressé ?

J'ai reconnu de tout cela , & de quantité d'autres choses que je serois trop long à vous dire , que les sentimens

étoient en moi malgré moi; que je n'en étois donc nullement la cause; & que si les corps étoient capables d'agir en moi, & de se faire sentir de la manière que je les sens, il falloit qu'ils fussent d'une nature plus excellente que la mienne, douez d'une puissance terrible, & mêmes quelques-uns d'une sagesse merveilleuse; toujours uniformes dans leur conduite, toujours efficaces dans leur action, toujours incompréhensibles dans les effets surprenans de leur puissance. Ce qui me paroissoit monstrueux & horrible à penser, quoique mes sens appuïassent cette folie, & qu'ils s'en accommodassent tout-à-fait. Mais, je vous prie, Theodore, de m'éclaircir cette matiere.

THEODORE. Il n'est pas tems, Ariste, de résoudre vos difficultez, si vous ne voulez que nous quitions les vérités générales de la Métaphysique, pour entrer dans l'explication des principes de la Physique, & des loix de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Deux mots, je vous prie, là-dessus. Je me plais beaucoup à méditer sur cette matiere. Mon esprit maintenant y est tout préparé.

VIII. THEODORE. Ecoutez-
donc : mais souvenez-vous de méditer
ce que je m'en vas vous dire. Lorsqu'on
cherche la raison de quelques effets , &
qu'en remontant des effets aux causes ,
on vient enfin à une cause générale , ou
à une cause qu'on voit bien qu'il n'y a
nul rapport entr'elle & l'effet qu'elle
produit , ou plutôt qu'elle paroît pro-
duire ; alors , au lieu de se former des
chimeres , il faut avoir recours à l'au-
teur des loix de la nature. Par exemple ,
si vous me demandiez la cause de la
douleur qu'on sent lorsqu'on est piqué ,
j'aurois tort de vous répondre d'abord ,
que c'est une des loix de l'auteur de la
nature , que la piqure soit suivie de la
douleur. Je dois vous dire que la pi-
qure ne peut séparer les fibres de ma
chair sans ébranler les nerfs qui répon-
dent au cerveau , & sans l'ébranler lui-
même. Mais si vous vouliez sçavoir
d'où vient que certaine partie de mon
cerveau étant ébranlée de telle maniere ,
je sens la douleur de la piqure ; comme
cette question regarde un effet géné-
ral , & qu'on ne peut plus en remontant
trouver quelque cause naturelle ou par-
ticuliere , il faut avoir recours à la cause

générale. Car c'est comme si vous demandiez, qui est l'auteur des loix générales de l'union de l'ame & du corps. Puisque vous voyez clairement qu'il ne peut y avoir de rapport ou de liaison nécessaire entre les ébranlemens du cerveau & tels & tels sentimens de l'ame; il est évident qu'il faut avoir recours à une puissance qui ne se rencontre point dans ces deux êtres. Il ne suffit pas de dire, que c'est que la piqure blessant le corps, il faut que l'ame en soit avertie par la douleur, afin qu'elle s'applique à le conserver. Ce seroit apporter la cause finale pour la cause efficiente: & la difficulté subsisteroit toujours, car elle consiste à sçavoir la cause qui fait que le corps étant blessé, l'ame en souffre, & souffre telle & telle douleur de telle & telle blessûre.

IX. De dire aussi, comme quelques Philosophes, que l'ame est la cause de sa douleur, parce que, disent-ils, la douleur n'est que la tristesse que l'ame conçoit de ce qu'il arrive dans le corps qu'elle aime, quelque dérèglement, dont elle est avertie par la difficulté qu'elle trouve dans l'exercice de ses fonctions; c'est assurément ne pas faire

attention au sentiment intérieur qu'on a de ce qui se passe en soi-même. Car chacun sent bien quand on le saigne, par exemple, ou quand il se brûle, qu'il n'est point la cause de sa douleur. Il la sent malgré qu'il en ait, & il ne peut douter qu'elle ne lui vienne d'une cause étrangere. De plus l'ame n'attend point à sentir la douleur & telle douleur, qu'elle ait appris qu'il y a dans le cerveau quelque ébranlement & tel ébranlement. Rien n'est plus certain. Enfin la douleur & la tristesse sont bien différentes. La douleur précède la connoissance du mal, & la tristesse la suit. La douleur n'a rien d'agréable, & la tristesse nous plaît si fort, que ceux qui veulent la chasser de nôtre esprit, sans nous déliyrer en même tems du mal qui la cause, se rendent aussi fâcheux & aussi incommodes que s'ils troubloient nôtre joie : parce qu'effectivement la tristesse est l'état de l'ame qui nous est le plus convenable, lorsque nous souffrons actuellement quelque mal, ou que nous sommes privez du bien ; & le sentiment qui accompagne cette passion est le plus doux que nous puissions goûter dans la disposition où

& que ce n'est que par leurs idées qu'ils sont visibles. Souvent on en voit, quoiqu'il n'y en ait point : preuve certaine que ceux qu'on voit, sont intelligibles & bien differens de ceux qu'on regarde.

5. Vous voyez enfin la lumière, non du côté que vous pressez votre œil, mais du côté opposé : parce que le nerf étant construit & préparé pour recevoir l'impression des corps lumineux au travers de la prunelle, & non autrement ; la pression de votre doigt à gauche fait le même effet dans votre œil, qu'un corps lumineux qui seroit à droite, & dont les rayons passeroient par la prunelle & les parties transparentes de l'œil. Car en pressant l'œil en dehors, vous pressez en dedans le nerf optique contre une humeur qu'on appelle *vitrée*, qui fait quelque résistance. Ainsi Dieu vous fait sentir la lumière du côté où vous la voyez, parce qu'il suit constamment les loix qu'il a établies pour conserver dans sa conduite une parfaite uniformité. Dieu ne fait jamais de miracles, il n'agit jamais par des volontez particulieres contre ses propres loix, que l'Ordre ne le demande ou ne le permette, Sa conduite porte toujours

le caractère de ses attributs. Elle demeure toujours la même, si ce qu'il doit à son immutabilité n'est de moindre considération que ce qu'il doit à quelque autre de ses perfections, ainsi que je vous le prouverai dans la suite. Voilà, je croi, le dénoûement de vos difficultez. J'ai recours à Dieu & à ses attributs pour les dissiper. Mais c'est, Ariste, que Dieu ne demeure pas les bras croisez, comme le veulent quelques Philosophes. Certainement si Dieu agit encore maintenant, quand pourrât-on dire, qu'il est cause de quelques effets, s'il n'est pas permis de recourir à lui dans ceux qui sont généraux, dans ceux qu'on voit clairement n'avoir nul rapport essentiel & nécessaire avec leurs causes naturelles ? Conservez donc chèrement dans votre mémoire, mon cher Ariste ; rangez-y avec ce que vous possédez de plus précieux, ce que je viens de vous dire. Et quoique vous le compreniez bien, souffrez que je vous repete en peu de mots ce qu'il y a d'essentiel, afin que vous le retrouviez sans peine lorsque vous serez en état de le méditer.

XI. Il n'y a point de rapport neces-

faire entre les deux substances dont nous sommes composez. Les modalitez de nôtre corps ne peuvent par leur efficace propre changer celles de nôtre esprit. Néanmoins les modalitez d'une certaine partie du cerveau, que je ne vous déterminerai pas, sont toujours suivies des modalitez ou des sentimens de nôtre ame : & cela uniquement en consequence des loix toujours efficaces de l'union de ces deux substances ; c'est-à-dire, pour parler plus clairement, en consequence des volonteés constantes & toujours efficaces de l'auteur de nôtre être. Il n'y a nul rapport de causalité d'un corps à un esprit. Que dis-je ? il n'y en a aucun d'un esprit à un corps. Je dis plus, il n'y en a aucun d'un corps à un corps, ni d'un esprit à un autre esprit. Nulle créature en un mot ne peut agir sur aucune autre par une efficace qui lui soit propre. C'est ce

V 11. que je vous prouverai bien-tôt. Mais
Entrez. du moins est-il évident qu'un corps, que de l'étendue, substance purement passive, ne peut agir par son efficace propre sur un esprit, sur un être d'une autre nature & infiniment plus excellente que lui ? Ainsi il est clair que dans

l'union de l'ame & du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des decrets divins : decrets immuables , efficace qui n'est jamais privée de son effet. Dieu a donc voulu , & il veut sans cesse , que les divers ébranlemens du cerveau soient toujours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni. Et c'est cette volonté constante & efficace du Créateur qui fait proprement l'union de ces deux substances. Car il n'y a point d'autre nature , je veux dire d'autres loix naturelles que les volontez efficaces du Tout-puissant.

XII. Ne demandez pas , Ariste , pourquoi Dieu veut unir des esprits à des corps. C'est un fait constant , mais dont les principales raisons ont été jusqu'ici inconnues à la Philosophie. En voici une néanmoins qu'il est bon que je vous propose. C'est apparemment que Dieu a voulu nous donner , comme à son Fils , une victime que nous puissions lui offrir. C'est qu'il a voulu nous faire mériter , par une espece de sacrifice & d'anéantissement de nous-mêmes , la possession des biens éternels. Assurément cela paroît juste & conforme à l'Ordre. Maintenant nous sommes en

épreuve dans nôtre corps. C'est par lui, comme cause occasionnelle, que nous recevons de Dieu mille & mille sentimens divers qui sont la matiere de nos mérites par la grace de Jesus-Christ. Il falloit effectivement une cause occasionnelle à une cause générale, comme je vous le prouverai bien-tôt, afin que cette cause générale agissant toujours d'une maniere uniforme & constante, elle pût produire dans son ouvrage par des moïens tres-simples, & des loix générales toujours les mêmes, une infinité d'effets differens. Ce n'est pas néanmoins que Dieu ne pût trouver d'autres causes occasionnelles que les corps, pour donner à sa conduite la simplicité & l'uniformité qui y regne. Il y en a effectivement d'autres dans la nature angelique. Ces esprits bienheureux sont peut-être reciproquement les uns aux autres, & à eux-mêmes, par les divers mouvemens de leur volonté, la cause occasionnelle de l'action de Dieu qui les éclaire & qui les gouverne. Mais ne parlons point de ce qui nous passe. Voici ce que je ne crains point de vous assurer, ce qui est absolument nécessaire pour éclaircir le sujet de nôtre en-

entretien, & que je vous prie de bien retenir pour le méditer à loisir.

XIII. Dieu aime l'Ordre inviolablement & par la nécessité de son être. Il aime, il estime toutes choses à proportion qu'elles sont estimables & aimables. Il hait nécessairement le désordre. Cela est peut-être plus clair & plus incontestable que la preuve que je vous en donnerai quelque jour, & que je passe maintenant. Or c'est visiblement un désordre, qu'un esprit capable de connoître & d'aimer Dieu, & par conséquent fait pour cela, soit obligé de s'occuper des besoins du corps. Donc l'ame étant unie au corps, & devant s'intéresser dans sa conservation, il a fallu qu'elle fût avertie par des preuves d'instinct, je veux dire par des preuves courtes, mais convaincantes, du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celui que nous animons.

*Dans le
VIII.
Entret.*

XIV. Dieu seul est notre lumière, & la cause de notre félicité. Il possède les perfections de tous les êtres. Il en a toutes les idées. Il renferme donc dans sa sagesse toutes les vérités spéculatives & pratiques : car toutes ces vérités ne sont que des rapports de grandeur & de

perfection qui sont entre les idées, ainsi
 * *Entret.* que je vous le prouverai * bientôt. Lui
 V 111. seul doit donc être l'objet de l'attention
 de nôtre esprit, comme étant lui seul
 capable de l'éclairer, & d'en régler tous
 les mouvemens, comme étant lui seul
 au dessus de nous. Assurément un esprit
 occupé des créatures, tourné vers les
 créatures, quelque excellentes qu'el-
 les puissent être, n'est pas dans l'Ordre
 où Dieu le demande, ni dans l'état où
 Dieu l'a mis. Or s'il falloit examiner
 tous les rapports qu'ont les corps qui
 nous environnent avec les dispositions
 actuelles du nôtre, pour juger si nous
 devons, comment nous devons, com-
 bien nous devons avoir de commerce
 avec eux; cela partageroit, que dis-je!
 cela rempliroit entierement la capacité
 de nôtre esprit. Et assurément nôtre
 corps n'en seroit pas mieux. Il seroit
 bien-tôt détruit par quelque distraction
 involontaire. Car nos besoins changent
 si souvent, & quelquefois si prompte-
 ment, que pour n'être pas surpris de
 quelque accident fâcheux, il faudroit
 une vigilance dont nous ne sommes pas
 capables. Quand s'aviserait-on de man-
 ger, par exemple; de quoi mangeroit-

on ; quand cesseroit-on de le faire ? La belle occupation à un esprit qui promene & qui exerce son corps , de connoître à chaque pas qu'il lui fait faire , qu'il est dans un air fluide qui ne peut le blesser ni l'incommoder par le froid ou le chaud , par le vent ou la pluie , ou par quelque vapeur maligne & corrompue : qu'il n'y a point sur chaque endroit où il va poser le pied quelque corps dur & piquant capable de le blesser : qu'il faut promptement baisser la tête pour éviter une pierre , & bien garder l'équilibre de peur de se laisser choir ! Un homme toujours occupé de ce qui se passe dans tous les ressorts dont son corps est composé , & dans une infinité d'objets qui l'entourent , ne peut donc penser aux vrais biens , ou du moins il n'y peut penser autant que les vrais biens le demandent , & par conséquent autant qu'il le doit , puisque notre esprit n'est fait & ne peut être fait que pour s'occuper de ces biens qui peuvent l'éclairer & le rendre heureux.

XV. Ainsi il est évident que Dieu voulant unir des esprits à des corps , a dû établir pour cause occasionnelle de

la connoissance confuse que nous avons de la présence des objets & de leurs propriétés par rapport à nous, non nôtre attention, qui en mérite une claire & distincte, mais les divers ébranlemens de ces mêmes corps. Il a dû nous donner des preuves d'instinct, non de la nature & des propriétés de ceux qui nous environnent, mais du rapport qu'ils ont avec le nôtre, afin que nous puissions travailler avec succès à la conservation de la vie, sans être incessamment attentifs à nos besoins. Il a dû, pour ainsi dire, se charger de nous avertir en tems & lieu par des sentimens prévenans, de ce qui regarde le bien du corps, pour nous laisser tout entiers occupés à la recherche des vrais biens. Il a dû nous donner des preuves courtes de ce qui a rapport au corps pour nous convaincre promptement, des preuves vives pour nous déterminer efficacement, des preuves certaines, & qu'on ne s'avisât pas de contredire, pour nous conserver plus sûrement : mais preuves confuses, prenez-y garde ; preuves certaines, non du rapport que les objets ont entr'eux, en quoi consiste l'évidence de la vérité, mais du rapport qu'ils

ont à nôtre corps selon les dispositions où il est actuellement. Je dis , selon les dispositions où il est. Car , par exemple, nous trouvons , & nous devons trouver chaude l'eau tiède , si nous la touchons d'une main froide ; & froide , si nous la touchons d'une main qui soit chaude. Nous la trouvons , & nous la devons trouver agréable , lorsque la soif nous presse : mais dès que nous sommes desaltérez , nous la trouvons fade & dégoûtante. Admirons donc , Ariste , la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps ; & quoique tous nos sens nous disent que les qualitez sensibles sont répandues sur les objets , n'attribuons aux corps que ce que nous voyons clairement leur appartenir ; après avoir consulté sérieusement l'idée qui les représente. Car puisque les sens nous parlent différemment des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y trouvent ; puisqu'ils se coupent inmanquablement , lorsque le bien du corps le demande : regardons les comme des faux témoins par rapport à la vérité , mais comme des moniteurs fidèles par rapport à la conservation & à la commodité de la vie.

XVI. ARISTE. Ah Theodore ! que je suis pénétré de ce que vous me dites , & que je suis confus d'avoir été toute ma vie la dupe de ces faux témoins ! Mais c'est qu'ils parlent avec tant de confiance & de force , qu'ils répandent , pour ainsi dire , dans les esprits la conviction & la certitude. Ils commandent avec tant de hauteur & d'empressement , qu'on se rend sans examiner. Quel moyen de rentrer en soi-même , quand ils nous appellent & nous tirent au dehors : & peut-on entendre les réponses de la vérité intérieure durant le bruit & le tumulte qu'ils excitent ? Vous m'avez fait comprendre que la lumière ne peut être une modalité des corps. Mais dès que j'ouvre les yeux , je commence à en douter. Le soleil qui me frappe m'ébloûit , & trouble toutes mes idées. Je conçois maintenant que si j'appuiois sur ma main la pointe de cette épingle , qu'elle n'y pourroit faire qu'un fort petit trou. Mais si je l'appuiois effectivement , il me semble qu'elle y verseroit une très-grande douleur. Je n'en douterois pas assurément dans le moment de la piqure. Que nos sens ont de puissance &

de force pour nous jeter dans l'erreur ! Quel desordre , Theodore ! Et cependant dans ce desordre même la sagesse du Créateur éclate admirablement. Il falloit que la lumiere & les couleurs fussent comme répandues sur les objets, afin qu'on les distinguât sans peine. Il falloit que les fruits fussent comme pénétrés des saveurs , afin qu'on les mangeât avec plaisir. Il falloit que la douleur se rapportât au doigt piqué , afin que la vivacité du sentiment nous appliquât à nous retirer. Il y a dans cet Ordre établi de Dieu une sagesse infinie. J'y consens , je n'en puis douter. Mais j'y trouve en même tems un très-grand desordre , & qui me paroît indigne de la sagesse & de la bonté de nôtre Dieu. Car enfin cet Ordre est pour nous, malheureuses créatures, une source féconde d'erreurs , & la cause inévitable des plus grands maux qui accompagnent la vie. On me pique le bout du doigt , & je souffre : je suis malheureux ; je suis incapable de penser aux vrais biens , mon âme ne peut s'appliquer qu'à mon doigt offensé , & elle est toute pénétrée de douleur. Quelle étrange misere ! Un esprit dépendre

d'un corps, & à cause de lui perdre de vue la vérité. Estre partagé, que dis je? être plus occupé de son doigt que de son vrai bien. Quel desordre, Theodore! Il y a là assurément quelque mystere. Je vous prie de me le développer.

XVII. THEODORE. Oür, sans doute, il y a là du mystere. Que les Philosophes, mon cher Ariste, sont obligez à la Religion, car il n'y a qu'elle qui les puisse tirer de l'embarras où ils se trouvent! Tout paroît se contredire dans la conduite de Dieu, & rien n'est plus uniforme. Le bien & le mal, je parle du mal physique, n'ont point deux principes differens. C'est le même Dieu qui fait tout par les mêmes loix. Mais le peché fait que Dieu, sans rien changer de ses loix, devient pour les pecheurs le juste vengeur de leurs crimes. Je ne puis vous dire présentement tout ce qui seroit nécessaire pour éclaircir à fonds cette matiere. Mais voici en peu de mots le dénouement de votre difficulté.

Dieu est sage. Il juge bien de toutes choses. Il les estime à proportion qu'elles sont estimables. Il les aime à proportion qu'elles sont aimables. En un

mot Dieu aime l'Ordre invinciblement. Il le suit inviolablement. Il ne peut se démentir. Il ne peut pecher. Or les esprits sont plus estimables que les corps. Donc (prenez garde à ceci) quoique Dieu puisse unir les esprits aux corps, il ne peut les y assujettir. Que la piqure me prévienne & m'avertisse : cela est juste & conforme à l'Ordre. Mais qu'elle m'afflige & me rende malheureux, qu'elle m'occupe malgré moi, qu'elle trouble mes idées, qu'elle m'empêche de penser aux vrais biens : certainement c'est un désordre. Cela est indigne de la sagesse & de la bonté du Créateur. C'est ce que la Raison me fait voir évidemment. Cependant l'expérience me convainc que mon esprit dépend de mon corps. Je souffre, je suis malheureux, je suis incapable de penser quand on me pique. Il m'est impossible d'en douter. Voilà donc une contradiction manifeste entre la certitude de l'expérience & l'évidence de la Raison. Mais en voici le dénoüement. C'est que l'esprit de l'homme a perdu devant Dieu sa dignité & son excellence. C'est que nous ne sommes plus tels que Dieu nous a faits, & que l'union de notre ame avec notre

corps s'est changée en dépendance : car l'homme aiant désobéi à Dieu , il a été juste que son corps cessât de lui être soumis. C'est que nous naissons pecheurs & corrompus , dignes de la colere divine , & tout-à-fait indignes de penser à Dieu , de l'aimer , de l'adorer , de jouir de lui. Il ne veut plus être nôtre bien , ou la cause de nôtre félicité , & s'il est encore la cause de nôtre être , s'il ne nous anéantit pas , c'est que sa clemence nous prépare un réparateur par qui nous aurons accès auprès de lui , société avec lui , communion des vrais biens avec lui , selon le decret éternel par lequel il a résolu de réunir toutes choses dans nôtre divin Chef l'Homme-Dieu , prédestiné avant tous les tems pour être le fondement , l'architecte , la victime , & le souverain Prêtre du Temple spirituel que la Majesté divine habitera éternellement. Ainsi la Raison dissipe cette contradiction terrible , & qui vous a si fort ému. Elle nous fait clairement comprendre les véritez les plus sublimes. Mais c'est parce que la foi nous conduit à l'intelligence , & que par son autorité elle change nos doutes & nos soupçons incertains &

embarrassans en conviction & en certitude.

XVIII. Demeurez donc ferme, Ariste, dans cette pensée que la Raison fait naître en vous, que l'Etre infiniment parfait suit toujours l'Ordre immuable comme sa loi, & qu'ainsi il peut bien unir le plus noble au moins noble, l'esprit au corps, mais qu'il ne peut l'y assujettir; qu'il ne peut le priver de la liberté & de l'exercice de ses plus excellentes fonctions, pour l'occuper malgré lui, & par la plus cruelle des peines, à perdre de vûe son souverain bien pour la plus vile des créatures. Et concluez de tout cela, qu'avant le peché il y avoit en faveur de l'homme des exceptions dans les loix de l'union de l'ame & du corps. Ou plutôt concluez-en, qu'il y avoit une loi qui a été abolie, par laquelle la volonté de l'homme étoit la cause occasionnelle de cette disposition du cerveau, dans laquelle l'ame est à couvert de l'action des objets, quoique le corps en soit frappé, & qu'ainsi elle n'étoit jamais interrompue malgré elle dans ses méditations & dans ses extases, Ne sentez-vous pas en vous-même quelques restes de cette

puissance, lorsque vous êtes fortement appliqué, & que la lumière de la vérité vous pénètre & vous réjouit ? Apparemment le bruit, les couleurs, les odeurs, & les autres sentimens moins pressans & moins vifs ne vous interrompent presque plus. Mais vous n'êtes pas supérieur à la douleur : vous la trouvez incommode malgré tous les efforts de votre esprit. Je juge de vous, Ariste, par moi-même. Mais pour parler juste de l'homme innocent & fait à l'image de Dieu, il faut consulter les idées divines de l'Ordre immuable. C'est-là que se trouve le modele d'un homme parfait, tel qu'étoit nôtre Pere avant son péché. Nos sens troublent nos idées, & fatiguent nôtre attention. Mais en Adam ils l'avertissoient avec respect. Ils se raïsoient au moindre signe. Ils cessent mêmes de l'avertir à l'approche de certains objets, lorsqu'il le souhaitoit ainsi. Il pouvoit manger sans plaisir, regarder sans voir, dormir sans rêver à tous ces vains phantômes qui nous inquietent l'esprit, & qui troublent nôtre repos. Ne regardez point cela comme des paradoxes. Consultez la Raison, & ne jugez point, sur ce que vous sentez

tez dans un corps déréglé , de l'état du premier homme , en qui tout étoit conforme à l'Ordre immuable que Dieu suit inviolablement. Nous sommes pecheurs , & je parle de l'homme innocent. L'Ordre ne permet pas que l'esprit soit privé de la liberté de ses pensées , lorsque le corps repare ses forces dans le sommeil. L'homme juste pensoit donc en ce tems , & en tout autre , à ce qu'il vouloit. Mais l'homme devenu pecheur n'est plus digne qu'il y ait à cause de lui des exceptions dans les loix de la nature. Il mérite d'être dépouillé de sa puissance sur une nature inférieure , s'étant rendu par sa rebellion la plus méprisable des créatures ; non seulement digne d'être égalé au néant , mais d'être réduit dans un état qui soit pour lui pire que le néant même.

XIX. Ne cessez donc point d'admirer la sagesse , & l'ordre merveilleux des loix de l'union de l'ame & du corps , par lesquelles nous avons tant de divers sentimens des objets qui nous environnent. Elles sont tres-sages. Elles nous étoient mêmes avantageuses en tout sens , en les considérant dans leur institution , & il est tres-juste qu'elles subsistent.

stent après le péché, quoiqu'elles aient des suites fâcheuses : car l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Mais il n'est pas juste après la rébellion de l'homme, que son corps lui soit parfaitement soumis. Il ne le doit être qu'autant que cela est nécessaire au pecheur pour conserver quelque tems sa miserable vie, & pour perpetuer le genre humain jusqu'à la consommation de l'ouvrage, dans lequel sa posterité doit entrer par les merites & la puissance du Reparateur à venir. Car toutes ces générations qui s'entresuivent, toutes ces terres qui se peuplent d'idolâtres, tout l'ordre naturel de l'Univers qui se conserve, n'est que pour fournir abondamment à Jesus-Christ les matériaux nécessaires à la construction du Temple éternel. Un jour viendra que les descendans des peuples les plus barbares seront éclairés de la lumière de l'Evangile, & qu'ils entreront en foule dans l'Eglise des prédestinez. Nos Peres sont morts dans l'idolâtrie, & nous reconnoissons le vrai Dieu & notre adorable Sauveur. Le bras du Seigneur n'est point raccourci. Sa puissance s'é

tendra sur les nations les plus éloignées : & peut-être que nos neveux retomberont dans les ténébres , lorsque la lumière éclairera le nouveau monde. Mais recueillons , Ariste , en peu de mots les principales choses que je viens de vous dire , afin que vous les reteniez sans peine , & que vous en fassiez le sujet de vos méditations.

XX. L'homme est composé de deux substances , esprit & corps. Ainsi il a deux sortes de biens tout differens à distinguer & à rechercher , ceux de l'esprit & ceux du corps. Dieu lui a aussi donné deux moïens tres-seurs pour discerner ces differens biens ; la raison pour le bien de l'esprit , les sens pour le bien du corps ; l'évidence & la lumière pour les vrais biens , l'instinct confus pour les faux biens. J'appelle les biens du corps de faux biens , ou des biens trompeurs , parce qu'ils ne sont point tels qu'ils paroissent à nos sens ; & que quoiqu'ils soient bons par rapport à la conservation de la vie , ils n'ont point en propre l'efficace de leur bonté : ils ne l'ont qu'en consequence des volontez divines ou des loix naturelles , dont ils sont les causes occasionnelles. Je ne

puis maintenant m'expliquer plus clairement. Or il étoit à propos que l'esprit sentît comme dans les corps, les qualités qu'ils n'ont pas, afin qu'il voulût bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en séparer selon les besoins pressans de la machine, dont les ressorts délicats demandent un gardien vigilant & prompt. Il falloit que l'esprit reçût une espee de récompense du service qu'il rend à un corps que Dieu lui ordonne de conserver, afin de l'interesser dans sa conservation. Cela est cause maintenant de nos erreurs & de nos préjuges. Cela est cause que nous contens de nous unir à certains corps, & de nous séparer des autres, nous sommes assez stupides pour les aimer ou les craindre. En un mot cela est cause de la corruption de notre cœur, dont tous les mouvemens doivent tendre vers Dieu, & de l'aveuglement de notre esprit, dont tous les jugemens ne se doivent arrêter qu'à la lumière. Mais prenons-y garde, & nous verrons que c'est parce que nous ne faisons pas de ces deux moiens, dont je viens de parler, l'usage pour lequel Dieu nous les a donnés ; & qu'au lieu de consulter

• la Raison pour découvrir la vérité , au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires , nous nous rendons à un instinct confus & trompeur , qui ne parle juste que pour le bien du corps. Or c'est ce que le premier homme ne faisoit pas avant son péché. Car sans doute il ne confondoit pas les modalitez dont l'esprit est capable , avec celles de l'étendue. Ses idées alors n'étoient point confuses , & ses sens parfaitement soumis ne l'empêchoient point de consulter la Raison.

XXI. L'esprit maintenant est aussi bien puni que récompensé par rapport au corps. Si on nous pique , nous en souffrons , quelque effort que nous faisons pour n'y point penser. Cela est vrai. Mais comme je vous ai dit , c'est qu'il n'est pas juste qu'il y ait en faveur d'un rebelle des exceptions dans les loix de la nature , ou plutôt que nous aïons sur nôtre corps un pouvoir que nous ne meritons pas. Qu'il nous suffise que par la grace de Jesus-Christ les miseres auxquelles nous sommes assujettis aujourd'hui , seront demain le sujet de nôtre triomphe & de nôtre gloire. Nous ne sentons point les vrais biens. La médi-

tation nous rebute. Nous ne sommes point naturellement touchés de quelque plaisir prévenant dans ce qui perfectionne notre esprit. C'est que le vrai bien mérite d'être aimé uniquement par raison. Il doit être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, & non de cet amour aveugle qu'inspire l'instinct. Il mérite bien notre application & nos soins. Il n'a pas besoin, comme les corps, de qualitez empruntées pour se rendre aimable à ceux qui le connaissent parfaitement; & s'il faut maintenant pour l'aimer, que nous soyons prévenus de la délectation spirituelle, c'est que nous sommes foibles & corrompus: c'est que la concupiscence nous déregle, & que pour la vaincre il faut que Dieu nous inspire une autre concupiscence toute sainte: c'est que pour acquiescer l'équilibre d'une liberté parfaite, puisque nous avons un poids qui nous porte vers la terre, il nous faut un poids contraire qui nous relève vers le ciel.

XXII. Rentrons donc incessamment en nous-mêmes, mon cher Ariste, & tâchons de faire taire non seulement nos sens, mais encore notre imagination & nos passions. Je ne vous ai parlé que des

sens, parce que c'est d'eux que l'imagination & les passions tirent tout ce qu'ils ont de malignité & de force. Généralement tout ce qui vient à l'esprit par le corps uniquement en conséquence des loix naturelles, n'est que pour le corps. N'y aïons donc point d'égard. Mais suivons la lumière de la Raison, qui doit conduire les jugemens de notre esprit, & regler les mouvemens de notre cœur. Distinguons l'ame & le corps, & les modalitez toutes différentes dont ces deux substances sont-capables, & faisons souvent quelque réflexion sur l'ordre & la sagesse admirable des loix générales de leur union. C'est par de telles réflexions qu'on acquiert la connoissance de soi-même, & qu'on se délivre d'une infinité de préjugés. C'est par là qu'on apprend à connoître l'homme, & nous avons à vivre parmi les hommes & avec nous-mêmes. C'est par là que tout l'Univers paroît à notre esprit tel qu'il est, qu'il paroît, dis-je, dépouillé de mille beautés qui nous appartiennent uniquement, mais avec des ressorts & des mouvemens qui nous font admirer la sagesse de son auteur. Enfin c'est par là, ainsi que vous venez de

voir, qu'on reconnoît sensiblement, non seulement la corruption de la nature & la nécessité d'un Mediateur, deux grands principes de nôtre foi, mais encore une infinité d'autres vérités essentielles à la Religion & à la Morale. Continuez donc, Ariste, de méditer comme vous avez déjà commencé, & vous verrez la vérité de ce que je vous dis. Vous verrez que le métier des Meditatifs devoit être celui de toutes les personnes raisonnables.

ARISTE. Que ce mot de *Meditatifs* me donne maintenant de confusion, maintenant que je comprends en partie ce que vous venez de me dire, & que j'en suis tout pénétré ! Je vous ai cru, Théodore, dans une espèce d'illusion, par le mépris aveugle que j'avois pour la Raison. Il faut que je vous l'avoue. Je vous ai traité de *Meditatif*, & quelques-uns de vos amis. Je trouvois de l'esprit & de la finesse dans cette sorte de raillerie ; & je pense que vous sentez bien ce qu'on prétend dire par là. Je vous proteste néanmoins que je ne voulois pas qu'on le crût de vous, & que j'ai bien empêché le mauvais effet de ce terme de raillerie par des éloges fê-

riens, & que j'ai toujours crû tres-veritables.

THEODORE. J'en suis persuadé, Aristé. Vous vous êtes un peu diverti à mes dépens. Je m'en réjouis. Mais je pense qu'aujourd'hui vous ne serez pas fort fâché d'apprendre qu'il vous en a plus coûté qu'à moi. Sçavez-vous bien qu'il y avoit dans la compagnie un de ces *Meditatifs*, qui dès que vous fûtes sorti se crût obligé, non de me défendre moi, mais l'honneur de la Raison universelle que vous aviez offensée, en détournant les esprits de la consulter. D'abord que parla le Meditatif, tout le monde se souleva en votre faveur. Mais après qu'il eût essuié quelques railleries, & les airs méprisans qu'inspire l'imagination revoltée contre la Raison, il plaida si bien sa cause, que l'imagination succomba. On ne vous railla point, Aristé. Le Meditatif parut affligé de votre aveuglement. Pour les autres, ils furent émûs de quelque indignation. De sorte que si vous étiez encore dans le même esprit, vous en êtes fort éloigné, je ne vous conseillerois pas d'aller chez Philandre debiter des plaisanteries & des lieux communs contre la

Raison, pour rendre méprisables les *citurnes Meditatifs*.

ARISTE. Le croiriez-vous, Theodore ? Je sens une secrète joie de ce que vous m'apprenez-là. On a remédié bien-tôt au mal que je craignois d'avoir fait. Mais à qui est-ce que j'en ai l'obligation ? N'est-ce pas à Theotime ?

THEODORE. Vous le sçâtiez, lorsque je serai bien convaincu que votre amour pour la vérité sera assez grand pour s'étendre jusqu'à ceux à qui vous avez une obligation un peu ambiguë.

ARISTE. Cette obligation n'est point ambiguë. Je vous proteste que si c'est Theotime, je l'en aimerai & je l'en estimerai davantage. Car à mesure que je médite, je sens augmenter l'inclination que j'ai pour ceux qui recherchent la vérité, pour ceux que j'appellois *Meditatifs*, lorsque j'estois assez insensé pour traiter de visionnaires ceux qui rendent à la Raison les assiduez qui lui sont dûs. Obligez-moi donc de me dire qui est cet honnête homme qui voulut bien m'épargner la confusion que je meritois, & qui soutint si bien l'honneur de la Raison sans me tourner en ridicule. Je le veux avoir pour ami.

Je veux mériter ses bonnes grâces ; & si je n'en puis venir à bout , je veux du moins qu'il sçache que je ne suis plus ce que j'étois.

THEODORE. Bien donc , Ariste , il le sçaura. Et si vous voulez être du nombre des Meditatifs , je vous promets qu'il sera aussi du nombre de vos bons amis. Meditez , & tout ira bien. Vous le gagnerez bien-tôt , lorsqu'il vous verra de l'ardeur pour la vérité , de la soumission pour la foi , & un profond respect pour notre Maître commun.



V. ENTRETIEN.

De l'usage des sens dans les sciences. Il y a dans nos sentimens idée claire , & sentimens confus. L'idée n'appartient point au sentiment. C'est l'idée qui éclaire l'esprit , & le sentiment qui l'applique & le rend attentif : car c'est par le sentiment que l'idée intelligible devient sensible.

ARISTE. J'ai bien fait du chemin, Theodore, depuis que vous m'avez quitté. J'ai bien découvert du pays. J'ai parcouru en général tous les objets de mes sens , conduit , ce me semble , uniquement par la Raison. Je ne fus jamais plus surpris , quoique déjà un peu accoutumé à ces nouvelles découvertes. Bon Dieu ! que j'ai reconnu de pauvreté dans ce qui me paroissoit il y a deux jours d'une magnificence achevée : mais que de sagesse , que de grandeur , que de merveilles dans tout ce que le monde méprise ! L'homme

qui ne voit que par les yeux, est assurément un étranger au milieu de son pays. Il admire tout, & ne connoît rien : trop heureux si ce qui le frappe ne lui donne point la mort. Perpetuelles illusions de la part des objets sensibles. Tout nous trompe, tout nous empoisonne, tout ne parle à l'ame que pour le corps. La Raison seule ne déguise rien. Que je suis content d'elle, & que je le suis de vous, de m'avoir appris à la consulter, de m'avoir élevé au dessus de mes sens & de moi-même pour contempler sa lumière ! J'ai reconnu très-clairement, ce me semble, la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Oüi, Theodore, que j'aie le plaisir de vous le dire : l'esprit de l'homme n'est que ténèbres ; ses propres modalitez ne l'éclairent point ; sa substance, toute spirituelle qu'elle est, n'a rien d'intelligible ; ses sens, son imagination, ses passions le séduisent à tous momens. C'est aujourd'hui que je croi pouvoir vous assurer que j'en suis pleinement convaincu. Je vous parle avec la confiance que me donne la vue de la vérité. Eprenez moi, & voyez s'il n'y a point dans mon fait un peu trop de témérité.

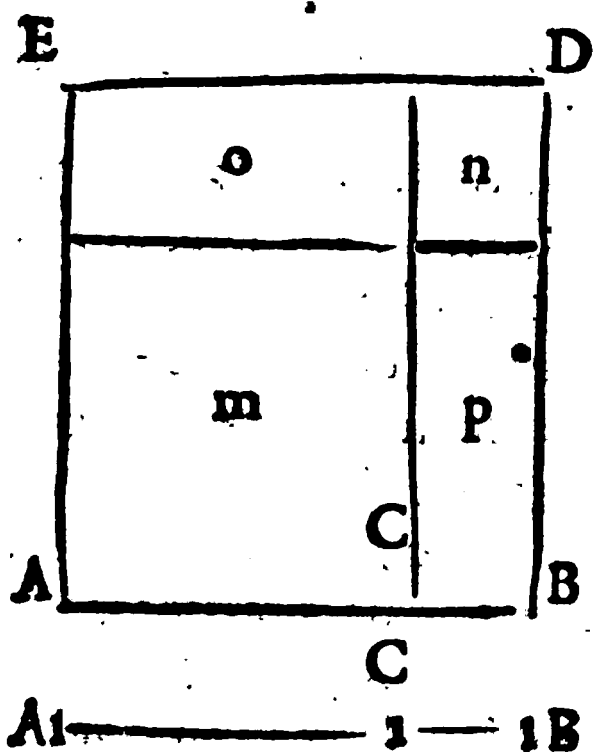
I. THEODORE. Je croi, Ariste, ce que vous me dites. Car je suis persuadé qu'une heure de méditation sérieuse peut mener bien loin un esprit tel que le vôtre. Néanmoins, pour m'assurer davantage du progrès que vous avez fait, répondez-moi. Vous voyez cette ligne A. B. Qu'elle soit divisée en deux parties au point C, ou ailleurs. Je vous prouve que le carré de la toute est égal aux carrés de chaque partie, & à deux parallelogrammes faits sur ces deux parties.

A R I S T E. Que prétendez-vous par là? Qui ne sçait que c'est la même chose de multiplier par lui-même un tout, ou toutes les parties qui font ce tout?

T H E O D O R E. Vous le sçavez. Mais supposons que vous ne le sçachiez pas. Je prétens le démontrer à vos yeux, & vous prouver par là que vos sens vous découvrent clairement la vérité.

A R I S T E. Voyons.

T H E O D O R E. Voyez fixement: c'est tout ce que je vous demande. Sans que vous rentriez en vous-même pour consulter la Raison, vous allez décou-



voir une vérité évidente. ABDE est le quarré de AB. Or ce quarré est égal à tout ce qu'il renferme. Il est égal à lui-même. Donc il est égal aux deux quarrés de chaque partie m & n , & aux deux parallelogrammes o & p faits sur ces parties AC, & CB.

ARISTE. Cela saute aux yeux.

THEODORE. Fort bien. Mais de plus cela est évident. Donc il y a des vérités évidentes qui sautent aux yeux. Ainsi nos sens nous apprennent évidemment des vérités.

A R I S T E. Voilà une belle vérité & bien difficile à découvrir ! N'avez-vous que cela à dire pour défendre l'honneur des sens ?

T H E O D O R E. Vous ne répondez pas, Ariste. Ce n'est pas la Raison qui vous inspire cette défaite. Car je vous prie, n'est-ce pas une vérité évidente que vos sens viennent de vous apprendre ?

A R I S T E. Rien n'est plus facile.

T H E O P O R E. C'est que nos sens sont d'excellens maîtres. Il ont des manieres aisées de nous apprendre la vérité. Mais la Raison avec ses idées claires nous laisse dans les ténèbres. Voilà, Ariste, ce qu'on vous répondra. Prouvez à un ignorant, vous dira-t-on, que le quarré, par exemple, de 10. est égal aux deux quarrés de 4. & de 6. & à deux fois le produit de 4. par 6. Ces idées-là de nombres sont claires ; & cette vérité à prouver est la même en nombres intelligibles, que s'il étoit question d'une ligne exposée à vos yeux, qui auroit dix pouces, par exemple, & divisée entre 4. & 6. Et cependant vous verrez qu'il y aura quelque difficulté à la faire comprendre : parce que ce principe, que c'est la même chose de multiplier

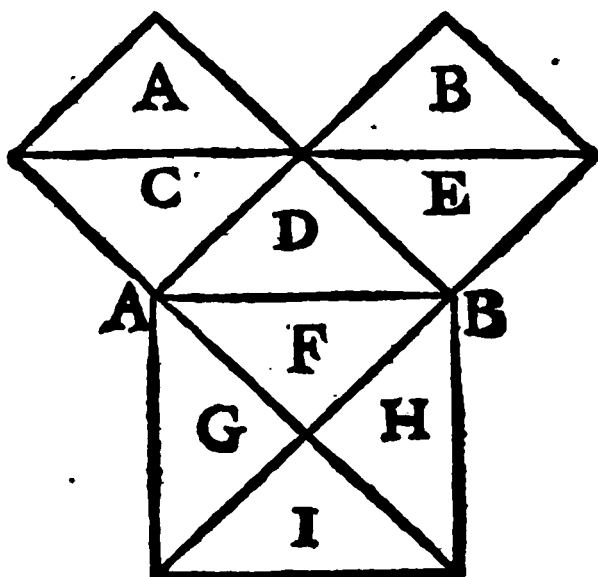
multiplier un nombre par lui-même , ou d'en multiplier toutes les parties séparément par elles-mêmes , n'est pas si évident , qu'un quarré est égal à toutes les figures qu'il contient. Et c'est ce que vos yeux vous apprennent , comme vous venez de le voir.

II. Mais si vous trouvez que le Theorème que vos yeux vous ont appris est trop facile , en voici un autre plus difficile. Je vous prouve. que le quarré de la diagonale d'un quarré est double de celui des côtez. Ouvrez les yeux : c'est tout ce je vous demande.

Regardez la figure que je trace sur ce papier. Vos yeux , Aristote , ne vous disent-ils pas , que tous ces triangles *a. b. c. d. e. f. g. h. i.* que je suppose , & que vous voiez avoir chacun un angle droit & deux lignes égales , sont égaux entr'eux ? Or vous voiez que le quarré fait sur la diagonale *AB* , a quatre de ces angles , & que chacun des quarrés faits sur les côtez en ont deux. Donc le grand quarré est double des autres.

ARISTOTE. Oûi , Theodore. Mais vous raisonnez.

THEODORE. Je raisonne ! Je re,
Tome I. O



garde : & je voi ce que je vous dis. Je raisonne , si vous voulez , mais c'est sur le témoignage fidele de mes sens. Ouvrez seulement les yeux , & regardez ce que je vous montre. Ce triangle *d* est égal à *e* , & *e* égal à *b* ; & de l'autre part *d* est égal à *f* , & *f* égal à *g*. Donc le petit quarré est égal à la moitié du grand. C'est la même chose de l'autre côté. Cela saute aux yeux comme vous dites. Il suffit pour découvrit cette vérité , de regarder fixement cette figure , en comparant par le mouvement des yeux les parties qui la composent. Donc nos sens peuvent nous apprendre la vérité.

A R I S T E. Je vous nie cette consequence , Theodore. Ce ne sont point

nos sens, mais la Raison jointe à nos sens qui nous éclaire, & qui nous découvre la vérité. N'appercevez-vous pas que dans la vûë sensible que nous avons de cette figure, il se trouve en même tems que l'idée claire de l'étendue est jointe au sentiment confus de couleur qui nous touche. Or c'est de l'idée claire de l'étendue, & non du blanc & du noir qui la rendent sensible, que nous découvrons les rapports, en quoi consiste la vérité : de l'idée claire, dis-je, de l'étendue que renferme la Raison, & non du blanc & du noir, qui ne sont que des sentimens ou des modalitez confuses de nos sens, dont il n'est pas possible de découvrir les rapports. Il y a toujours idée claire & sentiment confus dans la vûë que nous avons des objets sensibles : l'idée qui représente leur essence, & le sentiment qui nous avertit de leur existence : l'idée qui nous fait connoître leur nature, leurs proprietez, les rapports qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir entr'eux, en un mot la vérité & le sentiment qui nous fait sentir leur difference, & le rapport qu'ils ont à la commodité & à la conservation de la vie.

III. THEODORE. Je reconnois à cette réponse, que vous avez bien couru du pais depuis hier. Je suis content de vous, Ariste. Mais, je vous prie, cette couleur que voici sur ce papier, n'est-elle pas étendueë elle-même? Certainement je la voi telle. Or si cela est, je pourrai clairement découvrir les rapports de ces parties, sans penser à cette étendueë que renferme la Raison. L'étendueë de la couleur me suffira pour apprendre la Physique & la Geometrie.

ARISTE. Je vous nie, Theodore, que la couleur soit étendueë. Nous la voïons étendueë, mais nos yeux nous trompent. Car l'esprit ne comprendra jamais que l'étendueë appartienne à la couleur. Nous voïons comme étendueë cette blancheur, mais c'est que nous la rapportons à de l'étendueë, à cause que c'est par ce sentiment de l'ame que nous voïons ce papier, ou plutôt c'est que l'étendueë intelligible touche l'ame, & la modifie de telle façon, & par là cette étendueë intelligible lui devient sensible. Quoi, Theodore! direz-vous que la douleur est étendueë, à cause que lorsqu'on a la goutte ou quelque rhumatisme, on la sent comme étendueë? Dis,

rez-vous que le son est étendu, à cause qu'on l'entend remplir tout l'air ? Direz-vous que la lumière est répandue dans ces grands espaces, à cause que nous les voyons tout lumineux ? Puisque ce ne sont là que des modalitez ou des sentimens de l'ame, & que l'ame ne tire point de son fonds l'idée qu'elle a de l'étendue, toutes ces qualitez se rapportent à l'étendue, & la font sentir à l'ame, mais elles ne sont nullement étendues.

IV. THEODORE. Je vous avoüe, Ariste, que la couleur, aussi-bien que la douleur, n'est point étendue localement. Car puisque l'experience apprend qu'on sent la douleur dans un bras qu'on n'a plus, & que la nuit en dormant nous voyons des couleurs comme répandues sur des objets imaginaires, il est évident que ce ne sont là que des sentimens ou des modalitez de l'ame, qui certainement ne remplit pas tous les lieux qu'elle voit, puisqu'elle n'en remplit aucun, & que les modalitez d'une substance ne peuvent être où cette substance n'est pas. Cela est incontestable. La douleur ne peut être localement étendue dans mon bras, ni

les couleurs sur les surfaces des corps. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles soient, pour ainsi dire, sensiblement étendues, de mêmes que l'idée des corps, l'étendue intelligible l'est intelligiblement ? Pourquoi ne voulez-vous pas que la lumière que je vois en me pressant le coin de l'œil ou autrement, porte avec elle l'espace sensible qu'elle occupe ? Pourquoi voulez-vous qu'elle se rapporte à l'étendue intelligible ? En un mot, pourquoi voulez-vous que ce soit l'idée ou l'archetype des corps qui touche l'ame, lorsqu'elle voit ou qu'elle sent les qualitez sensibles comme répandues dans les corps.

ARISTE. C'est qu'il n'y a que l'archetype des corps qui puisse me représenter leur nature, que la Raison universelle qui puisse m'éclairer par la manifestation de ses idées. La substance de l'ame n'a rien de commun avec la matière. L'esprit ne renferme point les perfections de tous les êtres qu'il peut connoître. Mais il n'y a rien qui ne participe à l'Etre divin. Ainsi Dieu voit en lui-même toutes choses. Mais l'ame ne peut les voir en elle. Elle ne peut les découvrir que dans la Raison divine &c

universelle. Donc l'étendue que je vois ou que je sens , ne m'appartient pas. Autrement je pourrois en me contemplant connoître les ouvrages de Dieu. Je pourrois , en considerant attentivement mes propres modalitez, apprendre la Physique & plusieurs autres sciences qui ne consistent que dans la connoissance des rapports de l'étendue , comme vous le sçavez bien. En un mot je serois ma lumiere à moi-même : ce que je ne puis penser sans quelque espece d'horreur. Mais je vous prie , Theodore, d'éclaircir la difficulté que vous me faites.

V. THEODORE. Il est impossible de l'éclaircir directement. Il faudroit pour cela que l'idée ou l'archetype de l'ame nous fût découvert. Nous verrions alors clairement , que la couleur, la douleur, la faveur, & les autres sentimens de l'ame , n'ont rien de commun avec l'étendue que nous sentons jointe avec eux. Nous verrions intuitivement , qu'il y a autant de difference entre l'étendue que nous voyons , & la couleur qui nous la rend visible , qu'entre les nombres , par exemple l'infini, ou telle autre idée intelligible qu'il vous

plaira, & la perception que nous en avons; & nous verriens en même tems, que nos idées sont bien différentes de nos perceptions ou de nos sentimens : vérité que nous ne pouvons découvrir que par de sérieuses réflexions, que par de longs & de difficiles raisonnemens.

Mais pour vous prouver indirectement que nos sentimens ou nos modalités ne renferment point l'idée de l'étendue, à laquelle ils se rapportent nécessairement, à cause que c'est cette idée qui les produit dans nôtre ame, & que la nature de l'ame est d'appercevoir ce qui la touche : supposons que vous regardiez la couleur de vôtre main, & que vous y sentiez en même tems quelque douleur, vous verriez comme étendue la couleur de cette main, & vous en sentiriez en même tems la douleur comme étendue. N'en demeurez-vous pas d'accord ?

A R I S T E. Oüi, Theodore. Et mêmes si je la touchois, je la sentirois encore comme étendue : & si je la trempe dans de l'eau chaude ou froide, je sentirois la chaleur & la froideur comme étendues.

T H E O D O R E. Prenez donc garde.
La

La douleur n'est pas la couleur, la couleur n'est pas la chaleur, ni la chaleur la froideur. Or l'étendue de la couleur ou jointe à la couleur, que vous voyez en regardant votre main, est la même que celle de la douleur, que celle de la chaleur, que celle de la froideur, que vous pouvez y sentir. Donc cette étendue n'est ni à la couleur, ni à la douleur, ni à aucun autre de vos sentimens. Car vous sentiriez autant de mains différentes que vous avez de divers sentimens, si nos sentimens étoient étendus par eux-mêmes, comme ils nous paroissent; ou si l'étendue colorée que nous voyons n'étoit qu'un sentiment de l'ame, tel qu'est la couleur, ou la douleur, ou la saveur, ainsi que se l'imaginent ceux d'entre les Cartesiens qui savent bien qu'on ne voit pas les objets en eux-mêmes. C'est donc, Ariste, une seule & unique idée de main qui nous affecte diversement, qui agit dans notre ame, & qui la modifie par la couleur, la chaleur, la douleur, &c. car ce ne sont point les corps que nous regardons qui nous affectent de nos divers sentimens, puisque nous voyons souvent des corps qui ne sont

point. Et il est mêmes évident que les corps ne peuvent agir sur l'esprit, le modifier, l'éclairer, le rendre heureux & malheureux par des sentimens agréables & désagréables. Ce n'est point l'ame non plus qui agit sur elle-même, & qui se modifie par la douleur, la couleur, &c. Cela n'a pas besoin de preuves après tout ce que nous avons dit. C'est donc l'idée ou l'archetype des corps qui nous affecte diversement. Je veux dire, que c'est la substance intelligible de la Raison qui agit dans notre esprit par son efficace toute-puissante, & qui le touche & le modifie de couleur, de faveur, de douleur, parce qu'il y a en elle qui représente les corps.

Il ne faut donc pas être surpris, mon cher Ariste, que vous puissiez apprendre quelques vérités évidentes par le témoignage de vos sens. Car quoique la substance de l'ame ne soit pas intelligible à l'ame même, & que ses modalités ne puissent l'éclairer; ces mêmes modalités étant jointes à l'étendue intelligible qui est l'archetype des corps, & rendant sensible cette étendue, elles peuvent nous en montrer

les rapports , en quoi consistent les vérités de la Geometrie & de la Physique. Mais il est toujours vrai de dire que l'ame n'est point à elle-même sa propre lumiere ; que ses modalitez ne sont que ténébres , & qu'elle ne découvre les vérités exactes que dans les idées que renferme la Raison.

V I. A R I S T E. Je comprends , ce me semble , ce que vous me dites. Mais comme cela est abstrait , je le méditerai à loisir. Ce n'est point la douleur ou la couleur par elle-même qui m'apprend les rapports que les corps ont entr'eux. Je ne puis découvrir ces rapports que dans l'idée de l'étendue qui les représente ; & cette idée quoique jointe à la couleur ou à la douleur,* sentimens qui la rendent sensible , n'en est point une modalité. Cette idée ne devient sensible ou ne se fait sentir , que parce que la substance intelligible de la Raison agit dans l'ame , & lui imprime une telle modalité ou un tel sentiment , & par là elle lui révele , pour ainsi dire , mais d'une maniere confuse , que tel corps existe. Car lorsque les idées des corps deviennent sensibles , elles nous font juger qu'il y a des corps qui agissent en

** Je nomme dans cet ouvrage sentimens , ce que je me souviens d'avoir nommé sensations dans les autres.*

nous : au lieu que lorsque ces idées ne sont qu'intelligibles, nous croïons naturellement qu'il n'y a rien hors de nous qui agisse sur nous. Dont la raison est, ce me semble, qu'il dépend de nous de penser à l'étendue, & qu'il ne dépend pas de nous de la sentir. Car sentant l'étendue malgré nous, il faut bien qu'il y ait quelque autre chose que nous qui nous en imprime le sentiment. Or nous croïons que cette autre chose n'est que ce que nous sentons actuellement. D'où nous jugeons que ce sont les corps qui nous environnent qui causent en nous le sentiment que nous en avons ; en quoi nous nous trompons toujours : & nous ne doutons point que ces corps n'existent ; en quoi nous nous trompons souvent. Mais comme nous pensons aux corps, & que nous les imaginons lorsque nous le voulons, nous jugeons que ce sont nos volontez qui sont la cause véritable des idées que nous en avons alors, ou des images que nous nous en formons : Et le sentiment intérieur que nous avons de l'effort actuel de nôtre attention, nous confirme dans cette fausse pensée. Quoi que Dieu seul puisse agir en nous &

nous éclairer , comme son opération n'est point sensible , nous attribuons aux objets ce qu'il fait en nous sans nous , & nous attribuons à notre puissance ce qu'il fait en nous dépendamment de nos volontez. Que pensez-vous , Theodore , de cette réflexion ?

VII. THEODORE. Elle est fort judicieuse , Ariste , & part d'un Méditatif. Vous pourriez encore y ajouter, que lorsque l'idée du corps touche l'ame d'un sentiment fort intéressant, tel qu'est la douleur , cette idée nous fait juger , non seulement que ce corps existe , mais de plus qu'il nous appartient ; comme il arrive à ceux mêmes à qui on a coupé le bras. Mais revenons à la démonstration sensible que je vous ai donnée de l'égalité qu'il y a entre le carré de la diagonale d'un carré , & les deux carrés des côtés. Et prenons garde que cette démonstration ne tire son évidence & sa généralité que de l'idée claire & générale de l'étendue , de la droiture & de l'égalité des lignes, des angles , des triangles , & nullement du blanc & du noir qui rendent sensibles & particulieres toutes ces choses, sans les rendre par elles-mêmes plus in-

telligibles ou plus claires. Prenez garde qu'il est évident par ma démonstration, que généralement tout quarré fait sur la diagonale d'un quarré est égal aux quarrés des deux côtez : mais qu'il n'est nullement certain, que ce quarré particulier que vous voïez de vos yeux soit égal aux deux autres. Car vous n'êtes pas mêmes certain, que ce que vous voïez soit quarré, que telle ligne, tel angle soit droit. Les rapports que vôtre esprit conçoit entre les grandeurs ne sont pas les mêmes que ceux de ces figures. Prenez garde enfin que bien que nos sens ne nous éclairent point l'esprit par eux-mêmes, comme ils nous rendent sensibles les idées que nous avons des corps, ils réveillent nôtre attention, & par là ils nous conduisent indirectement à l'intelligence de la vérité. De sorte que nous devons faire usage de nos sens dans l'étude de toutes les sciences qui ont pour objet les rapports de l'étendue; & ne point craindre qu'ils nous engagent dans l'erreur, pourvû que nous observions exactement ce précepte, de ne juger des choses que sur les idées qui les représentent, & nullement sur les sentimens

que nous en avons : précepte de la dernière importance , & que nous ne devons jamais oublier.

VIII. A R I S T E. Tout cela est exactement vrai , Theodore , & c'est ainsi que je l'ai compris depuis que j'y ai sérieusement pensé. Rien n'est plus certain que nos modalités * ne sont que ténèbres, qu'elles n'éclairent point l'esprit par elles-mêmes , qu'on ne connoît point clairement tout ce qu'on sent le plus vivement. Ce carré que voici n'est point tel que je le voi. Il n'est point de la grandeur que je le voi. Vous le voyez certainement plus grand ou plus petit que je ne le voi. La couleur dont je le voi ne lui appartient point. Peut-être le voyez-vous d'une autre couleur que moi. Ce n'est point proprement ce carré que je voi. Je juge qu'il est tracé sur ce papier ; & il n'est pas impossible qu'il n'y ait ici ni carré ni papier , aussi-bien qu'il est certain qu'il n'y a point ici de couleur. Mais quoique mes yeux me fassent maintenant tant de rapports faux ou douteux touchant ces figures tracées sur ce papier , cela n'est rien en comparaison des illusions de mes autres sens. Le témoignage de m

* Voyez le 1. Livre de la Rech. de la Vérité, & la Réponse au Livre des vrayes & des fausses idées.

yeux approche souvent de la vérité. Ce sens peut aider l'esprit à la découvrir. Il ne déguise pas entièrement son objet. En me rendant attentif, il me conduit à l'intelligence. Mais les autres sens sont si faux, qu'on est toujours dans l'illusion, lorsqu'on s'y laisse conduire. Ce n'est pas néanmoins que nos yeux nous soient donnez pour découvrir les vérités exactes de la Geometrie & de la Physique. Ils ne nous sont donnez que pour éclairer tous les mouvemens de nôtre corps par rapport à ceux qui nous environnent ; que pour la commodité de la conservation de la vie : & il est nécessaire pour la conserver que nous aïons des objets sensibles quelque espèce de connoissance qui approche un peu de la vérité. C'est pour cela que nous avons, par exemple, tel sentiment de grandeur de tel corps à telle distance. Car si tel corps étoit trop loin de nous pour nous pouvoir nuire, ou si étant proche il étoit trop petit, nous ne manquerions pas de le perdre de vûë. Il seroit anéanti à nos yeux, quoiqu'il subsistât toujours devant nôtre esprit, & qu'à son égard la division ne puisse jamais l'anéantir : parce qu'effectivement

le rapport d'un grand corps, mais fort éloigné, ou d'un fort proche, mais trop petit pour nous nuire; le rapport, dis-je, de ces corps au nôtre est nul, ou ne doit pas être apperçû par des sens qui ne parlent & ne doivent parler que pour la conservation de la vie. Tout cela me paroît évident, & conforme à ce qui m'est passé par l'esprit dans le tems de la méditation.

THEODORE. Je voi bien, Ariste, que vous avez été fort loin dans le pais de la vérité; & que par le commerce que vous avez eu avec la Raison, vous avez acquis des richesses bien plus précieuses & bien plus rares que celles qu'on nous apporte du nouveau monde. Vous avez rencontré la source. Vous y avez puisé. Et vous voilà riche pour jamais, pourvû que vous ne la quittiez point. Vous n'avez plus besoin ni de moi, ni de personne, aïant trouvé le Maître fidele qui éclaire & qui enrichit tous ceux qui s'attachent à lui.

ARISTE. Quoi, Theodore! est-ce que vous voulez déjà rompre nos entretiens? Je sçai bien que c'est avec la Raison qu'il faut philosopher. Mais je ne sçai point la maniere dont il le faut

faire. La Raison me l'apprendra elle-même. Cela n'est pas impossible. Mais je n'ai pas lieu de l'espérer, si je n'ai un moniteur fidele & vigilant qui me conduise & qui m'anime. Adieu à la Philosophie, si vous me quittez ; car seul je craindrois de m'égarer. Je prendrois bien-tôt les réponses que je me ferois à moi-même pour celles de nôtre Maître commun.

IX. THEODORE. Que je n'ai garde, mon cher Ariste, de vous quitter. Car maintenant que vous méditez tout ce qu'on vous dit, j'espère que vous empêcherez en moi le malheur que vous craignez qui ne vous arrive. Nous avons tous besoin les uns des autres, quoique nous ne recevions rien de personne. Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de la Raison. Oüi, c'est d'elle seule que nous recevons la lumiere. Mais elle se sert de ceux à qui elle se communique, pour rappeler à elle ses enfans égarés, & les conduire par leurs sens à l'intelligence. Ne sçavez-vous pas, Ariste, que la Raison elle-même s'est incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux & les oreilles

de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs sens ? Les hommes ont vû de leurs yeux la Sagesse éternelle , le Dieu invisible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains , comme dit * le bien-aimé Disciple , le Verbe qui donne la vie. La vérité intérieure a paru hors de nous , grossiers & stupides que nous sommes , afin de nous apprendre d'une manière sensible & palpable les commandemens éternels de la Loi divine : commandemens qu'elle nous fait sans cesse intérieurement , & que nous n'entendons point , répandus au dehors comme nous le sommes. Ne sçavez-vous pas que les grandes vérités que la Foi nous enseigne , sont en dépôt dans l'Eglise , & que nous ne pouvons les apprendre que par une autorité visible émanée de la Sagesse incarnée ? C'est toujours la Vérité intérieure qui nous instruit , il est vrai : Mais elle se sert de tous les moyens possibles pour nous rappeler à elle , & nous remplir d'intelligence. Ainsi ne craignez point que je vous quitte : Car j'espère qu'elle se servira de vous pour empêcher que je ne l'abandonne , & que je ne prenne mes imaginations &

mes rêveries pour ses oracles divins.

ARISTE. Vous me faites bien de l'honneur. Mais je voi bien qu'il faut l'accepter, puisqu'il réjaillit sur la Raison nôtre commun Maître.

THEODORE. Je vous fais l'honneur de vous croire raisonnable. Cet honneur est grand. Car tout homme par la Raison, lorsqu'il la consulte & qu'il la suit, devient supérieur à toutes les créatures. Il juge par elle, & condamne souverainement; ou plutôt c'est elle qui décide & qui condamne par lui. Mais ne croiez pas que je me soumette à vous. Ne croiez pas non plus que je m'éleve au dessus de vous. Je ne me soumetts qu'à la Raison, qui peut me parler par vous, comme elle peut vous parler par mon entremise; & je ne m'éleve qu'au dessus des brutes, qu'au dessus de ceux qui renoncent à la plus essentielle de leurs qualitez. Cependant, mon cher Ariste, quoique nous soions raisonnables l'un & l'autre, n'oublions

de su-
ivons
ire le
, sans
ache;

pour ainsi dire, nôtre consentement. Car si nous faisons toujours cet honneur à la Raison, de la laisser prononcer en nous ses arrêts, elle nous rendroit infailibles. Mais au lieu d'attendre ses réponses, & de suivre pas à pas la lumiere, nous la devançons & nous nous égarons. L'impatience nous prend d'être obligez à demeurer attentifs & immobiles, aiant autant de mouvement que nous en avons. Nôtre indigence nous presse, & l'ardeur que nous avons pour les vrais biens nous précipite souvent dans les derniers malheurs. C'est qu'il nous est libre de suivre la lumiere de la Raison, ou de marcher dans les ténébres à la lueur fausse & trompeuse de nos modalitez. Rien n'est plus agréable que de suivre aveuglément les impressions de l'instinct. Mais rien n'est plus difficile que de se tenir ferme à ces idées sublimes & délicates de la vérité, malgré le poids du corps qui nous appesantit l'esprit. Cependant tâchons de nous soutenir l'un l'autre, mon cher Ariste, sans nous fier trop l'un à l'autre. Peut-être que le pied ne nous manquera pas à tous deux en même tems, pourvu que nous marchions

fort doucement, & que nous soïons attentifs autant que cela se peut à ne point nous appuyer sur un méchant fonds.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Que craignez-vous? La Raison est un fonds excellent. Il n'y a rien de mouvant dans les idées claires. Elles ne cèdent point au tems. Elles ne s'accommodent point à des intérêts particuliers. Elles ne changent point de langage comme nos modalitez, qui disent le pour & le contre, selon que le corps les y sollicite. Je suis pleinement convaincu qu'il ne faut suivre que les idées qui répandent la lumiere, & que tous nos sentimens & nos autres modalitez ne peuvent jamais nous conduire à la vérité. Passons, je vous prie, à quelque autre matiere, puisque je suis d'accord avec vous sur tout ceci.

X. THEODORE. N'allons point si vite, mon cher. Je crains que vous ne m'accordiez plus que je ne vous demande, ou que vous ne compreniez pas encore assez distinctement ce que je vous dis. Nos sens nous trompent, il est vrai; mais c'est principalement à cause que nous rapportons aux ob-

jets sensibles les sentimens que nous en avons. Or il y a en nous plusieurs sentimens que nous n'y rapportons point. Tel est le sentiment de la joie , de la tristesse , de la haine , en un mot tous les sentimens qui accompagnent les mouvemens de l'ame. La couleur n'est point dans l'objet, la douleur n'est point dans mon corps, la chaleur n'est ni dans le feu , ni dans mon corps où ces sentimens se rapportent. Nos sens extérieurs sont de faux témoins. D'accord. Mais les sentimens qui accompagnent l'amour & la haine , la joie & la tristesse , ne se rapportent point aux objets de ces passions. On les sent dans l'ame , & ils y sont. Voilà donc de bons témoins , car ils disent vrai.

ARISTE. Oüi, Theodore , ils disent vrai , & les autres sentimens aussi. Car quand je sens de la douleur , il est vrai que je la sens ; il est vrai mêmes en un sens que je la souffre par l'action de l'objet même qui me touche. Voilà de grandes vérités ! Quoi donc , est-ce que les sentimens de l'amour , de la haine & des autres passions ne se rapportent point aux objets qui en sont l'occasion ? Est-ce qu'elles ne répandent

pas leur malignité sur eux , & ne nous les représentent pas tout autres qu'ils ne sont en effet ? Pour moi , quand j'ai de l'aversion contre quelqu'un , je me sens disposé à interpreter malignement tout ce qu'il fait. Ses actions innocentes me paroissent criminelles. Je veux avoir de bonnes raisons de le haïr & de le mépriser. Car toutes mes passions se veulent justifier aux dépens de qui il appartiendra. Si mes yeux répandent les couleurs sur la surface des corps , mon cœur répand aussi , autant que cela se peut , les dispositions intérieures , ou certaines fausses couleurs sur les objets de ses passions. Je ne sçai point , Theodore , si les passions font en vous l'effet qu'elles font en moi ; mais je puis vous assurer que je crains encore plus de les écouter & de les suivre , que de me rendre aux illusions souvent innocentes & officieuses de mes sens.

XI. THEODORE. Je ne vous dis pas , Ariste , qu'il faille se rendre aux inspirations secretes de ses passions : & je suis bien-aïse de voir que vous vous appercevez de leur pouvoir & de leur malignité. Mais demeurez d'accord qu'elles nous apprennent certaines
nes

nes véritez. Car enfin c'est une vérité , que j'ai maintenant beaucoup de joie de vous entendre. Il est tres-vrai que le plaisir que je sens actuellement est plus grand que celui que j'avois dans nos entretiens précédens. Je connois donc la différence de ces deux plaisirs. Et je ne la connois point ailleurs que par le sentiment que j'en ai , que dans les modalités dont mon ame est touchée : modalités qui ne sont donc point si ténébreuses , qu'elles ne m'apprennent une vérité constante.

A R I S T E. Dites , Theodore , que vous sentez cette différence de vos modalités & de vos plaisirs. Mais ne dites pas , s'il vous plaît , que vous la connoissez. Dieu la connoît , & ne la sent pas. Mais pour vous , vous la sentez sans la connoître. Si vous aviez une idée claire de votre ame , si vous en voyiez l'archetype , alors vous connoîtriez ce que vous ne faites que sentir : alors vous pourriez connoître exactement la différence des divers sentimens de joie que votre bonté pour moi excite dans votre cœur. Mais assurément vous ne la connoissez pas. Comparez , Theodore , le sentiment de joie dont

vous êtes touché maintenant ; avec celui de l'autre jour ; & dites-m'en précisément le rapport : & alors je croirai que vos modalitez vous sont connues. Car on ne connoit les choses que lorsqu'on sçait le rapport qu'elles ont entr'elles. Vous sçavez qu'un plaisir est plus grand qu'un autre. Mais de combien l'est-il ? On sçait que le quarré inscrit dans le cercle est plus petit que le cercle. Mais on ne sçait point pour cela la quadrature du cercle , parce qu'on ne connoît pas le rapport du cercle au quarré. On peut en approcher à l'infini , & voir évidemment que la difference du cercle à telle autre figure sera plus petite que telle grandeur donnée. Mais remarquez que c'est parce qu'on a une idée claire de l'étendue. Car la difficulté qu'il y a de découvrir le rapport du cercle au quarré , ne vient que de la petitesse de nôtre esprit ; au lieu que c'est l'obscurité de nos sentimens , & les ténèbres de nos modalitez , qui rendent impossible la découverte de leurs rapports. Fussions-nous d'aussi grands génies que les intelligences les plus sublimes , il me paroît évident que nous ne pourrons jamais découvrir les rapports

de nos modalitez, si Dieu ne nous en manifeste l'archetypè sur lequel il nous a formez. Car vous m'avez convaincu qu'on ne peut connoître les êtres & leurs proprietez, que par les idées éternelles, immuables & nécessaires qui les représentent.

XII. THEODORE. Cela est fort bien, Ariste. Nos sens & nos passions ne peuvent nous éclairer. Mais que direz vous de nôtre imagination ? Elle forme des images si claires & si distinctes des figures de la Geometrie, que vous ne pouvez nier que c'est par leur moïen que nous apprenons cette science.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, que j'aïe déjà oublié ce que vous venez de me dire, ou que je ne l'aïe pas compris ? L'évidence qui accompagne les raisonnemens des Geometres, la clarté des lignes & des figures que forme l'imagination, vient uniquement de nos idées, & nullement de nos modalitez, nullement des traces confuses que laisse après lui le cours des esprits animaux. Quand j'imagine une figure, quand je bâtis dans mon esprit un édifice, je travaille sur un fonds qui ne m'appartient

point. Car c'est de l'idée claire de l'étendue, c'est de l'archetype des corps que je tire tous les matériaux intelligibles qui me représentent mon dessein, tout l'espace que me donne mon terrain. C'est de cette idée, que me fournit la Raison, que je forme dans mon esprit le corps de mon ouvrage : & c'est sur les idées de l'égalité & des proportions que je le travaille & que je le règle ; rapportant tout à l'unité arbitraire, qui doit être la commune mesure de toutes les parties qui le composent, ou du moins de toutes les parties qui peuvent être envisagées du même point, & dans le même tems. C'est assurément sur des idées intelligibles que nous réglons ce cours des esprits qui trace ces images ou ces figures de notre imagination. Et tout ce qu'elles ont de lumière & d'évidence ces figures, cela ne procède nullement du sentiment confus qui nous appartient, mais de la réalité intelligible qui appartient à la Raison. Cela ne vient point de la modalité qui nous est propre & particulière ; c'est un éclat de la substance lumineuse de notre Maître commun.

Je ne puis, Theodore, imaginer un

quarré, par exemple, que je ne le conçoive en même tems. Et il me paroît évident que l'image de ce quarré que je me forme n'est exacte & régulière, qu'autant qu'elle répond juste à l'idée intelligible que j'ai du quarré, c'est-à-dire, d'un espace terminé par quatre lignes exactement droites, entièrement égales, & qui étant jointes par toutes leurs extrémités, fassent leurs angles parfaitement droits. Or c'est d'un tel quarré dont je suis sûr que le quarré fait sur la diagonale est double de celui qui est fait sur un de ses côtes. C'est d'un tel quarré dont je suis sûr qu'il n'y a point de commune mesure entre la diagonale & les côtes. En un mot, c'est d'un tel quarré dont on peut découvrir les propriétés, & les démontrer aux autres. Mais on ne peut rien connoître dans cette image confuse & irrégulière que trace dans le cerveau le cours des esprits. Il faut dire la même chose de toutes les autres figures. Ainsi les Geometres ne tirent point leurs connoissances des images confuses de leur imagination, mais uniquement des idées claires de la Raison. Ces images grossières peuvent bien soutenir leur

attention , en donnant , pour ainsi dire , du corps à leurs idées : mais ce sont ces idées , où ils trouvent prise , qui les éclairent , & qui les convainquent de la vérité de leur science .

XIII. Voulez-vous , Théodore , que je m'arrête encore à vous représenter les illusions & les phantômes d'une imagination révoltée contre la Raison , soutenue & animée par les passions : ces phantômes caressans qui nous séduisent , ces phantômes terribles qui nous font peur , ces monstres de toutes manieres qui naissent de nôtre trouble , qui croissent & se multiplient en un moment ? Pures chimeres dans le fonds : mais chimeres dont nôtre esprit se repaît & s'occupe avec le dernier empressement . Car nôtre imagination trouve bien plus de réalité dans les spectres à qui elle donne la naissance , que dans les idées nécessaires & immuables de la Vérité éternelle . C'est qu'ils la frappent ces spectres dangereux , & que ces idées ne la touchent pas . De quel usage peut être une faculté si déreglée , une folle qui se plaît à faire la folle , une volage qu'on a tant de peine à fixer , une insolente qui ne craint point de nous inter-

rompre dans nos plus sérieux commerces avec la Raison ? Je vous avoué néanmoins que nôtre imagination peut nous rendre l'esprit attentif. Car elle a tant de charmes & d'empire sur lui , qu'elle le fait penser volontiers à ce qui la touche. Mais outre qu'elle ne peut avoir de rapport qu'aux idées qui représentent les corps , elle est si sujette à l'illusion & si emportée , que si on ne la gourmande sans cesse , si on ne règle ses mouvemens & ses faillies , elle vous transporte en un instant dans le païs des chimeres.

THEODORE. N'en voilà que trop, Ariste. Par tout ce que vous venez de me dire , & qui me remplit d'étonnement & de joie , je voi bien que vous avez saisi le principe , & pénétré fort avant dans les conséquences qu'il renferme. Je voi bien que vous comprenez suffisamment qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'elle renferme dans sa substance toute lumineuse , & que vous sçavez parfaitement distinguer les idées claires , de nos ténébreuses & obscures modalitez. Mais prenez-y garde , les principes abstraits , les idées pures s'é-

chapent de l'esprit, dès qu'on néglige de les contempler, & qu'on s'arrête aux sensibles. Ainsi je vous conseille de méditer souvent sur cette matière, afin de la posséder si parfaitement, & de vous en rendre si familiers les principes & les conséquences, que vous ne preniez jamais par mégarde la vivacité de vos sentimens pour l'évidence de la vérité. Car il ne suffit pas d'avoir bien compris que le principe général de nos préjugés, c'est que nous ne distinguons pas entre *connoître* & *sentir*, & qu'au lieu de juger des choses par les *idées* qui les représentent, nous en jugeons par les *sentimens* que nous en avons. Il faut nous affermir dans cette vérité fondamentale en l'appliquant à ses conséquences. Tous les principes de pratique ne se comprennent parfaitement que par l'usage qu'on en fait. Tâchez donc par de continuelles & sérieuses réflexions, d'acquiescer une forte & heureuse habitude de vous mettre en garde contre les surprises & les inspirations secrètes de vos fausses, & trompeuses modalités. Il n'y a point de travail plus digne d'un Philosophe. Car si nous distinguons bien les réponses de la Vérité intérieure,

de

de ce que nous nous disons à nous-mêmes ; ce qui part immédiatement de la Raison , de ce qui vient jusqu'à nous par le corps , ou à l'occasion du corps ; ce qui est immuable , éternel , nécessaire ; de ce qui change à tous momens ; en un mot l'évidence de la lumière d'avec la vivacité de l'instinct, il n'est presque pas possible que nous tombions dans l'erreur.

ARISTE. Je comprends bien tout ce que vous me dites. Et j'ai trouvé tant de satisfaction dans les réflexions que j'ai déjà faites sur cette matière , que vous ne devez pas appréhender que je n'y pense plus. Passons à autre chose , si vous le jugez à propos.

THEODORE. Il est bien tard , Aristé , pour nous engager présentement dans une course un peu longue. Mais demain de quel côté voulez-vous que nous tournions ? Je vous prie d'y penser & de me le dire.

ARISTE. C'est à vous à me conduire.

THEODORE. Nullement : c'est à vous à choisir. Il ne vous doit point être indifférent de quel côté je vous mène. Est-ce que je ne puis pas vous tromper ?

Ne puis-je pas vous conduire où vous ne devez pas tendre ? La plupart des hommes , mon cher Ariste , s'engagent imprudemment dans des études inutiles. Il suffit à tel d'avoir entendu faire l'éloge de la Chymie , de l'Astronomie , ou de quelque autre science vaine ou peu nécessaire , pour s'y jeter à corps perdu. Celui-ci ne sçaura pas si l'ame est immortelle ; il seroit peut-être bien empêché à vous prouver qu'il y a un Dieu ; & il vous reduira les égalitez de l'Algebre avec une facilité surprenante. Et celui-là sçaura toutes les délicatesses de la langue , toutes les regles des Grammairiens , qui n'aura jamais médité sur l'ordre de ses devoirs. Quel renversement d'esprit ! Qu'une imagination dominante loüe d'un air passionné la connoissance des médailles , la Poësie des Italiens , la langue des Arabes & des Perses devant un jeune homme plein d'ardeur pour les sciences : cela suffira pour l'engager aveuglément dans ces sortes d'études ; il négligera la connoissance de l'homme , les regles de la Morale , & peut-être oubliera-t'il ce qu'on apprend aux enfans dans leur Catechisme. C'est que l'hom-

me est une machine qui va comme on la pousse. C'est beaucoup plus le hazard que la Raison qui le conduit. Tous vivent d'opinion. Tous agissent par imitation. Ils se font mêmes un mérite de suivre ceux qui vont devant, sans sçavoir où. Faites réflexion sur les diverses applications de vos amis ; ou plutôt repassez dans votre esprit la conduite que vous avez tenuë dans vos études : & jugez si vous avez eu raison de faire comme les autres. Jugez-en , dis-je , non sur les applaudissemens que vous avez recûs , mais sur les réponses décisives de la Vérité intérieure. Jugez-en sur la loi éternelle , l'Ordre immuable , sans égard aux folles pensées des hommes. Quoi , Ariste ! à cause que tout le monde se jette dans la bagatelle , chacun à sa manière & selon son goût, faudra-t'il le suivre, de peur de passer pour Philosophe dans l'esprit des fous ? Faudra-t'il mêmes suivre par tout les Philosophes , jusques dans leurs abstractions & dans leurs chimeres, de crainte qu'ils ne nous regardent comme des ignorans ou des novateurs ? Il faut mettre chaque chose dans son rang. Il faut donner a préférence aux connoissances qui la

meritent. Nous devons apprendre ce que nous devons sçavoir, & ne pas nous laisser remplir la tête d'un meuble inutile, quelque éclatant qu'il paroisse, lorsque le nécessaire nous manque. Pensez à cela, Ariste ; & vous me direz demain, quel doit être le sujet de nos entretiens. En voilà assez pour aujourd'hui.

A R I S T E. Il vaut bien mieux, Theodore, que vous me le disiez vous-même.

T H E O D O R E. Il vaut infiniment mieux que ce soit la Raison qui nous le dise à tous deux. Consultez-la sérieusement, & j'y penserai de mon côté,



VI. ENTRETIEN.

Preuves de l'existence des corps tirées de la révélation. Deux sortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des sentimens nous sont une occasion d'erreur.

ARISTE. Que la question, Theodore, que vous m'avez donnée à résoudre est difficile ! J'avois bien raison de vous dire, que c'étoit à vous, qui sçavez le fort & le foible des sciences, l'utilité & la fécondité de leurs principes, de régler toutes mes démarches dans ce monde intelligible où vous m'avez transporté. Car je vous avoüe que je ne sçai de quel côté je dois tourner. Ce que vous m'avez appris peut bien me servir pour m'empêcher de m'égarer dans cette terre inconnue. Je n'ai pour cela qu'à suivre pas à pas la lumière, & ne me rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires. Mais il ne suffit pas d'avancer, il faut encore sçavoir où l'on va. Il ne suffit pas de découvrir sans cesse de nouvelles

véritez : il faut sçavoir où se trouvent ces véritez fécondes , qui donnent à l'esprit toute la perfection dont il est maintenant capable : ces véritez qui doivent régler les jugemens qu'il faut porter de Dieu & de ses ouvrages admirables ; qui doivent regler les mouvemens du cœur , & nous donner le goût , ou du moins l'avant-goût du souverain bien que nous desirons.

Si dans le choix des sciences il ne falloit s'arrêter qu'à l'évidence , sans peser leur utilité , l'Arithmetique seroit préférable à toutes les autres. Les véritez des nombres sont les plus claires de toutes ; puisque tous les autres rapports ne sont clairement connus , qu'autant qu'on peut les exprimer par ces mesures communes de tous les rapports exacts qui se mesurent par l'unité. Et cette science est si féconde & si profonde , que quand j'emploierois dix mille siècles pour en percer les profondeurs , j'y trouverois encore un fonds inépuisable de véritez claires & lumineuses. Cependant je ne croi pas que vous trouviez fort à propos que nous nous tournions de ce côté-là , charmez par l'évidence qui y éclatte de toutes parts. Car enfin

que nous serviroit-il de pénétrer dans les mysteres les plus cachez de l'Arithmetique & de l'Algebre ? Il ne suffit pas de courir bien du país , de pénétrer bien avant dans des terres steriles, de découvrir des lieux où personne ne fut jamais : il faut aller droit à ces heureuses contrées où l'on trouve des fruits en abondance , des viandes solides capables de nous nourrir.

Quand j'ai donc comparé les sciences entr'elles selon mes lumieres , les divers avantages ou de leur évidence, ou de leur utilité , je me suis trouvé dans un embarras étrange. Tantôt la crainte de tomber dans l'erreur donnoit la préférence aux sciences exactes, telles que sont l'Arithmetique & la Geométrie , dont les démonstrations contentent admirablement nôtre vaine curiosité. Et tantôt le desir de connoître , non les rapports des idées entr'elles , mais les rapports qu'ont entr'eux & avec nous les ouvrages de Dieu parmi lesquels nous vivons , m'engageoit dans la Physique , la Morale , & les autres sciences qui dépendent souvent d'experiences & de phénomènes assez incertains. Chose étrange, Theodore,

que les sciences les plus utiles soient remplies d'obscuritez impénétrables ; & que l'on trouve un chemin seur , & assez facile & uni , dans celles qui ne sont point si nécessaires ? Or , je vous prie , quel moïen de faire une juste estime du rapport de la facilité des unes & de l'utilité des autres , pour donner la préférence à celle qui le merite ? Et comment pouvoir s'assurer si celles-là mêmes qui paroissent les plus utiles , le sont effectivement ; & si celles qui ne paroissent qu'évidentes , n'ont point de grandes utilitez dont on ne s'avise pas ? Je vous avouë , Theodore , qu'après y avoir bien pensé , je ne sçai point encore à quoi me déterminer.

I. THEODORE. Vous n'avez pas perdu vôtre tems , mon cher Ariste , dans les réflexions que vous avez faites. Car quoique vous ne sçachiez pas précisément à quoi vous devez vous appliquer , je suis déjà bien assuré que vous ne donnerez pas dans quantité de fausses études , auxquelles plus de la moitié du monde est furieusement engagé. Je suis bien certain que si je me trompois moi-même dans le choix que je ferai de la suite de nos entretiens , vous êtes

en état de me désabuser. Quand les hommes levent la tête & regardent de tous côtez, ils ne suivent pas toujours ceux qui vont devant. Ils ne les suivent que lorsqu'ils vont où il faut aller, & où ils veulent aller eux-mêmes. Et lorsque le premier de la bande s'engage imprudemment dans des routes dangereuses, & qui n'aboutissent à rien, les autres le font revenir. Ainsi continuez vos réflexions sur vos démarches & sur les miennes. Ne vous fiez point trop à moi. Observez avec soin si je vous mene où nous devons aller tous deux.

Prenez donc garde, Ariste. Il y a des sciences de deux sortes. Les unes considerent les rapports des idées : les autres les rapports des choses par le moïen de leurs idées. Les premières sont évidentes en toutes manieres : les autres ne le peuvent être, qu'en supposant que les choses sont semblables aux idées que nous en avons, & sur lesquelles nous en raisonnons. Ces dernières sont fort utiles, mais elles sont environnées de grandes obscuritez, parce qu'elles supposent des faits dont il est fort difficile de connoître exactement la vérité. Mais si nous pouvions

trouver quelque moïen de nous assurer de la justesse de nos suppositions, nous pourrions éviter l'erreur, & en même tems découvrir des vérités qui nous regardent de fort près. Car encore un coup, les vérités ou les rapports des idées entr'elles ne nous regardent, que lorsqu'elles représentent les rapports qui sont entre les choses qui ont quelque liaison avec nous.

Ainsi il est évident, ce me semble, que le meilleur usage que nous puissions faire de nôtre esprit, c'est d'examiner quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison : quelles sont les diverses manieres de ces liaisons : quelle en est la cause, quels en sont les effets : tout cela conformément aux idées claires, & aux experiences incontestables, qui nous assurent, celles-là, de la nature & des proprietés des choses, & celles-ci, du rapport & de la liaison qu'elles ont avec nous. Mais pour ne point tomber dans la bagatelle & dans l'inutilité, tout nôtre examen ne doit tendre qu'à ce qui peut nous rendre heureux & parfaits. Ainsi pour réduire en deux mots tout ceci, il me paroît évident que le meilleur usage que nous puissions

faire de nôtre esprit, c'est de tâcher d'acquiescer l'intelligence des vérités que nous croions par la foi, & de tout ce qui va à les confirmer. Car il n'y a nulle comparaison à faire de l'utilité de ces vérités avec l'avantage qu'on peut tirer de la connoissance des autres. Nous les croions ces grandes vérités : il est vrai. Mais la foi ne dispense pas ceux qui le peuvent, de s'en remplir l'esprit, & de s'en convaincre de toutes les manières possibles. Car au contraire la foi nous est donnée pour régler sur elle toutes les démarches de nôtre esprit, aussi-bien que tous les mouvemens de nôtre cœur. Elle nous est donnée pour nous conduire à l'intelligence des vérités mêmes qu'elle nous enseigne, Il se trouve tant de gens qui scandalisent les Fidèles par une Metaphysique outrée, & qui nous demandent avec insulte des preuves de ce qu'ils devroient croire sur l'autorité infallible de l'Eglise, que quoique la fermeté de vôtre foi vous rende inébranlable à leurs attaques, vôtre charité doit vous porter à remédier au désordre & à la confusion qu'ils mettent par tout. Approuvez-vous donc, Aristé, le dessein que je vous propose

pour la suite de nos entretiens ?

ARISTE. Oûi certainement je l'approuve. Mais je ne pensois pas que vous voulussiez quitter la Metaphysique. Si je l'avois crû, j'aurois, ce me semble, bien résolu la question de la préférence des sciences. Car il est clair que nulle découverte n'est comparable à l'intelligence des vérités de la Foi. Je croïois que vous ne pensiez qu'à me rendre un peu Philosophe, & bon Metaphysicien.

II. THEODORE. Je ne pense aussi qu'à cela ; & je ne pretens point quitter la Metaphysique, quoique je me donnerai peut-être dans la suite la liberté de faire quelque course au delà de ses limites ordinaires. Cette science générale a droit sur toutes les autres. Elle en peut tirer des exemples, & un petit détail nécessaire pour rendre sensibles les principes généraux. Car par la Metaphysique je n'entens pas ces considérations abstraites de quelques propriétés imaginaires, dont le principal usage est de fournir à ceux qui veulent disputer de quoi disputer sans fin, j'entens par cette science, les vérités générales qui
ces

Je suis persuadé, Ariste, qu'il faut être bon Philosophe pour entrer dans l'intelligence des vérités de la Foi ; & que plus on est fort dans les vrais principes de la Métaphysique, plus est-on ferme dans les vérités de la Religion. Je suppose, comme vous le pouvez bien penser, ce qui est nécessaire pour rendre cette proposition recevable. Mais non, je ne croirai jamais que la vraie Philosophie soit opposée à la Foi, & que les bons Philosophes puissent avoir des sentimens differens des vrais Chrétiens. Car soit que Jésus-Christ selon sa Divinité, parle aux Philosophes dans le plus secret d'eux-mêmes, soit qu'il instruisse les Chrétiens par l'autorité visible de l'Eglise, il n'est pas possible qu'il se contredise, quoiqu'il soit fort possible d'imaginer des contradictions dans ses réponses, ou de prendre pour ses réponses nos propres décisions. La vérité nous parle en diverses manieres : mais certainement elle dit toujours la même chose. Il ne faut donc point opposer la Philosophie à la Religion, si ce n'est la fausse Philosophie des Païens, la Philosophie fondée sur l'autorité humaine, en un mot toutes ces opinions

non révélées qui ne portent point le caractère de la vérité, cette évidence invincible qui force les esprits attentifs à se soumettre. Vous pouvez juger par les vérités Métaphysiques que nous avons découvertes dans nos entretiens précédens, si la véritable Philosophie contredit la Religion. Pour moi je suis convaincu que cela n'est point. Car si je vous ai avancé quelques propositions contraires aux vérités que Jesus-Christ nous enseigne par l'autorité visible de son Eglise, ces propositions étant uniquement de mon fonds, & n'ayant point l'évidence invincible pour leur caractère, elles n'appartiennent nullement à la vraie & solide Philosophie. Mais je ne sçai comment je m'arrête à vous dire des vérités, dont il est impossible de douter, pour peu d'attention qu'on y donne.

ARISTE. Permettez-moi, Theodore, que je vous declare, que j'ai été charmé de voir un rapport admirable entre ce que vous m'avez appris, ou plutôt entre ce que la raison m'a appris par votre moyen, & ces grandes & nécessaires vérités que l'autorité de l'Eglise fait croire aux simples & aux igno-

rans, que Dieu veut sauver aussi-bien que les Philosophes. Vous m'avez, par exemple, convaincu de la corruption de ma nature, & de la nécessité d'un Libérateur. Je sçai que toutes les intelligences n'ont qu'un seul & unique Maître le Verbe divin, & qu'il n'y a que la Raison incarnée & rendue sensible qui puisse délivrer des hommes charnels de l'aveuglement dans lequel nous naissons tous. Je vous avoue avec une satisfaction extrême, que ces vérités fondamentales de nôtre foi, & plusieurs autres que je serois trop long de vous dire, sont des suites nécessaires des principes que vous m'avez démontrés. Continuez, je vous prie. Je tâcherai de vous suivre par tout où vous me conduirez.

THEODORE. Ah ! mon cher Ariste, prenez garde encore un coup que je ne m'égare. J'appréhende que vous ne soiez trop facile, & que vôtre approbation ne m'inspire quelque négligence, & ne me fasse tomber dans l'erreur. Craignez pour moi, & défiez-vous de tout ce que vous peut dire un homme sujet à l'illusion. Aussi-bien n'apprendrez-vous rien, si vos réflexions ne vous mettent en possession des

véritez que je vas tâcher de vous démontrer.

III. Il n'y a que trois sortes d'Êtres dont nous aïons quelque connoissance, & avec qui nous puissions avoir quelque liaison : Dieu, ou l'Être infiniment parfait, qui est le principe ou la cause de toutes choses : des esprits, que nous ne connoissons que par le sentiment intérieur que nous avons de nôtre nature ; des corps, dont nous sommes assurez de l'existence par la révélation que nous en avons. Or ce qu'on appelle un homme, n'est qu'un composé. . . .

ARISTE. Doucement, Theodore, Je sçai qu'il y a un Dieu ou un Être
 I I. En-
 grecien. infiniment parfait. Car si j'y pense, & certainement j'y pense, il faut qu'il soit, puisque rien de fini ne peut représenter l'infini. Je sçai aussi qu'il y a des esprits,
 I. En-
 grecien. supposé qu'il y ait des êtres qui me ressemblent. Car je ne puis douter que je ne pense ; & je sçai que ce qui pense est autre chose que de l'étendue ou de la matiere. Vous m'avez prouvé ces véritez. Mais que voulez-vous dire, que nous sommes assurez de l'existence des corps par la révélation que nous en avons ? Quoi donc, est-ce que nous ne les

les voyons, & que nous ne les sentons pas ? Nous n'avons pas besoin de *révélation* pour nous apprendre que nous avons un corps, lorsqu'on nous pique : nous le sentons bien vraiment.

THEODORE. Oïi, sans doute, nous le sentons. Mais ce sentiment de douleur que nous avons est une espece de *révélation*. Cette expression vous frappe. Mais c'est exprés pour cela que je m'en fers. Car vous oubliez toujours que c'est Dieu lui-même qui produit dans vôtre ame tous les divers sentimens dont elle est touchée à l'occasion des changemens qui arrivent à vôtre corps, en consequence des loix générales de l'union des deux substances qui composent l'homme : loix qui ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite. La pointe qui nous pique la main, ne verse point la douleur par le trou qu'elle fait au corps. Ce n'est point l'ame non plus qui produit en elle ce sentiment incommode, puisqu'elle souffre la douleur malgré qu'elle en ait. C'est assurément une puissance supérieure. C'est donc Dieu lui-même, qui par les sentimens dont il nous frappe

nous révèle à nous ce qui se fait hors de nous , je veux dire dans nôtre corps, & dans ceux qui nous environnent. Souvenez-vous , je vous prie , de ce que je vous ai déjà dit tant de fois.

IV. ARISTE. J'ai tort, Theodore. Mais ce que vous me dites me fait naître dans l'esprit une pensée fort étrange. Je n'oserois presque vous la proposer , car j'appréhende que vous ne me traitiez de visionnaire. C'est que je commence à douter qu'il y ait des corps. La raison est , que la révélation que Dieu nous donne de leur existence n'est pas seure. Car enfin il est certain que nous en voïons quelquefois qui ne sont point , comme lorsque nous dormons , ou que la fièvre nous cause quelque transport au cerveau. Si Dieu en consequence de ses loix générales , comme vous dites , peut nous donner quelquefois des sentimens trompeurs , s'il peut par nos sens nous révéler des choses fausses ; pourquoi ne le pourra-t'il pas toujours , & comment pourrons nous discerner la vérité de la fausseté dans le témoignage obscur & confus de nos sens ? Il me semble que la prudence m'oblige à suspendre mon jugement sur l'é-

xistence des corps. Je vous prie de m'en donner une démonstration exacte.

THEODORE. *Une démonstration exacte !* C'est un peu trop , Ariste. Je vous avoüe que je n'en ai point. Il me semble au contraire que j'ai une *démonstration exacte* de l'impossibilité d'une telle démonstration. Mais rassurez-vous. Je ne manque pas de preuves certaines , & capables de dissiper vôtre doute. Et je suis bien-aise qu'un tel doute vous soit venu dans l'esprit. Car enfin , douter qu'il y a des corps par des raisons qui font qu'on ne peut douter qu'il y a un Dieu , & que l'ame n'est point corporelle , c'est une marque certaine qu'on se met au dessus de ses préjugés , & qu'au lieu d'assujettir la raison aux sens, comme font la plupart des hommes, on reconnoît le droit qu'elle a de prononcer en nous souverainement. Qu'il soit impossible de donner une démonstration exacte de l'existence des corps, en voici , si je ne me trompe, une preuve démonstrative.

V. La notion de l'Etre infiniment parfait ne renferme point de rapport nécessaire à aucune créature. Dieu se suffit pleinement à lui-même. La ma-

tière n'est donc point une émanation nécessaire de la Divinité. Du moins, ce qui me suffit présentement, il n'est pas évident qu'elle en soit une émanation nécessaire. Or on ne peut donner une *démonstration exacte* d'une vérité, qu'on ne fasse voir qu'elle a une liaison nécessaire avec son principe; qu'on ne fasse voir que c'est un rapport nécessairement renfermé dans les idées que l'on compare. Donc il n'est pas possible de démontrer en rigueur qu'il y a des corps.

En effet l'existence des corps est arbitraire. S'il y en a, c'est que Dieu a bien voulu en créer. Or il n'en est pas de même de cette volonté de créer des corps, comme de celles de punir les crimes, & de récompenser de bonnes œuvres, d'exiger de nous de l'amour & de la crainte, & le reste. Ces volontez de Dieu & mille autres semblables, sont nécessairement renfermées dans la Raison divine, dans cette Loi substantielle, qui est la règle inviolable des volontez de l'Être infiniment parfait, & généralement de toutes les intelligences. Mais la volonté de créer des corps n'est point nécessairement renfermée

dans la notion de l'Être infiniment parfait, de l'Être qui se suffit pleinement à lui-même. Bien loin de cela, cette notion semble exclure de Dieu une telle volonté. Il n'y a donc point d'autre voie que la révélation qui puisse nous assurer, que Dieu a bien voulu créer des corps: supposé néanmoins ce dont vous ne doutez plus, sçavoir qu'ils ne sont point visibles par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent agir dans nostre esprit, ni se représenter à lui; & que nostre esprit lui-même ne peut les connoître que dans les idées qui les représentent, ni les sentir que par des modalités ou des sentimens, dont ils ne peuvent être la cause, qu'en consequence des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps.

V I. A R I S T E. Je comprends bien, Theodore, qu'on ne peut déduire démonstrativement l'existence des corps de la notion de l'Être infiniment parfait & qui se suffit à lui-même. Car les volontez de Dieu qui ont rapport au monde, ne sont point renfermées dans la notion que nous avons de lui. Or n'y ayant que ces volontez qui puissent donner l'être aux créatures, il est clair

qu'on ne peut démontrer qu'il y a des corps. Car on ne peut démontrer que les vérités qui ont une liaison nécessaire avec leur principe. Ainsi , puisqu'on ne peut s'assurer de l'existence des corps par l'évidence d'une démonstration , il n'y a plus d'autre voie que l'autorité de la révélation. Mais cette voie ne me paroît pas sûre. Car encore que je découvre clairement dans la notion de l'Etre infiniment parfait , qu'il ne peut vouloir me tromper; l'expérience m'apprend que ses révelations sont trompeuses : deux vérités que je ne puis accorder. Car enfin nous avons souvent des sentimens qui nous révelent des faussetez. Tel sent de la douleur dans un bras qu'il n'a plus. Tous ceux que nous appellons fous, voient devant eux des objets qui ne sont point. Et il n'y a peut-être personne qui en dormant n'ait été souvent tout ébranlé & tout épouvanté par de purs phantômes. Dieu n'est point trompeur. Il ne peut vouloir tromper personne , ni les fous , ni les sages. Mais néanmoins nous sommes tous séduits par les sentimens dont il nous touche , & par lesquels il nous révele l'existence des corps. Il est donc

tres-certain que nous sommes trompez souvent. Mais il me paroît peu certain que nous ne le soions pas toujourn. Voions donc sur quel fondement vous appuiez la certitude que vous prétendez avoir qu'il y a des corps.

VII. THEODORE. Il y a en général des révelations de deux sortes. Les unes sont naturelles, les autres surnaturelles. Je veux dire que les unes se font en conséquence de quelques loix générales qui nous sont connues, selon lesquelles l'auteur de la nature agit dans nôtre esprit à l'occasion de ce qui arrive à nôtre corps ; & les autres, par des loix générales qui nous sont inconnues, ou par des volontez particulieres ajoutées aux loix générales, pour remédier aux suites fâcheuses qu'elles ont à cause du peché qui a tout déréglé. Or les unes & les autres révelations, les naturelles & les surnaturelles, sont véritables en elles-mêmes. Mais les premières nous font maintenant une occasion d'erreur: non qu'elles soient fausses par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faisons pas l'usage pour lequel elles nous sont données ; & que le peché a corrompu la nature, & mis une espee

de contradiction dans le rapport que les loix générales ont avec nous. Certainement les loix générales de l'union de l'ame & du corps, en consequence desquelles Dieu nous révele que nous avons un corps, & que nous sommes au milieu de beaucoup d'autres, sont tres-sagement établies. Souvenez-vous de nos entretiens précédens. Elles ne sont point trompeuses par elles-mêmes, dans leur institution, considérées avant le peché & dans le dessein de leur auteur. Car il faut sçavoir que l'homme avant son peché, avant l'aveuglement & le trouble que la rebellion de son corps a produit dans son esprit, connoissoit clairement par la lumiere de la Raison.

1. Que Dieu seul pouvoit agir en lui, le rendre heureux ou malheureux par le plaisir ou la douleur, en un mot le modifier ou le toucher.

2. Il sçavoit par experience que Dieu le touchoit toujours de la même maniere dans les mêmes circonstances.

3. Il reconnoissoit donc par l'experience, aussi-bien que par la Raison, que la conduite de Dieu étoit & devoit être uniforme.

4. Ainsi il étoit déterminé à croire qu'il y avoit des êtres qui étoient les causes occasionnelles des loix générales, selon lesquelles il sentoit bien que Dieu agissoit en lui. Car encore un coup, il sçavoit bien que Dieu seul agissoit en lui.

5. Lorsqu'il le vouloit, il pouvoit s'empêcher de sentir l'action des objets sensibles.

6. Le sentiment intérieur qu'il avoit de ses propres volontez, & de l'action respectueuse & soumise de ces objets, lui apprenoit donc qu'ils lui étoient inférieurs, puisqu'ils lui étoient subordonnez, car alors tout étoit parfaitement dans l'Ordre.

7. Ainsi consultant l'idée claire jointe au sentiment dont il étoit touché à l'occasion de ces objets, il voïoit clairement que ce n'étoit que des corps, puisque cette idée ne représente que des corps.

8. Il concluoit donc, que les divers sentimens dont Dieu le touchoit, n'étoient que des révélations par lesquelles il lui apprenoit qu'il avoit un corps, & qu'il étoit environné de plusieurs autres.

9. Mais sçachant par la Raison, que

la conduite de Dieu devoit être uniforme ; & par l'expérience , que les loix de l'union de l'ame & du corps étoient toujours les mêmes : voiant bien que ces loix n'étoient établies que pour l'avertir de ce qu'il devoit faire pour conserver sa vie , il découvroit aisément qu'il ne devoit pas juger de la nature des corps par les sentimens qu'il en avoit ; ni se laisser persuader de leur existence par ces mêmes sentimens , si ce n'est lorsque son cerveau étoit ébranlé par une cause étrangere , & non point par un mouvement d'esprits excité par une cause intérieure. Or il pouvoit reconnoître quelle étoit la cause de l'ébranlement ou des traces actuelles de son cerveau , parce que le cours des esprits animaux étoit parfaitement soumis à ses volontez. Ainsi il n'étoit point comme les fous ou les febricitans , ni comme nous dans le sommeil ; sujet à prendre des phantômes pour des réalitez , à cause qu'il pouvoit discerner si les traces de son cerveau étoient produites par le cours intérieur & involontaire des esprits , ou par l'action des objets ; ce cours étant volontaire en lui & dépendant de ses desirs pratiques. Tout cela

me paroît évident , & une suite nécessaire de deux vérités incontestables : la première , que l'homme avant le péché avoit des idées fort claires , & que son esprit étoit exempt de préjugés : la seconde , que son corps , ou du moins la principale partie de son cerveau lui étoit parfaitement soumise.

Cela supposé, Ariste, vous voyez bien que les loix générales , en conséquence desquelles Dieu nous donne ces sentimens ou ces révélations naturelles , qui nous assurent de l'existence des corps , & du rapport qu'ils ont avec nous , sont très-sagement établies : vous voyez que ces révélations ne sont nullement trompeuses par elles-mêmes. On ne pouvoit rien faire de mieux , par les raisons que je vous ai déjà dites. D'où vient donc qu'elles nous jettent maintenant dans une infinité d'erreurs ? C'est assurément que nôtre esprit est obscurci : c'est que nous sommes remplis des préjugés de l'enfance : c'est que nous ne sçavons pas faire de nos sens l'usage pour lequel ils nous sont donnez. Et tout cela précisément : prenez - y garde , parce que l'homme a perdu par sa faute le pouvoir qu'il devoit avoir sur la partie princi-

pale du cerveau , sur celle dont tous les changemens sont toujours suivis de quelque nouvelle pensée. Car nôtre union avec la Raison universelle est extrêmement affoiblie par la dépendance où nous sommes de nôtre corps. Car enfin nôtre esprit est tellement situé entre Dieu qui nous éclaire , & le corps qui nous aveugle , que plus il est uni à l'un, c'est une nécessité qu'il le soit d'autant moins à l'autre

; Comme Dieu suit & doit suivre exactement les loix qu'il a établies de l'union des deux substances dont nous sommes composez , & que nous avons perdu le pouvoir d'empêcher les traces que les esprits rebelles font dans le cerveau, nous prenons des phantômes pour des réalitez. Mais la cause de nôtre erreur ne vient point précisément de la fausseté de nos révélations naturelles , mais de l'imprudence & de la témérité de nos jugemens , de l'ignorance où nous sommes de la conduite que Dieu doit tenir , du desordre en un mot que le peché a causé dans toutes nos facultez , & du trouble qu'il a jeté dans nos idées ; non en changeant les loix de l'union de l'ame & du corps , mais en

soulevant nôtre corps , & en nous privant par sa rebellion de la facilité de pouvoir faire de ces loix l'usage pour lequel elles ont été établies. Vous comprendrez plus clairement tout ceci dans la suite de nos entretiens, ou quand vous y aurez medité. Cependant , Ariste , nonobstant tout ce que je viens de vous dire , je ne voi pas qu'il puisse y avoir de bonne raison de douter qu'il y ait des corps en général. Car si je me puis tromper à l'égard de l'existence de tel corps , je voi bien que c'est à cause que Dieu suit exactement les loix de l'union de l'ame & du corps : je voi bien que c'est que l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas être troublée par l'irregularité de la nôtre ; & que la perte que nous avons faite par nôtre faute du pouvoir que nous avons sur nôtre corps , n'a dû rien changer dans les loix de son union avec nôtre ame. Cette raison me suffit pour m'empêcher de me tromper sur l'existence de tel corps. Je ne suis pas porté invinciblement à croire qu'il est. Mais cette raison me manque , & je ne voi pas qu'il soit possible d'en trouver quelqu'autre , pour m'empêcher de croire en général qu'il y a des

corps , contre tous les divers sentimens que j'en ai : sentimens tellement suivis, tellement enchaînez , si bien ordonnez, qu'il me paroît comme certain que Dieu voudroit nous tromper , s'il n'y avoit rien de tout ce que nous voïons.

VIII. Mais pour vous délivrer entièrement de vôte doute speculatif, la foi nous fourni une démonstration à laquelle il est impossible de résister. Car qu'il y ait , ou qu'il n'y ait point de corps, il est certain que nous en voïons, & qu'il n'y a que Dieu qui nous en puisse donner les sentimens. C'est donc Dieu qui présente à mon esprit les apparences des hommes avec lesquels je vis, des Livres que j'étudie, des Prédicateurs que j'entens. Or je lis dans l'apparence du Nouveau Testament les Miracles d'un Homme-Dieu, sa Resurrection, son Ascension au Ciel, la Prédication des Apôtres, son heureux succez, l'établissement de l'Eglise. Je compare tout cela avec ce que je fçai de l'Histoire, avec la Loi des Juifs, avec les Propheties de l'Ancien Testament. Ce ne sont encore là que des apparences. Mais encore un coup, je suis certain que c'est Dieu seul qui me les don-

ne, & qu'il n'est point trompeur. Je compare donc de nouveau toutes les apparences que je viens de dire, avec l'idée de Dieu, la beauté de la Religion, la sainteté de la Morale, la nécessité d'un culte; & enfin je me trouve porté à croire ce que la Foi nous enseigne. Je le croi en un mot sans avoir besoin de preuve démonstrative en toute rigueur. Car rien ne me paroît plus déraisonnable que l'infidélité, rien de plus imprudent que de ne se pas rendre à la plus grande autorité qu'on puisse avoir dans des choses que nous ne pouvons examiner avec l'exactitude Geometrique, ou parce que le tems nous manque, ou pour mille autres raisons. Les hommes ont besoin d'une autorité qui leur apprenne les vérités nécessaires, celles qui doivent les conduire à leur fin: & c'est renverser la Providence, que de rejeter l'autorité de l'Eglise. Cela me paroît évident, & je vous le prouverai * dans la suite. Or la Foi m'apprend que Dieu a créé le Ciel & la Terre. Elle m'apprend que l'Ecriture est un Livre divin. Et ce Livre ou son apparence me dit nettement & positivement, qu'il y a mille & mille créa-

* *Entrez.*
XIII.

tures. Donc voilà toutes mes apparences changées en réalitez. Il y a des corps : cela est démontré en toute rigueur, la Foi supposée. Ainsi je suis assuré qu'il y a des corps, non seulement par la révélation naturelle des sentimens que Dieu m'en donne, mais encore beaucoup plus par la révélation surnaturelle de la Foi. Voilà, mon cher Ariste, de grands raisonnemens contre un doute qui ne vient gueres naturellement dans l'esprit. Il y a peu de gens assez Philosophes pour le proposer. Et quoiqu'on puisse former contre l'existence des corps des difficultez, qui paroissent insurmontables, principalement à ceux qui ne sçavent pas que Dieu doit agir en nous par des loix générales ; cependant je ne croi pas que jamais personne en puisse douter sérieusement. Ainsi il n'étoit pas fort nécessaire de nous arrêter à dissiper un doute si peu dangereux. Car je suis bien certain que vous-même n'aviez pas besoin de tout ce que je viens de vous dire, pour vous assurer que vous êtes avec Theodore.

A R I S T E. Je ne sçai pas trop bien cela. Je suis certain que vous êtes ici.

Mais c'est que vous me dites des choses qu'un autre ne me diroit pas, & que je ne me dirois jamais à moi-même. Car du reste l'amitié que j'ai pour Theodore est telle, que je le rencontre partout. Que sçais-je si cette amitié venant encore à s'augmenter, quoique cela ne me paroisse gueres possible, je pourrai toujours bien distinguer entre le vrai & le faux Theodore?

THEODORE. Vous n'êtes pas sage, mon cher Ariste. Ne vous défendez-vous jamais de ces manieres flatueuses? Cela est indigne d'un Philosophe.

ARISTE. Que vous êtes severe! Je ne m'attendois pas à cette réponse.

THEODORE. Ni moi à la vôtre. Je croïois que vous suiviez mon raisonnement. Mais votre réponse me donne quelque sujet de craindre que vous ne m'aïez fait parler assez inutilement sur votre doute. La plupart des hommes proposent sans réflexion des difficultez; & au lieu d'être sérieusement attentifs aux réponses qu'on leur donne, ils ne pensent qu'à quelque répartie qui fasse admirer la délicatesse de leur imagination. Bien loin de s'instruire mutuellement, ils ne pensent qu'à se flatter les

uns les autres. Ils se corrompent ensemble par les inspirations secrètes de la plus criminelle des passions : & au lieu d'étouffer tous ces sentimens , qu'excite en eux la concupiscence de l'orgueil ; au lieu de se communiquer les vrais biens dont la Raison leur fait part, ils se donnent de l'encens qui les enteste & qui les trouble.

A R I S T E. Ah ! Theodore , que je sens vivement ce que vous me dites ! Mais quoi ! est-ce que vous lisez dans mon cœur ?

T H E O D O R E. Non , Ariste. C'est dans le mien que je lis ce que je vous dis. C'est dans le mien que je trouve ces fonds de concupiscence & de vanité qui me fait médire du genre humain. Je ne sçai rien de ce qui se passe dans votre cœur , que par rapport à ce que je sens dans le mien. Je crains pour vous ce que j'appréhende pour moi. Mais je ne suis point assez téméraire pour juger de vos dispositions actuelles. Mes manières vous surprennent. Elles sont dures & incommodes , rustiques , si vous le voulez. Mais quoi ! pensez-vous que l'amitié sincère , fondée sur la Raison , cherche des détours & des déguisemens ?

Vous ne connoissez pas les privileges des *Meditatifs*. Ils ont droit de dire sans façon à leurs amis ce qu'ils trouvent à redire dans leur conduite. Je voudrois bien, mon cher Ariste, remarquer dans vos réponses un peu plus de simplicité, & beaucoup plus d'attention. Je voudrois que chez vous la Raison fût toujours la superieure, & que l'imagination se tût. Mais si elle est maintenant trop fatiguée de son silence, quittons la Metaphysique. Nous la reprendrons une autre fois. Sçavez-vous bien que ce Meditatif dont je vous parlai il y a deux jours veut venir ici ?

ARISTE. Qui ? Theotime ?

THEODORE. Hé bien, oui, Theotime lui-même.

ARISTE. Ah l'honnête homme ! Quelle joie ! Que d'honneur !

THEODORE. Il a appris je ne sçai comment que j'étois ici, & que nous philosophions ensemble. Car quand Ariste est quelque part, on le sçait bientôt. C'est que tout le monde veut l'avoir. Voilà ce que c'est que d'être bel esprit, & d'avoir tant de qualitez brillantes. Il faut se trouver par tout pour ne chagriner personne. On n'est plus à soi.

ARISTE. Quelle servitude !

THEODORE. En voulez vous être délivré ? Devenez méditatif , & tout le monde vous laissera bien-tôt là. Le grand secret de se délivrer de l'importunité de bien des gens , c'est de leur parler raison. Ce langage qu'ils n'entendent pas , les congédie pour toujours, sans qu'ils aient sujet de s'en plaindre.

ARISTE. Cela est vrai. Mais Theotime , quand l'aurons-nous ?

IX. THEODORE. Quand il vous plaira.

ARISTE. Hé ! je vous prie de l'avertir incessamment que nous l'attendons , & de l'assurer sur tout que je ne suis plus ce que j'étois autrefois. Mais que cela ne rompe point , s'il vous plaît ; la suite de nos entretiens. Je renonce à mon doute , Theodore. Mais je ne suis pas fâché de vous l'avoir proposé. Car par les choses que vous m'avez dites, j'entrevois le dénoüement de quantité de contradictions apparentes , que je ne pouvois accorder avec la notion que nous avons de la Divinité. Lorsque nous dormons , Dieu nous fait voir mille objets qui ne sont point. C'est qu'il suit & doit suivre les loix générales

de l'union de l'ame & du corps. Ce n'est point qu'il veuille nous tromper. S'il agissoit en nous par des volontez particulieres, nous ne verrions point dans le sommeil tous ces phantômes. Je ne m'étonne plus de voir des monstres, & tous les déreglemens de la nature. J'en vois la cause dans la simplicité des voies de Dieu. L'innocence opprimée ne me surprend plus : si les plus forts l'emportent ordinairement, c'est que Dieu gouverne le monde par des loix générales, & qu'il remet à un autre tems la vengeance des crimes. Il est juste, nonobstant les heureux succès des impies, nonobstant la prosperité des armes des Conquerans les plus injustes. Il est sage, quoique l'Univers soit rempli d'ouvrages où il se rencontre mille défauts. Il est immuable, quoiqu'il semble se contredire à tous momens, quoiqu'il ravage par la gresle les terres qu'il avoit couvertes de fruits par l'abondance des pluyes. Tous ces effets qui se contredisent ne marquent point de contradiction ni de changement dans la cause qui les produit. C'est au contraire que Dieu suit inviolablement les mêmes loix, & que sa conduite n'a nul rapport

à la nôtre. Si tel souffre de la douleur dans un bras qu'il n'a plus, ce n'est point que Dieu ait dessein de le tromper : c'est uniquement que Dieu ne change point de dessein, & qu'il obeit exactement à ses propres loix : c'est qu'il les approuve, & qu'il ne les condamnera jamais : c'est que rien ne peut troubler l'uniformité de sa conduite, rien ne peut l'obliger à déroger à ce qu'il a fait. Il me semble, Theodore, que j'entrevois que ce principe des loix générales a une infinité de conséquences d'une tres-grande utilité.

THEODORE. Bon cela, mon cher Ariste. Vous me donnez bien de la joie. Je ne pensois pas que vous eussiez été assez attentif pour bien prendre les principes dont dépendent les réponses que je vous ai faites. Cela va fort bien. Mais il faudra examiner à fonds ces principes, afin que vous en connussiez plus clairement la solidité, & leur merveilleuse fécondité. Car ne vous imaginez pas qu'il vous suffise de les entrevoir, & même de les avoir compris, pour être en état de les appliquer à toutes les difficultez qui en dépendent. Il faut par l'usage s'en rendre comme le

Maître, & acquérir la facilité d'y rapporter tout ce qu'ils peuvent éclaircir. Mais je suis d'avis que nous remettions l'examen de ces grands principes jusqu'à ce que Theotime soit arrivé. Tâchez cependant de découvrir par vous-même quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison, quelles sont les causes de ces liaisons, & quels en sont les effets. Car il est bon que votre esprit soit préparé sur ce qui doit être le sujet de nos entretiens, afin que vous puissiez plus facilement ou me reprendre, si je m'égare; ou me suivre, si je vous conduis directement où nous devons tendre de toutes nos forces.



VII. ENTRETEN.

De l'inefficace des causes naturelles, ou de l'impuissance des créatures. Que nous ne sommes unis immédiatement & directement qu'à Dieu seul.

Après bien des complimens de part & d'autre, entre Ariste & Theotime. Ariste aiant remarqué que Theodore n'étoit pas tout à fait content de ce que cela ne finissoit point, & voulant ceder au nouveau venu la gloire de ce petit combat d'esprit, il se tût. Et Theodore prenant la parole, crut devoir dire à Theotime en faveur d'Ariste.

T H E O D O R E. En vérité, Theotime, je ne pensois pas que vous fussiez si galant homme. Vous avez obligé Ariste à se rendre, lui qui ne se rendit jamais à personne. Voilà une victoire qui vous feroit bien de l'honneur, si vous l'aviez remportée chez Philandre. Mais apparemment elle vous auroit coûté plus cher. Car ne vous y trompez pas, c'est qu'Ariste veut faire chez lui les honneurs. Il vous cede ici par complaisance,

sance, & par une espece de devoir.

THEOTIME. Je n'en doute pas, Theodore. Je voi fort bien qu'il veut m'épargner.

ARISTE. Ah ! cessez l'un & l'autre de me pousser : ou du moins, Theodore, laissez-moi la liberté de me défendre.

THEODORE. Non, Ariste. Ne voilà que trop de discours inutiles. Nous nous taisons, Theotime & moi. Parlons de quelque chose de meilleur. Dites-nous je vous prie, ce qui vous est venu dans l'esprit sur le sujet que je vous proposai dans nôtre dernier entretien. Quelles sont les choses avec qui nous avons quelque liaison ? Quelles sont les causes de ces liaisons, & quels en sont les effets ? Car nous aimons mieux vous entendre philosopher, que de nous voir accablés d'une profusion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous supposez, je croi, Theodore, que j'aie veillé toute la nuit pour regaler, Theotime de quelque discours étudié.

THEODORE. Laissons tout cela, Ariste, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me semble, Theo-

dore, qu'il n'y a rien à quoi je sois plus étroitement uni qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, sans m'ébranler moi-même. Dès qu'on le blesse, je sens qu'on m'offense, & qu'on me trouble. Rien n'est plus petit que la trompe de ces cousins importuns qui nous insultent le soir à la promenade ; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent sur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuse, je me sens percé dans l'ame. Le seul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'alarme : marque certaine que je suis uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre chose. Oüi, Theodore, cela est si vrai, que ce n'est mêmes que par nôtre corps que nous sommes unis à tous ces objets qui nous environnent. Si le soleil n'ébranloit point mes yeux, il seroit invisible à mon égard : & si malheureusement pour moi je devenois sourd, je ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que j'ai avec mes amis. C'est mêmes par mon corps que je tiens à ma Religion. Car c'est par mes oreilles & par mes yeux que la foi m'est entrée dans l'esprit & dans le cœur. Enfin c'est par mon corps que je

tiens à tout. J'aï fais donc uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre chose.

THEODORE. Avez-vous médité long-tems, mon cher Ariste, pour faire cette grande découverte?

THEOPRISTE. Tout cela se peut fort bien dire, Théodore.

THEODORE. Oûi, Theoprime, par des gens qui ne consultent que leurs sens. Pour qui prenez-vous Ariste, d'approuver dans sa bouche ce qu'il n'y a point de païsan qui ne puisse dire? Je ne reconnois plus Ariste dans cette réponse.

ARISTE. Je voi bien que j'ai fort mal debuté.

THEODORE. Fort mal assurément. Je ne m'attendois pas à te debuter. Car je ne croïois pas qu'aujourd'hui vous eussiez oublié ce que vous sçavez bien. Mais les préjugés reviennent toujours à la charge, & nous chassent de nos conquêtes; si par notre vigilance & de bons retranchemens nous ne sçavons nous y maintenir. Oh bien, je vous sçait si que nous ne sommes nullement unis à notre corps; bien loin de l'être à lui plus étroitement qu'à toute

autre chose. J'outré un peu mes expressions, afin qu'elles vous frappent vivement, & que vous n'oubliez plus ce que je vous dis. Non, Ariste, à parler exactement & en rigueur, votre esprit n'est & ne peut être uni à votre corps. Car il ne peut être uni qu'à ce qui peut agir en lui. Or pensez-vous que votre corps puisse agir dans votre esprit? Pensez-vous que ce soit par lui que vous êtes raisonnable, heureux ou malheureux, & le reste? Est-ce votre corps qui vous unit à Dieu, à la Raison qui nous éclaire: ou si c'est Dieu qui vous unit à votre corps, & par votre corps à tout ce qui vous environne?

A R I S T E. Assurément, Theodore, c'est Dieu qui a uni mon esprit à mon corps. Mais ne pourroit-on pas dire:...

T H E O D O R E. Quoi! Que c'est votre esprit qui agit maintenant sur votre corps, & votre corps sur votre esprit? Je vous entens. Dieu a fait cette union de l'esprit & du corps. Mais ensuite voilà votre corps, & par lui tous les objets capables d'agir dans votre esprit. Cette union faite, voilà aussi votre esprit capable d'agir dans votre corps, & par lui sur ceux qui vous environ-

nent. N'est-ce pas là ce qu'on pourroit peut-être dire ?

ARISTE. Il y a là quelque chose que je n'entens pas trop bien. Comment tout cela se fait-il ? Je vous parle comme aiant oublié la meilleure partie de ce que vous m'avez dit , faute d'y avoir pensé.

THEODORE. Je m'en doute bien. Vous voulez que je vous prouve plus exactement & plus en détail les principes sur lesquels je vous ai parlé jusques ici. Il faut tâcher de vous satisfaire. Mais je vous prie de vous rendre attentif , & de me répondre , & vous Theotime, de nous observer tous deux.

II. Pensez-vous , Ariste , que la matiere , que vous ne jugez peut-être pas capable de se remuer d'elle-même , ni de se donner aucune modalité , puisse jamais modifier un esprit , le rendre heureux ou malheureux , lui représenter des idées , lui donner divers sentimens ? Pensez-y , & répondez-moi.

ARISTE. Cela ne me paroît pas possible.

THEODORE. Encore un coup , pensez-y. Consultez l'idée de l'étendue : & jugez par cette idée qui représente

les corps, ou rien ne les représente, & ils peuvent avoir d'autre propriété que la faculté passive de recevoir diverses figures & divers mouvemens. N'est-il pas évident de la dernière évidence, que toutes les propriétés de l'étendue ne peuvent consister que dans des rapports de distance :

A R I S T E. Cela est clair, & j'en suis déjà demeuré d'accord.

T H E O D O R E. Donc il n'est pas possible que les corps agissent sur les esprits.

A R I S T E. Non par eux-mêmes, par leur propre force, vous dirait-on. Mais pourquoi ne le pourront-ils point par une puissance qui résulte de leur union avec les esprits ?

T H E O D O R E. Que dites-vous, par une puissance qui résulte de leur union ? Je n'entens rien dans ces termes généraux. Souvenez-vous, Ariste, du principe des idées claires. Si vous le quittez, vous voilà dans les ténèbres. Au premier pas vous tomberez dans le précipice. Je conçois bien que les corps, en conséquence de certaines loix naturelles, peuvent agir sur notre esprit en ce sens, que leurs modalités détermi-

nent l'efficace des volontez divines, ou des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; ce que je vous expliquerai bien-tôt. Mais que les corps puissent recevoir en eux-mêmes une certaine puissance, par l'efficace de laquelle ils puissent agir dans l'esprit, c'est ce que je ne comprends pas. Car que seroit-ce que cette puissance ? Serait-ce une substance, ou une modalité ? Si une substance : les corps n'agiroient point, mais cette substance dans les corps. Si cette puissance est une modalité : voilà donc une modalité dans les corps qui ne sera ni mouvement ni figure. L'étendue pourra avoir d'autres modalités que des rapports de distance. Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? C'est à vous, Ariste, à me donner quelque idée de cette puissance que vous concevez comme l'effet de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Nous ne sçavons pas, vous dira-t'on, ce que c'est que cette puissance. Mais que pouvez-vous conclure de l'aveu que nous faisons de notre ignorance ?

THEODORE. Qu'il vaut mieux se taire, que de ne sçavoir ce qu'on dit.

ARISTE. D'accord. Mais on ne dit

que ce qu'on sçait, lorsqu'on avance que les corps agissent sur les esprits. Car rien n'est plus certain. L'expérience ne permet pas qu'on en doute.

T H E O D O R E. J'en doute fort néanmoins, ou plutôt je n'en croi rien. L'expérience m'apprend que je sens de la douleur, par exemple, lorsqu'une épine me pique. Cela est certain. Mais demeurons-en là. Car l'expérience ne nous apprend nullement que l'épine agisse sur nôtre esprit, ni qu'elle ait aucune puissance. N'en croions rien, je vous le conseille.

I I I. A R I S T E. Je ne croi pas, Theodore, qu'une épine puisse agir sur mon esprit. Mais on vous dira peut-être, qu'elle peut agir sur mon corps, & par mon corps sur mon esprit en consequence de leur union. Car j'avoue que de la matiere ne peut agir immédiatement sur un esprit. Prenez garde à ce mot, *immédiatement*.

T H E O D O R E. Mais vôtre corps n'est-ce pas de la matiere ?

A R I S T E. Oüi sans doute.

T H E O D O R E. Vôtre corps ne peut donc pas agir *immédiatement* sur vôtre esprit. Ainsi, quoique vôtre doigt fût percé

percé de quelque épine ; quoique votre cerveau fût ébranlé par son action , ni l'un ni l'autre ne pourroit agir dans votre ame , & lui faire sentir la douleur. Car ni l'un ni l'autre ne peut agir immédiatement sur l'esprit , puisque votre cerveau & votre doigt ne sont que de la matiere.

ARISTE. Ce n'est point non plus mon ame qui produit en elle ce sentiment de douleur qui l'afflige ; car elle en souffre malgré elle. Je sens bien que la douleur me vient de quelque cause étrangere. Ainsi votre raisonnement prouve trop. Je voi bien que vous m'allez dire , que c'est Dieu qui cause en moi ma douleur ; & j'en demeure d'accord. Mais il ne la cause qu'en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps.

THEODORE. Que voulez-vous dire, Ariste ? Tout cela est vrai. Expliquez plus distinctement votre pensée.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu a uni mon esprit à mon corps , & que par cette union mon esprit & mon corps agissent mutuellement l'un sur l'autre , en consequence des loix naturelles que Dieu suit toujours fort éxa-

Oùtenu. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

THEODORE. Vous ne vous expliquez pas, Ariste. C'est une assez bonne marque que vous ne vous entendez pas. Union, lois générales ; quelle espèce de réalité entendez-vous par ces termes ?

THEOTIME. Apparemment Ariste croit que ces termes sont clairs & sans équivoque, parce que l'usage les a rendus fort communs. Car quand on dit souvent une chose obscure ou fautive, sans l'avoir même examinée, on a peine à croire qu'elle ne soit pas véritable. Ce mot *union*, est un des plus équivoques qu'il y ait. Mais il est si commun & si agréable, qu'il passe par tout sans que personne l'arrête, sans que personne examine s'il réveille dans l'esprit quelque idée distincte. Car tout ce qui est familier n'excite point cette attention, sans laquelle il est impossible de rien comprendre : & tout ce qui touche agréablement l'imagination paroît fort clair à l'esprit, qui ne se défie de rien lorsqu'on le paie content.

ARISTE. Quoi, Théotime ! feriez-vous tout-à-fait du sentiment de Theo-

dore ? Est-ce que l'on peut douter que l'ame & le corps ne soient unis de la maniere du monde la plus étroite ? Je croirois volontiers que vous vous entendez tous deux pour me renverser l'esprit, & vous divertir à mes dépens, si je n'étois persuadé que vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir un dessein si peu charitable.

THEOTIME. Vous êtes, Ariste, un peu trop prévenu. Theodore soutient le parti de la vérité ; & s'il outre un peu les choses, c'est afin de nous redresser. Il voit que le poids de nos préjugés nous entraîne ; & la violence qu'il nous fait n'est que pour nous retenir. Écoutons-le, je vous prie.

IV. THEODORE. Vous le voulez, Ariste, que votre ame soit unie à votre corps plus étroitement qu'à toute autre chose. Hé bien j'y consens pour quelque tems : mais c'est à la charge que vous m'accorderez aussi pour un jour ou deux, de ne point rendre raison de certains effets par un principe que ni vous ni moi ne connoissons point. Cela n'est-il pas bien raisonnable ?

ARISTE. Que trop raisonnable. Mais que voulez-vous dire ?

T H E O D O R E. Le voici. Il y a entre votre esprit & votre corps l'union du monde la plus étroite. Eh le moïen d'en douter ! Mais vous ne sçauriez dire ce que c'est précisément que cette union. Ne la prenons donc point pour principe de l'explication des effets dont nous recherchons la cause.

A R I S T E. Mais si ces effets en dépendent nécessairement ?

T H E O D O R E. S'ils en dépendent, nous serons bien obligez d'y revenir. Mais ne le supposons pas. Si je vous demandois , Ariste , d'où vient qu'en tirant seulement le bras de cette chaise, tout le reste suit : croiriez-vous m'avoir suffisamment expliqué cet effet , en me répondant que cela vient de ce que le bras de ce fauteuil est uni avec les autres parties qui le composent ? Assurément Theotime ne seroit pas content d'une telle réponse. Il est permis aux enfans d'en rendre de pareilles , mais non aux Philosophes , si ce n'est lorsqu'ils ne prétendent pas philosopher. Pour contenter l'esprit de Theotime sur cette question , il faudroit remonter jusqu'à la cause physique de cette union des parties qui composent les corps durs,

*Voyez la
Recherche
de la Vé-
rité, L. 6.
ch. dern.*

& lui démontrer que la dureté des corps ne peut venir que de la compression d'une matiere invisible qui les environne. Ce mot *union* n'explique donc rien. Il a besoin lui-même d'explication. Ainsi, Ariste, à vous permis de prendre pour des raisons, des mots vagues & généraux. Mais ne pretendez pas nous paier de cette monnoie. Car quoique bien des gens la reçoivent & s'en contentent, nous sommes un peu difficiles, dans l'appréhension que nous avons qu'on ne nous trompe.

ARISTE. Comment voulez-vous que je fasse? Je vous paie d'une monnoie que j'ai reçu bonnement. Je n'en ai point de meilleure. Et puisqu'elle a cours dans le monde, vous pourriez vous en contenter. Mais voyons un peu comment vous paieez vous-même les gens. Prouvez-moi par de bonnes raisons, que le corps & l'esprit agissent mutuellement l'un sur l'autre, sans avoir recours à leur union.

THEODORE. Ne supposez point, Ariste, qu'ils agissent mutuellement, l'un sur l'autre, mais seulement que leurs modalitez sont reciproques. Ne supposez précisément que ce que l'ex-

perience vous apprend, & tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire. Pensez-vous qu'un corps puisse agir sur un autre, & le remuer ?

A R I S T E. Qui le peut nier ?

V. T H E O D O R E. Theotime & moi, & peut-être bien-tôt Ariste. Car il y a contradiction, je dis contradiction, que les corps puissent agir sur les corps. Je vous prouve ce paradoxe qui paroît si contraire à l'expérience, si opposé à la tradition des Philosophes, si incroïable aux sçavans & aux ignorans. Répondez-moi : un corps peut-il de lui-même se remuer ? Consultez, je vous prie, l'idée que vous avez du corps : car souvenez-vous toujours qu'il faut juger des choses par les idées qui les représentent, & nullement par les sentimens que nous en avons.

Enret.
3. 4. 5.

A R I S T E. Non, je ne voi pas que les corps puissent se mouvoir par eux-mêmes. Mais je ne voi pas bien non plus qu'ils ne le puissent pas. J'en doute.

T H E O D O R E. Vous faites bien de douter, & de demeurer tout court, quand vous ne voyez pas clair. Mais tâchez de voir clair, & de dissiper votre doute. Courage, avançons.

ARISTE. J'apprends de faire une fausse démarche faite de lumière. Éclairez un peu.

THEOTIS. Consultez avec attention les idées claires, mon cher Ariste. Ce sont elles qui répandent dans les esprits attentifs la lumière qui vous manque. Contemplez l'archetype des corps, l'étendue intelligible. C'est elle qui les représente, puisque c'est sur elle qu'ils ont tous été formés. Cette idée est pure lumineuse; consultez-la donc. Ne voyez-vous pas clairement que les corps peuvent être remués, mais qu'ils ne peuvent d'eux-mêmes se remuer? Vous hésitez. Eh bien! supposons donc que ceus chaise puisse d'elle-même se remuer: de quel côté ira-t-elle, selon quel degré de vitesse, quand s'avisera-t-elle de se remuer? Donnez-lui donc encore de l'intelligence, & une volonté capable de se déterminer. Faites en un mot un homme de votre fauteuil. Autrement ce pouvoir de se remuer lui sera assez inutile.

ARISTE. Un homme de mon fauteuil! quelle étrange pensée!

THEOTIS. Que trop commune & trop véritable, comme l'entend Theo-

dore. Car tous ceux qui jugent des choses par eux-mêmes, ou par les sentimens qu'ils en ont, & non point par les idées qui les représentent, font de tous les objets quelque chose qui leur ressemble à eux-mêmes. Ils font agir Dieu comme un homme. Ils attribuent aux bêtes ce qu'ils sentent en eux. Ils donnent au feu & aux autres élemens des inclinations, dont ils n'ont point d'autre idée que le sentiment qu'ils en ont. Ainsi ils humanisent toutes choses. Mais ne vous arrêtez point à cela. Suivez Theodore, & répondez lui.

A R I S T E. Je croi bien que cette chaise ne se peut remuer d'elle-même. Mais que sçai-je s'il n'y a point quelque autre corps à qui Dieu ait donné la puissance de se remuer ? Souvenez-vous, Theodore, que vous avez à prouver qu'il y a contradiction que les corps agissent les uns sur les autres.

V I. T H E O D O R E. Hé bien, Ariste, je vous le prouve. Il y a contradiction qu'un corps ne soit ni en repos ni en mouvement. Car Dieu même, quoique tout-puissant ne peut créer quelque corps qui ne soit nulle part, ou qui n'ait avec les autres certains rapports :

de distance. Tout corps est en repos, quand il a le même rapport de distance avec les autres : & il est en mouvement, quand ce rapport change sans cesse. Or il est évident que tout corps change ou ne change pas de rapport de distance. Il n'y a point de milieu. Car ces deux propositions : change ou ne change pas, sont contradictoires. Donc il y a contradiction qu'un corps ne soit ni en repos, ni en mouvement.

ARISTE. Cela n'avoit pas besoin de preuve.

THEODORE. Or c'est la volonté de Dieu qui donne l'existence aux corps & à toutes les créatures, dont certainement l'existence n'est point nécessaire. Cette même volonté qui les a créés subsistant toujours, ils sont toujours : & cette volonté venant à cesser, (je vous parle de Dieu selon notre manière de concevoir,) c'est une nécessité que les corps cessent d'être. C'est donc cette même volonté qui met les corps en repos ou en mouvement, puisque c'est elle qui leur donne l'être, & qu'ils ne peuvent exister qu'ils ne soient en repos ou en mouvement. Car prenez-y garde, Dieu ne peut faire l'impossible,

ou ce qui renferme une contradiction manifeste. Il ne peut vouloir ce qui ne se peut concevoir. Il ne peut donc vouloir que cette chaise soit, qu'il ne veuille le en même tems qu'elle soit là ou là, & que sa volonté ne l'y mette, puisqu'il vous ne sçauriez concevoir que cette chaise soit, qu'elle ne soit quelque part, là ou ailleurs.

- A R I S T E. Il me semble pourtant que je puis penser à un corps, sans le concevoir ni en repos, ni en mouvement.

T H E O D O R E. Ce n'est pas là ce que je vous dis. Vous pouvez penser à un corps en général, & faire comme il vous plaît des abstractions. J'en conviens. C'est cela qui vous trompe souvent. Mais encore un coup je vous dis que vous ne sçauriez concevoir qu'un tel corps existe, qu'il ne soit en même tems quelque part, & que le rapport qu'il a avec les autres change ou ne change pas, & par conséquent qu'il ne soit en repos ou en mouvement. Donc il y a contradiction que Dieu fasse un corps, qu'il ne le fasse en repos ou en mouvement.

A R I S T E. Hé bien, Theodore, je vous

l'avoüe. Quand Dieu crée un corps, il faut d'abord qu'il le mette en repos, ou en mouvement. Mais l'instant de la création passé, ce n'est plus cela : les corps s'arrangent au hazard, ou selon la loi du plus fort.

VII. THEODORE. *L'instant de la création passé !* Mais si cet instant ne passe point, vous voilà poussé à bout ; il faudra vous rendre. Prenez donc garde. Dieu veut qu'il y ait un tel monde. Sa volonté est toute-puissante : voilà donc ce monde fait. Que Dieu ne veuille plus qu'il y ait de monde : le voilà donc anéanti. Car assurément le monde dépend des volontez du Créateur. Si le monde subsiste, c'est donc que Dieu continue de vouloir que le monde soit. La conservation des créatures n'est donc de la part de Dieu que leur création continuée. Je dis de la part de Dieu qui agit. Car de la part des créatures, il y paroît de la différence, puisqu'elles passent du néant à l'être par la création, & que par la conservation elles continuent d'être. Mais dans le fonds la création ne passe point, puisqu'en Dieu la conservation & la création ne sont qu'une même volonté, & qui par con-

sequent est nécessairement suivie des mêmes effets.

A R I S T E. Je comprends vos raisons, Theodore, mais je n'en suis pas convaincu. Car cette proposition : *Que Dieu ne veuille plus qu'il y ait de monde, le voilà antéanti*, me paroît fautive. Il me semble qu'il ne suffit pas pour antéantir le monde, que Dieu ne veuille plus qu'il soit : il faut qu'il veuille positivement qu'il ne soit plus. Il ne faut point de volonté pour ne rien faire. Ainsi maintenant que le monde est fait, que Dieu le laisse là, il sera toujours.

VIII. THEODORE. Vous n'y pensez pas, Ariste. Vous rendez les créatures indépendantes. Vous jugez de Dieu & de ses ouvrages par les ouvrages des hommes, qui supposent la nature, & ne la font pas. Votre maison

sub siste, quoique votre Architecte soit
 sont
 avec
 n'en
 de
 du
 it de
 is de
 mce

de l'action des causes naturelles, leur ouvrage n'en dépend point. Mais l'Univers étant tiré du néant, il dépend si fort de la Cause universelle, qu'il y retomberoit nécessairement, si Dieu cessoit de le conserver. Car Dieu ne veut, & mêmes il ne peut faire une créature indépendante de ses volontez.

A R I S T E. J'avoüe, Theodore, qu'il y a entre les créatures & le Créateur un rapport, une liaison, une dépendance essentielle. Mais ne pourroit-on point dire, que pour conserver aux êtres créez leur dépendance, il suffit que Dieu puisse les anéantir quand il lui plaira ?

T H E O D O R E. Non sans doute, mon cher Ariste. Quelle plus grande marque d'indépendance, que de subsister par soi-même & sans appui ? A parler exactement, votre maison ne dépend point de vous. Pourquoi cela ? C'est qu'elle subsiste sans vous. Vous pouvez y mettre le feu quand il vous plaira ; mais vous ne la soutenez pas. Voilà pourquoi il n'y a point entre elle & vous de dépendance essentielle. Ainsi, que Dieu puisse détruire les créatures quand il lui plaira, si elles peuvent subsister sans l'influence continuelle du Créateur,

elles n'en sont point essentiellement dépendantes.

Pour vous convaincre entièrement de ce que je vous dis, concevez pour un moment que Dieu ne soit point. L'Univers, selon vous, ne laissera pas de subsister. Car une cause qui n'influe point n'est pas plus nécessaire à la production d'un effet, qu'une cause qui n'est point. Cela est évident. Or selon cette supposition, vous ne pouvez pas concevoir que le monde soit essentiellement dépendant du Créateur, puisque le Créateur est conçu comme n'étant plus. Cette supposition est impossible, il est vrai. Mais l'esprit peut joindre ou séparer les choses comme il lui plaît, pour en découvrir les rapports. Donc si les corps sont essentiellement dépendans du Créateur, ils ont besoin pour subsister d'être soutenus par son influence continuelle, par l'efficace de la même volonté qui les a créés. Si Dieu cesse seulement de vouloir qu'ils soient, il s'en suivra nécessairement & précisément de cela seul qu'ils ne seront plus. Car s'ils continuoient d'être, quoique Dieu ne continuât plus de vouloir qu'ils fussent, ils feroient indépen-

dans; & mêmes, prenez garde à ceci, tellement indépendans, que Dieu ne pourroit plus les détruire. C'est ce que je vas vous prouver.

IX. Un Dieu infiniment sage ne peut rien vouloir qui ne soit digne, pour ainsi dire, d'être voulu: il ne peut rien aimer qui ne soit aimable. Or le néant n'a rien d'aimable. Donc il ne peut être le terme des volontez divines. Assurément le néant n'a point assez de réalité, lui qui n'en a point du tout, pour avoir quelque rapport avec l'action d'un Dieu, avec une action d'un prix infini. Donc Dieu ne peut vouloir positivement l'anéantissement de l'Univers. Il n'y a que les créatures, qui faute de puissance, ou par erreur, puissent prendre le néant pour le terme de leurs volontez. C'est que tel objet peut faire obstacle à l'accomplissement de leurs desirs, ou qu'ils se l'imaginent ainsi. Mais quand vous y aurez pensé, vous le verrez bien: rien n'est plus évident, qu'un Dieu infiniment sage & tout-puissant ne peut, sans se démentir, déployer sa puissance pour ne rien faire: que dis-je, pour ne rien faire! pour détruire son propre ouvrage, non pour y

corriger des desordres qu'il n'y a pas mis , mais pour anéantir les natures qu'il a faites. Ainsi , Ariste , supposé que pour anéantir le monde, il ne suffise pas que Dieu cesse de vouloir qu'il soit ; supposé qu'il faille encore que Dieu veuille positivement qu'il ne soit plus , je tiens le monde nécessaire & indépendant , puisque Dieu ne peut le détruire sans renoncer à ses attributs , & qu'il y a contradiction qu'il y puisse renoncer.

Ne diminuez donc point la dépendance des créatures , de peur de tomber dans cette impiété de la ruiner entièrement. Dieu peut les anéantir quand il lui plaira , comme vous dites. Mais c'est qu'il peut cesser de vouloir ce qui lui a été libre de vouloir. Comme il se suffit pleinement à lui-même , il n'aime invinciblement que sa propre substance. La volonté de créer le monde , quoiqu'éternelle & immuable , aussi-bien que les opérations immanentes , ne renferme rien de nécessaire. Comme Dieu a pu former le decret de créer le monde dans le tems, il a pu, & il peut toujours cesser de vouloir que le monde soit ; non que l'acte de son decret puisse

puisse être ou n'être pas, mais parce que cet acte immuable & éternel est parfaitement libre, & qu'il n'enferme la durée éternelle des êtres créez, que par supposition. Dieu de toute éternité a voulu, il continuera éternellement de vouloir, ou pour parler plus juste, Dieu veut sans cesse, mais sans variété, sans succession, sans nécessité, tout ce qu'il fera dans la suite des tems. L'acte de son decret éternel, quoique simple & immuable, n'est nécessaire, que parce qu'il est. Il ne peut n'être pas, que parce qu'il est. Mais il n'est, que parce que Dieu le veut bien. Car de mêmes qu'un homme, dans le tems même qu'il remuë le bras, est libre pour ne le point remuer, quoique dans la supposition qu'il se remuë, il y ait contradiction qu'il ne se remuë pas. Ainsi, comme Dieu veut toujours, & sans succession, ce qu'il veut; quoique ses decrets soient immuables, ils ne laissent pas d'être parfaitement libres, parce qu'ils ne sont nécessaires que par la force de la supposition, prenez-y garde, que parce que Dieu est immuable dans ses desseins. Mais je crains de m'écarter : revenons à notre sujet. Etes-vous bien convaincu

maintenant, que les créatures sont essentiellement dépendantes du Créateur; si fort dépendantes, qu'elles ne peuvent subsister sans son influence, qu'elles ne peuvent continuer d'être, que Dieu ne continuë de vouloir qu'elles soient ?

A R I S T E. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour combattre vos raisons. Mais je me rends. Je n'ai rien à vous repliquer. La dépendance des créatures est tout autre que je ne pensois.

X. T H E O D O R E. Reprenons donc ce que nous venons de dire, & tirons-en des conséquences. Mais prenez garde que je n'en tire qui ne soient pas clairement renfermées dans le principe.

La création ne passe point, la conservation des créatures n'étant de la part de Dieu qu'une création continuée, qu'une même volonté qui subsiste, & qui opere sans cesse. Or Dieu ne peut concevoir, ni par conséquent vouloir qu'un corps ne soit nulle part, ou qu'il n'ait avec les autres certains rapports de distance. Dieu ne peut donc vouloir que ce fauteuil existe, & par cette volonté le créer ou le conserver; qu'il ne le place là ou là, ou ailleurs. Donc il y a contradiction qu'un corps

est possible de remuer un autre. Je dis plus: il y a contradiction que vous puissiez remuer votre fauteuil. Ce n'est pas assez, il y a contradiction que tous les Anges & les Démones joints ensemble puissent ébranler un fœtus. La démonstration est escholaire. Car quelle puissance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut surmonter, ni même égaler celle de Dieu. Or il y a contradiction que Dieu veuille que ce fauteuil soit, qu'il ne veuille qu'il soit quelque part, & que par l'assentement de sa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conserve, il ne l'y retire. Donc, notre puissance ne peut le transporter où Dieu ne le transporte pas, ni le fixer où l'arrêter où Dieu ne l'arrête pas, si ce n'est que Dieu accommode l'efficace de son action à l'action inefficace de ses créatures. C'est ce qu'il faut vous expliquer, pour accorder la raison avec l'expérience, & pour vous donner l'intelligence du plus grand, du plus fécond, & du plus nécessaire de tous les principes, qui est: Que Dieu ne communique sa puissance aux créatures, & ne les unisse avec elles, que parce qu'il établit leurs modalités, causes occasionnelles des effets qu'il produit lui

même ; causes occasionnelles , dis-je , qui déterminent l'efficace de ses volontez , en conséquence des loix générales qu'il s'est prescrites , pour faire porter à sa conduite le caractère de ses attributs , & répandre dans son ouvrage l'uniformité d'action nécessaire , pour en lier ensemble toutes les parties qui le composent , & pour le tirer de la confusion & de l'irregularité d'une espece de cahos , où les esprits ne pourroient jamais rien comprendre. Je vous dis ceci , mon cher Ariste , pour vous donner de l'ardeur & réveiller votre attention. Car comme ce que je viens de vous dire du mouvement & du repos de la matiere pourroit bien vous paroître peu de chose , vous croiriez peut-être que des principes si petits & si simples ne pourroient pas vous conduire à ces grandes & importantes vérités que vous avez déjà entrevûes , & sur lesquelles est appuyé presque tout ce que je vous ai dit jusques ici.

A R I S T E. Ne craignez point , Theodore , que je vous perde de vûe. Je vous suis , ce me semble , d'assez près ; & vous me charmez de maniere , qu'il me semble qu'on me transporte. Courage donc.

Je ſçaurai bien vous arrêter ſi vous paſſez trop legerement pardeſſus quelques endroits trop difficiles & trop dangereux pour moi.

XI. T H E O D O R E. Suppoſons donc, Ariſte, que Dieu veuille qu'il y ait ſur ce plancher un tel corps, une boule par exemple. Auſſi-tôt la voilà faite. Rien n'eſt plus mobile qu'une ſphere ſur un plan : mais toutes les puiffances imaginables ne pourront l'ébranler, ſi Dieu ne s'en meſſe. Car encore un coup, tant que Dieu voudra créer, ou conſerver cette boule au point A, ou à tel autre qu'il vous plaira ; & c'eſt une néceſſité qu'il la mette quelque part : nulle force ne pourra l'en faire ſortir.. Ne l'oubliez pas, c'eſt là le principe.

A R I S T E. Je le tiens ce principe. Il n'y a que le Créateur qui puiſſe être le moteur ; que celui qui donne l'être aux corps, qui puiſſe les placer dans les endroits qu'ils occupent.

T H E O D O R E. Fort bien. La force mouvante d'un corps n'eſt donc que l'efficace de la volonté de Dieu, qui le conſerve ſucceſſivement en differens lieux. Cela ſuppoſé, concevons que cet-

te boule soit mûe, & que dans la ligne de son mouvement elle en rencontre une autre en repos : l'expérience nous apprend que cette autre sera remuée inmanquablement, & selon certaines proportions toujours exactement observées. Or ce n'est point la première qui meut la seconde. Cela est clair par le principe. Car un corps n'en peut mouvoir un autre sans lui communiquer de sa force mouvante. Or la force mouvante d'un corps mu n'est que la volonté du Créateur qui le conserve successivement en différents lieux. Ce n'est point une qualité qui appartienne à ce corps. Rien ne lui appartient que ses modalités ; & les modalités sont inséparables des substances. Donc les corps ne peuvent se mouvoir les uns les autres ; & leur rencontre, ou leur choc, est seulement une cause occasionnelle de la distribution de leur mouvement. Car étant impénétrables, c'est une espèce de nécessité que Dieu, que je suppose agir toujours avec la même efficacité, ou la même quantité de force mouvante, répande pour ainsi dire dans le corps choqué la force mouvante de celui qui le choque, & cela à proportion

de la grandeur du choc : mais selon cette loi, lorsqu'ils se choquent tous deux, que le plus fort, ou celui qui est transporté avec une plus grande force mouvante doit vaincre le plus foible & le faire rejaillir sans rien recevoir de lui. Je dis sans rien recevoir du plus foible. Car un corps parfaitement dur, tel que je le suppose, ne peut pas recevoir en même tems deux impressions ou deux mouvemens contraires dans les parties dont il est composé. Cela ne peut arriver que dans les corps ou mous ou qui font ressort. Mais il est inutile * d'entrer présentement dans le détail des loix du mouvement. Il suffit que vous sçachiez que les corps ne peuvent se mouvoir eux-mêmes, ni ceux qu'ils rencontrent, ce que la Raison vient de nous découvrir ; & qu'il y a certaines loix selon lesquelles Dieu les mène inmanquablement, ce que nous apprenons de l'expérience.

* Voyez les loix des communications des mouvemens, à la fin du 3. vol. de la Rech. de la Vérité, de l'édition de 1700.

ARISTE. Cela me paroît incontestable. Mais qu'en pensez-vous, Theotime ? Vous ne contredites jamais Theodore.

XII. THEOTIME. Il y a long-tems que je suis convaincu de ces vé-

ritez. Mais puisque vous voulez que je combatte les sentimens de Theodore, je vous prie de me resoudre une petite difficulté. La voici. Je conçois bien qu'un corps ne peut de lui-même se mouvoir. Mais supposé qu'il soit mû, je prétens qu'il en peut mouvoir un autre comme cause véritable, comme cause entre laquelle & son effet il y a une liaison nécessaire. Car supposons que Dieu n'ait point encore établi de loix des communications de mouvemens, certainement il n'y aura point encore de causes occasionnelles. Cela étant, que le corps A soit mû, & qu'en suivant la ligne de son mouvement il enfile le corps B, que je suppose concave, & comme le moule du corps A : qu'arrivera-t'il ? Choisissez.

A R I S T E. Ce qui arrivera ? Rien. Car où il n'y a point de cause, il ne peut y avoir d'effet.

T H E O T I M E. Comment, rien ? Il faut bien qu'il arrive quelque chose de nouveau. Car le corps B sera mû ensuite du choc, ou il ne le sera pas.

A R I S T E. Il ne le sera pas.

T H E O T I M E. Jusques ici cela va bien. Mais, Ariste, que deviendra le corps

corps A à la rencontre de B ? Ou il rejaillira, ou il ne rejaillira pas. S'il rejaillit, voilà un effet nouveau, dont B fera la cause. S'il ne rejaillit pas, ce sera bien pis : car voilà une force détruite, ou du moins sans action. Donc le choc des corps n'est point une cause occasionnelle, mais très-réelle & très-véritable, puisqu'il y a une liaison nécessaire entre le choc & tel effet que vous voudrez. Ainsi. . . .

ARISTE. Attendez un peu, Theotime. Que me prouvez-vous là ? Que les corps étant impénétrables, c'est une nécessité que dans l'instant du choc Dieu se détermine à faire choix sur ce que vous venez de me proposer. Voilà tout : je n'y prenois pas garde. Vous ne prouvez nullement qu'un corps même puisse, par quelque chose qui lui appartient, mouvoir celui qu'il rencontre. Si Dieu n'a point encore établi de loix des communications des mouvemens, la nature des corps, leur impénétrabilité l'obligera à en faire de telles qu'il jugera à propos ; & il se déterminera à celles qui sont les plus simples, si elles suffisent à l'exécution des ouvrages qu'il veut former de la matière. Mais il

est clair que l'impénétrabilité n'a point d'efficace propre , & qu'elle ne fait que donner à Dieu , qui traite les choses selon leur nature , une occasion de diversifier son action , sans rien changer dans sa conduite.

Je veux bien néanmoins qu'un corps mû soit la cause véritable du mouvement de ceux qu'il rencontre ; car il ne faut point disputer sur un mot. Mais qu'est-ce qu'un corps mû ? C'est un corps transporté par une action divine. Cette action qui le transporte peut aussi transporter celui qu'il rencontre, si elle y est appliquée. Qui en doute ? Mais cette action, cette force mouvante n'appartient nullement au corps. C'est l'efficace de la volonté de celui qui les crée, ou qui les conserve successivement en differens lieux. La matiere est mobile essentiellement. Elle a de sa nature une capacité passive de mouvement. Mais elle n'a de capacité active, elle n'est mûe actuellement que par l'action continue du Créateur. Ainsi un corps n'en peut ébranler un autre par une efficace qui appartienne à sa nature. Si les corps avoient en eux la force de se mouvoir, les plus forts renverseroient ceux qu'ils

rencontrent comme causes efficientes. Mais n'étant mûs que par un autre, leur rencontre n'est qu'une cause occasionnelle, qui oblige, à cause de leur impénétrabilité, le Moteur ou le Créateur à partager son action. Et parce que Dieu doit agir d'une manière simple & uniforme, il a dû se faire des loix générales, & les plus simples qui puissent être; afin que dans la nécessité de changement il changeât le moins qu'il étoit possible, & que par une même conduite il produisît une infinité d'effets différens. Voilà, Théorime, comme je compte les choses.

THEOTIME. Vous les comprenez fort bien.

XIII. THEODORE. Parfaitement bien. Nous voilà tous d'accord sur le principe. Suivons-le un peu. Donc, Aristote, vous ne pouvez de vous-même remuer le bras, changer de place, de situation, de posture, faire aux autres hommes ni bien ni mal, mettre dans l'Univers le moindre changement. Vous voilà dans le monde sans aucune puissance, immobile comme un roc, stupide, pour ainsi dire, comme une fougère. Que votre ame soit unie à votre corps

si étroitement qu'il vous plaira, que par lui elle tienne à tous ceux qui vous environnent, quel avantage tirerez-vous de cette union imaginaire? Comment ferez-vous pour remuer seulement le bout du doigt, pour prononcer seulement un monosyllabe? Hélas! si Dieu ne vient au secours, vous ne ferez que de vains efforts, vous ne formerez que des desirs impuissans. Car, un peu de réflexion, sçavez-vous bien seulement ce qu'il faut faire pour prononcer le nom de votre meilleur ami, pour courber ou redresser celui de vos doigts dont vous faites le plus d'usage? Mais supposons que vous sçachiez ce que tout le monde ne sçait pas, ce dont quelques Sçavans mêmes ne conviennent pas, sçavoir, qu'on ne peut remuer le bras, que par le moyen des esprits animaux, qui coulent par les nerfs dans les muscles, les raccourcissent, & tirent à eux les os auxquels ils sont attachez. Supposons que vous sçachiez l'anatomie & le jeu de votre machine, aussi exactement qu'un horloger son propre ouvrage. Mais du moins souvenez-vous du principe, qu'il n'y a que le Créateur des corps qui puisse en être le moy-

leur. Ce principe suffit pour lier, que dis-je, pour lier ! pour anéantir toutes vos facultez prétendues. Car enfin les esprits animaux sont des corps, quelques petits qu'ils puissent être : ce n'est que le plus subtil du sang & des humeurs. Dieu seul peut donc les remuer ces petits corps. Lui seul peut & sçait les faire couler du cerveau dans les nerfs, des nerfs dans les muscles, d'un muscle dans son antagoniste : toutes choses nécessaires au mouvement de nos membres. Donc nonobstant l'union de l'ame & du corps, telle qu'il vous plaira de l'imaginer, vous voilà mort & sans mouvement ; si ce n'est que Dieu veuille bien accorder ses volontez avec les vôtres ; les volontez toujours efficaces, avec vos desirs toujours impuissans. Voilà, mon cher Ariste, le dénoûement du mystere. C'est que toutes les créatures ne sont unies qu'à Dieu d'une union immediate. Elles ne dépendent essentiellement & directement que de lui. Comme elles sont toutes également impuissantes, elles ne dépendent point mutuellement les unes des autres. On peut dire qu'elles sont unies ensemble, & qu'elles dépendent mêmes les

unes des autres. Je l'avoüe , pourvû qu'on ne l'entende pas selon les idées vulgaires ; pourvû qu'on demeure d'accord que ce n'est qu'en consequence des volontez immuables & toujours efficaces du Créateur , qu'en consequence des loix générales que Dieu a établies, & par lesquelles il regle le cours ordinaire de sa Providence. Dieu a voulu que mon bras fût remué dans l'instant que je le voudrois moi-même. (Je suppose les conditions nécessaires.) Sa volonté est efficace , elle est immuable. Voilà d'où je tire ma puissance & mes facultez. Il a voulu que j'eusse certains sentimens , certaines émotions , quand il y auroit dans mon cerveau certaines traces , certains ébranlemens d'esprits. Il a voulu en un mot , & il veut sans cesse que les modalitez de l'esprit & du corps fussent reciproques. Voilà l'union & la dépendance naturelle des deux parties , dont nous sommes composez. Ce n'est que la réciprocation mutuelle de nos modalitez appuïée sur le fondement inébranlable des decrets divins , decrets qui par leur efficace me communiquent la puissance que j'ai sur mon corps , & par lui sur quelques au-

tres : decrets qui par leur immutabilité m'unissent à mon corps ; & par lui à mes amis , à mes biens , à tout ce qui m'environne. Je ne tiens rien de ma nature , rien de la nature imaginaire des Philosophes ; tout de Dieu & de ses decrets. Dieu a lié ensemble tous ses ouvrages , non qu'il ait produit en eux des entitez liantes. Il les a subordonnez les uns aux autres , sans les revêtir de qualitez efficaces. Vaines pretentions de l'orgueil humain , productions chimeriques de l'ignorance des Philosophes ! C'est que frappez sensiblement à la presence des corps , touchez intérieurement par le sentiment de leurs propres efforts , ils n'ont point reconnu l'operation invisible du Créateur , l'uniformité de sa conduite , la fécondité de ses loix , l'efficace toujours actuelle de ses volonte , la sagesse infinie de sa Providence ordinaire. Ne dites donc plus , je vous prie , mon cher Ariste , que votre ame est unie à votre corps plus étroitement qu'à toute autre chose ; puisqu'elle n'est unie immédiatement qu'à Dieu seul ; puisque les decrets divins sont les liens indissolubles de toutes les parties de l'Univers , & l'enchaînement

merveilleux de la subordination de toutes les causes.

XLV. A R I S T E. Ah, Theodore! que vos principes sont clairs, qu'ils sont solides, qu'ils sont Chrétiens! Mais qu'ils sont aimables & touchans! J'en suis tout pénétré. Quoi! c'est donc Dieu lui-même qui est présentement au milieu de nous, non comme simple spectateur & observateur de nos actions bonnes ou mauvaises, mais comme le principe de notre société, le lien de notre amitié, l'ame, pour ainsi dire, du commerce & des entretiens que nous avons ensemble. Je ne puis vous parler que par l'efficace de sa puissance, ni vous toucher & vous ébranler que par le mouvement qu'il me communique. Je ne sçai pas même quelles doivent être les dispositions des organes qui servent à la voix pour prononcer ce que je vous dis sans hésiter. Le jeu de ces organes me passe. La variété des paroles, des tons, des mesures, en rend le détail comme infini. Dieu le sçait ce détail: lui seul en règle le mouvement dans l'instant même de mes desirs. Oûi, c'est lui qui repousse l'air qu'il m'a fait respirer lui-même. C'est lui qui par mes

organes en produit les vibrations ou les secousses. C'est lui qui le répand au dehors, & qui en forme ces paroles, par lesquelles je pénètre jusques dans votre esprit, & je verse dans votre cœur ce que le mien ne peut contenir. En effet, ce n'est pas moi qui respire : je respire malgré moi. Ce n'est pas moi qui vous parle : je veux seulement vous parler. Mais qu'il dépende de moi de respirer, que je sçache exactement ce qu'il faut faire pour m'expliquer, que je forme des paroles, & que je les pousse au dehors ; comment iroient-elles jusqu'à vous, comment frapperoient-elles vos oreilles, comment ébranleroient-elles votre cerveau, comment toucheroient-elles votre cœur, sans l'efficace de cette puissance divine qui unit ensemble toutes les parties de l'Univers ? Oüi, Theodore, tout cela est une suite nécessaire des loix de l'union de l'ame & du corps, & des communications des mouvemens. Tout cela dépend de ces deux principes dont je suis convaincu : qu'il n'y a que le Créateur des corps qui en puisse être le moteur : & que Dieu ne nous communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix géné-

rales, dont nous déterminons l'efficace par nos diverses modalitez. Ah, Theodore! Ah, Theotime! Dieu seul est le lien de nôtre société. Qu'il en soit la fin, puisqu'il en est le principe. N'abusons point de sa puissance. Malheur à ceux qui la font servir à des passions criminelles. Rien n'est plus sacré que la puissance. Rien n'est plus divin. C'est une espece de sacrilege que d'en faire des usages prophanes. Je le comprends aujourd'hui, c'est faire servir à l'iniquité le juste vengeur des crimes. De nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Donc de nous-mêmes nous ne devons rien vouloir. Nous ne pouvons agir que par l'efficace de la puissance divine. Donc nous ne devons rien vouloir que selon la Loi divine. Rien n'est plus évident que ces vérités.

THEODORE. Voilà d'excellentes conséquences.

XV. THEOTIME. Ce sont de merveilleux principes pour la Morale. Mais revenons à la Metaphysique. Nôtre ame n'est point unie à nôtre corps selon les idées vulgaires. Elle n'est unie immédiatement & directement qu'à Dieu seul. Ce n'est que par l'efficace de son

action que nous voilà tous trois en présence. Que dis-je en présence ! Que nous voilà tous trois unis de sentimens, pénétrez de la même vérité, animez, ce me semble, d'un même esprit, enflammez, pour ainsi dire, d'une même ardeur. Dieu nous unit ensemble par le corps en conséquence des loix des communications des mouvemens. Il nous touche des mêmes sentimens en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps. Mais, Ariste, comment sommes-nous si fort unis par l'esprit ? Theodore prononce quelques paroles à vos oreilles. Ce n'est que de l'air battu par les organes de la voix. Dieu transforme, pour ainsi dire, cet air en paroles, en divers sons. Il vous les fait entendre ces divers sons, par les modalités dont il vous touche. Mais le sens de ces paroles, où le prenez-vous ? Qui vous découvre & à moi les mêmes vérités que contemple Theodore ? Si l'air qu'il pousse en parlant, ne renferme point les sons que vous entendez, assurément il ne contiendra pas les vérités que vous comprenez.

ARISTE. Je vous entends, Theodore. C'est que nous sommes unis l'un &

l'autre à la Raison universelle qui éclaire toutes les intelligences. Je suis plus sçavant que vous ne pensez. Theodore m'a d'abord transporté où vous voulez me conduire. Il m'a persuadé qu'il n'y a rien de visible, rien qui puisse agir dans l'esprit & se découvrir à lui, que la substance non seulement efficace, mais intelligible de la Raison. Or, rien de créé ne peut être l'objet immédiat de nos connoissances. Nous ne voyons rien dans ce monde matériel où nos corps habitent, que parce que nôtre esprit par son attention se promene dans un autre, que parce qu'il contemple les beautés du monde archetypé & intelligible que renferme la Raison. Comme nos corps vivent sur la terre, & se repaissent des fruits divers qu'elle produit : nos esprits se nourrissent des mêmes vérités que renferme la substance intelligible & immuable du Verbe divin. Les paroles que Theodore prononce à mes oreilles m'avertissent donc en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, d'être attentif aux vérités qu'il découvre dans la souveraine Raison. Cela me tourne l'esprit du même côté que lui. Je voi ce qu'il voit, par-

ce que je regarde où il regarde. Et par les paroles que je tends aux siennes, quoique les unes & les autres soient vuides de sens, je m'entretiens avec lui, & je jouis avec lui d'un bien qui nous est commun à tous. Car nous sommes tous essentiellement unis avec la Raison: tellement unis, que sans elle nous ne pouvons lier de société avec personne.

THEOTIME Votre réponse, Ariste, me surprend extrêmement. Comment donc, sachant tout ce que vous me dites là, avez-vous pu répondre à Theodore, que nous sommes unis à notre corps plus étroitement qu'à toute autre chose?

ARISTE. C'est qu'on ne dit que ce qui se présente à la mémoire, & que les vérités abstraites ne s'offrent pas à l'esprit naturellement que ce qu'on a eu à dire toute sa vie. Quand j'aurais entendu autant que Theotime, je ne parlerai plus par jeu de machine; mais je réglerai mes paroles sur les réponses de la vérité intérieure. Je comprends donc aujourd'hui, & je ne l'oublierai de ma vie; que nous ne sommes unis immédiatement & directement qu'à Dieu. C'est dans la lumière de la sagesse qu'il nous

fait voir la magnificence de ses ouvrages, le modele sur lequel il les forme, l'art immuable qui en regle les ressorts & les mouvemens : & c'est par l'efficace de ses volontez qu'il nous unit à nôtre corps, & par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent.

X V I. T H E O D O R E. Vous pourriez ajouter, que c'est par l'amour qu'il se porte à lui-même qu'il nous communique cette ardeur invincible que nous avons pour le bien. Mais c'est de quoi nous parlerons une autre fois. Il suffit maintenant que vous soyez bien convaincu ; mais bien : que l'esprit ne peut être uni immédiatement & directement qu'à Dieu seul : que nous ne pouvons avoir de commerce avec les créatures que par la puissance du Créateur, qui ne nous est communiquée qu'en conséquence de ses loix ; & que nous ne pouvons lier de société entre nous & avec lui, que par la Raison qui lui est consubstantielle. Cela une fois supposé, vous voyez bien qu'il nous est de la dernière conséquence de tâcher d'acquiescer quelque connoissance des attributs de cet Etre Souverain, puisque nous en dépendons si fort. Car enfin il agit en

nous nécessairement selon ce qu'il est. Sa manière d'agir doit porter le caractère de ses attributs. Non seulement nos devoirs doivent se rapporter à ses perfections, mais notre conduite doit encore être réglée sur la sienne, afin que nous prenions de justes mesures pour l'exécution de nos desseins, & que nous trouvions une combinaison de causes qui les favorisent. La foi & l'expérience nous apprennent sur cela bien des vérités par la voie abrégée de l'autorité, & par des preuves de sentiment fort agréables & fort commodes. Mais tout cela ne nous en donne pas maintenant l'intelligence : ce doit être le fruit & la récompense de notre travail & de notre application. Au reste étant faits pour connoître & aimer Dieu, il est clair qu'il n'y a point d'occupation qui soit préférable à la méditation des perfections divines, qui doit nous animer de la charité, & régler tous les devoirs d'une créature raisonnable.

A R I S T E. Je comprends bien, Theodore, que le culte que Dieu demande des esprits est un culte spirituel. C'est d'en être connu, c'est d'en être aimé : c'est que nous formions de lui des juge-

mens dignes de ses attributs , & que nous reglions sur ses volontez tous les mouvemens de nôtre cœur. Car Dieu est esprit , & il veut être adoré en esprit & en vérité. Mais il faut que je vous avoie que je crains extrêmement de former sur les perfections divines des jugemens qui les deshonoreroient. Ne vaut-il pas mieux les honorer par le silence & par l'admiration , & nous occuper uniquement à la recherche des vérités moins sublimes , & plus proportionnées à la capacité de nôtre esprit ?

: T H É O D O R E. Comment , Ariste, l'entendez-vous ? Vous n'y pensez pas. Nous sommes faits , pour connoître & aimer Dieu : & quoi ! vous ne voulez pas que nous y pensions , que nous en parlions , je pourrois donc ajouter , que nous l'adorions : Il faut , dites-vous , l'honorer par le silence & par l'admiration. Oûi par un silence respectueux , que la contemplation de sa grandeur nous impose , par un silence religieux , où l'éclat de sa Majesté nous réduise , par un silence forcé , pour ainsi dire , qui vienne de nôtre impuissance , & qui n'ait point pour principe une négligence criminelle , une curiosité déreglée de connoître

connoître au lieu de lui des objets bien moins dignes de notre application. Qu'admirez-vous dans la Divinité, si vous n'en connoissez rien ? Comment l'aimerez-vous, & si vous ne la contemplez ? Comment nous édifierons-nous les uns les autres dans la charité, si nous bannissons de nos entretiens celui que vous venez de reconnoître pour l'âme du commerce que nous avons ensemble pour le lien de notre petite société ? Affurément, Ariste, plus vous connoîtrez l'Être Souverain, plus vous en admirerez les perfections infinies. Ne craignez donc point d'y trop penser, & d'en parler indignement, pourvu que la foi vous conduise. Ne craignez point d'en porter de faux jugemens, pourvu qu'ils soient toujours conformes à la notion de l'Être infiniment parfait. Vous ne dés-honorerez point les perfections divines par des jugemens indignes d'elles, pourvu que vous n'en jugiez jamais par vous-même, pourvu que vous ne donniez point au Créateur les imperfections & les limitations des créatures. Pensez-y donc, Ariste, j'y penserai de mon côté, & j'espère que Theotime en fera de même. Cela est nécessaire pour

la suite des principes, dont je croi devoir vous entretenir. A demain donc à l'heure ordinaire; car il est tems que je me retire.

A R I S T E. Adieu, Theodore, Je vous prie, Theotime, que nous nous retrouvions tous trois à l'heure marquée.

T H E O T I M E. Je fais Theodore. Mais je reviendrai avec lui, puisque vous le voulez bien.... Ah, Theodore! Qu'Ariste est changé: Il est attentif: il ne raille plus: il ne s'arrête plus si fort aux manieres: en un mot il entend raison, & s'y rend de bonne foi.

T H E O D O R E. Il est vrai. Mais ses préjugés reviennent encore à la traverse, & confondent un peu ses idées. La raison & les préjugés parlent tour à tour par sa bouche. Tantôt la vérité le fait parler, & tantôt la mémoire joue son jeu. Mais son imagination n'ose plus se revolter. C'est ce qui marque un bon fonds, & me fait tout esperer.

T H E O T I M E. Que voulez-vous, Theodore, les préjugés ne se quittent pas comme un vieil habit auquel on ne pense plus. Il me semble que nous avons été comme Ariste. Car nous ne

naïssons pas Philosophes , nous le devenons. Il faudra lui rebattre incessamment les grands principes , afin qu'il y pense si souvent que son esprit s'en mette en possession , & que dans le besoin ils se présentent à lui tout naturellement.

THEODORE. C'est ce que j'ai tâché de faire jusqu'à présent. Mais cela lui fait de la peine , car il aime le détail & la variété des pensées. Je vous prie d'appuyer toujours sur la nécessité qu'il y a de bien comprendre les principes , afin d'arrêter la vivacité de son esprit : & n'oubliez pas , s'il vous plaît , de méditer le sujet de notre entretien.



VIII. ENTRETIEN.

De Dieu & de ses attributs.

THEODORE. Hé bien , Ariste ; dans quelle disposition êtes-vous ? Il faut que nous sçachions l'état où vous vous trouvez , afin que nous puissions y accommoder ce que nous avons à vous dire.

ARISTE. J'ai repassé dans mon esprit ce que vous m'avez dit jusques ici , & je vous avoüe que je n'ai pû résister à l'évidence des preuves sur lesquelles vos principes sont appuyez. Mais aiant voulu méditer le sujet des attributs divins que vous nous avez proposé , j'y ai trouvé tant de difficultez , que je me suis rebuté. Je vous disois bien que cette matiere étoit trop sublime , ou trop abstraite pour moi : Je ne sçaurois y atteindre , & je n'y trouve point de prise.

THEODORE. Quoi ! vous ne voulez rien nous dire ?

ARISTE. C'est que je n'ai rien de

bon , rien qui me satisfasse. Je vous écouterai tous deux , s'il vous plaît.

THEODORE. Cela ne nous plaît nullement. Mais puisque vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez pensé , du moins suivez-moi pour me dire votre sentiment sur ce qui m'est venu dans l'esprit.

ARISTE. Volontiers : mais Theotime ?

THEODORE. Theotime sera le juge des petits différens , qui pourront bien naître de la diversité de nos idées.

THEOTIME. Le juge ! comment l'entendez-vous ? C'est à la Raison à présider parmi nous , & à décider souverainement.

THEODORE. J'entens , Theotime , que vous serez juge subalterne par dépendance de la Raison , & que vous ne pourrez prononcer que selon les loix qu'elle vous prescrit comme à nous. Ne perdons point de tems , je vous prie. Confrontez seulement ce que nous dirons l'un & l'autre avec les réponses de la Vérité intérieure , pour avertir & redresser celui qui s'égarera. Allons, Ariste. Suivez-moi, & ne m'arrêtez que lorsque je passerai trop lége-

rement sur des endroits difficiles.

* II. En-
trien.

I. Par la Divinité nous entendons tous l'Infini, l'Etre sans restriction, l'Etre infiniment parfait. Or rien de fini ne peut représenter l'infini. Donc il suffit de penser à Dieu pour sçavoir qu'il est. Ne soiez pas surpris, Theotime, si Ariste me passe cela. C'est qu'il en est déjà demeuré d'accord * avant que vous fussiez ici.

ARISTE. Oüi, Theotime, je suis convaincu que rien de fini ne peut avoir assez de réalité pour représenter l'infini, qu'en voyant le fini, on puisse y découvrir l'infini qu'il ne contient pas. Or je suis certain que je voi l'infini. Donc l'infini existe, puisque je le voi, & que je ne puis le voir qu'en lui-même. Comme mon esprit est fini, la connoissance que j'ai de l'infini est finie. Je ne le comprends pas, je ne le mesure pas : je suis mêmes bien certain que je ne pourrai jamais le mesurer. Non seulement je n'y trouve point de fin, je voi de plus qu'il n'en a point. En un mot la perception que j'ai de l'infini est bornée : mais la réalité objective dans laquelle mon esprit se perd, pour ainsi dire, elle n'a point de bornes. C'est de quoi main-

tenant il m'est impossible de douter.

THEOTIME. Je n'en doute pas non plus.

THEODORE. Cela supposé, il est clair que ce mot, DIEU, n'étant que l'expression abrégée de l'Etre infiniment parfait, il y a contradiction qu'on se puisse tromper, lorsqu'on n'attribue à Dieu que ce que l'on voit clairement convenir à l'Etre infiniment parfait. Car enfin si on ne se trompe jamais lorsqu'on ne juge des ouvrages de Dieu, que selon ce qu'on voit clairement & distinctement dans leurs idées, à cause que Dieu les aiant formez sur ces idées qui sont leur archetype, il ne se peut faire qu'elles ne représentent pas naïvement leur nature : à plus forte raison on ne se trompera jamais, pourvu qu'on n'attribue à Dieu que ce qu'on voit clairement & distinctement appartenir à l'Etre infiniment parfait ; que ce qu'on découvre, non dans une idée distinguée de Dieu, mais dans la substance même. Attribuons donc à Dieu, ou à l'Etre infiniment parfait toutes les perfections, quelque incompréhensibles qu'elles nous paroissent, pourvu que nous soyons certains que ce sont des

réalitez, ou de véritables perfections ; des réalitez, dis-je, & des perfections qui ne tiennent point du néant, qui ne soient point bornées par des imperfections ou des limitations semblables à celles des créatures. Prenez donc garde.

II. DIEU, c'est l'Etre infiniment parfait. Donc Dieu est indépendant. Pensez-y, Ariste, & arrêtez moi seulement ; lorsque je dirai quelque chose que vous ne verrez pas clairement être une perfection, & appartenir à l'Etre infiniment parfait. Dieu est indépendant. Donc il est immuable.

A R I S T E. Dieu est indépendant. Donc il est immuable ! Pourquoi immuable ?

THEODORE. C'est qu'il ne peut y avoir d'effet ou de changement sans cause. Or Dieu est indépendant de l'efficacité des causes. Donc s'il arrivoit en Dieu quelque changement, il en seroit lui même la cause. Or quoique Dieu soit la cause ou le principe de ses volontez ou de ses decrets, il n'a jamais produit en lui aucun changement. Car ses *Entre-rien précédent.* decrets, quoique parfaitement libres, sont eux-mêmes éternels & immuables, comme je vous ai déjà dit. Dieu les a faits

faits ces decrets , ou plutôt il les forme sans cesse sur la Sagesse éternelle , qui est la regle inviolable de ses volontez. Et quoique les effets de ces decrets soient infinis , & produisent mille & mille changemens dans l'Univers , ces decrets sont toujours les mêmes. C'est que l'efficace de ces decrets immuables n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes qu'on appelle naturelles , & que je croi devoir appeler *occasionnelles* , de peur de favoriser le préjugé dangereux d'une *nature* & d'une efficace distinguées de la volonté de Dieu & de sa toute-puissance.

ARISTE. Je ne comprends pas trop bien tout cela. Dieu est libre & indifférent à l'égard, par exemple , du mouvement de tel corps, ou de tel effet qu'il vous plaira. S'il est indifférent , il peut le produire cet effet , ou ne le produire pas. Cet effet est une suite de ces decrets : je le veux. Mais il est certain que Dieu peut ne le pas produire. Donc il peut ne le vouloir pas produire. Donc Dieu n'est pas immuable, puisqu'il peut changer de volonté , & ne pas vouloir demain ce qu'il veut aujourd'hui.

THEODORE. Vous ne vous sou-

* Nomb.
I x.

venez pas, Ariste, de ce que je vous dis dans nôtre dernier entretien. * Dieu est libre & mêmes indifferent à l'égard de mille & mille effets. Il peut changer de volonté, en ce sens qu'il est indifferent pour vouloir ou ne pas vouloir tel effet. Mais prenez garde, à present que vous êtes assis, pouvez-vous être debout ? Vous le pouvez absolument : mais, selon la supposition, vous ne le pouvez pas. Car vous ne pouvez pas être debout & assis en même tems. Comprenez donc qu'en Dieu il n'y a point de succession de pensées & de volontez ; que par un acte éternel & immuable il connoit tout, & veut tout ce qu'il veut. Dieu veut avec une liberté parfaite, & une entiere indifference, créer le monde. Il veut former des decrets, & établir des loix simples & générales pour le gouverner d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs. Mais ces decrets posez, ils ne peuvent être changez, non qu'ils soient nécessaires absolument, mais par la force de la supposition. Prenez-y garde, c'est uniquement qu'ils sont posez, & que Dieu en les formant a si bien sçû ce qu'il faisoit, qu'ils ne peuvent être revoquez.

Car quoiqu'il en ait fait quelques-uns pour un tems, ce n'est pas qu'il ait changé de sentiment & de volonté, quand ce tems arrive : mais c'est qu'un même acte de sa volonté se rapporte aux différences des tems que renferme son éternité. Dieu ne change donc point, & ne peut changer ses pensées, ses desseins, ses volontez. Il est immuable; c'est une des perfections de sa nature: & néanmoins il est parfaitement libre dans tout ce qu'il fait au dehors. Il ne peut changer, parce que ce qu'il veut, il le veut sans succession par un acte simple & invariable. Mais il peut ne le pas vouloir, parce qu'il veut librement ce qu'il veut actuellement.

ARISTE. Je penserai, Theodore, à ce que vous me dites. Passons outre. Je croi que Dieu est immuable. Il me paroît évident que c'est une perfection que de n'être point sujet au changement. Cela me suffit. Quand mêmes je ne pourrois pas accorder l'immutabilité de Dieu avec sa liberté, je croi qu'il possède ces deux attributs, puisqu'il est infiniment parfait.

III. THEOTIME. Permettez-moi, Theodore, de vous proposer une petite

difficulté. Vous venez de dire que l'efficacité des decrets immuables de Dieu n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes, qu'on appelle naturelles, & que nous appelons occasionnelles. Ce sont vos termes. Mais, je vous prie, que deviendront les miracles ? Le choc des corps, par exemple, est la cause occasionnelle de la communication du mouvement du choquant au choqué. Quoi ! Dieu ne pourra-t'il pas suspendre en tel cas l'effet de la loi générale des communications des mouvemens, & ne l'a-t'il pas souvent suspendu ?

T H E O D O R E. Une fois pour toutes, mon cher Ariste ; car je voi bien que c'est à cause de vous que Theotime veut que je m'explique davantage ? il appréhende que vous ne preniez pas bien ma pensée. Une fois pour toutes, Ariste, quand je dis que Dieu suit toujours les loix générales qu'il s'est prescrites, je ne parle que de sa providence générale & ordinaire. Je n'exclus point les miracles, ou les effets qui ne suivent point de ses loix générales. Mais de plus, Theotime, c'est à vous maintenant que je parle, lorsque Dieu fait un miracle,

& qu'il n'agit point en conséquence des loix générales qui nous sont connües, je pretens, ou que Dieu agit en conséquence d'autres loix générales qui nous sont inconnües, ou que ce qu'il fait alors, il y est déterminé par de certaines circonstances qu'il a eu en vüe de toute éternité, en formant cet acte simple, éternel, invariable, qui renferme & les loix générales de sa providence ordinaire, & encore les exceptions de ces mêmes loix. Mais ces circonstances ne doivent pas être appellées causes occasionnelles dans le même sens que le choc des corps, par exemple, l'est des communications des mouvemens, parce que Dieu n'a point fait de loix générales, pour regler uniformement l'efficacité de ses volontez par la rencontre de ces circonstances. Car dans les exceptions des loix générales Dieu agit tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, quoique toujours selon que l'exige celui de ses attributs, qui lui est, pour ainsi dire, le plus précieux dans ce moment. Je veux dire, que si ce qu'il doit alors à sa justice est de plus grande considération que ce qu'il doit à sa sagesse, ou à tous ses autres attributs, il suivra

dans cette exception le mouvement de sa justice. Car Dieu n'agit jamais que selon ce qu'il est, que pour honorer ses attributs divins, que pour satisfaire à ce qu'il se doit à lui-même. Car il est à lui-même le principe & la fin de toutes ses volontez, soit qu'il nous punisse, soit qu'il nous fasse miséricorde, soit qu'il récompense en nous ses propres dons, les merites que nous avons acquis par sa grace. Mais je crains, Theotime, qu'Ariste ne soit pas content de nôtre écart. Revenons. Aussi-bien serons-nous obligez dans la suite de nos entretiens d'exposer les principes, dont dépend l'explication des difficultez, que vous pourriez proposer.

Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, est donc indépendant & immuable. Il est aussi tout-puissant, éternel, nécessaire, immense. . . .

A R I S T E. Doucement. Il est tout-puissant, éternel, nécessaire. Oûi, ces attributs conviennent à l'Etre infiniment parfait. Mais pourquoi immense? que voulez-vous dire?

I V. T H E O D O R E. Je veux dire que la substance divine est par tout, non seulement dans l'Univers, mais infini-

ment au delà. Car Dieu n'est pas renfermé dans son ouvrage : mais son ouvrage est en lui , & subsiste dans la substance , qui le conserve par son efficace toute-puissante. C'est en lui que nous sommes. C'est en lui que nous avons le mouvement & la vie , comme dit l'Apôtre : *In ipso enim vivimus , movemur , & sumus.*

Act.
xviii. 28.

A R I S T E. Mais Dieu n'est pas corporel. Donc il ne peut être répandu par tout.

T H E O D O R E. C'est parce qu'il n'est pas corporel , qu'il peut être par tout. S'il étoit corporel ; il ne pourroit pas pénétrer les corps de la manière dont il les pénètre. Car il y a contradiction que deux pieds d'étendue n'en fassent qu'un. Comme la substance divine n'est pas corporelle , elle n'est pas étendue localement comme les corps , grande dans un éléphant , petite dans un moucheron. Elle est toute entière, pour ainsi dire , par tout où elle est , & elle se trouve par tout : ou plutôt c'est en elle que tout se trouve. Car la substance du Créateur est le lieu intime de la créature.

L'étendue créée est à l'immensité de.

vine , ce que le tems est à l'éternité. Tous les corps sont étendus dans l'immensité de Dieu , comme tous les tems se succèdent dans son éternité. Dieu est toujours tout ce qu'il est sans succession de tems. Il remplit tout de sa substance, sans extension locale. Il n'y a dans son existence ni passé ni futur ; tout est présent , immuable , éternel : il n'y a dans sa substance ni grand ni petit , tout est simple , égal , infini. Dieu a créé le monde : mais la volonté de le créer n'est point passée. Dieu le changera : mais la volonté de le changer n'est point future. La volonté de Dieu qui a fait & qui fera , est un acte éternel & immuable , dont les effets changent , sans qu'il y ait en Dieu aucun changement. En un mot , Dieu n'a point été , il ne sera point , mais il est. On peut dire que Dieu étoit dans le tems passé : mais il étoit alors tout ce qu'il sera dans le tems futur. C'est que son existence & sa durée , s'il est permis de se servir de ce terme , est toute-entière dans l'éternité , & toute entière dans tous les momens qui passent dans son éternité. De même Dieu n'est point en partie dans le Ciel , & en partie dans la Terre. Il est

tout entier dans son immensité, & tout entier dans tous les corps qui sont étendus localement dans son immensité; tout entier dans toutes les parties de la matiere, quoique divisible à l'infini. Ou pour parler plus exactement, Dieu n'est pas tant dans le monde, que le monde est en lui, ou dans son immensité: de même que l'éternité n'est pas tant dans le tems, que le tems dans l'éternité.

A R I S T E. Il me semble, Theodore, que vous expliquez une chose obscure par une autre qui n'est pas trop claire. Je ne me sens point frappé de la même évidence que ces jours passez.

V. T H E O D O R E. Je ne pretens pas Ariste, vous faire clairement comprendre l'immensité de Dieu, & la maniere dont il est par tout. Cela me paroît incompréhensible, aussi-bien qu'à vous. Mais je pretens vous donner quelque connoissance de l'immensité de Dieu, en la comparant avec son éternité. Comme vous m'avez accordé que Dieu étoit éternel, j'ai crû pouvoir vous convaincre qu'il étoit immense, en comparant l'éternité que vous rece-

vez, avec l'immensité que vous refusez de reconnoître.

THEOTIME. Comment voulez-vous que fasse Theodore ? Il compare les choses divines avec les divines. C'est le moïen de les expliquer autant que cela se peut. Mais vous les comparez avec des choses finies. C'est justement le moïen de vous tromper. L'esprit de l'homme ne remplit aucun espace. Donc la substance divine n'est point immense. Fausse conséquence. L'étendue créée est plus grande dans un grand espace que dans un petit. Donc si Dieu étoit partout, il seroit plus grand dans un Géant que dans un Pygmée. Autre conséquence tirée de la comparaison de l'infini avec le fini. Si vous voulez juger des attributs divins, consultez l'infini, la notion de l'Etre infiniment parfait, & ne vous arrêtez point aux idées des êtres particuliers & finis. C'est ainsi qu'en use Theodore. Il ne juge point de l'immensité divine sur l'idée des créatures ni corporelles, ni spirituelles. Il sçait bien que la substance divine n'est point sujette aux imperfections & aux limitations inséparables des êtres créés. Voilà pourquoi il juge que Dieu est par

tout, & n'est nulle part à la maniere des corps.

ARISTE. Quoi ! Dieu est là tout entier, pour ainsi dire, & là aussi, là, là, par tout ailleurs, & dans les espaces que l'on conçoit au delà du monde : cela ne se comprend pas.

THEODORE. Oüi, Dieu est par tout, ou plutôt tout est en Dieu : & le monde, quelque grand qu'on l'imagine, ne peut ni l'égaliser, ni le mesurer. Cela ne se comprend pas, je le veux : mais c'est que l'infini nous passe. Quoi donc Ariste ! est-ce que Dieu n'est pas ici, dans votre jardin, dans le Ciel, & tout entier par tout où il est ? Oseriez-vous nier que Dieu soit par tout ?

ARISTE. Il y est present par son operation. Mais...

THEODORE. Comment, par son operation ? Quelle espece de réalité est-ce que l'operation de Dieu distinguée & séparée de sa substance ? Par l'operation de Dieu vous n'entendez pas l'effet qu'il produit ; car l'effet n'est pas l'action, mais le terme de l'action. Vous entendez apparemment par l'operation de Dieu l'acte par lequel il opere. Or si l'acte par lequel Dieu produit, ou con-

serve ce fauteuil , est ici , assurément Dieu y est lui-même : & s'il y est , il faut bien qu'il y soit tout entier , & ainsi de tous les autres endroits où il opere.

ARISTE. Je croi , Theodore , que Dieu est dans le monde de la maniere que vous croiez que vôtre ame est dans vôtre corps. Car je sçai bien que vous ne pensez pas que l'ame soit répandue dans toutes les parties du corps. Elle est dans la tête , parce qu'elle y raisonne. Elle est dans les bras & dans les pieds , parce qu'elle les remue. De même Dieu est dans le monde , parce qu'il le conserve , & qu'il le gouverne.

V. I. THEODORE. Que de préjugés , que d'obscuritez dans vôtre comparaison ! L'ame n'est point dans le corps , ni le corps dans l'ame , quoique leurs modalitez soient reciproques en consequence des loix générales de leur union. Mais l'un & l'autre sont en Dieu , qui est la cause véritable de la reciprocation de leurs modalitez. Les esprits , Ariste , sont dans la Raison divine , & les corps dans son immensité : mais ils ne peuvent être les uns dans les autres. Car l'esprit & le corps n'ont entr'eux aucun rapport essentiel. Ce n'est qu'a-

vec Dieu qu'ils ont un rapport nécessaire. L'esprit peut penser sans le corps : mais il ne peut rien connoître que dans la Raison divine. Le corps peut être étendu sans l'esprit : mais il ne le peut être que dans l'immenfité de Dieu. C'est que les qualitez du corps n'ont rien de commun avec celles de l'esprit. Car le corps ne peut penser , ni l'esprit être étendu. Mais l'un & l'autre participe à l'Etre divin. Dieu qui leur donne leur réalité , la possède ; car il possède toutes les perfections des créatures sans leurs limitations. Il connoît comme les esprits , il est étendu comme les corps : mais tout cela tout d'une autre maniere que les créatures. Ainsi Dieu est par tout dans le monde , & au delà. Mais l'ame n'est nulle part dans les corps. Elle ne connoît point dans le cerveau, comme vous vous l'imaginez. Elle ne connoît que dans la substance intelligible du Verbe divin , quoiqu'elle ne connoisse en Dieu qu'à cause de ce qui se passe dans une certaine portion de matiere , qu'on appelle cerveau. Elle ne remuë point non plus les membres de son corps par l'application d'une force, qui appartienne à sa nature. Elle ne

les remuë, que parce que celui qui est par tout par son immensité, exécute par sa puissance les desirs, impuissans de ses créatures. Ne dites donc pas, Ariste, que Dieu est dans le monde, qu'il gouverne, comme l'ame dans le corps qu'elle anime. Car il n'y a rien de vrai dans votre comparaison: non seulement parce que l'ame ne peut être dans le corps, ni le corps en elle: mais encore parce que les esprits ne pouvant operer dans les corps, qu'ils animent, ils ne peuvent par consequent se répandre en eux par leur operation, comme vous le prétendez de l'operation divine, par laquelle seule, selon vous, Dieu se trouve par tout.

ARISTE. Ce que vous me dites-là me paroît bien difficile. J'y penserai. Mais cependant dites-moi, je vous prie: avant que le monde fût, & que Dieu y opérât, où étoit-il?

VII. THEODORE. Je vous le demande, Ariste, vous qui voulez que Dieu ne soit dans le monde que par son operation.... Vous ne répondez point. Hé bien je vous dis qu'avant la création du monde Dieu étoit où il est présentement, & où il seroit, quand le

monde rentreroit dans le néant. Il étoit en lui-même. Quand je vous dis que Dieu est dans le monde, & infiniment au-delà, vous n'entrez point dans ma pensée, si vous croïez que le monde, & les espaces imaginaires soient, pour ainsi dire, le lieu qu'occupe la substance infinie de la Divinité. Dieu n'est dans le monde que parce que le monde est en Dieu. Car Dieu n'est qu'en lui-même, que dans son immensité. S'il crée de nouveaux espaces, il n'acquiert pas pour cela une nouvelle présence, à cause de ces espaces : il n'augmente pas son immensité : il ne se fait pas un lieu nouveau. Il est éternellement & nécessairement où ces espaces sont créés : mais il n'y est pas localement comme ces espaces.

L'étendue, Ariste, est une réalité, & dans l'infini toutes les réalitez s'y trouvent. Dieu est donc étendu, aussi-bien que les corps, puisque Dieu possède toutes les réalitez absolües, ou toutes les perfections. Mais Dieu n'est pas étendu comme les corps. Car, comme je viens de vous dire, il n'a pas les limitations & les imperfections de ses créatures. Dieu connoît aussi-bien que les esprits ; mais

il ne pense pas comme eux. Il est à lui-même l'objet immédiat de ses connoissances. Il n'y a point en lui de succession ni de variété de pensées. Une de ses pensées n'enferme point, comme en nous, le néant de toutes les autres. Elles ne s'excluent point mutuellement. De même Dieu est étendu aussi-bien que les corps: mais il n'y a point de parties dans sa substance. Une partie n'enferme point, comme dans les corps, le néant d'aucune autre: & le lieu de sa substance n'est que sa substance même. Il est toujours un, & toujours infini, parfaitement simple, & composé, pour ainsi dire, de toutes les réalitez, ou de toutes les perfections. C'est que le vrai Dieu c'est l'Être, & non tel être, ainsi qu'il l'a dit lui-même à Moïse son serviteur par la bouche de l'Ange revêtu de ses pouvoirs. C'est l'Être sans restriction, & non l'être fini, l'être composé, pour ainsi dire, de l'être & du néant. N'attribuez donc au Dieu, que nous adorons, que ce que vous concevez dans l'Être infiniment parfait. N'en retranchez que le fini, que ce qui tient du néant. Et quoique vous ne compreniez pas clairement tout ce que je vous dis,

comme

comme je ne le comprends pas moi-même, vous comprendrez du moins que Dieu est tel que je vous le représente. Car vous devez sçavoir que, pour juger dignement de Dieu, il ne faut lui attribuer que des attributs incompréhensibles. Cela est évident, puisque Dieu c'est l'Infini en tout sens; que rien de fini ne lui convient; & que tout ce qui est infini en tout sens, est en toutes manières incompréhensible à l'esprit humain.

A R I S T E. Ah, Theodore! je commence à reconnoître que je portois de Dieu des jugemens bien indignes, parce que j'en jugeois confusément par moi-même, ou sur des idées, qui ne peuvent représenter que les créatures. Il me paroît évident que tout jugement, qui n'est point formé sur la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible, n'est pas digne de la Divinité. Assurément si les Païens n'avoient abandonné cette notion, ils n'auroient pas fait de leurs chimères de fausses Divinités: & si les Chrétiens suivoient toujours cette notion de l'Etre, ou de l'Infini, qui est naturellement gravée dans notre esprit, ils ne parleroient pas

de Dieu comme quelques-uns en parlent.

VIII. THEOTIME. Vous paroissez, Ariste, bien content de ce que Theodore vient de vous dire, que les attributs de Dieu sont incompréhensibles en toutes manieres. Mais je crains qu'il n'y ait là de l'équivoque. Car il me semble que l'on conçoit clairement une étendue immense, & qui n'a point de bornes. L'esprit ne la comprend pas, ou ne la mesure pas cette étendue, je le veux. Mais il en connoît clairement la nature & les proprietéz. Or qu'est-ce que l'immensité de Dieu, sinon une étendue intelligible infinie, par laquelle non seulement Dieu est par tout, mais dans laquelle nous voïons des espaces qui n'ont point de bornes. Il n'est donc pas vrai que l'immensité de Dieu soit en tout sens incompréhensible à l'esprit humain, puisque nous connoissons fort clairement l'étendue intelligible, & si clairement, que c'est en elle & par elle que les Geometres découvrent toutes leurs démonstrations.

ARISTE. Il me semble, Theotime, que vous ne prenez pas bien la pensée

de Theodore. Mais je n'ai pas assez medité cette matiere : je ne puis bien vous expliquer ce que je ne fais qu'entrevoir. Je vous prie, Theodore, de répondre pour moi.

THEODORE. Quoi, Theotime ! est-ce que vous confondez l'immensité divine avec l'étendue intelligible ? Ne voyez-vous pas qu'il y a entre ces deux choses une difference infinie ? L'immensité de Dieu, c'est sa substance même répandue par tout, & par tout toute entiere, remplissant tous les lieux sans extension locale. Voilà ce que je pretens être tout-à-fait incompréhensible. Mais l'étendue intelligible n'est que la substance de Dieu, entant que représentative des corps, & participable par eux avec les limitations ou les imperfections qui leur conviennent, & que représente cette même étendue intelligible, qui est leur idée ou leur archetype. Nul esprit fini ne peut comprendre l'immensité de Dieu, ni tous ces autres attributs, ou manieres d'être de la Divinité, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces manieres sont toujours infinies en tout sens, toujours divines, & par consequent toujours incompréhensibles.

sibles. Mais rien n'est plus clair que l'étendue intelligible. Rien n'est plus intelligible que les idées des corps, puisque c'est par elles que nous connoissons fort distinctement, non la nature de Dieu, mais la nature de la matiere. Assurément, Theotime, si vous jugez de l'immensité de Dieu sur l'idée de l'étendue, vous donnerez à Dieu une étendue corporelle. Vous la ferez infinie cette étendue, immense tant qu'il vous plaira : mais vous n'en excluez pas les imperfections que cette idée représente. La substance de Dieu ne fera pas toute entiere par tout où elle est. Jugeant de Dieu sur l'idée des créatures, & de la plus vile des créatures, vous corromprez la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible en toutes manieres. Prenez donc garde l'un & l'autre aux jugemens que vous portez sur ce que je vous dis de la Divinité. Car je vous avertis une fois pour toutes, que lorsque je parle de Dieu & de ses attributs, si vous comprenez ce que je vous dis, si vous en avez une idée claire & proportionnée à la capacité finie de votre esprit, ou c'est que je me trompe alors, ou c'est que

vous n'entendez pas ce que je veux dire. Car tous les attributs absolus de la Divinité sont incompréhensibles à l'esprit humain , quoiqu'il puisse clairement comprendre ce qu'il y a en Dieu de relatif à des créatures , je veux dire , les idées intelligibles de tous les ouvrages possibles.

THEOTIME. Je voi bien , Theodore , que je me trompois , en confondant l'étendue intelligible infinie avec l'immensité de Dieu. Cette étendue n'est pas la substance divine répandue partout : mais c'est elle entant que représentative des corps , & participable par eux , à la manière dont la créature corporelle peut participer imparfaitement à l'être. Je sçavois bien néanmoins , qu'une étendue corporelle infinie , ainsi que quelques - uns conçoivent l'Univers , qu'ils composent d'un nombre infini de tourbillons , n'auroit encore rien de divin. Car Dieu n'est pas l'infini en étendue , c'est l'infini tout court , c'est l'Etre sans restriction. Or c'est une propriété de l'infini qui est incompréhensible à l'esprit humain , ainsi que je vous l'ai oüi dire souvent , d'être en même tems un & toutes choses ; composé ,

pour ainsi dire , d'une infinité de perfections , & tellement simple , que chaque perfection qu'il possède , renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle. Certainement cette propriété convient moins à l'Univers matériel , & aux parties dont il est composé , qu'à la substance de l'ame , qui , sans aucune composition de parties , peut recevoir en même tems diverses modalitez : leger craion néanmoins de la simplicité & de l'universalité divine.

THEODORE. Vous avez raison , Théotime. Il n'y a point de substance plus imparfaite , plus éloignée de la Divinité , que la matiere , fût-elle infinie. Elle répond parfaitement à l'étendue intelligible qui est son archetype ; mais elle ne répond à l'immensité divine que fort imparfaitement ; & elle ne répond nullement aux autres attributs de l'Etre infiniment parfait.

IX. ARISTE. Ce que vous dites-là me fait bien comprendre, que cet impie de nos jours , qui faisoit son Dieu de l'Univers , n'en avoit point. C'étoit un véritable Athée. Mais je ne sçai que penser de quantité de bonnes gens , qui faute de philosopher un peu , ont de la

Divinité des sentimens bien indignes. Leur Dieu n'est point l'Univers, c'est le Créateur de l'Univers. Voilà presque tout ce qu'ils en sçavent. Ce seroit beaucoup s'ils s'en tenoient-là, sans corrompre la notion de l'infini. Mais en vérité je les plains, quand je pense à l'idée qu'ils se forment de l'Etre incompréhensible. Theotime avoit bien raison de me dire, que naturellement les hommes *humanisent* toutes choses. Encore s'ils ne faisoient qu'incarner, pour ainsi dire, la Divinité, en la revêtant des qualitez qui leur appartiennent, cela seroit pardonnable. Mais il y en a qui la dépouillent de tous les attributs incompréhensibles, & de tous les caracteres essentiels à l'Etre infiniment parfait, si on en excepte la puissance : encore la partagent-ils de telle maniere avec ce qu'ils appellent la Nature, que quoiqu'ils en laissent à Dieu la meilleure part, ils lui en ôtent tout l'exercice.

THEOTIME. C'est, Ariste, de peur de fatiguer, ou du moins d'abaisser la Majesté Divine par de petits soins, par des actions indignes de son application, & de sa grandeur. Car nous croions

naturellement que Dieu doit être content des jugemens que nous portons de lui, lorsque nous le faisons tel que nous voudrions être nous-mêmes. L'homme est toujours pénétré du sentiment intérieur qu'il a de ce qui se passe dans son esprit & dans son cœur. Il ne se peut faire qu'il ne sente confusément ce qu'il est, & ce qu'il souhaite d'être. Ainsi il se répand tout naturellement sur les objets de ses connoissances, & mesure sur l'humanité, non seulement tout ce qui l'environne, mais mêmes la substance infinie de la Divinité. Il est vrai que la notion de l'Etre infiniment parfait est profondément gravée dans notre esprit. Nous ne sommes jamais sans penser à l'Etre. Mais bien loin de prendre cette notion vaste & immense de l'Etre sans restriction, pour mesurer par elle la Divinité qui se présente à nous sans cesse, nous la regardons cette notion immense comme une pure fiction de notre esprit. C'est, Ariste, que l'Etre en général ne frappe point nos sens, & que nous jugeons de la réalité & de la solidité des objets par la force dont ils nous ébranlent.

Ariste. Je comprends bien tout cela,

cela, Theotime. C'est justement ce que me disoit Theodore il y a sept ou huit jours. Mon esprit ne trouve point de prise aux idées abstraites que vous me proposez. Je n'en suis point sensiblement frappé. Mais je ne juge pas delà que ce ne sont que de purs phantômes. Je croi que ce sont des vérités sublimes, auxquelles on ne peut atteindre qu'en faisant taire son imagination & ses sens, qu'en s'élevant au dessus de soi. Et je suis bien résolu dans la suite de ne plus juger de Dieu par moi-même, ni sur les idées qui représentent les créatures, mais uniquement par la notion de l'Etre infiniment parfait. Continuez, je vous prie, Theodore, de m'interroger & de m'instruire.

X. THEODORE. Hé bien, continuons. Vous croiez que Dieu est bon, sage, juste, misericordieux, patient, sévère.

A R I S T E. Doucement. Ces termes sont bien communs, je m'en défie. Je croi que Dieu est sage, bon, juste, clement, & qu'il a toutes les autres qualités que l'Ecriture lui attribue. Mais je ne sçai si tous ceux qui prononcent ces mots conçoivent les mêmes choses.

L'Être infiniment parfait est bon , juste ,
miséricordieux ! Cela me paroît obscur.
Définissez-moi ces termes.

THEODORE. Oh oh , Ariste !
vous appréhendez la surprise. Vous fai-
tes bien. Quand on philosophe sur des
matieres délicates & sublimes, les équi-
voques sont à craindre , & les termes
les plus communs n'en sont pas les plus
exempts. Il faudroit donc définir ces
mots. Mais cela n'est pas si facile. Ré-
pondez-moi auparavant à ce qui peut
servir à les éclaircir. Pensez-vous que
Dieu connoisse & qu'il veuille ?

ARISTE. Pour cela , oui. Je ne
doute nullement que Dieu ne connoisse
& qu'il ne veuille.

THEODORE. D'où vient que
vous n'en doutez pas ? Est-ce à cause
que vous connoissez & que vous voulez
vous-même ?

ARISTE. Non , Theodore. C'est
que je sçai que connoître & vouloir
sont des perfections. Car quoique je
sente , que je souffre , que je doute , je
suis certain que Dieu ne sent & ne dou-
te pas. Et quand je dis que Dieu con-
noît & qu'il veut , je ne pretens pas que
ce soit comme les hommes. Je pretens

seulement en général, que Dieu veut & connoît, & je vous laisse à vous & à Theotime à en expliquer la maniere.

THEODORE. Comment la maniere ! toutes les manieres divines sont incompréhensibles. Nous ne sçavons pas, comment nous connoissons nous-mêmes, ni comment nous voulons : car n'ayant point d'idée claire de nôtre ame, nous ne pouvons rien comprendre clairement dans nos propres modalitez. A plus forte raison nous ne vous expliquerons pas exactement la maniere dont Dieu connoît, & dont il veut. Néanmoins consultez la notion de l'Etre infiniment parfait. Voiez si je la suis. Car je vous dis hardiment que Dieu est à lui-même sa propre lumiere : qu'il découvre dans sa substance les essences de tous les êtres, & toutes leurs modalitez possibles ; & dans ses decrets leur existence & toutes leurs modalitez actuelles.

ARISTE. Il me semble que vous ne vous hazardez pas beaucoup.

XI. THEODORE. Je ne le pretens pas aussi. Mais puisque vous recevez ce principe, tirons-en des consequences. Dieu connoît en lui tout ce qu'il con-

noît. Donc toutes les vérités sont en Dieu , puisqu'étant infiniment parfait, il n'y en a aucune qui échape à ses connoissances. Donc sa substance renferme tous les rapports intelligibles : car les vérités ne sont que des rapports réels , & les faussetez des rapports imaginaires. Donc Dieu n'est pas seulement sage , mais la sagesse ; non seulement sçavant , mais la science ; non seulement éclairé , mais la lumière qui l'éclaire lui , & mêmes toutes les intelligences. Car c'est dans sa propre lumière que vous voyez ce que je voi , & qu'il voit lui-même ce que nous voyons tous deux. Je voi que tous les diametres d'un cercle sont égaux. Je suis certain que Dieu lui-même le voit , & que tous les esprits , ou le voient actuellement , ou le peuvent voir. Oüi, je suis certain que Dieu voit précisément la même chose que je voi , la même vérité , le même rapport que j'apperçois maintenant entre 2 & 2, & 4. Or Dieu ne voit rien que dans sa substance. Donc cette même vérité que je voi , c'est en lui que je la voi. Vous sçavez tout cela , Ariste , & vous en êtes déjà demeuré d'accord. Mais ces principes s'échappent si facile-

ment, & ils sont d'ailleurs de si grande importance, que ce n'est pas perdre son tems que de les rappeler dans son esprit, & se les rendre familiers.

A R I S T E. Voilà donc une des grandes differences qu'il y a entre la maniere dont Dieu connoît, & celle dont nous connoissons. Dieu connoît en lui-même toutes choses : & nous ne connoissons rien en nous : nous ne connoissons rien que dans une substance qui n'est point à nous. Dieu est sage par sa propre sagesse : mais nous ne devenons sages que par l'union que nous avons avec la Sagesse éternelle, immuable, nécessaire, commune à toutes les intelligences. Car il est bien clair qu'un esprit aussi limité que le nôtre ne peut pas trouver dans sa propre substance, les idées, ou les archetypes de tous les êtres possibles, & de leurs rapports infinis. Mais de plus je suis si certain que les hommes, les Anges & Dieu même voient les mêmes vérités que je voi, qu'il ne m'est pas possible de douter que c'est la même lumière qui éclaire tous les esprits.

XII. THEOTIME. Assurément, Ariste, si Dieu voit précisément ce que

nous voïons , quand nous pensons que deux fois deux sont quatre, c'est en Dieu seul que nous voïons cette vérité , car Dieu ne la voit que dans sa sagesse. Il ne voit mêmes que nous y pensons actuellement que dans ses decrets & dans son éternité : car il ne tire point ses connoissances de ce qui se passe actuellement dans les créatures. Mais ne pourroit-on point dire que les esprits ne voient point les mêmes vérités , mais des vérités semblables ? Dieu voit que 2 fois 2 sont 4. Vous le voïez , je le voi. Voilà trois vérités semblables , & non point une seule & unique vérité.

ARISTE. Voilà trois perceptions semblables d'une seule & même vérité : mais comment trois vérités semblables ? Et qui vous a dit qu'elles sont semblables ? Avez-vous comparé vos idées avec les miennes , & avec celles de Dieu , pour en reconnoître clairement la ressemblance ? Qui vous a dit que demain , que dans tous les siècles, vous verrez comme aujourd'hui que 2 fois 2 sont 4 ? Qui vous a dit que Dieu même ne peut faire d'esprits capables de voir clairement que 2 fois 2 ne soient pas 4 ? Assurément c'est que vous voïez

la même vérité que je voi, mais par une perception qui n'est pas la mienne, quoique peut-être semblable à la mienne. Vous voiez une vérité commune à tous les esprits, mais par une perception qui vous appartient à vous seul : car nos perceptions, nos sentimens, toutes nos modalitez sont particulieres. Vous voiez une vérité immuable, nécessaire, éternelle. Car vous êtes si certain de l'immutabilité de vos idées, que vous ne traignez point de les voir demain toutes changées. Comme vous sçavez qu'elles sont avant vous, aussi êtes-vous bien assuré qu'elles ne se dissiperont jamais. Or si vos idées sont éternelles & immuables, il est évident qu'elles ne peuvent se trouver que dans la substance éternelle & immuable de la Divinité. Cela ne se peut contester. C'est en Dieu seul que nous voions la vérité. C'est en lui seul que se trouve la lumière qui l'éclaire lui, & toutes les intelligences. Il est sage par sa propre sagesse : & nous ne le pouvons être que par l'union que nous avons avec lui. Ne disputons point de ces principes. Ils sont évidens, ce me semble, & le fondement de la certitude que nous

trouvons dans les sciences.

THEOTIME. J'ai bien de la joie ; Ariste , de voir que vous êtes convaincu , non seulement que la puissance de Dieu est la cause efficace de nos connoissances , car je pense que vous n'en doutez pas ; mais encore , que la sagesse en est la cause formelle , qui nous éclaire immédiatement , & sans l'entremise d'aucune créature. Je voi bien que Theodore vous a entretenu sur cette matiere.

Je lui dois aussi ce que vous tenez de lui , & qu'il dit tenir * de S. Augustin.

* Voir
la Répon-
se aux

vraies &
fausses
idées, ch.

7. & 21.

THEODORE. Nous convenons donc tous , que Dieu est infiniment sage , & cela essentiellement & par lui-même , par la nécessité de son être : Que les hommes ne peuvent être sages que par la lumière de la Sagesse divine : Que cette lumière leur est communiquée en consequence de leur attention , qui est la cause occasionnelle qui détermine l'efficace des loix générales de l'union de leur esprit avec la Raison universelle , ainsi que nous expliquerons dans la suite , prouvons maintenant que Dieu est juste.

XIII. Dieu renferme dans la simplicité de son être les idées de toutes

choses & leurs rapports infinis , généralement toutes les vérités. Or on peut distinguer en Dieu deux sortes de vérités ou de rapports , des rapports de grandeur & des rapports de perfection , des vérités speculatives & des vérités pratiques ; des rapports qui n'exigent par leur évidence que des jugemens , & d'autres rapports qui excitent encore des mouvemens. Ce n'est pas néanmoins que les rapports de perfection puissent être clairement connus , s'ils ne s'expriment par des rapports de grandeur. Mais il ne faut pas nous arrêter à cela. Deux fois deux sont quatre : c'est un rapport d'égalité en grandeur ; c'est une vérité speculative qui n'excite point de mouvement dans l'ame , ni amour ni haine , ni estime ni mépris , &c. L'homme vaut mieux que la bête : c'est un rapport d'inégalité en perfection , qui exige non seulement que l'esprit s'y rende , mais que l'amour & l'estime se reglent par la connoissance de ce rapport ou de cette vérité. Prenez donc garde.

Dieu renferme en lui tous les rapports de perfection. Or il connoît & il aime tout ce qu'il renferme dans la sim-

plicité de son être. Donc il estime & il aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables & estimables. Il aime invinciblement l'Ordre immuable, qui ne consiste & ne peut consister que dans les rapports de perfection qui sont entre ses attributs, & entre les idées qu'il renferme dans sa substance. Il est donc juste essentiellement & par lui-même. Il ne peut pecher ; puisque s'aimant invinciblement, il ne peut qu'il ne rende justice à ses divines perfections, à tout ce qu'il est, à tout ce qu'il renferme. Il ne peut mêmes vouloir positivement & directement produire quelque dérèglement dans son ouvrage, parce qu'il estime toutes les créatures selon la proportion de la perfection de leurs archetypes. Par exemple, il ne peut sans raison vouloir que l'esprit soit soumis au corps : & si cela se trouve, c'est que maintenant l'homme n'est point tel que Dieu l'a fait. Il ne peut favoriser l'injustice : & si cela est, c'est que l'uniformité de sa conduite ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Le tems de sa vengeance viendra. Il ne peut vouloir ce qui corrompt son ouvrage : & s'il s'y trouve des monstres qui le



défigurent, c'est qu'il rend plus d'honneur à ses attributs par la simplicité & la généralité de ses voies, que par l'exemption des défauts qu'il permet dans l'Univers, ou qu'il y produit en conséquence des loix générales qu'il a établies pour de meilleurs effets que la generation des monstres, comme nous l'expliquerons dans la suite. Ainsi Dieu est juste en lui-même, juste dans ses voies, juste essentiellement ; parce que toutes ses volontez sont nécessairement conformes à l'Ordre immuable de la justice qu'il se doit à lui-même & à ses divines perfections.

Mais l'homme n'est point juste par lui-même. Car l'Ordre immuable de la justice, qui comprend tous les rapports de perfection de tous les êtres possibles & de toutes leurs qualitez, ne se trouvant qu'en Dieu, & nullement dans nos propres modalitez ; quand l'homme s'aimeroit par un mouvement dont il seroit lui-même la cause, bien loin que son amour propre pût le rendre juste, qu'il le corromproit infiniment plus que l'amour propre du plus scelerat des hommes. Car il n'y eut jamais d'ame assez noire, & possédée d'un

amour propre si déréglé, que la beauté de l'Ordre immuable ne l'ait pû frapper en certaines occasions. Nous ne sommes donc parfaitement justes, que lorsque voyant en Dieu ce que Dieu y voit lui-même, nous en jugeons comme lui, nous estimons & nous aimons ce qu'il aime & ce qu'il estime. Ainsi bien loin que nous soions justes par nous-mêmes, nous ne serons parfaitement tels, que lorsque délivrés de ce corps qui trouble toutes nos idées, nous verrons sans obscurité la Loi éternelle, sur laquelle nous réglerons exactement tous les jugemens & tous les mouvemens de notre cœur. Ce n'est pas qu'on ne puisse dire que ceux qui ont la charité sont justes véritablement, quoiqu'ils forment souvent des jugemens fort injustes. Ils sont justes dans la disposition de leur cœur. Mais ils ne sont pas justes en toute rigueur, parce qu'ils ne connoissent pas exactement tous les rapports de perfection qui doivent régler leur estime & leur amour.

XIV. A R I S T E. Je comprends, Theodore, parce que vous me dites-là, que la justice aussi-bien que la vérité habitent, pour ainsi dire, éternelle-

ment dans une nature immuable. Le juste & l'injuste, aussi-bien que le vrai & le faux, ne sont point des inventions de l'esprit humain, ainsi que prétendent certains esprits corrompus. Les hommes, disent-ils, se sont fait des loix pour leur mutuelle conservation. C'est sur l'amour propre qu'ils les ont fondées. Ils sont convenus entr'eux : & par là ils se sont obligez. Car celui qui manque à la convention se trouvant plus foible que le reste des contractans, il se trouve parmi des ennemis qui satisfont à leur amour propre en le punissant. Ainsi, par amour propre, il doit observer les loix du país où il vit : non parce qu'elles sont justes en elles-mêmes, car delà l'eau, disent-ils, on en observe de toutes contraires ; mais parce qu'en s'y soumettant on n'a rien à craindre de ceux qui sont les plus forts. Selon eux, tout est naturellement permis à tous les hommes. Chaque particulier a droit à tout ; & si je cede de mon droit, c'est que la force des concurrens m'y oblige. Ainsi l'amour propre est la regle de mes actions. Ma loi c'est une puissance étrangere : & si j'étois le plus fort, je rentrerois naturellement dans tous

mes droits. Peut-on rien dire de plus brutal & de plus insensé ? La force a déferé au lion l'empire sur les autres brutes ; & j'avoüe que c'est souvent par elle que les hommes l'usurpent les uns sur les autres. Mais de croire que cela soit permis , & que le plus fort ait droit à tout , sans qu'il puisse jamais commettre aucune injustice , c'est assurément se ranger parmi les animaux , & faire de la société humaine une assemblée de bêtes brutes. Oüi , Theodore , je conviens que l'Ordre immuable de la justice est une loi dont Dieu même ne se dispense jamais , & sur laquelle tous les esprits doivent regler leur conduite. Dieu est juste essentiellement & par la nécessité de son être. Mais voïons un peu s'il est bon , misericordieux , patient : car il me semble que tout cela ne peut gueres s'accorder avec la severité de sa justice.

XV. THEODORE. Vous avez raison , Ariste. Dieu n'est ni bon , ni misericordieux , ni patient , selon les idées vulgaires. Ces attributs tels qu'on les conçoit ordinairement sont indignes de l'Être infiniment parfait. Mais Dieu possède ces qualitez dans le sens que la

Raisonnons nous l'apprend, & que l'Ecriture, qui ne peut se contredire, nous le fait croire. Pour expliquer tout cela plus distinctement, voyons d'abord si Dieu est essentiellement juste en ce sens, qu'il récompense nécessairement les bonnes œuvres, & qu'il punisse indispensablement tout ce qui l'offense, ou qui blesse, pour ainsi dire, ses attributs.

ARISTE. Je conçois bien, Theodore, que si les créatures sont capables d'offenser Dieu, il ne manquera pas de s'en venger, lui qui s'aime par la nécessité de son être. Mais que Dieu puisse en être offensé, c'est ce qui ne me paroît pas concevable. Et si cela étoit possible; comme il s'aime nécessairement; il n'auroit jamais donné l'être, ou du moins cette liberté ou cette puissance à des créatures capables de lui résister. Est-ce que cela n'est pas évident?

THEODORE. Vous me proposez, Ariste, une difficulté qui s'éclaircira bien-tôt. Suivez-moi, je vous prie, sans me prévenir. N'est-il pas clair parce que je viens de vous dire, que l'Ordre immuable est la loi de Dieu, la règle inviolable de ses volontez, & qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les choses

à proportion qu'elles sont aimables ?

ARISTE. C'est ce que vous venez de démontrer.

THEODORE. Donc Dieu ne peut pas vouloir que ses créatures n'aiment pas selon ce même Ordre immuable. Il ne peut les dispenser de suivre cette loi. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui merite le moins d'être aimé. Quoi, vous hésitez ! Est-ce que cela ne vous paroît pas certain ?

ARISTE. J'y trouve de la difficulté. Je suis convaincu par une espèce de sentiment intérieur, que Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime & qu'on estime davantage ce qui merite le moins d'être aimé & d'être estimé : mais je ne le voi pas bien clairement. Car que fait à Dieu nôtre amour & nôtre estime ? Rien du tout. Nous voulons peut-être qu'on nous estime nous, & qu'on nous aime, parce que nous avons tous besoin les uns des autres. Mais Dieu est si au dessus de ses créatures, qu'apparemment il ne prend aucun intérêt dans les jugemens que nous portons de lui & de ses ouvrages. Cela a du moins quelque vrai-semblance.

THEODORE. Cela n'en a que trop

trop pour des esprits corrompus. Il est vrai, Ariste, que Dieu ne craint & n'espere rien de nos jugemens. Il est indépendant : il se suffit abondamment à lui-même. Cependant il prend nécessairement intérêt dans nos jugemens, & dans les mouvemens de notre cœur. En voici la preuve. C'est que les esprits n'ont une volonté, ou ne sont capables de vouloir, ou d'aimer, qu'à cause du mouvement naturel & invincible, que Dieu leur imprime sans cesse pour le bien. Or Dieu n'agit en nous que parce qu'il veut agir : & il ne peut vouloir agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections : Et c'est l'ordre de ces divines perfections, qui est proprement sa loi, puisqu'il est juste essentiellement & par la nécessité de son être, ainsi que je viens de vous le prouver. Il ne peut donc pas vouloir que notre amour, qui n'est que l'effet du sien, soit contraire au sien, tende où le sien ne tend pas. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui est le moins aimable. Il veut nécessairement que l'Ordre immuable, qui est sa loi naturelle, soit aussi la nôtre. Il ne peut ni s'en dispenser,

ni nous en dispenser. Et puisqu'il nous a faits tels que nous pouvons suivre, ou ne suivre pas cette loi naturelle & indispensable, il faut que nous soions tels, que nous puissions être ou punis, ou récompensés. Oüi, Ariste, si nous sommes libres, c'est une consequence que nous pouvons être heureux, ou malheureux : & si nous sommes capables de bonheur, ou de malheur, c'est une preuve certaine que nous sommes libres. Un homme, dont le cœur est déréglé par le mauvais usage de sa liberté, rentre dans l'ordre de la justice, que Dieu doit à ses divines perfections, si ce pecheur est malheureux à proportion de ses désordres. Or Dieu aime l'ordre invinciblement. Donc il punit indispensablement ce qui le blesse. Ce n'est pas que le pecheur offense Dieu, dans le sens qu'un homme en offense un autre, ni que Dieu le punisse par le plaisir qu'il trouve dans la vengeance. Mais c'est que Dieu ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est, selon que l'exige l'Ordre immuable des rapports nécessaires de tout ce qu'il renferme, dont la disposition des parties de l'Univers doit porter le caractère. Ainsi Dieu n'est point indifférent à.

l'égard de la punition de nos désordres. Il n'est ni clement, ni misericordieux, ni bon, selon les idées vulgaires, puisqu'il est juste essentiellement, & par l'amour naturel & nécessaire qu'il porte à ses divines perfections. Il peut différer la récompense & la peine, selon que l'exige, ou le permet l'ordre de sa providence, qui l'oblige à suivre ordinairement les loix générales qu'il a établies, pour gouverner le monde d'une manière, qui porte le caractère de ses attributs. Mais il ne peut se dispenser de rendre tôt ou tard aux hommes selon leurs œuvres. Dieu est bon aux bons, méchant, pour ainsi dire, aux méchants, comme le dit l'Ecriture : *Cum electo electus eris, & cum perverso perverteris.* Il est clement & misericordieux, mais c'est en son Fils & par son Fils : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam.* Il est bon aux pécheurs en ce sens, qu'il leur donne par Jésus-Christ les grâces nécessaires, pour changer la méchante disposition de leur cœur, afin qu'ils cessent d'être pécheurs, qu'ils fassent de bonnes œuvres, & qu'étant devenus

Pf. xvii. 27.

Jean iii. 26.

bons & justes , il puisse être bon à leur égard , leur pardonner leurs pechez en vûe des satisfactions de Jesus-Christ , & couronner ses propres dons , ou les merites qu'ils auront acquis par le bon usage de sa grace. Mais Dieu est toujours severe , toujours observateur exact des loix éternelles , toujours agissant selon ce qu'il est , selon ce qu'exigent ses propres attributs , ou cet ordre immuable des rapports nécessaires des perfections divines , que renferme la substance , qu'il aime invinciblement & par la nécessité de son être. Tout cela , Ariste , est conforme à l'Ecriture , aussi-bien qu'à la notion , qu'ont tous les hommes de l'Être infiniment parfait : quoique cela ne s'accorde nullement avec les idées grossieres de ces pecheurs stupides & endurcis , qui veulent un Dieu humainement debonnaire & indulgent , ou un Dieu , qui ne se mêle point de nos affaires , & qui soit indifferant sur la vie , que nous menons.

A R I S T E. Je ne croi pas qu'on puisse se douter de ces vérités.

T H E O D O R E. Pensez - y bien , Ariste , afin d'en demeurer convaincu , non seulement par une espee de senti-

ment intérieur, par lequel Dieu en persuade intérieurement tous ceux, dont le cœur n'est point endurci & entièrement corrompu, mais encore par une évidence telle que vous puissiez le démontrer à ces rares genies, qui croient avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la Morale naturelle.



IX. ENTRETIEN.

*Que Dieu agit toujours selon ce qu'il est :
Qu'il a tout fait pour sa gloire en Jésus-
Christ, & qu'il n'a point formé ses des-
seins sans avoir égard aux voies de les
executer.*

I. **T**HÉODORE. Que pensez-vous aujourd'hui, Ariste, de ce que nous dîmes hier ? Avez-vous bien contemplé la notion de l'infini, de l'Etre sans restriction, de l'Etre infiniment parfait ? Et pouvez-vous maintenant l'envisager toute pure, sans la revêtir des idées des créatures, sans l'incarner, pour ainsi dire, sans la limiter, sans la corrompre, pour l'accommoder à la foiblesse de l'esprit humain ?

A R I S T E. Ah, Theodore, qu'il est difficile de séparer de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres ! qu'il est difficile de ne rien attribuer à Dieu de ce qu'on sent en soi-même ! Nous humanisons à tous momens la Divinité : nous limitons naturellement l'infini.

C'est que l'esprit veut comprendre ce qui est incompréhensible : il veut voir le Dieu invisible. Il le cherche dans les idées des créatures : il s'arrête à ses propres sentimens , qui le touchent , & qui le pénètrent. Mais que tout cela est éloigné de représenter la Divinité ! & que ceux qui jugent des perfections divines par le sentiment intérieur de ce qui passe en eux , portent des jugemens étranges des attributs de Dieu , & de sa providence adorable ! J'entrevois ce que je vous dis : mais je ne le vois pas encore assez bien , pour m'en expliquer.

THEODORE. Vous avez médité, Aristé. Je le sens bien par votre réponse. Vous comprenez que, pour juger solidement des attributs divins & des règles de la providence , il faut écarter sans cesse de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres , & ne consulter jamais ses propres sentimens intérieurs. Cela suffit. Continuons notre route , & prenons garde tous trois que nous ne donnions dans ce dangereux écueil de juger de l'infini par quelque chose de fini.

ARISTE. Nous y donnerons assurément , Theodore ; car tous les cou-

rans nous y portent. Je l'ai bien éprouvé depuis hier.

T H E O D O R E. Je le croi, Ariste. Mais peut être n'y ferons-nous pas naufrage. Du moins n'y donnons pas inconsidérément comme le commun des hommes. J'espère que nous éviterons par nôtre vigilance mutuelle un bon nombre d'erreurs dangereuses, dans lesquelles on se précipite aveuglément. Ne flattons point, Ariste, nôtre paresse naturelle. Courage, nôtre Maître commun, qui est l'auteur de nôtre foi, nous en donnera quelque intelligence, si nous sçavons l'interroger avec une attention sérieuse, & avec le respect & la soumission, qui est dûe à sa parole, & à l'autorité infailible de son Eglise. Commençons donc.

II. Hier, Ariste, vous demeurâtes d'accord que Dieu connoissoit & qu'il vouloit, non parce que nous connoissons & que nous voulons, mais parce que connoître & vouloir sont de véritables perfections. Qu'en pensez-vous maintenant ? Je pretens aujourd'hui considérer la Divinité dans ses voies, & comme sortant, pour ainsi dire, hors d'elle-même, comme prenant le dessein
de

de se répandre au dehors dans la production de ses créatures. Ainsi il faut bien s'assurer que Dieu connoît & qu'il veut, puisque sans cela il est impossible de comprendre qu'il puisse rien produire au dehors. Car comment agiroit-il sagement sans connoissance ? Comment formeroit-il l'Univers sans le vouloir ? Croiez-vous donc , Ariste , que celui qui se suffit à lui-même , soit capable de former quelque desir ?

A R I S T E. Vous m'interrogez de maniere que vous faites toujours naître en moi de nouveaux doutes. Je voi bien que c'est que vous ne voulez pas me surprendre, ni laisser derriere nous quelque retraite aux préjugés. Hé bien donc, Theodore , je ne doute nullement que Dieu ne connoisse : mais je doute qu'il puisse jamais rien vouloir. Car que pourroit-il vouloir , lui qui se suffit pleinement à lui-même ? Nous voulons nous autres : mais c'est une marque de nôtre indigence. N'ayant pas ce qu'il nous faut , nous le desirons. Mais l'Etre infiniment parfait ne peut rien vouloir, rien desirer puisqu'il voit bien que rien ne lui manque.

T H E O D O R E. Oh , oh , Ariste ! vous

me surprenez. *Dieu ne peut rien vouloir.* Mais quoi ! l'Etre infiniment parfait peut-il nous avoir créés malgré lui, ou sans l'avoir bien voulu ? Nous sommes, Ariste : ce fait est constant.

A R I S T E. Oüi, nous sommes : mais nous ne sommes point faits. Notre nature est éternelle. Nous sommes une émanation nécessaire de la Divinité. Nous en faisons partie. L'Etre infiniment parfait c'est l'Univers, c'est l'assemblage de tout ce qui est.

T H E O D O R E. Encore !

A R I S T E. Ne pensez pas, Theodore, que je sois assez impie & assez insensé, pour donner dans ces rêveries. Mais je suis bien-aîsé que vous m'appreniez à les refuter. Car j'ai ouï dire qu'il y a des esprits assez corrompus, pour s'en être laissé charmer.

T H E O D O R E. Je ne sçai, Ariste, si tout ce qu'on dit maintenant de certaines gens est bien seur, & si même ces anciens Philosophes, qui ont imaginé l'opinion que vous proposez, l'ont jamais cruë véritable. Car quoiqu'il y ait peu d'extravagances, dont les hommes ne soient capables, je croirois volontiers que ceux qui produisent de sem-

blables chimeres, n'en sont gueres persuadez. Car enfin l'Auteur qui a renouvelé cette impieté, convient que Dieu est l'Être infiniment parfait. Et cela étant, comment auroit-il pû croire que tous les êtres créez ne sont que des parties, ou des modifications de la Divinité ? Est-ce une perfection que d'être injuste dans ses parties, malheureux dans ses modifications, ignorant, insensé, impie ? Il y a plus de pecheurs que de gens de bien, plus d'Idolâtres que de Fidèles : quel désordre, quel combat entre la Divinité & ses parties ! Quel monstre, Ariste, quelle épouvantable & ridicule chimere ! Un Dieu nécessairement haï, blasphémé, méprisé, ou du moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il est ; car combien peu de gens s'avisent de reconnoître une telle Divinité ? Un Dieu nécessairement ou malheureux, ou insensible dans le plus grand nombre de ses parties, ou de ses modifications, un Dieu se punissant, ou se vengeant de soi-même. En un mot un être infiniment parfait composé néanmoins de tous les désordres de l'Univers. Quelle notion plus remplie de contradictions visibles ! Assuré-

ment s'il y a des gens capables de se forger un Dieu sur une idée si monstrueuse, ou c'est qu'ils n'en veulent point avoir, ou bien ce sont des esprits nêz, pour chercher dans l'idée du cercle toutes les propriétés des triangles. Croiez-moi, Ariste, jamais homme de bon sens n'a été bien persuadé de cette folie, quoi que plusieurs personnes l'aient soutenue, comme en étant bien persuadés. Car l'amour propre est si bizarre, qu'il peut bien nous donner des motifs d'en faire confidence à nos compagnons de débauche, & de vouloir en paroître bien convaincus. Mais il est impossible de la croire véritable, pour peu qu'on soit capable de raisonner, & de craindre de se tromper. Ceux qui la soutiennent n'en peuvent être intérieurement persuadés, si la corruption de leur cœur ne les a tellement aveuglez, que ce seroit perdre le tems que de pretendre les éclairer. Revenons donc, Ariste,

III. Nous sommes : ce fait est constant. Dieu est infiniment parfait. Donc nous dépendons de lui. Nous ne sommes point malgré lui. Nous ne sommes que parce qu'il veut que nous soions. Mais, comment Dieu peut-il vouloir

que nous soïons , lui qui n'a nul besoin de nous. Comment un Etre , à qui rien ne manque , qui se suffit pleinement à lui-même ; peut-il vouloir quelque chose ? Voilà ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Il me semble qu'il est facile de la lever. Car il n'y a qu'à dire que Dieu n'a pas créé le monde pour lui , mais pour nous.

THEODORE. Mais nous , pour qui nous a-t'il créé ?

ARISTE. Pour lui-même.

THEODORE. La difficulté revient. Car Dieu n'a nul besoin de nous.

ARISTE. Disons donc , Theodore , que Dieu ne nous a faits que par pure bonté , par pure charité pour nous-mêmes.

THEODORE. Ne disons pas cela , Ariste , du moins sans l'expliquer. Car il me paroît évident que l'Etre infiniment parfait s'aime infiniment , s'aime nécessairement : que sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même , & à ses divines perfections : que le mouvement de son amour ne peut , comme en nous , lui venir d'ailleurs , ni par conséquent le porter ailleurs : qu'étant uniquement le principe de son action , il

faut qu'il en soit la fin : qu'en Dieu en un mot tout autre amour que l'amour propre seroit déréglé , ou contraire à l'ordre immuable qu'il renferme , & qui est la loi inviolable des volontez divines. Nous pouvons dire que Dieu nous a faits par pure bonté en ce sens , qu'il nous a faits sans avoir besoin de nous. Mais il nous a faits pour lui. Car Dieu ne peut vouloir que par sa volonté : & sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même. La raison , le motif , la fin de ses decrets ne peut se trouver qu'en lui

ARISTE. Je sens de la peine à me rendre à vos raisons , quoiqu'elles me paroissent évidentes.

THEOTIME. Ne voïez-vous pas, Ariste , que c'est humaniser la Divinité , que de chercher hors d'elle le motif & la fin de son action ? Mais si cette pensée , de faire agir Dieu uniquement par pure bonté pour les hommes , vous charme si fort , d'où vient qu'il y aura vingt fois , cent fois plus de réprouvez que d'élus ?

ARISTE. C'est le peché du premier homme.

THEOTIME. Oïi. Mais que Dieu

n'empêchoit-il ce péché si funeste à des créatures, qu'il fait, * & qu'il a faites par pure bonté?

A R I S T E. Il a eu ses raisons.

T H E O T I M E. Dieu a donc en lui-même de bonnes raisons de tout ce qu'il fait, lesquelles ne s'accordent pas toujours avec une certaine idée de bonté & de charité fort agréable à nôtre amour propre, mais qui est contraire à la Loi divine, à cet ordre immuable, qui renferme toutes les bonnes raisons, que Dieu peut avoir.

A R I S T E. Mais, Theotime, puisque Dieu se suffit à lui-même, pour quoi prendre le dessein de créer ce monde?

T H E O T I M E. Dieu a ses raisons, sa fin, son motif, tout cela en lui-même. Car avant ses decrets que pouvoit-il y avoir, qui le déterminât à les former? Comme Dieu se suffit à lui-même, c'est avec une liberté entière qu'il s'est déterminé à créer le monde. Car si Dieu avoit besoin de ses créatures, comme il s'aime invinciblement, il les produiroit nécessairement. Oüi, Ariste, tout ce qu'on peut legitimately conclure de ce que Dieu se suffit à lui-même, c'est que le monde n'est pas une émanation

* Voyez
les Con-
versa-
tions
Chrétien-
nes de
l'Édition
de 1702.
page 64.
& les
sui-
van-
tes.

nécessaire de la Divinité : ce que la foi nous enseigne. Mais de s'imaginer que l'abondance divine puisse rendre Dieu impuissant , c'est aller contre un fait constant , & priver le Créateur de la gloire , qu'il tirera éternellement de ses créatures.

IV. A R I S T E. Comment cela, Theotime ? Est-ce que Dieu a créé le monde , à cause de la gloire , qu'il en devoit retirer ? Si cette gloire a été le motif , qui a déterminé le Créateur, voilà donc quelque chose d'étranger à Dieu, qui le détermine à agir. D'où vient que Dieu s'est privé de cette gloire pendant une éternité ? Mais gloire ! Que voulez-vous dire par ce mot ? Assurément, Theotime, vous vous engagez-là dans un pas , dont vous aurez de la peine à vous tirer.

T H E O T I M E. Ce pas est difficile. Mais Theodore , qui le franchit heureusement , ne m'y laissera pas engagé.

A R I S T E. Quoi , Theodore ! Dieu a fait l'Univers pour sa gloire. Vous approuvez cette pensée si humaine , & si indigne de l'Être infiniment parfait ! Prenez , je vous prie , la parole au lieu

de Theotime : expliquez-vous.

THEODORE. C'est ici, Ariste, qu'il faut bien de l'attention & de la vigilance , pour ne pas donner dans l'écueil que vous sçavez. Prenez garde que je n'y échoüe.

Lors qu'un Architecte a fait un édifice commode & d'une excellente architecture, il en a une secrète complaisance, parce que son ouvrage lui rend témoignage de son habileté dans son art. Ainsi on peut dire que la beauté de son ouvrage lui fait honneur , parce qu'elle porte le caractère des qualitez, dont il se glorifie , des qualitez , qu'il estime & qu'il aime , & qu'il est bien-aise de posséder. Que s'il arrive de plus, que quelqu'un s'arrête, pour contempler son édifice , & pour en admirer la conduite & les proportions , l'Architecte en tire une seconde gloire , qui est encore principalement fondée sur l'amour & l'estime qu'il a des qualitez qu'il possède , & qu'il seroit bien-aise de posséder dans un degré plus éminent. Car s'il croïoit que la qualité d'Architecte fût indigne de lui, s'il méprisoit cet art , ou cette science, son ouvrage cesseroit de lui faire honneur : & ceux

qui le loueroient de l'avoir construit, lui donneroient dé la confusion.

ARISTE. Prenez garde , Theodore : vous allez droit donner dans l'écueil.

THEODORE. Tout ceci , Ariste , n'est qu'une comparaison : suivez-moi. Il est certain que Dieu s'aime nécessairement & toutes ses qualitez. Or il est évident qu'il ne peut agir que selon ce qu'il est. Donc son ouvrage portant le caractere des attributs , dont il se glorifie , il lui fait honneur. Dieu s'estimant & s'aimant invinciblement , il trouve sa gloire , il a de la complaisance dans un ouvrage , qui exprime en quelque maniere ses excellentes qualitez. Voilà donc un des sens, selon lequel Dieu agit pour sa gloire. Et , comme vous voiez , cette gloire ne lui est point étrangere ; car elle n'est fondée que sur l'estime & l'amour qu'il a pour ses propres qualitez. Qu'il n'y ait point d'intelligences , qui admirent son ouvrage : qu'il n'y ait que des hommes insensés , ou stupides , qui n'en découvrent point les merveilles : qu'ils le méprisent au contraire cet ouvrage admirable , qu'ils le blasphèment , qu'ils le regardent , à cause des

monstres qui s'y trouvent, comme l'effet nécessaire d'une nature aveugle: qu'ils se scandalisent de voir l'innocence opprimée, & l'injustice sur le trône: Dieu n'en tire pas moins de cette gloire, pour laquelle il agit, de cette gloire, qui a pour principe l'amour & l'estime qu'il a de ses qualitez, de cette gloire, qui le détermine toujours à agir selon ce qu'il est, ou d'une manière, qui porte le caractère de ses attributs. Ainsi, supposé que Dieu veuille agir, il ne peut qu'il n'agisse pour sa gloire selon ce premier sens, puisqu'il ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est, & par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections. Mais comme il se suffit à lui-même, cette gloire ne peut le déterminer invinciblement à vouloir agir: & je croi même que cette seule gloire ne peut être un motif suffisant de le faire agir, s'il ne trouve le secret de rendre divin son ouvrage, & de le proportionner à son action, qui est divine. Car enfin l'Univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puisse être, tant qu'il sera fini, il sera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini. Dieu ne prendra donc pas le dessein de le pro-

duire. C'est à mon sens ce qui fait la plus grande difficulté.

V. A R I S T E. Pourquoi cela , Theodore ? Il est facile de la lever cette difficulté. Faisons le monde infini. Composons-le d'un nombre infini de tourbillons. Car pourquoi s'imaginer un grand Ciel , qui environne tous les autres , & au delà duquel il n'y ait plus rien ?

T H E O D O R E. Non Ariste : laissons à la créature le caractère , qui lui convient : ne lui donnons rien , qui approche des attributs divins. Mais tâchons néanmoins de tirer l'Univers de son état profane , & de le rendre par quelque chose de divin digne de la complaisance divine, digne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini.

A R I S T E. Comment cela ?

T H E O D O R E. Par l'union d'une personne divine.

A R I S T E. Ah , Theodore ! vous avez toujours recours aux vérités de la foi , pour vous tirer d'affaire. Ce n'est pas là philosopher.

T H E O D O R E. Que voulez - vous , Ariste ? c'est que j'y trouve mon compte , & que sans cela je ne puis trouver le dévouement de mille & mille diffi-

cuhez. Quoi donc est-ce que l'Univers, sanctifié par Jesus-Christ, & subsistant en lui, pour ainsi dire, n'est pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ?

ARISTE. Oûi sans doute. Mais si l'homme n'eût point peché, le Verbe ne se seroit point incarné.

THEODORE. Je ne sçai, Ariste. Mais quoique l'homme n'eût point peché, une personne divine n'auroit pas laissé de s'unir à l'Univers, pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour le rendre divin, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une, qui répondît parfaitement à son action. Est-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu, sans s'incarner ? Il s'est fait homme : mais ne pouvoit-il pas se faire Ange ? Il est vrai qu'en se faisant homme, il s'unit en même tems aux deux substances, esprit & corps, dont l'Univers est composé, & que par cette union il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne croi point que le peché ait été la seule cause de l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais Dieu a pû faire à l'Ange la grace, qu'il

a faite à l'homme. Au reste , Dieu a prévu & permis le peché. Cela suffit. Car c'est une preuve certaine que l'Univers réparé par Jesus-Christ vaut mieux que le même Univers dans sa premiere construction : autrement Dieu n'auroit jamais laissé corrompre son ouvrage. C'est une marque assurée que le principal des desseins de Dieu c'est l'Incarnation de son Fils. Voions donc , Ariste, comment Dieu agit pour sa gloire. Justifions cette proposition, qui vous a paru si commune , & peut-être si vuide de sens & si insoutenable.

V I. Premièrement Dieu pense à un ouvrage , qui par son excellence & par sa beauté exprime des qualitez , qu'il aime invinciblement , & qu'il est bien-aise de posseder. Mais cela néanmoins ne lui suffit pas , pour prendre le dessein de le produire , parce qu'un monde fini , un monde profane n'ayant encore rien de divin , il ne peut avoir de rapport réel avec la Divinité : il ne peut exprimer l'attribut essentiel de Dieu , son infinité. Ainsi Dieu ne peut y mettre sa complaisance , ni par conséquent le créer sans se démentir. Que fait-il cependant ? La Religion nous

l'apprend. Il rend divin son ouvrage par l'union d'une personne divine aux deux substances, esprit & corps, dont il le compose. Et par là il le relève infiniment, & reçoit de lui, à cause principalement de la Divinité qu'il lui communique, cette première gloire, qui se rapporte avec celle de cet Architecte, qui a construit une maison, qui lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualités, qu'il se glorifie de posséder : Dieu reçoit, dis-je, cette première gloire rehaussée, pour ainsi dire, d'un éclat infini. Néanmoins Dieu ne tire que de lui-même la gloire, qu'il reçoit de la sanctification de son Eglise, ou de cette maison spirituelle, dont nous sommes les pierres vivantes, sanctifiées par Jesus-Christ, puisque le sujet de sa gloire n'est que le rapport de son ouvrage avec les perfections, dont il se glorifie.

Cet Architecte reçoit encore une seconde gloire des spectateurs & des admirateurs de son édifice : & c'est aussi dans la vûe de cette espèce de gloire qu'il s'efforce de le faire le plus magnifique & le plus superbe qu'il peut. C'est aussi principalement dans la vûe du culte, que nôtre Souverain Prêtre devoit

établir en l'honneur de la Divinité, que Dieu s'est résolu de se faire un Temple, dans lequel il fut éternellement glorifié.

Oùï, Ariste, viles & méprisables créatures que nous sommes, nous rendons par nôtre divin Chef, & nous rendrons éternellement à Dieu des honneurs divins, des honneurs dignes de la Majesté divine, des honneurs, que Dieu reçoit, & qu'il recevra toujours avec plaisir.

Nos adorations & nos louanges sont en Jesus-Christ des sacrifices de bonne odeur. Dieu se plaît dans ces sacrifices spirituels & divins : & s'il s'est repenti

Hebr. 7. 20. 20. 21. 6. 17. d'avoir établi un culte charnel, & même d'avoir fait l'homme : il en a juré

par lui-même, jamais il ne se repentira de l'avoir réparé, de l'avoir sanctifié, de nous avoir faits ses Prêtres sous nôtre

1. Pet. 2. 9. Souverain Pontife le vrai Melchisedech. Dieu nous regarde en Jesus-Christ

1. Joan. 3. 1. 22. comme des Dieux, comme les enfans,

Rom. 8. 16. 17. comme les héritiers, & comme les co-

héritiers de son Fils bien-aimé. Il nous a

adoptez en ce cher Fils. C'est par lui

qu'il nous donne accès auprès de sa Ma-

jesté Suprême. C'est par lui qu'il se

complaît dans son ouvrage. C'est par

ce secret qu'il a trouvé dans sa sagesse

qu'il

qu'il sort hors de lui-même , s'il est permis de parler ainsi, hors de sa sainteté, qui le sépare infiniment de toutes les créatures : qu'il sort, dis-je, avec une magnificence, dont il tire une gloire capable de le contenter. L'Homme-Dieu le précède par tout dans ses voies, il justifie tous ses desseins, il lui fait rendre par ses créatures des honneurs, dont il doit être content. Jesus Christ ne paroît que dans la plénitude des tems : mais il est avant tous les siècles dans les desseins du Créateur : & lors qu'il naît en Bethléem, c'est alors que voilà Dieu glorifié ; c'est alors que le voilà satisfait de son ouvrage. Tous les esprits bienheureux reconnoissent cette vérité, lorsque l'Ange annonce aux Pasteurs la naissance du Sauveur. *Gloire à Dieu, disent-ils tous d'un commun accord, paix en terre, Dieu se complaît dans les hommes.*

Luc. 11.

Où assurément l'Incarnation du Verbe est le premier & le principal * des desseins de Dieu. C'est ce qui justifie sa conduite. C'est, si je ne me trompe, le seul dénoüement de mille & mille difficultés, de mille & mille contradictions apparentes.

* *Traité de la Nature & de la Grace. I. Discours, & II. & III. éclaircissement.*

L'homme, Ariste, est pêcheur : il

Tome I.

Gg

n'est point tel que Dieu l'a fait. Dieu a donc laissé corrompre son ouvrage. Accordez cela avec sa sagesse & avec sa puissance. Tirez-vous seulement de ce méchant pas sans le secours de l'Homme-Dieu, sans admettre de Mediateur, sans concevoir que Dieu a eu principalement en vûë l'Incarnation de son Fils. Je vous en défie avec tous les principes de la meilleure Philosophie. Pour moi je vous l'avoüe, je me trouve court à tous momens, lorsque je pretens philosopher sans le secours de la foi. C'est elle qui m'en conduit & qui me soutient dans mes recherches sur les vérités qui ont quelque rapport à Dieu, comme sont celles de la Métaphysique. Car pour les vérités Mathématiques, celles qui mesurent les grandeurs, les nombres, les tems, les mouvemens; tout ce qui ne diffère que par le plus & par le moins; je demeure d'accord que la foi ne sert de rien pour les découvrir, & que l'expérience suffit avec la raison pour se rendre sçavant dans toutes les parties de la Physique.

VII. A R I S T E. Je comprends bien, Theodore, ce que vous me dites-là, & je le trouve assez conforme à la raison.

Je sens mêmes une secrète joie de voir qu'en suivant la foi on s'éleve a l'intelligence des véritéz que saint Paul nous apprend en plusieurs endroits de ses admirables Epîtres. Mais il se presente à mon esprit deux petites difficultez. La premiere, c'est qu'il semble que Dieu n'a pas été parfaitement libre dans la production de son ouvrage, puisqu'il en tire une gloire infinie & qui le contente si fort. La seconde, c'est que du moins il ne devoit pas se priver une éternité de la satisfaction qu'il a de se voir si divinement honoré par ses créatures.

THEODORE. Je vous répons, Aristé, que l'Etre infiniment parfait se suffit pleinement à lui-même, & qu'ainsi il n'aime invinciblement & nécessairement que sa propre substance, que ses divines perfections. Cela est évident, & suffit pour vôt're premiere difficulté. Mais pour la seconde, prenez garde que Dieu ne doit jamais rien faire qui démente ses qualitez, & qu'il doit laisser aux créatures essentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendances. Or le caractère essentiel de la dépendance, c'est de n'avoir point

été. Un monde éternel paroît être une émanation nécessaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il se suffit tellement à lui-même, qu'il a pu se passer durant une éternité de son ouvrage. Il en tire par Jesus-Christ une gloire qui le contente. Mais il ne la recevrait pas cette gloire, si l'Incarnation étoit éternelle, parce que cette Incarnation blesseroit ses attributs, qu'elle doit honorer autant que cela est possible.

ARISTE. Je vous l'avoue, Theodore. Il n'y a que l'Etre nécessaire & indépendant qui doive être éternel. Tout ce qui n'est pas Dieu doit porter la marque essentielle de sa dépendance. Cela me paroît évident. Mais Dieu sans faire le monde éternel, pouvoit le créer plutôt qu'il n'a fait de mille millions de siècles. Pourquoi tant retarder un ouvrage dont il tire tant de gloire ?

THEODORE. Il ne l'a point retardé, Ariste. Le tôt & le tard sont des propriétés du tems qui n'ont nul rapport à l'éternité. Si le monde avoit été créé mille millions de siècles plutôt qu'il ne l'a été, on pourroit vous faire la même instance, & la recommencer sans cesse à l'infini. Ainsi Dieu n'a point créé trop,

tard son ouvrage, puisqu'il a fallu qu'une éternité le précédât, & que le tôt & le tard de mille millions de siècles n'avancent & ne reculent point par rapport à l'éternité.

ARISTE. Je ne sçai que vous répondre, Theodore. Je penserai à ce que vous venez de me dire, que Dieu n'agit que pour sa gloire, que pour l'amour qu'il se porte à lui-même : car je conçois que ce principe renferme bien des conséquences. Mais, Theotime, qu'en pensez-vous ?

VIII. THEOTIME. Ce principe me paroît incontestable. Car il est évident que l'Être infiniment parfait ne peut trouver qu'en lui-même le motif de ses volontez, & les raisons de sa conduite. Mais, je ne sçai, je voudrois bien, ce me semble, que Dieu nous aimât un peu davantage, ou qu'il fît quelque chose uniquement pour l'amour de nous. Car enfin l'Écriture nous apprend que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné son Fils unique. Voilà un grand don, Ariste, & qui semble marquer un amour un peu plus désintéressé que celui que Theodore lui attribue.

ARISTE. Hé bien, Theodore,

que dites-vous à cela ?

THEODORE. Que Theotime donne dans l'écüeil , ou plutôt qu'il se sent dans le courant qui l'y porte ; si ce n'est peut-être qu'il veut voir dans quelles dispositions vous êtes.

ARISTE. Vous ne répondez pas.

Joan.

III. 16.

Pf. 2. 8.

Matth.

XXVIII.

18.

Eph. 1.

THEODORE. C'est que je voudrois bien que vous le fissiez-vous-même. Mais puisque vous voulez vous taire , donnez-vous du moins la peine de bien prendre ma pensée. Je croi , Ariste , que Dieu nous a tant aimez , qu'il nous a donné son Fils , ainsi que le dit l'Ecriture. Mais je croi aussi ce que m'apprend la même Ecriture , qu'il a tant aimé son Fils , qu'il nous a donnez à lui , & toutes les nations de la terre. Enfin , je croi encore , à cause de l'Ecriture , que s'il nous a predestinez en son Fils , & s'il a choisi son Fils pour le premier des predestinez , c'est parce qu'il en vouloit faire son Pontife , pour recevoir de lui , & de nous par lui , les adorations qui lui sont dûës. Car voici en deux mots l'ordre des choses. Tout est à nous : nous sommes à Jesus-Christ : & Jesus-Christ est à Dieu. *Omnia vestra sunt* , dit saint Paul , *sive presentia* , *sive*

1. Cor.

III. 22.

futura : vos autem Christi : Christus autem Dei. C'est que Dieu est nécessairement la fin de toutes ses œuvres.

Concevez distinctement, Ariste, que Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables ; que la loi qu'il suit inviolablement n'est que l'Ordre immuable , que je vous ai dit plusieurs fois ne pouvoir consister que dans les rapports nécessaires des perfections divines. En un mot , concevez que Dieu agit selon ce qu'il est : & vous comprendrez sans peine qu'il nous aime si fort, qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire , agissant comme il doit agir. Vous comprendrez que Dieu aime les natures qu'il a faites , tant qu'elles sont telles qu'il les a faites : qu'il les aime , dis-je, selon le degré de perfection qu'enferment leurs archetypes : & qu'il les rendra d'autant plus heureuses, qu'elles l'auront mérité , en se conformant à sa Loi. Vous comprendrez que Dieu d'abord a créé l'homme juste & sans aucun défaut ; & que s'il l'a fait libre, c'est qu'il a voulu le rendre heureux , sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même. Vous croirez aisément que l'homme devenu pécheur , quoique digne de la colere di-

me, Dieu peut encore l'aimer avec tant de charité & de bonté, que d'envoyer son Fils, pour le délivrer de ses pechez. Vous ne douterez pas que Dieu chérit tellement l'homme sanctifié par Jésus-Christ, qu'il lui fait part de son héritage & d'une éternelle félicité. Mais vous ne comprendrez jamais que Dieu agisse uniquement pour ses créatures, ou par un mouvement de pure bonté, dont le motif ne trouve point sa raison dans les attributs divins. Encore un coup, Ariste, Dieu peut ne point agir : mais s'il agit, il ne le peut, qu'il ne se regle sur lui-même, sur la Loi, qu'il trouve dans sa substance. Il peut aimer les hommes : mais il ne le peut qu'à cause du rapport qu'ils ont avec lui. Il trouve dans la beauté, que renferme l'archetype de son ouvrage, un motif de l'exécuter : mais c'est que cette beauté lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualités, dont il se glorifie, & qu'il est bien-aise de posséder. Ainsi l'amour que Dieu nous porte n'est point intéressé en ce sens, qu'il ait quelque besoin de nous : mais il l'est en ce sens, qu'il ne nous aime que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections, que nous

nous exprimons par notre nature (c'est la premiere gloire , que tous les êtres rendent nécessairement à leur auteur ,) & que nous adorons par des jugemens & des mouvemens , qui lui sont dûs. C'est la seconde gloire , que nous donnons à Dieu par notre Souverain Prêtre notre Seigneur Jesus-Christ.

THEOTIME. Tout cela, Theodore, me paroît suffisamment expliqué. L'Être infiniment parfait se suffit pleinement à lui-même : c'est un des noms, que Dieu se donne dans l'Ecriture. Et cependant il a tout fait pour lui : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* Il a tout fait en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ : *Omnia per ipsum & in ipso creata sunt.* : tout pour la gloire , qu'il retire de son Eglise en Jesus-Christ : *Ipsi gloria in Ecclesiâ & in Christo Jesu in omnes generationes sæculi sæculorum.* Les Epîtres de saint Paul sont toutes remplies de ces vérités. C'est là le fondement de notre Religion : & vous nous avez fait voir qu'il n'y a rien de plus conforme à la Raison , & à la notion la plus exacte de l'Être infiniment parfait. Passons à quelque autre chose. Quand Aristo aura bien pensé à tout ceci, j'es-

Prov.

15: 4.

Coll. 1:

15.

Eph. 3:

11.

pere qu'il en demeurera convaincu.

ARISTE. J'en suis déjà bien persuadé, Theotime : & il ne tient pas à moi que Theodore ne descende un peu plus dans le détail qu'il ne fait.

IX. THEODORE. Tâchons, Ariste, de bien comprendre les principes les plus généraux. Car ensuite tout le reste va tout seul, tout se développe à l'esprit avec ordre, & avec une merveilleuse clarté. Voyons donc encore dans la notion de l'Etre infiniment parfait, quels peuvent être les desseins de Dieu. Je ne pretends pas que nous en puissions découvrir le détail : mais peut-être en reconnoîtrons-nous ce qu'il y a de plus général ; & vous verrez dans la suite, que le peu que nous en aurons découvert, nous sera d'un grand usage. Pensez-vous donc que Dieu veuille faire l'ouvrage le plus beau, le plus parfait qui se puisse ?

ARISTE. Oûi, sans doute : car plus son ouvrage sera parfait, plus il exprimera les qualitez & les perfections dont Dieu se glorifie. Cela est évident par tout ce que vous venez de nous dire.

THEODORE. L'Univers est donc le plus parfait que Dieu puisse faire.

Mais quoi ! Tant de monstres , tant de désordres , ce grand nombre d'impies , tout cela contribué-t'il à la perfection de l'Univers ?

A R I S T E. Vous m'embarrassez , Theodore. Dieu veut faire un ouvrage le plus parfait qui se puisse. Car plus il sera parfait , plus il l'honorera. Cela me paroît évident. Mais je conçois bien qu'il seroit plus accompli , s'il étoit exempt de mille & mille défauts qui le défigurent. Voilà une contradiction qui m'arrête tout court. Il semble que Dieu n'ait pas exécuté son dessein , ou qu'il n'ait pas pris le dessein le plus digne de ses attributs.

T H E O D O R E. C'est que vous n'avez pas encore bien compris les principes. Vous n'avez pas assez médité la notion de l'Etre infiniment parfait qui les renferme. Vous ne sçavez pas encore faire agir Dieu selon ce qu'il est.

T H E O T I M E. Mais , Aristé , ne seroit-ce point que les déreglemens de la nature , les monstres , & les impies mêmes sont comme les ombres d'un tableau qui donnent de la force à l'ouvrage & du relief aux figures ?

A R I S T E. Cette pensée a je ne sçai.

quoi qui plaît à l'imagination, mais l'esprit n'en est point content. Car je comprends fort bien que l'Univers seroit plus parfait, s'il n'y avoit rien de déréglé dans aucune des parties qui le composent; & il n'y en a presque point au contraire où il n'y ait quelque défaut.

THEOTIME. C'est donc que Dieu ne veut pas que son ouvrage soit parfait.

ARISTE. Ce n'est point cela non plus. Car Dieu ne peut pas vouloir positivement & directement des irrégularitez qui défigurent son ouvrage, & qui n'expriment aucune des perfections qu'il possède, & dont il se glorifie. Cela me paroît évident. Dieu permet le désordre: mais il ne le fait pas, il ne le veut pas.

THEOTIME. *Dieu permet*, je n'entens pas bien ce terme. A qui est-ce que Dieu permet de geler les vignes, & de renverser les moissons qu'il a fait croître? Pourquoi permet-il qu'on mette dans son ouvrage des monstres qu'il ne fait & ne veut point? Quoi donc! est-ce que l'Univers n'est point tel que Dieu l'a voulu?

ARISTE. Non: car l'Univers n'est point tel que Dieu l'a fait.

THEOTIME. Cela peut être véritable à l'égard des désordres qui s'y sont glissés par le mauvais usage de la liberté. Car Dieu n'a pas fait les impies: il a permis que les hommes le devinssent. Je comprends bien cela, quoique je n'en sçache pas les raisons. Mais certainement il n'y a que Dieu qui fasse les monstres.

ARISTE. Voilà d'étranges créatures que les monstres: s'ils ne font point d'honneur à celui qui leur donne l'être. Sçavez-vous bien, Théotime, pourquoi Dieu, qui couvre aujourd'hui de fleurs & de fruits toute la campagne, la ravagera demain par la gelée ou par la grêle.

THEOTIME. C'est que la campagne sera plus belle dans sa stérilité que dans sa fécondité, quoique cela ne nous accommode pas. Nous jugeons souvent de la beauté des ouvrages de Dieu par l'utilité que nous en recevons, & nous nous trompons.

ARISTE. Encore vaut-il mieux en juger par leur utilité que par leur inutilité. La belle chose qu'un pays désolé par la tempête!

THEOTIME. Fort belle. Un pays

habité par des pecheurs doit être dans la désolation.

ARISTE. Si la tempête épargnoit les terres des gens de bien, vous auriez peut-être raison. Encore seroit-il plus à propos de refuser la pluie au champ d'un brutal, que de faire germer & croître son bled pour le moissonner par la grêle. Ce seroit assurément le plus court. Mais de plus, c'est souvent le moins coupable qui est le plus maltraité. Que de contradictions apparentes dans la conduite de Dieu ! Theodore m'a déjà donné des principes qui dissipent ces contradictions. Mais je les ai si mal compris, que je ne m'en souviens plus. Si vous ne voulez pas, Theotime, me mettre dans le bon chemin, car je voi bien que vous vous divertissez de l'embarras où je me trouve, laissez parler Theodore.

THEOTIME. Cela est juste.

X. THEODORE. Vous voiez bien, Ariste, qu'il ne suffit pas d'avoir entrevû des principes : il faut les avoir bien compris, afin qu'ils se présentent à l'esprit dans le besoin. Ecoutez donc, puisque Theotime ne veut pas vous dire ce qu'il sait parfaitement bien.

Vous ne vous trompez point de croire que plus un ouvrage est parfait, plus il exprime les perfections de l'ouvrier; & qu'il lui fait d'autant plus d'honneur, que les perfections qu'il exprime plaisent davantage à celui qui les possède, & qu'ainsi Dieu veut faire son ouvrage le plus parfait qui se puisse. Mais vous ne tenez que la moitié du principe: & c'est ce qui vous laisse dans l'embarras. Dieu veut que son ouvrage l'honore: vous le comprenez bien. Mais prenez garde: Dieu ne veut pas que ses voies le deshonorant. C'est l'autre moitié du principe. Dieu veut que sa conduite, aussi-bien que son ouvrage, porte le caractère de ses attributs. Non content que l'Univers l'honore par son excellence & sa beauté, il veut que ses voies le glorifient par leur simplicité, leur fécondité, leur universalité, leur uniformité, par tous les caractères, qui expriment des qualitez, qu'il se glorifie de posséder.

Ainsi ne vous imaginez pas que Dieu ait voulu absolument faire l'ouvrage le plus parfait qui se puisse, mais seulement le plus parfait par rapport aux voies les plus dignes de lui. Car ce que

Dieu veut uniquement , directement-
absolument dans ses desseins , c'est d'a-
gir toujours le plus divinement qui se
puisse : c'est de faire porter à sa condui-
te , aussi-bien qu'à son ouvrage, le cara-
ctère de ses attributs : c'est d'agir éxa-
ctement selon ce qu'il est , & selon tout
ce qu'il est. Dieu a vû de toute éternité
tous les ouvrages possibles , & toutes
les voies possibles de produire chacun
d'eux : & comme il n'agit que pour sa
gloire , que selon ce qu'il est , il s'est dé-
terminé à vouloir l'ouvrage , qui pou-
voit être produit & conservé par des
voies , qui jointes à cet ouvrage , de-
voient l'honorer davantage que tout
autre ouvrage produit par toute autre
voie. Il a formé le dessein , qui portoit
davantage le caractère de ses attributs,
qui exprimoit plus exactement les qua-
litez qu'il possède, & qu'il se glorifie de
posséder. Embrassez bien ce principe,
mon cher Ariste , de peur qu'il ne vous
échape ; car de tous les principes c'est
peut-être le plus fécond.

Encore un coup , ne vous imaginez
pas que Dieu forme jamais aveuglé-
ment de dessein , je veux dire , sans l'a-
voir comparé avec les voies nécessaires

pour son execution, C'est ainsi qu'agissent les Hommes , qui se repentent souvent de leurs resolutions , à cause des difficultez qu'ils y trouvent. Rien n'est difficile à Dieu. Mais prenez garde, tout n'est pas également digne de lui. Ses voies doivent porter le caractere de ses attributs, aussi-bien que son ouvrage. Il faut donc que Dieu ait égard aux voies aussi-bien qu'à l'ouvrage. Il ne suffit pas que son ouvrage l'honore par son excellence : il faut de plus que ses voies le glorifient par leur Divinité. Et si un monde plus parfait que le nôtre ne pouvoit être créé & conservé que par des voies reciproquement moins parfaites, de maniere que l'expression, pour ainsi dire , que ce nouveau monde & ces voies nouvelles donneroient des qualitez divines, seroit moindre que celle du nôtre: je ne crains point de le dire. Dieu est trop sage , il aime trop sa gloire , il agit trop exactement selon ce qu'il est, pour pouvoir le préférer à l'Univers, qu'il a créé. Car Dieu n'est indifférent dans ses desseins, que lorsqu'ils sont également sages , également divins , également glorieux pour lui , également dignes de ses attributs, que lorsque le rap-

port, composé de la beauté de l'ouvrage & de la simplicité des voies, est exactement égal. Lorsque ce rapport est inégal, quoique Dieu puisse ne rien faire, à cause qu'il se suffit à lui-même, il ne peut choisir & prendre le pire. Il peut ne point agir ; mais il ne peut agir inutilement, ni multiplier les voies, sans augmenter à proportion la beauté de son ouvrage. Sa sagesse lui défend de prendre de tous les desseins possibles celui qui n'est pas le plus sage. L'amour qu'il se porte à lui-même, ne lui permet pas de choisir celui qui ne l'honore pas le plus.

XI. A R I S T E. Je tiens bien, Theodore, votre principe. Dieu n'agit que selon ce qu'il est, que d'une manière qui porte le caractère de ses attriburs, que pour la gloire qu'il trouve uniquement dans le rapport, que son ouvrage & ses voies jointes ensemble ont avec les perfections qu'il possède, & qu'il se glorifie de posséder. C'est la grandeur de ce rapport, que Dieu considère dans la formation de ses desseins. Car voilà le principe. Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, ni vouloir absolument & directement que sa gloire. Si les défauts de

l'Univers, que nous habitons, diminuent ce rapport, la simplicité, la fécondité, la sagesse des voies ou des loix que Dieu suit, l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voies moins fécondes & moins simples, ne porteroit pas tant que le nôtre le caractère des attributs divins. Voilà pourquoi le monde est rempli d'impies, de monstres, de désordres de toutes façons. Dieu pourroit convertir tous les hommes, empêcher tous les désordres. Mais il ne doit pas pour cela troubler la simplicité & l'uniformité de sa conduite. Car il doit s'honorer par la sagesse de ses voies, aussi-bien que par la perfection de ses créatures. Il ne permet point les monstres : c'est lui qui les fait. Mais il ne les fait, que pour ne rien changer dans sa conduite, que par respect pour la généralité de ses voies, que pour suivre exactement les loix naturelles, qu'il a établies, & qu'il n'a pas néanmoins établies, à cause des effets monstrueux, qu'elles devoient produire, mais pour des effets plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. Voilà pourquoi on peut dire qu'il les permet, quoiqu'il n'y ait que lui qui les fasse. C'est

qu'il ne les veut qu'indirectement, qu'à cause qu'ils sont une suite naturelle de ses loix.

THEODORE. Que vous tirez promptement vos conséquences !

ARISTE. C'est que le principe est clair : c'est qu'il est fécond.

THEODORE. D'abord, Ariste, il semble que ce principe, à cause de sa généralité, n'ait aucune solidité. Mais quand on le suit de près, il frappe tellement & si promptement par un détail de vérités étonnantes qu'il découvre, qu'on en est charmé. Apprenez delà que les principes les plus généraux sont les plus féconds. Ils paroissent d'abord comme de pures chimeres. C'est leur généralité qui en est cause ; car l'esprit compte pour rien ce qui ne le touche point. Mais tenez-les bien ces principes, si vous pouvez, & suivez-les : ils vous feront bien voir du pais en peu de tems.

ARISTE. Je l'éprouve bien, Theodore, lorsque je médite un peu ce que vous me dites : & maintenant mêmes, sans aucun effort d'esprit, je voi, ce me semble, tout d'une vûe dans votre principe l'éclaircissement de quantité de

difficultez, que j'ai toujours eues sur la conduite de Dieu. Je conçois que tous ces effets qui se contredisent, ces ouvrages qui se combattent & qui se détruisent, ces désordres qui défigurent l'Univers, que tout cela ne marque nulle contradiction dans la cause qui le gouverne, nul défaut d'intelligence, nulle impuissance, mais une prodigieuse fécondité, & une parfaite uniformité dans les loix de la nature.

THEODORE. Doucement, Ariste; car nous expliquerons tout cela plus exactement dans la suite.

XII. ARISTE. Je comprends mêmes que la raison de la prédestination des hommes se doit nécessairement trouver dans votre principe. Je croïois que Dieu avoit choisi de toute éternité tels & tels, précisément parce qu'il le vouloit ainsi, sans raison de son choix, ni de sa part, ni de la nôtre, & qu'ensuite il avoit consulté sa sagesse sur les moyens de les sanctifier & de les conduire seurement au Ciel. Mais je comprends bien que je me trompois. Dieu ne forme point aveuglément ses desseins, sans les comparer avec les moyens. Il est sage dans la formation de ses de

crets, aussi bien que dans leur exécution. Il y a en lui des raisons de la prédestination des élus. C'est que l'Eglise future, formée par les voies que Dieu y emploie, lui fait plus d'honneur que toute autre Eglise, formée par toute autre voie. Car Dieu ne peut agir que pour sa gloire, que de la manière, qui porte le plus le caractère de ses attributs. Dieu ne nous a point prédestinez ni nous, ni mêmes nôtre divin Chef, à cause de nos mérites naturels, mais à cause des raisons, que sa Loi inviolable, l'Ordre immuable, le rapport nécessaire des perfections, qu'il renferme dans sa substance, lui fournit. Il a voulu unir son Verbe à telle nature, & prédestiner en son Fils tels & tels, parce que sa sagesse lui a marqué d'en user ainsi envers eux pour sa propre gloire. Suis-je bien, Theodore, vôtre grand principe ?

THEODORE. Fort bien. Mais n'appréhendez - vous point d'entrer trop avant dans la Theologie ? Vous voilà au milieu des plus grands mysteres.

ARISTE. Revenons ; car il ne m'appartient pas de les pénétrer.

THEOTIME. Vous faites bien, Ariste, de revenir promptement. Car saint Augustin le grand Docteur de la grace ne veut pas qu'on cherche des raisons du choix, que Dieu fait des hommes. La prédestination est purement gratuite, & la raison pourquoi Dieu prend tel, & laisse tel, c'est qu'il fait miséricorde à qui il lui plaît de la faire.

ARISTE. Quoi, Theodore ! est-ce que saint Augustin prétend que Dieu ne consulte point la sagesse dans la formation de ses desseins, mais seulement pour leur exécution ?

THEODORE. Non, Ariste. Mais apparemment Theotime explique saint Augustin selon la pensée de certaines gens. Ce saint Docteur écrivant contre les hérétiques de son tems, rejette la méchante raison, qu'ils donnoient du choix de Dieu, & de la distribution de la grace. Mais il a toujours été prêt de recevoir celles, qui sont dans l'Analogie de la Foi, & qui ne détruisent pas la gratuité de la grace. Voici en deux mots le raisonnement de ces hérétiques : il est bon que vous le sçachiez, & que vous puissiez y répondre. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, & arrivent à

la connoissance de la vérité. Donc ils peuvent tous être sauvez par leurs forces naturelles. Mais si cela n'est pas possible sans le secours de la grace intérieure, disoient les plus-moderes, voïons un peu à qui Dieu le donnera. Dieu fait choix des uns plutôt que des autres. Hé bien d'accord : mais du moins que son choix soit raisonnable. Or c'est une notion commune, que qui prend le pire choisit mal. Donc si Dieu ne donne pas sa grace également à tous, s'il choisit, il faut bien qu'il préfere les meilleurs, ou les moins méchans aux plus méchans. Car on ne peut pas douter que le choix, qu'il fait des uns plutôt que des autres, ne soit sage & raisonnable. Il n'y a point en lui acception de personnes. Il faut donc nécessairement que la raison de son choix dans la distribution de sa grace se trouve dans le bon usage, que nous pouvons encore faire de nos forces naturelles. C'est à nous à vouloir, à desirer nôtre guérison, à croire au Médiateur, à implorer sa miséricorde, en un mot à commencer, & Dieu viendra au secours : nous mériterons par le bon usage de nôtre libre arbitre que Dieu nous donne sa grace.

A R I S T E.

ARISTE. Ces gens-là raisonnoient juste.

THEODORE. Parfaitement bien ; mais sur de fausses idées. Ils ne consultoient pas la notion de l'Etre infiniment parfait. Ils faisoient agir Dieu comme agissent les hommes. Car , prenez garde , pourquoi pensez-vous que Dieu répande les pluies ?

ARISTE. C'est pour rendre fécondes les terres que nous cultivons.

THEODORE. Il n'y a donc qu'à semer , ou qu'à planter dans un champ , afin qu'il y pleuve. Car puisque Dieu ne fait pas pleuvoir également sur les terres , puisqu'il fait choix , il doit choisir raisonnablement , & faire pleuvoir sur les terres ensemencées plutôt que sur les autres , plutôt que sur les sablons & dans la mer. Trouvez par cette comparaison le défaut du raisonnement des ennemis de la grace : mais ne chicanez point , je vous prie.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Qu'on cultive les terres, ou qu'on les laisse en friche , il n'y pleut ni plus , ni moins. C'est qu'il ne pleut ordinairement qu'en conséquence des loix générales de la nature, selon lesquelles Dieu

digné de ses attributs. Voilà ce que vos amis ne sçauroient comprendre.

XIII. THEOTIME. Que voulez-vous ; Theodore ! c'est qu'on donne naturellement dans cet écueil , de juger de Dieu par soi-même. Nous aimons tous l'indépendance : ce nous est à nous une espece de servitude , que de nous soumettre à la Raison , une espece d'impuissance de ne pouvoir faire ce qu'elle défend. Ainsi nous craignons de rendre Dieu impuissant à force de le faire sage. Mais Dieu est à lui-même sa sagesse. La Raison souveraine lui est coéternelle & consubstantielle. Il l'aime nécessairement ; & quoiqu'il soit obligé de la suivre , il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut est sage & raisonnable : non que Dieu soit au dessus de la Raison , non que ce qu'il veut soit juste précisément & uniquement parce qu'il le veut ; mais parce qu'il ne peut se démentir soi-même , rien vouloir qui ne soit conforme à sa Loi , à l'Ordre immuable & nécessaire des perfections divines.

THEODORE. Assurément , Theotime , c'est tout renverser que de prétendre que Dieu soit au dessus de la

Raison, & qu'il n'ait point d'autre règle dans ses desseins que sa pure volonté. Ce faux principe répand des ténèbres si épaisses, qu'il confond le bien avec le mal, le vrai avec le faux, & fait de toutes choses un cahos où l'esprit ne connoît plus rien. Saint Augustin a prouvé invinciblement le péché originel par les désordres que nous éprouvons en nous. L'homme souffre : donc il n'est point innocent. L'esprit dépend du corps : donc l'homme est corrompu, il n'est point tel que Dieu l'a fait. Dieu ne peut soumettre le plus noble au moins noble, car l'Ordre ne le permet pas. Quelles conséquences pour ceux qui ne craignent point de dire, que la volonté de Dieu est la seule règle de ses actions ! Ils n'ont qu'à répondre que Dieu l'a ainsi voulu : que c'est nôtre amour propre qui nous fait trouver injuste la douleur que nous souffrons : que c'est nôtre orgueil, qui s'offense que l'esprit soit soumis au corps : que Dieu ayant voulu ces désordres prétendus, c'est une impiété que d'en appeller à la Raison, puisque la volonté de Dieu ne la reconnoît point pour la règle de sa conduite. Selon ce

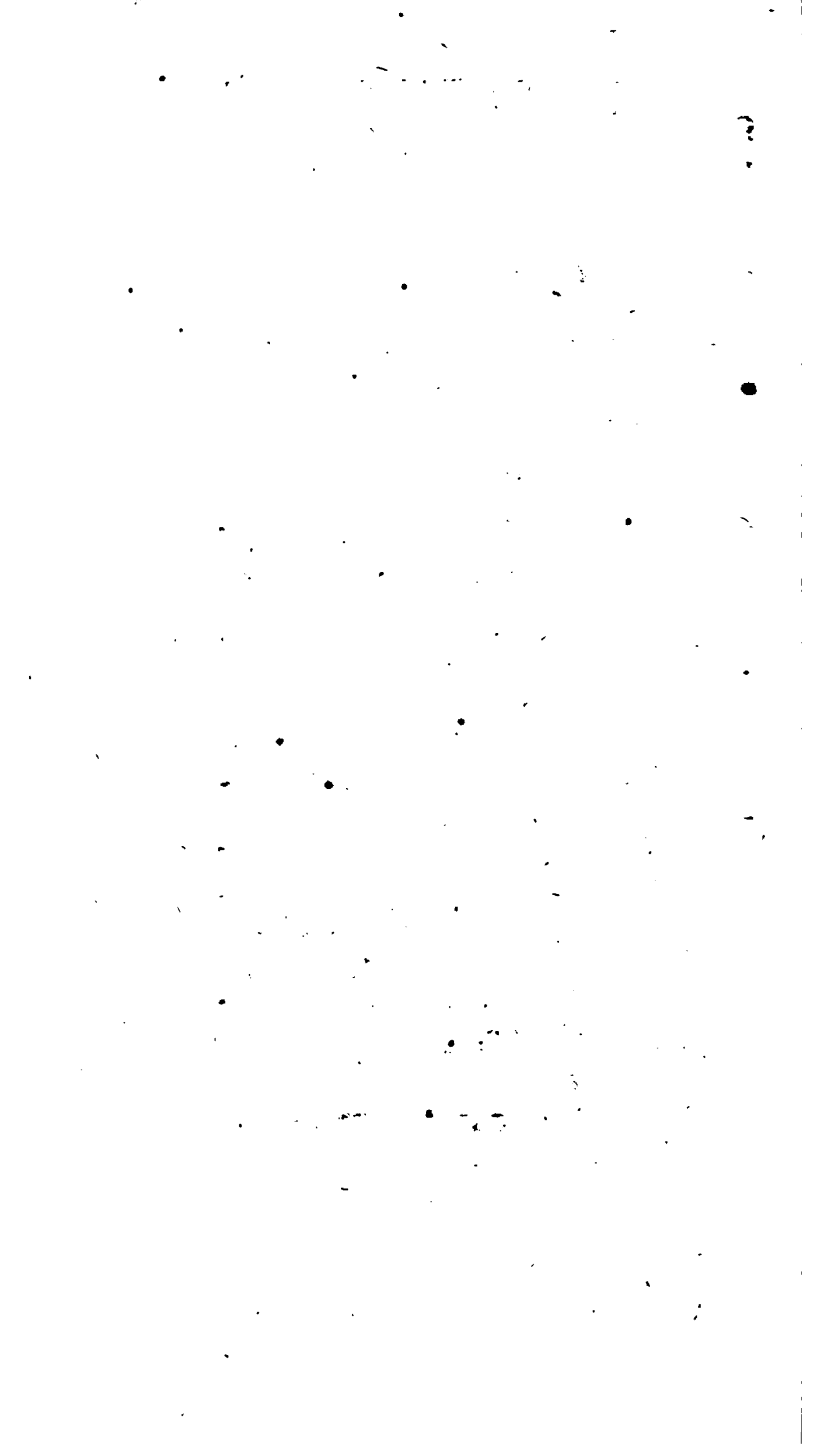
principe, l'Univers est parfait, parce que Dieu l'a voulu. Les monstres sont des ouvrages aussi achevez que les autres selon les desseins de Dieu. Il est bon d'avoir les yeux au haut de la tête mais ils eussent été aussi sagement placez par tout ailleurs, si Dieu les y avoir mis. Qu'on renverse donc le monde, qu'on en fasse un cahos, il sera toujours également admirable, puisque toute sa beauté consiste dans sa conformité avec la volonté divine, qui n'est point obligée de se conformer à l'Ordre. Mais quoi ! cette volonté nous est inconnue. Il faut donc que toute la beauté de l'Univers disparoisse à la vûe de ce grand principe, que Dieu est supérieur à la Raison, qui éclaire tous les esprits, & que sa volonté toute pure est l'unique regle de ses actions.

A R I S T E. Ah, Theodore, que tous vos principes sont bien liez ! Je comprends encore par ce que vous me dites là, que c'est en Dieu & dans une nature immuable que nous voyons la beauté, la vérité, la justice, puisque nous ne craignons point de critiquer son ouvrage, d'y remarquer des défauts, & de conclure même de-là qu'il est corrompu. Il

faut bien que l'Ordre immuable, que nous voïons en partie, soit la Loi de Dieu même, écrite dans la substance en caracteres éternels & divins, puisque nous ne craignons point de juger de sa conduite par la connoissance, que nous avons de cette Loi. Nous assurons hardiment que l'homme n'est point tel que Dieu l'a fait. que sa nature est corrompue, que Dieu n'a pû en le créant assujettir l'esprit au corps. Sommes-nous des impies, ou des téméraires, de juger ainsi de ce que Dieu doit faire, ou ne faire pas ? Nullement. Nous serions plutôt ou des impies, ou des aveugles, si nous suspendions sur cela nôtre jugement. C'est, Theodore, que nous ne jugeons point de Dieu par nôtre autorité, mais par l'autorité souveraine de la Loi divine.

THEODORE. Voilà ; mon cher Ariste, une réflexion digne de vous. N'oubliez donc pas d'étudier cette Loi, puisque c'est dans ce Code sacré de l'Ordre immuable qu'on trouve de si importantes décisions.

FIN.



ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE
SUR
LA RELIGION
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revue, corrigée,
& augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

TOME II.

A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, sur le Quay des
Augustins, à la Providence.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

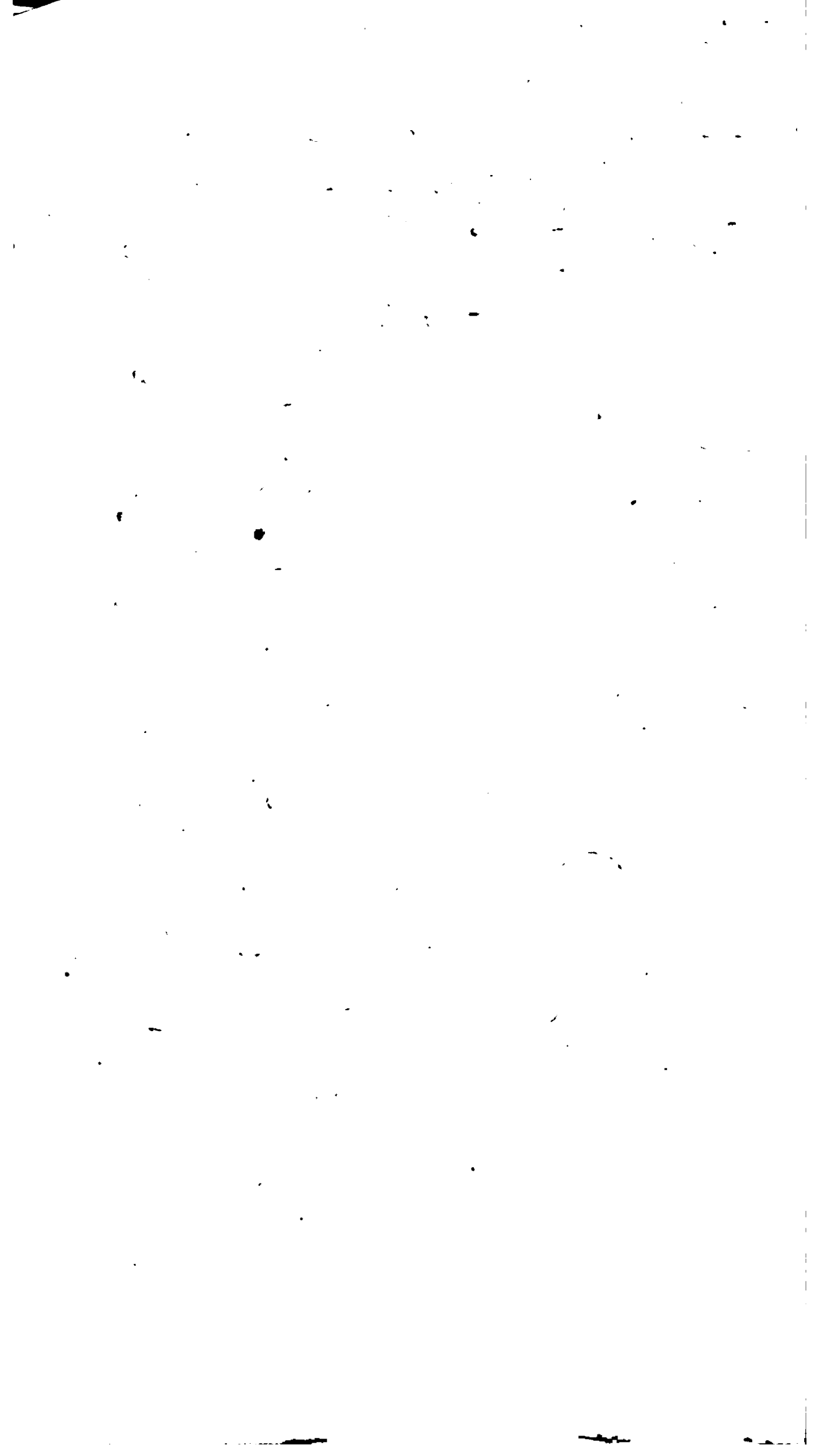
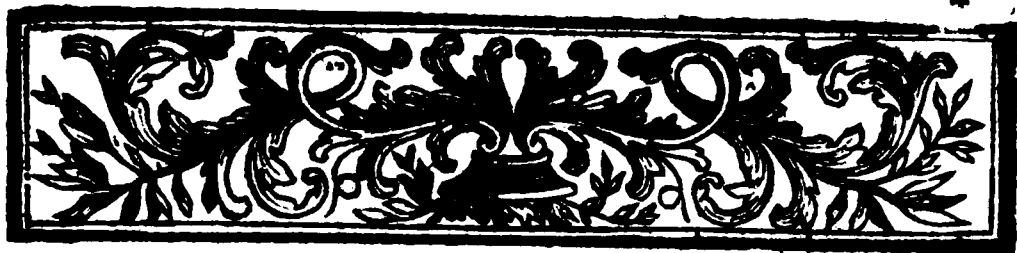


TABLE.

- X. ENTRETEN.** De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indefini de ses differens ouvrages. De la simplicité & de la fecondité des voies par lesquelles il les conserve & les développe. De la Providence de Dieu dans la premiere impression du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de sa conduite, qui n'est point déterminé par des loix générales, est réglé par une sagesse infinie, page 1
- XI. ENTRETEN.** Continuation du même sujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaisons infiniment infinies du pbyfic avec le moral, du naturel avec le surnaturel, 54
- XII. ENTRETEN.** De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ses ouvrages. Des loix de l'union de l'esprit avec la Raison. C'est par ces deux sortes de loix que se forment les societez. Comment Dieu par les Anges distribue aux hommes les biens temporels, & par Jesus-Christ la grace intérieure & toutes sortes de biens. De la généralité de la Providence, 107.
- à ij

XIII. ENTRETEN.	<i>Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles sont les principales loix générales par lesquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infailibilité qu'il conserve à son Eglise ,</i>	166
XIV. ENTRETEN.	<i>Continuation du même sujet. L'incompréhensibilité de nos mysteres est une preuve certaine de leur vérité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la Foi. De l'Incarnation de Jesus-Christ. Preuve de sa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jesus-Christ nous rend agréables à Dieu ,</i>	220
I. ENTRETEN SUR LA MORT ,		267
II. ENTRETEN SUR LA MORT ,		319
III. ENTRETEN SUR LA MORT ,		380



ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

X. ENTRETIEN.

De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indéfini de ses différens ouvrages. De la simplicité & de la fécondité des voies par lesquelles il les conserve & les développe. De la Providence de Dieu dans la première impression du mouvement qu'il communique à la matière. Que ce premier pas de sa conduite, qui n'est point déterminé par des loix générales, est réglé par une sagesse infinie.

THÉOTIME. Que pensez-vous, Ariste, de ces principes généraux qu'hier Theodore nous proposa ? Les avez-vous toujours suivis ? Leur gé-

néralité , leur sublimité ne vous a-t'elle ni rebuté ni fatigué ? Pour moi , je vous l'avoüe à ma confusion , j'ai voulu les suivre : mais ils m'échapoient comme des phantômes , de sorte que je me suis donné bien de la peine assez inutilement.

ARISTE. Quand un principe n'a rien qui touche les sens , il est bien difficile de le suivre , & de le saisir : ce qu'on embrasse n'a point de corps , quel moïen de le retenir ?

THEOTIME. On prend cela tout naturellement pour un phantôme. Car l'esprit venant à se distraire , le principe s'éclypse , & on est tout surpris qu'on ne tient rien. On le reprend ce principe : mais il s'échape de nouveau. Et quoiqu'il ne s'échape que lorsqu'on ferme les yeux , comme on les ferme souvent sans s'en appercevoir , on croit que c'est le principe qui s'évanoûit. Voilà pourquoi on le regarde comme un phantôme , qui nous fait illusion.

ARISTE. Il est vrai , Theotime : c'est je croi pour cela que les principes généraux ont quelque ressemblance avec les chimères , & que le commun des hommes , qui n'est pas fait au tra-

vail de l'attention, les traite de chimeriques.

THEOTIME. Il y a néanmoins une extrême différence entre ces deux choses. Car les principes généraux plaisent à l'esprit, qu'ils éclairent par leur évidence; & les phantômes à l'imagination, qui leur donne l'être. Et quoiqu'il semble que c'est l'esprit qui forme ces principes, & généralement toutes les vérités, à cause qu'elles se présentent à lui en conséquence de son attention, je pense que vous sçavez bien qu'elles sont avant nous, & qu'elles ne tirent point leur réalité de l'efficace de notre action: car toutes ces vérités immuables ne sont que les rapports qui se trouvent entre les idées, dont l'existence est nécessaire & éternelle. Mais les phantômes que produit l'imagination, ou qui se produisent dans l'imagination par une suite naturelle des loix générales de l'union de l'ame & du corps, ils n'existent que pour un tems.

ARISTE. Je conviens, Theotime, que rien n'est plus solide que la vérité, & que plus les vérités sont générales, plus ont-elles de réalité & de lumière. Theodore m'en a convaincu. Mais je

suis si sensible & si grossier, que souvent je n'y trouve point de goût, & que je suis quelquefois tenté de laisser tout là.

THEOTIME. Voilà Theodore.

THEODORE. Vous n'en ferez rien, Ariste. La vérité vaut mieux que les oignons & les choux : c'est une excellente manne.

ARISTE. Fort excellente, je l'avoue. Mais elle paroît quelquefois bien vuide & bien peu solide. Je n'y trouve pas grand goût : & vous voulez chaque jour qu'on en cueille de nouvelle. Cela n'est pas trop plaisant.

THEODORE. Hé bien, Ariste, passons cette journée, comme les Juifs leur Sabbat. Peut-être qu'hier vous travaillâtes pour deux jours.

ARISTE. Assurément, Theodore, je travaillai beaucoup, mais je ne ramassai rien.

THEODORE. Je vous laissai pourtant bien en train de tirer des conséquences. Comme vous vous y preniez, vous devriez en avoir vos deux mesures bien pleines.

ARISTE. Quelles mesures, deux gomor ? Donnez donc, Theodore, plus

E N T R E T I E N.

5

de corps à vos principes , si vous voulez que j'emplisse ces mesures. Rendez-les plus sensibles & plus palpables. Ils me glissent entre les doigts : la moindre chaleur les fond : & après que j'ai bien travaillé, je trouve que je n'ai rien.

T H E O D O R E. Vous vous nourrissez , Ariste , sans y prendre garde. Ces principes qui vous passent par l'esprit , & qui s'en échapent , y laissent toujours quelque lumière.

A R I S T E. Il est vrai : je le sens bien. Mais recommencer tous les jours , & laisser là ma nourriture ordinaire ! Ne pourriez-vous point nous rendre plus sensibles les principes de votre Philosophie ?

T H E O D O R E. Je crains , Ariste , qu'ils en deviennent moins intelligibles. Croïez-moi , je les rends toujours les plus sensibles que je puis. Mais je crains de les corrompre. Il est permis d'incarner la vérité pour l'accommoder à nôtre foiblesse naturelle , & pour soutenir l'attention de l'esprit , qui ne trouve point de prise à ce qui n'a point de corps. Mais il faut toujours que le sensible nous mene à l'intelligible , que la chair nous conduise à la Raison , &

que la vérité paroisse telle qu'elle est sans aucun déguisement. Le sensible n'est pas le solide. Il n'y a que l'intelligible qui par son évidence & sa lumière puisse nourrir des intelligences. Vous le sçavez. Tâchez de vous en bien souvenir, & de me suivre.

A R I S T E. De quoi voulez-vous parler ?

I. T H E O D O R E. De la Providence générale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde.

Vous avez compris, Ariste, & peut-être mêmes oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoique suffisant à lui-même, a pû prendre le dessein de former cet Univers : qu'il l'a créé pour lui, pour sa propre gloire : qu'il a mis Jesus-Christ à la tête de son ouvrage ; à l'entrée de ses desseins ou de ses voies, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût possible, mais seulement le plus parfait qui pût être produit par les voies les plus sages ou les plus divines : de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voie, ne puisse exprimer plus exactement les perfectiones

E N T R E T I E N.

7

que Dieu possède , & qu'il se glorifie de posséder. Voilà donc , pour ainsi dire , le Créateur prêt à sortir hors de lui-même , hors de son Sanctuaire éternel : prêt à se mettre en marche pour la production des créatures. Voions quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de près dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

Pour la magnificence dans son ouvrage , elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'Univers ; on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer , c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent. Car les Astronomes qui mesurent la grandeur des Astres , & qui voudroient bien sçavoir le nombre des étoiles , sont d'autant plus surpris d'admiration , qu'ils deviennent plus sçavans. Autrefois le Soleil leur paroissoit grand comme le Peloponese : mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les Anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles : mais personne aujourd'hui n'ose les

Aujourd'hui la Morée

compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en sçauroit jamais le nombre : mais l'invention des Telescopes nous force bien maintenant à reconnoître que les Catalogues que nous en avons sont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre sans lunettes ; & c'est assurément le plus petit nombre. Je croi mêmes qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais , qu'il n'y en a de visibles par les meilleurs Telescopes : & cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne-le cedent point ni en grandeur , ni en majesté à ce vaste corps qui nous paroît ici-bas le plus lumineux & le plus beau. Que Dieu est donc grand dans les Cieux ! qu'il est élevé dans leur profondeur ! qu'il est magnifique dans leur éclat ! qu'il est sage , qu'il est puissant dans leurs mouvemens reglez !

II. Mais , Ariste , quittons le grand. Nôtre imagination se perd dans ces espaces immenses , que nous n'oserions limiter , & que nous craignons de laisser sans bornes. Combien d'ouvrages admirables sur la terre que nous habitons, sur ce point imperceptible à ceux qui

· E N T R E T I E N . 5

ne mesurent que les corps celestes ! Mais cette terre que Messieurs les Astronomes comptent pour rien , est encore trop vaste pour moi. Je me renferme dans votre Parc. Que d'animaux , que d'oiseaux , que d'insectes , que de plantes , que de fleurs & que de fruits !

L'autre jour que j'étois couché à l'ombre , je m'avisai de remarquer la variété des herbes & des petits animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai , sans changer de place , plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace , & pour le moins autant de diverses plantes. Je pris un de ces insectes , dont je ne sçai point le nom , & peut-être n'en a-t'il point : car les hommes , qui donnent divers noms , & souvent de trop magnifiques , à tout ce qui sort de leurs mains , ne croient pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne sçavent point admirer. Je pris , dis-je , un de ces insectes. Je le considèrai attentivement ; & je ne crains point de vous dire de lui ce que Jesus-Christ assure des lys champêtres , que Salomon dans toute sa gloire n'avoit point de si magnifiques ornemens. Après que j'eus admiré quelque tems

cette petite créature si injustement méprisée , & mêmes si indignement & si cruellement traitée par les autres animaux , à qui apparemment elle sert de pâture , je me mis à lire un livre , que j'avois sur moi , & j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venois de considérer, dix mille fois plus petits qu'un grain de sable.

*Lettre
de Mr
Leuv-
enhoech.
à Mr
Vren,*

Sçavez-vous bien , Ariste , quelle est la toise , ou la mesure , dont se servent ceux qui veulent exprimer la petitesse de ces atomes vivans , ou , si vous voulez, leur grandeur; car quoiqu'ils soient petits par rapport à nous , ils ne laissent pas d'être fort grands par rapport à d'autres? Cette mesure est le diamètre de l'œil de ces petits animaux domestiques , qui ont tant mordu les hommes, qu'ils les ont forcez de les honorer d'un nom. C'est par cette toise , mais reduite en pieds & en pouces , car entière elle est trop grande : c'est , dis-je , par les parties de cette nouvelle toise que ces observateurs des curiositez de la nature mesurent les insectes , qui se trouvent

E N T R E T I E N. II

dans les liqueurs, & qu'ils prouvent par les principes de la Geométrie, que l'on en découvre une infinité, qui sont mille fois pour le moins plus petits que l'œil d'un poux ordinaire. Que cette mesure ne vous choque point : c'est une des plus exactes & des plus communes. Ce petit animal s'est assez fait connoître, & l'on en peut trouver en toute saison. Ces Philosophes sont bien-aisés qu'on puisse vérifier en tout tems les faits qu'ils avancent, & qu'on juge sûrement de la multitude & de la délicatesse des ouvrages admirables de l'Auteur de l'Univers.

A R I S T E. Cela me surprend un peu. Mais, je vous prie, Theodore, ces animaux imperceptibles à nos yeux, & qui paroissent à peu près comme des atomes avec de bons microscopes, sont-ce-là les plus petits ? N'y en auroit-il point encore beaucoup d'autres, qui échapperont éternellement à l'industrie des hommes ? Peut-être que les plus petits, qu'on ait encore jamais vus, sont aux autres, qu'on ne verra jamais, ce que l'éléphant est au moucheron. Qu'en pensez-vous ?

T H E O D O R E. Nous nous perdons.

Ariste, dans le petit aussi-bien que dans le grand. Il n'y a personne, qui puisse dire qu'il a découvert enfin le plus petit des animaux. Autrefois c'étoit le ciron: mais aujourd'hui ce petit ciron est devenu monstrueux pour sa grandeur. Plus on perfectionne les microscopes, plus on se persuade que la petitesse de la matière ne borne point la sagesse du Créateur, & qu'il forme du néant même, pour ainsi dire, d'un atome, qui ne tombe point sous nos sens, des ouvrages, qui passent l'imagination, & mêmes qui vont bien au delà des plus vastes intelligences. Je vas vous le faire comprendre.

III. Quand on est bien convaincu, Ariste, que cette variété & cette succession de beautés, qui ornent l'Univers, n'est qu'une suite des lois générales des communications des mouvemens, qui dépendent toutes de cette loi si simple & si naturelle, que les corps mûs ou pressés se meuvent toujours du côté, & à proportion qu'ils sont moins pressés. id, dis-je, on est bien persuadé que les figures ou modalités de la matière n'ont point d'autre cause que le mouvement, & que le mouvement

se communique selon quelques loix si naturelles & si simples , qu'il semble que la nature n'agisse que par une aveugle impétuosité , on comprend clairement que ce n'est point la terre qui produit les plantes , & qu'il n'est pas possible que l'union des deux sexes forme un ouvrage aussi admirable qu'est le corps d'un animal. On peut bien croire que les loix générales des communications des mouvemens suffisent , pour développer ; & pour faire croître les parties des corps organisez. Mais on ne peut se persuader qu'elles puissent jamais former une machine si composée. On voit bien , si on ne veut avoir recours à une Providence extraordinaire, que c'est une nécessité de croire que le germe d'une plante contient en petit celle qu'elle engendre , & que l'animal renferme dans ses entrailles celui qui en doit sortir. On comprend mêmes qu'il est nécessaire que chaque semence contienne toute l'espece qu'elle peut conserver : que chaque grain de bled , par exemple , contient en petit l'épi qu'il pousse dehors , dont chaque grain renferme de nouveau son épi , dont tous les grains peuvent toujours être féconds.

aussi-bien que ceux du premier épi. Assurément il n'est pas possible que les seules loix des mouvemens puissent ajuster ensemble, & par rapport à certaines fins, un nombre presque infini de parties organisées, qui font ce qu'on appelle un animal, ou une plante. C'est beaucoup que ces loix simples & générales soient suffisantes, pour faire croître insensiblement, & faire paroître dans leur tems tous ces ouvrages admirables, que Dieu a tous formez dans les premiers jours de la création du monde. Ce n'est pas néanmoins que le petit animal, ou le germe de la plante ait entre toutes ses parties précisément la même proportion de grandeur, de solidité, de figure, que les animaux & les plantes. Mais c'est que toutes les parties essentielles à la machine des animaux & des plantes sont si sagement disposées dans leurs germes, qu'elles doivent avec le tems, & en conséquence des loix générales du mouvement, prendre la figure & la forme que nous y remarquons. Cela supposé.

VI. Concevez, Ariste, qu'une mouche a autant, & peut-être plus de parties organisées, qu'un cheval ou qu'un

bœuf. Un cheval n'a que quatre pieds, & une mouche en a six : mais de plus elle a des aîsles dont la structure est admirable. Vous sçavez comment est faite la tête d'un bœuf. Regardez donc quelque jour celle d'une mouche dans le microscope, & comparez l'une avec l'autre : vous verrez bien que je ne vous impose point. On ne trouve dans l'œil d'un bœuf qu'un seul cristalin : mais on en découvre aujourd'hui plusieurs milliers dans celui des mouches. Concevez de plus qu'une vache ne fait qu'un ou deux veaux tous les ans, & qu'une mouche fait une essain qui contient plus de mille mouches : car plus les animaux sont petits, plus ils sont féconds. Et vous sçavez peut-être qu'aujourd'hui les abeilles n'ont plus de Roi qu'ils honorent, mais seulement une Reine qu'ils caressent, & qui seule produit tout un peuple. Tâchez donc maintenant de vous imaginer la petitesse effroyable, la délicatesse admirable de toutes les abeilles, de mille corps organisés que la mere abeille porte dans ses entrailles. Et quoique votre imagination s'en effraie, ne pensez pas que la mouche se forme du ver, sans y être

*Se'on M.
Suvam-
merdans
une a-
beille en
produit
environ
4000.*

contenuë , ni le ver de l'œuf , car cela ne se conçoit pas.

*Swam-
merdam
Histoire
des Inse-
ctes.*

A R I S T E. Comme la matiere est divisible à l'infini, je comprends fort bien que Dieu a pû faire en petit tout ce que nous voïons en grand. J'ai oûi dire qu'un sçavant Hollandois avoit trouvé le secret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en sortent. J'ai vû souvent au milieu même de l'hiver , dans les oignons des tulipes, les tulipes entieres avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainsi je veux bien supposer que toutes les graines contiennent une plante, & tous les œufs un animal semblable à celui dont ils sont sortis.

V. T H E O D O R E. Vous n'y êtes pas encore. Il y a environ six mille ans que le monde est monde , & que les abeilles jettent des essains. Supposons donc que ces essains soient de mille mouches : la premiere abeille devoit être du moins mille fois plus grande que la seconde , & la seconde mille fois plus grande que la troisième , & la troisième que la quatrième , toujours en diminuant jusqu'à la six milliême , selon la progression de mille à un. Cela est

est clair selon la supposition, par cette raison que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu. Comprenez donc, si vous le pouvez, la délicatesse admirable qu'avoient dans la première mouche toutes celles de l'année 1696.

ARISTE. Cela est bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juste valeur du dernier terme d'une progression sous mille-cuple qui auroit six mille & un termes, & dont le premier exprimeroit la grandeur naturelle de la mouche à miel. . . . Les abeilles de cette année étoient au commencement du monde plus petites qu'elles ne sont aujourd'hui, mille fois, mille fois, mille fois, dites encore, Theodore, cinq mille neuf cens quatre-vingt-dix-sept fois mille fois. Voilà leur juste grandeur selon vos suppositions.

THEODORE. Je vous entens, Aristé. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avoient au commencement du monde les abeilles de cette année 1696. supposé qu'il y ait six mille ans qu'elles soient créées, ou plutôt six mille generations de mouches, il n'y a qu'à écrire

une fraction qui ait pour ^{le}u a l'unité, & pour dénominateur l'unité, mais accompagnée avec de dix-huit mille zero. Vous concevez la fraction ! Mais ne craignez pas de qu'une unité si brisée & si petite se dissipe, & que votre absence ne soient une même chose ?

ARISTE. Non assurément d'ore. Car je sçai que la matière est divisible à l'infini, & que le plus petit tel que par rapport au plus grand je conçois sans peine, quoique mon imagination y résiste, que ce que nous appelons un atome, se pouvant diviser sans cesse, toute partie de l'univers est en un sens infiniment grand, & que Dieu en peut faire en petit ce que nous voyons en grand dans le monde que nous admirons. Quant à la petitesse des corps ne peut jamais contredire la puissance divine, je le conçois clairement. Car la Géométrie démontre qu'il n'y a point d'unité dans l'étendue, & que la matière se peut éternellement diviser.

THEODORE. Cela est fort bien, Aristote. Vous concevez donc que si le monde dureroit plusieurs milliers

Dieu a pû former dans une
 dénombrer toutes celles qui en sor-
 n'ont pas. Vous ajuster si sagement les loix
 de sa communication des mou-
 ches & si insensiblement, & de les
 faire abîmer chaque année, que leur
 nombre finiroit point. Que voilà
 une chose d'une délicatesse merveil-
 leuse enfermée dans un aussi petit espa-
 ce que le corps d'une seule mouche !
 à plus prophétiser sur la durée in-
 finie de l'Univers, il y a environ
 mille ans que les mouches jettent
 de nouvelles. Combien pensez-vous donc
 de la première mouche que Dieu a
 fait en supposé qu'il n'en ait fait qu'une
 en portoit d'autres dans ses en-
 trailles pour en fournir jusqu'à ce tems.

LISTE. Cela se peut aisément
 adapter en faisant certaines supposi-
 tions. Combien voulez-vous que cha-
 que mere abeille fasse de femelles dans
 chaque essain ? Il n'y a que cela & le
 nombre des années à déterminer.
 THEODORE. Ne vous arrêtez
 point à cette supputation. Elle seroit
 ennuyeuse. Mais ce que vous venez
 B ij

de concevoir des abeilles , pensez-le à proportion d'un nombre infini d'autres animaux. Jugez par là du nombre & de la délicatesse des plantes qui étoient en petit dans les premières , & qui se dévelopent tous les ans pour se faire voir aux hommes.

VI. THEOTIME. Quittons , Theodore , toutes ces speculations. Dieu nous fournit assez d'ouvrages à nôtre portée , sans que nous nous arrêtions à ceux que nous ne pouvons point voir. Il n'y a point d'animal ni de plante qui ne marque suffisamment par sa construction admirable que la sagesse du Créateur nous passe infiniment. Et il en fait tous les ans avec tant de profusion , que sa magnificence & sa grandeur doit étonner & frapper les hommes les plus stupides. Sans sortir hors de nous-mêmes , nous trouvons dans nôtre corps une machine composée de mille ressorts , & tous si sagement ajustez à leur fin , si bien liez entr'eux , & subordonnez les uns aux autres , que cela suffit pour nous abbatre & nous prosterner devant l'Auteur de nôtre être. J'ai lû depuis peu un Livre du mouvement des animaux ,

*Borelli
de motu
animal,*

Qui mérite qu'on l'examine. L'Auteur considère avec soin le jeu de la machine nécessaire pour changer de place. Il explique exactement la force des muscles, & les raisons de leur situation, tout cela par les principes de la Géométrie & des Mécaniques. Mais quoiqu'il ne s'arrête guères qu'à ce qui est le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connoître tant d'art & de sagesse dans celui qui l'a formé, qu'il remplit l'esprit du Lecteur d'admiration & de surprise.

A R I S T E. Il est vrai, Theotime, que l'anatomie seule du corps humain ou du plus méprisé des animaux, répand tant de lumière dans l'esprit, & le frappe si vivement, qu'il faut être insensible pour n'en pas reconnoître l'Auteur.

VII. T H E O D O R E. Vous avez raison l'un & l'autre. Mais pour moi, ce que je trouve de plus admirable, c'est que Dieu forme tous ces ouvrages excellens, ou du moins les fait croître & les développe à nos yeux, en suivant exactement certaines loix générales très-simples & très-fécon-

des qu'il s'est prescrit. Je n'admire pas tant les arbres couverts de fruits & de fleurs , que leur accroissement merveilleux en consequence des loix naturelles. Un Jardinier prend une vieille corde : il la graisse avec une figue , & l'enterre dans un sillon , & je vois quelque tems après , que tous ces petits grains qu'on sent sous la dent lorsqu'on mange des figues , ont percé la terre , & poussé d'un côté des racines , & de l'autre une pepiniere de figuiers. Voilà ce que j'admire ! Arroser les champs en consequence des loix naturelles , & avec un élément aussi simple qu'est l'eau , faire sortir de la terre une infinité de plantes & d'arbres de differente nature. Un animal se joindre brutalement & machinalement avec un autre , & perpetuer par là son espece. Un poisson suivre la femelle & répandre la fécondité sur les œufs qu'elle perd dans l'eau. Un país ravagé par la gresle se trouver quelque tems après tout renouvelé , tout couvert de plantes & de ses richesses ordinaires. Ravir par le moïen du vent les graines des país épargnez , & les répandre avec la pluie sur ceux

qui ont été désolez. Tout cela & une infinité d'effets produits par cette loi si simple & si naturelle , que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est moins pressé , c'est assurément ce qu'on ne sçauroit assez admirer. Rien n'est plus beau , plus magnifique dans l'Univers , que cette profusion d'animaux & de plantes telle que nous venons de la reconnoître. Mais croiëz-moi, rien n'est plus divin que la maniere dont Dieu en remplit le monde , que l'usage que Dieu sçait faire d'une loi si simple qu'il semble qu'elle n'est bonne à rien.

A R I S T E. Je suis de votre avis , Theodore. Laissons aux Astronomes à mesurer la grandeur & le mouvement des astres pour en prédire les éclipses. Laissons aux Anatomistes à décomposer les corps des animaux & des plantes pour en reconnoître les ressorts & la liaison des parties. Laissons en un mot, aux Physiciens à étudier le détail de la nature pour en admirer toutes les merveilles. Arrêtons - nous principalement aux vérités générales de votre Metaphysique. Nous avons ce me semble , suffisamment décou-

vert la magnificence du Créateur dans la multitude infinie de ses ouvrages admirables : suivons-le un peu dans les démarches de sa conduite.

VIII. THEODORE. Vous admirerez , Ariste , beaucoup plus que vous ne faites , toutes les parties de l'Univers , on plutôt la sagesse infinie de son Auteur , lorsque vous aurez considéré les regles générales de la Providence. Car quand on examine l'ouvrage de Dieu sans rapport aux voies qui le construisent & qui le conservent , combien y voit-on de défauts qui sautent aux yeux , & qui troublent quelque fois si fort l'esprit même des Philosophes , qu'ils le regardent cet ouvrage admirable , ou comme l'effet nécessaire d'une nature aveugle , ou comme un mélange monstrueux de créatures bonnes & mauvaises qui tire leur être d'un bon & d'un méchant Dieu. Mais quand on le compare avec les voies par lesquelles Dieu doit le gouverner , pour faire porter à sa conduite le caractère de ses attributs , tous ces défauts qui défigurent les créatures ne retombent point sur le Créateur. Car s'il y a des défauts

défauts dans son ouvrage, s'il y a des monstres & mille & mille désordres, rien n'est plus certain qu'il ne s'en trouve point dans la conduite. Vous l'avez déjà compris, mais il faut tâcher de vous le faire mieux comprendre.

IX. Vous souvenez-vous bien encore, que je vous ai démontré qu'il y a contradiction qu'aucune créature puisse remuer un fêtu par son efficace propre ? VII.
Entretien.

ARISTE. Oûi, Theodore, je m'en souviens, & j'en suis convaincu. Il n'y a que le Créateur de la matiere qui en puisse être le moteur.

THEODORE. Il n'y a donc que le Créateur qui puisse produire quelque changement dans le monde materiel, puisque toutes les modalitez possibles de la matiere ne consistent que dans les figures sensibles ou insensibles de ses parties, & que toutes ces figures n'ont point d'autre cause que le mouvement.

ARISTE. Je ne comprends pas trop bien ce que vous me dites. Je crains la surprise.

THEODORE. Je vous ai prouvé, Ariste, que la matiere & l'étendue n'é-

I. *Entretien, n. 2.*
 III. *Entretien, n. 11.*
 12.

toient qu'une même chose : souvenez-vous en. C'est sur cette supposition, ou plutôt sur cette vérité, que je raisonne. Car il ne faut que de l'étendue pour faire un monde matériel, ou du moins tout-à-fait semblable à celui que nous habitons. Si vous n'avez pas maintenant les mêmes idées que moi, ce seroit en vain que nous parlerions ensemble.

ARISTE. Je me souviens bien que vous m'avez prouvé que l'étendue étoit un être ou une substance, & non une modalité de substance, par cette raison qu'on pouvoit y penser sans penser à autre chose. Car en effet il est évident, que tout ce qu'on peut appercevoir seul, n'est point une manière d'être, mais un être ou une substance. Ce n'est que par cette voie qu'on peut distinguer les substances de leurs modalités. J'en suis convaincu. Mais la matière ne seroit-elle point une autre substance que de l'étendue ? Cela me revient toujours dans l'esprit.

THEODORE. C'est un autre mot, mais ce n'est point une autre chose, pourvu que par la matière vous entendiez ce dont le monde que nous habitons est composé. Car assurément il est

composé d'étenduë ; & je ne croi pas que vous pretendiez que le monde materiel soit composé de deux substances. Il y en auroit une d'inutile , & je pense que ce seroit la vôtre ; car je ne voi pas qu'on en puisse rien faire de fort solide. Comment feroit-on, Ariste, un bureau , des chaises , un ameublement de votre matiere ? Un tel meuble seroit bien rare & bien precieux. Mais donnez-moi de l'étenduë , & il n'y a rien que je n'en fasse par le moien du mouvement.

ARISTE. C'est là, Theodore, ce que je ne comprends pas trop bien.

X. THEODORE. Cela est pourtant bien facile , pourvû qu'on juge des choses par les idées qui les représentent , & qu'on ne s'arrête point aux préjugés des sens. Concevez, Ariste, une étenduë indéfinie. Si toutes les parties de cette étenduë conservent entr'elles le même rapport de distance , ce ne sera là qu'une grande masse de matiere. Mais si le mouvement s'y met , & que les parties changent sans cesse de situation les unes à l'égard des autres ; voilà une infinité de formes introduites , je veux dire une infinité de figures & de confi-

gurations. J'appelle *figure*, la forme d'un corps assez grand pour se faire sentir ; & *configuration*, la figure des parties insensibles dont les grands corps sont composez.

ARISTE. Oüi voilà toutes sortes de figures & de configurations. Mais ce ne sont peut-être pas là tous ces differens corps que nous voions. Les corps que vous faites avec votre étendue toute seule ne different qu'accidentellement : mais la plûpart de ceux que nous voions different peut-être essentiellement. De la terre n'est pas de l'eau : une pierre n'est pas du pain. Mais il me semble que vous ne sçauriez faire avec votre étendue toute seule que des corps d'une même espece.

THEODORE. Voilà , Ariste , les préjugez des sens qui reviennent. Une pierre n'est pas du pain , cela est vrai. Mais je vous prie , de la farine est-ce du bled ? du pain est-ce de la farine ? du sang , de la chair , des os , est-ce du pain , est-ce de l'herbe ? Sont-ce là des corps de même ou de différente espece ?

ARISTE. Pourquoi me demandez-vous cela ? Qui ne voit que du pain , de

la chair, des os ; sont des corps essentiellement differens ?

THEODORE. C'est qu'avec du bled on fait de la farine, avec de la farine, du pain, & avec du pain, de la chair & des os. C'est par tout la même matiere. Si donc nonobstant cela vous convenez que tous ces corps sont de differente espece, pourquoi ne voulez-vous pas qu'avec une même étendue on puisse faire des corps essentiellement differens ?

ARISTE. C'est que vos figures & vos configurations sont accidentelles à la matiere, & n'en changent point la nature.

THEODORE. Il est vrai, la matiere demeure toujours matiere, quelque figure qu'on lui donne : mais on peut dire qu'un corps rond n'est pas de même espece qu'un corps quarré.

ARISTE. Quoi ! si je prens de la cire, & que j'en change la figure, ce ne sera pas la même cire ?

THEODORE. Ce sera la même cire, la même matiere : mais on peut dire que ce ne sera pas le même corps, car assurément ce qui est rond n'est pas quarré. Otons les équivoques. Il est

essentiel au corps rond que toutes les parties de sa surface soient également éloignées de celle qui fait le centre : mais il ne lui est point essentiel que ses parties intérieures ou insensibles aient une telle ou telle configuration. De même il est essentiel à la cire que les petites parties dont elle est composée aient une telle configuration : mais on ne la change point, quelque figure qu'on donne à sa masse. Enfin il est essentiel à la matiere d'être étendue : mais il ne lui est point essentiel d'avoir ni telle figure dans sa masse, ni telle configuration dans les parties insensibles qui la composent. Prenez donc garde, qu'arrive-t'il au bled, lorsqu'il passe sous la meule ? Qu'arrive-t'il à la farine, lorsqu'on la pâtrit & qu'on la cuit ? Il est clair qu'on change la situation & la configuration de leurs parties insensibles, aussi-bien que la figure de leur masse : & je ne comprends pas qu'il puisse leur arriver de changement plus essentiel.

XI. A R I S T E. On pretend, Theodore, qu'il leur survient outre cela une forme substantielle.

T H E O D O R E. Je le sçai bien qu'on

Je pretend. Mais je ne voi rien de plus accidentel à la matiere que cette chimere. Quel changement cela peut-il faire au bled que l'on broïe ?

ARISTE. C'est cela seul qui fait que c'est de la farine.

THEODORE. Quoi ! sans cela du bled bien broïé ne seroit point réduit en farine ?

ARISTE. Mais peut-être que la farine & le bled ne sont pas essentiellement différens. Ce sont peut-être deux corps de même espece.

THEODORE. Et la farine & la pâte n'est-ce qu'une même espece ? Prenez garde, de la pâte n'est que de la farine & de l'eau bien mêlées ensemble. Pensez-vous qu'à force de bien paîtrir on ne puisse pas faire de la pâte sans le secours d'une forme substantielle ?

ARISTE. Oüi : mais sans elle on ne peut faire du pain.

THEODORE. C'est donc une forme substantielle qui change la pâte en pain. Nous y voilà. Mais quand est-ce qu'elle survient à la pâte ?

ARISTE. Quand le pain est cuit, bien cuit.

THEODORE. Il est vrai : car du pain

pâteux, ce n'est pas proprement du pain. Cela n'a point encore d'autre forme substantielle que celle du bled, ou de la farine, ou de la pâte, car ces trois corps sont de même espèce. Mais si la forme substantielle manquoit à venir, de la pâte bien cuite ne seroit-ce pas du pain? Or elle ne vient cette forme, que lorsque la pâte est cuite. Tâchons donc de nous en passer. Car enfin il est bien difficile de la tirer à propos de la puissance de la matière; on ne sçait comment s'y prendre.

ARISTE. Je voi bien, Theodore, que vous voulez vous divertir; mais que ce ne soit point à mes dépens: car je vous declare que j'ai toujours regardé ces formes prétendues comme des fictions de l'esprit humain. Dites-moi plutôt d'où vient que tant de gens ont donné dans cette opinion.

THEODORE. C'est que les sens y conduisent tout naturellement. Comme nous avons des sentimens essentiellement differens a l'occasion des objets sensibles, nous sommes portez à croire que ces objets different essentiellement. Et cela est vrai en un sens: car les configurations des parties insensibles de la

aire sont essentiellement différentes de celles de l'eau. Mais comme nous ne voyons pas ces petites parties, leur configuration, leur différence; nous jugeons que les masses qu'elles composent sont des substances de différente espèce. Or l'expérience nous apprend que dans tous les corps il y a un sujet commun, puisqu'ils se font les uns des autres. Nous concluons donc qu'il faut qu'il y ait quelque chose qui en fasse la différence spécifique; & c'est ce que nous attribuons à la forme substantielle.

XII. ARISTE. Je comprends bien, Theodore, que ce grand principe que vous avez prouvé si au long dans nos entretiens * précédens est bien nécessaire, sçavoir qu'il ne faut point juger de la nature des corps par les sentimens qu'ils excitent en nous, mais seulement par l'idée qui les représente, & sur laquelle ils ont tous été formez. Nos sens sont des faux témoins, qu'il ne faut écouter que sur les faits. Ils nous marquent confusément le rapport que les corps qui nous environnent ont avec le nôtre, & cela suffisamment bien pour la conservation de la vie; mais il n'y a rien d'exact dans leurs dé-

* Entret.
III. IV^a
V.

positions. Suivons toujours ce principe.

THEODORE. Suivons-le, Ariste, & comprenons bien que toutes les modalités de l'étendue ne sont & ne peuvent être que des figures, configurations, mouvemens sensibles ou insensibles, en un mot que des rapports de distance. Une étendue indéfinie sans mouvement, sans changement de rapport de distance entre ses parties, ce n'est donc qu'une grande masse de matiere informe. Que le mouvement se mette à cette masse, & en meuve les parties en une infinité de façons, voilà donc une infinité de differens corps. Car, prenez-y garde, il est impossible que toutes les parties de cette étendue changent également de rapport de distance à l'égard de toutes les autres : car c'est à cause de cela qu'on ne peut concevoir que les parties de l'étendue se meuvent, qu'on y découvre une infinité de figures, ou de corps differens. Votre tête, par exemple, conservant avec votre cou & les autres parties de votre corps le même rapport de distance, tout cela ne fait qu'un corps. Mais comme les parties de l'air qui vous environnent, se remuent

diversement sur votre visage, & sur le reste de votre machine, cet air ne fait point corps avec vous. Considérez chaque partie des fibres de votre corps, & concevez que le rapport de distance qu'a telle ou telle partie déterminée à telle ou telle de ses voisines, ne change point, ou tres-peu; & que le rapport de distance qu'elle a avec quantité d'autres de ses voisines change sans cesse: vous construirez par là une infinité de petits canaux dans lesquels les humeurs circuleront. Telle ou telle partie d'une fibre de votre main ne s'éloigne point d'une autre partie voisine de la même fibre, mais elle change sans cesse de situation par rapport aux esprits, au sang, aux humeurs & à un nombre infini de petits corps qui la viennent toucher en passant, & qui s'échappent continuellement par les portes que laisse dans notre chair l'entrelassement de nos fibres. Voilà ce qui fait que telle partie ou telle fibre est précisément ce qu'elle est. Considérez donc par l'esprit toutes les parties dont vos fibres sont composées. Comparez-les les unes avec les autres, & avec les humeurs fluides de votre corps, & vous verrez sans peine

ce que je veux vous faire comprendre.

A R I S T E. Je vous suis , Theodore. Assurément rien n'est plus clair , que toutes les modalitez possibles de l'étendue ne sont que des rapports de distance , & que ce n'est que par la variété du mouvement & du repos des parties de la matiere, que se produit cette variété de figures ou de corps differens que nous admirons dans le monde. Quand on juge des objets par les sentimens qu'on en a, on se trouve à tous momens dans un étrange embarras: car on a souvent des sentimens essentiellement differens des mêmes objets , & des sentimens semblables de substances bien differentes. Le rapport des sens est toujours obscur & confus. Il faut juger de toutes choses par les idées qui représentent leur nature. Si je consulte mes sens, la neige, la gresle, la pluie, les vapeurs, sont des corps de differente espece. Mais en consultant l'idée claire & lumineuse de l'étendue , je conçois bien , ce me semble , qu'un peu de mouvement peut reduire la glace en eau, & mêmes en vapeur, sans changer la configuration des petites parties dont ces corps sont composez. Je conçois mêmes qu'en chan-

geant leur configuration , il n'y a rien qu'on n'en puisse faire. Car puisque tous les corps ne different essentiellement que par la grosseur , la configuration , le mouvement , & le repos des parties insensibles dont leurs masses sont composées , il est évident que pour faire de l'or , par exemple , avec du plomb , ou avec tout ce qu'il vous plaira , il n'y a qu'à diviser , ou plutôt qu'à joindre les petites parties du plomb , & leur donner la grosseur & la configuration essentielle aux petites parties de l'or , & qui font que telle matiere est de l'or. Cela se conçoit sans peine. Mais je croi néanmoins que ceux qui cherchent la pierre philosophale , reduiront plutôt leur or en cendres & en fumée , qu'ils n'en feront de nouveau.

THEODORE. Il est vrai , Ariste. Car qui sçait quelle est la grosseur & la configuration des petites parties de ce métal si recherché ? Mais que cela soit connu : qui sçait comment sont configurées les petites parties du plomb ou du vif argent ? Mais donnons encore à ces operateurs qui travaillent aveuglément au hazard , que trois parties de vif argent jointes ensemble de telle manie-

re , fassent au juste une de ces petites parties dont l'or est composé ; je les défie de les joindre si exactement ces trois parties , qu'elles n'en fassent plus qu'une semblable à celles de l'or. Assurément la matiere subtile , qui se fait place par tout , les empêchera bien de les joindre exactement. Peut-être fixeront-ils le mercure , mais si mal , si imparfaitement , qu'il ne pourra sentir le feu sans s'élever en vapeur. Qu'ils le fixent néanmoins d'une maniere qu'il souffre bien les épreuves : que sera-ce ? Un metal nouveau : plus beau que l'or , je le veux ; mais peut-être fort méprisé. Les parties du vif argent seront jointes 4. à 4. 5 à 5. 6 à 6. Mais par malheur il falloit qu'elles ne le fussent que trois à trois. Elles seront jointes d'un sens , au lieu de l'être d'un autre. Elles laisseront entr'elles certains vuides , qui lui ôteront de son poids , & qui lui donneront une couleur dont on sera mécontent. Les corps , Ariste , se changent facilement en d'autres , quand il n'est pas nécessaire que leurs parties insensibles changent de configuration. Les vapeurs se changent facilement en pluie : c'est qu'il suffit pour cela qu'elles diminuent,

leur mouvement, & qu'elles se joignent imparfaitement plusieurs ensemble. Et par une raison semblable, il ne faut qu'un vent froid pour durcir la pluie en gresle. Mais pour changer l'eau, par exemple, en tout ce qui s'en fait dans les plantes, outre le mouvement, sans lequel rien ne se fait, il faut des mou-
les faits exprès pour figer ensemble de telle & telle maniere cette matiere si coulante.

THEOTIME. Hé bien, Theodore, à quoi vous arrêtez-vous ? Vous vouliez parler de la Providence, & vous vous engagez dans des questions de Physique.

THEODORE. Je vous remercie, Theotime : peut-être m'allois-je égarer. Néanmoins il me semble que tout ce que nous venons de dire n'est pas fort éloigné de notre sujet. Il falloit qu'Ariste comprît bien, que c'est par le mouvement que les corps changent de figure dans leurs masses, & de configuration dans leurs parties insensibles. Il falloit, pour ainsi dire, lui faire sentir cette vérité ; & je pense que ce que nous venons de dire y peut servir. Venons donc à la Providence.

XIII. C'est assurément par le sole

que Dieu anime le monde que nous habitons. C'est par lui qu'il élève les vapeurs. C'est par le mouvement des vapeurs qu'il produit les vents. C'est par la contrariété des vents qu'il amasse les vapeurs, & qu'il les resout en pluies ; & c'est par les pluies qu'il rend fécondes nos terres. Que cela soit, ou ne soit pas, Ariste, tout-à-fait, comme je vous le dis, il n'importe. Vous croïez du moins, par exemple, que la pluie fait croître l'herbe : car s'il ne pleut tout se sèche. Vous croïez que telle herbe a la force de purger, celle-ci de nourrir, celle-là d'empoisonner : que le feu amollit la cire, qu'il durcit la boüe, qu'il brûle le bois, qu'il en réduit une partie en cendre, & enfin en verre. En un mot vous ne doutez pas que tous les corps ont certaines qualitez ou vertus, & que la Providence ordinaire de Dieu consiste dans l'application de ces vertus, par lesquelles il produit cette variété que nous admirons dans son ouvrage. Or ces vertus, aussi-bien que leur application, ne consistent que dans l'efficace du mouvement, puisque c'est par le mouvement que tout se fait. Car il est évident que le feu ne brûle que par le mouvement

vèment de ses parties : qu'il n'a la vertu de durcir la bouë , que parce que les parties qu'il répand de tous côtez venant à rencontrer l'eau qui est dans la terre,elles la chassent par le mouvement qu'elles lui communiquent, & ainsi des autres effets. Le feu n'a donc ni force ni vertu que par le mouvement de ses parties; & l'application de cette force sur tel sujet ne vient que du mouvement qui a transporté ce sujet auprès du feu. De même.

: A R I S T E. Ce que vous dites du feu, je l'érens à toutes les causes & à tous les effets naturels. Continuez.

XIV. T H E O D O R E. Vous comprenez donc bien , que la Providence ordinaire se réduit principalement à deux choses : aux loix des communications des mouvemens , puisque tout se fait dans les corps par le mouvement ; & à la sage combinaison que Dieu a mise dans l'ordre des créatures au tems de leur création , afin que son ouvrage pût se conserver par les loix naturelles qu'il avoit résolu de suivre.

: A l'égard des loix naturelles du mouvement , Dieu a choisi les plus simples. Il a voulu , & veut encore maintenant

que tout corps mû se meuve , ou tende à se mouvoir en ligne droite ; & qu'à la rencontre des autres corps , il ne s'éloigne de la ligne droite que le moins qu'il est possible. Que tout corps se transporte du côté vers lequel il est poussé : & s'il est poussé en même tems par deux mouvemens contraires , que le plus grand mouvement l'emporte sur le plus foible : mais si ces deux mouvemens ne sont pas directement contraires , qu'il se meuve selon une ligne qui soit la diagonale d'un parallelogramme , dont les côtez aient réciproquement même proportion que ces mouvemens. En un mot Dieu a choisi les loix les plus simples dépendemment de ce unique principe , que le plus fort doit vaincre le plus foible ; & avec cette condition , qu'il y auroit toujours dans le monde une égale quantité de mouvement de même part, je veux dire que le centre de gravité des corps avant & après leur choc demeure toujours le même , soit que ce centre soit en repos ou en mouvement. J'ajoute cette condition , parce que l'expérience nous l'apprend : outre que Dieu étant immuable dans sa nature , plus on donne

Uniformité à son action, plus on fait porter à sa conduite le caractère de ses attributs.

Il n'est pas nécessaire, Ariste, d'entrer davantage dans le détail de ces * loix naturelles que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence.

Qu'elles soient telles qu'il vous plaira, cela importe fort peu maintenant.

Vous sçavez certainement que Dieu seul meut les corps; qu'il fait tout en eux par le mouvement; qu'il ne leur

communiqua le mouvement de l'un à l'autre que selon certaines loix telles qu'elles puissent être: que l'ap-

plication de ses loix vient de la rencontre des corps. Vous sçavez que le choc des corps est, à cause de leur impénétrabilité, la cause occasionnelle ou naturelle qui détermine l'efficacité des loix générales. Vous sçavez que Dieu agit toujours d'une manière simple & uniforme: qu'un corps mû va toujours tout droit, mais que l'impénétrabilité oblige le moteur au changement: que cependant il ne change que le moins qu'il est possible, soit parce qu'il suit toujours les mêmes loix soit parce que les loix qu'il suit sont les

* Elles sont expliquées dans le 32^e vol. de la Rech. de la Ver. de l'édition de Paris en 1700. VII. En-tretien,

plus simples qu'il y ait. Cela suffit pour ce qui regarde les loix générales des communications des mouvemens. Venons à la formation de l'Univers, & à la sage combinaison que Dieu a mise entre toutes ses parties au tems de la création pour tous les siècles, & par rapport à ces loix générales, car c'est en cela que consiste le merveilleux de la Providence divine. Suivez-moi, je vous prie.

X V. Je pense, Ariste, à une masse de matiere sans mouvement. Ne voilà qu'un bloc. J'en veux faire une statue. Un peu de mouvement me la formera bien-tôt. Car qu'on remue le superflu qui par le repos faisoit corps avec elle, la voilà faite. Je veux que cette statue n'ait pas seulement la figure d'un homme, mais qu'elle en ait aussi les organes, & toutes les parties que nous ne voyons pas. Encore un peu de mouvement me les formera. Car que la matiere qui environne celle dont je veux, par exemple, faire le cœur, se meuve, le reste demeurant comme immobile, elle ne fera plus corps avec le cœur. Voilà donc le cœur formé. Je puis de même achever en idée les autres organes, tels que je les conçois. Cela est évident. Enfin

je veux que ma statuë n'ait pas seulement les organes du corps humain, mais de plus que la masse dont elle est faite se change en chair & en os, en esprit & en sang, en cerveau & le reste. Encore un peu de mouvement me donnera satisfaction. Car supposé que la chair soit composée de fibres de telle ou telle configuration, & entrelassées entr'elles de telle ou telle manière, si la matiere qui remplit les entrelassemens des fibres que je conçois, vient à se mouvoir, ou à n'avoir plus le même rapport de distance à celle dont ces fibres doivent être composées, voilà de la chair : & je conçois de même qu'avec un peu de mouvement, le sang, les esprits, les vaisseaux & tout le reste du corps humain se peut former. Mais ce qui passe infiniment la capacité de nôtre esprit, c'est de sçavoir quelles sont les parties qu'il faut remuër, quelles sont celles qu'il faut ôter, & celles qu'il faut laisser.

Supposons maintenant que je veuille prendre dans cette machine semblable à la nôtre, une fort petite portion de matiere, & lui donner telle figure, tels organes, telle configuration dans ses parties qu'il me plaira ; tout cela s'exé-

cutera toujours par le moïen du mouvement, & ne pourra jamais s'exécuter que par lui. Car il est évident qu'une partie de matiere qui fait corps avec une autre ; n'en peut être séparée que par le mouvement. Ainsi je conçois sans peine, que dans un corps humain Dieu en peut former un autre de même espece mille ou dix mille fois plus petit, & dans celui-ci un autre, & ainsi de suite dans la même proportion de mille, ou dix mille à un ; & cela tout d'un coup en donnant une infinité de divers mouvemens, que lui seul connoît, aux parties infinies d'une certaine masse de matiere.

ARISTE. Ce que vous me dites-là du corps humain, il est facile de l'appliquer à tous les corps organisez des animaux & des plantes.

XVI. THEODORE. Bien donc, Ariste. Concevez maintenant une masse indéfinie de matiere aussi grande que l'Univers, & que Dieu en veut faire un bel ouvrage, mais un ouvrage qui subsiste, & dont toutes les beautez se conservent ou se perpetuent dans leurs especes. Comment s'y prendra-t'il ? Remuëra-t'il d'abord les parties de la ma-

rière au hazard, pour en former le monde peu à peu en suivant certaines loix ; ou bien s'il le formera tout d'un coup ? Prenez garde , l'Être infiniment parfait connoît toutes les suites de tous les mouvemens qu'il peut communiquer à la matiere , quelques loix des communications des mouvemens que vous supposez.

ARISTE. Il me paroît clair que Dieu ne remuëra point inutilement la matiere : & puisque la premiere impression qu'il peut communiquer à toutes les parties, suffit pour produire toutes sortes d'ouvrages , assurément il ne s'avisera pas de les former peu à peu par quantité de mouvemens inutiles.

THEOTIME. Mais que deviendront les loix générales des communications des mouvemens, si Dieu ne s'en sert point ?

ARISTE, Cela m'embarasse un peu.

THEODORE. De quoi vous embarrassez-vous ? Ces loix n'obligent encore à rien , ou plutôt elles ne sont point. Car c'est le choc des corps qui est la cause occasionnelle des loix des communications des mouvemens. Or sans cause occasionnelle il ne peut y avoir de loi générale. Donc avant que Dieu eût

mû la matiere, & par conséquent avant que les corps pûssent se choquer, Dieu ne devoit & ne pouvoit point suivre les loix générales des communications des mouvemens. De plus Dieu ne suit des loix générales que pour rendre sa conduite uniforme, & lui faire porter le caractère de son immutabilité. Ainsi le premier pas de cette conduite, les premiers mouvemens ne peuvent & ne doivent pas être déterminez par ces loix. Enfin il faudroit une infinité de loix générales, ce qui feroit qu'elles ne feroient gueres générales, afin de pouvoir en les suivant exactement, former les corps organisez des animaux & des plantes. Ainsi la premiere impression de mouvement, que Dieu a mise d'abord dans la matiere, ne devant, & ne pouvant pas mêmes être actuellement réglée selon certaines loix générales, elle devoit l'être uniquement par rapport à la beauté de l'ouvrage que Dieu vouloit former, & qu'il devoit conserver dans la suite du tems en conséquence des loix générales. Or cette premiere impression de mouvement sagement distribuée suffisoit pour former tout d'un coup les animaux & les plantes, qui

qui sont les ouvrages les plus excellens que Dieu ait fait de la matière, & tout le reste de l'Univers. Cela est évident; puisque tous les corps ne different entr'eux que par la figure de leurs masses, & par la configuration de leurs parties; & que le mouvement seul peut faire tout cela, comme vous en êtes demeuré d'accord. Donc, Ariste, vous avez eu raison de dire que Dieu a fait tout d'un coup de chaque masse de matière ce qu'il en a voulu former. Car quoique Dieu ait formé les parties de l'Univers les unes après les autres, ainsi que l'Ecriture semble nous l'apprendre, il ne s'ensuit pas qu'il ait employé quelque tems, & suivi quelques loix générales pour les conduire peu à peu à leur perfection. *Dixit, & facta sunt.* C'est que la première impression de mouvement a suffi pour les produire en un instant.

XVII. THEOTIME. Cela étant ainsi, je comprends bien que c'est perdre son tems, que de vouloir expliquer par les principes Cartesiens, ou par d'autres semblables, l'Histoire que l'Ecriture nous fait de la Création.

THEODORE. Assurément on se

trompe, si on prétend prouver que Dieu a formé le monde en suivant certaines loix générales des communications des mouvemens. Mais on ne perd pas son tems de rechercher ce qui doit arriver à la matiere en consequence des loix des mouvemens. Et voici pourquoi. C'est qu'encore que Dieu ait formé tout d'un coup chaque partie de l'Univers, il a dû avoir égard aux loix de la nature, qu'il vouloit suivre constamment, pour faire porter à sa conduite le caractere de ses attributs. Car certainement son ouvrage n'auroit pas pû se conserver dans sa beauté, s'il ne l'avoit proportionné aux loix du mouvement. Un soleil quarré n'auroit pas pû durer long-tems : un soleil sans lumiere seroit bientôt devenu tout brillant. Vous avez lû, Theotime, la Physique de M^r Descartes ; & vous, Ariste, vous la lirez quelque jour, car elle le merite bien. Ainsi il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage.

Il faudroit maintenant examiner quelle a dû être cette premiere impression de mouvement par laquelle Dieu a formé tout d'un coup l'Univers pour un certain nombre de siècles : car c'est là,

ENTRETIEN. 31

pour ainsi dire, le point de vûë dont je
veux vous faire regarder & admirer la
sagesse infinie de la Providence sur l'ar-
rangement de la matiere. Mais j'ap-
préhende que votre imagination, peut-
être déjà fatiguée par les choses trop
générales dont nous venons de parler,
ne vous laissât point assez d'attention
pour contempler un si vaste sujet. Car,
Ariste, que ce premier pas de la con-
duite de Dieu, que cette premiere im-
pression, de mouvement que Dieu va
faire, renferme de sagesse ! que de rap-
ports, que de combinaisons de rap-
ports ! Certainement Dieu avant cette
premiere impression en a connu claire-
ment toutes les suites, & toutes les
combinaisons de ces suites ; non seule-
ment toutes les combinaisons physi-
ques, mais toutes les combinaisons du
physique avec le moral, & toutes les com-
binaisons du naturel avec le surnaturel,
Il a comparé ensemble toutes ces suites
avec toutes les suites de toutes les com-
binaisons possibles dans toutes sortes de
suppositions. Il a, dis-je, tout comparé
dans le dessein de faire d'ouvrage le plus
excellent par les voies les plus sages &
les plus divines. Il n'a rien négligé de

ce qui pouvoit faire porter à son action le caractère de ses attributs ; & le voilà qui sans hésiter se détermine à faire ce premier pas. Tâchez, Ariste, de voir où ce premier pas conduit. Prenez garde qu'un grain de matière poussé d'abord à droit, au lieu de l'être à gauche, poussé avec un degré de force plus ou moins grand, pouvoit tout changer dans le physique, de là dans le moral, que dis-je ! dans même le surnaturel. Pensez donc à la sagesse infinie de celui qui a si bien comparé & réglé toutes choses, que dès le premier pas qu'il fait, il ordonne tout à sa fin, & va majestueusement, invariablement, toujours divinement, sans jamais se démentir, sans jamais se repentir, jusqu'à ce qu'il prenne possession de ce Temple spirituel qu'il construit par Jesus-Christ, & auquel il rapporte toutes les démarches de sa conduite.

ARISTE. Vraiment, Théodore, vous avez raison de finir notre entretien : car nous nous perdriens bien-tôt dans un si vaste sujet.

THEODORE. Pensez-y, Ariste ; car dès demain il faut nous y engager.

ARISTE. Si nous nous embar-

quons sur cet Ocean , nous y périrons.

THEODORE. Non : nous n'y périrons point , pourvu que nous ne sortions pas du vaisseau qui nous doit porter. Demeurons dans l'Eglise , toujours soumis à son autorité , si nous heurtons légèrement contre les écûeils, nous n'y ferons pas naufrage. L'homme est fait pour adorer Dieu dans la sagesse de sa conduite : tâchons de nous perdre heureusement dans ses profondeurs. Jamais l'esprit humain n'est mieux disposé , que lorsqu'il adore par un silence forcé les perfections divines. Mais ce silence de l'ame ne peut succéder qu'à la contemplation de ce qui nous passe. Courage donc , Ariste , contemplez , admirez la Providence générale du Créateur. Je vous ai placé au point de vûe d'où vous devez découvrir une sagesse incompréhensible.





XI. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaisons infiniment infinies du Physic avec le Moral, du naturel avec le surnaturel.

THEODORE. Avez-vous, Ariste, fait quelques efforts d'esprit pour comparer la première impression du mouvement que Dieu a communiqué à la matière, la première de ses démarches dans l'Univers, avec les loix générales de la Providence ordinaire, & avec les divers ouvrages qui devoient se conserver & se développer par l'efficace de ces loix ? Car c'est de cette première impression de mouvement d'où il faut jeter les yeux sur la conduite de Dieu. C'est le point de vûe de la Providence générale ; car Dieu ne se repent & ne se dément jamais. Avez-vous donc regardé delà le bel ordre des créatures, & la conduite simple & uniforme du Créateur ?

ARISTE. Oûi, Theodore : mais j'ai la vûë trop courte. J'ai découvert bien du país ; mais cela si confusément, que je ne sçai que vous dire. Vous m'avez placé trop haut. On découvre de fort loin, mais on ne sçait ce qu'on voit. Vous m'avez, pour ainsi dire, guindé au dessus des nuës, & la tête me tourne quand je regarde sous moi.

THEODORE. Hé bien ; Ariste, descendons un peu.

THEOTIME, Mais plus bas nous ne verrons rien.

ARISTE. Ah ! je vous prie, Theodore, un peu plus de détail.

THEODORE. Descendons, Theotime, puisqu'Ariste le souhaite. Mais n'oublions pas tous trois nôtre point de vûë, car il y faudra monter bien-tôt, dès que nôtre imagination sera un peu rassurée, & fortifiée par un détail plus sensible & plus à nôtre portée.

I. Souvenez-vous, Ariste, de nos abeilles d'hier. C'est un ouvrage admirable que ce petit animal. Combien d'organes differens, que d'ordre, que de liaisons, que de rapports dans toutes ses parties ! ne vous imaginez pas qu'il en ait moins que les éléphans : appa-

remment il en a davantage. Comprenez donc, si vous le pouvez, le nombre & le jeu merveilleux de tous les ressorts de cette petite machine. C'est l'action foible de la lumiere qui les débände tous ces ressorts. C'est la presence seule des objets qui en détermine & qui en règle tous les mouvemens. Jugez donc par l'ouvrage si exactement formé, si diligemment achevé de ces petits animaux, non de leur sagesse & de leur prévoiance, car ils n'en ont point; mais de la sagesse & de la prévoiance de celui qui a assemblé tant de ressorts, & qui les a ordonnez si sagement par rapport à tant de divers objets & de fins differentes. Assurément, Aristote, vous seriez plus sçavant que tout ce qu'il y a jamais eu de Philosophes, si vous sçaviez exactement les raisons de la construction des parties de ce petit animal.

A R I S T E. Je le croi, Theodore. Cela nous passe déjà. Mais s'il faut une si grande adresse & une si profonde intelligence pour former une simple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, & par consequent toutes plus pe-

tités toujours dans la proportion sous-millecuple, puisqu'une seule en produit mille, & que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu ? Cela effraie l'imagination : mais que l'esprit reconnoît de sagesse dans l'Auteur de tant de merveilles !

THEODORE. Pourquoi cela, Aristote ? Si les petites abeilles sont organisées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande, en peut concevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'est donc point la multitude & la petitesse de ces animaux tous semblables qui doit augmenter votre admiration pour la sagesse du Créateur. Mais votre imagination effraïée admire en petit ce qu'on a coutume de ne voir qu'en grand.

ARISTE. Je croïois, Theodore ; que je ne pouvois trop admirer.

THEODORE. Oûi : mais il ne faut admirer que par raison. Ne craignez point : si l'admiration vous plaît, vous trouverez bien de quoi vous satisfaire dans la multitude & la petitesse de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

ARISTE. Comment cela donc ?

T H E O D O R E. C'est qu'elles ne sont pas toutes semblables.

A R I S T E. Je me l'imaginois bien ainsi. Car quelle apparence que les vers de ces mouches, & les œufs de ces vers, aient autant d'organes que les mouches mêmes, comme vous le prétendiez hier ?

I I. T H E O D O R E. Que vous imaginiez mal, Ariste ! Car tout au contraire les vers ont toutes les parties organiques des mouches ; mais ils ont de plus celles qui sont essentielles aux vers, c'est à-dire, celles qui sont absolument nécessaires, afin que les vers puissent chercher, devorer & préparer le suc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux & qu'ils conservent par le moyen des organes & sous la forme de ver.

A R I S T E. Oh oh ! à ce compte-là les vers sont plus admirables que les mouches : ils ont bien plus de parties organiques.

T H E O D O R E. Oüi, Ariste. Et les œufs des vers sont encore plus admirables que les vers mêmes ; & ainsi en remontant. De sorte que les mouches de cette année avoient beaucoup plus d'organes il y a mille ans, qu'elles n'en

ont presentement. Voilà un étrange paradoxe. Mais prenez garde. Il est facile de comprendre que les loix générales des communications des mouvemens sont trop simples pour construire des corps organisez.

A R I S T E. Il est vrai , cela me paroît ainsi. C'est beaucoup qu'elles suffisent pour les faire croître. Il y a des gens qui pretendent que les insectes viennent de pourriture. Mais si une mouche a autant de parties organisées qu'un bœuf, j'aimerois autant dire que ce gros animal se pourroit former d'un tas de bouë , que de soutenir que les mouches s'engendrent d'un morceau de chair pourrie.

T H E O D O R E. Vous avez raison. Mais puisque les loix du mouvement ne peuvent construire des corps composez d'une infinité d'organes , c'est donc une nécessité que les mouches soient renfermées dans les vers dont elles éclosent. Ne pensez pas néanmoins, Ariste, que l'abeille qui est encore renfermée dans le ver dont elle doit sortir , ait entre ses parties organiques la même proportion de grosseur , de solidité , de configuration , que lorsqu'elle en est

sortie. Car on a remarqué souvent que la tête , par exemple , du poulet , lorsqu'il est dans l'œuf , & qu'il paroît comme sous la forme d'un ver , est beaucoup plus grosse que tout le reste du corps , & que les os ne prennent leur consistance qu'après les autres parties. Je pretens seulement , que toutes les parties organiques des abeilles sont formées dans leurs vers , & si bien proportionnées aux loix des mouvemens , que par leur propre construction , & l'efficace de ses loix , elles peuvent croître & prendre la figure convénable à leur état , sans que Dieu , pour ainsi dire , y touche de nouveau par une Providence extraordinaire. Car c'est en cela que consiste la sagesse incompréhensible de la Providence divine. C'est ce qui la peut justifier , quoiqu'il s'engendre souvent des animaux monstrueux ; car Dieu ne doit pas faire un miracle pour les empêcher de se former. Au tems de la Création , il a construit pour les siècles futurs les animaux & les plantes. Il a établi les loix des mouvemens nécessaires pour les faire croître. Maintenant il se repose , parce qu'il ne fait plus que suivre ces loix.

ARISTE. Que de sagesse dans la Providence générale du Créateur !

THEODORE. Voulez-vous que nous remontions un peu à notre point de vûe, d'où nous venons jeter les yeux sur les merveilles de la Providence ?

ARISTE. J'y suis, ce me semble, Theodore. J'admire & j'adore avec tout le respect dont je suis capable la sagesse infinie du Créateur dans la variété & la justesse incompréhensible des mouvemens divers qu'il a imprimez d'abord à cette petite portion de matiere dans laquelle il a formé tout d'un coup des abeilles pour tous les siècles. Que dis-je, des abeilles ! une infinité de vers encore qu'on peut regarder comme des animaux de differente espece ; & il leur a fourni dans un si petit espace une nourriture insensible par mille moïens qui nous passent. Tout cela par rapport aux loix du mouvement : loix si simples & si naturelles, que quoique Dieu fasse tout par elles dans le cours ordinaire de sa Providence, il semble qu'il ne touche à rien, qu'il ne se mêle de rien, en un mot qu'il se repose.

THEODORE. Vous trouvez donc,

Ariste , que cette conduite est divine , & plus excellente que celle d'un Dieu qui agiroit à tous momens par des volontez particulieres , au lieu de suivre ces loix générales ; ou qui pour se décharger du soin du gouvernement de son ouvrage , auroit donné des âmes à toutes les mouches , ou plutôt des intelligences assez éclairées pour former leur corps , ou du moins pour les conduire selon leurs besoins , & regler tous leurs travaux.

A R I S T E. Quelle comparaison !
 III. T H E O D O R E. Courage donc , Ariste , jetez les yeux plus loin. Dans l'instant que Dieu a donné cette premiere impression de mouvement aux parties de cette petite portion de matiere dont il a fait des abeilles, ou tel autre insecte qu'il vous plaira pour tous les siècles , pensez vous qu'il ait prévu que tel de ces petits animaux qui devoit éclore en telle année, devoit aussi à tel jour , telle heure , telles circonstances , faire tourner les yeux à quelqu'un vers l'objet d'une passion criminelle : ou bien se venir imprudemment placer dans les narines d'un cheval , & lui faire faire un mouvement fatal pour le meilleur

Prince du monde, qui par là se renverse & se tuë : mort funeste & qui a une infinité de suites fâcheuses. Ou pour ne point combiner le Physic avec le Moral, car cela renferme des difficultés dont la resolution dépend de certains principes que je ne vous ai point expliqués ; pensez-vous que Dieu ait prévu que cet insecte , par tel de ses mouvemens , a dû produire quelque chose de monstrueux ou de déréglé dans le monde purement materiel ?

ARISTE. Qui en doute, que Dieu ait prévu toutes les suites de cette première impression de mouvement, qui a formé en un instant dans cette portion de matiere toute l'espèce de tel insecte. Il a mêmes prévu généralement toutes les suites des mouvemens infinis , & tous differens , qu'il pouvoit donner d'abord à cette même portion. Il a prévu de plus toutes les suites de toutes les combinaisons de cette portion de matiere avec toutes les autres , & leurs divers mouvemens selon toutes les suppositions possibles de telles ou telles loix générales.

THEODORE. Admirez donc, Ariste, adorez la profondeur de la sa-

gesse de Dieu , qui a réglé cette premiere impression de mouvement à telle petite portion de matiere , après un nombre infini de comparaisons de rapports toutes faites par un acte éternel de son intelligence. De cette portion de matiere passez à une autre , & de celle-ci à une troisième. Parcourez tout l'Univers , & jugez enfin tout d'une vûe de la sagesse infiniment infinie qui a réglé la premiere impression de mouvement, par laquelle s'est formé tout l'Univers dans toutes ses parties & pour tous les tems: de telle maniere que c'est assurément l'ouvrage le plus beau qui puisse être produit par les voies les plus générales & les plus simples ; de telle maniere plutôt , que l'ouvrage & les voies expriment mieux les perfections que Dieu possède , & qu'il se glorifie de posséder , que tout autre ouvrage fait par toute autre voie.

ARISTE. Que d'abîmes , que de profondeurs impénétrables ! Que de rapports & de combinaisons de rapports il a fallu considérer dans la premiere impression de la matiere, pour créer l'Univers , & l'accommoder aux loix générales du mouvement que Dieu suit dans
le

le cours ordinaire de la Providence !
Vous m'avez placé au véritable point
de vûë d'où on découvre la sagesse in-
finie du Créateur.

THEODORE. Sçavez-vous, Ariste,
que vous ne voiez encore rien ?

ARISTE. Comment rien ?

IV. THEODORE. Beaucoup, Ariste :
mais comme rien par rapport au reste.
Vous avez jetté la vûë sur les combi-
naisons infiniment infinies des mouve-
mens de la matiere. Mais combinez le
Physic avec le Moral , les mouvemens
des corps avec les volonteé des Anges
& des hommes. Combinez de plus le
naturel avec le surnaturel, & rapportez
tout cela à Jesus-Christ & à son Eglise.
Car puisque c'est le principal des des-
seins de Dieu, il n'est pas vrai-sembla-
ble que dans la premiere impression
que Dieu a communiqué à la matiere,
il ait négligé de regler son action sur le
rapport que les mouvemens pouvoient
avoir avec son grand & son principal
ouvrage. Comprenez donc avec quelle
sagesse il a fallu regler les premiers mou-
vemems de la matiere , s'il est vrai que
l'Ordre de la nature est subordonné à
celui de la grace ; s'il est vrai que la

mort nous surprend maintenant en conséquence des loix naturelles, & qu'il n'y ait rien de miraculeux qu'un homme se trouve écrasé lorsqu'une maison s'écroule sur lui. Car vous sçavez que c'est de l'heureux ou du malheureux moment de la mort dont dépend notre éternité.

ARISTE. Doucement, Théodore. C'est Dieu qui règle ce moment. Notre mort dépend de lui. Dieu seul peut nous donner le don de la persévérance.

V. THÉODORE. Qui en doute ? Notre mort dépend de Dieu en plusieurs manières. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de nous. Car il est en notre pouvoir de sortir d'une maison qui menace ruine, & c'est Dieu qui nous a donné ce pouvoir. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend des Anges. Car Dieu a donné aux Anges le pouvoir & la commission de gouverner le monde, ou le dehors, pour ainsi dire, de son Eglise. Notre mort heureuse dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de Jesus-Christ. Car Dieu nous a donné en Jesus-Christ un Chef qui veille sur nous, & qui ne souffrira pas que la mort nous surprenne malheureusement, &

nous lui demandons comme il faut le don de la persévérance. Mais pensez-vous que notre mort ne dépende pas aussi de Dieu, en ce sens qu'il a réglé & produit cette première impression de mouvement, dont une des suites est, que telle maison doit s'écrouler dans tel tems & dans telles circonstances ? Tout dépend de Dieu, parce que c'est lui qui a établi toutes les causes, tant libres que nécessaires, & que sa prescience est si grande, qu'il se sert aussi heureusement des unes que des autres. Car Dieu n'a pas communiqué au hazard sa puissance aux esprits : il ne l'a fait qu'après avoir prévu toutes les suites de leurs mouvemens, aussi-bien que ceux de la matière. De plus tout dépend de Dieu, parce que toutes les causes ne peuvent agir que par l'efficace de la puissance divine. Enfin tout dépend de Dieu, parce qu'il peut par des miracles interrompre le cours ordinaire de sa Providence, & qu'il ne manque même jamais de le faire, lorsque l'Ordre immuable de ses perfections l'exige, je veux dire, lorsque ce qu'il doit à son immutabilité est de moindre considération que ce qu'il doit à ses autres attributs.

Mais nous vous expliquerons tout cela plus exactement dans la suite. Comprenez donc , Ariste , que nôtre salut est déjà assuré dans l'enchaînement des causes , tant libres que nécessaires ; & que tous les effets de la Providence générale sont tellement liez ensemble , que le moindre mouvement de la matiere peut concourir en consequence des loix générales à une infinité d'évenemens considerables , & que chaque événement dépend d'une infinité de causes subordonnées. Admirez encore un coup la profondeur de la sagesse de Dieu ; qui certainement , avant que de faire son premier pas , a comparé les premiers mouvemens de la matiere , non seulement avec toutes les suites naturelles ou nécessaires , mais encore à bien plus forte raison avec toutes les suites morales & surnaturelles dans toutes les suppositions possibles.

A R I S T E. Assurément , Theodore , du point de vûë où vous m'avez placé , je découvre une sagesse qui n'a point de bornes. Je comprends clairement & distinctement , que la Providence générale porte le caractère d'une intelligence infinie , & qu'elle est tout autrement

incompréhensible que ne s'imaginent ceux qui ne l'ont jamais examinée. *O profondeur des trésors de la sagesse, & de la science de Dieu ! Que ses jugemens sont impénétrables, & ses voies incompréhensibles !* Une Providence fondée sur une volonté absoluë, est bien moins digne de l'Être infiniment parfait ; elle porte bien moins le caractère des attributs divins, que celle qui est réglée par des trésors inépuisables de sagesse & de prescience.

VI. THEODORE. C'est ce que je voulois vous faire voir. Descendons maintenant à quelque détail qui vous délasse l'esprit, & qui vous rende sensible une partie des choses que vous venez de concevoir. Ne vous êtes-vous jamais diverti à nourrir dans une boîte quelque chenille ou quelque autre insecte qu'on croit communément se transformer en papillon ou en mouche ?

ARISTE. Oh oh, Theodore ! vous allez tout d'un coup du grand au petit. Vous revenez toujours aux insectes.

THEODORE. C'est que je suis bien-aise que nous admirions ce que tout le monde méprise.

ARISTE. Quand j'étois enfant,

Je me souviens d'avoir nourri des vers à soie. Je prenois plaisir à leur voir faire leur coque, & s'y enterrer tous vivans pour ressusciter quelque tems après.

THEOTIME. Et moi, Theodore, j'ai actuellement dans une boîte avec du sable un insecte qui me divertit, & dont je sçai un peu l'histoire. On l'appelle en Latin *Formica-leo* Il se transforme en une de ces especes de mouches qui ont le ventre fort long, & qu'on appelle, ce me semble, *Demoiselles*.

THEODORE. Je sçai ce que c'est, Theotime. Mais vous vous trompez de croire qu'il se transforme en Demoiselle.

THEOTIME. Je l'ai vu, Theodore: ce fait est constant.

THEODORE. Et moi, Theotime, je vis l'autre jour une taupe qui se transforma en merle. Comment voulez-vous qu'un animal se transforme en un autre ? Il est aussi difficile que cela se fasse, que d'un peu de chair pourrie il se forme des insectes.

THEOTIME. Je vous entens, Theodore. Le *Formica-leo* ne se transforme point. Il se dépouille seulement

de ses habits & de ses armes. Il quitte ses cornes avec lesquelles il fait son trou, & se saisit des fourmis qui y tombent. En effet je les ai remarquées ces cornes dans le tombeau qu'ils se font dans le sable, & dont ils sortent, non plus en qualité de *Formica-leo*, mais en qualité de *Demoiselles*, sous une forme plus magnifique.

THEODORE. Vous y voilà. Le *Formica-leo* & la *Demoiselle* ne sont point proprement deux animaux de différente espèce. Le premier contient le second, ou toutes les parties organiques dont il est composé : mais remarquez qu'il a de plus tout ce qu'il lui faut pour attraper sa proie, pour se nourrir lui-même, & pour préparer à l'autre une nourriture convenable. Or tâchons maintenant de nous imaginer les ressorts nécessaires aux mouvemens que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons en ligne spirale, & toujours en s'enfonçant dans le sable : de sorte que jettant en dehors à chaque petit mouvement qu'il fait, le sable qu'il prend avec ses cornes, il fait un trou qui se termine en pointe, au fond duquel il se cache, toujours les cornes entr'ouvertes, & prêtes à se

saisir des fourmis , & autres animaux qui ne peuvent se retenir sur le penchant de sa fosse. Lorsque la proie lui échape , & fait assez d'efforts pour lui faire craindre de la perdre , il l'accable & l'étourdit à force de lui jeter du sable , & rend encore par ce moyen le penchant du trou plus roide. Il se saisit donc de sa proie , il la tire sous le sable , il lui suce le sang , & la prenant entre ses cornes , il la jette le plus loin qu'il peut de son trou. Enfin au milieu du sable le plus menu & le plus mouvant , il se construit un tombeau parfaitement rond : il le tapisse en dedans fort proprement pour y mourir , ou plutôt pour y reposer plus à l'aise : & enfin après quelques semaines , on le voit sortir tout glorieux , & sous la forme de Demoiselle , après avoir laissé plusieurs envelopes , & les dépoüilles de *Formica-leo*. Or combien faut il de parties organisées pour tous ces mouvemens. Combien de canaux pour conduire ce sang dont le *Formica-leo* se nourrit & sa Demoiselle ? Il est donc clair que cet animal s'étant dépoüillé de toutes ces parties dans son tombeau , il a beaucoup moins d'organes , lorsqu'il paroît sous la

la forme de mouche, que lorsqu'on le voit sous celle de *Formica-leo* ; si ce n'est peut-être qu'on veuille soutenir, que des organes peuvent se construire & s'ajuster ensemble en consequence des loix du mouvement. Car que Dieu ait ordonné à quelque intelligence de pourvoir au besoin de ces insectes, d'en entretenir l'espece, & d'en former toujours de nouvelles, c'est rendre humaine la Providence divine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée.

ARISTE. Assurément, Theodore, il y a une plus grande diversité d'organes dans le *Formica-leo* que dans la mouche, & par la même raison dans le ver à soie que dans le papillon. Car ces vers quittent aussi de riches dépouilles, puisqu'ils laissent une espece de tête, un grand nombre de pieds, & tous les autres organes nécessaires pour chercher, devorer, digerer, & distribuer la nourriture propre à la forme de ver & à celle du papillon. Je conçois de même qu'il y a plus d'art dans les œufs des vers, que dans les vers mêmes. Car supposez que les parties organiques des vers soient dans l'œuf comme vous dites,

il est clair que l'œuf entier contient plus d'art que le ver seul, & ainsi à l'infini.

De Bombyce. THEODORE. Je voudrois bien que vous eussiez lû le Livre de Mr Malpighi du ver à soie, & ce qu'il a écrit sur la formation du poulet dans l'œuf. Vous verriez peut être que tout ce que je vous dis n'est pas sans fondement. Oüi, Ariste, l'œuf est l'ouvrage d'une intelligence infinie. Les hommes ne trouvent rien dans un œuf de ver à soie; & dans un œuf de poulet ils n'y voient que du blanc & du jaune, & peut-être les tordons, encore les prennent-ils pour le germe du poulet. Mais....

ARISTE. Quoi le germe du poulet! N'est-ce pas ce qu'on y trouve d'abord qu'on l'ouvre, qui est blanc, qui a quelque dureté, & qu'on ne mange pas volontiers?

THEODORE. Non, Ariste, c'est un des cordons qui sert à tenir le jaune tellement suspendu dans le blanc, que de quelque manière qu'on tourne & retourne l'œuf, le côté du jaune le moins pesant, & où est le petit poulet, soit toujours en haut vers le ventre chaud de la poule, car cela étoit nécessaire

pour le faire éclore. Il y a deux de ces cordons qui sont attachez d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au jaune, un à chaque bout.

ARISTE. Voilà une mécanique admirable.

THEODORE. En cela il n'y a pas beaucoup d'intelligence. Mais vous comprenez toujours par là, qu'il faut plus d'art & d'adresse pour former l'œuf & tout ce qu'il renferme, que le poulet seul ; puisque l'œuf contient le poulet, & qu'il a de plus la construction particulière.

VII. Or, je vous prie, concevez maintenant, si vous le pouvez, quelle doit être actuellement la construction des organes des œufs ou des vers qui seront papillons dans dix mille ans en conséquence des loix du mouvement. Admirez la variété des organes de tous les vers ou de tous les œufs qui sont renfermez les uns dans les autres pour tout ce tems-là. Tâchez de vous imaginer quelle pouvoit être la nourriture dont les vers ou les papillons d'aujourd'hui se nourrissoient il y a six mille ans. Il y a une grande différence entre la forme de Demoiselle & celle de Fer

mica-leo : mais peut-être qu'il n'y en a pas moins entre le *Forinica-leo*, & l'œuf qui le contient; ainsi de suite. Le ver à soie se nourrit de feuilles de meurier : mais le petit ver enfermé dans l'œuf ne se nourrit pas de rien ; il a auprès de lui tout ce qui lui est nécessaire. Il est vrai qu'il ne mange pas toujours. Mais il se conserve sans manger, & il y a six mille ans qu'il se conserve. On trouve étrange que certains animaux passent l'hiver sans nourriture. Quelle merveille donc que les vers à soie ménagent si exactement la leur, qu'elle ne leur manque précisément que lorsqu'ils sont assez forts pour rompre leur prison, & que les meuriers ont poussé de nouvelles feuilles tendres pour leur en fournir de nouvelles.

Que la Providence est admirable, d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont éclosent les poulets tout ce qu'il leur faut pour les faire croître, & mêmes pour les nourrir les premiers jours qu'ils sont éclos ! Car comme ils ne savent point encore manger, & qu'ils laissent retomber ce qu'ils becquettent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de consommé, & qui

reste dans leur estomac, les nourrit & les fortifie. Mais cette même Providence paroît encore plus dans les œufs négligez que les insectes répandent partout. Il faut que la poule couve elle-même ses œufs, ou que l'industrie des hommes vienne au secours. Mais sans que les œufs des insectes soient couvez, ils ne laissent pas d'éclore fort heureusement. Le soleil par sa chaleur les anime, pour ainsi dire, à devorer leur nourriture dans le même tems qu'il leur en prépare de nouvelle, & dès que les vers ont rompu leur prison, ils se trouvent dans l'abondance, au milieu de jeunes bourgeons, ou des feuilles tendres proportionnées à leur besoin. L'insecte dont ils tirent leur naissance a eu soin de les placer dans un endroit propre pour eux, & a laissé le reste à l'ordre plus général de la Providence. Tel pond ses œufs sous une feuille repliée & attachée à la branche, de peur qu'elle ne tombe en hyver. Un autre les cole en lieu seur proche de leur nourriture. La Demoiselle *Formica-leo* les va cacher dans le sable, & à couvert de la pluie. La plupart les répandent dans les eaux. En un mot ils les

placent tous dans les lieux où rien ne leur manque ; non par une intelligence particulière qui les conduise , mais par la disposition des ressorts dont leur machine est composée , & en conséquence des loix générales des communications des mouvemens.

A R I S T E. Cela est incompréhensible.

T H E O D O R E. Il est vrai. Mais il est bon de comprendre clairement que la Providence de Dieu est absolument incompréhensible.

VIII. T H E O T I M E. Il faut, Theodore, que je vous dise une experience que j'ai faite. Un jour en été je pris gros comme une noix de viande que j'enfermai dans une bouteille, & je la couvris d'un morceau de crêpe. Je remarquai que diverses mouches venoient pondre leurs œufs ou leurs vers sur ce crêpe : & que dès qu'ils étoient éclos ils rongeoient le crêpe, & se laissoient tomber sur la viande, qu'ils devorerent en peu de tems. Mais comme cela sentoit trop mauvais, je jettai tout. •

T H E O D O R E. Voila comme les mouches viennent de pourriture. Elles font leurs œufs ou leurs vers sur la

viande, & s'envolent incontinent. Ces vers mangent, & cette chair se pourrit. Après que ces vers ont bien mangé, ils s'enferment dans leurs coques, & en sortent mouches : & le commun des hommes croit sur cela que les insectes viennent de pourriture.

THEOTIME. Ce que vous dites est faux. Car j'ai renfermé plusieurs fois de la chair où les mouches n'avoient point été, dans une bouteille fermée hermetiquement, & je n'y ai jamais trouvé de vers.

ARISTE. Mais comment donc se peut-il faire qu'on en trouve de fort gros dans toutes sortes de fruits ?

THEODORE. On les trouve gros, mais ils sont entrez petits dans le fruit. Cherchez bien, vous découvrirez sur la peau, ou quelque petit trou, ou sa cicatrice. Mais ne nous arrêtons point, je vous prie, aux preuves qu'on donne qu'il y a des animaux qui viennent de pourriture. Car elles sont si foibles ces preuves, qu'elles ne meritent point de réponse. On trouve des souris dans un vaisseau nouvellement construit, ou dans un lieu où il n'y en avoit point. Donc il faut que cet animal se soit en-

gendré de quelque pourriture. Comme s'il étoit défendu à ces animaux de chercher la nuit leurs besoins, & de passer sur les planches & sur les cordes dans les barques; & delà dans les grands bastimens, ou qu'on pût construire les vaisseaux ailleurs que sur le rivage. Je ne puis pas comprendre comment un si grand nombre de personnes de bon sens ont pû donner dans une erreur si grossiere & si palpable sur de semblables raisons. Car qu'y a-t'il de plus incompréhensible, qu'un animal se forme naturellement d'un peu de viande pourrie? Il est infiniment plus facile de concevoir qu'un morceau de fer rouillé se change en une montre parfaitement bonne; car il y a infiniment plus de ressorts & plus délicats dans la souris que dans la pendule la plus composée.

A R I S T E. Assurément on ne comprend pas qu'une machine composée d'une infinité d'organes differens, parfaitement bien accordez ensemble, & ordonnez à diverses fins, ne soit que l'effet de cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est le moins poussé: car

cette loi est bien plus propre à détruire cette machine , qu'à la former. Mais on ne comprend pas non plus que les animaux de même espèce , qui se succèdent les uns aux autres , aient tous été renfermez dans le premier.

• THEODORE. Si on ne comprend pas que cela soit , on comprend du moins que cela n'est pas impossible, puis que la matiere est divisible à l'infini : mais on ne comprendra jamais que les loix du mouvement puissent construire des corps composez d'une infinité d'organes. On a assez de peine à concevoir que ces loix puissent peu à peu les faire croître. Ce que l'on conçoit bien , c'est qu'elles peuvent les détruire en mille manieres. On ne comprend pas comment l'union des deux sexes peut être cause de la fécondité : mais on comprend bien que cela n'est pas impossible, dans la supposition que les corps soient déjà formez. Mais que cette union soit la cause de l'organisation des parties de l'animal , & de tel animal , c'est assurément ce qu'on ne comprendra jamais.

ARISTE. J'ai pourtant ouï dire que Mr. Descartes avoit commencé un

Traité de la *Formation du Fœtus*, dans lequel il prétend expliquer comment un animal se peut former du mélange de la semence des deux sexes.

T H E O D O R E. L'ébauche de ce Philosophe peut nous aider à comprendre comment les loix du mouvement fussent pour faire croître peu à peu les parties de l'animal. Mais que ces loix puissent les former, & les lier toutes ensemble, c'est ce que personne ne prouvera jamais. Apparemment Mr. Descartes l'a bien reconnu lui-même : car il n'a pas poussé fort avant ses conjectures ingénieuses.

A R I S T E. Son entreprise étoit un peu téméraire.

T H E O D O R E. Fort téméraire, s'il avoit dessein de rendre raison de la construction des animaux tels que Dieu les a faits : car ils ont une infinité de ressorts qu'il devoit connoître, avant que de chercher les causes de leur formation. Mais apparemment il ne pensoit pas à cela. Car on ne seroit pas sage, si on vouloit expliquer exactement comment un Horlogeur fait une montre, sans sçavoir auparavant de quelles parties cet ouvrage est composé.

ARISTE. Ce Philosophe auroit peut-être mieux fait d'expliquer par les loix des mouvemens la génération des plantes , que celle des animaux,

IX. THEODORE. Nullement. L'entreprise eut été également impossible. Si les graines ne contenoient en petit ce que nous voïons en grand dans les plantes , les loix générales ne pourroient jamais les rendre fécondes.

ARISTE. Des plantes dans des graines , un pomier dans un pepin ! On a toujours quelque peine à croire que cela soit, quoiqu'on sçache bien que la matiere est divisible à l'infini.

THEOTIME. J'ai fait une experience qui a beaucoup contribué à me le persuader. Ce n'est pas néanmoins que je croie que le pomier , par exemple , qui est dans le germe du pepin, ait à peu près les mêmes proportions de grandeur & des autres qualitez entre ses branches , ses feüilles & ses fruits , que les grands arbres ; & assurément Theodore ne le pretend pas non plus. Je pretens seulement que toutes les parties organiques du pomier sont formées , & si bien proportionnées aux loix du mouvement , que par leur propre constru-

ction & l'efficace de ces loix elles peuvent croître sans le secours d'une Providence particuliere.

A R I S T E. Je comprends bien votre sentiment : dites-nous votre experience.

Voyez l'Anatomie des plantes de Mr. Grevu. & de Mr. Malpighi.
 T H E O T I M E. J'ai pris , Aristé , une vingtaine des plus grosses fèves. J'en ai ouvert deux ou trois , & j'ai remarqué qu'elles étoient composées en dedans de deux parties qui se séparent aisément , & que j'ai appris qu'on appelle leurs lobes : que le germe étoit attaché à l'un & à l'autre de ces lobes : que d'un côté il se terminoit en pointe vers le dehors , & que de l'autre il se cachoit entre les lobes. Voilà ce que j'ai vû d'abord. J'ai semé les autres fèves pour les faire germer , & voir comment elles croissent. Deux jours après j'ai commencé à les ouvrir. J'ai continué pendant environ quinze jours , & j'ai remarqué distinctement : que la racine étoit contenue dans cette partie du germe qui est en dehors & se termine en pointe : que la plante étoit renfermée dans l'autre partie du germe qui passe entre les deux lobes : que la racine étoit elle-même une plante qui avoit

Les racines dans la substance des deux lobes de la fève dont elle tiroit sa nourriture : que lorsqu'elle avoit poussé en terre comme les plantes dans l'air , elle fournissoit abondamment à la plante le suc nécessaire : que dans la plupart des graines la plante en croissant passoit entre les lobes, qui après avoir servi à l'accroissement de la racine, se changeoient en feuilles , & mettoient la plante à couvert des injures de l'air. Ainsi je me suis persuadé que le germe de la fève contenoit la racine de la plante , & la plante même , & que les lobes de la fève étoient le fond où cette petite plante étoit déjà semée , & avoit déjà ses racines. Prenez, Ariste , de ces grosses fèves vertes , dont on mange au commencement de l'été. Ouvrez-les délicatement. Considérez-les attentivement. Vous verrez sans microscope une partie de ce que je viens de vous dire. Vous découvrirez mêmes les premières feuilles de la plante dans cette petite partie du germe qui se replie entre les deux lobes.

ARISTE. Je croi bien tout cela. Mais que cette graine contienné la plante que nous verrons dans vingt ans , c'est

ce qui est difficile à s'imaginer , & ce que vôtre experience ne prouve point.

T H E O T I M E. Il est vrai. Mais nous voïons déjà que la plante est dans la graine. Nous voïons sans le secours du microscope , qu'en hyver mêmes la tulipe est dans son oignon. Nous ne pouvons pas voir actuellement dans la graine toutes les parties de la plante.

Hé bien , Ariste , il faut tâcher de les imaginer. Nous ne pouvons point imaginer , comment les plantes qui viendront dans cent ans sont dans la graine. Il faut tâcher de le concevoir. Du moins cela se peut-il concevoir. Mais on ne voit point que les plantes se forment uniquement en consequence des loix générales des communications du mouvement. On ne peut imaginer comment cela se peut faire. On peut encore moins le concevoir. Quelles raisons peut-on donc avoir de le soutenir, & de nier ce que Theodore vient de nous dire ?

A R I S T E. Je serois fort porté à croire , que Dieu conserve les animaux & les plantes par des volontez particulieres , si Theodore ne m'avoit point fait remarquer , que d'ôter à la Provi-

dence sa généralité & sa simplicité, c'étoit la rendre humaine, & lui faire porter le caractère d'une intelligence bornée, & d'une cause particulière. Ainsi il en faut revenir là, & croire que Dieu par la première impression du mouvement qu'il a communiqué à la matière, l'a si sagement divisée, qu'il a formé tout d'un coup des animaux & des plantes pour tous les siècles. Cela est possible, puisque la matière est divisible à l'infini. Et cela s'est fait ainsi, puisque cette conduite est plus digne de l'Être infiniment parfait, que toute autre.

THEOTIME. Ajoutez à cela, Ariste, que l'Écriture nous apprend que maintenant Dieu se repose, & que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la première année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres : *Germinet terra, herbam* Gen. 14
virentem & facientem semen, & lignum
pomiferum faciens fructum, juxta genus
suum, CUIUS SEMEN IN SEMETIPSO sit Ch. 2: 24
super terram. Ces dernières paroles, *cuius semen in semetipso sit*, jointes à celles-ci : *Et requievit die septima ab omni opere quod patrarat*, marquent, ce me sem-

ble , que Dieu , pour conserver ses créatures , n'agit plus comme il a fait dans le tems qu'il les a formées. Or il n'agit qu'en deux manieres ; ou par des volontez particulieres , ou par des volontez ou des loix générales. Donc il ne fait plus maintenant que suivre ses loix, si ce n'est qu'il y ait de grandes raisons qui l'obligent à interrompre le cours de sa Providence: raisons que je ne croi pas que vous puissiez trouver dans les besoins des animaux ou des plantes.

X. A R I S T E. Non sans doute. Car quand il y en auroit la moitié moins , il n'y en auroit que trop. Car , je vous prie , Theodore , à quoi bon tant de plantes inutiles à nôtre usage, tant d'insectes qui nous incommodent ? Ces petits animaux sont l'ouvrage d'une sagesse infinie : je le veux. Mais c'est cela même qui fait la difficulté. Car pourquoi former tant d'ouvrages excellens pour nourrir les hirondelles , & devorer nos bourgeons ? Est-ce , Theodore, que le monde ne seroit pas aussi parfait qu'il est , si les chenilles & les hannetons ne venoient point dépouiller les arbres de leurs fruits & de leurs feuilles.

T H E O D O R E.

T H E O D O R E. Si vous jugez, Ariste, des ouvrages de Dieu uniquement par rapport à vous, vous blasphemerez bien-tôt contre la Providence ; vous porterez bien-tôt d'étranges jugemens de la sagesse du Créateur.

A R I S T E. Mais quoi ! n'est-ce pas pour l'homme que Dieu a tout fait ?

T H E O D O R E. Oüi, Ariste, pour cet homme sous les pieds duquel Dieu a tout assujetti, sans en rien excepter : pour cet homme dont parle saint Paul dans le second Chapitre de l'Epître aux Hebreux. Dieu a tout fait pour son Fils, tout pour son Eglise, & son Eglise pour lui. Mais s'il a fait les puces pour l'homme, c'est assurément pour le mordre & pour le punir. La plupart des animaux ont leur vermine particuliere. Mais l'homme a sur eux cet avantage, qu'il en a pour lui seul de plusieurs especes : tant il est vrai que Dieu a tout fait pour lui. C'est pour dévorer ses bleds que Dieu a fait les sauterelles. C'est pour ensemençer ses terres qu'il a donné comme des ailes à la graine des chardons. C'est pour flétrir sous ses fruits qu'il a formé des insectes

d'une infinité d'espèces. En ce sens , si Dieu n'a pas fait toutes choses pour l'homme , il ne s'en faut pas beaucoup.

Prenez garde , Ariste , la prescience de Dieu est infinie. Il doit regler sur elle tous ses desseins. Avant que de donner à la matiere cette premiere impression de mouvement qui forme l'Univers pour tous les siècles , il a connu clairement toutes les suites de toutes les combinaisons possibles du physiq avec le moral dans toutes sortes de suppositions. Il a prévu que l'homme dans telles & telles circonstances pécheroit , & que son péché se communiqueroit à toute sa posterité en consequence * des loix de l'union de l'ame & du corps. Donc puisqu'il a voulu le permettre ce funeste péché , il a dû faire usage de sa prescience , & combiner si sagement le physiq avec le moral , que tous ses ouvrages fissent entr'eux , & pour tous les siècles , le plus bel accord qui soit possible. Et cet accord merveilleux consiste en partie dans cet ordre de justice , que l'homme s'étant revolté contre le Créateur , ce que Dieu prévoïoit devoir arriver , les creatures se revoltent , pour

* Recher
che de la
Verité ,
L. 1. ch
7. L'é-
claircisse-
ment sur
ce même
Chapitre.

ainsi dire, contre lui, & le punissent de sa désobéissance. Voilà pourquoi il y a *Eccli. 39* tant de differens animaux qui nous font la guerre.

XI. ARISTE. Quoi ! avant que l'homme eût péché, Dieu avoit déjà préparé les instrumens de sa vengeance ? Car vous sçavez que l'homme n'a été créé qu'après tout le reste. Cela me paroît bien dur.

THEODORE. L'homme avant son péché n'avoit point d'ennemis : son corps & tout ce qui l'environnoit lui étoit soumis : il ne souffroit point de douleur malgré lui. Il étoit juste que Dieu le protégât par une Providence particulière, ou qu'il le commît à la garde de quelque Ange tutelaire pour empêcher les suites fâcheuses des loix générales des communications des mouvemens. S'il avoit conservé son innocence, Dieu auroit toujours eu pour lui les mêmes égards, car il ne manque jamais de rendre justice à ses créatures. Mais quoi ! ne voulez-vous pas que Dieu fasse usage de sa prescience, & qu'il choisisse la plus sage combinaison qui soit possible entre le phyfic & le moral ? Voudriez-vous qu'un Etre infi-

niment sage n'eût point fait porter à sa conduite le caractère de sa sagesse, ou qu'il eût fait l'homme & l'eût éprouvé, avant que de faire ces créatures qui nous incommode ; ou enfin qu'il eût changé de dessein & réformé son ouvrage après le péché d'Adam ? Dieu, Ariste, ne se repent & ne se dément jamais. Le premier pas qu'il fait est réglé par la prescience de tout ce qui le doit suivre. Que dis-je ! Dieu ne se détermine à faire ce premier pas, qu'après qu'il l'a comparé non seulement avec tout ce qui le doit suivre, mais encore avec une infinité d'autres premières démarches dans une infinité d'autres suppositions, & d'autres combinaisons de toutes espèces du physique avec le moral & du naturel avec le surnaturel.

* Voyez
les rai-
son de la
permission
du péché
dans les
Conver-
sations
Chrétien-
nes, page
63. &
suiv. de
l'édition
de Paris
en 1702.

Encore un coup, Ariste, Dieu a prévu que l'homme dans telles & telles circonstances se revolteroit. Après avoir tout comparé, il a crû devoir * permettre le péché. Je dis permettre. Car il n'a pas mis l'homme dans la nécessité de le commettre. Donc il a dû par une sage combinaison du physique avec le moral, faire porter à sa conduite des marques de sa prescience. Mais, dites-vous, il

a donc préparé avant le péché des instrumens de sa vengeance. Pourquoi non, puisqu'il l'a prévu ce péché, & qu'il a voulu le punir ? Si Dieu avoit rendu malheureux l'homme innocent, s'il s'étoit servi de ces instrumens avant le péché, on auroit sujet de se plaindre. Mais est-il défendu à un pere de tenir des verges prêtes pour châtier son enfant, principalement s'il prévoit qu'il ne manquera pas de lui désobéir ? Ne doit-il pas mêmes lui montrer ces verges menaçantes, pour le retenir dans le devoir ? Peut-on douter que les ours & les lions ne soient créés avant le péché ? Et ne suffit-il pas de croire que ces cruelles bêtes, dont Dieu se sert maintenant pour nous punir, respectoient en Adam son innocence, & la Majesté divine ? Mais si vous trouvez mauvais que Dieu avant le péché commis ait préparé des instrumens pour le punir, consolez-vous. Car par sa prescience il a aussi trouvé le remede au mal, avant qu'il fût arrivé. Certainement avant la chute du premier homme, Dieu avoit déjà dessein de sanctifier son Eglise par Jesus-Christ. Car S. Paul nous apprend qu'Adam & Eve étoient dans leur mariage

qui a précédé le péché, la figure de
 Eph. 5. Jesus Christ & de son Eglise : *Sacramen-*
tum hoc magnum est : Ego autem dico in
 Rom. 5. *Christo & in Ecclesia* ; le premier Adam
 étant la figure du second , *forma futuri*
 jusques dans son péché. C'est , Ariste,
 que la prescience de Dieu étant infinie,
 elle a réglé toutes choses. Dieu a per-
 mis le péché. Pourquoi ? C'est qu'il a
 prévu que son ouvrage réparé de telle
 & telle maniere vaudroit mieux que le
 même ouvrage dans sa premiere con-
 struction. Il a établi des loix générales
 qui devoient faire geler & grêler les
 campagnes : il a créé des bêtes cruelles,
 & une infinité d'animaux fort incom-
 modes. Pourquoi cela ? C'est qu'il a
 prévu le péché. Il a mis une infinité de
 rapports merveilleux entre tous ces ou-
 vrages : il a figuré Jesus-Christ & son
 Eglise en mille manieres. C'est un effet
 & une marque certaine de sa prescience
 & de sa sagesse. Ne trouvez donc point
 mauvais que Dieu ait fait usage de sa
 prescience, & qu'il ait d'abord combiné
 sagement le physiq avec le moral , non
 pour le peu de tems que le premier
 homme devoit conserver son innocen-
 ce , mais par rapport à lui & à tous les

enfants tels qu'ils devoient être jusques à la fin des siècles. Adam ne pouvoit pas se plaindre que les animaux se mangeassent les uns les autres , lui rendant à lui , comme à leur Souverain , le respect qui lui étoit dû. Il devoit plutôt apprendre par là , que ce n'étoit que des brutes incapables de raison , & que Dieu l'avoit distingué entre toutes les créatures.

XII. ARISTE. Je comprends bien ce que vous me dites. Dieu a eu de bonnes raisons de créer de grands animaux capables de nous punir. Mais pourquoi tant de petits insectes qui ne nous font ni bien ni mal , & dont la mécanique est peut-être plus merveilleuse que celle des grands animaux ? Mécanique cachée à nos yeux , & qui ne nous fait point connoître la sagesse du Créateur.

THEODORE. Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a point d'animal , pour petit qu'il soit , qui ne puisse de l'un à l'autre avoir quelque rapport à nous ; je vous répons que le principal dessein de Dieu dans la formation de ces petits insectes , n'a point été de nous faire par eux quelque bien ou quelque

mal, mais d'orner l'Univers par des ouvrages dignes de sa sagesse & de ses autres attributs. Le commun des hommes méprise les insectes : mais il se trouve des gens qui les considèrent. Apparemment les Anges mêmes les admirent. Mais quand toutes les intelligences les négligeroient, il suffit que ces petits ouvrages expriment les perfections divines, & rendent l'Univers plus parfait en lui-même, quoique moins commode pour des pécheurs, afin que Dieu les créât, supposé qu'il pût les conserver sans multiplier ses voies. Car Dieu a fait assurément l'ouvrage le plus parfait par les voies les plus générales & les plus simples. Il a prévu que les loix des mouvemens suffisoient pour conserver dans le monde l'espece de tel insecte qu'il vous plaira. Il a voulu tirer de ses loix tous les usages possibles pour rendre son ouvrage plus achevé. Il a donc formé d'abord toute l'espece de cet insecte par la division admirable d'une certaine portion de matiere. Car il faut toujours avoir bien dans l'esprit, que c'est par le mouvement que tout se fait dans les corps, & que dans la premiere détermination des mouvemens il étoit
indifferent

Indifferent à Dieu de mouvoir les parties de la matiere en un sens ou en un autre, n'yaient point de loix générales des communications de mouvement avant que les corps se fussent choquez. Entret.
X. Nomb.
17.

ARISTE. Je conçois cela, Theodore. Un monde rempli d'une infinité d'animaux petits & grands, est plus beau & marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y auroit point d'insectes. Or un tel monde ne coûte pas plus à Dieu, pour parler ainsi, qu'un autre, ou ne demande pas une Providence plus composée & plus particuliere, & porte par consequent autant que tout autre le caractère de l'immutabilité divine. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

XIII. THEODORE. Ce que nous disons-là, Ariste, est général, & n'exclut pas une infinité de raisons que Dieu a eues de faire le monde tel qu'il est.

ARISTE. Il faut que je vous dise, Theodore, une pensée qui m'est venue dans l'esprit, lorsque vous me parliez de la transformation apparente des insectes. Les vers rampent sur la terre. Ils y menent une vie triste & humiliante.

te. Mais ils se font un tombeau d'où ils sortent glorieux. Je me suis imaginé que par là Dieu vouloit figurer la vie, la mort & la résurrection de son Fils, & mêmes de tous les Chrétiens.

T H E O D O R E. Je suis bien-aïse, Ariste, que cette pensée vous soit venue dans l'esprit. Car quoiqu'elle me paroisse fort solide, je n'aurois pas osé vous la proposer.

A R I S T E. Pourquoi cela ?

T H E O D O R E. C'est qu'elle a je ne sçai quoi de bas qui déplaît à l'imagination. Outre que ce mot seulement de ver ou d'insecte joint à la grande idée que nous devons avoir du Sauveur, peut exciter la raillerie. Car je pense que vous sçavez que le ridicule consiste dans la jonction du petit au grand.

A R I S T E. Oûi : mais ce qui paroît ridicule à l'imagination est souvent fort raisonnable & fort juste. Car c'est souvent que nous méprisons ce que nous ne connoissons pas.

T H E O D O R E. Il est vrai, Ariste. Le lys champêtre que nous négligeons est plus magnifiquement paré que Salomon dans toute sa gloire. Jesus-Christ n'a point crainé la raillerie, lorsqu'il a

avancé ce paradoxe. L'Imagination est contente aussi-bien que la raison, lorsque l'on compare la magnificence du Roi Salomon à la gloire de Jesus-Christ ressuscité. Mais elle n'est pas trop satisfaite, lorsqu'on cherche dans la beauté des lys une figure du Sauveur. Cependant la magnificence de Salomon n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes : mais c'est Dieu qui a donné aux fleurs tous leurs ornemens.

ARISTE. Vous croîez donc, Theodore, que Dieu a figuré Jesus-Christ dans les plantes aussi-bien que dans les insectes ?

THEODORE. Je croi, Ariste, que Dieu a tout rapporté à Jesus-Christ en mille manieres differentes ; & que non seulement les créatures expriment les perfections divines, mais qu'elles sont aussi autant que cela se peut des emblèmes de son Fils bien-aimé. Le grain qu'on sème doit, pour ainsi dire, mourir pour ressusciter & donner son fruit.

Je trouve que c'est une figure naturelle de Jesus-Christ, qui est mort pour ressusciter glorieux : *Nisi granum* ^{Joan. 12: 24.} *frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum manet : si autem mortuum fue-*

rit , multum fructum affert.

T H E O T I M E. On peut se servir de tout ce qu'on veut pour faire des comparaisons. Mais il ne s'ensuit pas delà, que Dieu ait voulu figurer Jesus-Christ par toutes les choses qui ont avec lui certains rapports arbitraires.

Enret.
1 X. N.
6.

T H E O D O R E. Si je ne sçavois , Theotime, que le principal des desseins de Dieu c'est Jesus-Christ & son Eglise; que rien ne plaît à Dieu que par Jesus-Christ ; que c'est en Jesus-Christ & par Jesus-Christ que l'Univers subsiste, parce qu'il n'y a que lui qui le sanctifie , qui le tire de son état prophane , qui le rende divin , je regarderois comme des comparaisons arbitraires & tout-à-fait basses , ce que je prens pour des figures naturelles. Oüi , Theotime, je croi que Dieu a eu tellement en vûe Jesus-Christ dans la formation de l'Univers , que ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans la Providence , c'est le rapport qu'elle met sans cesse entre le naturel & le surnaturel , entre ce qui se passe dans le monde & ce qui arrive à l'Eglise de Jesus-Christ.

XIV. A R I S T E. Assurément, Theotime, que Dieu ait voulu figurer Jesus-

Christ par les changemens des insectes, cela saute aux yeux. Un ver est méprisable & impuissant : voilà Jesus-Christ méprisé : *Ego autem sum vermis , & non homo ; opprobrium hominum & abjectio plebis* : le voilà chargé de nos infirmités & de nos langueurs : *Verè languores nostros ipse tulit*. Un ver s'enferme dans son tombeau & ressuscite quelque tems après sans se corrompre. Jesus-Christ meurt & ressuscite sans que son corps ait été sujet à la corruption. *Neque caro ejus vidit corruptionem*. Le ver ressuscité a un corps , pour ainsi dire , tout spirituel. Il ne rampe point : il vole. Il ne se nourrit plus de pourriture : il ne fait que sucquer des fleurs. Il n'a plus rien de méprisable : on ne peut pas être plus magnifiquement paré. De même Jesus-Christ ressuscité est comblé de gloire. Il s'élève dans les Cieux. Il ne rampe point , pour ainsi dire , dans la Judée de bourgade en bourgade. Il n'est plus sujet à la lassitude & aux autres infirmités de sa vie laborieuse. Il gouverne toutes les nations , & il les peut briser comme un pot de terre , dit l'Ecriture. La souveraine puissance lui a été donnée dans le Ciel & sur la Terre.

Psf. 211

Isai. 53

Act. 21

Psf. 110

Peut-on dire que ce parallele soit arbitraire ? Assurément il est naturel.

THEODORE. Vous oubliez, Ariste, des rapports trop justes pour être négligés.

ARISTE. Qui sont-ils ?

THEODORE. Ces vers avant leur transformation croissent toujours. Mais les mouches, les papillons, & généralement tout ce qui vole après avoir été ver, tout ce qui a été transformé demeure toujours dans le même état.

ARISTE. C'est que sur la terre on peut meriter sans cesse, & que dans le Ciel on demeure tel qu'on est.

THEODORE. J'ai remarqué que les insectes n'engendrent point qu'ils ne soient ressuscitez, & pour ainsi dire, glorifiez.

ARISTE. Vous avez raison. C'est que Jesus-Christ n'a envoyé le Saint Esprit à son Eglise, il ne la renduë féconde, qu'après sa Resurrection, & qu'il est entré en possession de sa gloire.

* Ch. 7. *Nondum erat Spiritus datus*, dit saint

39.

* Jean, *quia Jesus nondum erat glorificatus* : & Jesus-Christ lui-même : *Expecto vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. Si au-*

Joan 16:
7.

tem abiero ; mittam eum ad vos. Je ne m'étonne plus que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

THEODORE. Si Dieu se plaît, Theotime dans son ouvrage, c'est qu'il y voit par tout son Fils bien-aimé. Car nous-mêmes nous ne sommes agréables à Dieu, qu'autant que nous sommes des expressions de Jesus-Christ. La matiere, par les modalitez dont elle est capable, ne peut pas exprimer exactement les dispositions intérieures de l'ame sainte de Jesus, sa charité, son humilité, sa patience. Mais elle peut fort bien imiter les divers états où son corps adorable s'est trouvé. Et je pense que l'arrangement de la matiere, qui figure Jesus-Christ & son Eglise, honore davantage l'amour du Pere pour le Fils, que tout autre arrangement n'honore sa sagesse & ses autres attributs.

ARISTE. Peut-être mêmes que c'est dans les dispositions de la matiere propres à figurer Jesus-Christ, qu'il y a le plus d'art & d'intelligence. Car qu'un animal vivant se fasse un tombeau & s'y renferme pour en ressusciter glorieux, peut-on concevoir une mécanique plus admirable que celle par laquelle ces

mouvemens-là s'exécutent.

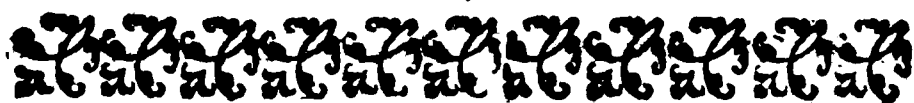
THEOTIME. J'entre tout-à-fait dans vos sentimens. Et je croi de plus, Theodore, que Dieu a figuré mêmes par les dispositions des corps celle de l'ame sainte de Jesus, & principalement l'excès de son amour pour son Eglise. Car saint Paul nous apprend que cette passion violente de l'amour qui fait qu'on quitte avec joie son pere & sa mere pour sa femme, est une figure de l'excès de l'amour de Jesus-Christ pour son épouse. Or quoique les animaux, à parler en rigueur, soient incapables d'amour, ils expriment par leurs mouvemens cette grande passion, & conservent leur espece à peu près comme les hommes. Ils figurent donc naturellement cet amour violent de Jesus-Christ, qui l'a porté à répandre son sang pour son Eglise. En effet, pour exprimer fortement & vivement la folie de la Croix, l'anéantissement du Fils de Dieu, l'excès de sa charité pour les hommes, il falloit, pour ainsi dire, une passion aveugle & folle, une passion qui ne garde nulle mesure.

ARISTE. Admirons donc la sagesse incompréhensible du Créateur

Dans les rapports merveilleux qu'il a mis entre les ouvrages, & ne regardons point comme des créatures inutiles celles qui peut-être ne nous font ni bien ni mal. Elles rendent l'ouvrage de Dieu plus parfait. Elles expriment les perfections divines. Elles figurent Jesus-Christ. Voilà ce qui fait leur excellence & leur beauté.

THEODORE. Admirons, Ariste. Mais puisque Dieu n'aime les créatures qu'à proportion du rapport qu'elles ont avec ses perfections, qu'autant qu'elles sont des expressions de son Fils, soions parfaits comme nôtre Pere celeste est parfait, & formons-nous sur le modele qu'il nous a donné en son Fils. Ce n'est pas assez à des Chrétiens de figurer Jesus-Christ comme les animaux & les êtres materiels, ni mêmes comme Salomon par les dehors d'une gloire éclatante. Il faut imiter ses vertus, celles qu'il a pratiquées dans sa vie humiliante & pénible, celles qui nous conviennent tant que nous rampons sur la terre : sçachant bien qu'une nouvelle vie nous est reservée dans le Ciel, d'où nous attendons nôtre transformation glorieuse. *Nostra con-*

*Philip. versatio in caelis est, dit saint Paul, unde
3.20.21. etiam Salvatorem expectamus Dominum
nostrum Je um - Christum, QUI REFOR-
MABIT CORPUS HUMILITATIS NOS-
TRÆ CONFIGURATUM CORPORI
CLARITATIS SUÆ.*



XII. ENTRETIEN.

De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps , & que Dieu nous unit par elles à tous ses ouvrages. Des loix de l'union de l'esprit avec la Raison. C'est par ces deux sortes de loix que se forment les sociétés. Comment Dieu par les Anges distribue aux hommes les biens temporels , & par Jesus-Christ la grace intérieure & toutes sortes de biens. De la généralité de la Providence.

ARISTE. Ah , Theodore ! que Dieu est admirable dans ses œuvres ! que de profondeurs dans ses desseins ! que de rapports , que de combinaisons de rapports il a fallu comparer , pour donner à la matière cette première impression qui a formé l'Univers avec toutes ses parties , non pour un moment , mais pour tous les siècles ! Que de sagesse dans la subordination des causes , dans l'enchaînement des

effets , dans l'union de tous les corps dont le monde est composé , dans les combinaisons infinies , non seulement du Physic avec le Physic , mais du Physic avec le Moral , & de l'un & de l'autre avec le surnaturel !

THEODORE. Si le seul arrangement de la matiere , si les effets nécessaires de certaines loix du mouvement tres-simples & tres-générales nous paroissent quelque chose de si merveilleux , que devons-nous penser des diverses societez qui s'établissent & se conservent en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; que jugerons-nous du peuple Juif & de sa Religion , & enfin de l'Eglise de Jesus-Christ ? Que penserions-nous , mon cher Ariste , de la Celeste Jerusalem , si nous avions une idée claire de la nature des materiaux dont sera construite cette sainte Cité , & que nous pussions juger de l'ordre & du concert de toutes les parties qui la composeront ? Car enfin , si avec la plus vile des créatures , avec la matiere , Dieu a fait un monde si magnifique , quel ouvrage sera-ce que le Temple du vrai Salomon , qui ne sera construit qu'avec des intelligences ? C'est le choc

• des corps qui détermine l'efficace des loix naturelles , & cette cause occasionnelle , toute aveugle & simple qu'elle est , elle produit , par la sagesse de la Providence du Créateur , une infinité d'ouvrages admirables. Quelle sera donc , Aristé , la beauté de la Maison de Dieu , puisque c'est une nature intelligente éclairée de la sagesse éternelle , & subsistant dans cette même sagesse , puisque c'est Jesus-Christ , comme je vous dirai bien-tôt , qui détermine l'efficace des loix surnaturelles par lesquelles Dieu exécute ce grand ouvrage ? Que ce Temple du vrai Salomon sera magnifique ! Ne seroit-il point d'autant plus parfait que cet Univers , que les esprits sont plus nobles que les corps , & que la cause occasionnelle de l'Ordre de la grace est plus excellente que celle qui détermine l'efficace des loix naturelles ? Assurément Dieu est toujours semblable à lui-même. Sa sagesse n'est point épuisée par les merveilles qu'il a faites. Il tirera sans doute de la nature spirituelle des beautés qui surpasseront infiniment tout ce qu'il a fait de la matérielle. Qu'en pensez-vous , mon cher Aristé ?

A R I S T E. Je pense , Theodore , que vous vous plaisez à me précipiter d'abîmes en abîmes.

T H E O D O R E. Oüi d'abîmes profonds en d'autres encore plus profonds. Est-ce que vous ne voulez considerer que les beautez de ce monde visible , que la Providence générale du Créateur dans la division de la matiere , dans la formation & l'arrangement des corps ? Cette terre que nous habitons n'est faite que pour les societez qui s'y forment. Si les hommes sont capables de faire des societez ensemble, c'est pour servir Dieu dans une même Religion. Tout se rapporte naturellement à l'Eglise de Jesus-Christ , au Temple spirituel que Dieu doit habiter éternellement. Ainsi il ne faut pas nous arrêter dans ce premier abîme de la Providence de Dieu sur la division de la matiere & l'arrangement des corps : il en faut sortir pour entrer dans un second , & delà dans un troisiéme , jusqu'à ce que nous soions arrivez où tout se termine , & où Dieu rapporte toutes choses. Car il ne suffit pas de croire & de dire que la Providence de Dieu est incompréhensible : il faut le sçavoir , il faut le comprendre.

ENTRETIEN. III.

Et pour bien s'assurer qu'elle est incompréhensible en toutes manieres, il faut tâcher de la prendre en tout sens, & de la suivre par tout.

ARISTE. Mais nous ne finirons jamais la matiere de la Providence, si nous la suivons jusques dans le Ciel.

THEODORE. Oüi, si nous la suivons jusques-là. Mais nous la perdrons bien-tôt de vûë. Nous serons bien obligez, Ariste, de passer fort legerement sur ce qui devoit nous arrêter le plus, soit pour la magnificence de l'ouvrage, soit pour la sagesse de la conduite. Car la Providence de Dieu sur son Eglise est un abîme, où l'esprit éclairé mêmes par la foi ne découvre presque rien. Mais entrons en matiere.

I. Vous sçavez, Ariste, que l'homme est un composé de deux substances, esprit & corps, dont les modalitez sont reciproques en consequence des loix générales, qui sont causes de l'union de ces deux natures; & vous n'ignorez pas que ces loix ne sont que les volontez constantes & toujours efficaces du Créateur. Jettons un peu la vûë sur la sagesse de ces loix.

Dans l'instant qu'on allume un flam-

beau , ou que le soleil se leve, il répand la lumiere de tous côtez , ou plutôt il presse de tous côtez la matiere qui l'environne. Les surfaces des corps étant diversement disposées, elles réfléchissent diversement la lumiere , ou plutôt elles modifient diversement la pression que cause le soleil. (Imaginez cela comme il vous plaira , il n'importe maintenant. Il est vrai-semblable que ces modifications de pression ne consistent que dans des vibrations , ou des secousses que reçoit la matiere subtile par celle qui la frise en glissant incessamment sur la surface des corps entr'elle & ces mêmes corps.) Toutes ces vibrations ou modifications de pression alternativement plus & moins promptes , s'étendent , ou se communiquent en rond de tous côtez , & en un instant, à cause que tout est plein. Ainsi dès qu'on a les yeux ouverts , tous les rayons de lumiere réfléchis de la surface des corps , & qui entrent par la prunelle, se rompent dans les humeurs de l'œil pour se réunir sur le nerf optique. (C'est une chose admirable que la mécanique de l'œil considérée par rapport à l'action de la lumiere : mais ce n'est pas à cela que nous devons

Devons nous arrêter. Si vous voulez étudier cette matiere, vous pouvez consulter la Dioptrique de Mr Descartes.) Le nerf optique se prouve donc ébranlé en plusieurs différentes manieres par les diverses vibrations de pression de la matiere qui passe librement jusques à lui ; & l'ébranlement de ce nerf se communique jusques à cette partie du cerveau à laquelle l'ame est étroitement unie. D'où il arrive en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps.

II. 1. Que nous sommes avertis de la presence des objets. Car encore que les corps soient invisibles par eux-mêmes, le sentiment de couleur que nous avons en nous, & mêmes malgré nous à leur occasion, nous persuade que nous les voions eux-mêmes, à cause que l'operation de Dieu en nous n'a rien de sensible. Et comme les couleurs nous touchent legerement, au lieu de les regarder comme des sentimens qui nous appartiennent, nous les attribuons aux objets. Ainsi nous jugeons que les objets existent, & qu'ils sont blancs & noirs, rouges & bleus, tels en un mot que nous les voions.

2. Quoique les differences de la lu-

mière réfléchie des objets ne consistent que dans des vibrations de pression plus ou moins promptes ; cependant les sentimens de couleur qui répondent à ces vibrations ou modifications de la lumière, ont des différences essentielles, afin que par ce moïen nous discernions plus facilement les objets les uns des autres.

3. Ainsi par les différences sensibles des couleurs, qui terminent exactement les parties intelligibles que nous trouvons dans l'idée de l'espace ou de l'étendue, nous découvrons d'un coup d'œil une infinité d'objets differens, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement, ou leur repos : tout cela fort exactement par rapport à la conservation de la vie ; mais d'ailleurs fort confusément & fort imparfaitement. Car il faut toujours se souvenir, que les sens ne nous sont pas donnez pour nous découvrir la vérité, ou les rapports exacts que les objets ont entr'eux, mais pour conserver nôtre corps, & tout ce qui peut lui être utile. Comme tout ce que nous voïons, par exemple, n'est pas toujours ou bon ou mauvais pour la santé ; & que souvent deux objets

différens peuvent réfléchir la lumière de la même façon (car combien y a-t'il de corps également blancs ou noirs) les sentimens de couleur ne nous touchent ou ne nous ébranlent gueres. Ils nous servent plutôt à distinguer les objets , qu'à nous y unir , ou à nous en separer. C'est à ces objets qu'on les rapporte ces sentimens , & non aux yeux , qui reçoivent l'impression de la lumière. Car on rapporte toujours par une espece de jugement naturel & qui n'est point libre, les sentimens à ce qu'il est plus à propos pour le bien du corps de les rapporter. On rapporte la douleur de la piqure, non à l'épine , mais au doigt piqué. On rapporte la chaleur , l'odeur , la saveur, & aux organes & aux objets. Pour la couleur, on ne la rapporte qu'aux objets. Il est clair que tout cela doit être ainsi pour le bien du corps , & il n'est pas nécessaire que je vous l'explique.

III. Voilà , Ariste , ce qui paroît de plus simple & de plus général dans les sentations des couleurs. Voïons un peu comment tout cela s'exécute. Car il me semble qu'il faut une sagesse infinie pour regler ce détail des couleurs de telle maniere , que les objets proches

ou éloignez soient vûs à peu près selon leur grandeur. Quand je dis éloignez, je ne pretens pas qu'ils le soient excessivement : car lorsque des corps sont si petits, ou si éloignez, qu'ils ne peuvent plus nous faire ni bien ni mal, ils nous échapent.

ARISTE. Assurément, Theodore, il faut une sagesse infinie pour faire à chaque clin d'œil cette distribution de couleurs sur l'idée que j'ai de l'espace, de maniere qu'il s'en forme, pour ainsi dire, dans mon ame un monde nouveau, & un monde qui se rapporte assez juste à celui dans lequel nous sommes. Mais je doute que Dieu soit si exact dans les sentimens qu'il nous donne : car je sçai bien que le soleil ne diminue pas à proportion qu'il s'éloigne de l'horison ; & cependant il me paroît plus petit.

THEODORE. Mais du moins vous êtes bien certain que Dieu est toujours exact à vous faire voir le soleil d'autant plus petit, qu'il s'éloigne davantage de l'horison. Cette exactitude, Ariste, signifie quelque chose.

ARISTE. Je le croi : mais d'où vient cela ?

THEODORE. C'est que Dieu, en consequence de ces loix, nous donne tout d'un coup les sentimens de couleur que nous nous donnerions à nous-mêmes, si nous sçavions divinement l'Optique, & que nous connussions exactement tous les rapports qu'ont entr'elles les figures des corps qui se projettent au fond de nos yeux. Car Dieu ne se détermine à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il agit en elle, comme s'il ne sçavoit rien de ce qui se fait au dehors que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Voilà le principe, suivons-le.

Plus un corps est éloigné, plus l'image qui s'en trace au fond de l'œil est petite. Or quand le soleil se leve ou se couche, il paroît plus éloigné de nous qu'à midi : non seulement parce qu'on remarque bien des terres entre nous & l'horison où il est alors, mais encore parce que le Ciel paroît comme un sphéroïde aplati. Donc l'image du soleil qui se leve devroit être plus petite au fond de nos yeux, que celle du soleil levé. Or elle est égale, ou presque égale.

*Voyez
ma Répon
se à Mr.
Regis*

Donc il faut que le soleil paroisse plus grand, lorsqu'il est proche de l'horison, que lorsqu'il est fort élevé.

Cela se fait en passant le verre sur la flamme d'une chandelle,
T H E O T I M E. J'ai fait une expérience qui démontre ce que vous dites, que la raison pour laquelle le soleil paroît changer de grandeur, vient de ce qu'il paroît changer notablement de distance. J'ai pris un morceau de verre, que j'ai couvert de fumée, de telle manière que regardant au travers, je ne voïois plus que le soleil. Et j'ai remarqué que cette grandeur apparente disparoissoit toutes les fois que je le regardois au travers de ce verre; parce que la fumée faisant éclipser tous les autres objets qui sont entre nous & l'horison, je ne voïois plus sensiblement de distance au delà de laquelle je pusse placer le soleil.

A R I S T E. Ne seroit-ce point que ce verre obscurci par la fumée ne laisse entrer dans l'œil que peu de raïons?

T H E O T I M E. Non Ariste. Car j'ai toujours vû le soleil d'une egale grandeur, lorsqu'il est fort élevé sur l'horison, soit que je l'aie regardé avec ce verre, ou sans ce verre.

A R I S T E. Cela est démonstratif.

IV. THEODORE. Prenez donc garde, Ariste, que quoique vous soiez persuadé que le soleil n'est pas plus petit à midi que le soir, vous le voiez néanmoins beaucoup plus petit. Et jugez par là que le sentiment de cercle lumineux qui vous représente cet astre, n'est déterminé justement à telle grandeur, que par rapport aux couleurs de tous les objets que nous voyons entre nous & lui, puisque c'est la vûë sensible de ces objets qui le fait croire éloigné. Jugez encore delà, que toutes les grandeurs apparentes non seulement du soleil, mais généralement de tout ce que nous voyons, doivent toutes être réglées par des raisonnemens semblables à celui que je viens de vous faire, pour vous rendre raison des diverses apparences de grandeur du soleil. Et comprenez, si vous le pouvez, la sagesse du Créateur, qui sans hésiter, dès que vos yeux sont ouverts, vous donne d'une infinité d'objets une infinité de divers sentimens de couleur, qui vous marquent leur différence & leur grandeur, non proportionnées à la différence & la grandeur des images qui s'en tracent au fond de l'œil, mais ce qui est à remarquer, dé-

terminés par des raisonnemens d'Optique les plus exacts qu'il est possible.

A R I S T E. Je n'admire pas tant en cela la sagesse, l'exactitude, l'uniformité du Créateur, que la stupidité ou l'orgueil de ces Philosophes, qui s'imaginent que c'est l'ame elle-même qui se forme des idées de tous les objets qui nous environnent. J'avoüe néanmoins qu'il faut une sagesse infinie pour faire dans nôtre ame, dès que nos yeux sont ouverts, cette distribution de couleurs qui nous révèle en partie comment le monde est fait. Mais je voudrois bien que nos sens ne nous trompassent jamais, du moins dans des choses de conséquence, ni d'une maniere trop grossiere. L'autre jour que je descendois fort promptement la riviere, il me sembloit que les arbres du rivage se remuoient; & j'ai un de mes amis qui souvent voit tout tourner devant lui, de maniere qu'il ne peut se tenir debout. Voilà des illusions fort grossieres & fort incommodés.

V. T H E O D O R E. Dieu ne pouvoit, Ariste, rien faire de mieux, voulant agir en nous en consequence de quelques loix générales. Car reprenez
le

le principe que je viens de vous dire. Les causes occasionnelles de ce qui doit arriver à l'ame ne peuvent se trouver que dans ce qui arrive au corps, puisque c'est l'ame & le corps que Dieu a voulu unir ensemble. Ainsi Dieu ne doit être déterminé à agir dans notre ame de telle ou telle maniere, que par les divers changemens qui arrivent dans notre corps. Il ne doit pas agir en elle, comme sçachant ce qui se passe au dehors, mais comme ne sçachant rien de ce qui nous environne que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Encore un coup, Ariste, c'est le principe. Imaginez-vous que votre ame sçait exactement tout ce qui arrive de nouveau dans son corps, & qu'elle se donne à elle-même tous les sentimens le plus à propos qui se puisse par rapport à la conservation de la vie. Ce sera justement ce que Dieu fait en elle.

Vous vous promenez donc, & votre ame a sentiment intérieur des mouvemens qui se passent actuellement dans votre corps. Donc, quoique les traces des objets changent de place dans vos yeux, votre ame doit voir ces objets

comme immobiles. Mais vous êtes dans un bateau. Vous n'avez aucun sentiment que vous êtes transporté, puisque le mouvement du bateau ne change rien dans votre corps qui puisse vous en avertir. Vous devez donc voir tout le rivage en mouvement, puisque les images des objets changent dans vos yeux continuellement de place.

De même vous penchez la tête: vous tournez les yeux: vous regardez, si vous voulez, un clocher par dessous vos jambes. Vous ne devez pas le voir renversé la pointe en bas. Car encore que l'image de ce clocher fût renversée dans vos yeux, ou plutôt dans votre cerveau, car les objets se peignent toujours à l'envers dans le fond de l'œil, votre ame sçachant la disposition de votre corps, par le changement que cette disposition fait dans votre cerveau, elle devroit juger que le clocher seroit droit. Or encore un coup, Dieu en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps nous donne tous les sentimens des objets, de la même manière que notre ame se les donneroit, si elle raisonnoit fort exactement sur la connoissance qu'elle auroit de tout ce qui se passe

dans le corps, ou dans la principale partie du cerveau. Mais remarquez que la connoissance que nous avons de la nature de la grandeur, ou de la situation des objets, ne nous sert de rien pour rectifier nos sentimens, si cette connoissance n'est sensible, & produite actuellement par quelque changement qui arrive actuellement dans le cerveau. Car quoique je sçache que le soleil n'est pas plus grand le soir & le matin qu'à midi, je ne laisse pas de le voir plus grand. Quoique je sçache que le rivage est immobile, il me paroît néanmoins se remuer. Quoique je sçache que telle medecine m'est fort bonne, je trouve néanmoins qu'elle est méchante; & ainsi des autres sentimens: parce que Dieu ne règle les sentimens qu'il nous donne, que sur l'action de la cause occasionnelle qu'il a établie pour cela, c'est à dire, sur les changemens de la principale partie de nôtre corps, à laquelle nôtre ame est immédiatement unie. Or il arrive quelquefois que le cours des esprits est ou si impetueux, ou si irregulier, qu'il empêche que le changement actuel de la disposition des nerfs & des muscles se communique jusques

à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne ; on voit deux objets pour un ; on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'est peut-être ce qui arrive à votre ami. Mais que voulez-vous ? les loix de l'union de l'ame & du corps sont infiniment sages, & toujours exactement suivies ; mais la cause occasionnelle qui détermine l'efficace de ces loix , manque souvent au besoin , à cause que les loix des communications des mouvemens ne sont plus soumises à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de sagesse dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dès que nos yeux sont ouverts, nous voyons une infinité d'objets differens, & leurs differens rapports sans aucune application de nôtre part. Assurément rien n'est plus merveilleux, quoique personne n'y fasse réflexion.

VI. THEODORE. Dieu ne nous découvre pas seulement ses ouvrages par ce moïen , mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si je voi , par exemple, un enfant prêt à tomber, cette seule vue, le seul ébranlement du nerf optique débandera dans mon cerveau certains ressorts qui me feront avancer.

pour le secourir , & crier afin que d'autres le secourent : & mon ame en même tems sera touchée & émuë , comme elle le doit être , pour le bien du genre humain. Si je regarde un homme au visage , je comprends qu'il est triste ou joyeux , qu'il m'estime ou qu'il me méprise , qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des lèvres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils signifient. Car quand un chien me montre les dents , je juge qu'il est en colere. Mais quoiqu'un homme me les montre , je ne croi pas qu'il me veuille mordre. Le ris de l'homme m'inspire de la confiance , & celui du chien me fait peur. Les Peintres qui veulent exprimer les passions , se trouvent bien embarrassés. Ils prennent souvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lorsqu'un homme est animé de quelque passion , tous ceux qui le regardent le remarquent bien , quoiqu'ils ne remarquent peut-être point si ses lèvres se haussent ou se baissent , si son nez s'allonge ou se retire , si ses yeux s'ouvrent ou se ferment. C'est que Dieu nous unit ensemble par les loix de l'union de l'ame & du corps ;

& non seulement les hommes avec les hommes , mais chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles, chacune à leur maniere. Car si je voi , par exemple, mon chien qui me flatte , c'est à dire , qui remuë la queue , qui fléchit les reins , qui baisse la tête , cette vûë me lie à lui , & produit non seulement dans mon ame une espece d'amitié , mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent aussi à moi par contre-coup. Voilà ce qui fait la passion d'un homme pour son chien, & la fidelité du chien pour son maître. C'est un peu de lumiere qui débande certains ressorts dans deux machines composées par la sagesse du Créateur , de telle maniere qu'elles puissent se conserver mutuellement. Cela est commun à l'une & à l'autre : mais l'homme , outre la machine de son corps , a une ame , & par consequent des sentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans son corps : & le chien n'est que pure machine , dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celui qui l'a construite.

A R I S T E. Je comprends , Theodore,

que les loix de l'union de l'ame & du corps ne servent pas seulement à unir nôtre esprit à une certaine portion de matiere , mais encore à tout le reste de l'Univers ; à certaines parties néanmoins beaucoup plus qu'à d'autres , selon qu'elles nous sont plus nécessaires. Mon ame se répand , pour ainsi dire , dans mon corps par le plaisir & la douleur. Elle en sort par les autres sentimens moins vifs. Mais par la lumiere & les couleurs , elle se répand par tout jusques dans les Cieux. Elle prend même interêt dans ce qui s'y passe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou se réjouit des phénomènes qu'elle y remarque , & les rapporte tous à soi , comme aiant droit à toutes les créatures. Que cet enchaînement est merveilleux !

VII. THEODORE. Considérez plutôt les suites de ces loix dans l'établissement des sociétés , dans l'éducation des enfans , dans l'augmentation des sciences , dans la formation de l'Eglise. Comment est-ce que vous me connoissez ? Vous ne voyez que mon visage , qu'un certain arrangement de matiere qui n'est visible que par la cou-

leur. Je remuë l'air par mes paroles. Cet air vous frappe l'oreille : & vous sçavez ce que je pense. On ne dresse pas seulement les enfans , comme les chevaux & les chiens : on leur inspire mêmes des sentimens d'honneur & de probité. Vous avez dans vos Livres les opinions des Philosophes , & l'Histoire de tous les siècles. Mais sans les loix de l'union de l'ame & du corps , toute vôtre Biblioteque ne seroit au plus que du papier blanc & noir. Suivez ces loix dans la Religion. Comment êtes-vous Chrétien ? C'est que vous n'êtes pas sourd. C'est par les oreilles que la foi s'est répandue dans nos cœurs. C'est par les miracles que l'on a vûs que nous sommes certains de ce que nous ne voïons point. C'est par la puissance que nous donnent ces loix , que le Ministre de Jesus-Christ peut remuer la langue pour annoncer l'Evangile , & pour nous absoudre de nos péchez. Il est évident que ces loix servent à tout dans la Religion , dans la Morale, dans les Sciences , dans les Societez , pour le bien public & pour le bien particulier. De sorte que c'est un des plus grands moïens dont Dieu se serve dans

le cours ordinaire de sa Providence, pour la conservation de l'Univers & l'exécution de ses desseins.

VIII. Or, je vous prie, combien a-t'il fallu découvrir de rapports & de combinaison de rapports pour établir ces admirables loix, & pour les appliquer de telle maniere à leurs effets, que toutes les suites de ces loix fussent les meilleures ; les plus dignes de Dieu qui soient possibles. Ne considerez pas seulement ces loix par rapport à la conservation du genre humain. Cela nous passe déjà infiniment. Mais courage, comparez - les avec toutes les choses auxquelles elles ont rapport, quelque méprisables qu'elles vous paroissent. Pourquoi, par exemple, le bled & l'orge n'ont-ils point, comme les chardons & les lacerons, de petites aîles, afin que le vent les transporte & les répande dans les champs ? N'est-ce point que Dieu a prévu que les hommes, qui échardonnent leurs terres, auroient assez de soin d'y semer du bled ? D'où vient que le chien a l'odorat si fin pour les odeurs que les animaux transpirent, & qu'il ne sent point les fleurs ? N'est-ce point que Dieu a prévu que l'homme &

cet animal iroient ensemble à la chasse ? Si Dieu en créant les plantes & les animaux a eu égard à l'usage que les hommes feroient de la puissance qu'ils ont en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; assurément il n'aurait rien négligé pour faire que ces loix aient des suites avantageuses dans la Société & dans la Religion. Jugez donc de la sagesse incompréhensible de la Providence de Dieu dans l'établissement de ces loix , comme vous en avez jugé dans la premiere impression de mouvement qu'il a communiqué à la matiere , lorsqu'il en a formé l'Univers.

ARISTE. L'esprit se perd dans ces sortes de réflexions.

THEOTIME. Il est vrai : mais il ne laisse pas de comprendre que la sagesse de Dieu dans sa Providence générale est incompréhensible en toutes manieres.

IX. THEODORE. Continuons donc. L'esprit de l'homme est uni à son corps de telle maniere , que par son corps il tient à tout ce qui l'environne , non seulement aux objets sensibles , mais à des substances invisibles ;

puisque les hommes sont attachez & liez ensemble par l'esprit aussi-bien que par le corps, tout cela en consequence des loix générales, dont Dieu se sert pour gouverner le monde : & c'est le merveilleux de la Providence. L'esprit de l'homme est aussi uni à Dieu, à la Sagesse éternelle, à la Raison universelle qui éclaire toutes les intelligences. Et il y est encore uni par des loix générales, dont nôtre attention est la cause occasionnelle qui en détermine l'efficacité. Les ébranlemens qui s'excitent dans mon cerveau sont la cause occasionnelle ou naturelle de mes sentimens. Mais la cause occasionnelle de la présence des idées à mon esprit, c'est mon attention. Je pense à ce que je veux. Il dépend de moi d'examiner le sujet dont nous parlons, ou tout autre. Mais il ne dépend pas de moi de sentir du plaisir, d'entendre la Musique, de voir seulement telle & telle couleur. C'est que nous ne sommes pas faits pour connoître les rapports qu'ont entr'eux & avec nôtre corps les objets sensibles. Car il ne seroit pas juste, que l'ame pour conserver la vie, fût obligé de s'appliquer à tout ce qui peut nous la faire perdre.

Il falloit qu'elle le discernât par la preuve courte & feure de l'instinct ou du sentiment, afin qu'elle pût s'occuper toute entiere à rendre à Dieu ses devoirs, & à rechercher les vrais biens, les biens de l'esprit. Il est vrai que maintenant nos sentimens jettent le trouble & la confusion dans nos idées, & qu'ainsi nous ne pensons pas toujours à ce que nous voulons. Mais c'est une suite du péché : & si Dieu l'a permis ce péché, c'est qu'il sçavoit bien que cela donneroit occasion au sacrifice de Jesus-Christ, dont il tire plus de gloire que de la perseverance du premier homme. Outre qu'Adam aiant tous les secours nécessaires pour perseverer, Dieu ne devoit pas lui donner de ces graces prévenantes qui ne conviennent bien qu'à une nature foible & languissante. Mais ce n'est pas le tems d'examiner les raisons de la permission du péché.

X. C'est donc nôtre attention qui est la cause occasionnelle & naturelle de la presence des idées à nôtre esprit, en consequence des loix générales de son union avec la Raison universelle. Et Dieu l'a dû établir ainsi; dans le dessein qu'il avoit de nous faire parfaitement

libres, & capables de meriter le Ciel. Car il est clair que si le premier homme n'eût point été comme le maître de ses idées par son attention, sa distraction n'auroit point été volontaire : distraction qui a été la premiere cause de sa désobéissance. Comme nous ne pouvons aimer que par l'amour du bien, nous nous déterminons toujours à ce qui nous paroît de meilleur, dans l'instant que nous nous déterminons. De sorte que si nous n'étions nullement les maîtres de nôtre attention, ou si nôtre attention n'étoit point la cause naturelle de nos idées, nous ne serions point libres, ni en état de meriter. Car nous ne pourrions pas mêmes suspendre nôtre consentement, puisque nous n'aurions pas le pouvoir de considerer les raisons qui peuvent nous porter à le suspendre. Or Dieu a voulu que nous fussions libres, non seulement parce que cette qualité nous est nécessaire pour meriter le Ciel, pour lequel nous sommes faits, mais encore parce qu'il vouloit faire éclater la sagesse de sa Providence, & sa qualité de Scrutateur des cœurs, en se servant aussi heureusement des causes libres que des causes

nécessaires pour l'exécution de ses des-
seins.

Car vous devez sçavoir que Dieu forme toutes les Societez, qu'il gouverne toutes les nations, le peuple Juif, l'Eglise presente, l'Eglise future, par les loix générales de l'union des esprits avec la Sagesse éternelle. C'est par le secours de cette Sagesse que les Souverains regnent heureusement, & qu'ils établissent des loix excellentes : *Per me Reges regnant, & legum conditores justè decernant.* C'est mêmes en la consultant que les méchans réussissent dans leurs pernicieux desseins. Car on peut faire servir à l'injustice les lumieres de la Raison en consequence des loix générales. Si un bon Evêque veille sur son troupeau, s'il le sanctifie, si Dieu se sert de lui pour mettre tels & tels au nombre des prédestinez, c'est en partie que ce Ministre de Jesus-Christ consulte la Raison par son attention à l'ordre de ses devoirs. Et si au contraire un misérable corrompt l'esprit & le cœur de ceux qui sont soumis à sa conduite, si Dieu permet qu'il soit la cause de leur perte, c'est en partie que ce Ministre du Demon abuse des lumieres qu'il re-

çoit de Dieu en consequence des loix naturelles. Les Anges, tous les esprits bien-heureux, & mêmes l'humanité sainte de Jesus-Christ, mais d'une maniere bien differente, sont tous unis à la Sagesse éternelle. Leur attention est la cause occasionnelle ou naturelle de leurs connoissances. Or Jesus-Christ gouverne les ames, & les Anges ont pouvoir sur les corps. Dieu se sert de Jesus-Christ pour sanctifier son Eglise, comme il s'est servi des Anges pour conduire le peuple Juif. Donc puisque tous les esprits bien-heureux, à plus forte raison que nous, consultent toujours la Sagesse éternelle, pour ne rien faire qui ne soit conforme à l'Ordre, il est clair que Dieu se sert des loix générales de l'union des esprits avec la Raison, pour executer tous les desseins qu'il a commis à des natures intelligentes. Il se sert mêmes de la malice des Demons, & de l'usage qu'il prévoit certainement qu'ils feront des lumieres naturelles qui leur restent. Non que Dieu à tous momens agisse par des volontez particulieres, mais parce qu'il n'a établi telles loix dans telles circonstances, que par la connoissance des effets mer-

veilleux qui en devoient suivre : car la prescience n'a point de bornes , & la prescience est la regle de la Providence.

XI. ARISTE. Il me semble, Theodore, que vous ne considerez la Sagesse de la Providence que dans l'établissement des loix générales , & dans l'enchaînement des causes avec leurs effets, laissant agir toutes les créatures selon leur propre nature , les libres librement , & les nécessaires selon la puissance qu'elles ont en consequence des loix générales. Vous voulez que j'admire & que j'adore la profondeur impénétrable de la prescience de Dieu dans les combinaisons infiniment infinies qu'il a fallu faire pour choisir entre une infinité de voies de produire l'Univers, celle qu'il devoit suivre pour agir le plus divinement qui se puisse. Assurément, Theodore, c'est-là le plus bel endroit de la Providence, mais ce n'est pas le plus agréable. Cette prescience infinie est le fondement de cette généralité & de cette uniformité de conduite qui porte le caractère de la Sagesse & de l'immuabilité de Dieu : mais cela ne porte point, ce me semble, le caractère de sa bonté pour les hommes, ni de la severité

rité de sa justice contre les méchans. Il n'est pas possible que par une Providence générale Dieu nous venge de ceux qui nous font quelque injustice, ni qu'il pourvoie à tous nos besoins. Et le moïen d'être content quand quelque chose nous manque ? Ainsi, Theodore, j'admire vôtre Providence, mais je n'en suis pas bien satisfait. Elle est excellente pour Dieu, mais pas trop bonne pour nous ; car je veux que Dieu pourvoie à toutes les créatures.

THEODORE. Il y pourvoit, Ariste, fort abondamment. Voulez-vous que je vous étale les bienfaits du Créateur ?

ARISTE. Je sçai que Dieu nous fait tous les jours mille biens. Il semble que tout l'Univers ne soit que pour nous.

THEODORE. Que voulez-vous davantage ?

ARISTE. Que rien ne nous manque. Dieu a fait pour nous toutes les créatures ; mais tel & tel n'a pas de pain. Une Providence qui fourniroit également à toutes les natures égales, ou qui distribueroit le bien & le mal exactement selon les merites ; voilà une véritable Providence, A quoi bon ce

nombre infini d'étoiles ? Que nous importe que les mouvemens des Cieux soient si bien reglez ? Que Dieu laisse tout cela & qu'il pense un peu plus à nous. La terre est désolée par l'injustice & la malignité de ses habitans. Que Dieu ne se fait-il craindre ; il semble qu'il ne se mêle point du détail de nos affaires. La simplicité & la généralité de ses voies me fait venir cette pensée dans l'esprit.

THEODORE. Je vous entens, Ariste : vous faites le personnage de ceux qui ne veulent point de Providence , & qui s'imaginent qu'ici-bas c'est le hazard qui fait & qui regle tout. Et je comprends que par là vous voulez combattre la généralité & l'uniformité de la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde , parce que cette conduite ne s'accommode pas à nos besoins , ou à nos inclinations. Mais prenez garde , je vous prie , que je raisonne sur des faits constans , & sur l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car enfin le soleil se leve indifferemment sur les bons & sur les méchans. Il brûle souvent les terres des gens de bien , lorsqu'il rend fécondes celles des impies. Les hommes en un

mot ne sont point misérables à proportion qu'ils sont criminels. Voilà ce qu'il faut accorder avec une Providence digne de l'Etre infiniment parfait.

La grêle, Ariste, ravage les moissons d'un homme de bien. Ou cet effet fâcheux est une suite naturelle des loix générales : ou Dieu le produit par une Providence particulière. Si Dieu produit cet effet par une Providence particulière, bien loin de pourvoir à tout, il veut positivement, & il fait mêmes que le plus honnête homme du pais manque de pain. Il vaut donc mieux soutenir que ce funeste effet est une suite naturelle des loix générales. Et c'est aussi ce que l'on entend communément, lorsqu'on dit que Dieu a permis tel ou tel malheur. Mais de plus vous demeurez d'accord que de gouverner le monde par des loix générales, c'est une conduite belle, & grande, digne des attributs divins. Vous prétendez seulement qu'elle ne porte point assez le caractère de la bonté paternelle de Dieu envers les bons, & de la sévérité de sa justice envers les méchans. C'est que vous ne prenez point garde à la misère des gens de bien, &

à la prospérité des impies. Car les choses étant comme nous voïons qu'elles sont, je vous soutiens qu'une Providence particuliere de Dieu ne porteroit nullement le caractère de sa bonté & de sa justice, puisque tres-souvent les justes sont accablez de maux, & que les méchans sont comblez de biens. Mais supposé que la conduite de Dieu doive porter le caractère de sa sagesse, aussi-bien que de sa bonté & de sa justice, quoique maintenant les biens & les maux ne soient point proportionnez aux merites des hommes, je ne trouve aucune dureté dans sa Providence générale. Car premierement je vous soutiens, que d'une infinité de combinaisons possibles des causes avec leurs effets, Dieu a choisi celle qui accordoit plus heureusement le physiq avec le moral; & que telle grêle, prévûe devoir tomber sur la terre de tel homme de bien, n'a point été à l'égard de Dieu un des motifs de faire son choix, mais plutôt telle grêle qu'il a prévu devoir tomber sur la terre d'un méchant homme. Je dis un des *motifs*. Prenez garde à la signification de ce terme. Car si Dieu afflige les justes, c'est qu'il veut les

éprouver, & leur faire mériter la récompense. C'est-là véritablement son motif. Je vous répons en second lieu, que tous les hommes étant pécheurs, aucun ne mérite que Dieu quitte la simplicité & la généralité de ses voies, pour proportionner actuellement les biens & les maux à leurs mérites & à leurs démerites : que tôt ou tard Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, du moins au jour qu'il viendra juger les vivans & les morts, & qu'il établira pour les punir des loix générales qui dureront éternellement.

XII. Cependant, Ariste, ne vous imaginez pas que je prétende que Dieu n'agisse jamais par des volontés particulières, & qu'il ne fasse maintenant que suivre les loix naturelles qu'il a établies d'abord. Je prétens seulement que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité de ses voies ou l'uniformité de sa conduite. Car plus la Providence est générale, plus elle porte le caractère des attributs divins.

ARISTE. Mais quand les a-t-il ces grandes raisons ? Peut-être ne les a-t'il jamais.

THEODORE, Dieu a ces grandes

raisons , lorsque la gloire qu'il peut tirer de la perfection de son ouvrage, contrebalance celle qu'il doit recevoir de l'uniformité de sa conduite. Il a ces grandes raisons , lorsque ce qu'il doit à son immutabilité est égal , ou de moindre considération que ce qu'il doit à tel autre de ses attributs. En un mot il a ces raisons , lorsqu'il agit autant ou plus selon ce qu'il est , en quittant qu'en suivant les loix générales qu'il s'est prescrites. Car Dieu agit toujours selon ce qu'il est. Il suit inviolablement l'Ordre immuable de ses propres perfections , parce que c'est dans sa propre substance qu'il trouve sa loi , & qu'il ne peut s'empêcher de se rendre justice , ou d'agir pour sa gloire , dans le sens que je vous ai expliqué ces jours-ci. Que si vous me demandez , quand il arrive que Dieu agit autant ou plus selon ce qu'il est , en quittant qu'en suivant ses loix générales ; je vous réponds que je n'en sçai rien. Mais je sçai bien que cela arrive quelquefois. Je le sçai, dis-je , parce que la foi me l'apprend. Car la Raison , qui me fait connoître que cela est possible , ne m'assure point que cela se fasse.

IX. En-
t rien.

ARISTE. Je comprends, Theodore, votre pensée, & je ne voi rien de plus conforme à la Raison, & mêmes à l'experience. Car effectivement nous voions bien, par tous les effets qui nous sont connus, qu'ils ont leurs causes naturelles; & qu'ainsi Dieu gouverne le monde selon les loix générales qu'il a établies pour ce dessein.

XIII. THEOTIME. Il est vrai: mais cependant l'Ecriture est remplie de miracles que Dieu a faits en faveur du peuple Juif: & je ne pense pas qu'il néglige si fort son Eglise, qu'il ne quitte en sa faveur la généralité de sa conduite.

THEODORE. Assurément, Theotime, Dieu fait infiniment plus de miracles pour son Eglise que pour la Synagogue. Le peuple Juif étoit accoutumé à voir ce qu'on appelle des miracles. Il falloit qu'il s'en fit une prodigieuse quantité, puisque l'abondance de leurs terres & la prosperité de leurs armes étoient attachées à leur exactitude à observer les commandemens de la Loi. Car il n'est pas vrai-semblable que le physique & le moral se pussent accorder si exactement, que la Judée ait toujours été

fertile à proportion que ses habitants étoient gens de bien. Voilà donc parmi

* Par les Juifs une infinité de * miracles. Mais
 miracle , je croi qu'il s'en fait encore beaucoup
 j'entens plus parmi nous : non pour propor-
 les effets tionner les biens & les maux temporels
 qui dé- à nos œuvres , mais pour nous distri-
 pendent buer gratuitement les vrais biens ou les
 des loix à nos secours nécessaires pour les acquérir ;
 généra- tout cela néanmoins , sans que Dieu
 les qui ne nous font secourir la généralité de
 nous sont point na- sa conduite. C'est ce qu'il faut que je
 turelle- tout cela néanmoins , sans que Dieu
 ment con- quitte à tous momens la généralité de
 nuës. sa conduite. C'est ce qu'il faut que je
 Voyez la vous explique , car c'est assurément ce
 l I. Let qu'il y a de plus admirable dans la
 tre de ma Providence.
 Rép. an I.
 Volume
 des Ré-
 flexions
 Philoso-
 phiques
 & Theo-
 logiques
 de Mr
 Arnaud.

XIV. L'homme étant un composé d'esprit & de corps , il a besoin de deux sortes de biens, de ceux de l'esprit & de ceux du corps. Dieu l'avoit aussi pourvû abondamment de ces biens , par l'établissement des loix générales dont je vous ai parlé jusques ici. Car non seulement le premier homme fut placé d'abord dans le Paradis terrestre , où il trouvoit des fruits en abondance , & un entr'autres capable de le rendre immortel : mais son corps étoit encore si bien formé , & si soumis à son esprit , qu'en conséquence des loix générales

il

Il pouvoit jouir de tous ces biens, sans se détourner du véritable. D'un autre côté il étoit uni à la Raison Souveraine, & son attention, dont il étoit absolument le maître, étoit la cause occasionnelle ou naturelle de ses connoissances. Jamais ses sentimens ne troubloient malgré lui ses idées. Car il étoit exempt de cette concupiscence, qui sollicite sans cesse l'esprit de renoncer à la Raison pour suivre les passions. Il étoit donc bien pourvû pour l'esprit & pour le corps. Car il connoissoit clairement le vrai bien, & pouvoit ne le point perdre. Il sentoit les biens du corps, & il pouvoit en jouir : tout cela en conséquence des loix générales de l'union de l'esprit d'un côté avec le corps, & de l'autre avec la Raison universelle, sans que ces deux unions se nuisissent l'une à l'autre, parce que le corps étoit soumis à l'esprit.

Mais l'homme ayant péché, il se trouve tout d'un coup fort mal pourvû de ces deux sortes de biens. Car l'Ordre, qui est la loi que Dieu fût inviolablement, ne permettant pas qu'en faveur d'un rebelle il y ait à tous momens des exceptions dans les loix générales des

communications des mouvemens; c'est une nécessité que l'action des objets se communique jusqu'à la partie principale du cerveau, & que l'esprit mêmes en soit frappé, en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps. Or l'esprit inquiet malgré lui de la faim, de la soif, de la lassitude, de la douleur, de mille passions différentes, ne peut ni aimer ni rechercher comme il faut les vrais biens : & au lieu de jouir paisiblement de ceux du corps, la moindre indigence le rend malheureux. De sorte que l'homme rebelle à Dieu aïant perdu l'autorité qu'il avoit sur son corps, il se trouve uniquement par la perte de ce pouvoir, dépourvu des biens dont la Providence l'avoit pourvu. Voïons un peu comment Dieu le va tirer de ce malheureux état, sans rien faire contre l'Ordre de la justice, & sans changer les loix générales qu'il a établies.

XV. L'homme avant de péché n'étoit soumis, & ne devoit être soumis qu'à Dieu. Car naturellement les Anges n'ont point d'autorité sur les esprits, qui leur sont égaux. Ils n'ont pouvoir que sur les corps, substances inférieures. Or comme Adam étoit le maître

tre de ce qui se passoit dans la partie principale de son cerveau, quand mêmes les Demons eussent pû troubler l'œconomie de son corps par l'action des objets ou autrement, ils n'auroient pû l'inquieter, ni le rendre malheureux. Mais l'homme aiant perdu presque tout le pouvoir qu'il avoit sur son corps, car il lui en reste encore autant que cela est nécessaire pour conserver le genre humain que Dieu n'a pas voulu détruire à cause du Réparateur; il se trouve nécessairement assujetti à la nature Angelique, qui peut maintenant l'inquieter & le tenter, en produisant dans son corps des traces propres à exciter dans son esprit des pensées fâcheuses. Dieu voiant donc l'homme pécheur à la discretion, pour ainsi dire, du Demon, & environné d'une infinité de créatures qui pouvoient lui donner la mort, dépourvû comme il étoit de tout secours; il le soumet à la conduite des Anges, non seulement lui, mais encore toute sa posterité, & principalement la nation dont le Messie devoit naître. Ainsi vous voyez que Dieu distribue aux hommes, quoique pécheurs, les biens temporels, non par une Pro-

vidence aveugle, mais par l'action d'une nature intelligente. Pour les biens de l'esprit, ou cette grace intérieure qui contrebalance les efforts de la concupiscence, & qui nous délivre de la captivité du péché, vous sçavez que Dieu nous les donne par le Souverain Prêtre des vrais biens Nôtre Seigneur Jesus-Christ.

Assurément, Ariste, cette conduite de Dieu est admirable. L'homme par son péché devient l'esclave du Demon, la plus méchante des créatures, & dépend du corps la plus vile des substances. Dieu le soumet aux Anges & par justice, & par bonté. Il nous protège par ce moyen contre les Demons, & il proportionne les biens & les maux temporels à nos œuvres bonnes ou mauvaises. Mais prenez garde, il ne change rien dans les loix générales des mouvemens, ni mêmes dans celles de l'union de l'esprit avec le corps & avec la Raison universelle. Car enfin dans la puissance souveraine que Dieu a donnée à Jesus-Christ comme homme, généralement sur toutes choses, & dans celle qu'ont les Anges sur ce qui regarde les biens & les maux temporels, Dieu ne

quitte que le moins qu'il est possible la simplicité de ses voies & la généralité de sa Providence, parce qu'il ne communique sa puissance aux créatures, que par l'établissement de quelques loix générales. Suivez - moi, je vous prie.

XVI. Le pouvoir qu'ont les Anges n'est que sur les corps. Car s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'ame & du corps. Or rien ne se fait dans les corps que par le mouvement; & il y a contradiction que les Anges puissent le produire comme causes véritables. Donc la puissance des Anges sur les corps, & sur nous par conséquent, ne vient que d'une loi générale que Dieu s'est faite à lui-même, de remuer les corps à la volonté des Anges. Donc Dieu ne quitte point la généralité de sa Providence, lorsqu'il se sert du ministère des Anges pour gouverner les nations, puisque les Anges n'agissent que par l'efficace & en conséquence d'une loi générale.

*Entretien VII.
N. 6. etc.*

Il faut dire la même chose de Jesus-Christ comme homme, comme Chef de l'Eglise, comme Souverain Prêtre des vrais biens. Sa puissance est infiniment plus grande que celle des Anges.

Elle s'étend à tout , jusques sur les es-
 Heb. ch. prits & sur les cœurs. Mais c'est par son
 29. intercession que nôtre Mediateur exer-
 ce son pouvoir : *semper vivens ad inter-*
pellandum pro nobis : c'est par des desirs
 toujours efficaces , parce qu'ils sont tou-
 jours exaucez : *Ego autem sciebam quia*
 42. *semper me audis*. Ce n'est point à la vé-
 rité par une intercession morale , sem-
 blable à celle d'un homme qui inter-
 cede pour un autre ; mais par une in-
 tercession puissante & toujours inman-
 quable , en vertu de la loi générale que
 Dieu s'est faite de ne rien refuser à son
 Fils , par une intercession semblable à
 celle des desirs pratiques que nous for-
 mons de remuer le bras , de marcher,
 de parler. Car tous les desirs des créa-
 tures sont impuissans en eux-mêmes :
 ils ne sont efficaces que par la puissance
 divine : ils n'agissent point indépen-
 demment : ce ne sont au fonds que des
 prieres. Mais comme Dieu est immua-
 ble dans sa conduite , & qu'il suit éxa-
 ctement les loix qu'il a établies , nous
 avons la puissance de remuer le bras , &
 le Chef de l'Eglise celle de la sanctifier,
 parce que Dieu a établi en nôtre faveur
 les loix de l'union de l'ame & du corps ;

& qu'il a promis à son Fils d'exaucer tous ses desirs, selon ces paroles de Jesus-Christ lui-même : *Ego autem sciebam* ^{Joan. 11:42.} *quia semper me audis. . . Rogabo Patrem &* ^{Joan. 14:15.} *aliud Paraclitum dabit vobis. . . Data est* ^{Matth. 28.} *mihî omnis potestas in celo & in terra ; &* selon celle que lui dit son Pere après sa Resurrection, expliquée par S. Pierre ^{Act. 13:3.} & par S. Paul : *Dominus dixit ad me fili- Heb. 5:5.* *us meus es tu, ego hodie genui te : Postula* ^{Ps. 21.} *à me, & dabo tibi gentes hereditatem tuam.*

XVII. A R I S T E. Je suis persuadé, Theodore, que les créatures n'ont point d'efficace propre, & que Dieu ne leur communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix générales. J'ai la puissance de remuer le bras ; mais c'est en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; & que Dieu étant immuable, il est constant dans ses decrets. Dieu a donné à l'Ange conducteur du peuple Juif la puissance de le punir & de le récompenser, parce qu'il a voulu que les volontez de cet Ange fussent suivies de leurs effets. J'en demeure d'accord. Mais c'est Dieu lui-même qui ordonnoit à ce Ministre tout ce qu'il devoit faire. Dieu a donné à Jesus-Christ une

souveraine puissance. Mais il lui prescrit tout ce qu'il doit faire. Ce n'est pas Dieu qui obéit aux Anges : ce sont les Anges qui obéissent à Dieu. Et Jesus-Christ nous apprend qu'il ne nous a rien dit de lui-même, & que son Pere lui a marqué tout ce qu'il avoit à nous dire. Jesus-Christ intercede, mais c'est pour ceux que son Pere a prédestinez. Il dispose de tout dans la maison de son Pere, mais il ne dispose de rien de son chef. Ainsi Dieu quitte la généralité de sa Providence. Car quoiqu'il execute les volontez de Jesus-Christ & des Anges en consequence des loix générales, il forme en eux toutes leurs volontez, & cela par des inspirations particulieres. Il n'y a point pour cela de loi générale.

* Tout cela est expliqué fort au long dans mes Réponses à M. A. principalement dans la Réponse à sa Dissertation & dans ma premiere Lettre touchant son III. Vol. des Réflexions.

THEODORE. En êtes-vous bien certain, Ariste? Assurément, si * Dieu ordonne en particulier à l'ame sainte du Sauveur, & aux Anges, de former tous les desirs qu'ils ont par rapport à nous, Dieu quitte en cela la généralité de sa Providence. Mais, je vous prie, pensez-vous que l'Ange conducteur du peuple Juif avoit besoin de beaucoup de lumiere pour le gouverner, & que le vrai Salomon ait dû être uni d'une

maniere particuliere à la Sagesse éternelle pour réussir dans la construction de son grand ouvrage?

ARISTE. Oûi certainement.

THEODORE. Pourquoi cela? L'esprit le plus stupide & le moins éclairé peut réussir aussi-bien que le plus sage des hommes, lorsqu'on lui marque tout ce qu'il doit faire, & la maniere dont il le doit faire, principalement si tout ce qu'il y a à faire ne consiste qu'à former certains desirs dans telles & telles circonstances. Or, selon vous, ni l'Ange conducteur du peuple, ni Jesus-Christ mêmes n'a rien désiré que son Pere ne lui ait ordonné en détail. Je ne voi donc pas qu'il ait eu besoin pour son ouvrage d'une sagesse extraordinaire. Mais de plus, dites-moi, je vous prie, en quoi consiste cette souveraine puissance que Jesus-Christ a reçûë.

ARISTE. C'est que tous les desirs sont exaucez.

THEODORE. Mais, Aristé, si Jesus-Christ ne peut rien désirer que par un ordre exprés de son Pere: si ses desirs ne sont point en son pouvoir, comment sera-t-il capable de recevoir

quelque véritable pouvoir. Vous avez le pouvoir de remuer votre bras ; mais c'est qu'il dépend de vous de vouloir ou ne vouloir pas le remuer. Cessez d'être le maître de vos volontez , par cela seul vous perdrez tous vos pouvoirs. Est-ce que cela n'est pas évident ? Prenez donc garde , je vous prie , de ne point offenser la sagesse du Sauveur , & de ne le point priver de sa puissance. Ne lui ôtez pas la gloire qu'il doit retirer de la part qu'il a dans la construction du Temple éternel. S'il n'y a point d'autre part que de former des desirs impuissans commandez par des ordres particuliers , son ouvrage ne doit pas , ce me semble , lui faire beaucoup d'honneur.

XVIII. ARISTE. Non, Theodore. Mais aussi Dieu en retire davantage.

THEODORE. Si cela est, vous avez raison. Car Dieu doit retirer bien plus de gloire de la magnificence du Temple éternel , que le sage Salomon qui le construit. Mais voyons un peu. Comparons ensemble les deux principales manieres de la Providence divine, pour reconnoître celle qui est la plus digne des attributs divins. Selon la première , Dieu forme d'abord un tel des-

sein indépendamment des voies de l'ex-
 xecuter. Il en choisit l'Architecte. Il le
 remplit de sagesse & d'intelligence.
 Outre cela il lui marque en détail tous
 les desirs qu'il doit former , & toutes
 les circonstances de ces desirs. Et enfin
 il execute lui-même fort exactement
 tous les desirs qu'il a ordonnez que l'on
 formât. Voilà l'idée que vous avez de
 la conduite de Dieu , puisque vous vou-
 lez qu'il forme par des volontez par-
 ticulieres tous les desirs de l'ame sainte
 de Jesus-Christ. Et voici l'idée que j'en
 ai. Je croi que Dieu , par sa prescience
 infinie , aiant prévu toutes les suites de
 toutes les loix possibles qu'il pouvoit
 établir , a uni son Verbe à telle nature
 humaine , & dans telles circonstances,
 que l'ouvrage qui suivra de cette union,
 lui doit faire plus d'honneur , que tout
 autre ouvrage qui seroit produit par
 toute autre voie. Dieu encore un coup
 aiant prévu qu'agissant dans l'humanité
 sainte de nôtre Mediateur par des voies
 tres-simples & tres-générales , je veux
 dire , par les plus dignes des attributs
 divins , elle devoit faire un tel usage de
 sa puissance , ou former avec une liberté
 parfaite une telle suite de desirs , car

Voyez
le 9. Entr.
Nomb.
10. 11. 12.

Dieu laisse agir librement les causes libres, que ces desirs étant exaucez, & meritant de l'être à cause de son sacrifice, l'Eglise future qui en devoit être formée seroit plus ample & plus parfaite, que si Dieu avoit choisi toute autre nature dans toute autre circonstance.

Comparez donc, je vous prie, l'idée que vous avez de la Providence avec la mienne. Laquelle des deux marque plus de sagesse & de prescience? La mienne porte le caractère de la qualité la plus impénétrable de la Divinité, qui est de prévoir les actes libres de la créature dans toutes sortes de circonstances. Selon la mienne, Dieu se sert aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires pour l'exécution de ses desseins. Selon la mienne, Dieu ne forme point aveuglément ses sages desseins. Avant que de les former, je parle humainement, il compare tous les ouvrages possibles avec tous les moyens possibles de les exécuter. Selon la mienne, Dieu doit retirer une gloire infinie de la sagesse de sa conduite : mais sa gloire n'ôte rien à celle des causes libres, auxquelles il communique sa puissance

sans les priver de leur liberté. Dieu leur donne part à la gloire de son ouvrage & du leur, en les laissant agir librement selon leur nature ; & par ce moïen il augmente la sienne. Car il est infiniment plus difficile d'exécuter sûrement ses desseins par des causes libres, que par des causes nécessaires, ou nécessitées, ou invinciblement déterminées par des ordres exprés & des expressions invincibles.

ARISTE. Je conviens, Theodore, qu'il y a plus de sagesse, & que Dieu tire plus de gloire, & mêmes l'humanité sainte de nôtre Mediateur, selon cette idée de la Providence, que selon aucune autre.

THEODORE. Vous pourriez ajouter que selon cette idée, on comprend fort bien comment Jesus-Christ n'a point reçu inutilement une puissance souveraine sur toutes les nations, & pourquoi il falloit unir son humanité sainte avec la sagesse éternelle, afin qu'il exécutât heureusement son ouvrage. Mais il suffit que vous conveniez, qu'une de ces deux Providences est plus sage que l'autre : car il faudroit être bien impie pour attribuer à Dieu celle

qui paroît la moins digne de ses attributs.

XIX ARISTE. Je me rends ; Theodore. Mais expliquez-moi, je vous prie, d'où vient que Jesus-Christ dit lui-même, qu'il exécute fidèlement les volontez de son Pere. *Qua placita sunt ei facio semper*, dit-il : & dans un autre endroit : *Ego ex me ipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam & quid loquar. Et scio quia mandatum ejus vita eterna est. Quia ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor.* Comment accorder ces passages, & quantité d'autres semblables, avec ce sentiment, que Dieu ne forme point par des volontez particulieres tous les desirs de la volonté humaine de Jesus-Christ ? Cela m'embarrasse un peu.

THEODORE. Je vous avoue, Ariste, que je ne comprends pas seulement comment ces passages peuvent vous embarrasser. Quoi donc ! est-ce que vous ne sçavez pas que le Verbe divin, dans lequel subsiste l'humanité sainte du Sauveur, est la loi vivante du Pere Eternel, & qu'il y a mêmes contradiction que la volonté humaine de Jesus-Christ s'écarte jamais de celle

loi ? Dites-moi , je vous prie , lorsque vous donnez l'aumône , n'êtes-vous pas certain que vous faites la volonté de Dieu : & si vous étiez bien assuré que vous n'avez jamais fait que de bonnes œuvres , ne pourriez-vous pas dire sans crainte , *qua placita sunt ei , facio semper ?*

ARISTE. Il est vrai. Mais il y auroit toujours bien de la difference.

THEODORE. Fort grande assurément. Car comment sçavons-nous que nous faisons la volonté de Dieu en donnant l'aumône ? C'est peut-être que nous avons lû dans la Loi écrite , que Dieu nous ordonne de secourir les misérables ; ou que rentrant en nous-mêmes pour consulter la Loi divine , nous avons trouvé dans ce Code éternel , ainsi que l'appelle saint Augustin , que telle est la volonté de l'Etre infiniment parfait. Sçachez donc , Ariste , que le Verbe divin est la loi de Dieu même , & la regle inviolable de ses volontez ; que c'est-là que se trouvent tous les Commandemens divins. *In Verbo unigenito Patris est omne mandatum* , dit saint Augustin.* Sçachez que tous les esprits , les uns plus , les autres moins , ont la liberté de consulter cette Loi. Sçachez

** Confess. l. 13. c. 15. Manda-
mentum Pa-
tri ipse
et Filius.
Quomo-
do enim
unum est
mandata-
mentum Pa-
tris, quod
et Ver-
bum Pa-
tris est
ingult.
item.
40. De
verbis
vangel.
. 6.
1702. I.
etiam
verbum
2. et
3. Pal.
et Rist.
M. A.
la R. d.
est à sa
fortia-
n. et
I. Let.
que
à écrire
verbum
fieri.*

que leur attention est la cause occasion-
nelle qui leur en explique tous les Com-
mandemens en conséquence des loix
générales de leur union avec la Raison.
Sçachez qu'on ne peut rien faire qui ne
soit agréable à Dieu, lorsqu'on obser-
ve exactement ce que l'on y trouve
écrit. Sçachez sur tout que l'humanité
sainte du Sauveur est unie plus étroite-
ment à cette Loi, que la plus éclairée
des intelligences; & que c'est par elle
que Dieu a voulu nous en expliquer les
obscuritez. Mais prenez garde qu'il ne
l'a pas privée de sa liberté, ou du pou-
voir de disposer de cette attention, qui
est la cause occasionnelle de nos con-
noissances. Car assurément l'ame sainte
de Jesus, quoique sous la direction du
Verbe, a le pouvoir de penser à ce qui
lui plaît pour executer l'ouvrage pour
lequel Dieu l'a choisie, puisque Dieu
par sa qualité de Scrutateur des cœurs
se sert aussi heureusement des causes li-
bres, que des causes nécessaires pour
l'execution de ses desseins.

. X X. Ne pensez pas néanmoins;
Ariste, que Dieu ne quitte jamais la
généralité de sa conduite à l'égard de
l'humanité de Jesus-Christ, & qu'il ne
forme

Forme les desirs de cette ame sainte qu'en consequence des loix générales de l'union qu'elle a avec le Verbe. Lorsque Dieu prévoit que nôtre Mediateur, entre une infinité de bonnes œuvres qu'il découvre dans le Verbe en consequence de son attention, doit faire le choix dont les suites sont les meilleures qui puissent être : alors Dieu qui ne quitte jamais sans raison la simplicité de ses voies, ne le détermine point par des volonte^z particulieres à faire ce qu'il prévoit qu'il fera suffisamment par l'usage de sa liberté en consequence des loix générales. Mais lorsque l'ame sainte du Sauveur, à cause des comparaisons infinies & infiniment infinies des combinaisons de tous les effets, qui sont ou qui seront des suites de ses desirs, pourroit bien choisir entre plusieurs bonnes œuvres, car il n'en peut faire que de bonnes, celles qui paroissent les meilleures, & dont les suites néanmoins ne seroient pas si avantageuses à son ouvrage : alors si Dieu retire plus de gloire de la beauté de l'ouvrage que de la simplicité des voies, il la quitte cette simplicité, & il agit d'une maniere particuliere & extraordi-

naire dans l'humanité du Sauveur, afin qu'elle veuille précisément ce qui l'honorera le plus. Mais quoiqu'il agisse en elle de cette manière, je croi qu'il ne la détermine jamais par des impressions invincibles de sentiment, quoique toujours infailibles, afin qu'elle ait aussi le plus de part qu'il est possible à la gloire de son ouvrage. Car cette conduite qui fait honneur à la liberté & à la puissance de Jesus-Christ, est encore plus glorieuse à Dieu que toute autre, puisqu'elle exprime sa qualité de Scrutateur des cœurs, & témoigne hautement qu'il sçait se servir aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires pour l'exécution de ses desseins.

A R I S T E. Je comprends, Theodore, parfaitement votre pensée. Vous voulez que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité & la généralité de ses voies, afin que sa Providence ne ressemble point à celle des intelligences bornées. Vous voulez que sa prescience soit le fondement de la prédestination mêmes de Jesus-Christ ; & que s'il a uni son Verbe à telle nature & dans telles circonstances, c'est qu'il a prévu que l'ouvrage qui devoit

suivre de cette prédestination, laquelle est la cause & le fondement de celle de tous les Elûs, en consequence des loix générales qui font l'Ordre de la Grace; que cet ouvrage, dis-je, seroit le plus beau qui se puisse produire par les voies les plus divines. Vous voulez que l'ouvrage & les voies jointes ensemble, tout cela soit plus digne de Dieu, que tout autre ouvrage produit par toute autre voie.

XXI. THEODORE. Oûi, Ariste, je le veux, par ce principe, que Dieu ne peut agir que pour lui, que par l'amour qu'il se porte à lui-même, que par sa volonté, qui n'est point comme en nous une impression qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs; en un mot que pour sa gloire, que pour exprimer les perfections divines qu'il aime invinciblement, qu'il se glorifie de posséder, & dans lesquelles il se complait par la nécessité de son Etre. Il veut que son ouvrage porte par sa beauté & par sa magnificence le caractère de son excellence & de sa grandeur, & que ses voies ne démentent point sa sagesse infinie & son immutabilité. S'il y a des défauts dans son ouvrage, des monstres

parmi les corps , & une infinité de pécheurs & de damnez : c'est qu'il ne peut y avoir de défauts dans sa conduite ; c'est qu'il ne doit pas former ses desseins indépendamment des voies. Il a fait pour la beauté de l'Univers & pour le salut des hommes , tout ce qu'il peut faire , non absolument , mais agissant comme il doit agir , agissant pour la gloire selon tout ce qu'il est. Il aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables. Il veut la beauté de son ouvrage , & que tous les hommes soient sauvés : il veut la conversion de tous les pécheurs : mais il aime davantage sa sagesse , il l'aime invinciblement , il la suit inviolablement. L'ordre immuable de ses divines perfections , voilà sa loi & la règle de sa conduite : loi qui ne lui défend pas de nous aimer , & de vouloir que toutes les créatures soient justes , saintes , heureuses & parfaites : mais loi qui ne lui permet pas de quitter à tous momens pour des pécheurs la généralité de ses voies. Sa Providence porte assez de marques de sa bonté pour les hommes. Souffrons , réjouissons-nous qu'elle exprime aussi tous ses autres attributs.

THEOTIME. Hé bien, Ariste, que pensez-vous de la Providence divine ?

ARISTE. Je l'adore & je m'y soumets.

THEODORE. Il faudroit , Ariste , des discours infinis pour vous faire considérer toutes les beautés de cette Providence adorable , & pour en faire remarquer les principaux traits dans ce que nous voïons arriver tous les jours. Mais je vous ai , ce me semble , suffisamment expliqué le principe. Suivez-le de près , & vous comprendrez assurément que toutes ces contradictions qui font pitoyablement triompher les ennemis de la Providence , sont autant de preuves qui démontrent ce que je viens de vous dire.





XIII. ENTRETIEN.

Qu'il ne faut point critiquer la manière ordinaire de parler de la Providence. Quelles sont les principales loix générales par lesquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infailibilité qu'il conserve à son Eglise.

I. **A**RISTE. Ah, Theodore ! que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paroît belle & noble, mais de plus quelle est féconde & lumineuse, qu'elle est propre à faire taire les libertins & les impies ! Jamais principe n'eut plus de suites avantageuses à la Religion & à la Morale. Qu'il répand de lumieres, qu'il dissipe de difficultés cet admirable principe ! Tous ces effets qui se contredisent dans l'Ordre de la Nature & dans celui de la Grace, ne marquent nulle contradiction dans la cause qui les produit : ce sont au contraire autant de preuves évidentes de l'uniformité de sa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces dé-

ordres qui nous choquent , tout cela s'accorde aisément avec la sagesse , la bonté , la justice de celui qui regle tout. Je voulois qu'on arrachât les méchans qui vivent parmi les bons : mais j'attens en patience la consommation des siècles , le jour de la moisson , ce grand jour destiné à rendre à chacun selon ses œuvres. Il faut que l'ouvrage de Dieu s'exécute par des voies qui portent le caractère de ses attributs. J'admire presentement le cours majestueux de la Providence générale.

THEODORE. Je voi bien , Ariste , que vous avez suivi de près & avec plaisir le principe que je vous ai exposé ces jours-ci , car vous en paroissez encore tout ému. Mais l'avez-vous bien saisi , vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'est de quoi je doute encore , car il est bien difficile que depuis si peu de tems vous l'aiez assez medité pour vous en mettre en pleine possession. Faites-nous part , je vous prie , de quelques-unes de vos réflexions , afin de me délivrer de mon doute , & que je sois en repos. Car plus les principes sont utiles , plus ils sont féconds , plus est-il dangereux de ne les prendre pas tout-à-fait bien.

II. ARISTE. Je le croi ainsi, Théodore. Mais ce que vous nous avez dit est si clair, votre manière d'expliquer la Providence s'accorde si parfaitement avec l'idée de l'Etre infiniment parfait, & avec tout ce que nous voyons arriver, que je sçai bien qu'elle est véritable. Que je sens de joie de me voir délivré du préjugé dans lequel je vois que donne le commun du monde, & mêmes bien des Philosophes ! Dès qu'il arrive quelque malheur à un méchant homme, ou connu pour tel, chacun juge aussi-tôt des desseins de Dieu, & décide hardiment que Dieu l'a voulu punir. Mais s'il arrive, ce qui n'arrive que trop, qu'un fourbe, qu'un scelerat réussisse dans ses entreprises, ou qu'un homme de bien succombe à la calomnie de ses ennemis; est-ce que Dieu veut punir celui-ci, & récompenser celui-là ? Nullement. C'est, disent les uns, que Dieu veut éprouver la vertu de cet homme de bien ; & les autres, que c'est un malheur qu'il a seulement permis, & qu'il n'a pas eu dessein de causer. Je trouve que ces peuples qui font gloire de haïr & de mépriser les pauvres, sur ce principe, que Dieu lui-même

même haït & méprise les misérables, puisqu'il les laisse dans leurs misères, raisonnent plus conséquemment. De quoi s'avise-t'on de juger des desseins de Dieu ? Ne devoit-on pas comprendre qu'on n'y connoît rien, puisqu'on se contredit à tous momens ?

THEODORE. Est-ce là, Ariste, comment vous prenez mes principes ? Est-ce là l'usage que vous en faites ? Je trouve que ceux que vous condamnez ont plus de raison que vous.

ARISTE. Comment, Theodore ? Je pense que vous raillez, ou que vous voulez vous divertir à me contredire.

THEODORE. Nullement.

ARISTE. Quoi donc ! est-ce que vous approuvez l'impertinence de ces Historiens passionnez, qui après avoir raconté la mort d'un Prince, jugent des desseins de Dieu sur lui selon leur passion & les intérêts de leur nation ? Il faut bien que les Ecrivains Espagnols, ou les François aient tort ; ou peut-être les uns & les autres, lorsqu'ils décrivent la mort de Philippes II. Ne faut-il pas que les Rois meurent aussi bien que nous ?

THEODORE. Ces Historiens ont

tort : mais vous n'avez pas raison. Il ne faut pas juger que Dieu a dessein de faire du mal à un Prince ennemi que nous haïssons. Cela est vrai. Mais on peut, & on doit croire qu'il a dessein de punir les méchans, & de récompenser les bons. Ceux qui jugent de Dieu sur l'idée qu'ils ont de la justice exacte de l'Être infiniment parfait, en jugent bien ; & ceux qui lui attribuent des desseins qui favorisent leurs inclinations déréglées, en jugent tres-mal.

III. A R I S T E. Il est vrai : mais c'est une des suites des loix naturelles, que tel soit accablé sous les ruïnes de sa maison ; & le plus homme de bien n'en auroit pas échappé.

T H E O D O R E. Qui en doute ? Mais avez-vous déjà oublié que c'est Dieu qui a établi ces loix naturelles. La fausse idée d'une nature imaginaire vous occupe encore quelque peu l'esprit, & vous empêche de bien prendre le principe que je vous ai expliqué. Prenez donc garde. Puisque c'est Dieu qui a établi les loix naturelles, il a dû combiner le Physic avec le Moral, de maniere que les suites de ces loix soient les meilleures qui puissent être, je veux

dire les plus dignes de sa justice & de sa bonté, aussi-bien que de ses autres attributs. Ainsi on a raison de dire, que la mort terrible d'un brutal & d'un impie est un effet de la vengeance divine. Car quoique cette mort ne soit communément qu'une suite des loix naturelles que Dieu a établies, il ne les a établies que pour de semblables effets. Mais s'il arrive quelque malheur à un homme de bien dans le tems qu'il va faire une bonne œuvre, on ne doit pas dire que Dieu l'a voulu punir, parce que Dieu n'a pas établi des loix générales en vûe de semblables effets. On doit dire, ou que Dieu l'a permis ce malheur, à cause que c'est une suite naturelle de ces loix qu'il a établies pour de meilleurs effets; ou qu'il a eu dessein par là d'éprouver cet homme de bien, & de lui faire meriter sa récompense. Car entre les motifs que Dieu a eus de combiner de telle & telle manière le Physic avec le Moral, il faut assurément mettre en compte les grands biens que Dieu a prévû que par le secours de sa grace nous tirerions de nos miseres presentes.

Ainsi les hommes ont raison d'attri-

buer à la justice de Dieu les maux qui arrivent aux méchans. Mais je croi qu'ils se trompent en deux manieres. La premiere, c'est qu'ils ne font de ces jugemens que dans les punitions extraordinaires, & qui leur frappent l'esprit. Car si un scelerat meurt de la fièvre, ils ne jugent pas ordinairement que c'est une punition de Dieu. Il faut pour cela qu'il meure d'un coup de foudre, ou par la main du bourreau. La seconde, c'est qu'ils s'imaginent que les punitions remarquables sont des effets d'une volonté particuliere de Dieu. Autre faux jugement, qui ôtant à la Providence divine sa simplicité & sa généralité, en efface le caractere de la prescience infinie & de l'immutabilité. Car assurément il faut infiniment plus de sagesse pour combiner le Physic avec le Moral, de maniere que tel se trouve justement puni de ses violences en consequence de l'enchaînement des causes, que de le punir par une Providence particuliere & miraculeuse.

A R I S T E. C'est ainsi, Theodore, que je le comprends. Mais ce que vous dites-là ne justifie pas la temerité de ceux qui jugent hardiment des desseins

de Dieu dans tout ce qu'ils voient arriver.

IV. THÉODORE. Je ne pretens pas aussi qu'ils aient toujours raison, Je dis seulement qu'ils ont raison, quand leurs jugemens sont exempts de passion & d'interêt, & qu'ils sont appuyez sur l'idée que nous avons tous de l'Etre infiniment parfait. Encore ne pretens-je pas qu'ils fassent bien de dire trop affirmativement, que Dieu a eu tel ou tel dessein. Par exemple, il me paroît certain qu'un des motifs de l'établissement des loix générales a été telle affliction de tel homme de bien, si Dieu a prévu que ce lui seroit un grand sujet de mérite. Ainsi Dieu a voulu cette affliction, qui nous paroît à nous autres, qui n'en prévoions pas les suites, ne pas s'accorder avec sa bonté. Ceux donc qui décident que Dieu a seulement permis que tel malheur arrivât à tel, font un faux jugement. Mais que voulez-vous, Ariste ? Il vaut mieux laisser aux hommes, prévenus comme ils sont de leur nature imaginaire, la liberté de juger trop affirmativement des desseins de Dieu, que de les critiquer sur la contradiction de leurs jugemens touchant

des effets qui paroissent contredire les attributs divins. Qu'importe que les esprits se contredisent & s'embarassent selon leurs fausses idées, pourvû qu'au fonds on ne se trompe point dans les choses essentielles ? Pourvû que les hommes ne donnent point à Dieu des desseins contraires à ses attributs, & qu'ils ne le fassent point agir pour favoriser leurs passions, je croi qu'il faut les écouter paisiblement. Au lieu de les embarrasser par des contradictions qui selon leurs principes sont inexplicables, la charité veut qu'on reçoive ce qu'ils disent, pour les affermir dans l'idée qu'ils ont de la Providence, puisqu'ils ne sont point en état d'en avoir une meilleure. Car il vaut encore mieux attribuer à Dieu une Providence humaine, que de croire que tout se fait au hazard. Mais de plus ils ont raison dans le fonds. Tel impie est mort : on peut dire hardiment que Dieu a eu dessein de le punir. On auroit encore plus de raison de dire que Dieu a voulu empêcher qu'il ne corrompît les autres, parce qu'effectivement Dieu veut toujours par les loix générales qu'il a établies faire tout le bien qui se peut. Tel

E N T R E T I E N

homme de bien est mort
 lorsqu'il alloit se purifier
 on ne doit point craindre
 quand mêmes il auroit été
 foudre, que Dieu l'a voulu
 ser. On peut dire de lui ce
 que dit d'Hénoch : *Raptus
 muraret intellectum ejus, au-
 peret animam illius.* La mo-
 de peur que le siècle ne lui
 l'esprit & le cœur. C'est
 jugemens sont conformes
 nous avons de la justice &
 de Dieu, & qu'ils s'accor-
 bien avec les desseins qu'il
 qu'il a établi les loix géné-
 glent le cours ordinaire
 dence. Ce n'est pas qu'on
 souvent dans ces jugemen-
 temment tel ou tel homme
 est mort jeune, auroit eu
 plus grands merites, &
 des pecheurs, s'il eût vé-
 tems dans les circonstan-
 seroit trouvé en conséquen-
 générales de la Nature &
 Mais ces sortes de jugemen-
 peu téméraires ou hardis
 de mauvais effets : & ceu-

ne prétendent point tant qu'on les croît véritables, qu'on adore la sagesse & la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Il vaut mieux que les hommes parlent mal de la Providence, que de n'en parler jamais.

THEODORE. Non, Ariste. Mais il vaut mieux que les hommes parlent souvent de la Providence selon leurs foibles idées, que de n'en parler jamais. Il vaut mieux que les hommes parlent de Dieu humainement, que de n'en dire jamais rien. Il ne faut jamais mal parler ni de Dieu, ni de la Providence. Cela est vrai. Mais il nous est permis de bégayer sur ces matieres si relevées, pourvu que ce soit selon l'analogie de la foi. Car Dieu se plaît dans les efforts que nous faisons pour raconter ses merveilles. Croiez-moi, Ariste; on ne peut gueres plus mal parler de la Providence, que de n'en dire jamais rien.

THEOTIME. Voudriez-vous, Ariste, qu'il n'y eût que les Philosophes qui parlaient de la Providence, & entre les Philosophes que ceux qui en ont l'idée que vous en avez maintenant?

ENTRETIEN.

V. ARISTE. Je voudrois, time, que les hommes ne par jamais de la Providence d'une m propre à faire croire aux simple les méchans ne réussissent jamais leurs entreprises. Car la prosper impies est un fait si constant, qu peut jeter, & que cela jette se de la défiance dans les esprits. biens & les maux temporels éto peu près reglez suivant les mérit la confiance en Dieu, la manier on parle ordinairement de la dence n'auroit point de mauvais ses. Mais prenez-garde : la plûp hommes, & ceux-là principal qui ont le plus de pieté, tombent de tres-grands malheurs ; parce lieu de se servir dans leurs besoi moïens sûrs que leur fournit la dence générale, ils tentent Dieu l'esperance trompeuse d'une Providence particuliere. S'ils ont un procé exemple, ils négligent de faire lectures nécessaires pour instruire les ges de la justice de leur cause. S'ils des ennemis ou des envieux qu dressent des embusches ; au lieu d aller sur eux pour découvrir leur

seins , ils s'attendent que Dieu ne manquera pas de les protéger. Les femmes qui ont un mari fâcheux , au lieu de le gagner par la patience & l'humilité , vont en faire leurs plaintes à tous les gens de bien qu'elles connoissent , & le recommander à leurs prieres. On n'obtient pas toujours par ce moyen ce qu'on desire & ce qu'on espere : & alors on ne manque gueres de murmurer contre la Providence , & d'entrer dans des sentimens qui offensent les perfections divines. Vous sçavez, Theotime, les funestes effets que produit dans l'esprit des simples. une Providence mal entendue , & que c'est principalement de là que la superstition tire son origine : superstition qui cause dans le monde une infinité de maux.

T H E O T I M E. Je vous avoue, Ariste , qu'il seroit à souhaiter que tous les hommes eussent une juste idée de la Providence divine. Mais je vous soutiens avec Theodore , que cela n'étant pas possible , il vaut mieux qu'ils en parlent comme ils font, que de n'en rien dire du tout. L'idée qu'ils en ont, toute fausse qu'elle est , & mêmes cette pente naturelle qui fait que les esprits se por-

tent à la superstition, leur est fort avantageuse dans l'état où ils sont, car cela les empêche de tomber dans mille désordres. Quand vous y aurez bien pensé, je croi que vous en demeurerez d'accord. Tel perd son procès pour avoir négligé les voies naturelles de le gagner. Qu'importe, Ariste? La perte de son bien sera peut-être la cause de son salut. Assurément, si ce n'est point la paresse & la négligence qui l'ont porté à laisser tout là, mais un saint mouvement de confiance en Dieu, & la crainte d'entrer dans un esprit de chicane & de perdre son tems assez inutilement; si cela est, il a gagné son procès devant Dieu, quoiqu'il l'ait peut-être perdu devant les hommes. Car il lui reviendra plus de profit d'un procès perdu de cette maniere, que gagné d'une autre avec dépens, dommages & interêts.

VI. Nous sommes Chrétiens, Ariste, nous avons droit aux vrais biens : le Ciel est maintenant ouvert, & Jesus-Christ nôtre Précurseur & nôtre Chef y est déjà entré pour nous. Ainsi Dieu ne récompense plus, comme autrefois, nôtre confiance en lui par l'abondance

des biens temporels. Il en a de meilleurs pour les enfans adoptez en Jesus-Christ. Ce tems est passé avec la loi. L'Alliance ancienne & figurative de la nouvelle est maintenant abrogée. Si nous étions Juifs, j'entens des Juifs charnels, nous aurions ici-bas une récompense proportionnée à nos mérites : encore un coup, je dis des Juifs charnels. Car les Juifs Chrétiens ont eu part à la Croix de Jesus-Christ, avant que d'avoir part à sa gloire. Mais nous avons de meilleures esperances qu'eux, *meliores & manentem substantiam*, fondées sur une meilleure alliance & de meilleures victimes : *Melioris testamenti sponsor factus est Jesus . . . Melioribus hostiis quam istis.*

La prospérité des méchans ne doit plus étonner que les Chrétiens Juifs, que les Mahometans, que ceux qui ne savent pas la difference qu'il y a entre les deux Alliances, entre la grace de l'Ancien Testament & celle du Nouveau, entre les biens temporels que Dieu distribuoit aux Juifs par le ministère des Anges, & les vrais biens que Dieu donne à ses enfans par nôtre Chef & nôtre Mediateur Jesus-Christ. On croit que les hommes doivent être misérables à

Heb. 10:
34.

Ibid. 7:
22.
21 23.

proportion qu'ils sont criminels. Il est vrai : mais dans le fonds on a raison de le croire , car cela arrivera tôt ou tard. Il n'y a point de Chrétien qui ne sçache , que le jour viendra auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. La prospérité des méchans ne peut donc ébranler que ceux qui manquent de foi , & qui ne reconnoissent point d'autres biens que ceux de la vie presente. Ainsi , Ariste , l'idée confuse & imparfaite de la Providence qu'ont la plupart des hommes , ne produit point tant de mauvais effets que vous le pensez dans les vrais Chrétiens , quoiqu'elle trouble l'esprit , & qu'elle inquiète extrêmement le commun des hommes , qui remarquent souvent qu'elle ne s'accorde pas avec l'expérience. Mais il vaut mieux qu'ils en aient cette idée , que de n'en avoir point du tout ; ce qui arriveroit peu à peu , s'ils la laissoient effacer de leur esprit par un silence pernicieux.

ARISTE. Je vous avouë , Theotime , que la foi empêche souvent qu'on ne tire des conséquences impies de la prospérité des méchans & des afflictions des gens de bien. Mais comme la foi n'est

pas si sensible que l'expérience continuelle de ces événemens fâcheux, elle n'empêche pas toujours que l'esprit ne s'ébranle & ne se défie de la Providence. De plus les Chrétiens ne suivent presque jamais les principes de leur Religion: ils parlent des biens & des maux comme les Juifs charnels. Quand un pere exhorte son fils à la vertu, il ne craint point de lui dire, que s'il est homme de bien, toutes ses entreprises réussiront. Croïez-vous que son fils pense aux vrais biens? Hélas! peut-être que le pere n'y pensa jamais lui-même. Cependant les libertins qui remarquent avec soin les contradictions de tous ces discours qu'on fait sans réflexion sur la Providence, ne manquent pas d'en tirer des preuves de leur impiété; & elles sont si sensibles ces preuves, & si palpables, qu'il suffit qu'ils les proposent pour ébranler les gens de bien, & pour renverser ceux que la foi ne

Luc. 13^e soutient point. *Pensez-vous, dit Jésus-Christ, que ces dix-huit personnes qui furent écrasées sous les ruïnes de la tour de Sidoë, fussent plus criminelles ou plus redevables à la justice de Dieu, que les autres habitans de Jerusalem? Non, dit-il, mais*

vous perirez tous si vous ne faites pénitence. Voilà comme il faut parler aux hommes pour leur apprendre qu'en cette vie les plus misérables ne sont pas pour cela les plus criminels ; & que ceux qui vivent dans l'abondance , au milieu des plaisirs & des honneurs , ne sont pas pour cela plus chers de Dieu , ni protégés d'une Providence plus particulière.

VII. THEOTIME. Oüi, Ariste. Mais tout le monde n'est pas toujours en état de goûter cette vérité. *Durus est hic sermo.* Les charnels , ceux qui ont encore l'esprit Juif , n'y comprennent rien. Il faut parler aux hommes selon leur portée , & s'accommoder à leur foiblesse pour les gagner peu à peu. Il faut conserver soigneusement dans leur esprit l'idée de la Providence telle qu'ils sont capables de l'avoir. Il faut leur promettre le centuple : qu'ils l'entendent comme ils pourront selon les dispositions de leur cœur. Les charnels l'entendront mal , il est vrai : mais il vaut encore mieux qu'ils croient que la vertu sera mal récompensée , que de ne l'être point du tout. Elle le sera mêmes parfaitement bien selon leurs fausses

idées. Quelque libertin leur fera remarquer qu'on leur fait de vaines promesses. Je le veux. Mais peut-être cela servira-t'il à leur faire comprendre qu'ils se trompent eux-mêmes, & que les biens qu'ils estiment si fort sont bien peu de chose, puisque Dieu les distribue si mal à leur gré, & selon leurs préjugés. Assurément, Aristote, on ne peut gueres trop parler de la Providence, quand mêmes on n'y connoît rien. Car cela réveille toujours dans l'esprit cette pensée, qui est le fondement de toutes les Religions, qu'il y a un Dieu qui récompense & qui punit. L'idée confuse de la Providence est aussi utile que celle que vous en avez, pour porter à la vertu le commun des hommes. Elle ne peut éclaircir les difficultez des impies : on ne peut la défendre sans tomber dans un nombre infini de contradictions. Cela est vrai. Mais c'est de quoi les simples ne s'embarrassent gueres. La foi les soutient ; & leur simplicité, leur humilité les met à couvert contre les attaques des libertins. Ainsi je croi que dans les discours faits pour tout le monde, il faut parler de la Providence selon l'idée la plus commune :

&c

& ce que Theodore nous a appris, il faut le garder pour faire taire les prétendus esprits forts, & pour rassurer ceux qui se trouveroient ébranlez par la considération des effets qui paroissent contredire les perfections divines. Encore doit-on supposer qu'ils soient capables de l'attention nécessaire pour suivre vos principes : car autrement ce seroit bien le plus court, s'ils étoient Chrétiens, de les arrêter uniquement par l'autorité de l'Ecriture.

A R I S T E. Je me rends, Theotime. Il faut parler aux hommes selon leurs idées, lorsqu'ils ne sont point en état d'approfondir les matieres. Si on critiquoit le sentiment confus qu'ils ont de la Providence, on leur seroit peut-être un sujet de chute. Il seroit facile de les embarrasser par les contradictions où ils tombent. Mais il seroit fort difficile de les délivrer de leur embarras. Car il faut trop d'application pour reconnoître & pour suivre les vrais principes de la Providence. Je le comprends, Theotime, & je pense que c'est principalement pour cela que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous ont point enseigné formellement les principes de rai-

fon dont les Theologiens se servent pour appuier les véritez de la foi. Ils ont supposé que les personnes éclairées sçauroient ces principes , & que les simples , qui se rendent uniquement à l'autorité , n'en auroient pas besoin , & qu'ils pourroient mêmes en être choquez & les prendre mal , faute d'application & d'intelligence. Je suis donc bien résolu de laisser aux hommes la liberté de parler à leur maniere de la Providence , pourvû qu'ils ne disent rien qui blesse ouvertement les attributs divins ; pourvû qu'ils ne donnent pas à Dieu des desseins injustes & bizarres , & qu'ils ne le fassent point agir pour satisfaire leurs inclinations déreglées. Mais pour les Philosophes , & sur tout certains pretendus esprits forts, assurément je ne souffrirai pas leurs impertinentes railleries. J'espère que j'aurai mon tour , & que je les embarrasserai fort. Ils m'ont quelquefois réduit au silence , mais je les obligerai bien à se taire. Car j'ai maintenant de quoi répondre à tout ce qu'ils m'ont objecté de plus specieux & de plus fort.

VIII. THEODORE. Prenez-garde, Ariste , que la vanité & l'amour

propre n'animent un peu vôtre zele. Ne cherchez point d'adversaires pour avoir la gloire & le plaisir de les vaincre. C'est la vérité qu'il faut faire triompher de ceux qui l'ont combattuë. Si vous prétendez les confondre, vous ne les gagnerez pas, & peut-être qu'ils vous confondront encore. Car, je le veux, vous avez de quoi les obliger au silence; mais c'est supposé qu'ils veulent entendre raison: ce qu'assurément ils ne feront pas, quand ils sentiront que vous voulez l'emporter. S'ils vous rail- lent, ils auront les rieurs de leur côté. S'ils s'effraient, ils répandront la fraieur dans les esprits. Vous serez seul avec vos principes, auxquels personne ne com- prendra rien. Je vous conseille donc, Ariste, de prendre en particulier ces personnes que vous avez en vûë, & de leur proposer vôtre sentiment, com- me pour apprendre d'eux ce que vous devez en croire. Il faudra pour vous répondre qu'ils s'appliquent à l'exami- ner, & peut-être que l'évidence les convaincra. Prenez - garde sur tout qu'ils ne s'imaginent pas que vous les jostiez. Parlez en disciple de bonne foi, afin qu'ils ne reconnoissent point vôtre

charitable dissimulation. Mais lorsque vous aurez reconnu que la vérité les pénètre, alors combattez-la sans craindre qu'ils l'abandonnent. Ils la regarderont comme un bien qui leur appartient, & qu'ils auront acquis par leur application & par leur travail. Ils prendront intérêt dans sa défense ; non peut-être qu'ils l'aiment véritablement, mais parce que leur amour propre y trouvera son compte. Ainsi vous les engagerez dans le parti de la vérité, & vous formerez entr'elle & eux des liaisons d'intérêt qu'ils ne rompent pas facilement. La plupart des hommes regardent la vérité comme un meuble fort inutile, ou plutôt comme un meuble fort embarrassant & fort incommode. Mais lorsqu'elle est de leur invention, & qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent si fort, & la considèrent si attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier.

A R I S T E. Vous avez raison, Theodore : pour gagner sûrement les gens, il faut trouver le moyen de dédommager leur amour propre : c'est là le secret. Je tâcherai de suivre exactement

votre conseil charitable. Mais. pensez-vous que je possède assez bien vos principes pour en convaincre les autres, & pour répondre à toutes leurs difficultez.

THEODORE. Si vous êtes bien résolu de prendre avec vos gens l'air & les manieres de disciple, il n'est pas nécessaire que vous les sçachiez plus exactement ces principes. Ils vous les apprendront aussi-bien que moi.

ARISTE. Comment, Theodore, aussi-bien que vous ?

THEODORE. Mieux que moi, Ariste : vous le verrez par experience. Souvenez-vous seulement des principales vérités que je vous ai expliquées, & auxquelles vous devez rapporter toutes les interrogations que vous leur ferez.

Souvenez-vous que Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractère de ses attributs ; qu'ainsi il ne forme point ses desseins indépendamment des voies de les executer, mais qu'il choisit & l'ouvrage & les voies, qui toutes ensemble expriment davantage les perfections qu'il se glorifie de posséder, que tout autre ouvrage par toute autre voie.

Voilà , Ariste , le principe le plus général & le plus fécond.

Souvenez-vous que plus il y a de simplicité , d'uniformité , de généralité dans la Providence , y aiant égalité dans le reste , plus elle porte le caractère de la Divinité; qu'ainsi Dieu gouverne le monde par des loix générales , pour faire éclater sa sagesse dans l'enchaînement des causes.

Mais souvenez-vous que les créatures n'agissent point les unes sur les autres par leur efficace propre , & que Dieu ne leur a communiqué sa puissance que parce qu'il a établi leurs modalités causes occasionnelles , qui déterminent l'efficace des loix générales qu'il s'est prescrites. Tout dépend de ce principe.

X I. Voici , Ariste les loix générales selon lesquelles Dieu regle le cours ordinaire de la Providence.

1. Les loix générales des communications des mouvemens, desquelles loix le choc des corps est la cause occasionnelle ou naturelle. C'est par l'établissement de ces loix que Dieu a communiqué au soleil la puissance d'éclairer , au feu celle de brûler , & ainsi des autres

vertus qu'ont les corps pour agir les uns sur les autres ; & c'est en obeïssant à ses propres loix que Dieu fait tout ce que font les causes secondes.

2. Les loix de l'union de l'ame & du corps , dont les modalitez sont reciproquement causes occasionnelles de leurs changemens. C'est par ces loix que j'ai la puissance de parler , de marcher , de sentir , d'imaginer , & le reste ; & que les objets ont par mes organes le pouvoir de me toucher & de m'ébranler. C'est par ces loix que Dieu m'unit à tous ses ouvrages.

3. Les loix de l'union de l'ame avec Dieu , avec la substance intelligible de la Raison universelle , desquelles loix nôtre attention est la cause occasionnelle. C'est par l'établissement de ces loix que l'esprit a le pouvoir de penser à ce qu'il veut , & de découvrir la vérité. Il n'y a que ces trois loix générales que la Raison & l'experience nous apprennent ; mais l'autorité de l'Ecriture nous en fait connoître encore deux autres , sçavoir :

4. Les loix générales qui donnent aux Anges bons & mauvais , pouvoir sur les corps , substances inferieures à

*Voyez le dernier
Eclaircissement du
Traité de la Nature
& de la Grace, &
la Réponse à la
Dissertation de
M. Arn. contre cet
Eclaircissement,*

leur nature. C'est par l'efficace de ces loix que les Anges ont gouverné le peuple Juif, qu'ils l'ont puni & récompensé par des biens & des maux temporels, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de Dieu. C'est par l'efficace de ces loix que les Demons ont encore le pouvoir de nous tenter, & que nos Anges tuteurs ont celui de nous défendre. Les causes occasionnelles de ces loix sont leurs desirs pratiques : car il y a contradiction qu'un autre que le Créateur des corps en puisse être le moteur.

*Voyez le
I. I. Discours du
Traité de la Nature
& de la Grace.*

5. Les loix enfin par lesquelles Jesus-Christ a reçu la souveraine puissance dans le Ciel & sur la terre, non seulement sur les corps, mais sur les esprits; non seulement pour distribuer les biens temporels, comme les Anges à la Synagogue, mais pour répandre dans les cœurs la grace intérieure qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous donne droit aux biens éternels. Les causes occasionnelles de ces loix sont les divers mouvemens de l'ame sainte de Jesus. Car notre Mediateur & Souverain Prêtre intercede sans cesse, & son intercession est toujours & tres-promtement exaucée.

Voilà

Voilà, Ariste, les loix les plus générales de la Nature & de la Grace, que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence. C'est par ces loix qu'il exécute ses desseins d'une manière qui porte admirablement le caractère de sa prescience infinie, de sa qualité de Scrutateur des cœurs, de son immutabilité & de ses autres attributs. C'est par ces loix qu'il communique sa puissance aux créatures, & qu'il leur donne part à la gloire de l'ouvrage qu'il exécute par leur ministère. C'est mêmes par cette communication de sa puissance & de sa gloire qu'il rend le plus d'honneur à ses attributs. Car il faut une sagesse infinie pour se servir aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires dans l'exécution de ses desseins.

Mais quoique Dieu se soit prescrit ces loix générales, & encore quelques autres, dont il n'est pas nécessaire de parler, comme sont celles par lesquelles le feu de l'enfer a le pouvoir de tourmenter les Demons, les eaux du Baptême celui de nous purifier, & autrefois les eaux tres-ameres de la jalousie celui de punir l'infidélité des femmes, & ainsi des autres; quoique Dieu se

Nombre

6.

soit, dis-je, prescrit ces loix, & qu'il ne quitte point sans de grandes raisons la généralité de sa conduite, souvenez-vous bien que lorsqu'il reçoit plus de gloire en la quittant qu'en la suivant, alors il ne manque jamais de l'abandonner. Car pour accorder les contradictions qui paroissent dans les effets de la Providence, il suffit que vous souteniez que Dieu agit & doit agir ordinairement par des loix générales. Retenez donc bien ces principes, & reglez vos interrogations de maniere, qu'elles ne tendent qu'à les faire envisager aux personnes que vous prétendez convertir.

A R I S T E. Je le ferai, Theodore : & j'espère que je réussirai dans mon dessein. Car tous ces principes me paroissent si évidens, si bien liés les uns avec les autres, & tellement d'accord avec ce que nous voyons arriver, que pourvu que les préjugés & les passions ne mettent point trop d'obstacle à l'impression qu'ils doivent faire sur leur esprit, il sera bien difficile qu'ils y résistent. Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné de dédommager leur amour propre : car je voi bien que je gâteroïs tout, si je m'y prenois com-

me j'en aurois bonne en vie. Mais, Theodôre, supposé que je réussisse dans mon dessein, & que je les aie bien convaincus de la vérité de nos principes, comment pourrois-je les obliger à reconnoître l'autorité de l'Eglise, car ils sont nez dans l'heresie, & je voudrois bien les en retirer.

THEODORE. Vraiment, Ariste, voilà bien une autre affaire. Vous pensez peut-être qu'il suffit de donner de bonnes preuves de l'infailibilité de l'Eglise, pour convertir les Heretiques. Il faut, Ariste, que le Ciel s'en mêle. Car l'esprit de parti forme tous les jours tant de liaisons secretes dans le cœur de ceux qui y sont malheureusement engagez, que cela les aveugle & les ferme à la vérité. Si quelqu'un vous exhortoit à vous faire Huguenot, assurément vous ne l'écouteriez pas volontiers. Scachez donc qu'ils sont peut-être plus ardents que nous : parce que dans l'état où ils se trouvent, ils se font, plus souvent que nous, exhorter les uns les autres à donner des marques de leur fermeté. Aiant donc une infinité d'engagemens, de liaisons, de préjuges, de raisons d'amour propre qui les arrêtent dans leur

Seûte, quelle adresse ne faut-il point pour les obliger à considérer sans pré-vention les preuves qu'on peut leur donner qu'ils sont dans l'erreur ?

ARISTE. Je sçai, Théodore, que leur délicatesse est extrême sur le fait de la Religion, & que pour peu qu'on les frappe par cet endroit-là, toutes leurs passions se revoltent. Mais ne craignez point. Car outre que ceux dont je parle ne sont pas si sensibles que beaucoup d'autres ; je prendrai si bien les manieres d'un disciple bien soumis, que je les obligerai pour me répondre à examiner les doutes que je leur proposerai. Donnez-moi seulement quelques preuves de l'infailibilité de l'Eglise conformes à l'idée que vous m'avez donnée de la Providence.

Tim.
4. X. THEODORE. Il est certain par l'Ecriture, que les Heretiques n'osent rejeter, *que Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.* Il faut donc trouver dans l'Ordre de la Providence de bons moyens pour faire venir tous les hommes à la connoissance de la vérité.

ARISTE. Je nie cette consequence.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvez : mais il ne veut pas faire tout ce qu'il faudroit pour les sauver tous. S'il le vouloit , tous seroient sauvez : les Chinois & tant d'autres peuples ne seroient pas privez de la connoissance du vrai Dieu & de son Fils Jesus-Christ, en quoi consiste la vie éternelle,

THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariste, que Dieu veuille faire tout ce qu'il faudroit pour sauver tous les hommes. Il ne veut pas faire à tous momens des miracles. Il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des graces victorieuses. Sa conduite doit porter le caractère de ses attributs, & il ne doit point quitter sans de grandes raisons la généralité de sa Providence. Sa sagesse ne lui permet pas de proportionner toujours son secours au besoin actuel des méchans & à la négligence prévûe des justes. Tous les hommes seroient sauvez, s'il en usoit de la sorte envers nous. Je prétens seulement qu'il faut trouver dans la Providence des moïens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité. Or on ne peut y arriver à cette connoissance que

par deux voies, par celle de l'examen, ou par celle de l'autorité.

ARISTE. Je vous entens, Theodore, la voie de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de sauver les Sçavans : mais Dieu veut sauver les pauvres, les simples, les ignorans, ceux qui ne sçavent pas lire, aussi-bien que Messieurs les Critiques. Encore ne vois-je pas que les Grotius, les Cocceïus, les Saumaises, les Buxtorfs, soient arrivés à cette connoissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en étoit proche quand la mort l'a surpris. Mais quoi ! la Providence ne pourvoit-elle qu'au salut de ceux qui ont assez de vie, aussi-bien que d'esprit & de science, pour discerner la vérité de l'erreur ? Assurément cela n'est pas vrai-semblable. La voie de l'examen est tout-à-fait insuffisante. Maintenant que la raison de l'homme est affoiblie, il faut le conduire par la voie de l'autorité. Cette voie est sensible, elle est seure, elle est générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a, que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette

autorité infaillible , cette voie seure que nous puissions suivre sans craindre l'erreur ? Les Heretiques pretendent qu'elle ne se trouve que dans les Livres Sacrez.

XI. THEODORE. Elle se trouve dans les Livres Sacrez , mais c'est par l'autorité de l'Eglise que nous le savons. Saint Augustin a eu raison de dire , que sans l'Eglise il ne croiroit pas à l'Evangile. Comment est-ce que les simples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible ? Les ignorans n'ont aucune preuve qu'ils sont des Auteurs qui portent leur nom , & qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles ; & je ne sçai si les Sçavans en ont des preuves bien seures. Mais quand nous serions certains que l'Evangile de Saint Mathieu, par exemple , est de cet Apôtre , & qu'il est tel aujourd'hui , qu'il l'a composé : assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet Evangeliste a été divinement inspiré , nous ne pouvons point appuier nôtre foi sur ses paroles comme sur celle de Dieu même. Il y en a qui prétendent

que la divinité des Livres Sacrez est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en appercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuïée ? Il faut autre chose que des soupçons & des préjugés pour leur attribuer l'infailibilité. Il faut ou que le Saint Esprit le revele à chaque particulier, ou qu'il le revele à l'Eglise pour tous les particuliers. Or l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence, que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture, sçachent par une révelation particuliere que l'Evangile est un Livre Divin, & qui n'a point été corrompu par la malice & la négligence des Copistes : qui nous en donnera l'intelligence ? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toujourns le vrai sens. Les Sociniens sont raisonnables aussi-bien que les autres hommes ; & ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Pere, Les Calvinistes sont hommes comme les Lutheriens ; & ils prétendent que ces paroles, *Prenez, mangez, ceci est mon corps*, signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jesus-Christ donne à ses Apôtres n'est que la figure de son corps. Qui detrompera

les uns ou les autres ? Qui les conduira à la connoissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Il faudra à tous momens à chaque particulier une assistance du Saint Esprit que les Heretiques refusent à toute l'Eglise, lorsqu'elle est assemblée pour former ces décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s' imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, & qui merite un peu plus que chaque particulier, que Jesus - Christ, qui en est le Chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

XII. La plupart de hommes sont persuadez que Dieu les conduit par une providence particuliere, ou plutôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime. Ils sont disposez à croire que tel est cheri de Dieu de maniere, qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur ni qu'ils l'y engagent. Ils lui attribuent un es- pece d'infailibilité, & ils s'appuient volontiers sur cette autorité chimerique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes & excellentes qua-

litez du personnage , pour se délivrer du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres , & qui tomberont avec eux dans le précipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur : *Omnis homo mendax*. Il est vrai que nous avons besoin d'une autorité visible maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison , & qu'il y a des vérités nécessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la révélation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuyer doit être générale , & l'effet d'une Providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontés particulières dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence , qui doit porter le caractère des attributs divins. Dieu a commis à nôtre Médiateur le soin de nôtre salut. Mais Jésus-Christ lui-même imite autant que cela se peut , la conduite de son Père , en faisant servir la Nature à la Grace , & en choisissant des moyens généraux pour l'exécution de son ouvrage. Il a envoyé

ses Apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les vérités de l'Evangile. Il a donné à son Eglise des Evêques, des Prêtres, des Docteurs, un Chef visible pour la gouverner. Il a établi des Sacremens pour répandre sa grace dans les cœurs : marques certaines qu'il construit son ouvrage par des voies générales, & que les loix de la Nature lui fournissent. Jesus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la Prédication : mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le Batême nous regénérer : mais il ne veut pas rendre inutiles ses Sacremens. Il n'agira jamais en tel & tel d'une manière particulière, sans quelque raison particulière, sans quelque espèce de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire particulièrement tel & tel Critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Ecriture ? L'autorité de l'Eglise suffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y soumettre ? Il suffit que Jesus-Christ conserve à l'Eglise son infailibilité, pour conserver en même tems la foi dans tous les enfans humbles & obéissans à leur mere. Malheur aux

téméraires & aux présomptueux qui s'attendent que Jésus-Christ les éclaire particulièrement contre la Raison, contre l'ordre de sa conduite qu'il a réglé sur l'Ordre immuable. Jésus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins. Il ne leur refuse jamais la grace nécessaire pour vaincre les tentations. Il leur ouvre l'esprit dans la lecture des Livres Saints. Il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence. C'est que cela est conforme à l'Ordre, & nécessaire pour leur instruction, & l'édification des peuples. Mais pour conserver nôtre foi dans les matières décidées, nous avons l'autorité de l'Eglise. Cela suffit : Il veut que nous y soions soumis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercede sans cesse pour conserver en nous nôtre charité. Mais il n'intercede point sans cesse, afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Ecritures ; nous ayant donné une autorité infailible sur laquelle nous devons nous appuyer, celle de l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colonne & le ferme appui de

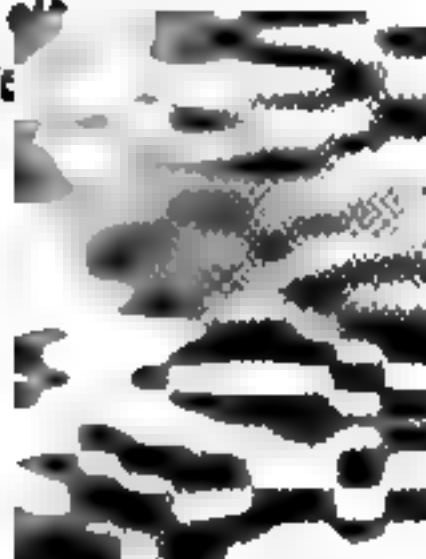
la vérité, *columna & firmamentum veritatis.* ^{1 Tim. 3: 15.}

A R I S T E. Ce que vous me dites-là, Theodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ses loix générales, & nôtre Mediateur & nôtre Chef ses regles, qu'il suit inviolablement, comme Dieu ses loix, si l'Ordre immuable qui est la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il est infiniment plus simple & plus conforme à la Raison, que Jesus-Christ assiste son Eglise pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, & principalement que celui qui a la témérité de révoquer en doute des matieres décidées, & qui par là accuse le Sauveur ou d'avoir abandonné son Epouse, ou de n'avoir pû la défendre: car un Heretique ne peut refuser de croire les décisions de l'Eglise, que sur ce principe, qu'elle enseigne l'erreur, & qu'ainsi Jesus-Christ ne peut ou ne veut pas la conduire. Il croit donc que Jesus-Christ, contre sa promesse abandonne sa chere Epouse, consequent tous les Catholiques que lui. Nous avons besoin main

d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvû ; & cela d'une manière qui me paroît digne des attributs divins , & des qualitez de nôtre Sauveur Jesus-Christ , d'une manière qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvez , & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car l'Eglise Apostolique & Romaine est visible & reconnoissable. Elle est perpetuelle pour tous les tems , & universelle pour tous les lieux ; du moins est-ce la Société la plus exposée aux yeux de toute la terre , & la plus venerable pour son antiquité. Toutes les Sectes particulieres n'ont aucun caractère de vérité , aucune marque de divinité. Celles qui paroissent maintenant avoir quelque éclat , ont commencé long-tems après elle. C'est ce que tout le monde sçait , & ceux-là mêmes qui se laissent éblotir de ce petit éclat qui ne passe gueres les bornes de leur país. Ainsi Dieu a pourvû tous les hommes, autant que ses loix générales le lui ont permis , d'un moïen facile & seur pour arriver à la connoissance de la vérité.

THEOTIME. Je ne comprends pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infailibilité de l'Eglise de Jesus-Christ. Est-ce que les Heretiques ne croient pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée, pour douter qu'elle soit divinement inspirée ? Il faut n'avoir nulle idée de l'Eglise de Jesus-Christ, il faut la regarder comme les autres societez, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfans. Oüi, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voie d'abord, que puisque Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise, qu'il en est l'Epoux, qu'il en est le Protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévalent contr'elle, & qu'elle enseigne l'erreur. Pourvu qu'on ait de Jesus-Christ l'idée qu'il en faut avoir, on ne peut pas concevoir que son Eglise devienne la maîtresse de l'erreur. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples & des plus grossiers. Dans toutes les societez il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les Heretiques mêmes ve-



lent que ceux de leur Secte se soumettent aux décisions de leurs Synodes. En effet une société sans autorité c'est un monstre à plusieurs têtes. Or l'Eglise est une société établie divinement pour conduire les hommes à la connoissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligez de suivre la voie perilleuse & insuffisante de l'examen.

T H E O D O R E. Supposons mêmes, Ariste, que Jesus-Christ ne soit ni le Chef ni l'Epoux de l'Eglise, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siècles, pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'auroit plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de nôtre foi. Néanmoins il me paroît évident qu'il faut avoir perdu l'esprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préférer les opinions des Heretiques aux décisions de ses Conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de sçavoir, si c'est le Corps de Jesus-Christ, ou la figure de son Corps
qui

qui est dans l'Eucharistie. Nous convenons tous que les Apôtres sçavoient bien ce qui en étoit. Nous convenons qu'ils ont enseigné ce qu'il en falloit croire dans toutes les Eglises qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteste ? On convoque des assemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puisse avoir de ce que l'on croit dans divers pays. Les Evêques sçavent bien, si dans l'Eglise où ils président on croit, ou non, que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en pensent : Ils déclarent que c'est un article de leur foi, que le pain est changé au Corps de Jesus-Christ. Ils prononcent anathême contre ceux qui soutiennent le contraire. Les Evêques des autres Eglises, qui n'ont pû se trouver à l'assemblée, approuvent positivement la décision : ou s'ils n'ont point de commerce avec ceux du Concile, ils se taisent, & témoignent assez par leur silence qu'ils sont dans le même sentiment, autrement ils ne manqueroient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas

trop les Latins. Cela étant , je soutiens que mêmes dans la supposition que Jesus-Christ ait abandonné son Eglise, il faut avoir renoncé au sens commun, pour préférer l'opinion de Calvin , ou de Zuingle à celle de tous ces témoins, qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

ARISTE. Cela est dans la dernière évidence. Mais on vous dira , que ces Evêques qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs Eglises sur le fait de l'Eucharistie , peuvent ne pas sçavoir ce que l'on en croïoit il y a mille ans ; & qu'il se peut faire que toutes les Eglises particulieres soient insensiblement tombées dans l'erreur.

THEODORE. En supposant que Jesus-Christ ne gouverne point son Eglise , je conviens qu'il se peut faire que toutes les Eglises généralement tombent dans l'erreur. Mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur , cela est moralement impossible. Qu'elles y tombent, sans que l'Histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations : autre impossibilité morale. Qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les Calvinistes

vous attribuent : impossibilité absolue. Car qu'est-ce que l'Eglise a décidé ? Que le corps d'un homme se trouve en même tems en une infinité de lieux : que le corps d'un homme se trouve dans un aussi petit espace qu'est l'Eucharistie : qu'après que le Prêtre a prononcé quelques paroles, le pain se change au corps de Jesus-Christ, & le vin en son sang. Quoi ! cette folie, je parle en Heretique, cette extravagance sera montée dans la tête des Chrétiens de toutes les Eglises ? Il faut, ce me semble être insensé pour le soutenir. Jamais une même erreur n'est généralement approuvée, si elle n'est généralement conforme aux dispositions de l'esprit. Tous les peuples ont pu adorer le soleil. Pourquoi ? C'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats. Si Jesus-Christ abandonnoit son Eglise, tous les Chrétiens pourroient bien donner peu à peu dans l'heresie de Calvin sur l'Eucharistie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raison ni les sens. Mais que toutes les Eglises Chrétiennes soient entrées dans une opinion qui re-

volte l'imagination ; qui choque les sens , qui étonne la raison , & cela si insensiblement qu'on ne s'en soit point apperçû ; encore un coup il faut avoir renoncé au sens commun ; il faut n'avoir nulle connoissance de l'homme , & n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures , pour le soutenir.

Mais je le veux , Ariste , que Dieu aiant abandonné son Eglise , il soit possible que tous les Chrétiens tombent dans une même erreur : erreur choquante , & tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain , & cela sans mêmes qu'on s'en apperçoive. Je pretens encore , nonobstant cette supposition , qu'on ne peut refuser de se soumettre aux décisions de l'Eglise sans une prévention ridicule. Selon la supposition , il est possible que l'Eglise se trompe. Il est vrai. Mais sans rien supposer , il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de Métaphysique , mais d'un fait , de ce que , par exemple , Jesus-Christ a voulu dire par ces paroles , *Ceci est mon Corps* , ce

qu'on ne peut mieux sçavoir que par le témoignage de ceux qui ont succédé aux Apôtres: Ce que le Concile a décidé est contraire à ce qu'on a crû autrefois. Fort bien. C'est donc que tous les Evêques ensemble ne sçavoient pas la tradition aussi-bien que Calvin. Mais où sont les Auteurs anciens qui disent aux peuples, comme ils y étoient obligés: Prenez garde: ces paroles, *Ceci est mon Corps*, ne veulent pas dire que c'est le Corps de Jesus-Christ, mais seulement la figure de son Corps? Pourquoi les confirment-ils dans la pensée que ces paroles si claires font naître naturellement dans l'esprit; & si naturellement, que quoique rien ne paroisse plus incroyable que le sens qu'elles renferment, toutes les Eglises se sont crûes obligées de le recevoir. Comme une même chose peut être à divers égards & figure & réalité, j'avouë qu'il y a des Peres qui ont parlé de l'Eucharistie comme d'une figure. Car effectivement le sacrifice de la Messe figure ou représente celui de la croix. Mais ils ne devoient pas se contenter d'appuyer sur la figure, ils devoient rejeter avec soin la réalité. Cependant on remarque tout

le contraire. Ils ont peur que nôtre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, & ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jesus-Christ, & par la connoissance que nous avons de la puissance divine.

Que si on se retranche à dire, que la décision du Concile est contraire à la raison & au bon sens, je soutiens encore que plus elle paroît choquer la raison & le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siècles passez n'étoient pas faits comme ceux d'aujourd'hui ? Nôtre imagination se revolte, lorsqu'on nous dit que le Corps de Jesus-Christ est en même tems dans le Ciel & sur nos Autels. Mais sérieusement pense-t'on qu'il y ait eu un siècle où les hommes ne fussent point frappés d'une pensée si effrayante ? Cependant on a crû dans routes les Eglises Chrétiennes ce terrible mystere. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui peuvent mieux le sçavoir, je veux dire, par les suffrages des Evêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité supérieure, par une autorité qu'ils ont crüe infail-

lible, & que l'on voit d'abord sans aucun examen être infaillible, lorsqu'on a de Jesus-Christ & de son Eglise l'idée qu'il en faut avoir. Ainsi qu'on suppose tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer sur ce qu'on doit croire, lorsqu'on voit d'un côté la décision d'un Concile, & de l'autre les dogmes d'un particulier, ou d'une assemblée particulière que l'Eglise n'approuve pas.

ARISTE. Je comprends, Theodore, par les raisons que vous me dites-là, que ceux qui ôtent à l'Eglise de Jesus-Christ l'infailibilité qui lui est essentielle, ne se délivrent pas pour cela de l'obligation de se soumettre à ses décisions. Pour en être francs & quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au sens commun. Néanmoins on remarque si souvent, que les opinions les plus communes ne sont pas les plus véritables, qu'on est assez porté à croire, que ce qu'avance un sçavant homme est bien plus seur, que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THEODORE. Vous touchez, Ariste, une des principales causes de la prévention & de l'opiniâtreté des Heretiques. Ils ne distinguent point assez entre le

dogmes de la foi , & les vérités que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend d'un principe abstrait n'étant point à la portée de tout le monde , le bon sens veut qu'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vraisemblable , qu'un seul homme qui s'applique sérieusement à la recherche de la vérité , l'ait rencontrée , qu'un million d'autres qui n'y pensent seulement pas. Il est donc vrai , & on le remarque souvent , que les sentimens les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en matière de foi , c'est tout le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait , plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la Religion ne s'apprennent point par la speculation : c'est par l'autorité , par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit , ce que l'on a toujours cru , c'est ce qu'il faudra croire éternellement. Car en matière de foi , de vérités révélées , de dogmes décidés , les sentimens communs sont les véritables. Mais le desir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit,

troit , & qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'est pas satisfait , quand on n'excelle point au dessus des autres , & qu'on ne sçait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondemens de la foi , & des'élever par l'humilité à l'intelligence des véritez sublimes où elle conduit : au lieu de meriter par là , & devant Dieu & devant les personnes équitables une véritable & solide gloire , on se fait un plaisir malin , & un sujet de vanité , d'ébranler ces fondemens sacrez , & on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

ARISTE. En voilà , Theodore , plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens , & pour les conduire où je le souhaite depuis long-tems. Si l'Eglise est divinement gouvernée , il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jesus-Christ en est le Chef , elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu voulant que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité , il n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit.

Il faut que la Providence ait trouvé un moyen sûr & facile pour les simples, aussi-bien que pour les sçavans. Les révelations particulières faites à tous ceux qui lisent l'Écriture, ne s'accroissent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'expérience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugés. Enfin dans la supposition mêmes que Jésus-Christ ne gouverne point son Église, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préférer à la décision d'un Concile les opinions particulières à quelque Secte que ce soit. Tout cela, Theodore, me paroît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, & je ne cherche plus que de bons moyens pour dédommager leur amour propre. Car j'apprends fort de n'avoir pas les manières propres à les dégager des engagemens de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

T H É O D O R E. Vous avez, Aristé, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage. Vous ne sçavez que trop comment l'homme se manie, ce qui le cabre, & ce qui le fait courir. Il faut espérer que la grâce rompra ce qui pour,

roit les arrêter, j'entens ces liens secrets que vous ne pouvez défaire. Dans le tems que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu par sa bonté leur ouvrira l'esprit & leur touchera le cœur.



XIV. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. L'incompréhensibilité de nos mystères est une preuve certaine de leur vérité. Manière d'éclaircir les dogmes de la foi. De l'Incarnation de Jesus-Christ. Preuve de sa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jesus-Christ nous rend agréables à Dieu.

I. **A**RISTE. Ah, Theodore ! Comment pourrai-je vous ouvrir mon cœur ? Comment vous exprimer ma joie ? Comment vous faire sentir l'état heureux où vous m'avez mis ? Je ressemble maintenant à un homme échappé du naufrage, ou qui trouve tout calme après la tempête. Je me suis senti souvent agité par des mouvemens dangereux à la vue de nos incompréhensibles mystères. Leur profondeur m'effraioit, leur obscurité me troublait : & quoique mon cœur se ren-

dit à la force de l'autorité, ce n'étoit pas sans peine de la part de l'esprit. Car comme vous sçavez, l'esprit appréhende naturellement dans les ténèbres. Mais maintenant je trouve qu'en moi tout est d'accord : l'esprit suit le cœur. Que dis-je ! l'esprit conduit, l'esprit transporte le cœur. Car plus nos mysteres sont obscurs, quel paradoxe ! ils me paroissent aujourd'hui d'autant plus croïables. Oüi, Theodore, je trouve dans l'obscurité même de nos mysteres, reçûs comme ils sont aujourd'hui de tant de nations différentes, une preuve invincible de leur vérité.

Comment, par exemple, accorder l'unité avec la Trinité, une société de trois personnes différentes dans la simplicité parfaite de la nature divine ? Cela est incompréhensible assurément, mais cela n'est pas incroïable. Cela nous passe : il est vrai. Mais un peu de bon sens, & nous le croirons, du moins si nous voulons être de la Religion des Apôtres. Car enfin supposé qu'ils n'aient point connu cet ineffable mystere, ou qu'ils ne l'aient point enseigné à leurs successeurs ; je soutiens qu'il n'est pas possible qu'un sentiment

222 QUATORZIÈME

si extraordinaire ait pu trouver dans les esprits cette créance universelle qu'on lui donne dans toute l'Eglise, & parmi tant de diverses nations. Plus cet adorable mystère paroît monstrueux, souffrez cette expression des ennemis de la foi, plus il choque la raison humaine, plus il souleve l'imagination, plus il est obscur, incompréhensible, impénétrable; moins est-il croïable qu'il se soit infusé naturellement dans l'esprit & dans le cœur de tous les Catholiques de tant de païs si éloignez. Je le comprends; Theodore: jamais les mêmes erreurs ne se répandent universellement par tout; principalement ces sortes d'erreurs, qui revoltent étrangement l'imagination, qui n'ont rien de sensible, & qui semblent contredire les notions les plus simples & les plus communes.

Si Jesus-Christ ne veille point sur son Eglise, le nombre des Unitaires surpasseroit bien-tôt celui des vrais Catholiques. Je comprends cela. Car il n'y a rien dans les sentimens de ces Heretiques qui n'entre naturellement dans l'esprit. Je conçois bien que des opinions proportionnées à nôtre intelligence peuvent s'établir avec le tems,

Je conçois mêmes que les sentimens les plus bizarres peuvent dominer parmi certains peuples d'un tour d'imagination tout singulier. Mais qu'une vérité aussi sublime, aussi éloignée des sens, aussi opposée à la raison humaine, aussi contraire en un mot à toute la nature qu'est ce grand mystere de nôtre foi, qu'une vérité, dis-je, de ce caractère se puisse répandre universellement, & triompher dans toutes les nations où les Apôtres ont prêché l'Evangile, sur tout dans la supposition que ces premiers Prédicateurs de nôtre foi n'eussent rien sçû & rien dit de ce mystere, c'est assurément ce qui ne se peut concevoir, pour peu de connoissance qu'on ait de l'esprit humain.

Qu'il y ait eu des Heretiques qui se soient opposez à un dogme si relevé, je n'en suis nullement surpris. Je le serois étrangement, si jamais personne ne l'eût combattu. Peu s'en est fallu que cette vérité n'ait été opprimée. Cela peut être. On se fera toujours un merite d'attaquer ce qui semble blesser la Raison. Mais qu'enfin le mystere de la Trinité ait prévalu, qu'il se soit établi par tout où la Religion de Jesus-Christ est

requë, sans qu'il ait été connu & enseigné par les Apôtres, sans une autorité & une force divine, il ne faut, ce me semble, qu'un peu de bon sens pour reconnoître que rien n'est moins vraisemblable. Car il n'est pas mêmes vraisemblable, qu'un dogme si divin, si au dessus de la raison, si éloigné de tout ce qui peut frapper l'imagination & les sens, puisse venir naturellement dans l'esprit de qui que ce soit.

II. THEODORE. Assurément ; Ariste, vous devez avoir l'esprit fort en repos, puisque vous sçavez maintenant tirer la lumière des ténèbres mêmes, & tourner en preuve évidente de nos mystères l'obscurité impénétrable qui les environne. Que les Sociniens blasphèment contre nôtre sainte Religion ; qu'ils la tournent en ridicule : leurs blasphèmes & ce ridicule, dont ils prétendent la couvrir, vous en inspirent du respect. Ce qui ébranle les autres ne peut que vous affermir : Comment ne joüiriez-vous pas d'une paix profonde ? Car enfin ce qui peut faire naître en nous quelque fraïeur & quelque trouble, ce ne sont pas ces vérités plausibles que tout le monde croit sans peine : c'est

la profondeur & l'impénétrabilité de nos mysteres. Je comprends donc que vous voilà dans un grand calme. Jouissez-en , mon cher Ariste. Mais , je vous prie , ne jugeons pas de l'Eglise de Jesus-Christ comme des societez purement humaines. Elle a un Chef qui ne permettra jamais qu'elle devienne la maîtresse de l'erreur. Son infailibilité est appuïée sur la Divinité de celui qui la conduit. Il ne faut pas juger uniquement par les regles du bon sens , que tels & tels de nos mysteres ne peuvent être des inventions de l'esprit humain. Nous avons une autorité décisive , une voie encore & plus courte & plus seure que cette espece d'examen. Suivons humblement cette voie , pour honorer par nôtre confiance & nôtre soumission la puissance , la vigilance , la bonté , & les autres qualitez du souverain Pasteur de nos ames. Car c'est en quelque maniere blasphemer contre la Divinité de Jesus-Christ , ou du moins contre sa charité pour son Epouse , que de vouloir absolument d'autres preuves des veritez nécessaires à nôtre salut , que celles qui se tirent de l'autorité de l'Eglise.

Si vous croïez , Ariste , tel article de nôtre foi , parce que vous reconnoissez clairement par l'examen que vous en faites , qu'il est de tradition Apostolique , vous honorez par vôtre foi la Mission & l'Apostolat de Jesus-Christ. Car vôtre foi exprime ce jugement que vous faites , que Dieu a envoié Jesus-Christ au monde pour l'instruire de la vérité. Mais si vous ne croïez que par cette raison , sans égard à l'autorité infallible de l'Eglise , vous n'honorez pas la sagesse & la généralité de la Providence , qui fournit aux simples & aux ignorans un moyen fort sûr & fort naturel de s'instruire des vérités nécessaires au salut. Vous n'honorez pas la puissance , ou du moins la vigilance de Jesus-Christ sur son Eglise. Il semble que vous le soupçonniez de vouloir l'abandonner à l'esprit d'erreur. De sorte que la foi de ceux qui se soumettent humblement à l'autorité de l'Eglise , rend beaucoup plus d'honneur à Dieu & à Jesus-Christ que la vôtre , puisqu'elle exprime plus exactement les attributs divins , & les qualitez de nôtre Mediateur. Ajoutez à cela , qu'elle se rapporte parfaitement avec le jugement

que nous devons former de la foiblesse & de la limitation de nôtre esprit ; & que si d'un côté elle exprime nôtre confiance en Dieu & en la charité de Jesus-Christ , elle marque clairement de l'autre , que nous avons de nous-mêmes une juste & salutaire défiance. Ainsi vous voiez bien que la foi de celui qui se soumet à l'autorité de l'Eglise est fort agréable à Dieu : puisque de quelque côté qu'on la considere, elle exprime les jugemens que Dieu veut que nous portions de ses propres attributs, des qualitez de Jesus-Christ , & de la limitation de l'esprit humain.

III. Souvenez - vous néanmoins , Aristote , que la foi humble & soumise de ceux qui se rendent à l'autorité n'est ni aveugle ni indiscrete : Elle est fondée en raison. Assurément l'infailibilité est renfermée dans l'idée d'une Religion divine , d'une société qui a pour Chef une nature subsistante dans la Sagesse éternelle , d'une société établie pour le salut des simples & des ignorans. Le bon sens veut qu'on croie l'Eglise infallible. Il faut donc se rendre aveuglément à son autorité. Mais c'est que la Raison fait voir qu'il n'y a nul

danger de s'y soumettre ; & que le Chrétien qui refuse de le faire, dément par son refus le jugement qu'il doit porter des qualitez de Jesus-Christ.

Nôtre foi est parfaitement raisonnable dans son principe. Elle ne doit point son établissement aux préjugés, mais à la droite raison. Car Jesus-Christ a prouvé d'une manière invincible sa mission & ses qualitez. Sa résurrection glorieuse est tellement attestée, qu'il faut renoncer au sens commun pour la revoquer en doute. Maintenant la vérité ne se fait presque plus respecter par l'éclat & la majesté des miracles. C'est qu'elle est soutenue de l'autorité de Jesus-Christ, qu'on reconnoît pour infailible, & qui a promis son assistance toute-puissante, & sa vigilance pleine de tendresse, à la divine société dont il est le Chef. Que la foi de l'Eglise soit combattue par les diverses heresies des Sectes particulieres, il faut que cela arrive pour manifester la fidélité des gens de bien. Le vaisseau où repose Jesus-Christ peut être battu de la tempeste, mais il ne court aucun danger. C'est manquer de foi que d'appréhender l'orage. Il faut que les vents grondent, &

que la mer enfle ses flots , avant que de rendre le calme. On ne peut sans cela faire sentir le pouvoir qu'on a de leur commander. Mais si le Seigneur permet que les puissances de l'enfer...

THEOTIME. Souffrez , Theodore , que je vous interrompe. Vous sçavez que nous n'avons plus à passer avec vous que le reste de la journée. N'en voilà que trop sur l'infailibilité de l'Eglise. Ariste en est convaincu. Donnez-nous , je vous prie , quelques principes qui puissent nous conduire à l'intelligence des vérités que nous croions , qui puissent augmenter en nous le profond respect que nous devons avoir pour la Religion & pour la Morale Chrétienne : ou bien donnez-nous quelque idée de la methode dont vous vous servez dans une matiere si sublime.

IV. THEODORE. Je n'ai point pour cela de methode particuliere. Je ne juge des choses que sur les idées qui les représentent dépendamment des faits qui me sont connus : Voilà toute ma methode. Les principes de mes connoissances se trouvent tous dans mes idées , & les regles de ma conduite par rapport à la Religion , dans les vérités

230 QUATORZIÈME
de la foi. Toute ma methode se reduit
à une attention serieuse à ce qui m'é-
claire & à ce qui me conduit.

ARISTE. Je ne sçai si Theotime
conçoit ce que vous nous dites. Mais
pour moi je n'y comprends rien. Cela
est trop général.

THEODORE. Je croi que Theo-
time m'entend bien. Mais il faut s'ex-
pliquer davantage. Je distingue tou-
jours avec soin les dogmes de la foi ;
des preuves & des explications qu'on en
peut donner. Pour les dogmes , je les
cherche dans la tradition , & dans le
consentement de l'Eglise universelle ;
& je les trouve mieux marquez dans les
définitions des Conciles que par tout
ailleurs. Je pense que vous en demen-
tez d'accord , puisque l'Eglise étant in-
faillible , il faut s'en tenir à ce qu'elle
a décidé.

ARISTE. Mais ne les cherchez-
vous pas aussi dans les Saintes Ecri-
tures ?

THEODORE. Je croi , Ariste ,
que le plus seur & le plus court est de
les chercher dans les Saintes Ecritures ,
mais expliquées par la tradition, je veux
dire , par les Conciles généraux , ou

reçus généralement par tout, expliquées par le même esprit qui les a dictées. Je sçai bien que l'Ecriture est un Livre divin , & la regle de nôtre foi. Mais je ne la sèpare pas de la tradition, parce que je ne doute pas que les Conciles ne l'interpretent mieux que moi. Prenez équitablement ce que je vous dis. Les Conciles ne rejettent pas l'Ecriture. Ils la reçoivent avec respect ; & par cela mêmes ils l'autorisent par rapport aux Fidèles , qui pourroient bien la confondre avec des Livres apocryphes. Mais outre cela ils nous apprennent plusieurs vérités que les Apôtres ont confiées à l'Eglise , & que l'on a combattues ; lesquelles vérités ne se trouvent pas facilement dans les Ecritures Canoniques , car combien d'Herétiques y trouvent tout le contraire : En un mot, Ariste , je tâche de bien m'assurer des dogmes , sur lesquels je veux méditer pour en avoir quelque intelligence. Et alors je fais de mon esprit le même usage que font ceux qui étudient la Physique. Je consulte , avec toute l'attention dont je suis capable , l'idée que j'ai de mon sujet , telle que la foi me la propose. Je remonte toujours à ce qui me

paroît de plus simple & de plus général ; afin de trouver quelque lumière. Lorsque j'en trouve, je la contemple. Mais je ne la suis qu'autant qu'elle m'attire invinciblement par la force de son évidence. La moindre obscurité fait que je me rabats sur le dogme, qui dans la crainte que j'ai de l'erreur, est & sera toujours inviolablement ma règle, dans les questions qui regardent la foi.

Ceux qui étudient la Physique ne raisonnent jamais contre l'expérience. Mais aussi ne concluent-ils jamais par l'expérience contre la Raison. Ils hésitent, ne voyant pas le moyen de passer de l'une à l'autre. Ils hésitent, dis-je, non sur la certitude de l'expérience, ni sur l'évidence de la Raison, mais sur le moyen d'accorder l'une avec l'autre. Les faits de la Religion ou les dogmes décident sont mes expériences en matière de Théologie. Jamais je ne les revoque en doute. C'est ce qui me règle & qui me conduit à l'intelligence. Mais lorsqu'en croiant les suivre je me sens heurter contre la Raison, je m'arrête tout court ; sachant bien que les dogmes de la foi & les principes de la Raison doivent être d'accord dans la vérité, quelque opposition

Opposition qu'ils aient dans mon esprit. Je demeure donc soumis à l'autorité, plein de respect pour la Raison, convaincu seulement de la foiblesse de mon esprit, & dans une perpetuelle défiance de moi-même. Enfin si l'ardeur pour la vérité se rallume, je recommence de nouveau mes recherches, & par une attention alternative aux idées qui m'éclairent, & aux dogmes qui me soutiennent & qui me conduisent, je découvre sans autre methode particulière le moyen de passer de la foi à l'intelligence. Mais pour l'ordinaire fatigué de mes efforts, je laisse aux personnes plus éclairées ou plus laborieuses que moi une recherche dont je ne me crois pas capable; & toute la récompense que je tire de mon travail, c'est que je sens toujours de mieux en mieux la petitesse de mon esprit, la profondeur de nos mysteres, & le besoin extrême que nous avons tous d'une autorité qui nous conduise. Hé bien, Ariste, êtes-vous content ?

ARISTE. Pas trop. Tout ce que vous dites-la est encore si général, qu'il me semble que vous ne m'appreniez rien. Des exemples, s'il vous plaît. Décou-

234 QUATORZIÈME
vrez-moi quelque vérité. Que je voie,
un peu comment vous vous y prenez.

THEODORE. Quelle vérité ?

ARISTE. La vérité fondamentale
de notre Religion.

THEODORE. Mais cette vérité
vous est déjà connue, & je croi vous
l'avoir bien démontrée.

ARISTE. Il n'importe. Voïons.
On ne peut trop la prouver. C'est par
là qu'il faut commencer.

THEOTIME. Il est vrai. Mais ce
sera par là que nous finirons. Car bien-
tôt il faudra nous separer.

ARISTE. J'espère aussi que nous ne
serons pas long-tems sans nous rejoïn-
dre.

V. THEODORE. C'est ce que je
ne sçai point. Car je le souhaite si fort,
que je crains bien que cela n'arrive pas.
Mais ne raisonnons point sur l'avenir.
Profitions du present. Soïez attentifs à
ce que je vas vous dire.

Pour découvrir par la raison entre
toutes les Religions celle que Dieu a
établie, il faut consulter attentivement
la notion que nous avons de Dieu ou
de l'Etre infiniment parfait. Car il est
évident que tout ce que font les causes

doit nécessairement avoir avec elles quelque rapport. Consultons-la donc, Ariste, cette notion de l'Etre infiniment parfait, & repassons dans nôtre esprit tout ce que nous sçavons des attributs divins, puisque c'est de là que nous devons tirer la lumière dont nous avons besoin pour découvrir ce que nous cherchons.

ARISTE. Hé bien. Cela supposé ?

THEODORE. Doucement, doucement, je vous prie. Dieu connoît parfaitement ces attributs que je suppose que vous avez presens à l'esprit. Il se glorifie de les posséder. Il en a une complaisance infinie. Il ne peut donc agir que selon ce qu'il est, que d'une manière qui porte le caractère de ces mêmes attributs. Prenez bien garde à cela. Car c'est le grand principe que nous devons suivre, lorsque nous prétendons connoître ce que Dieu fait ou ne fait pas. Les hommes n'agissent pas toujours selon ce qu'ils sont. Mais c'est qu'ils ont honte d'eux-mêmes. Je connois un avaricieux que vous prendriez pour l'homme du monde le plus libéral. Ainsi ne vous y trompez pas. Les hommes ne prononcent pas toujours par

leurs actions & encore moins par leurs paroles , le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes , parce qu'ils ne sont point ce qu'ils devroient être. Mais il n'en est pas de même de Dieu. L'Être infiniment parfait ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est. Lorsqu'il agit , il prononce nécessairement au dehors le jugement éternel & immuable qu'il porte de ses attributs , parce qu'il se complait en eux , & qu'il se glorifie de les posséder.

ARISTE. Cela est évident. Mais je ne voi pas où tendent toutes ces généralitez.

VI. THEODORE. A cela , Aristote, que Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui-même que par l'Incarnation de son Fils , que par la consecration de son Pontife , que par l'établissement de la Religion que nous professons , dans laquelle seule il peut trouver le culte & l'adoration qui exprime ses divines perfections , & qui s'accorde avec le jugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du néant le chaos , il prononça , Je suis le Tout-puissant. Quand il en forma l'Univers , il se complut dans sa Sagesse. Quand il créa

L'homme libre & capable du bien & du mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice & de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que ce grand Univers n'est rien par rapport à lui, que tout est profané par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine Majesté. En un mot il parle en Dieu, il agit selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Comparez, Ariste, nôtre Religion avec celle des Juifs, des Mahometans, & toutes les autres que vous connoissez : & jugez quelle est celle qui prononce plus distinctement le jugement que Dieu porte, & que nous devons porter de ses attributs.

A R I S T E. Ah, Theodore ! je vous entens.

V I I. T H E O D O R E. Je le suppose. Mais prenez garde à ceci. Dieu est esprit & veut être adoré en esprit & en vérité. Le vrai culte ne consiste pas dans l'extérieur, dans telle ou telle situation de nos corps, mais dans telle & telle situation de nos esprits en presence de la Majesté divine, c'est-à-dire, dans les jugemens & les mouvemens de l'ame.

Or celui qui offre le Fils au Pere, qui adore Dieu par Jesus-Christ, prononce par son action un jugement pareil à celui que Dieu porte de lui-même. Il prononce, dis-je, de tous les jugemens celui qui exprime plus exactement les perfections divines, & sur tout cette excellence ou sainteté infinie qui separe la Divinité de tout le reste, ou qui la releve infiniment au dessus de toutes les créatures. Donc la foi en Jesus-Christ est la véritable Religion, l'accès auprès de Dieu par Jesus-Christ le seul vrai culte, la seule voie de mettre nos esprits dans une situation qui adore Dieu, la seule voie par consequent qui puisse nous attirer les regards de complaisance & de bien-veillance de l'auteur de la félicité que nous espérons.

Celui qui fait part aux pauvres de son bien, ou qui expose sa vie pour le salut de sa patrie ; celui-là même qui la perd genereusement pour ne pas commettre une injustice, sçachant bien que Dieu est assez puissant pour le récompenser du sacrifice qu'il en fait, celui-là prononce à la vérité par cette action un jugement qui honore la justice divine, & qui la lui rend favorable. Mais cette

action toute meritoire qu'elle est n'adore point Dieu parfaitement, si celui que je suppose ici capable de la faire, refuse de croire en Jesus-Christ, & pretend avoir accès auprès de Dieu sans son entremise. Le jugement que cet homme par son refus porte de lui-même, de valoir quelque chose par rapport à Dieu, étant directement opposé à celui que Dieu prononce par la mission & la consecration de son Pontife, ce jugement présomptueux rend inutile à son salut éternel une action d'ailleurs si meritoire. C'est que pour meriter à juste titre la possession d'un bien infini, il ne suffit pas d'exprimer par quelques bonnes œuvres d'une bonté morale la justice de Dieu : il faut prononcer divinement par la foi en Jesus-Christ un jugement qui honore Dieu selon tout ce qu'il est. Car ce n'est que par le mérite de cette foi que nos bonnes œuvres reçoivent cette excellence surnaturelle qui nous donne droit à l'héritage des enfans de Dieu. Ce n'est mêmes que par le mérite de cette foi que nous pouvons obtenir la force de vaincre notre passion dominante, & de sacrifier notre vie par un pur amour pour la ju

Nos actions tirent bien leur moralité du rapport qu'elles ont avec l'Ordre immuable, & leur mérite des jugemens que nous prononçons par elles de la puissance & de la justice divine. Mais elles ne tirent leur dignité surnaturelle, & pour ainsi dire, leur infinité & leur divinité, que par Jésus-Christ, dont l'Incarnation, le Sacrifice, le Sacerdote prononçant clairement qu'il n'y a point de rapport entre le Créateur & la créature, y met par cela même un si grand rapport, que Dieu se complaît & se glorifie parfaitement dans son ouvrage. Comprenez-vous, Ariste, bien distinctement ce que je ne puis vous exprimer que fort imparfaitement ?

VIII. ARISTE. Je le comprends, ce me semble. Il n'y a point de rapport entre le fini & l'infini. Cela peut passer pour une notion commune. L'Univers comparé à Dieu n'est rien, & doit être compté pour rien. Mais il n'y a que les Chrétiens, que ceux qui étoient la Divinité de Jésus-Christ, qui comptent véritablement pour rien leur être propre, & ce vaste Univers que nous admirons. Peut-être que les Philosophes portent ce jugement-là. Mais ils ne le prononcent

prononcent point. Ils démentent au contraire ce jugement speculatif par leurs actions. Ils osent s'approcher de Dieu, comme s'ils ne sçavoient plus que la distance de lui à nous est infinie. Ils s'imaginent que Dieu se complaît dans le culte profane qu'ils lui rendent. Ils ont l'insolence, ou si vous voulez, la présomption de l'adorer. Qu'ils se taisent. Leur silence respectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement speculatif qu'ils forment de ce qu'ils sont par rapport à Dieu. Il n'y a que les Chrétiens à qui il soit permis d'ouvrir la bouche, & de louer divinement le Seigneur. Il n'y a qu'eux qui aient accès auprès de sa Souveraine Majesté. C'est qu'ils se comptent véritablement pour rien, eux & tout le reste de l'Univers, par rapport à Dieu, lorsqu'ils protestent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils prétendent avoir avec lui quelque rapport. Cet anéantissement où leur foi les réduit, leur donne devant Dieu une véritable réalité. Ce jugement qu'ils prononcent d'accord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infini. Tout est

242 QUATORZIÈME
profane par rapport à Dieu, & doit être
consacré par la Divinité du Fils pour
être digne de la sainteté du Pere, pour
meriter sa complaisance & sa bienveil-
lance. Voilà le fondement inébranlable
de notre sainte Religion.

IX. THEODORE. Assurément,
Ariste, vous comprenez bien ma pen-
sée. Du fini à l'infini, & qui plus est
du néant profond où le péché nous a
reduits à la sainteté divine, à la droite
du Tres-haut, la distance est infinie.
Nous ne sommes par la nature que des
Eph. 2: enfans de colere : *Naturâ filii ira:*
Nous étions en ce monde comme les
Athées, sans Dieu, sans bienfaiteur;
Atheol. *Sine Deo in hoc mundo.* Mais par Jesus-
Christ nous voilà déjà ressuscitez, nous
voilà élevez & assis dans le plus haut
des cieux : *Convivificavit nos in Christo,*
Vers. 5. & *conresuscitavit, & consedere fecit in ca-*
est. 6. *lestibus in Christo Jesu.* Maintenant nous
ne sentons point notre adoption en Je-
sus-Christ, notre dignité, notre Divi-
2. Petr. nité : *Divina consortes natura.* Mais c'est
4: que notre vie est cachée en Dieu avec
Jesus-Christ. Lorsque Jesus-Christ vien-
dra à paroître, alors nous paroîtrons

aussi avec lui dans la gloire : *Scimus quoniam cum apparuerit , similes ei erimus.* ^{1. Joann 31 2.}
VITA vestra, dit saint Paul, est abscondita cum Christo in Deo. ^{Coll. 31} Cum Christus apparuerit vita vestra, tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria. Il n'y a plus entre nous & la Divinité cette distance infinie qui nous separoit. ^{Eph. 21} Nunc autem in Christo Jesu vos, qui aliquando eratis longè, facti estis prope in sanguine Christi : ipse enim est pax nostra. C'est que par Jesus-Christ nous avons tous accès auprès du Pere. ^{Vers. 181} Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem. **ERGO**, écoutez encore cette conclusion de l'Apôtre : *Jam non estis hospites & advena, sed estis cives sanctorum & domestici Dei, superedificati super fundamentum Apostolorum & Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis edificatio constructa crescit in templum sanctum Domino : in quo & vos coedificamini in habitaculum Dei in spiritu.* Pesez, Ariste, toutes ces paroles, & principalement celle-ci : *In quo omnis edificatio constructa crescit in templum sanctum Domino.*

ARISTE. Il n'y a, Theodore, que
X ij

244 QUATORZIÈME

l'Homme - Dieu qui puisse joindre la créature au Créateur, sanctifier des profanes, construire un temple où Dieu habite avec honneur. Je comprends maintenant le sens de ces paroles : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*. C'est une notion commune, qu'entre le fini & l'infini il n'y a point de rapport. Tout dépend de ce principe incontestable, Tout culte qui dément ce principe, choque la Raison, & deshonne la Divinité. La Sagesse éternelle n'en peut être l'auteur. Il n'y a que l'orgueil, que l'ignorance, ou du moins que la stupidité de l'esprit humain qui puisse maintenant l'approuver. Car il n'y a que la Religion de Jesus - Christ qui prononce le jugement que Dieu porte, & que nous devons former nous-mêmes, de la limitation de la créature, & de la souveraine Majesté du Créateur.

THEODORE. Que dites-vous donc, Ariste, des Sociniens & des Ariens, de tous ces faux Chrétiens qui nient la Divinité de Jesus-Christ, & qui néanmoins prétendent par lui avoir accès auprès de Dieu ?

ARISTE. Ce sont des gens qui trou-

Vent entre l'infini & le fini quelque rapport, & qui comparez à Dieu se contentent pour quelque chose.

THEOTIME. Nullement, Ariste, puisqu'ils reconnoissent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils ont accès auprès de Dieu.

ARISTE. Oïi, mais leur Jesus n'est qu'une pure créature. Ils trouvent donc quelque rapport entre le fini & l'infini, & ils prononcent ce faux jugement, ce jugement injurieux à la Divinité, lorsqu'ils adorent Dieu par Jesus-Christ. Comment le Jesus de ces Heretiques leur donnera-t'il accès auprès de la Divine Majesté, lui qui en est infiniment éloigné ? Comment établira-t'il un culte qui nous fasse prononcer le jugement que Dieu porte de lui-même, qui exprime la sainteté, la divinité, l'infinité de son essence ? Tout culte fondé sur un tel Jesus, suppose, Theotime, entre le fini & l'infini quelque rapport, & rabaisse infiniment la Divine Majesté. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le reconcilier avec les hommes. Il ne peut avoir de Religion véritable que :

246 QUATORZIÈME

qui est fondée sur le Fils unique du Pere, sur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le fini avec l'infini, par l'accord incompréhensible des deux natures, qui le rendent en même-tems égal à son Pere, & semblable à nous. Cela me paroît évident:

X. THEOTIME. Cela est clair, je vous l'avouë. Mais que dirons-nous des Anges? Ont-ils attendu à glorifier Dieu, que Jesus-Christ fût à leur tête?

ARISTE. N'abandonnons point, Theotime, ce qui nous paroît évident, quelque difficulté que nous aïons à l'accorder avec certaines choses que nous ne connoissons gueres. Répondez pour moi, Theodore, je vous en prie.

THEODORE. Les Anges n'ont point attendu après Jesus-Christ, car Jesus-Christ est avant eux. C'est le premier né de toutes les créatures. *Primogenitus omnis creaturae*. Il n'y a pas deux mille ans qu'il est né en Bethleem : mais il y en a six mille qu'il a été immolé : *Agnus occisus est ab origine mundi*. Comment cela? C'est que le premier des desseins de Dieu, c'est l'Incarnation de son Fils, parce que ce n'est qu'en lui que Dieu

Col. 1.
25.

Apoc. 13.
8.

reçoit l'adoration des Anges, qu'il a souffert les sacrifices des Juifs, & qu'il reçoit & recevra éternellement nos louanges, *Jesus Christus heri, & hodie, Heb. 137 ipse & in sacula.* Tout exprime & figure ^{8.} Jesus-Christ. Tout a rapport à lui à sa maniere depuis la plus noble des intelligences jusqu'aux insectes les plus méprisez. Quand Jesus-Christ naît en Bethleem, alors les Anges glorifient le Seigneur. Ils chantent tous d'un commun accord, *Gloria in altissimis Deo.* ^{Luc, 27 131} Ils déclarent tous, que c'est par Jesus-Christ que le ciel est plein de gloire. Mais c'est à nous qu'ils le déclarent, à nous à qui le futur n'est point présent. Ils ont toujours protesté devant celui qui est immuable dans ses desseins, & qui voit ses ouvrages avant qu'ils soient exécutez, qu'il leur falloit un Pontife pour l'adorer divinement. Ils ont reconnu pour leur Chef le Sauveur des hommes, avant mêmes sa naissance temporelle. Ils se sont toujours comptez pour rien par rapport à Dieu : si ce n'est peut-être ces Anges superbes qui ont été précipitez dans les enfers à cause de leur orgueil.

248 QUATORZIÈME

ARISTE. Vous me faites souvenir, Theodore, de ce que chante l'Eglise, lorsqu'on est prêt d'offrir à Dieu le sacrifice : *Per quem Majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates, & le reste.* Le Prêtre hausse sa voix pour élever nos esprits vers le ciel, *Sursum corda* ; pour nous apprendre que c'est par Jesus-Christ que les Anges mêmes adorent la Divine Majesté, & pour nous porter à nous joindre à eux sous ce divin Chef, afin de ne faire qu'un même chœur de louanges, & de pouvoir dire à Dieu, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : Pleni sunt celi & terra gloria tua.* Le ciel & la terre sont pleins de la gloire de Dieu : mais c'est par Jesus-Christ, le Pontife du Tres-haut. Ce n'est que par lui que les créatures, quelque excellentes qu'elles soient, peuvent adorer Dieu, le prier, lui rendre des actions de grâces de ses bienfaits.

THEOTIME. Assurément, c'est en Jesus-Christ que tout subsiste, puisque sans lui le ciel même n'est pas digne de la Majesté du Créateur. Les Anges par eux-mêmes ne peuvent avoir de rap-

port, d'accès, de société avec l'Être infini. Il faut que Jésus-Christ s'en mêle, qu'il pacifie le ciel aussi-bien que la terre, en un mot qu'il reconcilie avec Dieu généralement toutes choses. Il est vrai qu'il n'est pas le Sauveur des Anges, dans le même sens qu'il l'est des hommes. Il ne les a pas délivrés de leurs péchez comme nous ; mais il les a délivrés de l'incapacité naturelle à la créature d'avoir avec Dieu quelque rapport, de pouvoir l'honorer divinement. Ainsi il est leur Chef aussi-bien que le nôtre, leur Médiateur, leur Sauveur ; puisque ce n'est que par lui qu'ils subsistent, & qu'ils s'approchent de la Majesté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer d'accord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de sa sainteté. Il me semble que saint Paul avoit en vûe cette vérité, lorsqu'il écrivoit aux Colossiens ces paroles toutes divines : *Eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit in regnum filii dilectionis sue, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum : qui est imago Dei invisibilis, PRIMOGENITUS OMNIS CREA*

150 QUATORZIÈME
TURÆ, quoniam in ipso condita sunt un-
versa in cœlis & in terra, visibilia & in-
visibilia, sive Throni, sive Dominationes,
sive Principatus, sive Potestates : omnia
per ipsum & in ipso creata sunt ; ET IPSE
EST ANTE OMNES, ET OMNIA IN
IPSO CONSTANT : ET IPSE EST
CAPUT CORPORIS ECCLESIE,
qui est principium, primogenitus ex mortuis,
UT SIT IN OMNIBUS IPSE PRIMATUM
TENENS, quia in ipso complacuit omnem
plenitudinem inhabitare, & per eum recon-
ciliare OMNIA in ipsum, pacificans per
sanguinem crucis ejus sive que in terris,
sive que in CŒLIS SUNT. Que ces
paroles sont excellentes, & qu'elles
expriment noblement la grande idée
que nous devons avoir de nôtre sainte
Religion !

XI. ARISTE. Il est vrai, Theo-
time, que cet endroit de saint Paul, &
peut-être quelques autres, s'accorde
parfaitement bien avec ce que nous
venons de dire. Mais il faut avouer de
bonne foi, que le grand motif que l'E-
criture donne à Dieu de l'incarnation
de son Fils, c'est sa bonté pour les hom-
mes. *Sic Deus dilexit mundum*, dit Saint

Jean, *ut filium suum unigenitum daret.*
Il y a quantité d'autres passages que vous sçavez mieux que moi, qui nous apprennent cette vérité.

THEOTIME. Qui doute que le Fils de Dieu se soit fait homme par bonté pour les hommes, pour les délivrer de leurs pechez ? Mais qui peut aussi douter qu'il nous délivre de nos pechez pour nous consacrer un temple vivant à la gloire de son Pere : afin que nous, & les Anges mêmes honorions par lui divinement la Souveraine Majesté ? Ces deux motifs ne sont pas contraires : ils sont subordonnez l'un à l'autre. Et puisque Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables, puisqu'il s'aime infiniment plus que nous ; il est clair que le plus grand de ces deux motifs, celui à qui tous les autres se rapportent, c'est que ses attributs soient divinement glorifiez par toutes les créatures en Jesus-Christ Nôtre-Seigneur.

Comme l'Ecriture n'est pas faite pour les Anges, il n'étoit pas nécessaire qu'elle nous rebatît souvent que Jesus-Christ étoit venu pour être leur Chef aussi-bien que le nôtre, & que nous ne

ferons avec eux qu'une seule Eglise & qu'un seul concert de loüanges. L'Ecriture, faite pour des hommes, & pour des hommes pecheurs, devoit parler comme elle a fait, & nous proposer sans cesse le motif le plus capable d'exciter en nous une ardente charité pour nôtre libérateur. Elle devoit nous représenter nôtre indignité, & la nécessité absolue d'un Mediateur, pour avoir accès auprès de Dieu : nécessité, encore bien mieux fondée sur le néant & l'abomination du peché, que sur l'incapacité naturelle à tous les êtres créés. Toutes les pures créatures ne peuvent par elles-mêmes honorer Dieu divinement : mais aussi ne le deshonorent-elles pas comme le pecheur. Dieu ne met point en elles sa complaisance : mais aussi ne les a-t'il pas en horreur comme le peché, & celui qui le commit. Il falloit donc que l'Ecriture parlât comme elle a fait de l'incarnation de Jesus-Christ, pour faire sentir aux hommes leurs miseres, & la misericorde de Dieu ; afin que le sentiment de nos miseres nous retînt dans l'humilité, & que la misericorde de Dieu nous rem-

plît de confiance & de charité.

THEODORE. Vous avez raison, Theotime. L'Ecriture Sainte nous parle selon les desseins de Dieu, qui sont d'humilier la créature, de la lier à Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui. Si Dieu a laissé envelopper tous les hommes dans le peché pour leur faire misericorde en Jesus-Christ, c'est afin d'abattre leur orgueil, & de relever la puissance & la dignité de son Pontife. Il a voulu que nous dussions à nôtre divin Chef tout ce que nous sommes, pour nous lier avec lui plus étroitement. Il a permis la corruption de son ouvrage, afin que le Pere du monde futur, l'Auteur de la celeste Jerusalem travaillât sur le néant, non de l'être, mais de la sainteté & de la justice, & que par une grace qui ne peut être méritée, nous devinssions en lui & par lui une nouvelle créature; afin que remplis de la Divinité, dont la plénitude habite en lui substantiellement, ne pussions uniquement par Jesus-Christ rendre à Dieu des honneurs divins. Lisez avec réflexion les Epîtres de saint Paul, & vous y trouverez ce que

vous dis. Que ne devons-nous point à celui qui nous élève à la dignité d'enfans de Dieu, après nous avoir tirés d'un état pire que le néant même; & qui pour nous en tirer s'anéantit jusqu'à se rendre semblable à nous, afin d'être la victime de nos pechez? Pourquoi donc l'Ecriture, qui n'est pas faite pour les Anges, qui n'est pas tant faite pour les Philosophes que pour les simples, qui n'est faite que pour nous faire aimer Dieu, & nous lier avec Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui: pourquoi, dis-je, l'Ecriture nous expliqueroit-elle les desseins de l'incarnation par rapport aux Anges? pourquoi appuieroit-elle sur l'indignité naturelle à toutes les créatures; l'indignité du péché étant infiniment plus sensible, & la vûe de cette indignité beaucoup plus capable de nous humilier & de nous anéantir devant Dieu?

Les Anges qui sont dans le Ciel n'ont jamais offensé Dieu. Cependant saint Paul nous apprend que Jesus-Christ pacifie ce qui est dans le ciel aussi-bien que ce qui est sur la terre : *Pacificans*
 Tit. 1. *per sanguinem crucis ejus fructus quæ in terris*

sunt, sive quæ in cœlis : que Dieu rétablit, qu'il soutient, ou selon le Grec, qu'il réunit toutes choses sous un même Chef, ce qui est dans le ciel & ce qui est sur la terre : * *Instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis & quæ in terra sunt in ipso* : que Jesus-Christ en un mot, est le Chef de toute l'Eglise : *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam*. Cela ne suffit-il pas pour nous faire comprendre, que ce n'est que par Jesus-Christ que les Anges mêmes adorent Dieu divinement ; & qu'ils n'ont de société, d'accès, de rapport avec lui que par ce Fils bien-aimé, en qui le Pere se plaît uniquement, par qui il se complaît parfaitement en lui-même ? *Dilectus meus in quo benè complacuit anima mea.*

* *Ἀνα-
κερα-
λαύω-
σασθαι.*
Eph. 1.
10.
Vers.
22.

Matth.
12; 18.

A R I S T E. Cela me paroît évident. Il n'y a point deux Eglises différentes, deux saintes Sion. *Accessistis, dit saint Paul, ad Sion montem & civitatem Dei viventis, Jerusalem cœlestem, & multorum Angelorum frequentiam.* Et puisque Dieu a établi Jesus Christ sur toute l'Eglise, je croi que ce n'est que par lui que les Anges mêmes rendent à Dieu leurs de-

Hebr.
11; 22.

voirs, & qu'ils en sont & ont toujours été reçus favorablement. Mais j'ai une difficulté à vous proposer contre le principe que vous avez établi d'abord.

XII. Vous nous avez dit, Theodore, que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité, c'est à dire, par des jugemens & des mouvemens de l'ame; & que nôtre culte, & mêmes nos bonnes œuvres tirent leur bonté morale des jugemens qu'elles prononcent, lesquels jugemens sont conformes aux attributs divins, ou à l'Ordre immuable des perfections divines. Vous m'entendez bien. Mais, je vous prie, pensez-vous que les simples y entendent tant de finesse? Pensez-vous qu'ils forment de ces jugemens qui adorent Dieu en esprit & en vérité? Cependant si le commun des hommes ne porte point des attributs ou des perfections divines le jugement qu'ils en doivent porter, ils ne prononceront point ces jugemens par leurs actions. Ainsi ils ne feront point de bonnes œuvres. Ils n'adoreront point aussi en esprit & en vérité par leur foi en Jesus-Christ, s'ils ne savent bien, qu'offrir le Fils au Pere, c'est déclarer
que

que la créature & que les pecheurs ne peuvent avoir directement de rapport à Dieu. Et c'est à quoi il me semble que beaucoup de Chrétiens ne pensent point. Bons Chrétiens toutefois, & que je ne croi pas que vous osiez condamner.

THEODORE. Prenez bien garde, Ariste, Il n'est pas absolument nécessaire pour faire une bonne action, de sçavoir distinctement qu'on prononce par elle un jugement qui honore les attributs divins, ou qui soit conforme à l'Ordre immuable des perfections que renferme l'Essence divine. Mais afin que nos actions soient bonnes, il faut nécessairement qu'elles prononcent par elles-mêmes de tels jugemens; & que celui qui agit ait du moins confusément l'idée de l'Ordre, & qu'il l'aime, quoiqu'il ne sçache pas trop ce que c'est. Je m'explique. Quand un homme fait l'aumône, il se peut faire qu'il ne pense point alors que Dieu est juste. Bien loin de porter ce jugement, qu'il rend honneur par son aumône à la justice divine, & qu'il se la rend favorable, il se peut faire qu'il ne pense point

à la récompense. Il se peut faire aussi qu'il ne sçache point que Dieu renferme en lui-même cet Ordre immuable dont la beauté le frappe actuellement ; ni que c'est la conformité qu'a son action avec cet Ordre, qui la rend essentiellement bonne, & agréable à celui dont la loi inviolable n'est que ce même Ordre. Cependant il est vrai de dire, que celui qui fait quelque aumône, prononce par sa libéralité ce jugement, que Dieu est juste ; & qu'il le prononce d'autant plus distinctement, que le bien dont il se prive par sa charité lui seroit plus nécessaire pour satisfaire ses passions ; & que plus enfin il le prononce distinctement, il rend d'autant plus d'honneur à la justice divine, il l'engage d'autant plus à le récompenser, il acquiert devant Dieu de plus grands merites. De même quoiqu'il ne sçache point précisément ce que c'est que l'Ordre immuable, & que la bonté de son action consiste dans la conformité qu'elle a avec ce même Ordre, il est vrai néanmoins qu'elle n'est & qu'elle ne peut être juste que par cette conformité.

Depuis le peché nos idées sont si confuses, & la loi naturelle est tellement éteinte, que nous avons besoin d'une loi écrite pour nous apprendre sensiblement ce que nous devons faire ou ne faire pas. Comme la plupart des hommes ne rentrent point en eux-mêmes, ils n'entendent point cette voix intérieure qui leur crie, *Non concupisces*. Il a fallu que cette voix se prononçât au dehors, & qu'elle entrât dans leur esprit par leurs sens. Néanmoins ils n'ont jamais pu effacer entièrement l'idée de l'ordre, cette idée générale qui répond à ces mots : *Il faut, on doit, il est juste de*. Car le moindre signe réveille cette idée ineffaçable dans les enfans mêmes qui sont encore pendus à la mammelle. Sans cela les hommes seroient tout-à-fait incorrigibles, ou plutôt absolument incapables de bien & de mal. Or pourvu que l'on agisse par dépendance de cette idée confuse & générale de l'Ordre, & que ce que l'on fait y soit d'affaires parfaitement conforme, il est certain que le mouvement du cœur est réglé, quoique l'esprit ne soit point fort éclairé. Il est vrai que c'est l'obéissance

à l'autorité divine qui fait les Fidéles & les gens de bien. Mais comme Dieu ne peut commander que selon sa loi inviolable, l'Ordre immuable, que selon le jugement éternel & invariable qu'il porte de lui-même & des perfections qu'il renferme dans son essence : il est clair que toutes nos œuvres ne sont essentiellement bonnes, que parce qu'elles expriment, & qu'elles prononcent, pour ainsi dire, ce jugement. Venons maintenant à l'objection de ces bons Chrétiens qui adorent Dieu dans la simplicité de leur foi.

XIII. Il est évident que l'Incarnation de Jesus-Christ prononce, pour ainsi dire, au dehors ce jugement que Dieu porte de lui-même, que rien de fini ne peut avoir de rapport à lui. Celui qui reconnoît la nécessité d'un Mediateur, prononce sur sa propre indignité : & s'il croit en même tems que ce Mediateur ne peut être une pure créature, quelque excellente qu'on veuille la supposer, il relève infiniment la Divine Majesté. Sa foi en elle-même est donc conforme au jugement que Dieu porte de nous & de ses divines perfections. Ainsi elle adore

Dieu parfaitement : puisque par ces jugemens véritables, & conformes à ceux que Dieu porte de lui même, elle met l'esprit dans la situation la plus respectueuse où il puisse être en présence de son infinie Majesté. Mais dites-vous, la plupart des Chrétiens n'y entendent point tant de finesse. Ils vont à Dieu tout simplement. Ils ne s'apperçoivent seulement pas qu'ils sont dans cette situation si respectueuse. Je vous l'avoüe. Ils ne le sçavent pas tous de la maniere dont vous le sçavez. Mais ils ne laissent pas d'y être. Et Dieu voit fort bien qu'ils y sont, du moins dans la disposition de leur cœur. Ils abandonnent à Jesus-Christ qui est à leur tête, & qui, pour ainsi dire, porte la parole de les presenter à Dieu dans l'état qui leur convient. Et Jesus-Christ qui les regarde comme son peuple, comme les membres de son propre corps, comme unis à lui par leur charité & par leur foi, ne manque pas de parler pour eux, & de prononcer hautement ce qu'ils ne sçauroient exprimer. Ainsi tous les Chrétiens dans la simplicité de leur foi, & la préparation de leur cœur, adorent

incessamment par Jesus-Christ , d'une adoration tres-parfaite & tres-agréable à Dieu, tous les attributs divins. Il n'est pas nécessaire , Ariste , que nous sachions exactement les raisons de notre foi , j'entens les raisons que la Metaphysique peut nous fournir. Mais il est absolument nécessaire que nous la professions : de même qu'il n'est pas nécessaire que nous concevions distinctement ce qui fait la moralité de nos œuvres , quoiqu'il soit absolument nécessaire que nous en fassions de bonnes. Je ne croi pas cependant que ceux qui se mêlent de philosopher , puissent employer leur tems plus utilement , que de tâcher d'obtenir quelque intelligence des vérités que la foi nous enseigne.

ARISTE. Assurément , Theodore , il n'y a point de plaisir plus sensible , ou du moins de joie plus solide , que celle que produit en nous l'intelligence des vérités de la foi.

THEOTIME. Oûi dans ceux qui ont beaucoup d'amour pour la Religion , & dont le cœur n'est point corrompu. Car il y a des gens à qui la lumiere fait de la peine. Ils se fâchent de

voir ce qu'ils voudroient peut-être qui ne fût point.

THEODORE. Il y a peu de ces gens-là, Theotime. Mais il y en a beaucoup qui appréhendent, & avec raison, qu'on ne tombe dans quelque erreur, & qu'on n'y entraîne les autres. Ils seroient bien-aisés qu'on éclaircît les matieres, & qu'on défendît la Religion. Mais comme on se défie naturellement de ceux qu'on ne connoît point, on craint, on s'effraie, on s'anime, & on prononce ensuite des jugemens de passion, toujours injustes & contraires à la charité. Cela fait taire bien des gens, qui devroient peut-être parler, & de qui j'aurois appris de meilleurs principes que ceux que je vous ai proposez. Mais souvent cela n'oblige point au silence ces auteurs étourdis & téméraires, qui publient hardiment tout ce qui leur vient dans l'esprit. Pour moi, quand un homme a pour principe, de ne se rendre qu'à l'évidence & à l'autorité; quand je m'apperçois qu'il ne travaille qu'à chercher de bonnes preuves des dogmes reçûs, je ne crains point qu'il puisse s'égarer dangereusement.

Peut-être tombera-t'il dans quelque erreur. Mais que voulez-vous ? Cela est attaché à nôtre misérable condition. C'est bannir la Raison de ce monde, s'il faut être infallible pour avoir droit de raisonner.

ARISTE. Il faut, Theodore, que je vous avoüe de bonne foi ma prévention. Avant nôtre entrevûë j'étois dans ce sentiment, qu'il falloit absolument bannir la Raison de la Religion, comme n'étant capable que de la troubler. Mais je reconnois presentement, que si nous l'abandonnions aux ennemis de la foi, nous serions bien-tôt poussez à bout, & décriez comme des brutes. Celui qui a la Raison de son côté, a des armes bien puissantes pour se rendre maître des esprits. Car enfin nous sommes tous raisonnables, & essentiellement raisonnables. Et de pretendre se dépouiller de sa raison, comme on se décharge d'un habit de ceremonie, c'est se rendre ridicule, & tenter inutilement l'impossible. Aussi dans le tems que je decidois qu'il ne falloit jamais raisonner en Theologie, je sentoïs bien que j'exigois des Theologiens ce qu'ils ne m'accorderoient

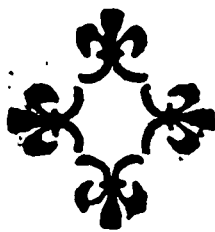
deroient jamais. Je comprends maintenant , Theodore , que je donnois dans un excès bien dangereux , & qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à notre sainte Religion , fondée par la Souveraine Raison , qui s'est accommodée à nous , afin de nous rendre plus raisonnables. Il vaut mieux s'en tenir au temperament que vous avez pris, d'appuier les dogmes sur l'autorité de l'Eglise , & de chercher des preuves de ces dogmes dans les principes les plus simples & les plus clairs que la Raison nous fournisse. Il faut ainsi faire servir la Metaphysique à la Religion , (car de toutes les parties de la Philosophie il n'y a gueres que celle-là qui puisse lui être utile) & répandre sur les vérités de la foi cette lumière qui sert à rassûrer l'esprit , & à le mettre bien d'accord avec le cœur. Nous conserverons par ce moien la qualité de raisonnables , nonobstant notre obeïssance & notre soumission à l'autorité de l'Eglise.

THEODORE. Demeurez ferme ; Aristote , dans cette pensée, toujours soumis à l'autorité de l'Eglise , toujours prêt de vous rendre à la Raison. Mais ne prenez pas les opinions de quelques

266 QUATORZIÈME ENTR.

Docteurs, de quelques Communautés, & mêmes d'une nation entière, pour des vérités certaines. Ne les condamnez pas non plus trop légèrement. A l'égard des sentimens des Philosophes ne vous y rendez jamais entièrement, que lorsque l'évidence vous y oblige & vous y force. Je vous donne cet avis, afin de guerir le mal que je pourrois avoir fait ; & que si j'ai eu le malheur de vous proposer comme véritables des sentimens peu certains, vous puissiez en reconnoître la fausseté en suivant ce bon avis, cet avis si nécessaire, & que je crains fort d'avoir souvent négligé.

Fin des Entretiens sur la Métaphysique.





ENTRETIENS

SUR

LA MORT.

I. ENTRETIEN.

ARISTE & Theotime avoient lié entr'eux une étroite amitié depuis les entretiens precedens. Ariste par son honnêteté & ses manieres enjouées avoit gagné le cœur du Philosophe Theotime : & Theotime s'étoit attiré l'estime d'Ariste par la netteté de ses idées & par la justesse de ses raisonnemens. Le Philosophe & le bel esprit sont naturellement incompatibles , lorsqu'ils veulent toujours conserver leur caractère. Mais Theotime s'humanisoit souvent par le plaisir qu'il trouvoit dans les agréables pensées d'Ariste , ou peut-être par un

sentiment plus Chrétien & plus relevé ; semblable à celui de la souveraine Raison , qui a bien voulu prendre une nature & des manieres sensibles , pour s'accommoder à la foiblesse des hommes qui n'écoutent que leurs sens. Et Ariste de son côté faisoit effort de tems en tems pour rentrer en lui-même , & consulter de concert avec Theotime la Vérité intérieure. Et parce qu'ils recevoient l'un & l'autre les mêmes réponses de la même Raison qui préside à tous les esprits , ils étoient presque toujours parfaitement d'accord. C'est-là ce qui a pû lier si étroitement deux personnes d'un si différent caractère : car lorsqu'on est uni par l'esprit , on l'est bien-tôt par le cœur , quand on a le cœur bien fait , & qu'il n'est point esclave de quelque bas intérêt.

Cependant ces deux Messieurs ne purent un jour s'accorder sur le sujet de la Mort. Ariste trouvoit la vie trop courte : Theotime la trouvoit trop longue. La seule pensée de la mort faisoit horreur à Ariste : rien de plus terrible pour lui. Theotime au contraire parloit de la mort avec des transports de joie. C'est la fin de tous nos maux , disoit-il,

C'est le tems de la récompense & du souverain bonheur. C'est le commencement d'une vie heureuse & qui ne finira jamais. Pensez - vous, Ariste, pouvoir être heureux dans une terre étrangere, sujet à mille miseres & tout environné de misérables ? Nôtre patrie c'est le Ciel ; c'est là qu'habitent la vérité & la justice : c'est aussi là que nous trouverons la félicité & la joie. Ariste secouoit la tête à ce discours, & à quantité d'autres semblables : & quoique dans le fond il en approuvât la plupart, il ne pouvoit souffrir cet air de confiance avec lequel Theotime lui parloit. Voilà de grands sentimens, disoit-il, & dignes de Theotime. Mais je craindrois fort pour son intrepidité, si ce monstre horrible de la mort étoit prêt à le devorer. Dans ce moment Theodore arriva : l'un & l'autre crurent avoir en lui un bon second, aussi-bien qu'un ami sincere. Ariste lui exposa le sujet de leur dispute, & lui demanda son sentiment. Vous avez peut-être tous deux raison, répondit Theodore : vous, Ariste, de craindre la mort, & vous, Theotime, de la desirer. Mais remettons à demain cette importante ma-

270 I. ENTRETEN

tiere : Elle demande toute nôtre attention. Il faut que nous la méditions sérieusement tous trois , avant que de nous en entretenir. On en tomba d'accord , & le lendemain Theodore commença de cette sorte.

THEODORE. J'ai bien de la joie, mes chers amis , de ce que vous voulez que la mort soit aujourd'hui le sujet de nôtre entretien. Car quoique la plupart des hommes n'osent la considérer, & que les plus hardis ne s'en approchent qu'en tremblant : c'est sur ses avis salutaires que le Sage * regle toute sa conduite. En effet , la pensée de la mort change toutes nos idées & condamne tous nos desseins. Car le temps comparé à l'éternité approche si fort du néant , que les biens & les maux d'une si courte durée ne passent que pour des phantômes dans un esprit bien convaincu de son immortalité.

* *In omnibus operibus tuis memora-
re novissima tua
& in æternum non per-
eabis.*
Eccli. 7.
40.

Si vous regardiez , Ariste , comme de vrais biens les corps qui vous environnent , certainement vous auriez sujet de craindre la mort : car sûrement elle vous les enleva : & ce qui est bien plus terrible , elle nous livra tous entre les mains du vrai bien , qui

jaloux de l'amour qui lui est dû, se vengera éternellement de l'infidélité de ses créatures. Mais vous êtes trop éclairé pour regarder comme de vrais biens ces viles substances qui vous sont assujetties, ces êtres impuissans, qui bien loin de pouvoir nous rendre heureux, ne peuvent pas mêmes nous avertir de leur présence. Car vous sçavez, que les corps ne peuvent agir sur les esprits, & que l'idée sensible que nous en avons est bien différente de l'ébranlement que je veux bien supposer qu'ils produisent dans le cerveau. La crainte que vous avez de la mort ne vient donc pas de ce que vous connoissez clairement; mais plutôt de ce que vous sentez confusément que les corps sont véritablement des biens. Et si cela est, cette crainte est purement naturelle, & la raison n'y a point de part. Comment donc pourriez-vous la justifier? Il est permis de fuir la mort, si la Raison ne nous y condamne pas, la fuite & tous les autres mouvemens du corps peuvent être déterminés par l'instinct & le sentiment. Mais les mouvemens de l'ame, tel qu'est celui de la crainte, assurément ils ne doivent être reglez que par

la Raison. Quoi ! ne sçavez-vous plus que toutes les impressions sensibles ne nous sont données que pour la conservation de nôtre être sensible ; & que toutes les démarches de l'esprit vers le vrai bien doivent être réglées par la lumiere de la Raison. Aimer , haïr , desirer ou craindre par instinct ou sentiment confus , n'est pas agir en créature raisonnable : & s'il n'est pas permis d'aimer le vin & de le regarder comme un vrai bien , nonobstant le sentiment agréable qu'il semble produire en nous , un esprit éclairé ne croira jamais devoir craindre la mort , uniquement à cause de cette horreur sensible qu'elle excite en lui. Car cette horreur n'est qu'un sentiment confus , qui n'ébranle l'âme que pour la conservation d'un corps tellement opposé à nôtre bonheur , que tant qu'il subsistera tel qu'il est , nous ne jouïrons point du souverain bien.

ARISTE. J'ai appris de vous & de Theotime , ou plutôt pour parler comme vous le souhaitez , j'ai appris des réponses intérieures de nôtre Maître commun , qu'il ne falloit jamais que l'esprit se laissât conduire par l'instinct & le sentiment : car ils n'avertissent

l'ame que pour le bien du corps. Oïi je suis convaincu que la Raison doit régler toutes nos démarches. C'est un guide fidèle , un guide éclairé ; mais c'est le plus fâcheux & le plus incommodé de tous les guides. Elle n'a nul égard à nôtre foiblesse & à nôtre lassitude. Les chemins où elle nous engage sont impraticables : malgré tous mes efforts , je n'avance point. Je me sens au contraire agréablement transporté dans ces routes enchantées , où mes sens & mon imagination me conduisent. Et sans cette voix intérieure qui me crie sans cesse que je m'égare , je serois l'homme du monde le plus content.

THEOTIME. Vous seriez , Ariste, l'homme du monde le plus malheureux.

THEODORE. Ariste seroit heureux sans doute , comme ces victimes qu'on engraisse pour le sacrifice le sont actuellement ; car elles ne sont point inquiétées du futur , & elles jouissent du présent. Mais cette voix intérieure ne se taira pas. Vous en entendrez sans cesse, mon cher Ariste , des reproches & des menaces terribles , jusqu'à ce que vous vous soumettiez à ses ordres. L'appré-

* Jean.
sh. 1.

hension de la mort & de l'éternité qui la suit troublera tous vos plaisirs. Elle vous chagrinerà, elle vous désolera dans le fond de l'ame, fussiez-vous tout raisonnant de gloire & comblé de mille biens. Pour devenir solidement heureux, il ne faut point quitter ce chemin étroit qui conduit à la vie. Il est vrai qu'il est impraticable ce chemin, & que ce seroit en vain que la Raison nous y rappelleroit intérieurement, si elle ne marchoit devant nous, si elle ne nous soutenoit, si elle ne nous donnoit la force de la suivre. Mais voilà que cette lumière intérieure, * qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde, paroît devant nous, faite comme nous. Elle nous prend par la main, elle nous exhorte à la suivre, & choisissant pour elle les pas les plus fâcheux, elle nous transporte, pour ainsi dire, par le mouvement qu'elle nous donne. Souvenez-vous, Ariste, de ce que je vous ai dit tant de fois, que la Sagesse éternelle qui nous parle sans cesse dans le plus secret de nous-mêmes, nous voyant répandus au dehors, s'est enfin présentée devant nous, pour instruire d'une manière sensible, grossière & char-

nelle (c'est l'expression d'un grand Saint) ^{S. Bernard.}

des hommes charnels, & qui ne s'attachent qu'au sensible. Souvenez-vous de l'exemple que Jesus-Christ nous a montré durant sa vie, & que sacrifiant enfin cette nature sensible en l'honneur du vrai bien, non seulement il nous a appris par là le peu d'estime qu'il faut faire de la vie presente & de tous les objets de nos sens; mais de plus, qu'il nous a mérité la force nécessaire pour mépriser ces vains objets, & marcher à grands pas dans le chemin qui conduit à la vie. Si ce corps de péché nous apesantit & nous rend immobiles dans ce chemin difficile; si l'imagination & les sens nous sollicitent à le quitter, que le sentiment intérieur que nous avons de notre foiblesse ne nous desespere pas. Mais humilions-nous profondément, & invoquons sans cesse le ^{* Act.} Sauveur des pécheurs: ** Quiconque invo-* 2: 21.
*quera le nom du Seigneur sera sauvé. * Nô-* ^{* Heb.}
tre souverain Prêtre est maintenant dans le 4: 14. 7.
Saint des Saints, toujours vivant pour in- 26.
terceder pour nous: & c'est de là que des-
cend cette force toute celeste qui nous
fera mépriser la terre & suivre jusques ^{* Heb.}
*dans le Ciel notre divin * Précurseur.* 6: 20.

Que les Païens, Ariste, craignent la mort, ces pecheurs qui ne sçavent pas que le Fils de Marie a été nommé

^{Matth.}
22.

J E S U S, * *parce qu'il devoit délivrer son peuple de leurs pechez.* Il n'y a point pour

eux de monstre plus terrible. Les Péripateticiens l'ont crû avec raison, & le Sage des Stoïciens qui la bravoit est le plus insensé des hommes. Caton, l'infortuné Caton le sçait bien maintenant.

^{† Heb.}
14.

Mais ne croïez-vous pas [†] *que le Seigneur J E S U S a détruit par sa mort l'empire de la mort, & qu'il a mis en liberté ceux qui toute leur vie étoient dans une cruelle servitude, par l'apprehension qu'ils en avoient?*

Nôtre Chef est ressuscité, & nous le sommes avec lui. Nous sommes enlevés avec lui dans le Ciel, & là nous regnerons éternellement avec lui. C'est

^{• Eph.}
6.

saint Paul qui vous le dit : * *Convivificavit nos in Christo, & conressuscitavit, & confedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Cette expression paroît bien hardie.

^{† Heb.}
17.

Mais quoi ! Dieu ne manque jamais à ses promesses. Il a mêmes [†] confirmé par serment celle qu'il nous a faite en Jesus-Christ. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas dire que nous possédons déjà ce qu'il nous a promis ? On le peut,

perdre , il est vrai : mais on ne le peut que par sa faute. Et perdre par sa faute des biens infinis , paroît à saint Paul une folie si insigne , qu'il ne veut pas croire que les Ephesiens à qui il écrit en soient capables. Ne craignons donc point la mort qui nous met pour jamais en pleine possession des promesses. Mais qu'une sainte horreur nous saisisse & nous épouvante , lorsque la volupté nous sollicite , & que l'orgueil nous révolte contre la loi d'un Dieu vengeur.

ARISTE. Je vous avouë que ceux qui ont une foi vive , & une ferme espérance aux magnifiques promesses des biens à venir , n'ont pas grand sujet de craindre la mort. Cependant ce passage est si opposé à la nature , que je ne croi pas qu'il soit possible d'en approcher sans horreur & sans crainte. Car enfin Jesus-Christ lui-même a craint la mort, son approche l'a fait fremir. Il en a sué le sang , & elle a arraché trois fois de lui cette priere : *Pater mi , si possibile est, transeat à me calix iste* : priere qui confond l'orgueil des Stoïciens , & qui devrait un peu diminuer la confiance de Theotime.

Matth.
26: 39.

THEOTIME. C'est au contraire ce

278 I. ENTRETEN

qui augmente ma confiance : car Jesus-Christ nous a délivrés de la crainte de la mort lorsqu'il a bien voulu en sentir les fraieurs. Ce sont ses foiblesses volontaires qui font nôtre force , & qui nous délivrent de nos foiblesses involontaires. Au reste , je ne prétens pas être insensible à cette horreur naturelle qu'on a de la mort ; mais je ne croi pas pour cela la devoir craindre.

THEODORE. Comment , Ariste, venez-vous de parler de l'Homme-Dieu ? Non , Jesus-Christ n'a point craint la mort. Il l'a désirée ; * il l'a affrontée : il s'est livré lui-même fort tranquillement entre les mains de ceux qui devoient la lui faire souffrir de la maniere du monde la plus cruelle. Il est vrai qu'il a senti les horreurs de la mort, selon ces paroles : *Transat à me calix iste*. Mais il n'y a pas consenti : *Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Et s'il les a senties, ces horreurs ; c'est qu'il a voulu être frappé de la juste terreur que la mort doit faire aux pecheurs. C'est qu'il s'est volontairement regardé comme la victime du péché : c'est qu'il a voulu augmenter le merite & la perfection de son sacrifice par tous les sen-

Joan.

10: 18.

ch. 18: 4.

Isaye 53:

7.

imens les plus pénibles : c'est enfin qu'il a voulu témoigner son zele pour la gloire de son Pere, & l'excès de sa charité pour ses freres. Mais cette tristesse, * dont il a voulu que son ame fût com- * *Matthæ*
me accablée dans le tems de sa passion, 26: 37.
fait la joie des Chrétiens au moment de leur mort. Ainsi la confiance de Theotime n'est point vaine & mal fondée. L'esperance en JESUS ne trompe point ; * *Romæ*
* *Spes non confundit.* L'homme de dou- 5: 5.
leurs, pour parler comme le Prophete, *Isaye 53:*
a véritablement pris pour lui nos foibles-
sés & nos langueurs. Il s'est chargé
de nos iniquitez, & par là il nous a dé-
livrez de la crainte de la mort. Car la
mort n'est terrible que pour les pe-
cheurs. Elle est à desirer pour les justes,
parce que c'est le moment auquel Dieu
rendra à chacun la récompense ou la
peine dûë à leurs œuvres.

ARISTE. J'ai donc un sujet legi-
time de craindre la mort ; non à cause
de cette horreur sensible qui me saisit
quand j'y pense ; mais à cause que rien
n'est plus terrible que de tomber entre
les mains d'un Dieu jaloux, d'un Dieu
vangeur, d'un Dieu qui connoît tous
les désordres de ma vie passée, & qui

ne peut laisser le péché impuni. Vous pouvez peut-être l'un & l'autre mourir avec joie dans l'espérance de ce qui est dû à vos bonnes œuvres. Mais que dois-je attendre de la Justice divine, moi dont toute la vie....

THEODORE. Tremblez, Ariste, devant Dieu, dans la pensée de vos désordres. Votre crainte est raisonnable, & elle vous fera salutaite, si elle vous fait recourir au Sauveur des pécheurs. Theotime n'est pas exempt de cette espèce de fraïeur ; mais sa foi le rassure, & bannit de son esprit le trouble & l'inquiétude. Ne pensez pas, je vous prie, que notre espérance & notre joie soient appuyées sur nos œuvres. Elles seroient tres-mal fondées. C'est sur notre foi en Jesus-Christ, & sur la charité qu'il répand en nous. C'est sur notre adoption divine * qui nous donne droit de parler à Dieu comme à notre Père. Nous sommes † tous pécheurs ; mais Jesus est le Sauveur des pécheurs ; & si nous avions l'orgueil de nous croire exemts de péché, nous n'aurions plus de Sauveur. Nous sommes * persuadés que Dieu ne trouve plus aucun sujet de condamnation dans ceux qui ont la foi en Jesus-Christ

* Rom.
8. 15.

1. Jean.
1. 9.

* Rom.
8. 1.

Christ & qui sont animez de la charité. Et comme Theotime a sentiment intérieur de sa foi & de son amour pour Dieu, il appréhende avec raison la vie, beaucoup plus que la mort : cette vie inséparable du peché qui lui fait horreur, que la mort qui l'en délivrera, & qui le mettra en possession de celui qu'il aime.

THEOTIME. Helas ! peut-on haïr le peché & aimer la vie qui ne peut être sans peché ? Mais, Ariste, ne contons point sur l'esperance d'une éternité bienheureuse : ne regardons que le present. Quoi ! le néant même ne vaut-il pas mieux que l'assemblage des biens & des maux de cette miserable vie ? Une ame non seulement unie à un corps la plus vile des substances ; mais dépendante de ce corps : unie par ce corps à tous ceux qui nous environnent, dépendante de tous leurs mouvemens, & par là esclave de l'opinion, de la coutume, des passions brutales de ceux qui nous veulent nuire. Une intelligence sans lumiere, effraïée par de vains phantômes, & toujours seduite par des sens trompeurs. Un cœur sans droiture, gourmandé sans cesse par des passions

honteuses : une soif ardente pour la félicité , une vaste capacité de tout bien , remplie successivement de mille maux ; irritée plutôt qu'étanchée par des plaisirs brutaux qui ne durent qu'un moment , toujours accompagnés de fâcheuses inquiétudes , & suivis de remords & de repentir. Quoi ! Peut-on bien connoître la dignité de sa nature , la noblesse de son origine , la fin de sa création ; & craindre , je ne dis pas la mort , la dissolution de ce corps de péché , qui nous empêche de jouir de nos droits revendiqués par Jésus - Christ ; mais le néant même , qui nous délivreroit du moins de la honte de notre dégradation & de tous les maux qui l'accompagnent. Pesez exactement tous les biens dont nous jouissons , & tous les maux que nous souffrons ici-bas : mais pesez-les en présence de la Raison , & sans que l'imagination s'en mêle , & je suis certain que les maux l'emporteront infiniment sur les biens. Or si les maux faisoient seulement équilibre avec les biens , l'amour propre éclairé estimeroit autant le néant que la vie. Donc en regardant la mort comme l'anéantissement de notre être , elle

n'est nullement à craindre , s'il est vrai que les maux de la vie l'emportent de beaucoup sur les biens dont on y jouit.

ARISTE. Apparemment , Theotime, mes balances sont trompeuses. Je suis la dupe de l'imagination, qui prend le mal pour le bien , ou qui augmente de beaucoup le poids de biens fort légers : car je ne suis point du tout de votre sentiment ; & je doute mêmes que Theodore l'approuve, lui qui décide toujours en votre faveur.

THEODORE. L'immortalité de l'ame rend inutile cette discussion. Car quelque heureux que vous soyez maintenant , vous ne devez point craindre la mort , s'il est vrai que c'est le passage à une éternité bienheureuse.

ARISTE. Oüi ; mais si la mort me plongeoit dans le néant , ou qui pis est, si elle me précipitoit dans les enfers.

THEODORE. Vous n'avez pas grand sujet de craindre ni l'un ni l'autre : le premier, si vous êtes bon Philosophe : le second, si vous êtes un vrai Chrétien. Car pour commencer par l'anéantissement de nôtre être, quelle raison , je vous prie , avez-vous de l'appréhender ? Le passage de l'être au néant

n'est-il pas naturellement impossible ; aussi-bien que celui du néant à l'être ?

ARISTE. Cela me paroît ainsi. Cependant je m'imagine toujours qu'après la mort je ne serai plus.

THEODORE. Vous vous l'imaginez ; mais le concevez-vous bien ? Vous êtes persuadé que votre ame est une substance distinguée de votre corps , & dont les propriétés sont bien différentes des modifications de l'étendue. Or réduire à rien une substance n'est pas plus concevable que d'en faire une de rien : l'une & l'autre est également impossible aux forces ordinaires de la nature. Vous ne devez donc pas croire que lorsque votre corps sera détruit vous ne serez plus vous-même. Si votre imagination vous le dit , c'est qu'alors elle ne sera plus , & qu'elle ne parle à l'esprit & ne l'effraie que pour sa propre conservation. Mais la Raison dit le contraire. Votre imagination vous dit aussi qu'après la mort notre corps sera anéanti. Mais si vous consultez la Raison, elle vous répondra que les substances sont immortelles & incorruptibles en qualité de substance, & qu'il n'y a que leurs modifications qui se détruisent & s'anéantissent.

Après la mort notre corps cessera d'être organisé. Il sera changé en terre, en vapeurs , en poussière. En un mot , il aura des modifications toutes différentes de celles qu'il doit avoir pour être corps vivant & animé. Mais il n'y aura pas le moindre atome de sa substance qui rentre dans le néant. Il en est de même de notre ame. Sa substance est naturellement immortelle. Après la mort elle n'aura plus à la vérité tous ces sentimens confus qui se rapportent à la conservation du corps. Mais elle aura sans doute des connoissances plus claires , des sentimens plus doux , des modifications en un mot d'autant plus parfaites , que le bien qu'elle possèdera alors est au dessus de ceux de la vie présente. L'expérience apprend en partie ce que deviennent nos corps lorsqu'ils se corrompent. Mais nous n'avons nulle idée de l'état de l'ame après sa consommation : car *l'œil n'a point vu , l'oreille n'a point entendu , & l'esprit même n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Mais puisque l'expérience vous apprend que le corps appesantit l'esprit & trouble toutes ses idées ; n'avez-vous pas sujet d'espérer , que dé-

gagé du corps, il sera dans une liberté parfaite. Faisant abstraction des biens que la foi nous promet, ne vous paroît-il pas qu'une intelligence est bien malheureuse de se voir tellement esclave d'une portion de la matiere, qu'elle ne peut agir selon ce qu'elle est, ni même se souvenir de sa dignité, sans se sentir maltraitée, sans qu'on la rappelle aussi-tôt, & qu'on l'oblige à quelque service honteux.

T H E O T I M E. L'heureuse condition ! Peut-on sans oublier ce qu'on est, n'aimer pas mieux le néant qu'une telle servitude ?

A R I S T E. Je suis fait à cette servitude, & je la trouve assez douce. Je n'ai pas comme Theotime le cœur noble & élevé : je suis content de mon sort. Et si je crains de mourir, c'est que je sçai bien ce que je quitte, & que je ne sçai pas ce que j'aurai.

T H E O T I M E. Et moi je souhaite l'heureux moment de la mort, parce que je sçai bien ce que je quitte, & ce que je m'attends de posséder. Que quittons-nous, Ariste ? je voudrois bien vous en voir faire le détail.

A R I S T E. Nous le ferons un jour,

ce détail. Laissons maintenant parler Theodore.

T H E O D O R E. N'êtes-vous pas convaincu, Ariste, que la crainte du néant n'est qu'une vaine fraïeur qui se dissipe dès que paroît la lumière, dès que l'on consulte la Raison ?

A R I S T E. Je suis convaincu que naturellement il n'est pas possible que les substances rentrent dans le néant. Mais celui qui les en a tirées peut encore aujourd'hui les y replonger. Or quelle assurance avez-vous qu'il ne le fera pas à l'heure de nôtre mort ? Car enfin les desseins de Dieu nous sont inconnus. Mais de plus, quoique nôtre corps ne s'anéantisse pas quant à la substance : en quel état est-il réduit ? Un cadavre qui se pourrit fait horreur ; & si les modifications qui arrivent à l'âme ont quelque rapport à celles qui surviennent à un corps mort, j'aimerois encore mieux n'être point du tout, que d'être aussi désagréablement modifié.

T H E O D O R E. Vous sçavez, Ariste, que l'âme n'est pas divisible ni sujette par conséquent à une corruption semblable à celle des corps. Les modifications désagréables dont elle est capable,

ce sont les divers sentimens qui l'affligent, & qui la corrompent. Or la cause naturelle de ces sentimens fâcheux ne subsistant plus après la mort, il semble qu'elle n'aura plus rien craindre. Lorsque la matiere devient corps humain, elle est élevée à la plus haute perfection dont elle soit capable ; mais une ame dépendante d'un tel corps est dégradée de sa dignité. Il est donc juste qu'à la mort les corps perdent leur beauté. Mais on doit espérer qu'alors les ames recouvrant leur liberté, elles jouiront d'une paix profonde.

Je vous avoue qu'à la mort Dieu peut anéantir nos ames ; mais leur immortalité est suffisamment démontrée, quand on a bien prouvé que ce sont des substances distinguées du corps : car l'anéantissement des substances est naturellement impossible. Il n'y a que Dieu qui soit immortel, si vous prenez immortel pour indépendant. Dieu peut sans doute, s'il le veut, anéantir nos ames, lorsqu'elles quittent le corps ; mais je suis bien certain que c'est ce qu'il ne voudra jamais :

ARISTE. Quoi ! Theodore, est-ce que Dieu vous a découvert ses desseins ?

THEODORE.

THEODORE. Oïi sans doute, il nous les a révélez à cet égard. Il a promis aux justes une vie éternelle; il a menacé les méchans d'un feu éternel. Dieu nous a donc révéle nôtre immortalité.

ARISTE. Je sçai bien que la foi nous Penseigne, & je le croi aussi-bien que vous. Mais vous venez de dire qu'en qualité de Philosophe je ne dois point craindre le néant.

THEODORE. Hé bien ! Un Philosophe doit-il craindre ce qui est naturellement impossible, & mêmes ce qui est inconcevable, tel qu'est l'anéantissement des substances ? Un bon Philosophe doit-il craindre sans raison ? quelles sont donc les vôtres, je vous prie ?

ARISTE. Dieu peut m'anéantir, je me tiens à cette raison.

THEODORE. Vous auriez de la peine à en trouver d'autres, puisque l'anéantissement des substances non plus que leur création passe nôtre intelligence, & ne peut être l'effet que d'une puissance infinie. Mais quoiqu'il en soit, les Philosophes sont bien malheureux, s'ils doivent craindre sous les maux que Dieu leur peut faire. Avez-vous

peur que demain le Soleil perde sa lumière , & que la terre soit toute en feu ? Dieu le peut faire. Dieu mêmes un jour le fera : c'est une vérité qu'il a bien voulu nous révéler. Pour moi je crains davantage cette étrange catastrophe pour demain que pour l'éternité, l'anéantissement de ma substance. Car cet anéantissement est naturellement impossible ; & l'on a vu souvent dans le ciel des changemens semblables à celui dont notre terre est menacée.

ARISTE. Mais si Dieu ne créoit les ames que pour animer , que pour *informer* des corps , il s'ensuit que le corps détruit , adieu sa forme : la voilà anéantie.

THEODORE. Hé pourquoi anéantie ? une ame ne peut-elle servir qu'à un corps ? L'ame de Mathusalem qui a vécu 969. ans étoit peut-être tout à fait usée. Mais si nous mourions bientôt , les nôtres seroient toutes neuves.

ARISTE. Est-ce que la metempsychose vous paroît un sentiment raisonnable ?

THEODORE. Bien plus raisonnable que celui de la mortalité de l'ame.

Mais la noble idée que vous avez de la Divinité, de la soupçonner capable de créer des ames pour *informer* des corps ! Laissez aux Philosophes Païens cette chimere, & pensez plus noblement de l'Etre infiniment sage. Quoique les desfeins de Dieu nous soient inconnus, nous sçavons assez qu'il n'en peut prendre de bizarres : Dieu ne peut se démentir. Sa conduite doit porter le caractère de sa sagesse & de ses autres attributs. Et un ouvrage mal ordonné ne peut exprimer qu'une puissance aveugle ou étrangement corrompue. Tout ce que Dieu veut est nécessairement conforme à l'ordre. Il aime, il estime toujours les choses à proportion qu'elles sont plus parfaites : car aimant invinciblement sa substance, & tout ce qu'il est, l'amour qu'il a pour ses créatures, est réglé sur le rapport qu'elles ont avec lui, par les perfections de leur être. Or je pense que les esprits sont plus nobles que les corps. Dieu ne peut donc pas faire l'ame pour le corps; mais le corps pour l'ame.

ARISTE. Ne prenez pas, je vous prie, pour mes sentimens les objections que je vous fais : car souvent je

ne vous les propose que pour avoir le plaisir de vous entendre. J'estime davantage mon palefrenier que mes chevaux. Cependant je ne l'ai que pour les panser. Si mes chevaux étoient morts, je ne voudrois plus de lui. Par conséquent il seroit anéanti, supposé que ce fût ma volonté qui lui donnât l'être. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que Dieu anéantisse les ames dont les corps sont détruits, quelque estime qu'il ait de la noblesse de leur nature.

THEODORE. Je n'avois pas besoin de la précaution que vous prenez. Je reconnois assez par l'embarras où je me trouve, quand vous me proposez vos propres difficultez, que l'instance que vous me faites sort plutôt de votre mémoire ou de votre imagination, que du fonds de votre raison. Car vous sçavez bien, quoique peut-être vous n'y pensez pas assez, que c'est dégrader l'Être infiniment parfait, que d'en juger par soi-même.

L'homme, Ariste, humanise toutes les causes, mêmes la Divinité. Il lui attribue des desseins humains, une conduite humaine, & quelquefois jusqu'à ses propres passions : témoin l'adultère

de Jupiter, la colere de Junon, les larcins de Mercure. C'est qu'il n'y a nulle peine à juger par ce qu'on sent, & qu'il faut de l'attention & du travail pour juger des causes, par une meditation sérieuse sur les idées qu'on en petit avoir. Voilà pourquoi on fait cet honneur à son chien de lui attribuer de la connoissance & de la reconnoissance mêmes, & quantité d'inclinations & de desseins semblables à ce qu'on sent en soi-même. On juge que les insectes mêmes, comme les fourmis, ont de la prévoiance & de la sagesse, & que les abeilles ont une politique merveilleuse. En un mot, on attribue à toutes les causes, de quelque nature qu'elles soient, des proprietez qui approchent fort des nôtres. C'est un principe d'erreur des plus dangereux. Il ne faut pas mêmes juger des autres hommes, par ce qu'on sent en soi-même. Tel qui condamne la conduite de son Prince, & qui est fort surpris de celle de son ami élevé en dignité, ne se trompe que parce qu'il juge de leurs actions par des motifs qu'il sent en lui, & dont les autres sont peu touchez. Pour juger des effets que peuvent produire les causes

materielles, il suffit d'en bien examiner les proprieté naturelles : car ces sortes de causes agissent toujours selon leur nature. Mais quoique l'homme agisse aussi selon sa nature, souvent il la dément pour agir selon sa qualité. Car il se glorifie beaucoup plus de sa qualité particulière, que de l'excellence d'une nature commune à tant d'autres qu'il range sous lui. L'homme a tant de différens motifs de ses actions, & il consulte si négligemment sa loi, l'Ordre immuable, que bien loin de pouvoir juger des autres par soi-même, on ne peut pas mêmes s'assurer que demain on tiendra la même conduite qu'on tient aujourd'hui. Mais il n'en est pas de même de Dieu. Il ne se dément jamais. Sa conduite porte toujours le caractère de ses attributs. Comme il se complait en eux, il ne veut rien que par l'amour qu'il leur porte. Car l'amour en Dieu n'est point comme en nous, un mouvement qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs. Dieu en est le principe : Dieu en est la fin : Dieu trouve sa Loi écrite dans sa substance. En un mot, il suit toujours la Raison, parce qu'elle lui est consubstantielle. Or cette même

Raison nous apprend que le plus noble ne doit pas être subordonné au moins noble. Il est donc clair que Dieu n'a pas fait l'ame uniquement pour être la *forme* du corps, ou pour lui donner le mouvement & la vie ; quand mêmes nous supposerions que la vie du corps dépendît nécessairement de l'action de l'ame qui lui est unie. Cependant, si nous examinions ce que c'est que la vie du corps, peut-être verrions-nous bien que l'ame n'en est point le principe.

ARISTE. Mais Theodore, que dites-vous de l'ame des bêtes ? On ne peut pas douter qu'elles ne soient plus nobles que leur corps, que de la matiere la plus vile des substances. Cependant elles ne sont faites que pour *informer* leur corps, & elles s'anéantissent à la mort.

THEODORE. Quand on juge des bêtes parce qu'on sent en soi-même, on a raison de croire que leurs ames sont plus nobles que leur corps. Quand on suppose qu'un chien connoît & aime son maître ; qu'il est capable de plaisir & de douleur, & de tous ces mouvements de l'ame qui accompagnent nos passions : assurément on en peut con-

clure que son ame est plus noble que son corps. Mais, Ariste, c'est l'humaniser. C'est faire de votre chien un petit homme à grandes oreilles & à quatre pattes, & qui ne differe de nous que par la figure extérieure, & la conformation de ses membres. Il ne parle pas, mais il n'en pense pas moins peut-être; ou plutôt il parle avec tant d'esprit, que sans le secours de la voix, il exprime toutes ses pensées aux animaux de son espece. Il en est comme des muets, qui s'entendent bien entr'eux, quoique les autres ne comprennent rien dans leur langage.

ARISTE. Hé bien Theodore, soit. Que les animaux ne different de nous que par la figure extérieure, & que quant à l'ame ils nous soient égaux. J'y consens. Or leur ame s'anéantit. Donc.

THEODORE. Je dis plus, Ariste, s'ils sont tels que vous le pensez, leur ame est plus noble que la nôtre.

ARISTE. Pour cela, c'est trop. C'est bien assez qu'ils nous soient égaux. Ne voyez-vous pas qu'ils nous sont soumis?

THEODORE. Il est vrai; mais c'est peut-être par raison & par prudence. C'est parce qu'ils le veulent bien. C'est

au contraire malgré nous que nous dépendons de nôtre corps. Les animaux qui se peuvent passer de nous, comme presque tous les oiseaux; ou qui sont plus forts que nous, comme les lions & les ours, ils ne sont pas trop obéissans. Mais je veux qu'ils nous soient assujettis malgré eux; certainement cet esclavage n'est pas si honteux que le nôtre; que celui de dépendre d'un corps qui nous maltraite & qui nous inquiète sans cesse.

- A R I S T E. Mais l'ame des bêtes est encore plus que la nôtre esclave de leur corps. Ne voiez-vous pas qu'elles suivent sans honte & sans pudeur tous les mouvemens de la concupiscence.

.. T H E O D O R E. Je vois bien qu'elles n'ont point de honte, & j'en conclus qu'il n'y a point en elles de concupiscence, point de révolte de la part du corps, point de mouvemens involontaires. L'homme se couvre, parce qu'il a de la honte de la rébellion d'un corps, qui ne devrait se mouvoir que dépendamment de ses volontez. Il n'a point de honte, par exemple, de remuer le bras ou de courir lorsque ces mouvemens sont volontaires. Mais si la peur

l'a fait fuir devant l'ennemi, il en paroît tout confus. La honte de l'homme est une marque certaine qu'il n'est point tel qu'il devrait être, & la liberté avec laquelle tous les animaux s'accouplent, est une marque bien seure qu'en eux le plus noble n'obéit point au moins noble, ou que l'ame que vous leur donnez n'est point comme la nôtre dépouillée de sa dignité & de ses droits. L'usage du mariage est legitime. On ne doit point avoir de honte d'une action que la Raison ne condamne point. Cependant, quel est le mari qui voulût devant le monde faire ce que moi-même j'aurois honte de vous dire ? C'est que dans ces rencontres la révolte du corps est si sensible qu'on en devient tout honteux. Les Philosophes Cyniques qui se glo-rifioient de leur impudence, n'étoient pas seulement en horreur aux personnes sages, ils étoient encore un sujet de raillerie aux plus débauchez : parce que la honte naturelle que ces extravagans Philosophes regardoient comme une foiblesse, & qu'ils vouloient vaincre, plus forte que la plus forte des passions, les rendoit alors impuissans. On ne voit rien dans les bêtes de pareil.

ARISTE. Je comprends, Theodore, ce que vous me voulez dire. Voilà ce me semble une bonne preuve du péché originel, & que l'ame des bêtes n'est point une substance distinguée du corps & plus noble que lui.

THEODORE. Oïi, Ariste, la honte de l'homme est une preuve naturelle de la noblesse de sa nature & de sa dégradation. Dieu par ce sentiment qu'il excita dans les premiers hommes d'abord après leur péché, & qu'il produit encore en nous malgré nous, marque aux esprits attentifs à sa conduite, la vérité fondamentale de nôtre Religion, la nécessité d'un réparateur. Non seulement la Circoncision & les sacrifices de la Loi se rapportent là ; mais la nature même. Tout y est monstrueux, tout y est rempli de contradictions sans ce dénoüement. Mais revenons à nôtre sujet.

Si vous donnez aux bêtes une ame plus noble que leur corps, donnez leur aussi une fin plus noble que celle de jouir des corps. Si vous les supposez capables de connoître & d'aimer ; qu'elles soient donc capables de connoître la vérité & d'aimer l'ordre. Si vous voulez qu'elles

soient sensibles au plaisir & à la douleur, ou qu'elles puissent être heureuses & malheureuses ; soutenez aussi qu'elles sont capables de mérite & de démerite. Mais si vous croïez qu'à la mort tout meurt en elles ; croïez aussi que leur vie ne consiste que dans le jeu de leurs organes, & dans le mouvement des esprits & du sang. Raïsonnez conséquemment, je vous prie ; & raisonnez sur des idées claires ; & ne jugez point des bêtes par le sentiment que vous avez de ce qui se passe en vous.

ARISTE. Mais le moïen de s'en empêcher. Si je pique ce chien à la patte, il la retire aussi-tôt, & n'y manque jamais.

THEOTIME. Hé bien, qu'en concluez-vous ?

ARISTE. J'en conclus qu'il a une ame, & qu'il sent de la douleur.

THEOTIME. Et moi j'en conclus qu'il n'a point d'ame, & par conséquent qu'il ne sent point de douleur. Car je vous prie, d'où vient que quand on vous saigne vous ne retirez pas le bras ?

ARISTE. C'est que je veux tenir ferme, & que je croi que la saignée me sera utile.

THEOTIME. Fort bien ; mais si l'on vous piquoit sans vous en avertir, vous retireriez promptement le bras. C'est donc machinalement , pour ainsi dire , que le bras piqué se retire , & par ordre de la volonté qu'il demeure ferme. Ainsi de ce que vôtre chien ne manque jamais à retirer sa patte lorsqu'on le pique ; il en faudroit conclure que cela se fait par la construction admirable de ses organes , & sans le secours d'une ame qui ne sçait pas mêmes ce qu'il faut faire pour retirer le bras. Qu'il y ait une ame ou non dans le corps du chien ; c'est une nécessité que sa patte se retire : si celui qui a fait ce corps y a mis les ressorts nécessaires à sa conservation. Et une ame sans ces ressorts , ou lorsque ces ressorts sont gâtez , ne peut retirer son bras , quand mêmes on le couperoit.

ARISTE. Mais ce chien sent de la douleur.

THEOTIME. Non sans doute , s'il n'a point d'ame. Car la douleur ne peut être une modification de la matiere.

ARISTE. Il crie pourtant , il se plaint : preuve certaine qu'il souffre,

THEOTIME. Preuve certaine qu'il

a des poumons , & que l'air en sort avec violence par le mouvement du diaphragme. . Voïons un peu ce que c'est que ce cri , & ce qui le cause.

THEODORE. Cela iroit loin. Ne quittons point nôtre sujet.

ARISTE. Non , Theotime , vous ne me persuaderez jamais ce paradoxe , que les bêtes n'ont point d'ame , & qu'elles ne sentent point de douleur , lorsqu'on les maltraite.

THEOTIME. Je vous persuaderai donc que la chasse vous est défendue : car le gibier est une nation paisible & innocente , qu'il ne vous est pas permis de guerroyer & de massacrer.

ARISTE. Raisons Metaphysiques !

THEOTIME. Il est vrai , mais démonstratives pour ceux qui les examinent avec une attention sérieuse.

THEODORE. Il y a , Theotime , de certains préjugés contre lesquels la raison d'abord ne fait que blanchir. Tel est celui de l'ame des bêtes ; mais , Aristote , la Metaphysique a plus de coup & de solidité que vous ne pensez : & si elle ne renverse pas nos préjugés , c'est que faute d'attention nous ne sommes pas frappez de ses raisons,

ARISTE. Je ne croi pas , Theodore , que les animaux aient comme nous une ame raisonnable. Mais j'ai toujours crû qu'ils avoient une ame sensitive, propre à conserver leur corps, & faite pour lui , & qui par consequent s'anéantissoit à la mort , étant inutile qu'elle subsistât plus long-tems.

THEODORE. Mais cette ame sensitive est une substance distinguée du corps : car tout sentiment , plaisir , douleur , & le reste , ne peut être une modification de la matiere. Or naturellement les substances ne peuvent s'anéantir. Donc.

ARISTE. Oüi , mais Dieu les anéantit à la mort , comme n'étant plus bonnes à rien ; s'il n'anéantit pas la substance materielle , par exemple , d'un cheval mort , c'est qu'elle est bonne à quelque chose , comme peut-être à rendre la vie à un arbre languissant , ou du moins à nourrir les chiens & les loups , & tant d'autres animaux.

THEODORE. Mais l'ame sensitive d'un cheval ne pourroit-elle pas encore être bonne à animer un poulain ou peut-être quelque asnon ?

ARISTE. Je n'en sçai rien. Mais

qu'en pensez - vous ?

THEODORE. Je ne croi pas non plus que Theotime , qu'il y ait d'ame sensitive dans les animaux. Je pense qu'ils ne sentent ni plaisir ni douleur : car sous un Dieu juste , ce qui est absolument incapable de merite & de démerite , le doit être également de bonheur & de malheur. Je ne juge pas des bêtes par le sentiment de ce qui se passe en moi , mais par des idées plus claires. Je croi donc que leur ame n'est point une substance distinguée de leur corps , & plus noble que lui ; mais qu'elle ne consiste que dans le mouvement des esprits & du sang , & dans la disposition de leurs organes. Leur ame n'est que leur vie. Ainsi leur ame perit à leur mort. Voilà mon sentiment & celui de Theotime , & si je croïois que l'ame des bêtes fût une substance distinguée du corps & plus noble que lui , je n'aurois garde de tomber d'accord qu'elle s'anéantit à leur mort : car l'anéantissement des substances est naturellement impossible. Mais quoiqu'il en soit de nôtre sentiment , ne jugez pas , je vous prie , de l'anéantissement de vôtre ame par celui de l'ame des bêtes. Car si le che-
val

vaï mort, Dieu anéantit son ame, comme n'étant plus bonne à rien, il conservera la vôtre assurément comme bonne à bien des choses. Notre ame, Ariste, est en épreuve dans nôtre corps. Comme Dieu est juste essentiellement & par sa nature, & qu'ici-bas les plus gens de bien sont les plus misérables, si on les prive de l'avangout des biens futurs que leur donne la fermeté de leur esperance, il faut qu'il y ait une autre vie où Dieu satisfasse à ce que sa justice demande de lui. Ce n'est pas seulement la foi qui nous révèle cette vérité, la Metaphysique nous le démontre. Car encore un coup la conduite de Dieu porte nécessairement le caractère de ses attributs, & sa Loi inviolable est l'Ordre immuable qui est entr'eux. Consultez-les donc ces divins attributs, pour juger par eux autant que cela se peut de la providence Divine. Voyez si l'anéantissement des plus nobles de ses créatures s'accorde avec l'idée que vous avez de sa sagesse & de son immutabilité, aussi-bien que de sa justice & de sa bonté. Pensez-y sérieusement. Et si vous vous élevez au dessus de vous-même pour comparer les démarches

de l'Etre infiniment parfait avec les perfections qu'il renferme : vous comprendrez peut-être qu'il soutient parfaitement le caractère de la divinité dans tout ce que la Religion nous apprend de sa conduite. Ce n'est que par cette voie qu'on peut acquérir quelque intelligence des vérités de la foi.

A R I S T E. J'avouë que pour découvrir ce que les causes sont capables de faire , il en faut consulter les idées : mais apparemment je ne m'y prens pas bien. Car de l'idée que j'ai de Dieu & de sa bonté , j'en conclurois qu'après la mort Dieu anéantit les ames des méchans , ou du moins qu'il ne punit des actions passageres que par des peines temporelles. Cela me paroît bien plus conforme à l'idée que j'ai de sa justice. Cependant ces conséquences sont fausses & contraires à cette parole terrible de Jesus-Christ même : *Allez maudits au feu éternel.*

T H E O D O R E. Ces conséquences sont fausses ; mais vous les tirez bien plus du sentiment intérieur que vous avez de votre bonté, que de la vue claire de la bonté divine , & d'une méditation sérieuse des attributs de la Divini-

ré. Car, je vous prie, trouvez-vous mauvais que Dieu soit la fin de l'homme, & que nous jouissions éternellement du souverain bien ? Cependant, est-il juste que Dieu pour des actions passageres nous donne une récompense éternelle ?

ARISTE. Il y a bien de la difference.

THEODORE. Marquez-la moi, je vous prie ; mais ne la tirez point de votre fonds. Tirez-la de l'idée de la Divinité, de l'idée de la cause dont vous examinez la conduite.

ARISTE. Comme l'infinité est l'attribut essentiel de la Divinité, afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point, ce me semble, y avoir de bornes dans ses bienfaits. Il est de sa grandeur de donner une récompense éternelle à des actions passageres.

THEODORE. Afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point aussi y avoir de bornes dans sa vengeance. Il doit punir éternellement les damnez.

ARISTE. Mais Dieu est bon.

THEODORE. Oûi, mais Dieu est juste. Il est bon aux bons, & infiniment bon : car la récompense qu'il leur donne est infiniment au dessus de leurs me-

rites & de leurs esperances. Elle est digne d'un Dieu infiniment bon. Dieu est mêmes bon aux méchans qui peuvent encore devenir bons. La miséricorde qu'il leur a fait en leur envoyant son Fils afin de les rendre bons, est au dessus de tous ses ouvrages. Mais il est juste, & s'il est permis de le dire, infiniment méchant aux méchans. Dieu, Ariste, ne se dément point : s'il récompense en Dieu, il punit en Dieu.

ARISTE. Une peine éternelle pour des plaisirs d'un moment ! où est la bonté ?

THEODORE. Une récompense éternelle pour des travaux passagers ! Voilà où paroît la bonté. Elle s'exerce dans le Ciel & sur la terre, & sa justice dans les enfers. Dieu agit toujours selon ce qu'il est. Mais non pas toujours selon tout ce qu'il est. Chacune de ses démarches porte le caractère de l'attribut qui lui convient, & que sa sagesse lui prescrit. Et c'est à cette même sagesse à nous en instruire. Elle le fait d'abord par la foi, autant que cela est nécessaire, & elle le fait encore plus clairement par l'intelligence ; mais uniquement à ceux qui par leur soumission à la foi &

par le travail de leur attention méritent d'en être éclaircis.

A R I S T E. Je veux bien que Dieu n'ait point de bonté pour les damnez ; mais je ne comprends pas qu'il leur rende justice. Car il n'y a nul rapport entre le tems & l'éternité ; & par conséquent entre les pechez qu'ils auront commis, & la peine qu'ils en souffriront.

T H E O D O R E. Dieu rend cette justice aux damnez qu'il punit les plus coupables de plus dures peines. Et il se rend cette justice à lui-même d'agir en Dieu, lorsqu'il punit éternellement ceux qui sont indignes de le posséder éternellement. Vous trouvez bon que la récompense éternelle porte le caractère de la Divinité : approuvez donc en Dieu ses rigueurs éternelles. L'offense croît à proportion de la majesté offensée. Il est juste de condamner aux galeres perpetuelles un sujet insolent qui auroit outragé son Prince. Comparez & jugez si Dieu sans démentir ce qu'il est, doit se contenter d'une vengeance passagere. Quoiqu'il en soit, il est le maître ; il n'a pas fait, ni dû faire ses créatures pour les anéantir : leur sort doit être éternel. Il les a faites pour

lui, & il faut une durée infinie à un esprit fini, pour posséder l'infini & pour en jouir. Où est donc l'injustice de menacer les hommes d'une peine éternelle, puisqu'on leur promet en même tems un bonheur non seulement éternel quant à la durée, mais infini quant à son objet. Dieu donne à ses Saints la qualité de ses enfans, il leur fait part de sa gloire & de ses plaisirs, il en fait des Dieux. De quelle peine ne sont point dignes ceux qui méprisent ces promesses pour courir après de faux biens : promesses signées par le sang du Fils unique, & confirmées par un serment solennel. * *Car Dieu n'ayant point de plus grand que lui, il en a juré par lui-même. Il a ajouté le serment à sa parole, afin que nôtre esperance appuyée sur deux choses si fermes & si inébranlables, ne chancelât point. Quand on ne fait pas cet honneur à des hommes trompeurs & impuissans de les croire à leur parole : quand on ne se fie pas à leurs promesses, & qu'on doute de la vérité de leur serment, ils en sont extrêmement choquez. Jugez donc de la haine que Dieu porte aux Infideles. Considérez sa puissance, prenez garde qu'il doit agir se-*

*Heb, 6.

lon ce qu'il est , & vous verrez assez clairement que l'éternité des peines est un arrêt qui doit émaner de la Loi inviolable du Souverain Juge , de l'ordre immuable de ses attributs : en un mot , de la Raison qui lui est consubstantielle.

A R I S T B. Que les hommes sont stupides & insensés ! Ah ! Theodore, cette alternative inévitable de deux éternitez si différentes qui m'attendent à la mort me fait trembler. Il faut que je vous l'avoue franchement ; j'ai souvent tâché de calmer mon inquiétude sur l'avenir , en mettant tout d'un côté & rien de l'autre. Consolation imaginaire. L'équilibre des biens & des maux futurs est parfait , du moins quant à leur durée. J'en suis assez convaincu depuis que je philosophe avec vous autres , & que je travaille sérieusement à m'instruire de la vérité. Et c'est pour cela principalement que je crains la mort , & que j'ai tant disputé avec Theorime , pour justifier ma crainte & condamner sa confiance. Mais je vous prie , Theodore , de me prouver cette proposition que vous avez avancée , que le vrai Chrétien ne doit point en cette qualité appréhender la mort. Comme Dieu

m'a fait la grace d'être Chrétien, ce que vous me direz pourra peut-être me consoler & me rassûrer.

Rom.
ch. 8.

THEODORE. Cela est évident par l'Ecriture. *Il n'y a plus aucun sujet de condamnation dans ceux qui sont à Jesus-Christ.* C'est saint Paul qui vous le dit : Dieu les traitera comme ses amis, comme ses enfans.

ARISTE. Je sçai bien que les vrais Chrétiens n'ont rien à craindre, si vous entendez les justes. Mais je suis bien éloigné de croire que j'en sois du nombre.

THEODORE. Mais, Ariste, vous croiez en Jesus-Christ. Vous adorez Dieu par Jesus-Christ. Vous croiez fermement que nous ne pouvons avoir d'accès auprès de Dieu, de rapport & de société avec lui que par Jesus-Christ.

ARISTE. Oüi sans doute : car du fini à l'infini la distance est infinie, le rapport est nul. Tout culte sans Jesus-Christ est profane. Dieu ne peut y mettre sa complaisance sans démentir son infinité, son attribut essentiel. J'en suis convaincu.

THEODORE. Par votre culte & votre

vôtre foi vous prononcez donc le même jugement que Dieu porte de la Divinité & de vous-même. Vous jugez que Dieu est infini; & que vous n'êtes rien par rapport à lui. Ainsi vous voilà déjà d'accord avec Dieu par l'esprit, voyons si vous l'êtes par le cœur. N'aimez-vous pas Dieu plus que toutes choses ?

ARISTE. Oûi, ce me semble; mais je ne l'aime pas autant que je voudrois bien, autant que je sçai qu'il mérite d'être aimé. Je le prie souvent par Jesus-Christ qu'il me remplisse de son amour, & qu'il me fasse marcher dans ses voies. *Doceme facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu; Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum!* Je lui fais souvent cette priere par son Fils bien-aimé; Mais j'ai l'imagination fautive & le cœur partagé. *Qu'heureux est celui qui a porté dès sa jeunesse le joug du Seigneur! Doce me facere voluntatem, quia Deus meus es tu; Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum!*

THEODORE. Courage, Ariste, puisque par votre foi en Jesus-Christ vous jugez de la Divinité comme Dieu en juge, & que vous aimez Dieu com-

Jean.
ch. 14: 24.

me Dieu s'aime, en le préférant à tout par la charité ; vous adorez Dieu en esprit & en vérité : car l'esprit n'adore que par les jugemens & les mouvemens. Or *Dieu est esprit*, dit le Seigneur JESUS, & *il cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit & en vérité*. Ne craignez donc point qu'il vous condamne dans de si bonnes dispositions. Car encore un coup, celui qui pense & qui aime, comme Dieu pense & comme il aime, ce que font les vrais Chrétiens par leur foi & par leur charité : car leur ignorance & leur concupiscence ne sont point volontaires ; Celui, dis-je, qui a l'esprit & le cœur ainsi tourné, ne peut être condamné sans que Dieu manque, non seulement à ses promesses ; mais encore à ce qu'il se doit à lui-même.

ARISTE. Je le croi ainsi ; Theodore, je suis convaincu qu'il n'y a que la Religion Chrétienne qui porte le caractère des attributs divins, & qui convienne à l'homme ; qui puisse le délivrer de ses miseres & le conduire à sa fin. Je suis certain que Dieu traitera les vrais Chrétiens comme ses amis ; ceux qui sont animez de la charité de l'esprit de Jésus-Christ. Mais vous supposez

que je possède ce don précieux de la charité.

THEODORE. J'ai raison de le supposer. J'en juge ainsi par le mouvement que je vois qu'elle vous inspire. J'en juge par les fréquentes prières que vous avez faites au Pere, pour l'obtenir au nom de son Fils bien-aimé, & qu'il est écrit, *Que quiconque invoquera le Seigneur sera sauvé.* J'en juge encore par certains commerces dangereux que vous avez genereusement rompus. Mais je vous prie, d'où viennent ces changemens ?

ARISTE. C'est que Dieu m'a fait la grace de m'approcher des Sacremens, & que je n'ai pas crû devoir m'y présenter sans renoncer entierement à ces occasions de peché.

THEODORE. Je juge donc encore plus sûrement de vôtre justification, par les Sacremens que vous avez reçus, & que Jesus-Christ a établis pour répandre dans nos cœurs la grace sanctifiante : car vous n'êtes pas homme à vous en approcher sans un desir actuel & sincere de vous convertir à Dieu, sans un amour actuel de Dieu sur toutes choses. Il est vrai que cet amour actuel n'est pas la charité ; il ne justifie pas.

*V. Traité
de Mora-
le, ch. 2.*

Car Dieu ne juge pas d'une ame * sur un acte qui passe & qui ne forme pas une habitude ; c'est sur la disposition permanente, sur les habitudes qu'il en juge. Mais cet amour actuel devient habituel & nous justifie par l'efficace du Sacrement. Ainsi j'ai raison de supposer que vous possédez actuellement ce que ni vous ni moi ne pouvons nous assurer positivement par quelque autre voie que nous le possédons. Car quoique nous ayons sentiment intérieur de tout ce qui se passe actuellement en nous, nous ne sentons nos habitudes que lorsqu'elles sont actuellement excitées ; & nous ne pouvons jamais juger par ce sentiment actuel, si notre charité est ou n'est pas dominante. Mais lorsque nous joignons le Sacrement avec l'amour actuel, duquel amour nous avons sentiment intérieur ; nous pouvons sans crainte croire que nous recevons la charité habituelle, quoique dans le tems de l'absolution nous ne soions point avertis de notre renouvellement intérieur, & que les impressions que les objets sensibles ont laissées dans notre imagination demeurent les mêmes qu'auparavant. Car les Sacramens ne

guérissent & ne fortifient directement que l'intérieur de l'ame. Ils nous laissent notre corruption, notre concupiscence, & toutes nos mauvaises habitudes, entant qu'elles consistent dans les traces du cerveau. Mais ils nous donnent la force de combattre & de vaincre par la grace de Jesus-Christ, à laquelle nous avons droit par la charité. Car Jesus-Christ n'abandonne point les justes, lui qui prévient les plus grands pecheurs.

A R I S T E. Est-il possible que la charité, l'Esprit Saint habite dans un cœur aussi corrompu que le mien, non seulement par la concupiscence de la nature, mais par une seconde concupiscence bien plus criminelle que la première ? Cependant il me semble que j'ai éprouvé quelque chose de ce que vous venez de dire de l'efficace du Sacrement. Dès que j'eus reçu du Prêtre l'absolution de mes pechez, je sentis en moi une joie que je ne puis vous exprimer ; plus douce infiniment & plus solide que celle d'un malade qui recouvre sa santé, ou d'un marchand qui arrive au port après la tempête. Il me sembla qu'on m'avoit déchargé d'un poids qui m'accabloit.

318 I. ENTRETEN

Je jouïs quelque tems d'une paix profonde dans le fonds de mon cœur, dont toutes les puissances étoient, ce me semble, d'accord de ne plus aimer que le vrai bien. Mais j'éprouvai bien-tôt ce que vous ajoutez de la concupiscence & des mauvaises habitudes. Et je vois bien que du moins par cet endroit j'étois tout à fait le même qu'auparavant.

THEODORE. Cela est & doit être ainsi pour bien des raisons qui entrent dans les desseins de Dieu, & que vous découvrirez sans peine lorsque vous y penserez : car il est tems de finir nôtre entretien. Mais, Ariste, ne craignez donc plus tant la mort, puisqu'elle vous délivrera de ce corps de péché qui vous insulte & qui vous inquiète sans cesse. Je ne dis pas que vous viviez dans une sécurité qui vous jette dans la négligence. Craignez les jugemens de Dieu : Veillez, priez sans cesse. Mais consolez-vous. Réjouissez-vous : Confiez-vous sur la qualité que porte le Seigneur

Matth. 1. 21. JESUS de Sauveur des pecheurs. *Vocabis nomen ejus JESUM*, dit l'Ange à Saint Joseph, *Ipsè enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*



II. ENTRETEN.

THEOTIME. Hé-bien, Ariste, êtes-vous maintenant guéri de la peur que vous aviez de la mort ? Êtes-vous au dessus de cette horreur sensible qu'elle fait à la nature, & vous paroît-elle encore comme un monstre qu'on ne peut regarder sans terreur ?

ARISTE. Ce n'étoit pas, Theotime, cette horreur dont vous parlez qui m'effraioit le plus, c'étoit la crainte des jugemens de Dieu : Et cette crainte ne venoit pas tant du souvenir des défordres de ma vie passée, que des méchantes dispositions que j'éprouvois actuellement en moi, & qui sont des suites funestes de mes passions. Je ne pouvois croire que la grace habitât dans un cœur aussi corrompu, aussi tyrannisé que le mien : Et cela me jettoit dans une espece de desespoir. Mais, Theodore, vous m'avez bien rassuré, lorsque vous m'avez fait comprendre que les Sacremens de la nouvelle alliance lais-

sent dans le corps toutes les mauvaises habitudes qu'on a contractées, & ne renouvellent que l'homme intérieur dont les dispositions ne nous sont pas connues. En effet, il me paroît évident que cela doit être ainsi : car il n'est pas juste que Dieu fasse un miracle ; qu'il change l'ordre de la nature sans nécessité. Celui qui a obéi aux sollicitations de ses sens, & qui a jouï des plaisirs sensibles, en doit avoir l'imagination salie, jusqu'à ce que les traces, ou plutôt les plaies que le cerveau en a reçues, soient parfaitement guéries : cure assurément bien difficile : car le cours des esprits renouvelle à tous momens ces

^{*Jean 8: 34.} sortes de blessures. Voilà pourquoi celui qui commet le péché en devient naturellement esclave, si le Sauveur des pécheurs ne l'en affranchît par le secours continuel de sa grace. Dieu laisse en nous la concupiscence, qui est la suite naturelle du péché, afin que le pécheur s'humilie par le sentiment intérieur qu'il a de sa faiblesse & de sa pente au mal : afin qu'il combatte sans cesse & qu'il en mérite davantage pour le Ciel. Car c'est par nos divers combats que Jésus-Christ nous fait mériter ces divers de-

grez de gloire qui feront la beauté de la celeste Jerufalem. Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien. Il a fes vûës ; & c'est à cet édifice fpirituel, dont nous ferons les pierres vivantes, que fe rapporte la conduite de Dieu fur les hommes. Que penfez-vous, Theodore, de ces raifons ?

THEODORE. Elles font tres folides ; mais voici, ce me femble, la raifon fondamentale de cette conduite de Dieu déduite de fon attribut effentiel. Car, comme je vous ai dit plufieurs fois, c'est de la connoiffance des attributs divins, clairement connus, & incontestablement reçûs, tel qu'est fon infinité, qu'on doit tirer les raifons de la Providence divine ; parce que Dieu n'a point d'autre Loi, d'autre regle de fes actions que fes propres attributs, ni d'autre motif que l'amour qu'il leur porte, que la complaiffance qu'il y prend. Pour favoir les chofes à fond, il faut toujours remonter aux principes dont elles dependent. Suivons donc ce principe.

La foi ou la raifon nous apprend les vérités qui fuivent. 1. Que Dieu a fait l'homme & la femme justes, mais libres,

capables de bien & de mal , de merite & de démerite. 2. Que pour conduire son ouvrage par une providence générale , qui portât le caractère d'une sagesse infinie , il a établi certaines Loix de l'union de l'ame & du corps , & d'autres Loix selon lesquelles les enfans devoient naître de leurs parens entièrement semblables à eux. Il seroit présentement inutile que je vous fisse * le détail de tout ceci. 3. Que Dieu a prévu le

Recherche de la vérité, l.

2. ch. 7.

Eclair-

cissemens

sur ce mé-

me chap.

peché des premiers hommes , & que par une suite naturelle de ces Loix , dont je viens de parler ; quoique d'ailleurs conformes à l'ordre , & très-sagement établies , tous les hommes deviendroient pecheurs comme leurs premiers parens. Dieu a prévu qu'après le péché , l'union de l'ame avec le corps se changeroit en dépendance , n'étant pas juste qu'il y ait des exceptions dans les Loix naturelles en faveur d'un homme rebelle à son Créateur ; & qu'ainsi la concupiscence , qui n'est autre chose que cette dépendance , répandroit une corruption générale dans le genre humain. Dieu , en un mot , a prévu le péché d'Adam & ses suites funestes ; il l'a pu empêcher , & il ne l'a pas fait , quel-

que amour qu'il portât à l'homme. Voilà une conduite qui paroît bien étrange à tous ceux qui jugent de Dieu par eux-mêmes. Mais si l'on conçoit que Dieu doit agir selon ce qu'il est ; si on consulte attentivement la Loi Divine, l'ordre immuable des attributs Divins ; tout cela se justifie pleinement.

Dieu voit que son ouvrage va périr, & il demeure immobile ; que déclare-t'il donc par là ? Le voici. L'attribut essentiel de la Divinité, c'est l'infinité. Dieu déclare donc par là que l'homme, cette excellente créature, qu'il avoit formée de ses mains & animée de son souffle, n'étoit rien par rapport à lui : car du fini à l'infini, la distance, l'inégalité est infinie, le rapport est nul. Dieu soutient donc majestueusement le caractère de la Divinité, lorsqu'il voit périr son ouvrage sans faire la moindre démarche pour le secourir. Il prononce par cette conduite le Jugement éternel qu'il porte de son infinité, & du néant de la créature. En un mot, il parle en Dieu : car il déclare par là que son véritable dessein, l'objet de son amour & de sa complaisance, l'ouvrage digne des attributs divins, n'est pas l'homme

324 II. ENTRETEN

avec sa sainteté & son excellence naturelle ; mais l'homme divinisé en Jesus-Christ , & que tout culte est profane, indigne de la Divinité , qui n'est point sanctifié par la Divinité même. Dieu avoit créé l'homme juste , & lui avoit donné tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa justice. Mais faire quelque démarche particulière & extraordinaire pour l'empêcher de périr, c'eût été à Dieu démentir son infinité, & marquer trop de complaisance pour un ouvrage qui ne la meritoit pas. Car ce n'est qu'en Jesus-Christ que Dieu se plaît dans ses créatures , qu'il se complaît en lui-même de tout ce qu'il a fait. Parce qu'il n'y a que l'Homme-Dieu qui divinise son ouvrage , & qui mette quelque rapport entre la créature & le Créateur.

A R I S T E. Je me souviens que vous
 14. ^{Entr.} m'avez déjà * prouvé cette vérité.

T H E O D O R E. Il est vrai. Mais c'est une de ces vérités qu'on peut bien dire deux fois , sur tout lorsqu'on en veut tirer de nouvelles conséquences. Comme nous ne pouvons donc avoir d'accès auprès de Dieu , ni de société avec lui que par Jesus-Christ ; que nous ne pou-

vons adorer Dieu divinement que par son Pontife ; Dieu , pour nous lier le plus étroitement qu'il étoit possible à notre Chef , a voulu qu'il fût aussi notre Sauveur. C'est pour cela qu'il a permis le péché & la corruption de la nature. Il a voulu que Jésus-Christ eût la gloire de tirer du néant de la Sainteté & de la Justice un monde nouveau ; & que , la grace ne supposant en nous aucun mérite , nous dussions à notre Chef tout ce que nous avons devant Dieu de réalité & de vie. C'est aussi dans le même dessein qu'il laisse dans les justes mêmes la concupiscence , soit naturelle , soit acquise ; afin que le sentiment de leur foiblesse & de leurs besoins les humilie profondément , & les lie étroitement à leur Sauveur , à celui par qui seul ils peuvent rendre à la Divinité des honneurs divins. Voilà , Ariste , le dessein de Dieu réglé sur sa loi , sur l'ordre immuable de ses attributs qu'il ne peut jamais démentir. C'est encore un coup de nous lier fortement & par des obligations infinies à Jésus-Christ , qu'il a établi Chef de son Eglise , pour consacrer par lui notre culte , & pour nous combler par lui de ses bien-faits.

Ne vous étonnez donc pas si les Sacremens n'effacent point de nôtre cerveau ces traces importunes qui excitent en nous des mouvemens déreglez. Car c'est dans nôtre foiblesse que paroît la puissance de Jesus-Christ. Nôtre esclavage nous lie à nôtre Libérateur ; & cet éguillon de la chair qui nous pique & qui nous maltraite sans cesse , nous doit faire soupirer sans cesse après celui sans lequel nous ne pouvons rien. Saint Paul n'avoit pas l'imagination salie par les suites naturelles de quelques désordres volontaires. Mais , * afin que la grandeur des révélations divines ne l'élevât point , Dieu permit au Démon d'exciter sa concupiscence. L'Apôtre pria souvent le Seigneur de le délivrer de cet Ange de Satan. Mais Jesus-Christ lui répondit : *Ma grace vous suffit, car c'est dans votre foiblesse que ma puissance paroît davantage. Je prendrai donc plaisir, dit ce grand Saint, à me glorifier dans mes foiblesse, afin que la puissance de Jesus-Christ habite en moi.* Dieu a donc permis le péché & la concupiscence qui en est une suite , afin de faire servir le plus grand des maux au plus grand des biens, & de nous unir à celui qui nous unit

* 2. Cor.
12.

d'un état pire que le néant même , pour nous élever à la dignité d'enfans de Dieu.

ARISTE. Cela me paroît entièrement conforme à la Raison , & clairement déduit de l'idée que nous avons de la Divinité.

THEODORE. Cela s'accorde aussi parfaitement avec la conduite que Dieu a tenue dans l'ancien Testament. Lorsque Dieu donna la loi aux Juifs , il prévoyoit bien qu'ils en deviendroient plus criminels. Car comme dit saint Paul ; *le peché aiant pris occasion de s'irriter par le commandement de la loi , a produit dans l'homme toute sorte de mauvais desirs. Car sans la loi le peché étoit comme mort : mais le commandement étant survenu , le peché est ressuscité ; & il est arrivé que ce qui tendoit à donner la vie , car la loi est sainte , juste , bonne en elle-même , que cela , dis-je , a donné la mort. Non que la loi par elle-même soit cause du peché ; mais c'est que la concupiscence est devenue par le commandement même une source de peché plus abondante. Dieu a donc prévu que par la loi les hommes sans la grace deviendroient plus criminels. Mais parce que la loi fait connoître le peché & sentir à l'homme la cor-*

* Rom.
ch. 7.

328 II. ENTRETEN

† *Gal. 3: 23.* ruption de son cœur, Dieu l'a donnée pour conduire à la grace, pour faire connoître la nécessité d'un Mediateur, & conserver la foi au Messie promis dès le commencement du monde. L'Ecriture, dit saint Paul, * *Gal. 3: 21.* a enfermé tous les hommes sous le péché, afin que les biens promis fussent donnez à ceux qui auroient la foi en Jesus-Christ. Car † *1. Cor. 1: 30.* Jesus-Christ nous a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, & notre redemption, afin que celui qui se glorifie ne le fasse que dans le Seigneur. * *1. Cor. 16: 22.* Anathème donc à quiconque n'aime pas le Seigneur Jesus. Mais qu'heureux est le pecheur, qui sentant sa misere intérieure s'attache au Sauveur des pecheurs, † *Col. 2: 29.* à celui qui est le Chef duquel tout le corps de l'Eglise reçoit l'influence qui l'anime & qui le sanctifie, à celui enfin qui a détruit la mort, & qui donne à ceux qui le suivent une vie qui ne finira jamais.

ARISTE. Assurément, Theodore, rien n'est plus consolant pour moi que ce que vous venez de me dire. La qualité de Sauveur des pecheurs que porte dès sa naissance * *Matth. 1: 21.* le Seigneur Jesus, me délivre de cet excès de crainte qu'excite en moi le sentiment que j'ai de ma corruption

ruption & de mes désordres. Il n'y a que la Religion qui puisse appréhendre à l'homme, non seulement à mépriser la mort ; ce que la Philosophie Stoïcienne se vançoit de pouvoir faire, mais mêmes à la désirer. Je sens maintenant mon esprit dans un grand calme. Cependant je voudrois bien encore que vous dissipassiez ces vaines fraïeurs que l'imagination m'inspire, lorsqu'elle me représente qu'il faut un jour quitter les douceurs de la vie, rompre tout le commerce que nous avons avec la nature, & rentrer pour ainsi dire dans le néant. Car je m'imagine toujours qu'à la mort on est enseveli dans les ténèbres ; que l'ame n'a plus aucun sentiment ; qu'elle perd en un mot avec le corps toutes ses facultez & toutes ses idées. Le sommeil & la mort ont entr'eux un grand rapport : Mais encore a-t'on dans le sommeil quelques sentimens de ce qu'on est, une suite de pensées bizarres qui souvent nous remplit de joie. Il est vrai qu'on perd en cet état le pouvoir de penser à ce qu'on veut. Mais ce n'est peut-être pas un grand mal : car souvent l'homme s'accable de chagrin & d'inquiétude par une attention volon-

naire à de fâcheuses idées. Quoiqu'il en soit le sommeil me paroît bien doux, & rien de plus affreux à mon imagination que la mort.

T H E O D O R E. Le sommeil nous doit paroître agréable & la mort terrible, en conséquence des loix naturelles de l'union de l'ame & du corps : car ces loix ne tendent qu'à la conservation de la vie. Mais vous sçavez bien, Ariste, que les loix naturelles n'excitent en nous que des sentimens confus. Or dans la recherche du vrai bien l'esprit ne se doit jamais conduire par instinct ou sentiment confus, mais par raison & par lumière. L'ame dans le sommeil est réduite à la plus basse des servitudes, & privée de tous ses droits. La mort au contraire la délivre de cet esclavage, & la rétablit dans sa dignité. Le sommeil n'a de rapport avec la mort que par l'immobilité du corps. C'est un rapport que découvrent les sens. Mais si vous consultez la Raison, elle vous apprendra que ces deux états de l'ame sont les plus opposés.

Il n'est pas possible, mon cher Ariste, d'empêcher en nous l'effet des loix naturelles. La Raison & la Religion mêm-

mes ne changent rien dans l'union de l'ame avec le corps. Mais elles s'opposent à sa dépendance, & elles la diminuent peu à peu. Il est impossible de n'être pas frappé de cette horreur sensible qu'excite d'abord en nous l'image de la mort : mais il est possible de n'en être pas ébranlé, ou de n'en être pas troublé. La mort n'est tout-à-fait terrible qu'à ceux qui ne la connoissent point, & qui n'ont point l'esperance que nous avons. Regardez-la de près. Considérez attentivement ce qu'elle nous enlève & ce qu'elle nous rend. Familiarisez-vous avec elle. Vous verrez peu à peu qu'elle s'apprivoisera avec vous. Et vous n'aurez jamais de consolation plus douce que celle que vous tirerez de ce commerce, pourvu néanmoins que la Religion y entre. Car sans la Religion on ne fait pas trop, si la mort est ou n'est pas avantageuse à l'homme dans l'état où il est réduit. Vous vous imaginez, & je me l'imagine aussi moi-même, qu'à la mort on est enseveli dans les ténèbres ; que l'ame n'a plus aucun sentiment ; que l'on perd avec son corps toutes ses facultez, & généralement toutes ses idées. Mais

se ne sont là que des illusions de l'imagination, & la raison n'y a nulle part. Philosophons, je vous prie, plus sérieusement.

ARISTE. J'y consens. Certainement la mort sépare l'ame du corps. Or c'est par notre corps que nous sommes unis à tous ceux qui nous environnent. Car le Soleil, par exemple, n'est visible qu'à cause qu'il ébranle le nerf optique, & par lui le cerveau; Donc la mort anéantit à notre égard toute la nature.

THÉODORE. Hé bien, qu'en concluez-vous? L'esprit la plus noble des créatures, est séparé du corps la plus vile des substances. La mort anéantit à son égard toute la matière. Quel malheur pour lui! Est-ce que vous regardez les corps comme le bien des esprits, comme leur lumière, leur bien, la cause de leur perfection & de leur bonheur?

ARISTE. Je sçai bien que les esprits ne sont unis immédiatement qu'à Dieu, & que c'est uniquement de lui qu'ils reçoivent cette suite de pensées & de sentimens qui se rapportent aux objets sensibles. * Vous m'en avez convaincu. Mais le corps est la cause occa-

fidelle ou naturelle de toutes ces pensées & de tous ces sentimens qui font la douceur de la vie, & qui donnent à l'ame cette variété de mouvemens qui nous occupent agréablement. Le corps détruit, l'ame deviendra donc comme insensible, & par conséquent sans vie & sans mouvement. Car Dieu n'agira plus en elle pour l'unir à son corps, & par son corps à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers.

T H E O D O R E. Oûi, certainement une ame dans laquelle Dieu n'agit point est insensible, sans vie & sans mouvement. La voilà morte : on ne sçait plus ce que c'est. Mais pouvez-vous concevoir que Dieu conserve éternellement des substances pour n'en rien faire ? Que penseriez-vous de l'Univers & de son Auteur, si Dieu après avoir créé l'étendue la laissoit informe, sans cette variété de figures & de mouvemens qui font la beauté du monde visible ? Dieu n'emploie sa puissance que pour honorer sa sagesse. Qu'il laisse donc l'ame tomber dans le néant, si à la mort il est résolu de n'en plus rien faire.

Dieu n'agira plus dans l'ame, dites-

vous, pour l'unir à son corps, & par lui à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers. Je le veux. Mais sans nous arrêter à ce que la foi nous enseigne : qu'un jour notre ame sera réunie à notre corps, mais glorieux & réformé sur le modèle de celui de Jesus-Christ; que par ce corps nous aurons rapport à un monde nouveau bien différent de celui-ci, & que nous formerons une société infiniment plus parfaite & plus heureuse. Sans, dis-je, conter là-dessus, quel malheur est-ce pour nous que Dieu n'agisse plus dans notre ame pour l'unir à notre corps, à la plus méprisable des substances; principalement depuis que le péché a changé l'union de l'ame & du corps en une fâcheuse servitude? N'est-ce pas plutôt un grand bien, que de n'être plus sujet à la goutte, à la pierre, à la migraine, & à tant de différents maux, qu'il n'y a pas assez de termes pour les marquer tous? Presentement je ne souffre point de mal : mais j'en attends. Et peut-être que demain je serai attaqué d'une douleur qui ne me quittera qu'avec la vie. Car il n'en est pas de la douleur comme des plaisirs sensibles. Le plaisir le plus doux devient

Bien-tôt fade, & ensuite il se change en amertume. Mais les grandes douleurs subsistent souvent jusqu'à la mort. Lorsque l'ame est accablée de douleurs; lorsqu'elle est mal, pour ainsi dire, avec son corps, elle est mal avec tout le reste de la nature. Elle ne trouve plus rien de bien ni rien de beau : tout la fatigue & la chagrine. Elle a dans cet état autant de persecuteurs qu'il y a d'objets sensibles, qui font sur son corps une forte impression. Cependant cet état d'accablement & de douleur ne se peut ni prévoir ni éviter par nôtre prudence ni par nos précautions. Il n'y a que la mort qui nous en délivre. Il n'y a donc qu'elle qui nous puisse mettre l'esprit en repos.

Mais supposons que Dieu, agissant dans l'ame pour l'unir à son corps, & par son corps à tout l'Univers, ne nous donne que les sentimens agréables que nous éprouvons, & qu'il arrête selon nos desirs toutes les impressions fâcheuses que nous recevons des objets sensibles : supposons que l'homme soit encore en l'état heureux, où se trouvoit Adam avant son péché, lorsque l'union de l'ame avec le corps n'étoit point

changée en dépendance; je soutiens que mêmes dans cette supposition, la mort nous est infiniment plus avantageuse que la vie; puisque maintenant la mort doit précéder la jouissance du souverain bien, l'union parfaite de l'ame avec Dieu,

Il est certain, Ariste, que Dieu a fait les esprits pour le connoître & pour l'aimer : car il n'agit que pour lui. Les esprits maintenant ne s'occupent que des corps : mais c'est que l'homme n'est plus tel que Dieu l'a fait. Il est devenu esclave du corps, parce qu'il n'a pas esté soumis à Dieu : & s'il se soumet à Dieu, la mort qui le délivrera de sa servitude, le réunira à son principe & à sa fin. Mais puisque Dieu pour entretenir l'union de l'ame avec le corps, nous donne un si grand nombre de sentimens agréables, que l'homme, qui ne connoît pas sa dignité & son excellence, regarde cette union comme un grand bien; quel sera nôtre bonheur lorsque nous serons réunis à nôtre principe, lorsque Dieu agira en nous pour nous unir étroitement avec lui? Jugeons-en, Ariste, par la difference qu'il y a entre le Créateur & les créatures. Car enfin
il

il est raisonnable de penser que Dieu proportionne les plaisirs aux biens dont il nous fait jouir. Il n'y a nul rapport entre les créatures & le Créateur. Il n'y a donc nul rapport entre les plaisirs de la vie présente, qui sont une suite de l'union de l'ame & du corps, & ceux de la vie future, de la société que nous aurons avec Dieu par Jesus Christ. *L'œil* ^{1. cœ} *n'a point vu, l'oreille n'a point entendu,* ^{2. 9.} *L'esprit mêmes n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime.* Ne craignez donc point la séparation de l'ame & du corps, puisqu'elle est nécessaire présentement pour vous réunir à Dieu : mais craignez souverainement le peché qui vous en sépareroit éternellement.

A R I S T E. Mais lorsque l'ame sera séparée du corps, il n'y aura plus de cause occasionnelle de l'action de Dieu en nous. Après la mort la substance de notre corps reçoit diverses modifications : mais la cause naturelle de tous ces changemens est visible. Un cadavre est environné & pénétré d'autres corps, qui par leur choc le corrompent, en conséquence des loix naturelles des communications des mouvemens. Mais puisque les traces du cerveau sont les

causes occasionnelles de nos sentimens, ce cerveau détruit, l'ame ne sentira plus rien.

THEODORE.. L'ame ne sentira plus rien par rapport à la conservation de son corps. Mais elle aura sans doute des sentimens bien plus vifs par rapport à Dieu, qui sera le souverain bien des bons, & qui alors deviendra le souverain mal des méchans; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. On peut dire que nos œuvres seront à l'égard de la Justice divine, la cause occasionnelle des récompenses & des peines futures, en consequence des loix éternelles: loix nécessaires & immuables, bien différentes des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps, ou de celles des communications des mouvemens.

Vous imaginez-vous, Ariste, qu'il ne peut y avoir d'autre cause occasionnelle de nos sentimens que les traces du cerveau? Faites attention sur ce qui se passe en vous-même, & vous en trouverez d'autres. Lorsqu'un homme a fait quelque action de justice, & qu'au lieu de suivre les mouvemens agréables de ses passions, il y a résisté généreusement, ne se sent-il pas ému d'une

joie intérieure ? Les méchans au contraire ne sont-ils pas intérieurement désolés à la vûe de leurs désordres ? Or quelle peut-être la-cause occasionnelle de ces sentimens , si ce n'est la connoissance actuelle que l'ame a de son état ; connoissance qui sera bien plus vive après la mort qu'elle n'est maintenant , puisque la mort nous sépare d'un corps, qui nous répand sans cesse au dehors. Les traces du cerveau ne parlent à l'ame que pour le bien du corps. Elles ne peuvent donc pas occasionner dans l'ame des sentimens agréables , lorsqu'on résiste à ses passions , ou qu'on fait le contraire de ce que le corps demande ; ni des sentimens fâcheux , lorsqu'on lui accorde tout ce qu'il desire. Ces traces ne sont donc point les seules causes occasionnelles de nos sentimens. L'ame après la mort ne sera donc pas privée de sa sensibilité par le défaut d'une cause occasionnelle. Car enfin l'ame est inséparable d'elle-même. Elle est soumise à la puissance des idées : & la conscience de ce qu'on est suffit , afin que Dieu par l'idée de l'ordre immuable comble de joie ceux qui auront obéi à cette loi inviolable , & remplisse de

tristesse ceux qui l'auront méprisée. Car c'est immédiatement par les idées que Dieu agit dans les intelligences. Et si Dieu par l'idée du corps , répand dans l'ame la douleur de la goutte , lorsque le corps en est attaqué ; que ne fera-t'il point par l'idée de l'ordre , lorsque l'ame sera déréglée.

A R I S T E. Je croirois bien que l'ame séparée du corps est capable des sentimens de joie & de tristesse : mais je ne puis m'imaginer qu'elle ait encore des sentimens prévenans , tels que sont le plaisir & la douleur. Les Démon & les Impies seront condamnez au feu éternel. On n'en peut pas douter après cette parole terrible de Jesus - Christ ;

Matth. Retirez-vous de moi maudits : allez au feu éternel préparé pour le Diable & pour ses Ministres. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que les damnez , les Démon qui n'ont point de corps , peuvent souffrir le sentiment de la brûlure ? Je croirois volontiers que ce feu qui les tourmentera , n'est pas différent de ce ver qui les rongera , c'est-à-dire , du reproche éternel de leur conscience , qui les accablera d'une tristesse effroyable.

T H E O D O R E. Cependant Jesus-Christ, qui sçavoit bien ce qui en est, distingue *ce ver qui ne meurt point*, de *ce feu qui ne s'éteint point*. Il vaut mieux, dit-il, entrer dans la vie éternelle avec une main, que d'en avoir deux, & aller en Enfer; dans ce feu qu'on ne peut éteindre, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais: Paroles qu'il repete* trois fois dans un même discours. Je veux bien que ce ver marque la rage, le desespoir, la tristesse éternelle que cause dans les damnez le reproche intérieur: Cette explication paroît assez naturelle. Mais je n'ai nulle peine à croire qu'outre ce ver il y aura un feu qui tourmentera les damnez. Il est vrai que le feu ne peut brûler que les corps, si par brûler on entend séparer & dissiper les parties dont les corps sont composez: & en ce sens le feu de l'Enfer ne brûlera pas mêmes les corps des damnez. Mais sans doute ce feu peut brûler & tourmenter les esprits, comme cause occasionnelle, ou produire en eux des sentimens tres-vifs & tres-cuisans, semblables à ceux que fait en nous la brûlure. Car prenez-y garde, on ne sent de la douleur lorsqu'on

* *Matth*
2.

se brûle , que parce que les fibres du cerveau sont terriblement ébranlées. Or il n'est pas plus difficile de comprendre que les Démons souffrent des douleurs tres-vives par le mouvement du feu , que nôtre ame par tel ou tel ébranlement du cerveau. Dieu peut donc établir le mouvement du feu de l'Enfer , cause occasionnelle du tourment éternel des esprits superbes.

A R I S T E. Mais nôtre ame est unie à nôtre cerveau. Nous avons un corps, & les Démons n'en ont point. Est-ce qu'ils seront unis au feu , comme nous à nôtre corps , ou à nôtre cerveau ?

T H E O D O R E. Non , ils n'y seront point *unis*. Ils y seront *assujettis*, ils y seront condamnés. Dieu pour punir leur orgueil , les assujettira à la plus vile des substances , à l'action d'un feu matériel. Leur repos, ou la cessation de leurs douleurs , dépendra du repos d'un corps toujours en mouvement. Ainsi leurs maux ne finiront point. Est-ce que tout cela n'est pas possible , & conforme à l'idée que nous avons de la Justice divine ? Quand Dieu a uni l'ame du premier homme à son corps, l'ame en étoit la maîtresse. C'est qu'alors l'ordre

immuable de la Justice le vouloit ainsi. Après le péché, *l'union* s'est changée en *dépendance*. Mais cette dépendance n'est pas entière. On peut dire que notre ame est en partie unie & en partie assujettie à notre corps. Tous les mouvemens qui se passent dans notre cerveau & dans nos membres ne sont pas indépendans de nos volontez. C'est que notre ame n'est qu'en épreuve dans notre corps : il y a esperance de retour vers Dieu par Jesus-Christ. Cela devoit être ainsi, afin que Dieu pût executer ses desseins. Mais du moins après le Jugment dernier, l'ouvrage de Dieu étant alors consommé, les Démons dépouillez de leur pouvoir, seront assujettis à l'action du feu, dont ils ne recevront que des sentimens fâcheux : parce que ce n'est que pour les punir que Dieu établira le feu pour être l'instrument de leur supplice.

ARISTE. Quand je fais attention que nos sentimens ne sont que des modifications de l'ame, & que Dieu seul en est la cause véritable, je comprends bien que l'ame après la mort n'est point absolument incapable de sentiment, supposé que Dieu agisse en elle. Mais com-

ment voulez-vous que Dieu agisse dans les Démons , dans de purs esprits à l'occasion du feu qui n'est point organisé ? Car ce n'est que par les organes de nos sens , que Dieu affecte nôtre ame de divers sentimens.

THEODORE. Il est inutile de conjecturer sur la maniere dont le feu , comme cause occasionnelle , agit sur les Démons. Dieu peut établir ces sortes de causes comme il lui plaît ; ses desseins sur cela nous sont inconnus. Mais il est certain que le cerveau n'est pas plus capable par lui-même d'agir dans l'ame que le feu sur de purs esprits. Nous nous entretenons maintenant , nous nous communiquons mutuellement nos pensées. Mais que faisons-nous pour cela ? Nous ébranlons l'air par nos paroles , & rien davantage. Cet air ébranlé ébranle nôtre cerveau , & cette matiere étant ébranlée , deux esprits se trouvent frappez des mêmes idées. Quel rapport entre des choses si differentes ? De purs esprits , qui n'auroient point l'experience de ce fait , n'auroient-ils pas les mêmes raisons de le révoquer en doute , que celles que vous avez sur le feu qui tour-

mente les damnez ? Pourquoi donc n'avouërions-nous pas que les Démons peuvent être tourmentez par un feu materiel , d'une maniere merveilleuse à la vérité , mais tres-réelle , dit saint Augustin , * puisque l'expérience même nous apprend , que nôtre ame est tellement dépendante de nôtre corps , que tout ce qui ébranle le cerveau l'ébranle elle-même. Au reste , vous vous trompez de croire que les organes des sens soient la cause de nos sentimens. Ils ne servent ces organes qu'à transmettre l'action des objets jusqu'au cerveau , dont l'ébranlement est seul la cause occasionnelle des sentimens de l'ame. L'œil , par exemple , ne sert qu'à réunir sur le nerf optique les raïons qui viennent de chaque point des objets , & qu'à ébranler ce nerf ; & l'ame n'a le sentiment de couleur , que parce que le mouvement de ce nerf se commu-

* *Cur enim non dicamus , quaprovis miris , veris tamen modis , etiam spiritus incorporeos posse pœnâ corporalis ignis affligi , si spiritus hominum , etiam ipse profectò incorporei , & nunc potuerunt includi corporalibus membris , & tunc poterunt corporum suorum vinculis insolubiliter alligari ? Adhærebunt ergo , si nullæ eis sunt corpora , spiritus demonum , inmodò spiritus demones licet incorporei , corporibus igneis cruciandi. De Civit. Dei , lib. 21. c. 10.*

nique jusqu'au cerveau. Ainsi, puisque l'ébranlement du cerveau est seul la cause occasionnelle de nos sentimens, l'ébranlement des parties du feu peut aussi être la cause de la douleur des Démons. Jesus-Christ le décide, ce me semble, assez clairement par ces paroles : *Allez maudits au feu éternel préparé pour le Diable* : car il ne faut point donner de sens métaphorique à des paroles capables d'un sens naturel ; si l'on n'y est obligé par des raisons fort pressantes.

ARISTE. Je me rends, Theodore, & je voi bien que je ne suis pas encore délivré de mes préjugés. J'avoüe que les Démons seront un jour précipitez dans l'Enfer, où le feu les tourmentera. Mais presentement qu'ils sont dans l'air, car saint Paul les appelle les puissance de l'air, souffrent-ils cette douleur sensible que produit le feu ? On dit qu'ils portent avec eux leur enfer : & cela se conçoit bien, s'il n'y a que la tristesse & le desespoir qui les afflige. Mais comment le feu de l'Enfer les brûle-t'il maintenant qu'ils n'y sont point ? J'aurois sur cela bien des difficultez à vous faire.

THEODORE. Vous perdriez le.

tems assurément : car il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent nous donner , & je n'aime point à deviner sur des matieres obscures. Je conçois clairement que le feu est dans quelque lieu , ou qu'il a certains rapports avec les corps qui l'environnent. Mais je ne conçois pas de même que les esprits y puissent être ; ni qu'il soit nécessaire qu'ils y soient pour en être tourmentez de la maniere dont ils le sont. Car ce n'est pas le feu qui est la cause immediate & efficace de leurs douleurs.

Pensez-vous , Ariste , que vôtre ame soit dans le Soleil où elle voit la lumiere , dans les nuës où elle voit la blancheur, dans tous ces corps qui vous environnent , & où vous voïez une si grande diversité de couleurs ? S'il n'est pas nécessaire que l'ame soit sur la surface des corps , où elle voit de la couleur ; il n'est pas nécessaire non plus qu'elle soit dans celui où elle souffre de la douleur. Car la couleur & la douleur sont également des modalitez ou des perceptions de l'ame.

● Si l'idée de l'étendue qui vous présente cette fleur par le sentiment de couleur , vous frappoit d'un sentiment

de douleur , seriez - vous réellement dans cette fleur ? Je ne pense pas que cela fût nécessaire. Cependant prenez - y garde , il est nécessaire que l'ame soit réellement où les modifications se trouvent ; car les substances sont inséparables de leurs modalitez. L'ame est, nécessairement où est la couleur , où est la douleur. Mais , c'est que ni vous ni moi ne voïons point directement cette fleur que tient Theotime: Nous pourrions la voir comme nous la voïons, quoiqu'elle fût détruite, & vous en verriez dix pour une, si vous aviez devant les yeux une lunette à dix facettes. L'ame n'est donc pas réellement dans les corps qui environnent le nôtre, mais dans les idées qui agissent dans nos esprits. Elle est certainement où est la couleur, où se trouve la douleur ; puisqu'elle est inséparable de ses modalitez ou de ses perceptions. Elle est dans la fleur qu'elle voit, elle est dans le feu qu'elle sent. Mais c'est encore un coup dans la fleur qu'elle voit directement : c'est dans le feu qui la tourmente immédiatement : c'est dans l'idée qui la touche ou qui la frappe : c'est dans l'idée qui la pénètre qu'elle est véritablement , & non pas dans

L'objet qui répond à cette idée. Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps, c'est le monde matériel.

ARISTE. Je vous avouë, Theodore, que j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites : *Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps c'est le monde matériel !*

THEODORE. J'ai tort, le vrai lieu des corps n'est point le monde matériel. Je parlois selon les idées vulgaires.

ARISTE. Ce n'est point cela. Je comprends bien que le monde matériel est le vrai lieu des corps.

THEODORE. Vous le comprenez bien ?

ARISTE. Oûi ce me semble. Mais ce que je ne comprends pas trop bien, c'est que le vrai lieu des esprits soit le monde intelligible. Est-ce que les Démons ne sont pas véritablement les uns dans l'Enfer, les autres dans l'air, où saint Paul semble les placer ?

THEODORE. Les préjugés reviennent toujours : ou bien c'est que vous voulez me faire parler. Supposons, je vous prie, que Dieu n'ait point fait de corps, ou, ce que l'on croit communément,

nément, que les Anges aient été créés avant le monde, avant la matière. Dans cette supposition où étoient-ils ? Et où serions-nous nous-mêmes, si Dieu avoit anéanti tous les corps ?

ARISTE. Nulle part.

THEODORE. Quoi, nulle part en tous sens ; quand mêmes nous aurions toutes les pensées, tous les sentimens que nous avons ?

ARISTE. Nous serions en nous-mêmes.

THEODORE. Nous trouverions donc en nous-mêmes ce ciel & cette terre que nous voïons immédiatement, cette étendue immense que nous concevons, cette variété infinie d'idées que nous ne sçaurions épuiser. Nous trouverions l'idée de la perfection & de l'ordre dans un esprit déréglé, des vérités nécessaires dans un être dépendant, des loix éternelles dans un esprit de quelques jours : En un mot, l'infini, l'éternel, le nécessaire, le général ou commun à tous les esprits, l'immuable enfin, tout cela dans un esprit fini, créé, dépendant, particulier & sujet au changement. Mais quoi ! nôtre ame est assurément en nous-mêmes, & cependant

nous ne la voïons pas , nous ne la con-
noissons pas. Nous ne sçaurions décou-
vrir les modalitez dont nôtre substance
est capable ; parce que nous n'avons
point cette idée lumineuse dans laquel-
le, & par laquelle seule nous pouvons
voir clairement ce que nous sommes,
& toutes les modalitez dont nôtre ame
est capable.

A R I S T E. Je croi bien que c'est en
Dieu que nous voïons toutes choses.

T H E O D O R E. C'est donc en lui que
nous sommes véritablement : * *In ipso* * A&4
enim vivimus & movemur & sumus, dit 17; 28,
saint Paul. Car nous sommes assuré-
rément où sont nos perceptions, nos
propres modalitez, qui quoique distin-
guées de nos idées, n'en sont point sé-
parées, du moins dans le tems que ces
idées nous affectent. Quoi ! pouvez-
vous douter que la couleur, vôtre pro-
pre modalité, ne soit jointe avec vôtre
idée, étant convaincu d'ailleurs que la
couleur n'est que la perception sensi-
ble de l'idée qui vous touche ? Si vous
voïiez ce mur immédiatement & en lui-
même, pourriez-vous douter que cette
blancheur que vous voïez répandue sur
sa surface n'y fût pas actuellement ?

La couleur est sans doute sur l'objet vu immédiatement : elle est avec l'idée dont elle est la perception. Mais les couleurs ne sont que des modifications de l'ame, & les substances sont inséparables de leurs modifications. Donc l'ame même est sur les idées qui la touchent, dans les idées qui la pénètrent, dans le monde intelligible comme dans le lieu propre des intelligences.

THEOTIME. On peut mêmes dire que Dieu est plus intime à l'ame que l'ame ne l'est à elle-même : *Intimior intimo meo*, dit saint Augustin. Car enfin l'ame ne se connoît point : elle n'est à elle-même que ténèbres & qu'obscurité.

* Saint
Greg. A R I S T E. Je veux bien que les esprits bienheureux soient en Dieu. Les Anges se promènent pour ainsi dire dans l'immensité Divine, *intra Deum currunt*. Mais les Démons seroient-ils dans la substance lumineuse de la Divinité ? Ils sont dans l'Enfer, chassez du Ciel & précipitez dans les ténèbres.

T H E O D O R E. Il est vrai. Ils sont dans l'Enfer comme les esprits peuvent être dans les corps, Mais Dieu est partout, & ils sont en Dieu bien plus réellement.

lement que dans le feu préparé pour les punir. Ils sont dans la substance lumineuse de la Divinité : mais cette substance n'est point lumineuse à leur égard , elle n'est que brûlante & qu'affligeante pour eux. Ou si elle est encore lumineuse à leur égard , les vérités qu'ils découvrent malgré eux dans cette lumière les blessent & leur font horreur. Ils portent avec eux leur Enfer : parce que toutes les créatures sont inséparables du Créateur , & que le souverain bien des Justes devient à leur égard le souverain mal , & le sera éternellement. Ils sont plongez dans le feu en ce sens , qu'à l'occasion de cet élément ils sont brûlez ou terriblement tourmentez par l'efficace des idées divines. Car enfin les esprits ne sont unis ou assujettis aux corps qu'indirectement , que par l'entremise des idées de ces mêmes corps en conséquence des volontez du tout-Puissant , duquel seul ils dépendent immédiatement. Je vous prie de vous souvenir du principe dont je croi vous avoir autrefois * bien convaincu.

* *Entrez
rien 7.*

A R I S T E. Je fais tous mes efforts pour me fixer dans l'esprit les idées

354 II. ENTRETEN

abstraites de votre Metaphysique, mais elles m'échappent toujours. Vous m'avez † dit autrefois ce que vous me dites aujourd'hui : mais je n'ai bonne mémoire que pour les méchantes choses. Cependant je ferai si bien. . . Oüi le monde intelligible est le vrai lieu des intelligences. Mais le monde matériel est assurément le vrai lieu des corps.

† *Entre-
tien* 1. 2.

THEODORE. Cela se peut dire en ce sens que tel corps est une partie du monde : ou bien en ce sens que tel corps est environné de tous les autres qui composent l'Univers.

ARISTE. Quoi ce bureau n'est-il pas dans cette chambre ?

THEODORE. Ce bureau est dans cette chambre : non qu'il soit dans la substance qui compose cette chambre, mais parce qu'il en est environné. Ne voyez-vous pas que les corps ne peuvent pas être les uns dans les autres ?

ARISTE. Je sçai bien qu'ils sont impénétrables.

THEODORE. Comment voulez-vous donc que le monde matériel soit le vrai lieu des corps ? Ce monde n'est que l'assemblage de tous les corps, dont aucun n'est dans aucun autre.

ARISTE. Je l'avouë. Mais quel est donc le vrai lieu de ce bureau ?

THEODORE. C'est le lieu où il est véritablement. C'est la substance qui le pénètre, & dans laquelle il est actuellement. Ce bureau fait partie de l'Univers. Voïons donc où est l'Univers, & nous sçaurons le vrai lieu de ce bureau.

ARISTE. L'Univers est en lui-même.

THEODORE. Il est vrai. Car l'Univers n'est pas séparé de lui-même. Est-ce ainsi que vous l'entendez ?

THEOTIME. Ne sçavez-vous pas, Ariste, que Dieu est par tout, & qu'ainsi c'est en Dieu qu'est l'Univers.

ARISTE. Oüi. Mais Dieu n'est pas étendu comme les corps.

THEODORE. Non sans doute. S'il étoit étendu comme les corps, l'Univers ne seroit point en lui, car les étendus sont impénétrables. Il est impossible que deux pieds cubes d'étendue n'en fassent qu'un. Mais Dieu est tellement étendu dans l'Univers qu'il est tout entier par tout. Car il a tout ce qu'il y a de réalité & de perfection dans les créatures, sans aucune imperfection,

sans aucune limitation. Ma main n'est pas mon bras. Elle est réelle, mais elle renferme pour ainsi dire le néant de mon bras & de tout le reste de l'Univers. Mais en Dieu il n'y a point de néant. Toutes les réalitez s'y trouvent, mais éminemment, infiniment, divinement, sans exclusion, sans limitation. Il est tout entier par tout. Cela ne se conçoit pas. Mais vous étonnez-vous que les attributs de l'infini soient incompréhensibles à un esprit fini ? Concevez-vous bien qu'en Dieu il n'y ait ni passé ni futur, & que tous les tems qui se succèdent les uns aux autres soient présens dans son éternité ? Comprenez-vous bien comment l'étendue intelligible qui certainement n'occupe aucun espace, * comme il est aisé de le prouver, en découvre à l'esprit une infinité ? En un mot, concevez-vous qu'un être parfaitement simple renferme en lui-même une infinité de perfections ? Ce n'est point proprement dans l'immensité divine que sont les bienheureuses intelligences, c'est dans la Raison divine. L'immensité divine est le lieu des corps ; comme l'éternité celui qui correspond aux tems, ou qui les renferme

* Voyez
la 1. le-
tre contre
la défen-
se de M.
Ann. art.
13. 14.
25.

VOUS. Mais la lumière intelligible, le monde archétype, les idées divines : voilà, si je ne me trompe, le vrai lieu de nos esprits. Car Dieu ne touche & ne pénètre l'esprit, du moins présentement, que par ses divines idées. Ce que je viens de vous dire peut, ce me semble, vous persuader de ce paradoxe. Vous y penserez à loisir. Mais rapprochons-nous un peu de notre principal sujet. Appréhendez-vous encore que l'âme perde avec le corps sa sensibilité, & que la mort anéantisse à notre égard toute la nature ? La regardez-vous encore comme un grand malheur pour vous ?

ARISTE. Je ne puis pas m'empêcher de regarder la séparation de l'âme & du corps comme un mal : Mais je suis persuadé que ce ne sera pas un si grand mal.

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que la peur que vous avez de la mort est fondée sur ce que vous croiez qu'elle vous séparera de votre corps. Mais vous vous trompez peut-être. Theodore vous a passé cela, mais je ne croi pas vous le devoir accorder, & je voi bien par les choses qu'il vient de vous dire, & au-

quelles vous ne faites pas assez de réflexion , qu'il est tout à fait de mon sentiment.

A R I S T E. Quoi mon ame à la mort ne sera pas séparée de mon corps !

T H E O T I M E. Non apparemment, ni à la mort , ni jamais.

A R I S T E. Je ne crains donc plus la mort : mais j'appréhende fort que Theotime ne raisonne mal. Que voulez-vous dire ?

T H E O T I M E. Ce bras que je tiens, & que je serre entre mes mains , à qui est-ce ?

A R I S T E. C'est à moi assurément.

T H E O T I M E. Quoi c'est là effectivement vôtre bras ? Je n'en crois rien.

A R I S T E. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Mais laissez-moi je vous prie , vous me faites mal.

T H E O T I M E. Je lâcherai prise quand je je sçaurai que ce bras vous appartient.

A R I S T E. Il m'appartient si bien qu'actuellement il me fait mal.

T H E O D O R E. Lâchez prise ; Theotime.

T H E O T I M E. Je vous fais , Ariste, present d'un bras , à condition que vous serez plus attentif à ce que nous vous

difons , & que par la connoiffance de ce qui fe paffe en vous-même , vous tâcherez de vous élever à ce qui eft au deffus de vous.

A R I S T E. Je vous rends graces du prefent que vous me faites.

T H E O T I M E. Je ne vous ai donné qu'un méchant bras ; méchant puiſque vous dites qu'il vous fait mal. Je veux encore vous faire prefent de deux autres bien plus réels que celui-là , & qui feront en un fens bien plus à vous. Un jour ce bras-ci ne fera plus , mais les deux autres font incorruptibles.

A R I S T E. Les Philoſophes ont d'étranges manieres ! Hé bien.

T H E O T I M E. Suppoſons , Ariſte , qu'on vous eût coupé ce bras-ci & cet autre-là , (cette ſuppoſition ne vous fera point de mal) & que ces deux bras fuſſent pourris ou brûlez ; il eſt certain par l'expérience de ceux à qui cet accident eſt arrivé , que vous ſentiriez de la douleur dans deux bras , & une douleur bien plus vive que celle dont vous venez de vous plaindre. Or ce ne feroient pas les deux bras ou pourris , ou brûlez qui vous feroient encore mal. Cela n'a pas beſoin de preuve. Vôte ame eſt

donc unie à deux autres bras. Et ces deux bras sont véritablement à vous, s'il est permis de conclure qu'un bras est à nous de ce que nous sentons qu'il nous fait mal.

ARISTE. Assurément, Theotime, un homme à qui on a coupé deux bras n'en a plus.

THEOTIME. Assurément, Aristé, un homme à qui on a coupé deux bras, en possède encore deux autres. Et ces deux bras que vous avez, & que voici, ne seroient point vos deux bras, ou ne vous feroient ni bien ni mal, si vous n'aviez les deux autres dont je parle, ces deux bras auxquels vous ne pensez point, & qui cependant sont les seuls qui peuvent vous faire mal. Or nous ne perdrons à la mort que ces deux bras-ci : car les deux autres sont incorruptibles. La mort ne corrompra que ce corps qui ne peut jamais nous faire ni bien ni mal. Vous avez donc tort de craindre la mort par cette méchante raison qu'elle vous séparera de votre corps ; s'il est vrai que votre corps, c'est celui qui vous fait mal.

ARISTE. Je ne comprends pas trop ce que vous me voulez dire.

THEOTIME.

THEOTIME. Convenez-vous qu'un homme à qui on a coupé un bras ne laisse pas, mêmes long-tems après, de sentir de la douleur dans son bras ?

ARISTE. J'en conviens. J'ai vû trop de gens qui m'ont assuré de ce fait pour en douter.

THEOTIME. Quel est donc le bras qui fait mal à un manchot, car ce n'est pas le bras qui n'est plus ?

ARISTE. Il sent de la douleur, parce qu'il se fait dans son cerveau le même ébranlement que s'il avoit son bras. Car si le nerf qui répond au pouce....

THEOTIME. Ce n'est pas là ce que je vous demande. Répondez : Quel est le bras qui lui fait mal ?

ARISTE. Mais ce n'est point le bras qui lui fait mal. C'est Dieu en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps. Le cerveau du manchot étant ébranlé, comme si son doigt étoit blessé, il est nécessaire qu'il sente de la douleur dans le doigt.

THEOTIME. Tout cela est vrai : mais dans quel doigt la sent-il cette douleur : ou quel est le doigt qui la lui fait sentir ?

ARISTE. La douleur n'est point dans le doigt, elle n'est que dans l'ame. Comment voulez-vous donc que nous la sentions dans le doigt ? Et ce n'est point aussi nôtre doigt qui nous la fait sentir : c'est l'efficace des volontez divines qui agit en nous en consequence de ses loix. Voilà, Theotime, tout ce que j'ai à vous dire.

THEOTIME. Vous ne répondez pas, Ariste : C'est peut-être que je vous interroge mal. La douleur qu'un manchot souffre dans son doigt est certainement une perception. Je vous demande de quoi est cette perception : n'est-ce pas d'un doigt ?

ARISTE. Oüi sans doute.

THEOTIME. Hé bien dites-moi donc ce que c'est que ce doigt apperçû. Prenez garde : Ce doigt n'est pas rien, Car le manchot auroit une perception de rien, & par consequent il ne sentiroit ou n'appercevroit point. Cependant il sent ou apperçoit un doigt qu'il distingue de toute autre chose : Et ce n'est pas le doigt coupé, car il n'est plus, il est pourri il y a long-tems. On ne peut pas dire non plus que ce doigt apperçû soit l'efficace du décret ou de

la volonté de Dieu : car ce manchot n'apperoit point cette efficace, il n'apperoit qu'un doigt. Je vous demande donc encore un coup ce que c'est que ce doigt apperçû, ce doigt qui afflige le manchot & qui le rend malheureux, ce doigt en un mot qui est l'objet immédiat & efficace de la perception désagréable.

A R I S T E. Je sens presentement la difficulté, obligez-moi de la résoudre.

T H E O T I M E. Je le veux bien, mais à condition que vous vous rendrez extrêmement attentif à tout ce que je vais vous dire.

Je pense que vous êtes aujourd'hui bien convaincu, que l'idée de l'étendue, ou l'étendue intelligible, n'est point une modification de l'ame, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu : parce que cette étendue est infinie, & que nôtre esprit est fini ; qu'elle est immuable, nécessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences ; qualitez assurément qui ne peuvent convenir aux modifications d'une créature. Or cette étendue est efficace : elle peut agir dans l'esprit. Elle peut l'éclairer, le toucher, le modifier en mille manieres. Car cette

étendue qui est l'archetype de la matière, n'est que la substance de Dieu entant que représentative des corps ; & il n'y a rien en Dieu d'impuissant. La substance divine renferme dans sa simplicité, d'une manière qui nous passe, toutes les perfections des créatures, mais sans limitation & sans impuissance. Telle est la propriété de l'être infini, incompréhensible à tout esprit fini. Et ces perfections, entant que relatives aux créatures, sont les archetypes des mêmes créatures : & elles sont les idées des esprits, lorsqu'elles agissent en eux, & qu'elles les éclairent. En un mot, je croi que vous demeurerez d'accord de ce que Theodore vous a prouvé si souvent, que l'étendue intelligible n'est qu'en Dieu, & que cette étendue agit sans cesse dans les esprits. Cela suppose : Voici mon sentiment en peu de paroles.

Lorsqu'on pense à l'étendue les yeux fermés & le cerveau sans images, alors cette étendue intelligible affecte l'ame d'une pure perception. Elle paroît telle qu'elle est, immense, nécessaire, éternelle. On ne remarque point de différence dans ses parties intelligibles, parce qu'elle touche par tout également

l'esprit. Et comme cette étendue le touche legerement , on la regarde ordinairement comme n'ayant point de réalité ; car naturellement on juge de la réalité des choses par l'impression qu'elles font en nous. Il naît de là deux erreurs tout opposées ; l'une que l'idée de l'étendue n'est rien ; & l'autre que la matiere est éternelle & infinie , parce que telle est son idée. Cela soit dit en passant , car il ne faut pas presentement nous arrêter à combattre ces erreurs.

Mais lorsqu'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne , alors cette même étendue intelligible devient sensible , en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Je veux dire que l'idée de l'étendue touche l'ame plus vivement qu'elle ne faisoit , & de plus elle la touche differemment selon ses diverses parties intelligibles, ici d'une couleur , & là d'une autre. Car les différentes couleurs ne sont que diverses perceptions de l'ame imprimées en elle par l'idée de l'étendue. Et comme ces perceptions sensibles sont plus fortes que les perceptions pures , l'ame regarde l'étendue qui les cause comme un être réel , & dont les parties sont de diffé-

366 II. ENTRETIEN

rente nature, parce que les parties intelligibles font en nous des impressions de couleur toutes différentes. C'est-là ce qu'on appelle *voir les corps* : car on ne voit point les corps en eux-mêmes. Ils ne sont visibles que par les couleurs différentes dont l'étendue intelligible affecte notre ame en conséquence des loix naturelles.

Enfin, lorsqu'on nous touche la main, par exemple, qu'on nous brûle, qu'on nous pique, qu'on nous chatouille; alors cette même étendue intelligible devient pour ainsi dire, ou douloureuse, ou agréable. Elle frappe encore l'ame bien plus vivement que par les couleurs qui ne sont que des perceptions assez indifférentes, & qui nous sont plutôt données pour nous faire discerner les objets, que pour nous y unir étroitement. Et c'est en partie pour cela qu'on regarde la main comme étant à soi. Car effectivement si l'idée que vous avez de ce mur vous frappoit d'un sentiment de douleur, au lieu qu'elle ne vous touche que du sentiment de blancheur, vous regarderiez ce mur comme faisant partie de vous-même : parce que vous ne pouvez pas douter que la douleur ne

vous appartienne, comme vous le pouvez maintenant de la blancheur. Car n'ayant point maintenant d'idée claire, ni de vôtre ame ni de ses modifications, vous n'en jugez que par sentiment. Or vous sentez bien que la douleur vous appartient, parce qu'elle vous rend malheureux ; & vous ne sentez nullement que la couleur vous appartienne, parce qu'elle ne vous fait ni bien ni mal. En effet ce n'est que par l'idée claire qu'on a du corps que les Philosophes ont enfin découvert que les couleurs n'appartiennent point aux objets, & que ce ne sont que des modifications de l'ame.

Il est donc clair que l'ame n'est unie immédiatement ni à son corps ni à ce monde matériel, mais à l'idée de son corps & au monde intelligible, en un mot à Dieu, à la substance intelligible de la Raison universelle, qui seule peut éclairer les intelligences, & agir dans nos esprits en mille manières différentes. C'est un bras intelligible ou idéal qui fait mal non seulement à un manchot, mais qui vous faisoit mal à vous-même, lorsque je vous ferrois incivilement le bras. La matiere n'est pas

368 II. ENTRETIEN

visible par elle-même : elle ne peut agir dans les esprits , se représenter à eux ; les toucher de différentes perceptions, les rendre heureux ou malheureux. Dieu seul en conséquence des loix naturelles agit dans nôtre ame par l'idée de l'étendue qu'il renferme , & par là il nous unit non seulement à nôtre corps , mais encore par nôtre corps , à tous ceux qui nous environnent. C'est par cette idée qu'il nous découvre les beautés intelligibles de son ouvrage , & celles qui frappent nos sens : & c'est par elle qu'il nous fait jouir de ce que vous appelez les douceurs de la vie. Car c'est dans cette idée que se trouvent & ces beautés & ces douceurs , comme dans leur cause ; & c'est uniquement dans l'ame qu'elles sont contenues , comme dans leur sujet. Ce qui fait par exemple la beauté de la campagne , c'est la diversité des couleurs qu'on voit diversement distribuées sur les plantes & sur les fleurs , & ces couleurs comme vous sçavez ne sont que dans l'ame. Les douceurs de la vie ne sont aussi que des sentimens semblables produits en nous par l'efficace des idées divines. Mais Dieu ne nous découvre pas seulement par

l'idée de l'étenduë le monde qu'il a créé, il nous représente encore une infinité de mondes qu'il n'a pas faits. Car l'étenduë intelligible est l'archetype d'une infinité de mondes possibles. Enfin cette idée est le fonds inépuisable des véritéz géométriques : car c'est dans cette idée qu'elles se trouvent. C'est par l'impression que cette idée fait sur l'esprit des Géomètres en consequence de leur attention, qu'ils acquierent sans cesse de nouvelles connoissances. Or il est certain que la mort ne séparera pas l'ame d'elle-même. D'ailleurs l'idée de l'étenduë ou l'étenduë intelligible est immuable, nécessaire, toujours efficace, ou capable d'agir dans les esprits. Donc la mort qui sépare l'ame du corps, de ce corps insensible, de ce monde par lui-même invisible, n'est nullement à craindre. C'est la mort des impies qui est terrible : cette mort qui les sépare de Dieu : cette mort qui sépare l'esprit, autant qu'il le peut être, de ses idées, qui le prive de sa vraie lumière, & le plonge pour l'éternité dans ces *ténèbres extérieures*, * dont Jesus-Christ parle si souvent dans l'Evangile.

* *Matth.*

8: 12.

22: 13.

25: 30.

THEODORE. Hé bien, Ariste,

trouvez-vous encore qu'à la mort nous fassions une grosse perte ?

ARISTE. Quand je fais attention aux principes dont vous m'avez parlé autrefois, & que vous venez l'un & l'autre de me représenter, il me semble qu'à la mort nous ne perdons rien. Car ce corps ne pouvant agir en nous, n'est rien par rapport à nous. Ou bien il semble que nôtre perte soit assez semblable à celle d'un prisonnier qu'on met en liberté, & qui ne perd que ses chaînes & sa prison. Mais il naît dans mon esprit des pensées bien différentes des vôtres, tout naturellement & sans effort de ma part. Je vous prie, Theotime, si vous étiez dans une prison commode, & que vos chaînes douces & legères ne vous fissent pas grand mal ; Si vous y trouviez toutes les choses nécessaires à la vie, & tous les divertissemens possibles ; Que vous fussiez-là avec vos meilleurs amis, Philosophes comme vous, avec Theodore, par exemple ; & qu'on vous vint dire brusquement : Sortez d'ici, la porte est ouverte pour vous, mais Theodore demetrez-là. Je suppose que vous soïez dans une terre étrangère où tout vous est inconnu, la lan-

gue, les mœurs, le pais. Là Theotime, de bonne foi, sortiriez-vous volontiers & sans le moindre chagrin ?

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que vos pensées ne vous coûtent guerres, du moins celle-ci. Mais prenez-y garde, vous supposez faux. Si je fors le premier de cette prison, certainement Theodore me suivra bien-tôt ; & j'espere que nôtre amitié qui n'est ici que fort imparfaite, fera un jour bien plus étroite, & qu'elle ne finira jamais. J'accepterois donc sans chagrin la grace qu'on me feroit. Mais je ne crains point de le dire devant Theodore ; je ne l'aime que tres-imparfaitement. Comment l'aimerois-je autant qu'il merite d'être aimé, lui que je ne connois pas, & que je n'ai jamais vû ? Car ce que je vois de Theodore n'est qu'un certain arrangement de matiere qu'on appelle un visage : mais ce n'est pas là Theodore. Je croi bien que ce Theodore que je ne vois point, a beaucoup d'amour pour la vérité, beaucoup de raison, beaucoup de Religion. Dans cette pensée je l'aime & je l'honore infiniment. Mais je tremble : l'amitié me séduit peut-être. Je ne vois pas clairement

qu'elle soit bien fondée. Je ne puis douter qu'elle soit réciproque. Je ne me connois pas moi-même, comment sonderois-je le cœur de mon cher ami? Mais non : Theodore a presentement toutes les qualitez qui font les amitez solides & raisonnables : mais demain les aura-t'il, les aura-t'il éternellement? Certainement, Ariste, il n'y a point ici-bas d'amitez solides, d'amitez fermes & immuables. Tout y est sujet à la mutabilité ; & l'union des deux esprits dépend de l'inconstance d'un seul.

Il est vrai que l'amitié des Philosophes Chrétiens n'est pas fondée sur la conformité des passions volages, sur l'amour des biens passagers. Elle ne dépend pas de la fermentation des humeurs & du sang : son fondement est inébranlable. C'est la vérité qui unit leurs esprits ; & la vérité est immuable. C'est le vrai bien qui unit leurs cœurs ; & ce bien n'excite point de jalousies : c'est un bien commun dont tout le monde peut jouir sans rien diminuer de son abondance. Voilà ce me semble, ce qui m'unit aujourd'hui avec Theodore. Mais peut-être que demain je romprai avec lui ; non par la mutabilité

de ce qui nous lie depuis long-tems si étroitement, mais par l'inconstance naturelle à l'homme, par foiblesse, défiance, aveuglement. Car dans cette agréable prison d'où vous ne voulez pas que je sorte, je n'entrevois qu'un foible rayon de lumière. Je ne puis discerner, si le Theodore que j'aime, est devant moi, que par les réponses qu'il me fait; & peut-être qu'un faux Theodore contrefait sa voix. Ah Theodore! que je vous embrasserai avec joie, lorsque je vous verrai en plein jour, lorsque je verrai clairement que c'est vous; lorsque je sçaurai certainement que nôtre amitié est réciproque, & que rien ne pourra jamais ni la rompre ni l'affoiblir!

A quoi pensez-vous, Ariste de supposer que dans ce cachot ténébreux, où nous sommes renfermez, *nous avons toutes les choses nécessaires à la vie & tous les divertissemens possibles?* Ma vie, la vie d'un esprit, car mon corps n'est pas moi, c'est la lumière qui m'éclaire, & qui me réjouit: c'est la possession, c'est la jouissance paisible de celui qui seul peut remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé. Rien ne peut de-

376 II. ENTRETEN

mort, qui nous ferme les yeux, nous ouvre l'esprit. Elle nous conduit à l'intelligence des vérités que nos sens nous tenoient cachées. Délivrez de ce corps

† *Sap. 9:* † *qui appesantit l'esprit*, nous irons dans le pais des idées par tout où il nous plaira : toujours éclairez d'une pure lumière, nous ne craindrons plus l'illusion & les vains phantômes. La Raison nous fait espérer cette heureuse liberté.

THEODORE. Oûi. Mais la Religion nous promet un bonheur infiniment au dessus de nos esperances. Nous
 * *2. Petr. 1: 14.* * serons participans de la nature divine,
 † *1. Joa. 3: 1.* enfans de Dieu † adoptez en son Fils
 * *Rom. 8: 17.* unique, heritiers * de Dieu, & cohéritiers de Jesus Christ. Dieu † habitera
 † *Apoc. 21: 3.* au milieu de nous, & * nous aurons société avec lui. Nous † aurons part à sa
 * *1. Joa. 1: 3.* gloire : nous * jouïrons de ses plaisirs :
 † *1. Tb. 2: 13.* nous † regnerons éternellement avec
 † *Psf. 35: 9.* lui. Supposé donc qu'à la mort nous perdions des biens réels, quel rapport
 † *Apoc. 22: 5.* entre ces biens & les biens futurs, entre les créatures & le Créateur, entre le tems & l'éternité ? Quel rapport entre l'union que nous avons maintenant avec l'idée des corps la moins noble, je veux dire la moins seconde,
 la

la moins lumineuse des idées divines ; & l'union que nous aurons avec Dieu même : entre l'union imparfaite de nos esprits avec la substance divine , entant que relative aux êtres les plus méprisables ; & nôtre union avec cette même substance prise absolument & en elle-même , & entant que relative à une infinité d'excellentes créatures ? Car encore un coup il n'y a que la substance divine qui nourrisse l'ame & qui lui donne la vie , qui puisse l'éclairer & la rendre heureuse. *Insinuavit nobis* , * dit saint Augustin , *animam humanam* & *mentem rationalem non VEGETARI* , NON BEATIFICARI , NON ILLUMINARI , NISI AB IPSA SUBSTANTIA DEI. Convaincus de cette grande vérité , qu'exprime sensiblement † la divine Eucharistie , quel rapport trouverons-nous entre nôtre union actuelle avec Dieu & celle que nous attendons ? Certainement ce rapport est nul. Ainsi quel que perte que nous fassions à la mort , nous ne perdons rien.

ARISTE. Cela est étrange !

THEODORE. Quoi Ariste ?

ARISTE. Que je craigne encore la mort , convaincu comme je suis de la

Tome II.

Ii

*Traët.
23. in
Joannem

† Medit.
Chrét.
med. 7.
Nomb.
17,

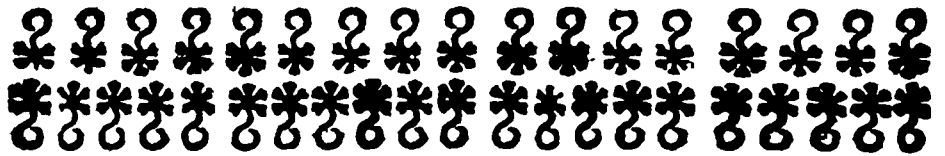
vanité des biens qui passent, esperant comme je fais les promesses que Dieu nous a faites en son Fils. Oüi tout ce qui m'environne n'est que de la matiere inefficace : Ce monde n'est qu'un amas de viles substances. Les hommes qui y vivent me sont inconnus ; & si je les voïois tels qu'ils sont, j'en aurois peut-être horreur : car j'ai horreur de moi-même quand je pense bien à moi : †V4.

¶ Eccli. *nitias vanitatum & omnia vanitas.* Tout n'est que vanité. Biens trompeurs, beautez imaginaires : perpetuelles illusions. Mais d'ailleurs la region, la patrie des esprits est immuable. C'est-là que l'on goûte des plaisirs solides : C'est-là que l'on voit des beautez réelles : C'est-là qu'habitent la vérité & la justice. En un mot, c'est là que se trouve le souverain bien, & par conséquent la souveraine félicité, la plus douce & la plus pure volupté. Et cependant je crains la mort, le passage de l'erreur, & du péché à la vérité & à la justice ; le retour d'un fâcheux exil à ma chere patrie, où nous jouïrons d'un bonheur qui ne finira jamais. Il semble que je craigne de posséder ce que je desire, & que je sois actuellement agité par deux mouvemens contraires.

THEOTIME. Cela va fort bien, Ariste : mais lequel des deux l'emporte ?

ARISTE. C'est ce que je ne puis vous dire. C'est tantôt l'un & tantôt l'autre. Mais la crainte de la mort, quelque folle qu'elle me paroisse , je la tiens invincible. Elle cède quelques momens au desir que forme en moi la Raison, sur tout lorsque ce desir est soutenu par la Religion : mais elle ne s'affoiblit point ce me semble.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariste. Pour peu qu'elle cède cette crainte , elle s'affoiblit. Vous l'expérimenterez bien-tôt , si vous continuez de la combattre. Regardez la mort de près : familiarisez-vous avec elle. Comparez souvent à la lumière de la Raison & de la foi ce qu'elle nous ravit avec ce qu'elle nous donne. Pesez bien la perte avec le gain , comme vous venez de faire. Et quoique vous ne puissiez pas dissiper tout à-fait la crainte que nous en avons ; car c'est un mouvement naturel que je ne croi pas qu'on puisse détruire , le moment de la mort deviendra peu à peu le sujet de votre joie , l'objet du plus violent de vos desirs.



III. ENTRETEN.

ARISTE. Que je suis content, mes chers amis, de nos entretiens précédens ! Les fraïeurs de la mort ne me troublent plus si fort , du moins ne m'ébranlent-elles plus. J'ai regardé de si près & si attentivement l'objet chimérique de ma terreur , que maintenant je n'en suis plus effraïé. Mais je ne sçai si je conserverai long-tems cette fermeté d'esprit que je dois à vôte Philosophie , & sur tout à la Religion que nous professons. J'ai été si souvent la duppe de mon imagination , que je crains fort qu'elle ne me surprenne , & qu'elle ne m'épouvante par ses terribles phantômes. Je sens mêmes qu'actuellement elle se réveille , & qu'elle me représente la mort comme l'entrée d'une solitude affreuse où l'on ne peut avoir de société avec personne. Pure illusion ! La société que nous aurons tous dans la sainte Cité, sera infiniment plus douce & plus parfaite que celle que nous avons

ici-bas. Non : je ne crains point la mort : ma Raison & ma Religion me le défendent. Les biens que nous posséderons dans nôtre patrie valent infiniment mieux que les vains amusemens de nôtre exil. Mais quoi ! nous ne voions pas les choses que nous espérons : & quelque fermes que nous soions dans nôtre foi , il nous reste toujours quelque sujet de défiance. L'homme est fait pour vivre en société , & j'y vis maintenant , content de ma fortune & de mes amis ; plein de santé & de vie , honoré , aimé , recherché des honnêtes gens. La mort me séparera de Theodore & de Theotime. Ah la dure séparation !

THEOTIME. *La dure séparation ! Parlez-vous sérieusement ?*

ARISTE. Fort sérieusement : mais je l'avoüe , je consulte un peu plus mon cœur que ma raison.

THEOTIME. Ah ! Consultez vôtre raison & laissez-là vôtre cœur. Ne l'ouvrez qu'à celui qui le peut remplir. Il n'est permis de suivre les mouvemens du cœur que lorsqu'ils sont raisonnables.

ARISTE. Il est vrai. Mais n'est-il

382 III. ENTRETEN
pas raisonnable d'aimer Theodore, d'aimer un véritable ami : un ami qui m'a fait mille biens, & à qui je dois ce que j'ai de plus précieux ; des connoissances qui font toute ma consolation & toute ma joie. La dure séparation !

THEOTIME. Aimez Theodore, cela vous est permis. Aimez-le d'un amour de bienveillance ; mais ne vous attachez point à lui. Tout attachement à la créature, à une nature impuissante
Jer. 17 : est une folie. *Maudit est celui qui met*
8. *en l'homme sa consolation & sa joie.*

THEODORE. Vous me faites, Ariste, trop d'honneur, & je ne dois pas le souffrir. Je ne vous fis jamais aucun bien : & je suis incapable d'en faire à personne. Il n'y a que Dieu qui soit bon, ou capable de vous faire du bien :
** Luc 18 :* *Nemo* * *bonus nisi solus Deus.* Lui seul est
19. notre lumière & notre Docteur : *Magister* † *vester unus est Christus.* L'efficace, la puissance ne réside qu'en lui :
† *Math.* 23 : 10.
* *1. Tim.* 6. *Solus potens.* Il n'y a donc que lui qui mérite d'être aimé d'un amour d'union, d'un amour qui est dû à la puissance : il n'y a que lui dont la séparation soit dure. Pesez bien ces paroles de saint Jacques :
† *1. 10.* *Nolite errare fratres mei dilectissimi :*

Omne datum optimum, & omne donum perfectum, de sursum est, descendens à Patre luminum. Tout le bien que paroissent nous faire les créatures vient de plus haut : *de sursum est.* Celui qui nous parle n'est pas celui qui nous éclaire : l'intelligence vient d'en haut, de la clarté des idées qui ne se trouvent que dans la souveraine Raison : à *Patre luminum, apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* Raison toujours lumineuse : car le soleil des esprits n'est pas sujet au changement, & à des révolutions qui l'éclipsent.

ARISTE. Je sçai, Theodore, que ceux que nous appellons nos maîtres, ne sont que des *moniteurs* ; & que les paroles dont ils nous frappent l'oreille, sont bien différentes de ces réponses intérieures, que rend à notre attention, celui qui préside à tous les esprits. Mais nous avons besoin de ces *moniteurs* fidèles, exacts, éclairez ; & sans vous & Theotime, assurément je ne sçaurois point ce que je vous dis maintenant, & tant d'autres vérités qui me remplissent.

THEODORE. Hé bien ! Que perdrez-vous donc à la mort ? Deux mo-

384 III. ENTRETIEN

niteurs inutiles. Qu'ils soient fidèles, exacts, éclairez, tant qu'il vous plaira de le supposer ; mais alors vous n'en aurez plus besoin. Un homme qui sort d'un cachot & qui voit le soleil, regrette-t'il la lampe de sa prison ? Un aveugle regrette-t'il son bâton ou son guide, lorsqu'il est parfaitement guéri ? *Dure séparation !* Au reste , vos amis vous rejoindront bien-tôt , s'ils sont dignes de votre amitié : & en attendant vous trouverez pour amis tous les citoyens de la sainte Cité , qui vous recevront avec joie, comme un des membres de ce corps divin , dont le Seigneur J E S U S est le Chef.

A R I S T E. Je le croi , Theodore : Je l'espere. Mais les biens qu'on ne voit point ne touchent pas comme ceux qui frappent nos sens.

T H E O D O R E. Ils touchent bien plus vivement , quand on y pense souvent , quand on les médite sérieusement. Des biens sensibles s'évanouissent comme des phantômes à la lumière de la Raison , lorsqu'on fait taire son imagination & ses sens. Mais les biens futurs paroissent d'autant plus réels, d'autant plus solides , qu'on y pense davantage.

d'avantage. Pensons-y donc, je vous prie. L'homme est fait, dites-vous, pour vivre en société. Qui sans doute : mais ce n'est pas pour celle où nous vivons maintenant. C'est pour la société future que nous aurons tous * * 1. Jea. avec le Pere & le Fils dans l'unité du 1: 3. même esprit : que nous aurons tous dans la Cité du Dieu vivant, où habitent la vérité & la justice, & dont les fondemens sont inébranlables. Voilà le dessein de Dieu, & la fin de l'homme. Il ne peut y avoir, mon cher Ariste, de parfaite société que dans le Roïaume, où regne absolument la Raison : & la Raison elle-même a déclaré que son Roïaume n'est point de ce monde. Les peuples seroient heureux, dit un Ancien, si les Rois étoient Philosophes : Combien plus heureux le peuple qui a pour Roi, non quelque disciple de la Vérité & de la Sagesse, mais la Sagesse elle-même. Heureux * les peuples du * 3. Reg. Sage Salomon, toujours en paix du 10: 8. rant son regne : mille fois plus heureux le peuple de Dieu sous le regne éternel du vrai Salomon la Sagesse incarnée ? Heureux les peuples chers de leur Souverain, traitez comme ses enfans ; Bien-

heureux donc ce peuple conquis , qui a pour Prince son Sauveur : mais Sauveur si plein d'amour pour son peuple , qu'il s'est livré volontairement à la mort pour le délivrer de la servitude. Heureuse la société , dont le Roi est le Fils unique du Tout-puissant , & qui traite ses sujets comme ses freres : où Dieu veut que nous l'appellions son Pere , que nous aïons société avec lui , part à son heritage , à sa gloire , à ses plaisirs , comme ses enfans adoptez en son Fils. Encore un coup c'est pour vivre dans cette société-là que nous sommes faits.

ARISTE. Je le croi ainsi , Theodore. Ce dessein me paroît plus digne de Dieu , plus conforme à ses attributs que toutes ces sociétés particulieres , que differens peuples font entr'eux. Mais c'est une belle chose qu'une parfaite société.

THEOTIME. Oüi : mais c'est ce qu'on ne trouvera jamais ici-bas. J'appelle , Ariste , société , l'accord des esprits & des cœurs. L'accord des esprits dépend certainement de la vûë claire de l'immuable Vérité ; & l'accord des cœurs de la jouissance de l'inépuisable Felicité. Car rien n'est plus évident que

la diversité des sentimens aliene les esprits, & que les biens qui se divisent & qui s'épuisent, excitent des jaloufies, & partagent les cœurs. Il ne peut donc y avoir ici-bas de parfaite & paisible focieté. Il est vrai que l'Eglise de Jesus-Christ est une focieté véritable. Les esprits y sont réunis par la soumission aux mêmes dogmes, & les cœurs par l'amour du vrai bien. La foi accorde les esprits, & la charité unit les cœurs. Aussi peut-on dire que l'homme est fait pour vivre dans cette sainte focieté. Mais c'est pour y être persecuté, éprouvé, purifié, rendu digne de la fociété éternelle. Excepté donc cette fociété, qui est gouvernée par le même Chef, & animée par le même esprit que la celeste Jerusalem, & qui ne fait avec elle qu'un même corps: je prétens qu'il n'y a point sur la terre de fociété véritable.

THEODORE. Saint Augustin dans son Livre de la Cité * de Dieu, soutient que Rome cette fameuse République ne fut jamais *République*, c'est à dire, selon la définition de Cicéron, véritable fociété. Il prouve ce paradoxe par ce principe reçu non seulement de

* L. 2.
ch. 21. l.
19. ch. 21.

* L. 3
de Rep.

Cicéron, * mais de tout ce qu'il y a de gens raisonnables : *qu'une République ne peut subsister sans une exacte justice*. Car quoique Cicéron fasse soutenir le contraire à Furius Pilus un de ses Interlocuteurs, il ne manque pas de le disculper, en lui faisant déclarer qu'il ne parle pas selon ce qu'il pense, & qu'il auroit honte de combattre pour l'injustice. Selon ce principe, Cicéron conclut donc que de son tems la République ne subsistoit plus. *Nostriis vitiis, non casu aliquo*, dit-il, *Rempubicam verbo retinemus, reipsa vero jam pridem amissimus*. Mais saint Augustin en tire cette conclusion plus étendue, que Rome ne fut jamais République : car Rome ne fut jamais sans vices & sans injustices. Quelle plus grande injustice, dit-il, que d'ôter à Dieu le culte qui lui est dû pour l'offrir aux Demons ? La vraie justice ne se trouve que dans la République dont Jesus-Christ est le fondateur & le souverain. *Vera justitia non est nisi in ea Republica ; cujus conditor rectorque. Christus est*. Et par conséquent il n'y a point dans le monde de véritable société que l'Eglise de Jesus-Christ. Mais cette Eglise soupire sans cesse vers le Ciel,

vers sa patrie, sans attachement au monde & à ses plaisirs.

THEOTIME. Il est évident qu'il ne peut y avoir ici-bas de véritable société où l'on rende à chacun une exacte justice. Car supposons que nos loix soient justes, nos voisins en doutent peut-être. Supposons que le Juge de cette Ville soit l'homme du monde le plus intègre. On lui amène un innocent qui s'est trouvé malheureusement dans le lieu, où venoit de se commettre un meurtre, & dont on le croit coupable. Le Juge le condamne selon les loix à la question. Ce pauvre homme pour se délivrer des tourmens avouë le crime, & persuade qu'il en est l'auteur. On le condamne à la mort. Ainsi les loix sont justes, le Juge est intègre, & l'innocent expie par la torture, & par le dernier supplice, l'ignorance du Juge, qui ne pouvoit faire autrement selon les loix. Comment un Souverain pourroit-il exercer la justice, & regler exactement les récompenses & les peines sur les merites & les démerites des hommes, lui qui ne les connoît seulement pas ces merites, & qui est ordinairement environné d'ambitieux, de flatteurs, de seducteurs,

Certainement il n'y a que le Juge qui pénètre les cœurs qui puisse rendre à chacun selon ses œuvres. Mais si l'on joint à l'ignorance invincible du Souverain les autres foiblesses de la nature humaine, dont ces Dieux de la terre ne sont pas exemts : Si le Prince est colere, cruel, avare, voluptueux, injuste, impie, insensé ; en un mot, sans Religion & sans raison ; quelle justice, quelle société dans l'Etat qu'il gouverne ! Enfin, si on fait attention à la qualité des biens qui sont au pouvoir des Princes, biens extérieurs & passagers, biens apparens & trompeurs ; on verra encore plus clairement qu'il ne peut y avoir ici bas de société fondée sur la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû. Car je veux qu'un Prince puisse connoître & paier tous les services qu'on rend à l'Etat, & que tous les gens de bien soient contents de lui ; certainement il ne peut rendre à chacun ce qui lui est dû, s'il ne peut faire que tel soit heureux qui mérite de l'être. Or celui qui a la goutte, la pierre, ou quelque autre maladie fort douloureuse, est actuellement malheureux, fut-il comblé d'honneur & de biens par son Prin-

ce. Il ne peut donc y avoir de parfaite société que dans l'Etat heureux dont le Souverain est la Raison même, & dont les trésors sont inépuisables ; qu'avec celui qui veut, & qui peut rendre à chacun ce qui lui est dû.

ARISTE. Selon ce principe de Ciceron, que la République ne peut subsister sans une exacte justice, il est évident qu'ici-bas il ne peut y avoir de véritable société. Nos Souverains sont des hommes, & tout homme est impuissant, ignorant & souvent injuste ; qualitez qui le mettent hors d'état de rendre à chacun ce qui lui est dû. Les hommes devroient être d'autant plus malheureux qu'ils sont plus criminels : & il me semble qu'en ce monde les plus gens de bien sont les plus misérables ; du moins sont-ils les plus méprisez & les plus persécutez : * *Omnes qui pie volunt vivere in Christo persecutionem patientur*, dit saint Paul ; & ailleurs † *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiles sumus omnibus hominibus.* Non : je ne croi point que l'homme soit fait pour vivre dans une société où l'on méprise l'égalité des natures, où l'on ne peut discerner l'inégalité des mérites.

* 1. Tim. 3: 12.

† 1. Cor. 15: 19.

res , où l'opinion est la maîtresse ; & où la Raison , bien loin de regner avec l'autorité qui lui est dûë , est par nôtre corruption réduite à servir à l'injustice , à justifier les passions , à donner à de vains phantômes quelque réalité apparente. La diversité des états , l'inégalité des conditions , la multiplicité des loix & des coûumes ne tirent , ce me semble , leur origine que de l'amour propre , du peché & de la concupiscence. Les hommes aiant abandonné Dieu leur Roi naturel & legitime , & la Raison leur commune loi , ils ont formé pour leur mutuelle conservation une infinité de societez particulieres , où l'on n'aime son associé que par intérêt , où l'on ne se soumet aux loix que par nécessité , où l'on ne respecte son Souverain que par grimaces. Helas ! qu'est devenuë la Providence depuis le peché ! Quelles marques avops - nous qu'un Dieu juste nous gouverne ? Les méchans prosperent. La force , la loi des brutes déferre l'empire aux plus forts. Les grands crimes font les grands hommes & les grands Etats ; & les Romains vainqueurs de tant de nations ne valloient peut-être pas mieux que les peu-

ples qu'ils ont vaincus. Oüi, si on se-
pare du monde l'Eglise de Jesus-Christ,
qui n'est point effectivement de ce mon-
de, je ne vois plus ici-bas de société ou
de Republique ; je ne vois plus de mar-
ques bien seures d'une Providence : car
enfin la Providence divine ne peut-être
sans une exacte justice.

T H E O D O R E. Doucement, Ariste,
Vous pouvez ne pas remarquer les dé-
marches de la Providence dans ce cahos
ténébreux, où le peché a réduit toute
la nature. Mais ne vous imaginez pas
que rien s'y fasse au hazard. La Provi-
dence ne regle pas seulement ce qui a
rapport à son grand dessein, l'Eglise de
Jesus-Christ : elle s'étend à tout, jus-
qu'aux Enfers mêmes, quoiqu'il n'y
ait là nul ordre, & que tout y fasse
horreur. Ce monde est rempli d'injusti-
ces : mais les injustices mêmes sont sou-
mises à la Providence. *Ordinat peccata,*
dit saint Augustin. Ceux qui les com-
mettent ces injustices en sont ou en-
feront punis un jour, & ceux qui les
souffrent les meritent bien, personne
n'est innocent devant Dieu. Il est juste
que les hommes soient punis par les
suites funestes des mêmes passions auf,

quelles ils s'abandonnent. Il est juste que ceux qui n'ont pas obéi volontairement à la Raison, loi universelle des esprits, soient contraints de se rendre à la force, à la loi des brutes. Il est juste que les Chrétiens mêmes entant que pécheurs, souffrent des persecutions qui les purifient, & qui les fassent soupirer sans cesse après la céleste Jerusalem. Ici-bas ils sont en épreuve : mais tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur, tout est réglé par l'ordre de la Providence.

Sous l'ancienne loi la Providence étoit visible. Les biens temporels étoient distribués aux Juifs selon leurs merites, selon l'obéissance qu'ils rendoient à leur loi. *Je ne suis pas jeune*, disoit David, ** mais je n'ai jamais vu de juste abandonné, ni ses enfans mandier leur pain.* Leur justice extérieure étant récompensée par des biens sensibles, la Providence paroissoit visiblement. Car je ne parle pas des Chrétiens de ce tems-là, des véritables justes qui appartenoient à la loi nouvelle, & qui esperant les vrais biens devoient être traités comme nous le sommes. Mais présentement la Providence n'est plus si visible. L'Ange

de la nouvelle alliance nous a donné une loi intérieure & spirituelle, dont les récompenses ne frappent point nos sens ; & personne ne sçait combien JESUS-CHRIST est fidele dans ses promesses que celui qui en sent les effets. On ne voit point l'influence du chef de l'Eglise dans ses membres ; les consolations dont il les soutient dans l'oppression, & la force qu'il leur donne dans la tentation. Leur misere paroît, & leur bonheur ne paroît point. Mais enfin les promesses de l'Evangile regardent la vie éternelle. Ainsi nous ne pouvons bien juger de la Providence & de la Justice divine, qu'après le jugement qui sera prononcé à la fin des siècles, & executé dans l'éternité. Car Dieu étant juste, il peut differer les récompenses & les peines : mais c'est une necessité que le jour arrive auquel il rendra à chacun selon ses œuvres.

ARISTE. Je l'avoue. Il n'est pas nécessaire pour justifier la conduite de Dieu que les gens de bien soient en ce monde plus heureux que les méchans. C'est bien assez qu'ils le soient éternellement. Il est de l'ordre de la Providence qu'ils soient éprouvez en plusieurs

manieres , avant que d'être récompensés. Mais ils sont actuellement les plus malheureux. Les Chrétiens ne sont sauvés qu'en esperance : *Spe*, dit l'Apôtre, *salvi facti sumus*. Ils sont de tous les hommes les plus misérables : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus*.

THEODORE. Certainement, Aristote , vous vous trompez. Vous jugez du bonheur de l'homme par les dehors , & nôtre bonheur est en nous. La pauvreté & l'humiliation n'affligent point ceux qui méprisent les richesses & les grandeurs. S. Paul ne dit pas absolument que les Chrétiens sont les plus misérables , mais qu'ils seroient les hommes du monde les plus misérables , s'ils n'avoient d'esperance en JESUS CHRIST que pour cette vie. N'oubliez pas ces paroles : *Si in hac vita tantum sperantes sumus*. Car les Chrétiens esperent la vie éternelle. Or l'esperance ferme d'un si grand bien leur en donne l'avant-goût & une espece de jouissance, qui les rend dans leurs miseres infiniment plus heureux & plus contents , que les voluptueux au milieu de leurs débauches. *Spe salvi facti sumus*. Ils sont déjà sauvés par la grandeur de leurs esperan-

ces, par cette paix intérieure qui est au dessus de nos pensées * *qua exuperat omnem sensum*. Enfin JESUS-CHRIST 7. lui-même décide la question. Car il nous promet que personne ne quittera rien pour l'amour de lui, qu'il n'en reçoive maintenant, dès cette vie, cent fois davantage, nonobstant les persecutions. A M E N *dico vobis: Nemo est qui relinquit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me & Evangelium, qui non accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc . . . cum persecutionibus, & in saeculo futuro vitam aeternam*. En effet notre bonheur est en nous, & non pas dans ce qui nous environne. Celui qui possède une terre en apparence, ne la possède véritablement, ou n'en jouit qu'autant qu'il en reçoit actuellement du plaisir. Or je ne doute point que selon la promesse generale de JESUS-CHRIST, celui qui abandonne son bien pour l'amour de lui, n'ait cent fois plus de joie que celui qui le retient. Je prétens mêmes qu'il n'est pas possible que les méchans jouissent véritablement des biens qu'ils paroissent posséder, & dont il est plutôt vrai de dire

* Phil. 46

Marc. 104

29.

398 III. ENTRETEN

qu'ils sont possédez, embarrassez, inquietez. On les flatte au dehors, on les honore, on les élève. Mais on les rabaisse au dedans, on les humilie, on les anéantit. Leur grandeur n'est qu'en apparence. Ils sont peut-être bien dans l'esprit des autres, & ils sont mal avec eux-mêmes. La terre qu'ils possèdent injustement n'est nullement à eux. Ils n'en jouissent qu'en apparence. Dès qu'ils y pensent, le reproche intérieur les désole, & ils se sentent déchirer dans l'ame. La jouissance d'un bien consistant réellement dans le plaisir qu'on y prend, dans la joie, dans le repos qu'on y trouve; les méchants ne posséderont jamais rien qu'ils n'étouffent en eux tout sentiment de raison, de justice, de Religion. Mais qu'ils fassent pour cela tous leurs efforts, il est impossible qu'ils y réussissent. Car l'homme ne se separe pas de la Raison, comme des objets qui l'importunent. Elle le pénètre jusqu'au fond de l'ame: & s'il est mal avec elle, il est nécessaire qu'il soit mal avec lui-même: il est nécessaire qu'il soit malheureux. Car enfin si l'esperance des vrais biens nous remplit de joie, & nous en donne l'avant-

goût, il n'est pas possible que la crainte des maux futurs ne fasse un effet contraire, & ne nous accable d'une effroyable tristesse. Ainsi je croi que dès cette vie Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, non à l'égard des biens extérieurs & sensibles, des biens apparens & trompeurs, mais à l'égard des vrais biens, des biens spirituels qui font le bonheur & la joie de l'ame.

ARISTE. J'entre fort dans votre pensée. Vous sçavez, Theodore, les diverses fortunes du malheureux, ou plutôt de l'infortuné Eugene. Lorsqu'il étoit dans la gloire & dans l'abondance, & que je le croïois l'homme du monde le plus heureux, il falloit bien qu'il eût en lui un fonds inépuisable de tristesse. Car quoique je l'abordasse avec cet air riant que la joie des heureux succès de nos amis répand sur notre visage, j'étois toujours surpris de le voir sombre & mélancolique; & plus je le felicitois, d'autant plus me paroïsoit-il insensible à la joie. Depuis sa disgrâce je ne vis jamais d'homme plus content. C'est assurément que notre bonheur ne dépend pas de ce qui nous environne, mais de celui qui nous péné-

400 III. ENTRETIEN

tre, & qui, mêmes dès cette vie, rend à chacun selon ses œuvres. Cependant il me paroît difficile d'accorder cette vérité avec ce principe, que Dieu gouverne le monde en suivant les loix générales qu'il s'est prescrit, & qu'ordinairement il n'agit point par des volontez particulieres. Car comment voulez-vous qu'il proportionne toujours à nos merites la joie, & tous les sentimens intérieurs qui font nôtre bonheur actuel, s'il n'agit en nous qu'en consequence des loix générales.

THEODORE. Ne vous souvenez-vous plus des Entretiens que nous avons eus sur la Providence ?

THEOTIME. Lorsqu'un homme a une ferme esperance qu'il possedera bien-tôt tout ce qu'il souhaite, n'est-il pas actuellement plus heureux que celui qui ne jouit que d'un bien fort léger, & qu'on doit bien-tôt lui enlever ? L'esperance des Chrétiens est fondée sur les promesses divines : Elle est donc ferme cette esperance. Or toute esperance est naturellement suivie de la joie. Dieu produit donc la joie dans le cœur des Chrétiens en consequence des loix générales.

THEODORE.

THEODORE. Ajoûtez, Theotisme, que la principale des loix générales est celle selon laquelle Dieu a donné à Jesus-Christ une souveraine puissance. Car c'est principalement par l'influence du Chef de l'Eglise, par l'intercession de nôtre souverain Prêtre, que se répandent dans les justes les délices intérieures qui font leur bonheur. Or puisque Jesus-Christ a promis de donner dès cette vie le centuple à celui qui quitte tout pour l'amour de lui, il se souviendra de sa promesse. Et Dieu, selon la loi générale qu'il s'est * faite de ne rien refuser à son Fils, ne manquera pas d'accomplir tous ses desirs. Mais ne pensez pas, Ariste, que les justes sentent en tout tems cette joie intérieure, qui les dédommage de tout ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Car Jesus-Christ les en prive souvent pour les éprouver & pour les purifier. Les riches, prenez-y garde, ne goûtent pas en tout tems les plaisirs de la jouissance. Il n'est donc pas nécessaire, pour justifier l'Evangile, que les Justes jouissent en tout tems de cette joie intérieure, qui est cent fois plus douce & plus consolante que celle des impies. Mais revenons je

*Pf. 2. 82
Joan. 11.
42. 66.*

vous prie à notre sujet : car je conte pour rien ce centuple promis , quand je le compare avec l'éternelle félicité que nous espérons.

A R I S T E. Je voudrois bien , Theodore , que vous me donnassiez quelque idée de la société future pour laquelle nous sommes faits ; de la fin de cette société , de ses loix , de l'ordre qui s'y gardera.

T H E O D O R E. La fin de cette société est la gloire de celui qui en est l'auteur , & le bonheur de ceux qui en sont les membres. Ses loix c'est la charité. L'ordre qui s'y gardera sera une exacte justice.

A R I S T E. Je comprends bien cela , mais je voudrois que vous descendissiez dans quelque détail. La foi , par exemple , nous apprend qu'un jour nos corps ressusciteront. Ne pourroit-on pas de là tirer bien des conséquences ?

T H E O D O R E. Oüi , si nous savions quelles seront alors les loix de l'union de l'ame & du corps , mais elles seront bien différentes de celles de la vie présente. Maintenant ces loix tendent à la conservation de la vie , à la propagation du genre humain , au bien

d'une société passagère. Elles auront alors des fins toutes différentes. Ces loix ne tendront qu'à nous unir ensemble, & avec nôtre divin Chef, pour ne former avec lui qu'un même corps, qu'un même cœur de loüanges. Elles ne tendront qu'à nôtre félicité & à nôtre perfection. Nôtre corps, selon saint Paul, ne sera plus animal & terrestre; il deviendra spirituel & celeste; non qu'il change de nature & devienne esprit, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent presentement qu'à la conservation de la vie animale, auront une fin toute spirituelle.

THEOTIME. Je croirois, Theodore, que ce corps animal & terrestre ressuscitera spirituel, parce, qu'alors il sera parfaitement soumis à l'esprit. Car saint Paul oppose souvent l'esprit à la chair. Il appelle donc animal & terrestre nôtre corps, à cause de la concupiscence, à cause qu'il excite en nous malgré nous des desirs charnels & terrestres. Il deviendra donc spirituel, selon ce saint Docteur, lorsque l'esprit en sera le maître, & qu'il n'y aura plus de concupiscence.

1. Cor.
15. 44.

THEODORE. Cela paroît d'abord assez vrai-semblable : mais assurément cela n'est pas vrai. Car Adam n'a pas été créé avec la concupiscence ; & cependant saint Paul appelle terrestre & animal le corps que Dieu lui avoit formé. *Comme il y a, dit-il, un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. . . . Mais ce n'est pas le corps spirituel qui a été formé le premier : C'est le corps animal, & ensuite le spirituel. Le premier homme est le terrestre, &c.* Vous voyez donc que selon S. Paul, le corps d'Adam, *qui a été formé le premier*, n'étoit pas spirituel, quoiqu'alors il n'y eût point de concupiscence. Ainsi nos corps après la résurrection ne seront point spirituels, précisément à cause qu'il n'y aura plus de concupiscence, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent présentement qu'à la conservation d'un corps corruptible, & au bien d'une société périssable, seront changées en d'autres loix, propres pour des corps incorruptibles, & pour une société éternelle. Mais il n'est pas possible de sçavoir le détail de ces loix.

THEOTIME. Quand je fais attention aux loix de l'union de l'ame & du corps,

& à la fin à laquelle ces loix se rapportent, il me paroît évident qu'après la résurrection, elles ne subsisteront plus ; parce que le corps n'aura plus les mêmes besoins qu'il a maintenant. Mais afin qu'il ne les ait plus ces besoins, il est nécessaire que les loix des communications des mouvemens soient entièrement détruites. Car les mêmes effets suivent nécessairement des mêmes causes. Il est clair qu'en conséquence des loix des mouvemens, tout corps choqué doit recevoir quelque impression de celui qui le choque. S'il arrivoit donc, par exemple, qu'un corps glorieux se trouvât dans le chemin d'un autre corps en mouvement. . . .

THEODORE. Je vous entens, Theotime. Il y a bien de l'apparence que les loix des mouvemens demeureront les mêmes à l'égard des corps ordinaires. Mais certainement il y aura cette exception particulière dans ces loix, que les corps glorieux ne dépendront nullement de ceux qui les environnent, & qu'il ne leur arrivera de changement que dépendamment de la volonté des esprits qui leur seront unis. Car l'ordre veut que les corps soient soumis aux

esprits , le moins noble au plus noble. Et si cela ne se trouve pas dans les dâmes , c'est que le même ordre veut encore que des esprits révoltez contre la puissance souveraine & legitime, soient par la même puissance soumis à la plus vile des créatures. Les loix des mouvemens , celles de l'union de l'ame & du corps , en un mot toutes les loix naturelles ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur , & toutes les volontez divines sont nécessairement conformes à l'ordre immuable de la justice. C'est sur ce principe incontestable qu'on doit juger de la conduite de l'Etre infiniment parfait. Car quoique ce principe ne nous découvre pas positivement les desseins de Dieu , il nous apprend du moins qu'il n'est pas capable d'en prendre de bizarres , & qui s'accordent avec nos imaginations.

THEOTIME. Je l'avoûe , & il est aisé de conclure de ce principe , qu'après la résurrection nos corps seront impassibles : mais il ne suffit pas pour prouver la subtilité , l'agilité & les autres qualitez , qu'on attribué communément aux corps glorieux.

THEODORE. Il est vrai. Ce n'est

que par la révélation qu'on peut s'instruire des desseins de Dieu à cet égard. Mais saint Paul nous a appris que notre corps, de vil & abjet qu'il est, sera réformé & rendu semblable au corps glorieux de JESUS-CHRIST. Voici ses paroles. * *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem qua etiam possit sibi subicere omnia.* Si donc il est certain que le corps de Jesus-Christ a été vu des Apôtres avec telles & telles qualitez après sa résurrection, on a sujet d'espérer que nos corps, en seront un jour revêtus par la puissance de celui qui peut s'assujettir toutes choses. Or JESUS-CHRIST est monté aux Cieux. Il a souvent apparu à ses Disciples, & il a disparu en un moment devant eux. C'est une preuve certaine de ce qu'on entend par agilité. Il est entré * plusieurs fois, les portes fermées, dans le lieu où étoient les Apôtres. C'est l'effet de ce qu'on appelle subtilité. Il a paru éclatant † comme le soleil sur la sainte montagne. Il étoit visible par sa propre lumière. Voilà la clarté. Si donc nos corps seront

² Phil. 3:
^{20.}

* Joani
^{20.}

† Marth
^{17: 2.}

408 III. ENTRETIEN

reformez sur le modèle de celui de Jesus-Christ ressuscité, on a raison de croire qu'ils auront quelque part à ses glorieuses qualitez. * *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* * Maintenant nous rampons sur la terre : Après nôtre transformation, nous volerons, pour ainsi dire. Maintenant les corps qui nous environnent, nous tiennent enfermés : leur solidité nous arrête, & s'oppose à nous. Alors nous serons en parfaite liberté ; les corps les plus solides cederont à nos mouvemens. Maintenant nos corps ont besoin d'une lumière étrangere pour se faire voir. Un jour tout brillans de leur propre gloire, ils seront en tout tems visibles. † *Fulgebunt sicut Sol in Regno Patris eorum,* Quand je dis qu'ils seront visibles par leur propre lumière, c'est dans le sens ordinaire que je l'entens. Car Dieu seul, comme vous sçavez, est visible par lui-même : lui seul éclaire immédiatement les esprits, & leur découvre ses ouvrages par l'efficace de ses idées. Mais la cause occasionnelle ou naturelle de la visibilité des corps glorieux, ne dépendra certainement plus ni du Soleil ni de la Lune : * *Civitas non eget Sole neque Luna,*

1^{re} Cor. 15.† Math.
23 : 46.Apoc.
12 : 23.

Luna, ut luceant in ea. Apparemment elle dépendra de la volonté des esprits, en consequence de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, bien différentes de celles qui s'observent presentement ; par lesquelles loix Dieu formera pour toujours entre nous, & avec Jesus-Christ nôtre divin Chef, une parfaite société. Car nous ferons unis avec lui, non seulement par nos esprits, mais encore par nos corps.

ARISTE. Comment cela, Theodore ?

THEODORE. Je ne le sçai pas, Ariste. Car encore un coup je ne sçai point quelles seront les loix de cette union éternelle de nos ames avec nos corps par rapport à la société future. Mais nôtre resurrection ne sera pas inutile & sans dessein. Imaginez - vous, Ariste, que vous ne sçachiez rien de ce que l'experience vous a appris des loix de l'union de l'ame & du corps, par rapport à la société présente. Par exemple, que vous êtes émû de joie ou de tristesse, lorsque vous voyez sur le visage de vôtre ami certains airs, certaines contorsions, ou que vous entendez certains cris naturels ; pourriez-vous ja-

mais deviner que par là Dieu vous uniroit à vôtre ami , & vous porteroit ou à le secourir, ou à vous conjoûir avec lui? Quel rapport y a-t-il entre les differens airs du visage ou divers cris, & les mouvemens de joie ou de tristesse qui les accompagnent? Ne paroît-il pas même qu'un besoin pressant, & qui demande un prompt secours, a plus de rapport aux éclats précipitez du ris, qu'à un cri plaintif & languissant; & qu'un homme qui rit & nous montre les dents, a plutôt dessein de nous insulter & de nous mordre que de nous réjoûir? Si donc les loix de l'union de l'ame & du corps, établies pour la conservation de la vie & de la société presente, nous seroient entierement inconnuës sans l'experience que nous en avons; comment devinerions-nous celles de la vie & de la société future? Ce que j'en sçai c'est que ces loix seront dignes de la sagesse de Dieu, & de son amour pour son Eglise, & qu'elles n'exciteront pas en nous des sentimens aussi méprisables & aussi foibles, que ceux que nous éprouvons maintenant. Car si nous avions une idée claire de l'ame, nous verrions bien qu'elle est ca-

pable d'une infinité de sentimens bien plus doux que tous ceux dont nous jouissons. Dieu proportionnera sans doute la douceur des sentimens à la jouissance du bien que nous posséderons dans le ciel. Si donc la présence de nos amis nous fait plaisir ; si un regard favorable du Prince nous remplit de joie en conséquence des loix établies pour le bien de la société, que ne fera point en nous la présence de l'humanité sainte du Sauveur, les caresses & les amitez de l'Homme-Dieu ?

A R I S T E. Je sçai bien que vous ne pouvez pas contenter entièrement ma curiosité. Car quand mêmes vous connoîtriez clairement les loix dont vous parlez, & que vous auriez éprouvé les sentimens qui en sont des suites, comme vous ne pourriez pas me les faire goûter ces sentimens, vous ne pourriez pas non plus me faire connoître exactement ce que vous sçauriez de ces loix. Car nos sentimens ne sont pas attachés à des expressions arbitraires, comme le sont nos idées. Je comprends donc bien que le détail des loix de l'union de l'ame & du corps par rapport à la future, est impénétrable.

M

pourriez , ce me semble , tirer bien des conséquences de ce principe que vous avez posé , qu'après la resurrection , le corps sera parfaitement soumis à l'esprit. Car si tous les mouvemens du corps suivent promptement tous ceux de la volonté , il est clair , par exemple , que nous ne ramperons plus sur la terre , comme nous faisons maintenant ; puisque nôtre desir suffira pour nous transporter où nous voudrons. On peut déduire de ce principe les autres qualitez des corps glorieux bien plus clairement que de ce que dit S. Paul , *que Dieu reformera nôtre corps sur celui de J E E U S-CHRIST* : car ce passage se peut interpreter en bien des manieres.

THEODORE. Je croi , Ariste , que vous vous trompez : car il n'est certain que le corps sera soumis à l'esprit , que parce qu'alors l'esprit sera soumis à Dieu. Pensez-vous que le premier homme avant son peché voulût voler dans les airs ? Non sans doute : car il ne vouloit pas ce que Dieu ne lui avoit pas donné le pouvoir de faire. Son corps lui étoit parfaitement soumis , il est vrai , mais par rapport au dessein de Dieu , auquel il se soumettoit lui-même.

me. S'il n'étoit donc point à propos pour le bien de la société future que les corps des Saints eussent l'agilité qu'on leur attribue ; si Dieu n'avoit point établi leurs desirs pratiques causes occasionnelles de leur transport ; quoique le corps leur fût soumis, ils ne produiroient en lui que les mouvemens ordinaires. Ainsi vous voyez bien qu'on ne peut pas conclure les qualitez des corps glorieux de ce principe, que le corps doit être soumis à l'esprit, puisqu'il ne lui doit-être soumis qu'autant que l'esprit l'est à Dieu. Car des esprits soumis à Dieu ne veulent que ce que Dieu leur a donné la puissance de faire, en établissant leurs desirs pratiques, causes occasionnelles de son action. Ce n'est donc que par l'Ecriture qu'on peut s'assurer des qualitez des corps glorieux. Et si elle ne s'en expliquoit pas assez nettement, il n'en faudroit point parler décisivement. Mais saint Paul ne nous assurant que nos corps seront reformés sur celui de JESUS-CHRIST ressuscité, croi qu'on en peut conclure qu'ils auront part à ses glorieuses qualitez, qu'elles soient si surprenantes qu'elles nous paroissent. Car enfin comment pourrions-

414 III. ENTRETEN

nous être toujours avec JESUS-CHRIST, comme l'Apôtre nous le promet ? *
 * 1. Thess. 4. 17. Comment pourrions-nous être enlevés dans les airs au devant de lui, si nous n'avions comme lui cette agilité qui le portoit en un moment dans des lieux fort éloignés ? Mais il faut parler sobrement de ces grandes vérités.

THEOTIME. Il est vrai, mais il est bon d'y penser, & d'en parler souvent. S. Paul même nous l'ordonne en finissant ce qu'il en a dit par ces paroles :
 Ibid. 18. *Itaque consolamini invicem in verbis istis.* En effet on se console aisément de la perte d'un corps infirme, & qui appesantit l'esprit, lors qu'on espère d'en recevoir un tel qu'il nous le promet.

ARISTE. Croiez-vous, Theodore, qu'un corps glorieux traverse en un moment tout l'espace qui est entre le ciel & la terre, ou qu'il aille d'un lieu en un autre sans passer par le milieu ?

THEODORE. Je n'en sçai rien. Cela dépend d'une volonté de Dieu purement arbitraire, & qui par conséquent ne peut être connue, si elle n'est révélée.

ARISTE. Je ne parle pas du fait, mais de la seule possibilité du fait.

THEODORE. Oui, je croi qu'il est possible qu'un corps aille d'un lieu en un autre, sans passer par le milieu. Car si dans le premier moment Dieu le veut en A, & dans le second en B, sans le vouloir dans l'espace qui est entre A & B, le corps sera en A, & ensuite en B, sans se trouver dans l'espace où Dieu ne le voudra pas. Où est je vous prie la difficulté? Ne demeurez-^{Entrez.} vous pas d'accord que c'est uniquement ^{7.} la volonté de Dieu qui donne l'être à toutes choses, & que de la part de Dieu la conservation n'est qu'une création continuée?

ARISTE. Oui. Mais il me paroît que cela se contredit.

THEODORE. J'avouë qu'il y a contradiction qu'un corps aille d'un lieu en un autre sans passer par le milieu, si cela se fait par le mouvement: car qui dit mouvement, dit transport successif. Tout mouvement se mesure par l'espace parcouru comparé au tems employé à le parcourir. Mais tel corps qui est dans le ciel, peut en un instant être sur la terre, sans passer par le milieu, si Dieu le veut sur la terre sans le vouloir dans les espaces qui

joignent avec le ciel. Car puisque la volonté de Dieu donne à toutes choses & l'être & la manière d'être, assurément ce corps ne traversera pas réellement des espaces où Dieu ne le veut ou ne le conserve point.

A R I S T E. Je croirois donc volontiers que les corps glorieux vont d'un lieu en un autre sans passer par le milieu, & qu'ils sont transportez en un instant par tout où l'ame desire. Mais qu'en pensez-vous, je vous prie ?

T H E O D O R E. Pour moi, je n'ai point sur cela, ni sur beaucoup de semblables questions, de sentiment arrêté. Mais il me paroît beaucoup plus vraisemblable, que les corps seront transportez avec d'autant plus de rapidité, que l'ame aura plus d'empressement. D'où il suit qu'ils traverseront réellement les espaces, & que leur transport ne se fera point en un instant, puisqu'il se fera dans un temps d'autant plus court que la volonté pratique, qui sera la cause occasionnelle de leur vitesse, sera plus vive & plus efficace, Prenez garde, Ariste, que toutes nos volontez ne sont pas pratiques, & qu'il n'y a que les pratiques qui soient accompagnées

d'un certain sentiment d'effort , qui nous apprend que nous faisons actuellement usage de la puissance qui nous est donnée. En nous presentement cet effort est souvent pénible , à cause que nôtre corps est passible & corruptible ; que les esprits animaux se dissipent , & que les fibres de nos muscles se peuvent rompre. Mais il n'en sera pas de même dans les Bienheureux. Ils ne se laisseront & ne se fatigueront point. Leur transport ne se fera pas comme en nous. Cependant l'usage de leur puissance leur sera apparemment connu par la quantité de leur effort , dont ils auront sentiment intérieur. Or dès-lorsque vous admettez du plus ou du moins dans l'effort de la volonté qui veut transporter son corps , il faut que vous mettiez aussi du plus & du moins dans la vitesse selon laquelle il est transporté. Car , toutes choses égales , effets répondent aux efforts des causes. Ainsi il y a bien de l'apparence que le transport des corps glorieux se fera point en un instant. Mais je prie , laissons toutes ces speculations inutiles , & dans lesquelles nous tromperions assurément.

418 - III. ENTRETEN

ARISTE. Qu'il est doux néanmoins de s'entretenir de ce que nous ferons un jour !

THEODORE. Oui. Il est bon de penser souvent à ce que nous ferons éternellement, & de nous consoler les uns les autres, comme dit * saint Paul, sur les promesses de nôtre transformation glorieuse. Mais il est inutile de faire sur cela mille questions de Physique & de Metaphysique. Contentons-nous je vous prie, d'en sçavoir ce que l'Ecriture nous en apprend. La resurrection des corps n'est pas l'essentiel de la felicité future, ni même la société que nous aurons avec l'humanité sainte de JESUS, quoique cette société soit infiniment plus douce que toutes celles d'ici-bas. L'essence de nôtre beatitude sera la jouissance de la divinité même, cette société éternelle, * que nous aurons avec la Trinité sainte, avec le Pere & le Fils dans l'unité du Saint-Esprit. On ne sçauroit se former une trop grande idée d'une telle felicité. Que l'esprit s'élève, que le cœur s'ouvre, que l'imagination grossisse ses esperances, on n'atteindra jamais au bien que Dieu veut nous faire en son Fils. † L'œil

* 1. *Thess.*
ch. 4: 17.

* 1. *Ep.*
de *S. Jeā.*
3: 3.

† 1. *Cor.*
2: 2.

n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit même n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Bien convaincus de cette vérité, laissons notre bonheur entre les mains de Dieu, & travaillons sérieusement à notre sanctification. * Portons l'image de l'homme celeste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre. Vivons en Chrétiens.

* 1. Cor.
15: 49.
50.

Car la chair & le sang ne posséderont jamais le Roïaume de Dieu. Il faut souffrir † avec JESUS-CHRIST, pour ressusciter avec lui. Mais le tems des affli-

† Rom.
8: 17.

ctions n'est qu'un instant par rapport à l'éternité, & cet instant produit en nous le poids éternel d'une souveraine gloire. * *Id enim quod in presenti est momentaneum & leve tribulationis nostrae, super pra modum in sublimitate aeternum gloriae pondus operatur in nobis.*

* 2. Cor.
4: 17.

ARISTE. A quoi pensez-vous, Theotime ? Vous me paroissez bien rêveur. Nous parlons de la félicité future, & vous ne prenez point de part à la joie que produit en nous l'espérance d'un si grand bien. Je suis de votre avis : je méprise, ou plutôt je désire maintenant la mort.

THEOTIME. Et moi je la crains,

420 III. ENTRETIEN

ou ce qui la suit. La fermeté de votre espérance vous remplit de joie ; & je suis saisi de fraïeur , à la vuë des supplices que Dieu fera souffrir éternellement aux victimes de sa justice. O éternité , que tu es terrible ! Eternité de biens , ou éternité de maux ! O l'épouvantable alternative , quand on n'est pas tout-à-fait certain de sa destinée ! Je vous l'avouë , Ariste , je suis maintenant effraïé. Mais c'est que je ne suis pas stupide ; & il faudroit que je le fusse dans l'excès pour n'être pas frappé par les idées terribles qui se présentent maintenant à mon esprit.

ARISTE. Comment donc , Theotime ?

THEOTIME. Je ne veux pas troubler votre joie.

ARISTE. Vous la troublez néanmoins. Qu'est devenu votre intrepidité , cet air de confiance dont vous parliez de la mort ?

THEOTIME. O JESUS , Sauveur des pecheurs !

THEODORE. Laissons , mes chers amis , nôtre bonheur entre les mains de celui de qui il dépend : Mais faisons tout le bien qui dépend de nous. Par

là nous assurerons nôtre félicité future. Dieu est juste, & fidelle dans ses promesses. Nous aurons donc les biens promis.

THEOTIME. *Il faut * operer son * Phil. salut avec crainte & tremblement.* 2: 12.

THEODORE. Oui sans doute, mais avec une ferme esperance en Dieu, une parfaite confiance aux mérites de JESUS-CHRIST. Il faut que la crainte nous réveille de cet assoupissement où le monde vit ; mais il faut aussi que l'esperance nous console & nous anime à la vertu.

THEOTIME. *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Dieu agit toujours selon ce qu'il est. S'il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Je juge donc de la grandeur des supplices éternels par l'excessive félicité que Dieu nous promet. Ainsi je tremble dans l'incertitude où je suis de mon sort. Que la sécurité est dangereuse ? C'est l'effet ou de la folie, ou de la stupidité,

THEODORE. L'esperance en JESUS-CHRIST ne trompe point
non confundit.

THEOTIME. Oui, ceux

422 III. ENTRETIE N, &c.

la charité dans le cœur , ceux qui ont l'esprit de J E S U S.

• T H E O D O R E. C'est ainsi que je l'entens.

A R I S T E. Celui qui craint le péché n'a plus rien à craindre.

T H E O T I M E. Pensons donc souvent à ce que nous serons éternellement. Car il est écrit : *Memorare novissima tua , & in aeternum non peccabis.* La crainte est pour le moins aussi efficace que l'espérance pour nous mettre en garde contre les illusions du péché.

F I N.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Entretiens du R. P. MALEBRANCHE, Prêtre de l'Oratoire, sur la Métaphysique, & sur la Religion; & les trois Entretiens du même Auteur sur la Mort*, imprimez ensemble à Paris chez Michel David en 1703. Les fréquentes Editions d'un Ouvrage si solide, font honneur au goût du Public. A Paris, le 17. de Mars 1706.

S A U R I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Bailifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Michel David, Libraire à Paris, Nous ayant fait re-

montrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé *Entretiens sur la Metaphysique & sur la Religion*, par le Pere M A L E B R A N C H E, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous AVONS permis & permettons par ces Presentes audit David, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance; Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris,

ris, l'autre tiens audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses aians cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: lons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë dûëment signifiée, & qu'aux

collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. D O N N E' à Versailles le huitième jour de Janvier, l'an de grace mil sept cens huit: Et de nôtre regne le soixante-cinquième. Signé, Par le Roy en son Conseil,
LE COMTE.

Registré sur le Registre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 299. N° 373. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 12. Janvier 1708.

Signé, LOUIS SEVESTRE, Syndic.

Fautes à corriger dans le second Volume.

- P** Age 24. ligne 22. lisez qui tirent.
P. 42. l. 14. effacez reciproquement.
P. 45. l. 4. l. en esprits animaux.
P. 61. l. 5. devons.
P. 99. l. dernière, *ipsum solum*.
P. 195. l. 1. en vie, l. envie.
P. 203. l. 13. mais certainement il ne le fait pas.
P. 269. l. 4. vous, disoit-il, à Ariste.
P. 276. l. 8. est en cela le.
P. 372. l. première, je ne, ôtez ne.
P. 383. l. 27. remplissent de joie.
P. 384. l. 24. les biens.



